

L'ÉVANGILE DE LUC

Du même auteur

Résumé du commentaire de F. Godet sur l'épître aux Romains.
Éditions Impact, Publications Chrétiennes, 230 rue Lupien,
Trois-Rivières (Québec) Canada, 2007.

À paraître

L'Évangile de Jean, résumé du commentaire de F. Godet.

Etienne H. Bovey

L'ÉVANGILE DE LUC

RÉSUMÉ DU COMMENTAIRE

DE

FRÉDÉRIC GODET

Adresses des diffuseurs:

En Suisse Diffusion Ouverture
En Budron H20
1052 Le Mont-sur-Lausanne
Tél. + 41 (0) 21 652 16 77
Fax + 41 (0) 21 652 99 02
Courriel : ouverture@bluewin.ch

En France Editions Olivétan
B.P. 4464
69241 Lyon Cedex 04
Tél. + 33 (0)4 72 00 08 54
Fax + 33 (0)4 72 00 02 74
Courriel : olivetan@wanadoo.fr

Frédéric-Louis Godet naît à Neuchâtel, en Suisse, le 25 octobre **1812**. Il est le quatrième fils et sixième enfant de l'avocat Paul-Henri Godet, maire de Cortaillod, et d'Eusébie Gallot. Il n'a que six ans et demi lorsque son père décède en 1819. Il grandit dans une atmosphère de simplicité, de droiture et de piété profonde qui est celle de son entourage. Le soir de sa confirmation, à Noël 1828, il découvre pour la première fois le sentiment de la présence et de la grâce de Dieu; une joie décrite comme «l'avant-goût du Ciel». Après des études brillantes à Neuchâtel, il part en Allemagne en 1832 afin de poursuivre ses études de théologie. C'est là qu'il vit une conversion profonde et fait une réelle découverte de l'offre gratuite du salut en Jésus-Christ. Godet se rattache au courant du christianisme évangélique et en devient un ardent et brillant défenseur, notamment face à la critique libérale allemande qui remet en question l'autorité de la Bible. Par son intelligence et son érudition, il sait également se démarquer d'un certain piétisme étroit qui entache le monde évangélique.

De retour à Neuchâtel, il reçoit en 1836 la consécration pastorale puis, en 1838, il devient le précepteur du jeune Frédéric-Guillaume, héritier de la couronne de Prusse¹. Ce dernier gardera toujours une vive affection pour Frédéric Godet qu'il considérera comme son père spirituel.

Son préceptorat ayant pris fin en 1844, F. Godet vient s'établir définitivement à Neuchâtel. La même année, il épouse Caroline Vautravers, dont il aura six enfants: Georges (1845), Marie (1847), Bertha (1849), Philippe (1850), Sophie (1853) et Anna (1855). En 1860, son épouse décède. Il se remarie en 1862 avec Caroline Alioth.

En 1851, il est élu pasteur à Neuchâtel. Il est à l'origine de nombreuses œuvres sociales, religieuses et pédagogiques. Il joue également un rôle de premier plan dans les crises qui secouent son époque. En 1848 et 1856, il prend parti pour la

¹Frédéric-Guillaume deviendra roi de Prusse et empereur allemand sous le nom de Frédéric III pendant 99 jours, du 9 mars au 15 juin 1888, date de sa mort.

République, contre la restauration royaliste. En 1873, il participe à la fondation de l'Église neuchâteloise indépendante.

Professeur de 1850 à 1887, d'abord à l'Académie d'Etat, puis à la Faculté indépendante, F. Godet publie quatre commentaires: sur l'Évangile de *Jean* (1865) et celui de *Luc* (1871), sur l'*Épître aux Romains* (1880) et la première *Épître de Paul aux Corinthiens* (1886). F. Godet prend à cœur la formation des laïcs et écrit, avec une petite équipe de pasteurs, *la Bible Annotée* (dès 1878). Il publie en 1873 et 1874 des *Études bibliques* sur l'Ancien et le Nouveau Testament, qui seront très vite traduites en allemand, anglais, hollandais et espagnol, et trouveront le plus d'accès auprès du grand public.

En 1887, il se retire de l'enseignement au profit de son fils aîné Georges, et se consacre à l'écriture, notamment à *l'introduction au Nouveau Testament*, et à la révision de ses commentaires sur la Bible.

F. Godet décède le 29 octobre **1900** à Neuchâtel. Dans son hommage funèbre, publié dans la Gazette de Lausanne, Gaston Frommel écrit ceci:

«La portion de ses écrits qui ne risque pas de vieillir jamais, leur inaltérable et pur métal doit être cherché ailleurs encore: dans ce que l'auteur y a déposé de lui-même, je veux dire de substance religieuse, de foi communicative et de chaude piété, qui sont aussi des facteurs, et certes non les moindres, de la connaissance chrétienne. Autant qu'à son vaste savoir et à l'intérêt d'une interprétation toujours brillante bien que parfois trop ingénieuse du texte évangélique, c'est à l'expérience intime du chrétien authentique que ces pages doivent d'avoir trouvé tant de lecteurs si différents, et d'avoir été lues par tous avec bénédiction».

- Encyclopédie du protestantisme, CERF, Labor et Fides, 1995.

- Frédéric Godet. Par Philippe Godet, Attinger Frères, 1913.

Avant-propos

En 2002, alors que je flânais entre les rayons d'une librairie chrétienne, je tombai « par hasard » sur le volumineux commentaire de F. Godet sur l'épître de Paul aux Romains¹. En le feuilletant, je compris vite qu'il pourrait m'aider à comprendre cette épître difficile et lever les obstacles contre lesquels je butais depuis de nombreuses années. Pour mieux assimiler le texte, je me suis mis à le résumer sur mon ordinateur. C'est ainsi qu'au bout de deux ans, j'avais résumé les 1400 pages de ce commentaire. Ce travail m'a tellement passionné que j'ai eu envie de faire connaître l'œuvre de Godet au grand public. Le manuscrit a ainsi été publié par les Éditions Impact en automne 2007. Dans mon enthousiasme, je me suis ensuite lancé dans la lecture et le résumé du commentaire de Godet sur l'Évangile de Jean², puis du commentaire sur l'Évangile de Luc.

J'ai peine à dire pourquoi je me suis pris d'affection pour Frédéric Godet: j'ai certes beaucoup admiré sa brillante intelligence, sa culture étendue, sa manière claire d'exposer ses idées et de discuter celles des autres, son art de mettre en lumière ce qui paraît obscur; mais j'ai surtout été touché de découvrir chez cet auteur peu commun un trait qui est propre à l'homme rempli de l'Esprit de Dieu: le souci constant de glorifier le Seigneur et d'aider autrui à se tourner résolument vers le Christ. Les commentaires de Godet sont bien plus qu'une analyse des Écritures, ils sont un puissant stimulant pour notre foi.

Juste après le décès de Godet, Gaston Frommel écrivait ceci dans la Gazette de Lausanne du 31 octobre 1900: « Je me permets de formuler un souhait qui me tient depuis longtemps à cœur; c'est qu'il soit opéré quelque jour une réduction populaire des grands commentaires de F. Godet, dans laquelle tom-

¹ Les commentaires de F. Godet ont été réédités en 2002 par les Éditions Impact au Canada, 230, rue Lupien, Cap-de-la-Madeleine; La collection d'or.

² Ce livre sera publié ultérieurement.

berait tout l'appareil scientifique et ne demeurerait que le simple et limpide exposé de sa pensée personnelle». Cent ans plus tard, le travail que je présente répond en quelque sorte à ce vœu. J'ai éliminé toute la discussion exégétique pour ne garder que la pensée de Godet. Après avoir ainsi expurgé le commentaire, j'avais deux voies possibles: reprendre les phrases de l'auteur sans les changer, en essayant de les regrouper au mieux, ou résumer la pensée de Godet tout en laissant de côté certains développements moins intéressants. J'ai suivi tantôt l'une, tantôt l'autre.

Pour ne pas alourdir le texte, j'ai renoncé à mettre entre guillemets les phrases reprises telles quelles du manuscrit original. Le lecteur sera certes dans l'incapacité de faire la distinction entre ce qui est original et ce qui est résumé. Certains crieront peut-être à la trahison. S'ils le désirent, ils pourront très bien consulter le commentaire original.

Pour aérer encore un peu plus le texte, j'ai mis toute l'action au présent, et non plus au passé comme l'a fait Godet. Cela rend le récit plus vivant; le lecteur est ainsi placé au temps de Jésus, parmi ses disciples.

Au cours de ma lecture, j'ai ressenti le besoin de préciser certains points. J'ai donc fait appel au volumineux et remarquable commentaire historico-critique de François Bovon. J'ai également souvent cité le magnifique travail d'analyse de rhétorique sémitique fait par Roland Meynet dans son *Évangile de Luc*, ouvrage qui a été d'ailleurs primé par l'Académie Française. Les extraits de ces deux ouvrages ont été cités entre guillemets dans mes notes de bas de page. Ils contribuent à enrichir le commentaire de Godet. Dans certains cas, ils donnent une autre interprétation et rappellent ainsi au lecteur qu'il n'y a pas qu'une seule interprétation et que celle-ci reste toujours fort délicate. L'apôtre Paul le disait bien: «Aujourd'hui, nous voyons au moyen d'un miroir, d'une manière obscure...» (1 Co 13.12).

J'ai utilisé également le commentaire de Pierre Bonnard sur l'Évangile de Matthieu et celui d'Eliau Cuvillier sur l'Évangile

de Marc. D'autres livres cités dans mes notes de bas de pages sont répertoriés dans une bibliographie sommaire, à la fin de l'ouvrage. Parfois également, je me suis permis de mettre des notes personnelles; elles n'engagent bien entendu que ma propre responsabilité.

Je n'ai pas repris la traduction que Godet a faite du texte de l'Évangile et lui ai préféré la traduction Segond qui m'était plus familière et me paraissait plus agréable à lire. Dans le commentaire qui suit chaque verset ou groupe de versets, les mots en gras sont ceux trouvés dans les versets analysés. Certains mots difficiles utilisés par Godet sont expliqués à la fin de l'ouvrage (Petit dictionnaire des mots difficiles). Une carte de géographie de la Palestine permettra de mieux situer les lieux où Jésus a enseigné au cours de son ministère.

J'aimerais, enfin, remercier Yvan Bourquin, Jo Akepsimas et Claude Royère³ pour leurs avis précieux, notamment sur certaines notes que j'ai mises en bas de page. Un grand merci également à Claude Badel qui a relu attentivement plusieurs chapitres du manuscrit.

Cet ouvrage sera certainement une aide précieuse pour ceux qui lisent la Bible en privé ou en groupe. J'espère vivement que le résumé de ce magnifique commentaire sera une grande bénédiction pour chaque lecteur, autant qu'il l'a été pour moi tout au long de sa préparation.

Etienne Bovey
Romanel, le 1.9.2009

³ Cl.Royère a fait un magnifique travail de numérisation des commentaires de F. Godet. Ils sont disponibles sur le site suivant: <http://epelorient.free.fr/>

Introduction

La personne de Luc

L'auteur auquel l'Église primitive attribue la composition de notre troisième Évangile se nomme Luc. Que savons-nous de cet homme par le Nouveau Testament ? Le nom de Luc est désigné dans trois passages (Col 4.14 ; Phm 24 ; 2 Ti 4.11). De ces textes, nous pouvons penser que Luc était un chrétien d'origine païenne, peut-être converti au judaïsme avant de se convertir au christianisme. Du titre de médecin qui lui est donné dans un de ces passages, on peut en déduire qu'il appartenait à la classe savante et lettrée. Pour pratiquer son art, il devait avoir des connaissances scientifiques solides. À part Paul, Luc était probablement le seul qui ait passé par l'école de la culture scientifique.

Selon 2 Ti 4.11, Luc assista aux derniers jours de la vie de Paul, emprisonné à Rome (vers l'an 66). Les collaborateurs de Paul étaient en mission ; Luc seul partageait sa captivité qui devait bientôt aboutir au martyre. Luc peut donc être envisagé comme celui qui fut associé à ses derniers travaux et qui recueillit ses suprêmes pensées.

À quelle époque remonte cette relation entre Paul et Luc ? Si nous considérons Luc comme le compagnon de Paul et l'auteur du troisième Évangile et des Actes des apôtres, nous pouvons répondre à cette question. En effet, dans Ac 16.10-17, décrivant la seconde mission de Paul, vers l'an 52, l'auteur passe de la troisième personne à la première du pluriel. Il se considère donc comme faisant partie du voyage. Lorsque plus tard, il écrit « ils », cela signifie qu'il est à nouveau séparé de l'apôtre Paul. À deux autres reprises, ultérieurement, Luc utilise le « nous » (Ac 20.5-21.17 ; 27.1-28.16).

Selon *Eusèbe*¹ et *Jérôme*², Luc serait originaire d'Antioche. Il

¹ Eusèbe de Césarée (vers 265 à 339), évêque, théologien et historien de l'Église.

² Jérôme (347-420), connu pour sa traduction en latin de la Bible, à partir du grec et de l'hébreu (La Vulgate).

est possible que Luc fût un ancien esclave affranchi³. Il aurait pu appartenir à la maison de Théophile⁴, ce seigneur auquel est dédié cet Évangile. Affranchi par lui en raison de ses talents, Luc serait devenu médecin par son appui.

Les récits divergent quant à la fin de la vie de Luc. Il serait resté célibataire et serait mort à 74 ans pour certains, à plus de 80 ans pour d'autres.

L'auteur du troisième Évangile

Nous connaissons Luc, « le médecin bien aimé », par les lettres de Paul et, d'une manière plus ou moins hypothétique, par le livre des Actes. Mais est-ce vraiment lui qui a composé notre troisième Évangile canonique ?

La tradition attribue sans contradiction la composition de notre Évangile à l'homme dont nous venons de parler. C'est ce que nous constatons au III^e et IV^e siècle par *Eusèbe* et par *Origène*⁵. Celui-ci pensait même que dans les passages où Paul parle de son Évangile, il entendait par là le livre de Luc, opinion que *Jérôme* cite comme généralement admise de son temps.

Dans le titre *Évangile selon Luc*, il faut entendre par Évangile, non pas le livre lui-même, mais le message de Dieu aux hommes. La préposition *selon* sert à désigner l'homme par la conception et la rédaction duquel ce message a pris corps dans le livre ainsi intitulé.

³ Selon certains, la terminaison « as » de *loukas* était particulièrement usitée dans les noms d'esclaves. De plus, selon Godet, qui se réfère à des écrits de Quintilien, Suétone, Cicéron et Sénèque, les médecins de l'époque appartenaient fréquemment à la classe des esclaves ou des affranchis.

⁴ Où habitait Théophile ? À Antioche, selon Godet : « *Le livre des Reconnaissances clémentines* (du milieu du II^{ème} siècle) raconte (10.71) que Pierre ayant prêché à Antioche, Théophile, qui était élevé en rang au-dessus des premiers citoyens de la ville, consacra le magnifique portique qu'il avait dans sa maison comme lieu de culte ».

⁵ Origène, né à Alexandrie vers 185 et mort à Tyr vers 253. Considéré comme un père de l'exégèse biblique pour avoir écrit des commentaires de tous les livres de l'Ancien et du Nouveau Testament.

En remontant le cours du second siècle, nous trouvons chez *Irénée*⁶, vers 180, la mention expresse de notre Évangile avec le nom de son auteur. Il dit ceci: «Luc, compagnon de Paul, consigna dans un livre l'Évangile prêché par celui-ci». Il cite cet écrit plus de 80 fois.

Un peu plus tôt, entre 160 et 170, nous trouvons dans le *Fragment* dit *de Muratori*, les paroles suivantes: «En troisième lieu, le livre de l'Évangile selon Luc. Luc, ce médecin, après l'ascension de Christ, ayant été pris par Paul comme son aide en raison de son zèle pour le droit (ou: pour la justice), rédigea l'Évangile en son propre nom d'après sa manière de voir, car il n'avait pas vu non plus le Seigneur en la chair, et selon qu'il était parvenu à se renseigner. C'est ainsi qu'il a commencé à raconter depuis la naissance de Jean».

Dans le même temps (vers 160), les *Homélies clémentines*, ouvrage inspiré par un judéo-christianisme très ardent, citent à maintes reprises notre Évangile.

Vers l'an 140, où *Justin* enseignait à Rome, le troisième Évangile faisait partie du recueil d'écrits évangéliques que ce Père cite souvent sous le nom de *Mémoires des apôtres*. Il était régulièrement lu lors du culte dominical dans les églises.

On retrouve chez *Polycarpe*⁷, dans son épître aux Philippiciens (110-118), chez *Clément Romain*⁸, à la fin du I^{er} siècle, des phrases qui sont similaires à celles de Luc dans l'Évangile ou les Actes des apôtres.

Le troisième Évangile donne-t-il quelques indices supplémentaires? Dans le prologue, l'auteur déclare n'être ni un témoin, ni un apôtre, mais simplement un croyant qui, comme tant d'autres, s'est instruit à l'école des témoins oculaires et des

⁶ Irénée de Lyon, né vers 130 et mort en 202. Disciple de Polycarpe; il devint évêque de Lyon en 177.

⁷ Polycarpe, né vers 69 ou 89, et mort en 155 ou 167 (selon les sources). Disciple de l'apôtre Jean, nommé évêque de Smyrne (actuelle Izmir en Turquie), il exerça ses fonctions pendant 70 ans. Il aurait été le père spirituel d'*Irénée* de Lyon.

⁸ Clément Romain, considéré comme le 4^{ième} évêque de Rome, vers la fin du I^{er} siècle.

premiers prédicateurs. Cet état de choses convient parfaitement à la position de l'homme que Paul désigne dans ses lettres comme son collaborateur.

Un second trait qui s'accorde bien avec le précédent, c'est que l'*esprit* de notre Évangile ne permet pas de douter que celui qui a composé ce livre ne fût l'un des membres du cercle qui entourait l'apôtre Paul dans son œuvre chez les païens.

Enfin, le texte grec est écrit d'une manière pure et vraiment classique, ce qui prouve que son auteur avait une haute culture scientifique et littéraire. Parmi les évangélistes qui entouraient Paul, apparemment seul Luc avait une telle formation.

Temps et lieu de la composition

Si Luc est l'auteur des Actes, cet évangéliste doit être arrivé avec Paul en Palestine à la Pentecôte de l'an 59 et en être reparti avec lui pour Rome dans l'automne de l'an 61. Entre cette arrivée à Jérusalem et ce départ pour l'Italie, il y eut un espace de deux ans. Luc peut fort bien avoir passé ce temps en Palestine, pendant que Paul était captif à Césarée. C'est alors qu'il aura recueilli les renseignements dont il parle dans son prologue et réuni les documents d'origine araméenne dont sa narration offre à chaque instant les traces. Une fois arrivé à Rome, il ne paraît pas y être resté bien longtemps avec l'apôtre. Car tandis que Paul salue encore de sa part dans les premières lettres écrites de Rome (Colossiens et Philémon), il ne parle plus de lui dans celle aux Philippiciens, écrite un peu plus tard, et Luc aurait cependant dû être mentionné particulièrement dans cette dernière, en raison du long séjour qu'il avait fait à Philippipe (durant le temps Ac 16.11 à 20.5). Il faut donc qu'il ait quitté l'apôtre durant le cours de ces deux années dont il parle en terminant le livre des Actes. Ne s'est-il point rendu alors en Orient, à Antioche par exemple, auprès de son patron Théophile, pour y rédiger le livre qu'il avait l'intention de lui dédier et de faire publier par ses soins? Ce serait dans ce cas

entre 63 et 66 (comparer 2 Ti 4.11) que nous devrions fixer l'époque de ce travail.⁹

Vers 66, si nous pouvons employer les données tirées des épîtres pastorales, Paul revint pour la seconde fois comme prisonnier à Rome. De là, il écrit à Timothée qui était à Éphèse (2 Ti 4.11): «Luc est seul avec moi», et un peu plus loin, il ajoute (v.13): «Apporte-moi les livres, surtout les parchemins que j'ai laissés à Troas chez Carpus». Luc avait donc rejoint l'apôtre en Occident. Paul réclamait ces documents sans doute pour un travail important dont il s'occupait avec son unique collaborateur présent qui était Luc. N'étaient-ce point des notes relatives à ses voyages et surtout des comptes rendus de ses discours, rédigés après coup, et qui ont été, comme des bijoux inestimables, enchâssés par Luc dans le récit des Actes? S'il en était ainsi, nous aurions ici l'indication probable du lieu et du moment de la composition des Actes. Cette seconde partie de l'œuvre de Luc daterait de Rome, au temps de la seconde captivité de l'apôtre Paul, vers l'an 66 ou 67.

L'esprit et le but de l'Évangile

La relation de ce récit avec la conception paulinienne du christianisme est évidente. Siméon annonce la prédication de l'Évangile aux païens (Lu 2); Jésus à Nazareth proclame dès le premier jour le rejet des Juifs (4). La pécheresse sauvée par la foi (7), l'appel des païens décrit dans la parabole du repas (14), les paraboles de la grâce (15), celle du pharisien et du péager (18), le salut promis au brigand converti (23.43), l'ordre de

⁹ La plupart des exégètes fixent la date de composition de l'Évangile de Luc après la destruction de Jérusalem en l'an 70, invoquant le fait que l'Évangile de Luc est le seul à en parler de manière précise (Lu 19.27, 43, 44; 21.24). Pour Godet, cette argumentation suppose la négation du don prophétique de Jésus, ce qui n'est pas acceptable. D'autre part, Luc n'est pas le seul à mentionner la prophétie concernant la destruction; les autres synoptiques relèvent eux aussi la prophétie de Jésus concernant le temple: «Il ne restera pas ici pierre sur pierre qui ne soit renversée» (Mt 24.2; Mc 13.2). Pouvait-il y avoir destruction du temple sans le siège et la destruction de Jérusalem même?

publier le pardon à toutes les nations (24.47), tous ces traits montrent assez combien est étroit le rapport entre cette narration et les deux principes fondamentaux du paulinisme : la *gratuité* et l'*universalité* du salut.

Certains exégètes accusent Luc d'avoir voulu fausser l'histoire dans un intérêt de parti ou polémique contre une tendance opposée à la sienne. La vérité est que les éléments pauliniens dans l'Évangile de Luc sont dénués de toute tendance polémique contre une conception différente. C'est qu'ils appartiennent, non à l'enseignement de Paul, mais à celui de Jésus lui-même. La grande difficulté de la mission de Jésus a été de déposer dans le milieu israélite, encore dominé par la loi, les deux principes de la gratuité et de l'universalité du salut que devait plus tard réaliser son Église. Paul, en les développant, n'a fait que prolonger les côtés d'un angle tracé par Jésus lui-même, afin d'y faire rentrer, non plus seulement Israël, mais le monde entier. Tout bon paulinien qu'il était, Luc n'a donc pas eu besoin d'inventer quoi que ce soit, ni faits, ni paroles. Il s'est borné à trier, dans la masse des matériaux que lui offraient l'enseignement et l'activité de Jésus, ceux qui s'adaptaient le mieux à son but. Il a montré que, si Paul jetait sur les épaules de l'Humanité un vêtement neuf, ce vêtement n'était autre que celui que Jésus avait promis et donné au monde.

Il était important pour Paul de pouvoir montrer que, lors même que son travail restait distinct et à certains égards différent de celui des Douze, son œuvre chez les païens n'était point une innovation arbitraire, mais une application légitime au monde entier des principes que Jésus lui-même avait prêchés et pratiqués en Israël, ceux de la gratuité et de l'universalité du salut.

Comme dans les autres Évangiles, l'histoire n'est pas racontée pour elle-même. Nos quatre Évangiles visent au salut et placent les faits sous le jour où il importe qu'ils soient saisis par la *foi* de leurs lecteurs.

Matthieu montre la relation de l'histoire de Jésus avec la

révélation ancienne. Tout en ouvrant, dans la parole finale, une vaste perspective sur la mission future, il est essentiellement tourné vers le passé.

Luc fait aussi ressortir sans doute le lien entre l'œuvre nouvelle et l'œuvre ancienne, mais il montre surtout dans l'activité et l'enseignement de Jésus le point de départ et le commencement de la création nouvelle; il a le visage tourné vers l'avenir.

Marc, dans son récit, ne regarde ni à ce qui a été, ni à ce qui sera, mais uniquement au spectacle sans pareil qui se déroulait chaque jour sous les yeux des témoins de la vie de Jésus; c'est Jésus lui-même, Jésus présent, enseignant, agissant, que décrit l'auteur de ce récit, sans autre désir que celui de reproduire aussi puissamment que possible chez les lecteurs l'impression qu'avaient ressentie ceux qui avaient eux-mêmes contemplé et entendu.

Jean a discerné en Jésus l'éternité descendue dans le temps, la vie divine devenue humaine, et il l'offre à tous ceux qui aspirent à ce bien suprême, en montrant comment ce besoin a été satisfait pour lui-même par la foi en Jésus, Parole faite chair.

Luc et les Actes forment un récit continu. Le premier se résume en trois noms: Nazareth, Capernaüm, Jérusalem; le second dans trois noms aussi: Jérusalem, Antioche, Rome. À Capernaüm apparaît ce qui s'était préparé en silence à Nazareth; et à Jérusalem se consomme ce qui s'était préparé à Capernaüm. De même dans les Actes, nous voyons s'épanouir à Antioche le rejeton qui avait poussé à Jérusalem dès le jour de la Pentecôte, et à Rome se consommer la rupture de l'œuvre nouvelle avec le sol ancien où elle avait germé et sa transplantation sur le sol nouveau où elle devait désormais produire ses fruits.

Le troisième Évangile décrit la manière dont le salut s'est consommé pour certains en Israël malgré l'opposition des chefs et l'aveuglement du peuple. Les Actes montrent comment la fondation du règne de Dieu chez les païens, au lieu de

s'opérer par leur annexion à un Israël sauvé, ce qui eût été le mode normal, n'a rencontré qu'opposition de la part d'Israël, de la Palestine jusqu'à Rome où la rupture s'est consommée.

C'est donc une histoire unique qu'il a été donné à Luc de retracer au travers de l'Évangile puis des Actes.

Les sources

La source première des narrations évangéliques a certainement été l'évangélisation apostolique. Jésus caractérisait en effet ses apôtres comme ses témoins attitrés (Lu 24.48; Ac 1.8; Jn 15.26, 27; Ac 1.21, 22). Lorsque plus tard, le récit des Actes (2.42) parle de l'*enseignement des apôtres* comme d'un des principes de force et d'union de l'Église primitive, on ne peut douter que ce terme ne désigne avant tout les narrations apostoliques de la vie et des enseignements de Jésus. C'était alors la seule dogmatique, le seul catéchisme des croyants. Luc y fait référence dans son prologue (1.2).

Comment Luc est-il arrivé en possession de cette tradition apostolique orale? Il le dit au verset 3: il a pris des renseignements personnels aussi exacts et aussi complets qu'il lui a été possible. Cette récolte d'informations a très bien pu se faire au cours des deux ans passés en Palestine, de l'été 59 à l'automne 61. Il a donc pu s'entretenir avec des témoins de la vie de Jésus, comme aussi se procurer sur place des écrits détachés ou même des rédactions plus ou moins complètes de l'histoire du Seigneur et de ses enseignements. Le brusque changement de style, ici et là dans l'Évangile, du langage le plus classique à un grec saturé d'araméismes, ne permet pas de douter qu'il n'ait trouvé des récits déjà rédigés et qu'il ne les ait insérés à peu près tels quels dans son texte. Luc possédait et employait des sources araméennes qu'il a traduites lui-même, ou des sources grecques, mais calquées sur l'araméen, dont il a tenu à conserver le cachet particulier, et qu'il a fait entrer dans son récit sous leur forme primitive.

Beaucoup d'exégètes pensent que Luc a travaillé sur la base

de l'un des deux autres synoptiques, voire des deux. Ils se heurtent ainsi à d'insurmontables difficultés :

1) Ils obligent à admettre ces deux impossibilités : l'une, que Luc a volontairement et gravement altéré les faits, tels qu'il les trouvait racontés dans sa ou ses sources ; l'autre, qu'il a fréquemment substitué aux paroles de Jésus, qu'il avait devant lui toutes rédigées, des paroles entièrement différentes soit quant à la teneur, soit même quant à la pensée.

2) Il est bien difficile d'expliquer pourquoi, si Luc a eu sous les yeux les deux autres Évangiles, il a omis un si grand nombre de faits ou de paroles qui n'avaient pas moins d'intérêt pour ses lecteurs que ce qu'il leur transmettait.

3) Les araméismes dont est parsemé l'Évangile de Luc, dans presque toutes ses parties, indiquent des sources autres que nos deux autres synoptiques, qui n'offrent dans les parallèles rien de pareil.

Certains émettent l'hypothèse suivante : si Luc n'a pas travaillé sur les écrits de Matthieu et de Marc, peut-être s'est-il servi des mêmes documents qu'ils employaient et qui n'existent plus à cette heure (un évangile primitif, ou un proto-Matthieu, un proto-Marc). La solution n'est guère plus satisfaisante, et on ne fait que reculer la difficulté. Il n'est pas plus aisé d'expliquer comment nos Évangiles, si différents l'un de l'autre, seraient provenus de sources identiques, sans les manipulations les plus arbitraires, qu'il ne l'est d'expliquer comment ils seraient provenus l'un de l'autre.

On a invoqué aussi la possibilité de dépendances mixtes : Luc se serait référé à Matthieu ou à Marc et également à des sources antérieures. Cette solution n'est pas plus satisfaisante.

Il paraît plus simple d'expliquer les ressemblances et les différences entre les synoptiques en donnant plus d'importance à la tradition orale. L'évangélisation a sans doute eu lieu dans la langue du peuple et des apôtres, c'est-à-dire en araméen. Mais il y avait à Jérusalem une population juive nombreuse qui ne parlait que le grec, ceux que l'on appelait les *Hellénistes*. Ce furent eux qui se plaignirent dans les premiers jours de ce

que leurs veuves étaient négligées dans l'administration des aumônes (voir Ac 6.1 et suivants). Ils possédaient, dit-on, plus de 300 synagogues à Jérusalem, dans lesquelles on ne lisait l'Ancien Testament qu'en grec, dans la version des LXX. Qu'auraient-ils dit si on les avait négligés aussi dans l'annonce de l'Évangile? Il fallut donc pourvoir dès les premiers jours de l'Église à la reproduction de la tradition orale en langue grecque. C'était un travail délicat et difficile. Il s'agissait surtout de reproduire les enseignements de Jésus dans une langue nouvelle dont le génie différait absolument de celui de l'ancienne. Ce fut un travail précis confié à des apôtres qui parlaient le grec, comme probablement André et Philippe (voir Jn 12.20, 21) et surtout Matthieu, l'ancien employé au bureau de péage. Coulée ainsi dans le moule grec par des traducteurs autorisés, la tradition dut en ressortir sous une forme encore bien plus fixe et plus arrêtée que celle qu'elle avait possédée d'abord en araméen. Une fois arrivée à ce point, elle a pu se conserver aisément jusqu'à sa rédaction.

La tradition vivante, araméenne et grecque, est ainsi devenue le grand réservoir où tous puisaient. Le même phénomène se retrouve du reste dans presque toutes les littératures sacrées! Les *Védas*, écrits du bouddhisme, ont traversé des siècles sans être écrits; un homme qui se respectait devait les savoir par cœur. Il en est de même de poésies arabes de plusieurs milliers de vers, du Talmud, de récits grecs etc. Comment les prédicateurs qui évangélisaient oralement les églises n'auraient-ils pas veillé tout aussi scrupuleusement à la conservation du trésor qui leur était confié!

Notons encore que certains éléments (les paroles de Jésus notamment, certains miracles) se sont mieux fixés dans la tradition que d'autres. On retrouve également des groupes ou cycles qui ont été repris par deux ou trois synoptiques, mais pas forcément dans le même ordre. Par exemple, Matthieu intercale dans le cycle de Gadara les récits de la guérison du paralytique et de sa propre vocation, récits qui, dans Luc et Marc, sont placés beaucoup plus tôt. Ces cycles faisaient peut-être le sujet de l'enseignement d'une même séance d'évangélisation.

Nous possédons dans la tradition orale le moyen à la fois assez ferme et assez souple, assez élastique en un mot, pour expliquer sans violence ce mélange si étonnant de ressemblances poussées jusqu'à la conformité littérale et de différences allant parfois jusqu'à la contradiction formelle, qui caractérise nos trois récits.¹⁰

Nous ne prétendons pas nier toute rédaction antérieure à celle de nos synoptiques; Luc déclare positivement le contraire (1.1). Lui-même s'est certainement servi de documents antérieurs, araméens ou traduits de l'araméen.

Il paraît également que l'Évangile de Matthieu renferme, comme élément essentiel, l'écrit apostolique des Logia¹¹, qui a été réparti dans le cadre d'une narration évangélique et que l'on peut reconstituer au moyen des cinq grands corps de notre Évangile canonique. L'Évangile de Marc aussi repose sans doute sur des notes prises à l'ouïe des récits que faisait Pierre dans les églises. Mais ces sources écrites n'ont point été pour nos évangélistes des sources *communes*. Ce que les trois auteurs ont possédé en commun, c'est uniquement le fond de

¹⁰ Un imam me fit un jour remarquer à quel point ces discordances dans les témoignages des évangélistes discréditaient l'enseignement du Christ; «Le Coran a, en revanche, le mérite d'avoir été transmis sans intermédiaire à une seule personne, Mahomet» ajouta-t-il. Je ne sus que répondre. Plus tard, un chrétien me donna une excellente réponse: lorsqu'un juge cherche à reconstituer la séquence des événements qui se sont produits lors d'un accident, par exemple, il attribue une importance particulière à l'indépendance des divers témoignages. S'il n'y a qu'un témoin, la valeur de son témoignage est limitée; si plusieurs témoins disent exactement la même chose, il y a de fortes chances pour qu'ils se soient concertés afin de donner une même version des faits (mais pas forcément la vraie!). En revanche, le témoignage devient crédible si les divers témoins s'accordent sur le fond, mais divergent sur certains points. Cela confirme l'indépendance de leurs témoignages et renforce ainsi leur crédibilité. Il en est de même des Évangiles: ils s'accordent sur l'essentiel, mais divergent sur certains détails. Le témoignage concordant qu'ils donnent est amplement sûr et suffisant pour nous aider dans notre recherche du Christ, qui seul *est la Vérité*.

¹¹ Dans la langue grecque classique, le *logion* signifie: oracle ou parole de Dieu (voir Ac 7.38; Hé 5.12, 1 Pi 4.11). Les *logia* (au pluriel) désignent les sentences de Jésus qui peuvent être isolées du contexte narratif qui est le leur dans les Évangiles canoniques.

la narration traditionnelle qui en partie avait déjà passé dans ces sources elles-mêmes. Trois faits viennent à l'appui de cette solution :

1) Dans les récits de la vie de Jésus, chez nos synoptiques, autant est grande la diversité du cadre narratif, autant est complète ou presque complète l'identité des paroles du Seigneur et de ses interlocuteurs. Or l'on comprend sans peine que ce phénomène constant s'explique beaucoup plus simplement par la tradition orale, que par des sources communes écrites.

2) La diversité de plan entre nos trois évangélistes, ainsi que celle de style. Le procédé de copie ne rend pas compte de ce double fait.

3) La composition tout à fait indépendante de ces trois récits pendant une même période (entre 64 et 70).¹²

Les documents du texte

Les plus anciens documents du texte sont les *traductions*, spécialement celles du II^e et du III^e siècle. Ce sont les versions latines, syriaques et égyptiennes.

- La plus ancienne traduction latine est l'*Itala* (milieu du II^e siècle). Cette traduction a été révisée par *Jérôme* dès la fin du IV^e siècle ; on lui a donné le nom de *Vulgate*.

- Traductions syriaques : entre autres, la *Peschito* (seconde moitié du II^e siècle), une plus ancienne découverte par Cureton.

¹² F. Bovon répertorie ainsi les sources de Luc (L'Évangile selon saint-Luc. Labor et Fides, 1991) :

- Marc (dans une version différente de celle que nous avons)

- Recueil écrit de logia (source Q). Luc en reproduit l'ordre plus fidèlement que Matthieu, mais en retravaille davantage la formulation.

- Source personnelle. Cette version différerait de Q, tout en ayant des points communs avec elle.

- La tradition orale, encore bien présente.

Selon D. Marguerat (Introduction au Nouveau Testament, Labor et Fides, 2004), sur les 1149 versets de l'Évangile de Luc, 550 lui sont propres et n'ont rien de commun avec Marc ou Matthieu, 135 sont communs avec Matthieu et 364 avec Marc (et Matthieu).

- Traductions égyptiennes: celle de la Haute-Egypte et la *memphitique*, de l'Égypte inférieure (II^e siècle).

Le second moyen critique se trouve dans les *citations du Nouveau Testament* chez les anciens écrivains chrétiens.

Le moyen principal est celui que nous offrent les *manuscripts*. Ils ont été écrits en lettres majuscules jusqu'au Xe siècle (Mjj), puis en lettres minuscules par la suite (Mnn). Sur les 62 Mjj connus (pour les Évangiles), une trentaine contiennent tout ou partie de l'Évangile de Luc. Les plus anciens: le *Sinaïticus* et le *Vaticanus* (milieu du IV^e siècle), l'*Alexandrinus* et le *Cod. d'Ephrem* (V^e siècle), le *Cantabrigiensis* et de nombreux fragments (VI^e siècle).

Le nombre de variantes présentées par ces trois sortes de documents s'élève pour Luc à 5 ou 6000.

On peut distinguer, parmi ces manuscrits, trois grands groupes correspondants à des lieux géographiques. Certains peuvent remonter jusqu'au II^e siècle.

1) Le groupe *byzantin* ou *syrien*, comprenant à peu près tous les Mjj. postérieurs des 8^{ième}, 9^{ième} et 10^{ième} siècles et la plupart des Mnn, ainsi que la version syriaque, la *Peschitto*. C'est ce texte qui a passé dans les premières éditions imprimées et qui est devenu le texte que l'on appelait jadis reçu et qu'il faudrait plutôt appeler aujourd'hui *rejeté*.

2) Le groupe *occidental* ou *gréco-latin* qui comprend les Mjj. un peu moins anciens comme *Cantabrigiensis*, *Boreeli* et *Seidelii*, qui sont reconnus aisément par la traduction latine qui accompagne le texte grec, ainsi que l'ancienne version latine, l'*Itala*.

3) Le groupe *Alexandrin* qui comprend les principaux manuscrits suivants: *Vaticanus*, *Cod. Ephraemi*, *Sinaïticus* et l'*Alexandrinus*. Les versions égyptiennes s'y rattachent.

I. Prologue (1.1-4)

Les mots que Luc utilise dans ce prologue n'appartiennent pas au vocabulaire semi-hébraïque du Nouveau Testament et des LXX; ils sont empruntés au grec classique. La manière de se présenter dénote un écrivain familiarisé avec la littérature classique.

Mais l'intérêt au service duquel Luc met sa plume est d'un ordre plus élevé que celui qui inspirait les grands maîtres dont il suit la méthode. Aussi éprouve-t-il le besoin d'excuser la hardiesse de son entreprise, en rappelant que d'autres écrivains se sont déjà essayés à la même tâche et qu'on ne les en a pas blâmés. C'est pourquoi, après avoir usé de toutes les ressources qui pouvaient faire réussir un pareil travail, il s'est enhardi à réaliser son dessein.

1.1-4 Plusieurs ayant entrepris de composer un récit des événements qui se sont accomplis parmi nous, ² suivant ce que nous ont transmis ceux qui ont été des témoins oculaires dès le commencement et sont devenus des ministres de la parole, ³ il m'a aussi semblé bon, après avoir fait des recherches exactes sur toutes ces choses depuis leur origine, de te les exposer par écrit d'une manière suivie, excellent Théophile, ⁴ afin que tu reconnaisse la certitude des enseignements que tu as reçus.

V.1: Luc mentionne ici des écrits plus ou moins complets, faits sur la base des récits transmis par les témoins oculaires du ministère de Jésus. Nous ne connaissons pas ces écrits; c'étaient certainement des recueils de faits et paroles du Maître. Ces écrits n'ont pas été jugés suffisants puisque Luc décide d'en écrire un autre, plus complet (*toutes ces choses depuis leur origine*), plus précis (*des recherches exactes*) et dans un ordre chronologique (*d'une manière suivie*). Son Évangile va apporter tout au long la preuve de ce fait.

Les témoins oculaires ont-ils transmis leurs informations par écrit ou oralement? Le verbe grec *paradidomi*, qui est traduit ici par transmettre, s'applique ordinairement dans le Nouveau Testament à une transmission orale (Ac 16.4; 1 Co 11.2, 23; 15.3).

Luc ne dit pas s'il a utilisé ou non ces écrits antérieurs. Il indique ses sources réelles au verset 2 (les renseignements transmis par les témoins oculaires de Jésus, ceci dès le commencement de son ministère) et au verset 3 (ses propres recherches).

Parmi nous: Luc entend spécialement les croyants qui forment le milieu dans lequel l'histoire évangélique s'est accomplie (Jn 20.30). En disant *nous*, Luc désigne sa propre génération comme celle qui a reçu elle-même de première main ce trésor de connaissances transmis par les premiers disciples de Jésus.

V.2: les témoins oculaires sont les témoins directs du ministère de Jésus, *dès le commencement*, c'est-à-dire dès le début du ministère de Jésus, après son baptême.

Ces témoins oculaires sont devenus après le départ de Jésus les **ministres de la parole**. Leur parole n'était autre chose que le témoignage qu'ils étaient chargés de rendre à ce qu'ils avaient vu et entendu.

Personne ne donne plus aujourd'hui au mot *parole* le sens qu'il a dans le prologue de Jean, *la Parole faite chair*. Le mot *ministre* traduit le mot grec *huperetes*, qui peut aussi signifier: serviteur, huissier. Il est appliqué à Paul en Ac 26.16.

Témoins oculaires dès le commencement, ministres de la parole, les apôtres sont donc parfaitement dignes de foi des narrations évangéliques qu'ils ont transmises à l'Eglise.

V.3: Excellent Théophile: ce personnage appartient sans doute à la nation grecque. Le titre *excellent* que lui donne Luc indique certainement la haute position sociale de cet homme auquel il dédie son ouvrage (voir Ac 23.26; 24.3; 26.25). Nous ignorons si Théophile est déjà baptisé et a seulement besoin d'être affermi dans la foi, ou s'il est encore en dehors de l'Eglise

chrétienne. Quoi qu'il en soit, il ne résulte pas de cette dédicace que le livre ne soit composé que pour lui seul. L'orientation de tout l'Évangile prouve que Luc parle à un public d'origine grecque, dont Théophile est à ses yeux le représentant.

Cette dédicace n'est d'ailleurs pas qu'un simple hommage. Luc envisage Théophile comme le parrain de son livre, chargé de le faire connaître et d'en assumer les frais de copie.

V.4: Luc veut faire comprendre à son haut protecteur l'inébranlable solidité des enseignements qu'il a précédemment reçus. En parlant d'enseignements, Luc ne mentionne pas que le récit historique, mais bien aussi le commentaire dogmatique et moral des faits. C'était en vue, non de la connaissance, mais de la foi et du salut, que l'on racontait.

II. Récits de l'enfance (1.5-2.52)

Luc ne commence pas son récit comme Matthieu, par une généalogie. Pour ce dernier, comme pour les Hébreux, la filiation jouait un rôle important car c'est sur elle que reposait l'hérité des promesses divines. A la qualité de fils de David et de descendant d'Abraham (Mt 1.1) était lié le droit messianique de Jésus. Luc applique à l'objet de son récit une intelligence grecque: il veut se rendre compte des faits et ceci dès leur origine. Jésus n'est en effet pas tombé du ciel, comme un homme fait, à l'âge de trente ans! Il est né quelque part, il a eu des parents, il a vécu son enfance puis est devenu adulte... C'est ce que Luc va s'efforcer de décrire dans les deux premiers chapitres de son Évangile.

Ces deux chapitres comprennent sept récits, à savoir deux groupes de trois et un septième qui en forme le couronnement:

- A. Annonce de la naissance de Jean-Baptiste (1.5-25)
- B. Annonce de la naissance de Jésus (1.26-38)
- C. Visite de Marie à Élisabeth (1.39-56)
- D. Naissance de Jean-Baptiste (1.57-80)
- E. Naissance de Jésus (2.1-20)
- F. Circoncision et présentation de Jésus (2.21-40)
- G. Jésus au temple de Jérusalem à douze ans (2.41-52)

A. Annonce de la naissance de Jean-Baptiste (1.5.25)

Le ciel, fermé depuis la fin de l'époque prophétique, parle à nouveau, après quatre cents ans de silence. Désormais, la communication entre le ciel et la terre va persister sans interruption, en s'étendant au monde entier. Mais quand Dieu commence une œuvre nouvelle, il ne rompt pas dédaigneusement

avec l'ancienne. C'est donc du sein d'Israël, son peuple élu, à Jérusalem, au centre de ce peuple, et plus particulièrement dans le temple, foyer de la vie théocratique, que Dieu inaugure l'ère nouvelle. C'est des entrailles du sacerdoce israélite qu'il fait surgir le précurseur (Jean-Baptiste) chargé d'initier le monde au renouvellement qui va commencer.

1.5 Du temps d'Hérode, roi de Judée, il y avait un sacrificateur, nommé Zacharie, de la classe d'Abia; sa femme était d'entre les filles d'Aaron, et s'appelait Élisabeth.

Il y avait... le style change de caractère; nous rencontrons dans ce qui suit hébraïsmes sur hébraïsmes. Pour retrouver dans l'œuvre de Luc le style grec classique du prologue, il faut sauter jusqu'à la seconde moitié du livre des Actes.

Du temps d'Hérode: d'après l'historien Josèphe, Hérode le Grand, mourut au printemps de l'an 750 U.C. Jésus doit donc être né au plus tard en 750 ou 749, et c'est par erreur qu'au V^{ème} siècle on a placé cette naissance en l'an 753 de la même ère. C'était la date de trois ou quatre ans trop tard. Clément d'Alexandrie, dans les *Stromates* (1.1) dit qu'il s'est écoulé 194 ans, 1 mois et 13 jours entre la naissance de Jésus et la mort de l'empereur Commode, survenue le 31 décembre de l'an 192 de l'ère chrétienne. De là, il résulterait que Jésus est né le 19 novembre de l'an -3.

Hérode est appelé **roi de Judée**. A la demande d'Antoine, le sénat romain lui a décerné ce titre. Le terme de *Judée* est employé ici dans le sens large et désigne toute la Palestine. Cette expression est comme une imitation du titre de roi de Juda dans l'Ancien Testament.

La classe d'Abia: la famille sacerdotale était divisée en 24 classes. Cette division remonte, selon la tradition, au temps de David (1 Ch 24; 2 R 11.9). Chaque classe faisait le service au temple pendant huit jours, deux fois par an. La classe d'Abia était la huitième classe.

Élisabeth... d'entre les filles d'Aaron: il était permis à un prêtre de se marier avec une Lévite ou même une Israélite; mais il était plus honorable pour lui d'épouser une descendante d'Aaron. Le nom *Élisabeth*¹ signifie: Dieu est mon serment.

1.6-7 Tous deux étaient justes devant Dieu, observant d'une manière irréprochable tous les commandements et toutes les ordonnances du Seigneur.⁷ Ils n'avaient point d'enfants, parce qu'Élisabeth était stérile; et ils étaient l'un et l'autre avancés en âge.

Tous deux étaient justes devant Dieu: cette justice est réelle puisque Dieu la reconnaît comme telle. Elle n'exclut cependant pas le péché, comme le montre la conduite de Zacharie dans la scène suivante.

D'une manière irréprochable: cette expression se rapporte à l'accomplissement des obligations extérieures, lévitiques ou morales. C'est ce qu'expriment bien les termes suivants:

Les commandements... les ordonnances du Seigneur: ce sont là des expressions souvent réunies dans l'Ancien Testament pour désigner tout l'ensemble des ordonnances morales ou rituelles renfermées dans la loi. On peut y voir deux aspects de la loi: d'un côté, manifestant la volonté divine et de l'autre, fixant ce qui est juste et ce par quoi l'on peut devenir juste. Paul s'attribue aussi l'irréprochabilité au point de vue légal (Ph 3.6).

Luc veut montrer par là que Zacharie et Élisabeth sont dignes d'être les instruments de l'œuvre sainte qui va commencer.

Élisabeth était stérile: c'est une grande affliction et même un opprobre pour une femme juive de ne pas devenir mère (voir v.25). Il y a là comme un signe de l'absence de la bénédiction divine prononcée en Gn 1.28.

¹Ce nom vient d'un nom hébreu Eliysheba, qui a lui-même deux racines: El (Dieu puissant) et sheba (sept).

Et ils étaient l'un et l'autre avancés en âge: il faut sous-entendre l'idée suivante: «Ils n'avaient pas d'enfant et *ils n'espéraient plus d'en avoir...* car ils étaient avancés en âge».

1.8-10 Or, pendant qu'il s'acquittait de ses fonctions devant Dieu, selon le tour de sa classe, 9 il fut appelé par le sort, d'après la règle du sacerdoce, à entrer dans le temple du Seigneur pour offrir le parfum.¹⁰ Toute la multitude du peuple était dehors en prière, à l'heure du parfum.

Ses fonctions: les fonctions sacerdotales consistaient dans l'offrande des sacrifices pour le peuple et celle du parfum, matin et soir. Les mots «devant Dieu» font sentir la gravité de cette fonction.

Selon le Talmud, le prêtre qui avait l'honneur d'entrer une fois dans le Lieu Saint n'avait pas le droit de tirer au sort une seconde fois dans la même semaine. On tirait au sort le matin; l'offrande du parfum racontée au verset 9 fait suite au tirage au sort: elle est donc probablement celle du matin.

Le verset 10 montre bien la relation entre l'acte rituel effectué par Zacharie dans le temple et la prière faite par le peuple à l'extérieur. Celle-ci accompagne et soutient l'acte rituel accompli par le prêtre.

Tout se réunit ainsi, l'acte et le lieu, pour faire de ce moment l'un des plus solennels de la vie de Zacharie.

1.11,12 Alors un ange du Seigneur apparut à Zacharie, et se tint debout à droite de l'autel des parfums.¹² Zacharie fut troublé en le voyant, et la frayeur s'empara de lui.

Un ange du Seigneur: il n'y a pas d'article devant le mot ange; il s'agit donc d'un ange quelconque. Ce n'est qu'après avoir été introduit, qu'il sera désigné par l'article au verset 13. D'après l'Écriture, nous sommes entourés du ciel et de ses

habitants (2 R 6.17; Ps 34.8). Jésus proclamera ce fait (Lu 15.7, 10). Il en fera lui-même l'expérience au désert et à Gethsémané (Mc 1.13; Lu 22.43). Mais pour percevoir l'apparition de ces êtres appartenant à un monde spirituel, nos sens corporels, destinés à nous mettre en relation avec les objets terrestres, ne suffisent pas; il faut qu'un sens supérieur s'ouvre en nous. Il est probable que quelqu'un d'autre, se trouvant aux côtés de Zacharie, n'ait rien perçu de particulier ou n'ait seulement éprouvé la vague impression de quelque chose d'étrange. Dans la scène racontée par Jean (12.28 et suivants), là où Jésus entend une parole distincte du Père, la foule ne perçoit qu'un bruit semblable au tonnerre; et quelques-uns croient avoir entendu parler un ange. De même aussi, lorsque le Seigneur apparaît à Paul près de Damas, les compagnons de celui-ci entendent un bruit, voient une lumière, mais ne discernent pas la figure et les paroles du Seigneur. On n'a pas le droit cependant de conclure de là que ce soient de pures hallucinations. L'objectivité de l'apparition de l'ange dans ce cas particulier ressort d'abord de l'effroi qu'éprouve Zacharie, puis du châtement physique dont il est plus tard frappé.

A droite de l'autel: c'est la place d'honneur. C'est ainsi que Christ sera représenté comme assis à la droite de Dieu.

V.12: lorsque le monde invisible devient tout à coup visible, l'homme est troublé; puis le sentiment de sa souillure se réveillant, le trouble devient crainte; car il se sent menacé d'un jugement.

1.13,14 Mais l'ange lui dit: Ne crains point, Zacharie; car ta prière a été exaucée. Ta femme Élisabeth t'enfantera un fils, et tu lui donneras le nom de Jean.
14 Il sera pour toi un sujet de joie et d'allégresse, et plusieurs se réjouiront de sa naissance.

Ne crains point: l'ange répond d'abord à ce sentiment de trouble; il apporte un message non de jugement, mais de grâce: il annonce un fils (v.13-14), et quel fils (v.15-17)!

Ta prière a été exaucée: de quelle prière veut parler l'ange? Au premier coup d'œil, on pense à celle qui avait pour objet la grande préoccupation de sa vie, le don d'un fils; c'est le sens qui paraît résulter naturellement de tout ce qui précède. Certains interprètes pensent qu'un intérêt aussi personnel ne pouvait dans ce moment remplir le cœur du sacrificateur et que sa prière devait porter plutôt sur le salut du peuple par la venue du Messie. On ajoute que l'incrédulité avec laquelle il accueille la promesse de l'ange prouve qu'il ne pensait plus à la possibilité d'avoir un fils². Cette interprétation est contredite par les mots suivants: «*Et ta femme Élisabeth t'enfantera un fils*». Plus tard, aux versets 16 et 17, sera relevé le côté messianique du ministère de ce fils, et cette promesse répondra à la prière sacerdotale de Zacharie en cette heure solennelle.

Élisabeth t'enfantera un fils: le verbe grec *gennao* (engendrer) se dit ordinairement du père, rarement de la mère.

Jean: ce nom vient de l'hébreu *Yohanan*, qui signifie: Yahvé fait grâce. La grâce ne sera sans doute pas le caractère propre du ministère de Jean; mais l'ère de grâce sera inaugurée par son apparition.

Un sujet de joie et d'allégresse: à ces deux traits (un fils, un signe de grâce), l'ange en rajoute un troisième: *un sujet de joie* et même *d'allégresse*. Cette joie ne sera non pas pour lui seulement ou sa famille, mais pour *plusieurs*.

1.15 Car il sera grand devant le Seigneur. Il ne boira ni vin, ni liqueur enivrante, et il sera rempli de l'Esprit-Saint dès le sein de sa mère;

Il sera grand devant le Seigneur: la grandeur ici promise n'est pas celle d'une gloire terrestre et passagère; c'est celle que Dieu lui-même reconnaît comme telle. C'est la grandeur morale qui pousse l'homme vers Dieu. Elle est décrite en deux

²Cette prière que mentionne l'ange a probablement été celle de Zacharie tout au long de sa vie de couple. Mais l'âge devenant de plus en plus avancé, Zacharie a sans doute cessé de demander ce qui ne lui paraissait plus raisonnable de souhaiter.

traits: l'austérité extraordinaire de la conduite et le principe de cette vie exceptionnelle, qui est l'impulsion de l'Esprit de Dieu.

Jean est rangé dans cette classe d'hommes spécialement consacrés, qui, en dehors du sacerdoce, cherchent à réaliser l'idéal de la sainteté israélite. On les appelle les Naziréens (mot venant de Nazir, qui signifie *consacré*). C'est une espèce de sacerdoce laïque réglementé déjà par Nombre 6.1 et suivants. Il consiste à s'abstenir de toute liqueur fermentée et à laisser croître la chevelure afin de se rapprocher de l'état naturel. Par là, le Naziréen se présente au monde comme le porteur d'une pensée sublime, d'une parole divine qui le préoccupe tout entier. Le naziréat est soit temporaire soit à vie. On ne connaît que deux exemples du second: Samson et Samuel. Ce sera sur les pas de tels hommes que marchera le fils de Zacharie.

Il sera rempli de l'Esprit Saint: cette force divine commencera dès la première phase de l'existence de l'enfant à dominer et discipliner en lui la vie naturelle. Les conséquences de cette influence de l'Esprit Saint se manifesteront dans la vie de Jean: l'assujettissement de la chair et la souveraineté de l'esprit.

1.16,17 il ramènera plusieurs des fils d'Israël au Seigneur, leur Dieu; 17 il marchera devant Dieu avec l'esprit et la puissance d'Élie, pour ramener les cœurs des pères vers les enfants, et les rebelles à la sagesse des justes, afin de préparer au Seigneur un peuple bien disposé.

Cette souveraineté de l'esprit se manifestera par des actions qui produiront un puissant mouvement religieux, un grand réveil parmi le peuple. Ainsi, il préparera la venue du Messie.

Devant Dieu: l'apparition du Messie est l'apparition de Dieu lui-même. Malachie le disait clairement (Mal 3.1): «Voici, j'enverrai mon messager; il préparera le chemin devant moi. Et soudain entrera dans son temple le Seigneur (Adonai) que vous cherchez; et le messager de l'alliance que vous désirez, voici, il vient, dit l'Éternel des armées». En disant «devant

moi», Dieu s'identifie à son Messie, qu'il appelle d'ailleurs Adonaï, un titre réservé à Dieu dans tout l'Ancien Testament. De plus, le temple de Jérusalem est appelé le temple du Messie.

L'esprit et la puissance d'Élie: *l'Esprit* est la source, la *puissance* est l'effet. Il y a ici encore une allusion à Malachie qui disait (Mal 4.5): «Voici, je vous envoie Élie le prophète, avant que le jour grand et redoutable vienne». Le peuple d'Israël et ses docteurs prenaient cette promesse à la lettre et attendaient le retour personnel d'Élie (Jn 1.21; Mt 16.14; 17.10; 27.47). La promesse est interprétée ici dans un sens spirituel, conformément à la pensée du prophète lui-même: un réformateur semblable à Élie.

Ramener les cœurs des pères vers les enfants: Malachie exprime ici la même idée que celle qui avait déjà été énoncée dans ces termes par Ésaïe (29.22-23): «Maintenant Jacob ne rougira plus, maintenant son visage ne pâlera plus. Car, lorsque ses enfants verront au milieu d'eux l'œuvre de mes mains, ils sanctifieront mon nom». Dans leur état céleste, Abraham et Jacob rougissent à la vue de leurs coupables descendants et détournent d'eux leurs visages; mais le ministère de Jean fera que leur regard pourra de nouveau se tourner vers eux avec une joyeuse satisfaction. Comparer Jn 8.56, où Abraham est représenté comme contemplant l'avènement du Christ et tressaillant de joie à ce spectacle. On comprend ainsi parfaitement comment l'ange peut substituer au terme d'*enfants* celui de *rebelles* et à l'expression de *pères* celle de *la sagesse des justes*.

Afin de préparer au Seigneur un peuple bien disposé: le peuple attendait un affranchissement politique et national, et non la délivrance individuelle du péché. Le rôle de Jean-Baptiste sera de rectifier leur fausse notion du salut, afin qu'ils puissent recevoir le vrai salut apporté par le Christ.

1.18 Zacharie dit à l'ange: A quoi reconnaitrai-je cela? Car je suis vieux, et ma femme est avancée en âge.

Cette demande d'un signe est traitée comme une faute digne de punition. Et cependant, Abraham (Ge 15.8), Gédéon, à trois

reprises (Jg 6.36, 39), Ezéchias (2 R 20.8) ont fait des demandes semblables, sans être jugés coupables. Dieu a même donné à Moïse des signes qu'il ne demandait pas (Ex 4.2, 6) et Ésaïe en offrit un à Achaz de la part de Dieu (Es 7.11). Pourquoi ce qui était légitime dans tous ces cas ne l'est-il pas dans celui de Zacharie? C'est sans doute parce que celui-ci vient après eux et qu'il a derrière lui toute cette série de révélations et d'interventions divines qu'il doit parfaitement connaître comme sacrificateur. D'autre part, le lieu même où il reçoit ce message divin et l'apparition céleste qui le lui apporte ne devraient lui laisser aucun doute sur son origine. Sa question révèle donc un pur manque de foi, l'impuissance à s'élever selon la promesse divine au-dessus du cours naturel des choses.

Néanmoins, cette demande qui offense Dieu est miséricordieusement exaucée en un sens, puisque le châtiment infligé à Zacharie devient précisément le signe qu'il a réclamé!

Car je suis vieux: certains ont pensé que puisque Zacharie fonctionnait comme sacrificateur, il ne devait pas être si âgé; car, d'après la loi, les Lévites cessaient leur service à l'âge de cinquante ans. Mais il n'est rien dit de semblable quant aux sacrificateurs, dont le service était beaucoup moins pénible que celui des Lévites.

1.19,20 L'ange lui répondit: Je suis Gabriel, je me tiens devant Dieu; j'ai été envoyé pour te parler, et pour t'annoncer cette bonne nouvelle.²⁰ Et voici, tu seras muet, et tu ne pourras parler jusqu'au jour où ces choses arriveront, parce que tu n'as pas cru à mes paroles, qui s'accompliront en leur temps.

Les paroles du verset 19 font comprendre à Zacharie la gravité de sa faute. Il a méconnu et la dignité du messager et l'excellence du message.

Je suis Gabriel: ce nom signifie: «L'homme fort de Dieu». Gabriel est le serviteur puissant chargé de faire progresser ici-bas l'œuvre divine; c'est lui qui a expliqué à Daniel certaines

de ses visions et annoncé la restauration de Jérusalem (Da 8.16; 9.21 et suivants), c'est lui qui annoncera à Marie la naissance du Sauveur. La Bible cite un deuxième personnage céleste, Micaël, nom qui signifie: «Qui est comme Dieu?» C'est le destructeur de tout ce qui ose s'opposer à Dieu. Dans le livre de Daniel, c'est lui qui lutte contre la puissance païenne hostile à Israël (Da 10.13, 21; 12.1). Dans Jude et l'Apocalypse, il combat contre Satan, auteur de l'idolâtrie (Jud 9; Ap 12.7).

L'expression **je me tiens devant Dieu** désigne sans doute une dignité spéciale, la position supérieure d'un être qui se tient habituellement devant le trône et que Dieu charge des missions les plus importantes (comparer 1 R 10.8; 17.1; Es 6.2; Mt 18.10). Ces mots **j'ai été envoyé pour te parler** rappellent à Zacharie l'extraordinaire condescendance dont il est l'objet; et la parole suivante **pour t'annoncer cette bonne nouvelle** rappelle la bonté du Dieu qu'il attriste par son manque de foi.

Le verset 20 annonce comme une surprise le châtiment que Zacharie s'est attiré et la cause de celui-ci: **parce que tu n'as pas cru...**

1.21,22 Cependant, le peuple attendait Zacharie, s'étonnant de ce qu'il restait si longtemps dans le temple. 22 Quand il sortit, il ne put leur parler, et ils comprirent qu'il avait eu une vision dans le temple; il leur faisait des signes, et il resta muet.

Le peuple attend dans le parvis que Zacharie sorte pour lui donner la bénédiction ordinaire. Le sacrificateur accomplissait cette cérémonie du haut de la corniche qui entourait l'autel des holocaustes dans le parvis.

V.22: l'impossibilité où se trouve Zacharie de remplir cette fonction fait comprendre au peuple qu'il s'est passé quelque chose d'extraordinaire.

1.23-25 Lorsque ses jours de service furent écoulés, il s'en

alla chez lui. 24 Quelque temps après, Élisabeth, sa femme, devint enceinte. Elle se cacha pendant cinq mois, disant: 25 C'est la grâce que le Seigneur m'a faite, quand il a jeté les yeux sur moi pour ôter mon opprobre parmi les hommes.

Elle se cacha pendant cinq mois: cette attitude a été diversement interprétée. Certains y ont vu une honte, d'autres une précaution hygiénique, d'autres encore le désir de recueillement et d'action de grâces. Il y a dans le texte un *parce que* reliant le verset 25 au fait qu'elle se cache pendant cinq mois. On peut l'expliquer ainsi: en agissant de la sorte, elle se traite elle-même conformément à ce que Dieu a fait à son égard. Il lui a ôté son opprobre; en conséquence, elle se soustrait aux yeux des hommes, tant qu'elle ne peut pas se montrer à eux réhabilitée. Dieu l'a rendue mère; elle lui doit et elle se doit de ne plus se montrer en public comme la *stérile* (v.36). C'est là ce qui explique le terme des *cinq mois*. Ce moment de la grossesse est celui où l'état de la femme enceinte devient visible. Elle pourra donc être reconnue et traitée comme ce qu'elle est en effet.

V.25b: Élisabeth s'est appropriée la parole triomphante de Rachel (Ge 30.23).

B. Annonce de la naissance de Jésus (1.26-38)

1.26,27 Au sixième mois, l'ange Gabriel fut envoyé par Dieu dans une ville de Galilée, appelée Nazareth, 27 auprès d'une vierge fiancée à un homme de la maison de David, nommé Joseph. Le nom de la vierge était Marie.

Au sixième mois: cette date correspond aux cinq mois du verset 24. Le moment est venu où Élisabeth peut sortir de sa retraite et être reconnue comme ce qu'elle est. Dieu a attendu cette heure pour rattacher à cette première œuvre l'œuvre plus grande qu'il a en vue.

Galilée: ce nom vient du mot *Galil* qui veut dire *cercle*. Il désigne le cercle ou le district le plus septentrional de la Terre Sainte, voisin de la Phénicie. Le nom complet de ce district est le *Cercle des Gentils*, à cause des nombreux païens, Phéniciens ou anciens Cananéens, qui habitent ce territoire. Voir Es 8.23.

Nazareth: cette ville n'est nommée nulle part dans l'Ancien Testament. On ne sait d'où vient ce nom. Certains manuscrits lisent *Nazara*. Quant à l'étymologie, on dérive ce nom de *net-ser* qui veut dire *rejeton*. On peut y voir une allusion au Messie, comme rejeton de David d'après les prophètes, ou aux nombreux arbrisseaux qui couvrent le sol de la vallée.

De la maison de David: ces mots peuvent se rapporter à Joseph, ou à Marie ou aux deux ensemble. La filiation davidique de Marie ne fait pas de doute pour Luc (voir 1.32, 69). Celle de Joseph est assurée également par 2.4, par la généalogie de Matthieu et par le titre de Fils de David, donné publiquement à Jésus. La descendance davidique de Jésus est attestée par tous les écrits du Nouveau Testament.

1.28,29 L'ange entra chez elle, et dit: Je te salue, toi à qui une grâce a été faite; le Seigneur est avec toi.²⁹ Troublée par cette parole, Marie se demandait ce que pouvait signifier une telle salutation.

Le Seigneur est avec toi: l'ange connaît le sentiment de Dieu envers Marie par le message qu'il lui apporte.

Troublée par cette parole: le trouble que Marie éprouve vient de la surprise, non de la crainte. Marie se demande d'où vient cette salutation et quelle en est la signification.

1.30,31 L'ange lui dit: Ne crains point, Marie; car tu as trouvé grâce devant Dieu.³¹ Et voici, tu deviendras enceinte, et tu enfanteras un fils, et tu lui donneras le nom de Jésus.

Ne crains point: en se prolongeant, le trouble de Marie pourrait devenir de la crainte. L'ange la rassure aussitôt.

Tu as trouvé grâce: l'expression «trouver grâce» est hébraïque (*matsa chen*). Elle indique une faveur particulière qui est accordée à Marie en conséquence de l'état de grâce dans lequel elle se trouve auprès de Dieu (v.28).

Le message de l'ange rappelle par ses termes la prophétie d'Ésaïe (7.14): «Voici, la jeune fille deviendra enceinte, elle enfantera un fils, et elle lui donnera le nom d'Emmanuel».

Jésus: ce nom vient de *Hoschéa* ou *Jéschoua*, mot contracté de *Jéhova Jéschoua*, «celui dont Dieu est le secours». Le même nom est désigné à Joseph (Mt 1.21) par l'ange qui lui est envoyé.

1.32,33 Il sera grand et sera appelé Fils du Très-Haut, et le Seigneur Dieu lui donnera le trône de David, son père. 33 Il régnera sur la maison de Jacob éternellement, et son règne n'aura point de fin.

Le verset 32 décrit les qualités personnelles de ce fils:

Grand: ce terme est pris dans le même sens qu'au verset 15. Il caractérise l'enfant comme devant exercer le plus glorieux des pouvoirs, celui de la sainteté, d'où procède l'influence spirituelle et finalement la souveraineté.

Fils du Très-Haut: ce nom n'est pas synonyme de Messie. Il s'applique, non à son rôle historique, mais à la nature de sa personne. L'ange ne peut caractériser l'enfant comme seconde personne de la Trinité; Marie n'y comprendrait rien. Il lui fait pressentir par ce terme une relation personnelle et mystérieuse de l'enfant avec Dieu (voir v.35). Le **Très-Haut** correspond à celui de *El eljon* ou *Eljon* dans la Genèse et les Psaumes. Il désigne Dieu élevé au-dessus de tous les êtres et en particulier des divinités païennes. **Il sera appelé:** ces mots signifient deux choses: d'abord qu'il sera réellement ce que dit ce titre et ensuite qu'il sera reconnu comme tel.

Les versets 32b et 33 décrivent la dignité royale de Jésus et son rôle dans l'histoire. Ces expressions sont empruntées aux descriptions prophétiques de 2 S 7.12-13 et Es 9.6. Elles paraphrasent le terme de Messie.

Le trône de David, son père: dans ce contexte, où est niée la paternité de Joseph, le terme « David, son père » implique la filiation davidique de Jésus par l'intermédiaire de Marie.

La maison de Jacob ne désigne pas l'Église, comme certains le pensent. Comment en effet Marie pourrait-elle se douter d'un pareil sens? N'oublions pas que le rejet de la nation juive ne sera que partiel et temporaire. Paul montre bien (Ro 11.2) que ce seront les croyants d'origine juive qui recevront dans leur sein les croyants païens, et qu'un jour la masse de la nation juive, convertie et réhabilitée, viendra se joindre à l'Église.

Son règne n'aura pas de fin: cette promesse n'est pas en contradiction avec 1 Co 15.24-28. Car le règne de Jésus, en s'absorbant dans celui du Père, n'est pas annulé, mais accompli. À un degré plus avancé de l'œuvre divine, l'apôtre Paul recevra une révélation dépassant celle que renferme le message de l'ange.

1.34,35 Marie dit à l'ange: Comment cela se fera-t-il, puisque je ne connais point d'homme?³⁵ **L'ange lui répondit: Le Saint-Esprit viendra sur toi, et la puissance du Très-Haut te couvrira de son ombre. C'est pourquoi le saint enfant qui naîtra de toi sera appelé Fils de Dieu.**

Le Saint-Esprit: l'absence d'article dans le texte grec indique qu'il s'agit ici davantage du souffle créateur que de la personne divine. Le sens est: une sainte force créatrice. Comparer avec Ge 1.3: le souffle divin planant sur le chaos; Ge 2.7: le souffle divin venant animer le corps de l'homme.

Viendra sur toi: comparer Ac 1.8: « Vous recevrez la puissance du Saint-Esprit venant sur vous ». Ce terme indique l'acte initial, le moment créateur.

Te couvrira de son ombre: ce terme renferme une notion de durée. Ce même terme désigne l'ombre projetée par la nuée, dans la scène de la transfiguration (9.34). Cette image rappelle ce qui est dit de la nuée (Ex 40.35): « Moïse ne pouvait pas entrer dans le tabernacle parce que la nuée l'ombrageait ».

La puissance du Très-Haut: le mot *puissance* ajoute à l'idée du *souffle* celle de son efficacité.

Le saint enfant: le mot *Esprit* est implicitement opposé à l'idée de chair et le mot *saint* à celle de chair de péché (Ro 8.3), désignant la souillure héréditaire. Tout élément impur sera banni de cette naissance. La sainteté attribuée ici à l'enfant ne peut avoir qu'un caractère négatif: c'est l'absence de toute disposition héréditaire mauvaise. La sainteté positive est un fait de volonté, de décision personnelle, non de nature.

C'est pourquoi: il y a parfaite conformité entre la cause et le résultat. Non seulement la sainteté de l'enfant résultera de la pureté parfaite de son mode d'origine, mais par ce mode d'origine il existera un lien tout particulier entre sa personne et l'être divin, lien qu'exprimera son titre de *Fils de Dieu*.

Le Fils de Dieu: cela indique une relation métaphysique entre Dieu et Jésus, relation que cette parole de l'ange fait reposer sur la naissance miraculeuse de Jésus. C'est ce qu'implique nécessairement le «c'est pourquoi». Cette relation a un caractère mystérieux que l'ange ne trouve pas à propos de révéler plus complètement à Marie.

1.36-38 Voici, Élisabeth, ta parente, a conçu, elle aussi, un fils en sa vieillesse, et celle qui était appelée stérile est dans son sixième mois.³⁷ Car rien n'est impossible à Dieu.³⁸ Marie dit: Je suis la servante du Seigneur; qu'il me soit fait selon ta parole! Et l'ange la quitta.

Rien n'est impossible à Dieu: ces mots se rapportent à Élisabeth, mais l'ange les prononce en vue de Marie elle-même. Un commentateur disait ceci: «Les lois de la nature ne sont pas des chaînes que s'est imposées le divin législateur; ce sont des filins qu'il tient dans sa main et qu'il raccourcit ou allonge à volonté».

Je suis la servante du Seigneur: un rôle, tel que celui qui est destiné à Marie, ne s'impose pas. Le libre consentement de la jeune fille doit correspondre à l'offre divine. Marie le donne

d'une manière simple et sublime. Elle laisse à Dieu le choix du moment.

Relevons la dignité, la pureté, la simplicité et la délicatesse de tout ce dialogue!

C. Visite de Marie à Élisabeth (1.39-56)

1.39,40 Dans ce même temps, Marie se leva, et s'en alla en hâte vers les montagnes, dans une ville de Juda.⁴⁰ Elle entra dans la maison de Zacharie, et salua Élisabeth.

Les deux femmes, divinement privilégiées, se rencontrent et s'ouvrent mutuellement leur cœur. Il y avait dans la dernière communication de l'ange à Marie une invitation indirecte à se rendre chez Élisabeth.

Les montagnes désignent les plateaux montagneux situés à l'ouest de la mer Morte (comparer Jos 15.48).

Dans une ville de Juda: il n'y a pas d'article devant le mot *ville*. Ce ne peut être qu'une ville quelconque, trop peu connue pour que Luc en indique le nom.

1.41 Dès qu'Élisabeth entendit la salutation de Marie, son enfant tressaillit dans son sein, et elle fut remplie du Saint-Esprit.

Un mouvement de sympathie se produit aussitôt entre ces deux femmes associées toutes deux à l'œuvre divine qui se prépare. Au premier regard jeté sur Élisabeth, Marie constate la réalité du fait qui lui a été annoncé par l'ange: «Ta parente a conçu elle aussi un fils en sa vieillesse».

Élisabeth est profondément émue; elle se rappelle probablement ce que l'ange a dit à Zacharie de l'enfant qui est dans son sein: «Il sera grand devant le Seigneur...», devant le Messie. L'émotion qu'elle éprouve se communique à l'enfant dont la vie est encore une avec la sienne. Elle sent que la mère du Messie est devant elle.

Son enfant tressaillit dans son sein: certains commentateurs ont vu dans ce tressaillement une action directe du Saint-Esprit. Il est difficile de penser que cette action ait pu se produire sur cet enfant en tant qu'être isolé de sa mère. Celle-ci dit elle-même au verset 44: «Aussitôt que la voix de ta salutation a frappé mon oreille, l'enfant a tressailli d'allégresse dans mon sein». D'un autre côté, il ne serait pas exact non plus de ne voir dans le mouvement de l'enfant qu'un tressaillement ordinaire auquel le narrateur attribuerait dans son récit une signification que lui a prêtée Élisabeth (v.44). C'est ici l'un des faits appartenant aux profondeurs de la vie instinctive, qui devancent souvent les lumières de la conscience réfléchie.

Ce tressaillement de l'enfant réagit aussitôt sur sa mère dont le cœur s'ouvre à l'action de l'Esprit.

1.42,43 Elle s'écria d'une voix forte: Tu es bénie entre les femmes, et le fruit de ton sein est béni.⁴³ Comment m'est-il accordé que la mère de mon Seigneur vienne auprès de moi?

Le caractère de toute action de l'Esprit Saint est d'élever l'homme au-dessus de ses impressions personnelles pour faire prédominer en lui la préoccupation des intérêts divins. C'est là le trait saillant de l'allocution d'Élisabeth. Elle place Marie et son fils avant elle et son enfant. Nous retrouverons une attitude analogue dans le cantique de Zacharie. Ainsi se justifie la parole de Luc à l'égard de l'un et de l'autre: «Elle fut remplie du Saint-Esprit».

Tu es bénie entre les femmes: c'est une constatation et non un vœu! Le sens est le suivant: «Si parmi les femmes il y en a une de bénie, c'est bien toi».

La mère de mon Seigneur: il résulte de ces mots que l'incarnation est déjà une réalité.

1.44,45 Car voici, aussitôt que la voix de ta salutation a frappé mon oreille, l'enfant a tressailli d'allégresse dans mon sein.⁴⁵ Heureuse celle qui a cru, parce

que les choses qui lui ont été dites de la part du Seigneur auront leur accomplissement.

Le mot **voici** annonce un fait inattendu et extraordinaire: l'enfant lui-même semble avoir reconnu la présence de celui qu'il devra servir.

Heureuse celle qui a cru: le dernier mot d'Élisabeth, comme le premier, est pour Marie. Élisabeth lit la joie de Marie sur son visage et comprend tout ce qu'il y a d'héroïque dans sa foi. Marie est heureuse *parce que* les promesses du Seigneur s'accompliront pour elle. L'idée du verset 45 est la suivante: «Quelque incroyable que soit la promesse à laquelle tu as cru, cette promesse s'accomplira et cet accomplissement fera ton bonheur!» Le verbe est au futur, car l'accomplissement de la promesse ne consistera pas uniquement en la naissance d'un fils mais également en tout ce que ce fils sera pour Israël et le monde entier (v.32-33).

Le cantique de Marie

Marie ne répond pas positivement à Élisabeth; elle ne s'adresse pas non plus directement à Dieu. Elle exprime simplement les émotions dont son cœur déborde. Par son caractère calme, recueilli, majestueux, royal peut-on dire, ce cantique contraste avec l'allocution exaltée d'Élisabeth. A plusieurs égards, ce cantique est dans le style des Psaumes, et fait tout particulièrement écho à celui d'Anne, la mère de Samuel (1 S 2). Ce dernier cantique était bien connu des jeunes Israélites. Le cantique de Marie diffère cependant de celui d'Anne: les expressions qui, dans la bouche d'Anne, sont au service de son triomphe personnel et ressemblent à un cri de vengeance contre sa rivale, servent, dans celle de Marie, à célébrer la grandeur et le triomphe de l'œuvre divine et magnifique qui se prépare; œuvre dont elle se sent indigne d'être la servante.

1.46-48 Et Marie dit: Mon âme exalte le Seigneur, 47 et mon esprit se réjouit en Dieu, mon Sauveur, 48 parce qu'il a jeté les yeux sur la bassesse de sa servante. Car voici, désormais toutes les générations me diront bienheureuse,

Mon âme exalte le Seigneur: l'âme est le siège des facultés psychiques. En disant *mon âme*, Marie comprend donc ici toutes les émotions de femme et de mère qui font battre en ce moment son cœur, et qui aboutissent toutes ensemble à l'adoration.

Mon esprit se réjouit en Dieu: l'âme (*psychè*) et l'esprit (*pneuma*) ne sont pas du tout synonymes, comme le pensent beaucoup d'interprètes. L'esprit est la sphère dans laquelle l'être humain est en relation avec le monde divin. C'est *dans son esprit* que Marie a tressailli au contact du souffle d'en haut.

Il a jeté les yeux sur la bassesse de sa servante: en 1 S 1.11, Anne exprime la même pensée sous forme de vœu. Le mot *bassesse* désigne l'état d'abaissement auquel Marie se trouve réduite en Israël, quoique descendante de David. Ce n'est pas la fille d'un des seigneurs de Jérusalem, l'une des princesses de sang royal, que Dieu a élue, mais la fiancée d'un artisan.

Toutes les générations me diront bienheureuse: Marie s'inspire de cette parole de Léa (Ge 30.13): «Que je suis heureuse! Car les filles me diront heureuse». Le mot *filles* a été remplacé par *générations*. Cette prophétie, l'histoire la réalisera, même au-delà de la juste mesure!

1.49,50 parce que le Tout-Puissant a fait pour moi de grandes choses. Son nom est saint, 50 et sa miséricorde s'étend d'âge en âge sur ceux qui le craignent.

Marie énumère les trois perfections divines qui viennent d'éclater en sa faveur:

Le Tout-Puissant: Marie fait allusion à l'acte créateur annoncé par l'ange en 1.35.

Son nom est saint: la toute-puissance divine n'a pas agi uniquement comme force physique; elle a été au service de la *sain-teté*. Marie se sent en contact avec cette perfection qui est la nature même de Dieu. La sainteté, c'est l'élévation de Dieu au-dessus de toute imperfection, de toute souillure. Le *nom* de Dieu est la révélation qu'il donne de lui-même, ce qui le fait reconnaître pour ce qu'il est. Ces manifestations qu'il donne de lui-même sont saintes comme lui-même.

Ce trait de la sainteté est ce qui distingue profondément l'incarnation du Christ de tous les faits analogues qui se rencontrent dans les mythologies païennes.

Sa miséricorde: Marie a relevé (v.48) la miséricorde de Dieu envers elle; ici, elle mentionne la miséricorde envers tous ceux qui craignent Dieu, les Israélites pieux qui forment le vrai Israël (comparer Ps 103.17).

1.51-53 Il a déployé la force de son bras; il a dispersé ceux qui avaient dans le cœur des pensées orgueilleuses.⁵² Il a renversé les puissants de leurs trônes, et il a élevé les humbles.⁵³ Il a rassasié de biens les affamés, et il a renvoyé les riches à vide.

Marie ne fait pas de vagues réflexions sur le mode de gouvernement divin. Elle est en face d'un fait qui absorbe sa pensée et elle dépeint avec admiration les effets qu'il va produire. Ces effets, elle les décrit comme ayant déjà eu lieu parce que le principe en est posé dans le choix que Dieu a fait d'elle, la dernière des filles d'Israël, pour être la mère du Messie. Une pareille élection n'implique-t-elle pas le rejet de toutes les grandeurs humaines, la prédilection pour ce qui est abaissé? L'œuvre messianique se présente donc dès le début avec un caractère bien marqué, qui en fait prévoir toutes les conséquences.

Il a déployé la force de son bras: Marie parle de la manière dont Dieu agit envers ceux qui le craignent. Elle pense proba-

blement à ce qu'il a fait en faveur de Zacharie et d'Élisabeth, puis d'elle-même.

Au bien que Dieu fait aux justes correspond la ruine dont il frappe les méchants, désignés ici comme les *orgueilleux*, ceux qui regardent les autres de haut. Marie sait que le contraste entre les orgueilleux et les humbles se voit autant au sein du peuple juif que parmi les païens.

Les puissants... les humbles: le contraste n'est plus dans les sentiments, mais dans la position sociale. L'orgueil est le caractère des *puissants*, qui sont en même temps violents et disposés à abuser de leur force. En revanche, l'abaissement de cœur est le trait naturel de ceux dont la position sociale est méprisée. Le Messie renversera cet état de choses: il abaissera les premiers et relèvera les seconds. L'élection de Marie en est le gage.

Les riches... les affamés: encore un troisième contraste. Il faut se rappeler que dans la pensée de Marie, à l'idée de richesse se joint, comme dans beaucoup de passages de l'Ancien Testament, celle d'une vie de jouissance et de bien-être égoïste, tout comme l'idée de pauvreté se rattache à celle de l'humilité du cœur. C'est là le sens bien connu du *ani* hébreu qui signifie à la fois pauvre et humble.

Les **biens**, dont Dieu comble les affamés, sont avant tout les biens du salut, mais du salut compris dans sa plénitude spirituelle et temporelle.

Le **vide** infligé aux riches désigne la privation des biens spirituels, puis comme conséquence celle des biens extérieurs qui seront le couronnement de la sainteté.

Ces mots « puissants, petits, riches, pauvres » ne doivent pas être pris exclusivement dans le sens social ni exclusivement dans le sens spirituel. Dans tous ces termes sont réunies les deux notions spirituelle et temporelle.

Ces trois contrastes ne sont pas énoncés de manière symétrique; mais à chaque fois, le premier membre du nouveau contraste correspond au deuxième du précédent, ce qui correspond bien à l'ondulation naturelle du sentiment.

**1.54,55 Il a secouru Israël, son serviteur, et il s'est sou-
venu de sa miséricorde, 55 comme il l'avait dit à
nos pères, envers Abraham et sa postérité pour
toujours.**

La relation avec les versets précédents peut être exprimée de la manière suivante: «Ce renversement total des rapports humains s'accomplira: Dieu s'est levé pour secourir son peuple écrasé». Le terme *Israël* ne doit pas se prendre au sens spirituel, comme s'il s'agissait de l'Église; et d'un autre côté, il ne faut pas y faire entrer non plus la totalité du peuple israélite. C'est du *vrai* Israël, de l'Israël comme *serviteur de Dieu*, c'est des «craignant Dieu» du verset 50, que Marie parle ici. Même s'il y a des individus qui n'appartiennent pas au vrai Israël, cela n'empêche pas Dieu d'accomplir ses promesses à l'égard de son peuple.

V.55: cette parole rappelle Michée 7.20: «Tu témoigneras de la fidélité à Jacob, de la bonté à Abraham, comme tu l'as juré à nos pères aux jours d'autrefois». Elle s'explique par la parole de Jésus (Jn 8.56), qui montre que les événements du règne de Dieu qui s'accomplissent ici-bas ne sont pas sans réagir sur l'état des bienheureux dans le ciel.

Ces derniers mots présentent la naissance du Messie comme le terme de tout le développement théocratique, reliant le présent et l'avenir de la théocratie à son lointain passé.

**1.56 Marie demeura avec Élisabeth environ trois mois.
Puis elle retourna chez elle.**

Marie va-elle rester chez Élisabeth jusqu'à la naissance de Jean-Baptiste? Le texte ne le dit pas explicitement, mais on peut le supposer. Ce moment sera important pour toutes les deux.

Marie n'est pas citée dans le morceau qui suit, vraisemblablement parce qu'elle n'a pas de rôle à jouer; mais cela n'exclut pas sa présence auprès de Zacharie et d'Élisabeth.

D. Naissance de Jean-Baptiste (1.57-80)

1.57,58 Le temps où Élisabeth devait accoucher arriva, et elle enfanta un fils.⁵⁸ Ses voisins et ses parents apprirent que le Seigneur avait fait éclater envers elle sa miséricorde, et ils se réjouirent avec elle.

L'auteur place ici sous nos yeux un beau tableau tiré de la vie israélite. On voit arriver successivement les **voisins** (ils sont les plus près), puis les **parents**. L'heureuse mère est le centre de la scène. Chacun, en s'approchant d'elle, la félicite de la faveur signalée qui lui a été accordée et se réjouit avec elle.

1.59,60 Le huitième jour, ils vinrent pour circoncire l'enfant, et ils l'appelaient Zacharie, du nom de son père.⁶⁰ Mais sa mère prit la parole, et dit: Non, il sera appelé Jean.

C'est par la circoncision que l'enfant est incorporé à l'alliance. Luc rappelle à ses lecteurs païens que cette cérémonie a lieu le huitième jour après la naissance. Dans les temps anciens, le père ou la mère désignait le nom de l'enfant d'après quelque circonstance particulière qui avait accompagné sa naissance (Ge 4.1, 25; 17.19; 19.37 etc.). Plus tard, on nomma l'enfant au moment de sa circoncision et en général d'après le nom de son père ou de l'un de ses ancêtres. C'est ce qu'essaient de faire les voisins et les parents. Mais selon la révélation divine reçue, Zacharie et Élisabeth lui donnent le nom de **Jean**.

1.61-63 Ils lui dirent: Il n'y a dans ta parenté personne qui soit appelé de ce nom.⁶² Et ils firent des signes à son père pour savoir comment il voulait qu'on l'appelle.⁶³ Zacharie demanda des tablettes, et il écrivit: Jean est son nom. Et tous furent dans l'étonnement.

Pourquoi font-ils des signes à Zacharie? Celui-ci n'est pas frappé de surdité! Il arrive souvent qu'avec ceux qui parlent par signes on adopte inconsciemment le même mode de communication.

La tablette désigne une tablette enduite de cire sur laquelle on écrivait avec un stylet. Jean écrit et répond ainsi aux questions de ses interlocuteurs. Ceux-ci s'étonnent du choix de ce nom, un nom étranger à la famille et plein de signification (voir 1.13).

1.64 Au même instant, sa bouche s'ouvrit, sa langue se délia, et il parlait, bénissant Dieu.

L'incrédulité avait ôté à Zacharie la parole, l'obéissance la lui rend.

Il bénit aussitôt Dieu; le cantique suivant l'atteste (v.68-79).

1.65,66 La crainte s'empara de tous les habitants d'alentour, et, dans toutes les montagnes de la Judée, on s'entretenait de toutes ces choses.⁶⁶ Tous ceux qui les apprirent les gardèrent dans leur cœur, en disant: Que sera donc cet enfant? Et la main du Seigneur était avec lui.

À la vue de ce miracle, la surprise devient crainte. C'est le premier éveil des émotions messianiques.

Les gens d'alentour non seulement écoutent, mais ils prennent ces paroles à cœur.

La main du Seigneur était avec lui: cette remarque est placée là comme un court résumé de toute l'histoire de Jean avant son ministère public. Associée au verset 80, elle nous conduit jusqu'à 3.1.

1.67-70 Zacharie, son père, fut rempli du Saint-Esprit, et il prophétisa, en ces mots: ⁶⁸ Béni soit le Seigneur, le Dieu d'Israël, de ce qu'il a visité et racheté son

peuple, ⁶⁹ et nous a suscité un puissant Sauveur dans la maison de David, son serviteur, ⁷⁰ comme il l'avait annoncé par la bouche de ses saints prophètes des temps anciens,

Il a visité: le mot *visiter* est la traduction de l'hébreu *pakad* qui désigne une intervention divine à la suite d'un temps d'apparent laisser-aller, quel que soit le but de cette intervention, grâce ou châtement.

Il a racheté: la délivrance qu'attend Zacharie est certainement la délivrance politique du peuple de Dieu, mais comme reposant sur sa transformation spirituelle que doit opérer le Messie (v.75 et 77).

Il nous a suscité un puissant Sauveur: littéralement: «Il nous a suscité une corne de salut». L'image de la corne est fréquente dans l'Ancien Testament pour désigner la force qui renverse. Cette image est tirée de la corne du taureau dans laquelle réside la force de l'animal. Un des psalmistes a dit (Ps 132.17): «Je susciterai une corne à David». C'est cette promesse, reproduite chez Ezéchiel (29.21), que le regard prophétique de Zacharie voit désormais accomplie.

Dans la maison de David: ces mots ne laissent aucun doute sur la descendance davidique que Zacharie attribue à Marie.

V.70: Zacharie, comme sacrificateur, connaît bien les prophéties de l'Ancien Testament.

1.71,72 Un Sauveur qui nous délivre de nos ennemis et de la main de tous ceux qui nous haïssent! ⁷² C'est ainsi qu'il manifeste sa miséricorde envers nos pères, et se souvient de sa sainte alliance,

Ces deux versets sont le développement de l'idée de *corne de salut* (v.69). Zacharie sait bien que le véritable Israël a d'autres ennemis que les païens (*les ennemis*) et il attend que tous les tyrans indigènes (*tous ceux qui nous haïssent*) soient aussi supprimés par le Messie.

V.72: en délivrant les vivants, Dieu exerce sa miséricorde envers les morts, les pères qui, voyant tarder si longtemps l'accomplissement des promesses, pouvaient les croire oubliées de Dieu (comparer v.54-55).

1.73-75 Selon le serment par lequel il avait juré à Abraham, notre père, ⁷⁴ de nous permettre, après que nous serions délivrés de la main de nos ennemis, de le servir sans crainte, ⁷⁵ en marchant devant lui dans la sainteté et dans la justice tous les jours de notre vie.

Le servir sans crainte: ce service sera possible lorsque le peuple sera *délivré de la main de ses ennemis*. Quand Pilate mêle le sang des Galiléens à celui de leur sacrifice, il n'est pas possible de servir Dieu sans crainte dans son temple. Avec le Messie, tout changera!

Sainteté... justice: la sainteté désigne l'absence complète de souillure; la justice désigne la pratique positive de tout ce qui est bien. Comparer Ep 4.24, où ces deux termes sont réunis comme ici.

Devant lui: ces mots caractérisent le service des sacrificeurs dans le temple. Ils servent *devant Dieu*. Le résultat de l'œuvre messianique sera un peuple de Dieu menant tous les jours une vie qui, par sa pureté et sa sainteté, s'élèvera à la hauteur d'un culte. Comparer Za 14.20-21. On voit ici combien l'espérance messianique des fidèles en Israël surpasse en sainteté et en dignité les ambitions politiques grossières et charnelles dont se berce l'imagination populaire.

1.76,⁷⁷ Et toi, petit enfant, tu seras appelé prophète du Très-Haut; car tu marcheras devant la face du Seigneur, pour préparer ses voies, ⁷⁷ afin de donner à son peuple la connaissance du salut par le pardon de ses péchés,

Et toi, petit enfant: Zacharie ne l'appelle pas même son fils, tant sa propre personnalité disparaît pour lui en présence de l'œuvre qu'il voit s'accomplir.

Pour préparer ses voies en ramenant les cœurs des fils d'Israël au Seigneur leur Dieu (v.16).

Afin de donner... la connaissance du salut: ce sera le but final de Jean-Baptiste. En ramenant par la repentance les cœurs à Dieu, il cherchera à donner à Israël une notion plus pure du salut que celle dont ce peuple a le cœur rempli.

Par le pardon de ses péchés: ces mots se rattachent au salut. Jean-Baptiste donnera la *connaissance* du salut, Jésus apportera *le salut*.

La notion de salut est faussée en Israël. Un patriotisme orgueilleux et haineux s'est emparé de l'esprit du peuple et de ses chefs. L'attente d'une délivrance extérieure s'est substituée à celle d'un salut moral, d'un salut comme celui que vient de décrire Zacharie (v.74-75). Avant que le Messie paraisse pour accomplir son œuvre, il faut qu'un autre envoyé divin travaille à rectifier dans l'esprit du peuple la notion du salut, en lui montrant que le fondement de la délivrance messianique consiste dans ce fait tout spirituel: le pardon des péchés. Autrement, lorsque le Christ viendra offrir à Israël ce salut moral si différent de la délivrance politique que le peuple attend, on ne manquera pas de tourner le dos à un tel Messie. On lui reprochera d'imaginer un salut à l'usage de son impuissance. Ce sera donc bien la tâche de Jean-Baptiste: rétablir la *notion* d'un salut consistant avant tout dans le pardon des péchés.

1.78 grâce aux entrailles de la miséricorde de notre Dieu, en vertu de laquelle le soleil levant nous a visités d'en haut,

Les **entrailles** sont le siège des émotions profondes, et, chez les Hébreux, spécialement des émotions de compassion ou de tendresse.

Le salut est attribué à la miséricorde de Dieu lui-même, comme dans la parole de Jésus: « Dieu a tant aimé le monde... » (Jn 3.16).

Le soleil levant nous a visités d'en haut: littéralement: l'orient d'en haut nous a visités. Le mot *orient* (*anatolè* en grec) est employé dans les classiques pour désigner le lever du soleil, de la lune, des étoiles, puis le côté même de l'orient, ou, comme nous le disons, du *Levant*.

Le mot **d'en haut** peut se rattacher soit au *soleil levant* soit au verbe *visiter*. Il semble plus naturel de penser qu'il est lié au *soleil levant*. L'idée est la suivante: un astre d'en haut nous a visités sur la terre. Cet être qui va apparaître sur terre est d'origine supérieure.

1.79 pour éclairer ceux qui sont assis dans les ténèbres et dans l'ombre de la mort, pour diriger nos pas dans le chemin de la paix.

Les expressions de ce verset sont empruntées à Ésaïe 9.1 et 60.2.

Les ténèbres sont l'emblème de l'éloignement de Dieu et de l'état de misère et d'ignorance qui en résulte.

L'ombre de la mort, c'est-à-dire la nuit qui enveloppe les yeux du mourant, est l'expression de l'obscurité la plus épaisse.

Telle est l'image de l'état misérable dans lequel se trouve, au yeux de Zacharie, le monde juif et païen au moment où apparaît ici-bas le Messie.

Le mot **assis** fait allusion à l'état d'abattement et de désespoir auquel est réduite l'Humanité. Semblable à une caravane qui a perdu son chemin et que la nuit a surprise au désert, elle est là assise, n'attendant plus que la mort. Soudain paraît à l'horizon un astre brillant. Ses rayons illuminent les voyageurs; ils reprennent courage, se relèvent pour la marche et retrouvent la voie.

Lorsque Zacharie parle de nos pas, il comprend aussi les Juifs dans ces peuples assis dans les ténèbres.

Le chemin de la paix est le chemin sur lequel on marche en paix, c'est-à-dire en parfaite sécurité, parce qu'il est éclairé.

1.80 Or, l'enfant croissait, et se fortifiait en esprit. Et il demeura dans les déserts, jusqu'au jour où il se présenta devant Israël.

L'enfant croissait: Luc parle ici du développement physique de Jean-Baptiste.

Il se fortifiait en esprit: voici le développement spirituel, c'est-à-dire religieux, moral et intellectuel. L'esprit, ici, n'est point l'Esprit de Dieu; c'est l'esprit de Jean-Baptiste lui-même. Mais il faut se rappeler que l'esprit dans l'homme ne s'épanouit que sous l'action de l'Esprit Saint, comme l'œil ne se développe qu'au contact de la lumière.

Il demeura dans les déserts: Jean-Baptiste se prépare à sa mission par une vie austère, pleine de privations et vouée à la méditation. Le désert de Juda se trouve à l'ouest de la mer Morte; c'est un plateau profondément crevassé, dont les gorges donnent passage à quelques ruisseaux qui descendent vers cette mer. Riche en grottes, cette contrée a de tous temps donné asile à des ermites. Plusieurs communautés esséniennes y vivent. Plusieurs commentateurs en ont déduit que Jean-Baptiste a été instruit et formé par les Esséniens. Non seulement cette supposition va à l'encontre de l'intention du texte de Luc qui est d'attribuer à Dieu seul le développement de Jean-Baptiste, mais elle est en opposition directe avec les faits. La doctrine essénienne fait abstraction complète de l'élément messianique dans le judaïsme; le ministère de Jean-Baptiste n'a eu qu'un seul but, celui de préparer la venue et le règne du Messie. Les Esséniens font de la matière le principe du péché; Jean, par ses énergiques appels à la conversion, montre assez qu'il place cette origine dans la liberté. Les Esséniens, plongés

dans leurs contemplations mystiques, renoncent à toute action sur la vie nationale; Jean, au signal d'en haut, se jette hardiment dans la mêlée et prend jusqu'à la fin une part active et courageuse aux affaires de son pays. Le seul point commun entre eux est le sentiment de la dégénérescence morale du peuple qui les entoure. Mais les moyens employés pour y remédier sont complètement opposés.

Au jour où il se présenta devant Israël: littéralement: jusqu'au jour de sa présentation auprès d'Israël. Cette présentation désigne proprement l'installation d'un employé dans sa charge. L'auteur sous-entendu de cet acte est Dieu. La parole de Jean-Baptiste (Jn 1.31-33) fait comprendre qu'une communication directe d'en haut a été pour lui le signal de commencer son œuvre.

E. Naissance de Jésus (2.1-20)

Nous assistons à l'accomplissement de la promesse faite à Marie. Un être pur apparaît au sein de l'Humanité viciée. C'est une seconde création, un fait dont les conséquences doivent embrasser à la longue la terre et le ciel. Le regard de Dieu repose sur ce nouveau-né avec une satisfaction sans mélange, et les intelligences célestes, que Dieu associe à l'exécution de son plan, célèbrent cet événement qui va faire pénétrer la lumière divine jusqu'aux derniers confins de l'univers moral.

2.1 En ce temps-là parut un édit de César Auguste, ordonnant un recensement de toute la terre.

En ce temps-là: ces mots nous ramènent à 1.65-66, c'est-à-dire aux temps qui suivirent la naissance de Jean-Baptiste. Cette date doit être prise dans un sens large: *à cette époque*.

César Auguste régna de l'an 31 avant J.-C. jusqu'à l'an 14 après J.-C.

Le recensement comprend l'inscription dans les registres officiels du nom de chaque citoyen, de son âge, de sa profession, des noms de sa femme et de ses enfants, enfin du chiffre

de sa fortune et de son revenu, le tout en vue de la fixation de la somme à laquelle il sera taxé pour le service de l'État.

Toute la terre: littéralement: le monde habité, la terre habitable. Il faut envisager ici le monde, dans la mesure où il fait partie de l'empire romain.

Un édit de César Auguste: cet édit, publié sous le règne d'Auguste, n'est pas mentionné par les historiens contemporains (Don Cassius, Tacite, Suétone...). Auguste fit faire à trois reprises un recensement: en 29 et 8 avant J.-C. et en 14 après J.-C. Que représente alors ce recensement dont parle Luc? On peut l'expliquer de la manière suivante: Hérode, en recevant du Sénat le titre de roi, s'est engagé à payer un tribut à l'empire. Sans donc supposer que l'autorité romaine soit venue faire elle-même un recensement dans les États d'Hérode, nous pouvons parfaitement admettre que, sur l'ordre d'Auguste, Hérode lui-même fasse procéder à un recensement de ses sujets et de leurs biens, non en vue de les frapper d'une taxe personnelle à payer à l'empire, mais afin de déterminer plus exactement le tribut national que lui, Hérode, doit payer au nom de son peuple au fisc romain.

2.2 Ce premier recensement eut lieu pendant que Quirinius était gouverneur de Syrie.

Ce premier recensement ne peut être rattaché à «de toute la terre» du verset 1, il ne peut être relatif qu'à la Terre Sainte. Le mot *premier* se rattache-t-il au recensement ou au gouvernement de Quirinius? Les manuscrits traduisent de plusieurs manières: le premier recensement lui-même; ce premier recensement; ce recensement fut le premier qui; ce recensement eut lieu avant que...

Note sur le recensement

Il y a une difficulté historique: certains commentateurs pensent que Luc a confondu ce recensement avec celui qui eut lieu dix ans après la mort d'Hérode, en l'an 6 de notre ère, et qui

fut l'occasion de la révolte de Judas le Galiléen, car Quirinius ne fut gouverneur de Syrie qu'à cette époque. Remarquons les points suivants :

- L'ordre de recensement concernait aussi Joseph qui habitait en Galilée. Il résulte de là qu'au moment où la mesure fut ordonnée, la Galilée était encore sous le même sceptre que la Judée, et que par conséquent c'était bien sous Hérode le Grand que le fait eut lieu, puisqu'après la mort d'Hérode la Palestine fut partagée entre ses enfants et que la Galilée et la Judée furent données à deux souverains différents. Cela prouve bien que le recensement auquel s'est soumis Joseph est antérieur à celui qui frappa, sous Quirinius, la Judée déjà réduite à l'état de province romaine.

- Joseph fut appelé, en qualité de membre de la famille de David, à se rendre à Bethléem. Cela prouve que le recensement s'accomplit selon les usages juifs et non, comme celui de Quirinius en l'an 6 de notre ère, selon les formes et par les autorités romaines.

- Luc ne mentionne aucun trouble accompagnant ce recensement.

Si, comme le raconte l'historien Josèphe (*Antiq.* 17.13.5; 18.1.1), Quirinius dirigea le premier dénombrement *romain*, à l'occasion duquel eut lieu la grande révolte, pourquoi Luc parle-t-il donc ici de ce recensement sous Quirinius? De nombreuses solutions ont été proposées par les commentateurs; nous donnons l'explication suivante: le verset 2 est en quelque sorte une parenthèse explicative que Luc intercale de son propre chef dans le récit tiré du document qu'il emploie. Par cette remarque, il distingue expressément le recensement fait sous Hérode (selon les formes juives) et dont il veut parler ici, de celui de l'an 6 que l'on appelait dans le langage populaire le *premier dénombrement* ou le *dénombrement* tout court (Ac 5.37), lequel a été accompli par les Romains et a occasionné la révolution de Judas le Galiléen.

Confondre ces deux recensements rendrait suspecte l'histoire que Luc nous raconte. En effet, le recensement sous

Quirinius ne portait pas sur les habitants de la Galilée (qui appartenaient à un autre souverain, Hérode Antipas, tétrarque de Galilée) et il n'aurait donc pas réclamé le déplacement de Joseph. Il n'aurait peut-être même pas *permis* le voyage de Joseph et Marie, à cause de la guerre civile qu'il a déclenchée. Il importe donc pour Luc de rappeler que le recensement de l'an 6 n'était pas réellement le *premier* recensement, mais qu'il y en avait eu un autre, généralement oublié, accompli dans de tout autres conditions.

Il faut donc lire le verset 2 ainsi: «*Le premier recensement eut lieu... »*

2.3-5 Tous allaient se faire inscrire, chacun dans sa ville.

⁴ Joseph aussi monta de la Galilée, de la ville de Nazareth, pour se rendre en Judée, dans la ville de David, appelée Bethléhem, parce qu'il était de la maison et de la famille de David, ⁵ afin de se faire inscrire avec Marie, sa fiancée, qui était enceinte.

Le recensement romain n'aurait pas exigé un déplacement aussi général; car le lieu d'inscription était la localité principale de chaque district. Dans ce cas, Joseph n'aurait été appelé en Judée que s'il possédait des biens immobiliers à Bethléem. En effet, les propriétés foncières payaient l'impôt dans la localité où elles étaient situées. Or cette supposition n'est guère probable (voir 2.24).

La **maison** désigne ici toute la parenté de David, y compris ses frères et leurs descendants.

La **famille** ne comprend que ceux qui font partie de la descendance personnelle de David.

La distance de Nazareth à Bethléem est de trois jours de marche. Joseph a pris Marie avec lui, sachant que le terme de sa grossesse était proche; il ne voulait pas la laisser seule à Nazareth.

2.6,7 Pendant qu'ils étaient là, le temps où Marie devait accoucher arriva, 7 et elle enfanta son fils premier-né. Elle l'emballota, et le coucha dans une crèche, parce qu'il n'y avait pas de place pour eux dans l'hôtellerie.

Son fils premier-né: ces mots supposent naturellement que Marie aura d'autres enfants après celui-ci (comparer Mt 1.25).

L'hôtellerie traduit le mot grec *kataluma*; c'est un lieu où l'on descend pour loger. Comme il n'y avait plus de place chez les personnes chez lesquelles ils comptaient descendre et que les troupeaux étaient en ce moment au pâturage, ils se sont installés dans l'étable qui était aussi l'endroit le plus tranquille en vue de l'accouchement imminent.

Une crèche: d'après les évangiles apocryphes, cette crèche serait une grotte située à quelque distance de la ville. Il est cependant possible que ce ne soit là qu'une supposition fondée soit sur l'usage oriental d'employer les cavernes comme étables, soit sur la parole d'Ésaïe 33.16: « Il habitera dans une grotte élevée », appliquée à Jésus.

Ainsi s'accomplit dans l'obscurité d'une étable le fait qui va changer la face du monde. « La faiblesse de Dieu est plus forte que les hommes » dira Paul (1 Co 1.25).

2.8,9 Il y avait, dans cette même contrée, des bergers qui passaient dans les champs les veilles de la nuit pour garder leurs troupeaux.⁹ Et voici, un ange du Seigneur leur apparut, et la gloire du Seigneur resplendit autour d'eux. Ils furent saisis d'une grande frayeur.

Les déclarations rabbiniques plus tardives montreront que les **bergers** n'étaient guère considérés dans la société juive. Le traité *Sanhédrin* dira qu'ils ne devaient pas être pris comme témoins. Le traité *Aboda Zara* autorisera même à ne point les secourir. De pareils préjugés existent-ils du temps de Jésus?

Les bergers se relaient à tour de rôle pour garder leurs troupeaux pendant la nuit.

La gloire du Seigneur est cet éclat qui signale les apparitions divines ou célestes.

2.10-12 Mais l'ange leur dit: Ne craignez point; car je vous annonce une bonne nouvelle, qui sera pour tout le peuple le sujet d'une grande joie: ¹¹ c'est qu'aujourd'hui, dans la ville de David, il vous est né un Sauveur, qui est le Christ, le Seigneur. ¹² Et voici à quel signe vous le reconnaîtrez: vous trouverez un enfant emmailloté et couché dans une crèche.

Pour rassurer les bergers effrayés, l'ange commence par affirmer la nature favorable de son message: **une bonne nouvelle...** non seulement pour **vous**, mais **pour tout le peuple**.

Un Sauveur: ce titre est en rapport avec l'Humanité déchue.

Le Christ: ce titre est en rapport spécial avec le peuple juif qui seul attend ce personnage promis.

Le Seigneur: ce titre exprime la relation de Jésus avec l'univers entier vis-à-vis duquel il sera un jour le représentant de la souveraineté divine. Dans ce dernier titre est comprise également sa relation avec les anges eux-mêmes.

Dans la ville de David: ces mots font entrevoir dans l'enfant le nouveau David promis par les prophètes.

Le **signe** mentionné ici par l'ange désigne simplement la marque à laquelle ils reconnaîtront l'enfant dont la naissance vient de leur être annoncée. Il n'y a certainement pas eu beaucoup d'enfants nés à Bethléem ces dernières heures, et s'il s'en trouvait, nul autre n'aurait une crèche pour berceau.

2.13,14 Et soudain il se joignit à l'ange une multitude de l'armée céleste, louant Dieu et disant: ¹⁴ Gloire à Dieu dans les lieux très hauts, et paix sur la terre parmi les hommes qu'il agrée!

Tout à coup une troupe nombreuse d'anges sort des profondeurs de ce monde invisible qui nous environne de toutes parts et se joint à celui qui vient de parler aux bergers. Son cantique est le prélude de l'adoration de l'Humanité.

V.14: le mot *bienveillance* (*eudokia*, en grec) est au génitif dans certains manuscrits et au nominatif dans d'autres. En tenant compte de l'une ou l'autre des transcriptions, on peut diviser ce verset en deux ou trois propositions.

Dans le premier cas, il faut traduire: « Au ciel, gloire à Dieu ! Sur la terre, paix aux hommes de bonne volonté ». On ne voit pas très bien ce que veut dire « des hommes de bonne volonté ». Doit-on comprendre des « hommes animés de bonne volonté » ? N'est-ce pas Dieu seul qui doit être loué ici ? N'est-ce pas sa miséricorde qui doit être glorifiée ?

Dans le deuxième cas, il y a trois propositions: « Gloire à Dieu dans le ciel ! Paix sur la terre ! Bienveillance divine envers les hommes ». Cette deuxième interprétation est donc préférable.

Gloire à Dieu dans les lieux très hauts: les anges descendus sur la terre demandent qu'au-dessus d'eux les esprits bienheureux, dont ils ne représentent qu'une faible partie, entonnent un cantique de louange à l'honneur des perfections divines qui éclatent dans le don merveilleux accordé à l'Humanité.

Paix sur la terre: c'est le complément de la première partie du verset 14. Les anges demandent que sur cette terre troublée par le péché et agitée par tant de luttes descende enfin la paix divine dont ils jouissent eux-mêmes et qui doit résulter de la réconciliation due à cette naissance.

Bienveillance envers les hommes: c'est la justification des deux Vœux précédents. C'est ici la raison de la louange qui doit être rendue à Dieu dans les cieux et de la paix qui doit désormais régner sur la terre: Dieu a manifesté avec éclat la bienveillance particulière qu'il a pour les hommes. Cette bienveillance divine envers les hommes³ n'est pas l'effet, mais bien la cause du salut. Comparer Ep 1.5; Ph 2.13.

2.15,16 Lorsque les anges les eurent quittés pour retourner au ciel, les bergers se dirent les uns aux autres: Allons jusqu'à Bethléhem, et voyons ce qui est arrivé, ce que le Seigneur nous a fait connaître.¹⁶ Ils y allèrent en hâte, et ils trouvèrent Marie et Joseph, et le petit enfant couché dans la crèche.

Les anges s'en retournent au ciel; les bergers se retrouvent entre hommes et se remettent à parler. Il n'y a pas une minute à perdre, il faut obéir aux anges et aller à Bethléem afin de voir l'objet de la promesse divine.

Ils découvrent successivement Marie, Joseph puis l'enfant.

2.17-20 Après l'avoir vu, ils racontèrent ce qui leur avait été dit au sujet de ce petit enfant.¹⁸ Tous ceux qui les entendirent furent dans l'étonnement de ce que leur disaient les bergers.¹⁹ Marie gardait toutes ces choses, et les repassait dans son cœur.²⁰ Et les bergers s'en retournèrent, glorifiant et louant Dieu pour tout ce qu'ils avaient entendu et vu, et qui était conforme à ce qui leur avait été annoncé.

Après l'avoir vu: dans le texte grec, le verbe voir est sans objet: «Ayant vu». Ils ont vu et peuvent ainsi confirmer ce qui leur a été dit par les anges.

Ils racontèrent: les bergers racontent ce que les anges leur ont annoncé au sujet de l'enfant. À qui le racontent-ils? À Joseph et Marie seulement? À Joseph, Marie et d'autres personnes présentes dans ce lieu, mais qui ne sont pas mentionnées? Certains commentateurs pensent que les bergers sont déjà repartis (entre le v.16 et 17) et racontent à *tous* ceux qu'ils rencontrent ce qu'ils viennent de vivre. Cette interprétation est fondée avant tout sur le mot *tous* du verset 18, qui peut diffi-

³La traduction Segond pourrait faire croire qu'il y a une sélection parmi les hommes: ceux que Dieu agréé... et les autres! Il n'en est rien. La bienveillance divine se manifeste envers tous les hommes.

cilement se rapporter uniquement à Joseph et Marie, à côté desquels aucun témoin n'est mentionné⁴. Le verset 20 ne s'oppose pas à cette manière de voir.

Tous ceux qui les entendirent furent dans l'étonnement: ce tableau des impressions diverses produites par tout ce qui vient de se passer répond à celui de 1.65-66. Chez la plupart, une surprise vague, *mais* chez Marie une impression plus profonde et plus durable, un travail de méditation et de combinaison. Elle rassemble les faits dans son souvenir pour les y graver (*suntereo*: garder avec); puis elle les rapproche et les compare pour en dégager la pensée divine (*sunballo*: jeter ensemble, apporter ensemble).

V.20: quant aux bergers, leur position est intermédiaire. Il y a chez eux moins que chez Marie, mais plus que chez les simples auditeurs du verset 18. Ils glorifient et louent Dieu pour ce qu'ils ont entendu et vu. Le verbe *entendre* porte sur ce que les anges leur ont dit, mais peut-être aussi sur le témoignage éventuel de Joseph et Marie. Ils sont maintenant convaincus qu'ils n'ont pas été l'objet d'une hallucination en entendant les paroles célestes.

À quelle source ont puisé ces récits et ces indications frappantes sur les impressions des bergers, des gens de Bethléem et de Marie elle-même? Le coloris araméen du récit trahit une source très ancienne. Le plus probablement de Marie elle-même. Cette narration si simple, si sobre, si pure dans ses moindres détails, se sera conservée un certain temps sous forme orale; puis elle aura trouvé un rédacteur dont le travail est parvenu à Luc. Celui-ci a conservé, autant que possible, la forme primitive.

⁴Il est permis de penser que d'autres personnes sont là avec Joseph et Marie. La naissance de l'enfant n'a pas dû passer inaperçue et a très probablement attiré des voisins, curieux ou désireux d'aider. Le mot tous pourrait ainsi s'appliquer à Joseph, Marie et ceux qui les entourent.

F. Circoncision et présentation de Jésus (2.21-40)

2.21 Le huitième jour, auquel l'enfant devait être circoncis, étant arrivé, on lui donna le nom de Jésus, nom qu'avait indiqué l'ange avant qu'il fût conçu dans le sein de sa mère.

C'est sous la forme de l'existence juive que Jésus doit réaliser l'idéal de la vie humaine. La théocratie est le milieu divinement préparé pour le développement terrestre du fils de l'homme. Aussi, à sa naissance succède, huit jours après, son entrée dans l'alliance par la circoncision. Paul dira de Jésus: «Né d'une femme, né sous la loi» (Ga 4.4). Jésus devient par là, selon l'expression de Paul (Ro 15.8), «serviteur de la circoncision», assujetti à la loi israélite pour tout le cours de son existence terrestre.

La circoncision est à peine mentionnée, et le texte met davantage l'accent sur le don du nom. Cela peut s'expliquer par le fait que Jésus vient d'ouvrir une ère nouvelle et ne fait que traverser l'ancienne.

2.22-24 Et, quand les jours de leur purification furent accomplis, selon la loi de Moïse, Joseph et Marie le portèrent à Jérusalem, pour le présenter au Seigneur, ²³ suivant ce qui est écrit dans la loi du Seigneur: Tout mâle premier-né sera consacré au Seigneur, ²⁴ et pour offrir en sacrifice deux tourterelles ou deux jeunes pigeons, comme cela est prescrit dans la loi du Seigneur.

Deux actes d'obéissance à la loi nous sont présentés ici: la présentation de l'enfant comme premier-né et le sacrifice offert pour la purification de la mère.

La purification est déjà évoquée au verset 22. D'après Lé 12.2 et suivants, à la suite de l'accouchement, la mère était considérée comme impure pendant sept jours si l'enfant était

un garçon, le double si c'était une fille. Au huitième jour, le garçon devait être circoncis. Puis, au bout de trente-trois jours (de soixante-six jours si c'était une fille), elle devait offrir dans le tabernacle (plus tard, dans le temple) un sacrifice de purification.

Que veut dire Luc en parlant de *leur* purification? Est-ce qu'il mentionne Joseph en plus de Marie? Vraisemblablement, Joseph est impliqué dans la souillure à enlever dans le sens suivant: si la souillure de Marie demeurait, il en serait alors responsable.

La présentation et le rachat de l'enfant s'expliquent par Ex 13.2. Tout premier-né israélite appartenait à Dieu pour le service du sanctuaire, car Dieu avait fait d'Israël son premier-né d'entre les peuples. Il devait donc être consacré au service de Dieu. Mais plus tard, les Lévites furent choisis pour remplacer les premiers-nés. Afin de maintenir vivante dans le cœur du peuple la notion de son droit, Dieu fixa une rançon à payer pour chaque premier-né. Elle était de cinq sicles.

Le sacrifice destiné à la purification de la mère consistait proprement en un agneau comme holocauste et un jeune pigeon comme victime pour le péché. Mais, si les parents étaient pauvres, ils pouvaient n'offrir que deux tourterelles ou deux jeunes pigeons (Lé 12.6-8). Les parents de Jésus ont donc offert le sacrifice des pauvres.

2.25,26 Et voici, il y avait à Jérusalem un homme appelé Siméon. Cet homme était juste et pieux, il attendait la consolation d'Israël, et l'Esprit-Saint était sur lui.²⁶ Il avait été divinement averti par le Saint-Esprit qu'il ne mourrait point avant d'avoir vu le Christ du Seigneur.

Aux époques de dégénérescence spirituelle, quand le clergé officiel ne cultive plus que la forme, l'Esprit se retire dans les profondeurs de la communauté religieuse et utilise des messagers extra-officiels, souvent dans les classes les plus infé-

rieures. Siméon et Anne sont des représentants de ce sacerdoce spontané.

Siméon: certains commentateurs pensent qu'il s'agit de Siméon, le rabbin, fils du fameux Hillel, et père de Gamaliel. Mais rien ne le prouve.

Il est appelé **juste** parce qu'il craint Dieu.

Il attendait la consolation d'Israël: cette expression est probablement en rapport avec la parole d'Ésaïe (40.1): «Consolez, consolez mon peuple». Les rabbins donnaient d'ailleurs au Messie le titre de *Menachem*, qui signifie *consolateur*. Chez les classes pauvres en Israël, les douleurs de leur propre situation viennent s'ajouter à la souffrance nationale résultant de l'oppression romaine. Mais Ésaïe l'a dit (61.3): avec le Messie sera donnée *l'huile de joie au lieu du deuil*.

Le Christ du Seigneur: le Christ qui vient de l'Éternel.

2.27,28 Il vint au temple, poussé par l'Esprit. Et, comme les parents apportaient le petit enfant Jésus pour accomplir à son égard ce qu'ordonnait la loi, 28 il le reçut dans ses bras, bénit Dieu, et dit:

Poussé par l'Esprit: il y a dans la vie de chaque homme des moments décisifs où tout dépend pour son avenir de sa docilité à une impulsion de l'Esprit. Siméon reçoit ici une direction intérieure de l'Esprit.

Les parents sont Joseph et Marie, qui agissent comme tels en apportant leur enfant dans le temple.

Il le reçut dans ses bras: le vrai sacrificateur fonctionnant en ce moment de la part de Dieu, c'est ce vieux prophète.

2.29,30 Maintenant, Seigneur, tu laisses ton serviteur s'en aller en paix, selon ta parole.³⁰ Car mes yeux ont vu ton salut,³¹ salut que tu as préparé devant tous les peuples, ³² lumière pour éclairer les nations, et gloire d'Israël, ton peuple.

V.29: Siméon décrit son rôle comme celui d'une sentinelle que son maître aurait placé en un lieu élevé avec la mission d'attendre l'apparition d'un astre et de l'annoncer au monde. Cet astre désiré, il le voit et publie son apparition. Ayant achevé sa mission, il demande d'être relevé du poste d'attente qu'il occupe depuis si longtemps.

Tu laisses ton serviteur s'en aller: ces mots se rapportent à l'achèvement à la fois de la tâche et de la vie; car l'oracle divin impliquait que tâche et vie prendraient fin l'une avec l'autre. C'est ce que laissent entendre les mots **selon ta parole**.

Seigneur: Siméon reconnaît à Dieu le droit de disposer de sa personne, soit pour la vie, soit pour la mort, comme un maître de son esclave.

V.30: la parfaite satisfaction de Siméon est d'avoir vu le moyen que Dieu utilise pour sauver: Jésus.

V.31: Dieu a fait naître cet enfant pour l'exposer aux regards de tous les peuples et afin qu'il apporte lui-même aux uns et aux autres le bien qui leur manque. Comparer l'expression analogue: «Tu prépares la table devant moi» (Ps 23.5).

Devant tous les peuples: cet universalisme ne dépasse en aucune façon l'horizon des anciens prophètes, d'Ésaïe en particulier (Es 19.23-25; 42.6; 60.3, etc.). Il est parfaitement en place dans la bouche d'un homme qui, comme Siméon, est doué de l'esprit prophétique.

V.32: cet universalisme est divisé en ses deux éléments essentiels: *les païens* et *les Juifs*. Ce profond dualisme domine toute l'histoire de l'Humanité, depuis la Genèse jusqu'à l'Apocalypse. Ici, les païens sont mentionnés les premiers! Siméon a-t-il pressenti que l'œuvre du Messie s'accomplirait d'abord envers eux, puis ensuite envers les Juifs? Aidé de tout ce qu'a prédit Ésaïe sur l'incrédulité future d'Israël à l'égard de son Messie (Es 53.1; 65.1,2), il a pu arriver à cette prévision du sort qui attend cet enfant de la part du peuple élu. Le v.35 confirme cette supposition.

Lumière pour éclairer les nations: les païens sont plongés dans les ténèbres de l'ignorance. Ils n'ont pas reçu comme les Juifs la révélation de la vérité sur Dieu et sur les relations de

l'homme avec Dieu. Ésaïe les voit comme enveloppés d'un épais brouillard, d'une couverture d'obscurité (Es 25.7). Cet enfant est destiné par Dieu à être pour eux le soleil qui déchirera ce voile et leur révélera ce qui leur a été caché jusqu'ici.

Gloire d'Israël, ton peuple: Israël a la lumière, mais il gémit sous le poids de la honte et de l'oppression. Lui, le premier-né de Dieu, il est sous le joug des païens; et pourtant la gloire lui est promise. Cet enfant est destiné à la lui apporter: il glorifiera Israël, d'abord comme étant son représentant normal, puis par l'œuvre qu'il accomplira pour lui.

C'est après avoir apporté le salut aux païens qu'il glorifiera son propre peuple et résoudra enfin le grand dualisme de l'histoire (Ro 11.30-32).

2.33-35 Son père et sa mère étaient dans l'admiration des choses qu'on disait de lui.³⁴ Siméon les bénit, et dit à Marie, sa mère: Voici, cet enfant est destiné à amener la chute et le relèvement de plusieurs en Israël, et à devenir un signe qui provoquera la contradiction,³⁵ et à toi-même une épée te transpercera l'âme, afin que les pensées de beaucoup de cœurs soient dévoilées.

V.33: en entendant de telles promesses, les parents risquent de tomber dans une satisfaction charnelle et pleine d'illusions. Siméon a soin de mêler à son message la goutte d'amertume qui, dans ce monde de péché, doit tempérer et purifier toute joie.

Les parents de Jésus ont des raisons de s'étonner. En effet, ce qui leur est révélé dépasse ce qu'ils ont entendu jusqu'à présent. De plus, ces révélations leur sont faites par un homme absolument inconnu.

V.34: Siméon d'adresse à Marie. A-t-il discerné le lien plus particulier qui l'unit à l'enfant, ou pense-t-il à la relation plus intime qui existe en général entre la vie d'une mère et celle de son fils?

La chute... le relèvement: Ésaïe a représenté le Messie comme un *roc* sur lequel se heurteront les rebelles, ce qui déterminera leur **chute** complète (Es 8.14); et comme une *Pierre solide*, sur laquelle s'appuieront les fidèles, ce qui déterminera leur **relèvement** (Es 28.16). Siméon emploie ici la même image, sans doute en l'empruntant au prophète. L'apparition du Christ va réellement partager l'Humanité en deux camps: ceux qui acceptent la lumière et ceux qui la refusent (Jn 3.19-21). Ce partage est prévu et voulu de Dieu. Ce triage qu'opérera l'apparition du Messie est une nécessité.

Un signe qui provoquera la contradiction: un signe contre lequel s'élèvera une contradiction violente de la part de plusieurs.

V.35: Siméon pense sans doute au tableau du serviteur de Dieu, souffrant par et pour son peuple (Es 53), et à des paroles comme celle de Zacharie: « Ils tourneront les regards vers moi, celui qu'ils ont percé » (Za 12.10). Au pied de la croix, en voyant son fils transpercé par les clous et l'épée, Marie se souviendra certainement de ce glas funèbre qui retentit en ce moment à son oreille.

Afin que les pensées de beaucoup de cœurs soient dévoilées: ces mots doivent être mis en relation avec l'ensemble des versets 34 et 35, et non pas seulement avec le début du verset 35. C'est le but final du triage et de cette lutte qu'indique le mot *afin que*. Les pensées secrètes des cœurs doivent nécessairement venir au jour (12.2), et l'apparition du Christ en Israël est le moyen de cette manifestation.

Le mot **pensées** traduit le mot grec *dialogismos*, qui a toujours dans le Nouveau Testament un sens péjoratif (Mt 7.21; 15.19; Lu 5.22; 6.8; 9.46, 47; Ro 1.21; 1 Co 3.20 etc.). Il faudrait donc traduire ici: « Afin que les mauvaises pensées de beaucoup... »

2.36-38 Il y avait aussi une prophétesse, Anne, fille de Phanuel, de la tribu d'Aser. Elle était fort avancée en âge, et elle avait vécu sept ans avec son mari depuis sa virginité.³⁷ Restée veuve, et âgée de qua-

tre-vingt-quatre ans, elle ne quittait pas le temple, et elle servait Dieu nuit et jour dans le jeûne et dans la prière.³⁸ Étant survenue, elle aussi, à cette même heure, elle louait Dieu, et elle parlait de Jésus à tous ceux qui attendaient la délivrance de Jérusalem.

À Siméon succède un second témoin de la destination glorieuse de l'enfant, un nouveau représentant de cette élite formée en Israël par l'éducation de la loi et de la prophétie, et qui est devenue le noyau du peuple messianique. Siméon est venu, poussé par l'Esprit; **Anne** demeure habituellement dans le temple. Siméon, après avoir vu, n'aspire qu'au départ; Anne semble recouvrer une nouvelle jeunesse pour publier la venue du Messie.

La mention du père d'Anne et de sa tribu suppose l'existence de registres généalogiques et montre bien l'exactitude minutieuse des renseignements sur lesquels Luc a fondé son récit.

L'hébraïsme «avancée en jours» (voir Lu 1.7), renforcé par l'adjectif «nombreux», souligne la longévité particulière de cette femme.

Les veuves qui vivaient sans se remarier étaient en grand honneur dans l'Antiquité. Et c'est d'autant plus le cas pour Anne, qui n'a vécu mariée que pendant sept ans. La mention de quatre-vingt-quatre ans peut se rapporter soit à l'âge d'Anne, soit à sa durée de veuvage. La plupart des interprètes pensent qu'il s'agit de son âge. Mais dans ce cas, ce chiffre n'ajoute absolument rien à l'expression précédente «fort avancée en âge». Il s'agit donc plus vraisemblablement de la durée de son veuvage. Elle a pu se marier à quinze ou seize ans et avoir maintenant environ cent six ans, ce qui justifie l'expression si forte du verset 36.

Elle ne quittait pas le temple: Anne passe toutes ses journées dans le temple, mais vraisemblablement aussi ses nuits, établissant son pauvre grabat dans quelque coin du parvis.

Elle louait... parlait...: ces deux verbes ne se rapportent pas seulement à ce qu'elle fait en ce moment présent, mais à son activité habituelle.

La délivrance de Jérusalem: selon les manuscrits, on peut lire soit «de Jérusalem» soit «à Jérusalem». Dans le premier cas, la capitale serait prise pour le pays tout entier, comme dans Es 40.2. C'est là en effet que se fait surtout sentir l'état d'oppression ou de prospérité de tout le pays. La seconde interprétation n'est pas sans fondement. Le peuple est partagé en trois partis: les pharisiens qui attendent un triomphe uniquement politique, les sadducéens qui n'attendent rien et ceux qui attendent la *consolation* (v.25) ou la *délivrance*, l'affranchissement à la fois spirituel et temporel, comme Zacharie (1.74). C'est auprès de ces derniers qu'Anne remplit dans le temple son ministère d'évangéliste.

2.39,40 **Lorsqu'ils eurent accompli tout ce qu'ordonnait la loi du Seigneur, Joseph et Marie retournèrent en Galilée, à Nazareth, leur ville.⁴⁰ Or, l'enfant croissait et se fortifiait. Il était rempli de sagesse, et la grâce de Dieu était sur lui.**

V.39: le récit de Luc ne manque pas de faire ressortir en toute occasion la fidèle observance de la loi qui caractérise la conduite des acteurs du drame évangélique (1.6; 2.22-24; 23.56). C'est sous la sauvegarde de cette institution divine que s'accomplit sans révolution la transition entre l'ère de la loi et celle de l'Esprit.

Joseph et Marie s'en retournent très naturellement à Nazareth, *leur ville*.

V.40: ce court tableau du développement de Jésus enfant jusqu'à l'âge de douze ans répond au tableau similaire de l'enfance de Jean-Baptiste (1.66).

Croissait et se fortifiait: ces deux verbes se rapportent au développement physique de Jésus. La maturation spirituelle, qui s'accomplit parallèlement, est décrite par l'expression «étant rempli de sagesse». Le participe présent renferme l'idée d'un fait qui s'accomplit, d'un progrès. L'image est celle d'un vase qui se remplit incessamment à mesure qu'il s'étend et qui s'étend à mesure qu'il se remplit.

Le terme de **sagesse** désigne la connaissance vraie de Dieu, de soi-même, des hommes et des choses, en toutes circonstances.

Luc admet donc une croissance normale de Jésus dans tous les domaines de sa vie. Aussi le regard divin repose-t-il satisfait sur cet enfant qui réalise enfin la pensée créatrice. C'est ce que font ressortir les derniers mots du verset.

La grâce désigne la *faveur* de Dieu résultant de la pleine satisfaction que cette vue lui fait éprouver; cette grâce est en même temps comprise comme une force bienfaisante qui active et dirige ce développement normal. Les mots grecs, traduits ici par «sur (*epi*) lui», expriment l'idée d'une action exercée sur Jésus; le régime est à l'accusatif et indique que le sujet (la grâce) pénètre l'objet (Jésus). Lorsque Luc parle de Jean-Baptiste, il utilise une formule différente: «La main du Seigneur était avec (*meta*) lui» (Lu 1.66).

Le tableau que Luc fait de l'enfance de Jésus est d'une sobriété parfaite. Il contraste avec les monstrueuses inventions des apocryphes.

G. Jésus au temple de Jérusalem à douze ans (2.41-52)

C'est le seul fait de la jeunesse de Jésus qui soit raconté dans nos Évangiles. Il illustre bien cette *sagesse* qui vient d'être mentionnée (2.40) comme un trait dominant du développement du jeune Jésus. Il nous révèle également la manifestation précoce de sa relation filiale avec Dieu, qui a marqué sa vie d'un sceau unique.

2.41-43 Les parents de Jésus allaient chaque année à Jérusalem, à la fête de Pâque.⁴² Lorsqu'il fut âgé de douze ans, ils y montèrent, selon la coutume de la fête.⁴³ Puis, quand les jours furent écoulés, et qu'ils s'en retournèrent, l'enfant Jésus resta à Jérusalem. Son père et sa mère ne s'en aperçurent pas.

D'après Ex 33.17 et De 16.16, tous les hommes israélites devaient se rendre au sanctuaire pour les trois fêtes annuelles de Pâques, Pentecôte et des Tabernacles. Ceux qui étaient éloignés montaient au moins à l'une de ces trois fêtes. La loi ne prescrivait rien aux femmes; mais celles-ci accompagnaient ordinairement leur mari à la fête de Pâques (1 S 1.3 et suivants).

C'est à l'âge de treize ans que les jeunes Juifs commençaient à être soumis à l'observance légale et recevaient le nom de *fils de la loi*. Jésus a accompli sa douzième année et selon l'usage, il est conduit à Jérusalem. Rien ne dit que Jésus y monte pour la première fois, mais la mention de cet âge charnière dans sa vie explique mieux comment il a pu se séparer de ses parents.

Quand les jours furent écoulés: la fête dure huit jours, mais la présence à la fête n'est indispensable que pendant les deux premiers jours. Une fois le repas pascal célébré, le sacrifice de la fête (*la Chagigah*) offert, la première gerbe de blé consacrée, chacun est libre de retourner chez soi. Joseph et Marie semblent agir ainsi, avec une partie au moins de leurs compagnons.

Jésus **reste** à Jérusalem. Le verbe rester (*hupomeno*) renferme la notion de persévérance. Cette dernière caractérise bien l'intérêt de Jésus pour tout ce qui se fait dans le temple. Les enfants voyageaient ordinairement en troupe et Jésus, tout absorbé par le temple, est apparemment resté en arrière au moment du départ. L'âge de Jésus et la confiance exceptionnelle dont il jouit de la part de ses parents font comprendre leur sécurité à son égard.

2.44,45 Croyant qu'il était avec leurs compagnons de voyage, ils firent une journée de chemin, et le cherchèrent parmi leurs parents et leurs connaissances.⁴⁵ Mais, ne l'ayant pas trouvé, ils retournèrent à Jérusalem pour le chercher.

Le soir, après une journée de marche, les familles se regroupent pour passer la nuit. C'est alors que Joseph et Marie s'aper-

çoivent de l'absence de Jésus. Dès le lendemain, ils repartent à Jérusalem *en le cherchant*. Ils peuvent en effet supposer que Jésus a essayé de les rejoindre.

2.46,47 Au bout de trois jours, ils le trouvèrent dans le temple, assis au milieu des docteurs, les écoutant et les interrogeant.⁴⁷ Tous ceux qui l'entendaient étaient frappés de son intelligence et de ses réponses.

Au bout de trois jours: faut-il compter depuis le départ de Jérusalem ou depuis le moment où les parents se sont aperçus de l'absence de Jésus? Le premier sens est le plus naturel. Le premier jour, Joseph et Marie quittent Jérusalem; le deuxième, ils y retournent; et le troisième, ils trouvent Jésus.

Jésus est dans le temple, écoutant et interrogeant les docteurs. Le traité Sanhédrin⁵ (58b) dit que les membres du *Sanhédrin du temple* avaient coutume, les jours de sabbat et les jours de fête, de venir enseigner sur «la terrasse du temple». Dans cet enseignement populaire, les auditeurs étaient libres de questionner et de répondre. Ainsi s'explique de la manière la plus simple la scène qui va être décrite. Cette scène doit être placée encore dans le cours de la semaine sainte.

Le texte de Luc ne dit pas que Jésus agit comme un docteur; il est **assis au milieu des docteurs**. Une question intelligente de Jésus, à l'occasion de l'enseignement donné, a attiré l'attention du maître. L'entretien continuant, on s'est peu à peu groupé, docteurs et auditeurs, autour de l'élève qui brille par **son intelligence et ses réponses**.

2.48 Quand ses parents le virent, ils furent saisis d'étonnement, et sa mère lui dit: Mon enfant, pourquoi astu agi de la sorte avec nous? Voici, ton père et moi, nous te cherchions avec angoisse.

⁵Le traité Sanhédrin est l'un des dix traités de l'ordre mishnique Nezikin, l'une des plus importantes sources d'inspiration pour le Judaïsme rabbinique.

Le ton de reproche dans la question de Marie provient en partie du désir de se justifier elle-même de la négligence dont elle et son mari semblent s'être rendus coupables.

Au reproche indirect de Marie, Jésus répond par une parole telle qu'elle n'en a jamais entendu de semblable.

2.49,50 Il leur dit: Pourquoi me cherchiez-vous? Ne saviez-vous pas qu'il faut que je m'occupe des affaires de mon Père? 50 Mais ils ne comprirent pas ce qu'il leur disait.

L'idée du verset 49 est la suivante: «Il était inutile de me chercher partout dans Jérusalem. Vous auriez dû savoir, me connaissant, que je me trouvais ici dans le temple, là où on s'occupe des affaires de Dieu».

Les affaires de mon Père: l'expression grecque peut être prise dans le sens local (la *maison* de mon père) ou dans le sens moral (les *affaires* de mon père; voir 1 Ti 4.15). Ces deux options peuvent s'appliquer ici: le premier sens peut être compris dans le second qui est plus général et qui répond mieux à l'expression grecque tout à fait indéterminée. La maison du Père ne rentre-t-elle pas dans les «choses qui sont au Père», dans les propriétés de Dieu ici-bas?

Il faut: ces mots affirment, avec une décision qui contraste avec l'âge de l'enfant, l'idée d'une consécration absolue et moralement irrésistible au service de Dieu sur la terre. Cette décision est motivée par le terme *mon Père*. Jésus n'a probablement jamais employé jusqu'ici cette expression en parlant de Dieu et ne s'est point approprié si spécialement le privilège de la filiation divine. Cette expression n'implique point la conscience que Jésus aura plus tard de sa relation éternelle avec Dieu telle que décrite dans le prologue de Jean; mais elle indique pourtant le sentiment d'une relation avec Dieu à la fois spéciale (*mon*) et très intime (*Père*). Ou bien Jésus a eu connaissance par Marie de la nature miraculeuse de son ori-

gine terrestre, ou bien il parle ainsi au point de vue de la relation morale tout à fait exceptionnelle dans laquelle il se sent avec Dieu. Il voit tous ceux qui l'entourent plus ou moins séparés de Dieu et obligés de recourir aux sacrifices pour le péché, tandis que rien ne trouble en lui la pure jouissance de l'amour divin et la relation sainte qu'il entretient avec Dieu. De là ce « mon Père » qui s'échappe de sa conscience en réponse à l'exclamation de sa mère « ton père et moi ». De là aussi la nécessité intérieure d'une complète consécration aux affaires divines qui lui apparaissent désormais comme les siennes.

V.50: certains trouvent inexplicable cette inintelligence des parents, qui ont tout de même reçu plusieurs révélations divines. Mais pour comprendre cet idéal de vie consacrée totalement aux intérêts de Dieu, il faut contempler toute la vie de Jésus lui-même. Ici, et plus tard également, Marie ne le comprend pas et ose l'avouer. Cette remarque indique clairement la source à laquelle Luc a puisé pour écrire ce récit étonnant de simplicité.

Cette narration contraste avec des récits apocryphes qui font, à cette occasion, de l'enfant Jésus un professeur doué d'omniscience, résolvant en face des docteurs stupéfaits les questions les plus ardues de la loi et de la prophétie, et même de la métaphysique et de l'astronomie (voir *l'évangile de Thomas*, datant vraisemblablement du milieu du II^{ème} siècle et *l'evangelicum infantiae arabicum*, écrit plus tard).

2.51,52 Puis il descendit avec eux pour aller à Nazareth, et il leur était soumis. Sa mère gardait toutes ces choses dans son cœur.⁵² Et Jésus croissait en sagesse, en stature, et en grâce, devant Dieu et devant les hommes.

Jésus rentre à Nazareth avec ses parents. Il va consacrer désormais son travail aux affaires de son père terrestre (Mc 6.3), en attendant que le Père céleste lui ouvre les siennes (Jn 5.19).

Il leur était soumis: littéralement, *il était se soumettant*.

Cela indique une action sur soi-même libre et réfléchie, qui se renouvelle à chaque moment. Cette expression résume toute la vie de Jésus chez ses parents.

Cet environnement paisible est certainement plus propice à l'éducation de Jésus que le temple où il aurait tôt ou tard fini par être rejeté par les docteurs de la loi.

Même si elle ne comprend pas tout, Marie garde toutes ces choses dans son cœur. Les apôtres en feront de même plus tard à l'égard de nombreuses paroles de Jésus et, après sa mort, ils s'en souviendront et comprendront enfin.

V.52: ce court tableau du développement de Jésus, depuis son enfance jusqu'à sa maturité, complète celui de 2.40. Ici aussi, Luc mentionne le développement physique, psychique et spirituel de Jésus. Tandis que Jean-Baptiste grandit dans la solitude du désert, Jésus, qui est destiné à une autre tâche, se développe sous le regard satisfait de Dieu et au contact des hommes que charment ses qualités humaines (voir Lu 7.33, 34). Ainsi, cet être humain parfaitement normal est comme un commencement de réconciliation entre le ciel et la terre.

Note sur le déroulement des faits décrits dans ces deux premiers chapitres

Les récits de Matthieu et Luc semblent différer sur certains points: le lieu d'habitation de Joseph et Marie, la localisation dans le temps de la visite des mages et de la fuite en Egypte. Remarquons tout d'abord que nous n'avons pas ici deux *récits* à proprement parler; car la narration de Matthieu n'en est pas réellement une. C'est une énumération de cinq faits détachés, rappelés uniquement en vue d'une prophétie dont ils sont censés être l'accomplissement:

1. Naissance miraculeuse: Es 7.14
2. Visite des mages à Bethléem: Mi 5.1
3. Fuite en Egypte: Os 11.1
4. Massacre des enfants: Jé 31.15
5. Le nom de Nazaréen: Es 8.23

Matthieu cherche peu à *raconter*. Le nom de Bethléem ne paraît pas dans le récit de la naissance et il n'est mentionné qu'à l'occasion de l'arrivée des mages et de la citation de la prophétie de Michée. Luc, en revanche, nous donne un récit suivi. Il est donc difficile de les comparer entre eux. Néanmoins, il n'est pas impossible d'établir une chronologie des faits, à partir de ces deux Évangiles :

- a. Avant la naissance de Jésus, Joseph et Marie habitent à Nazareth (Lu 1.26).
- b. L'ange annonce à Marie sa destination, qu'elle accepte. Il est peu probable que Marie en parle aussitôt à Joseph, son fiancé. Elle préfère sans doute ouvrir son cœur à Élisabeth, sa cousine. Ce n'est vraisemblablement qu'à son retour de Judée qu'elle en parle à Joseph.
- c. Joseph tombe dans un état d'incertitude et d'anxiété, d'où il est tiré par l'apparition d'un ange (Mt 1.18-20). À la suite de cette communication, il épouse immédiatement Marie et la prend chez lui.
- d. Six mois plus tard, le recensement ordonné par Hérode à la demande d'Auguste conduit Joseph et Marie à Bethléem, où naît l'enfant (d'après les deux récits).
- e. Joseph et Marie vont à Jérusalem pour présenter Jésus.
- f. Bien que Luc n'en parle pas dans son Évangile, Joseph et Marie reviennent à Bethléem, sans doute pour s'y fixer. C'est la ville de David ; il leur semble que l'enfant doit grandir là et sortir de là plutôt que de la Galilée. Marie sera également mise à l'abri de tous les jugements froissants qui ne manqueraient pas de l'atteindre à Nazareth. Si Luc, dans son récit, passe directement de la présentation au temple au retour à Nazareth, c'est sans doute qu'il ignore ce séjour momentané à Bethléem, qui est très court puisqu'à la suite de la visite des mages, Joseph et Marie s'enfuirent en Égypte et ne reviendront point dans cette ville.
- g. En Égypte, Joseph est averti par l'ange de revenir en Galilée (Mt 2.22), le danger étant passé. Si Joseph choisit Nazareth, c'est certainement à cause de ses attaches antérieures.

III. L'Avènement du Messie (3.1-4.13)

Pendant les dix-huit années qui ont suivi sa visite au temple, Jésus est resté retiré à Nazareth, travaillant comme charpentier (Mc 6.3). Justin Martyr, sans doute d'après la tradition, le représente fabriquant des charrues et des jougs et, par ces produits pacifiques de son travail, enseignant aux hommes la justice (*Dial.c.Traph.*; c.88). Une œuvre divine s'accomplit silencieusement sous l'enveloppe de ce travail sans éclat, celle d'un développement intérieur qui doit aboutir à un état de réceptivité parfaite. Ceci afin que Jésus puisse parfaitement communiquer aux autres la lumière et la force divines. Cet état se trouve atteint lorsque Jésus parvient à l'âge de trente ans.

Jean-Baptiste vient de donner le signal d'une époque nouvelle. Jésus sort alors de son obscurité pour réaliser cette tâche sublime qui lui est apparue, peut-être pour la première fois à l'âge de douze ans, comme l'idéal de sa vie terrestre, celle de fonder sur la terre le règne de son Père. Ici, commence donc la seconde phase de son existence, durant laquelle il donnera au monde ce qu'il a acquis dans la précédente et ce qu'il recevra journellement dans la nouvelle.

Cette seconde partie de l'Évangile nous retrace la transition de la vie privée de Jésus à son activité publique. Elle comprend quatre morceaux:

- A. Ministère de Jean-Baptiste (3.1-20)
- B. Baptême de Jésus (3.21, 22)
- C. Généalogie de Jésus (3.23-38)
- D. Tentation (4.1-13)

A. Ministère de Jean-Baptiste (3.1-20)

Luc fait bien sentir la solennité de ce moment. Il commence par replacer cet événement dans le cadre de l'histoire universelle, puis de l'histoire juive. Il décrit l'apparition personnelle

de Jean-Baptiste, donne un résumé de sa prédication et termine son récit en plaçant ici par anticipation la mention de son emprisonnement.

3.1 La quinzième année du règne de Tibère César, lorsque Ponce Pilate était gouverneur de la Judée, Hérode tétrarque de la Galilée, son frère Philippe tétrarque de l'Iturée et du territoire de la Trachonite, Lysanias tétrarque de l'Abilène,

Luc travaille en réel historien et procède de manière méthodique: il envisage d'abord la sphère la plus large, l'Empire, représenté à ce moment-là par **Tibère César**; puis la portion du domaine israélite en relation spéciale avec l'Empire, par la mention du gouverneur romain établi sur la Judée, **Ponce Pilate**; puis les trois autres parties de la Terre Sainte formant encore des états indépendants, la Galilée, l'Iturée et l'Abilène, dirigés respectivement par **Hérode, Philippe**, et **Lysanias**.

Ces renseignements historiques posent toutefois deux difficultés.

La première concerne la datation du début du ministère de Jean-Baptiste. L'empereur Auguste meurt le 19 août de l'an 767 de la fondation de Rome, c'est-à-dire l'an 14-15 de notre ère. À cette date, Jésus a environ dix-huit ans (puisque'il est né vraisemblablement en 749 ou 750 de la fondation de Rome). Quinze ans plus tard (*la quinzième année du règne de Tibère*), lorsque Jean-Baptiste commence son ministère, Jésus doit avoir trente-deux ou trente-trois ans, et non trente ans comme l'affirme Luc (3.23). Certains savants pensent que Luc a daté le règne de Tibère, non de l'année de la mort d'Auguste, mais de celle où Auguste associa Tibère à l'empire, deux ans avant sa mort. À ce moment-là, Tibère reçut le titre de *Collega imperii*, et fut revêtu de l'autorité impériale. En comptant ainsi, l'accord serait établi entre notre passage (3.1) et celui de 3.23. Mais comme aucun historien ancien ne date le règne de Tibère ainsi, il vaut mieux considérer que son règne a bien commencé

à la mort d'Auguste et que les mots *environ trente ans* (3.23) tiennent compte d'une certaine incertitude.

La seconde difficulté concerne le partage du royaume d'Hérode le Grand. Dans son testament, Hérode I^{er} le Grand répartit ses États entre trois de ses fils:

La première et la plus grande partie fut léguée à Hérode Archélaüs (Judée, Samarie et l'Idumée, ce qui représentait la moitié du royaume); mais celui-ci fut destitué en l'an 6 par l'empereur Auguste en raison de ses cruautés. Cet État fut annexé à l'Empire et réuni à la province de Syrie. Au moment où paraît Jean-Baptiste, cet état est dirigé par Ponce Pilate qui a été nommé peu de temps auparavant, en automne de l'an 25. Ponce Pilate restera dix ans au pouvoir, puis sera destitué par Vitellius, gouverneur de Syrie, qui l'enverra rendre compte de son administration à Rome.

La deuxième partie fut donnée à Hérode Antipas (Galilée et Pérée¹). Il avait le titre de tétrarque. Ce titre signifie *souverain d'un quart*. Faible mais rusé, celui-ci régnera pendant quarante-deux ans, jusqu'en l'an 39, où il sera destitué par Caligula. Tout le ministère de Jésus s'accomplira sous le règne de ce prince.

La troisième partie fut celle de Hérode Philippe II², qui avait le même titre de tétrarque (Iturée et Trachonite, contrées à l'est et nord-est du lac de Génésareth). Philippe fut un bon prince, le meilleur de tous les fils d'Hérode. Il régnera trente-sept ans. Après sa mort, ce territoire sera réuni à la province de Syrie.

¹District situé à l'Est du Jourdain. C'est le district décrit dans le Nouveau Testament comme étant *au-delà du Jourdain* (Mt 4.15, 25; 19.1; Mc 3.8; 10.1; Jn 1.28, 3.26, 10.40).

²Hérode le Grand eut, de dix mariages différents, quatorze enfants: neuf fils et cinq filles. Deux de ses fils furent appelés du même nom:

1) Philippe I, né de Mariamne. Il épousa Hérodiad (sa nièce, et petite-fille d'Hérode le Grand) et eut une fille Salomé. Il fut déshérité par son père. Sa femme, Hérodiad, le quitta pour épouser Hérode Antipas, qui se trouvait être à la fois son oncle et son beau-frère. Jean-Baptiste dénoncera cet adultère, ce qui lui vaudra d'être emprisonné puis décapité sur ordre d'Hérode Antipas.

2) Philippe II, né de Cléopâtre. Il fut nommé tétrarque d'Iturée et de Trachonite. Il épousa sa nièce Salomé, fille de Philippe I et d'Hérodiad.

Luc mentionne encore un certain Lysanias, tétrarque de l'Abilène. C'est la partie la plus septentrionale du pays. Nous n'avons que peu de renseignements sur cet homme. Abila était une ville située au nord-ouest de Damas. Si Luc mentionne si spécialement ici cette contrée, c'est que ses habitants furent incorporés à la théocratie par la circoncision dans le siècle avant notre ère, et devinrent ainsi membres du peuple élu au même titre que les Iduméens du Sud.

3.2 et du temps des souverains sacrificateurs Anne et Caïphe, la parole de Dieu fut adressée à Jean, fils de Zacharie, dans le désert.

Du domaine politique, Luc arrive à la sphère religieuse qui forme la transition naturelle au sujet de sa narration.

Le prédécesseur de Pilate, Valérius Gratus, destitua en l'an 14 le grand-prêtre **Anne**, nommé en l'an 7 par Quirinius. Dans les années suivantes, Valérius Gratus élut et destitua successivement quatre autres souverains sacrificateurs, jusqu'à ce qu'il trouve enfin en **Caïphe**, le gendre d'Anne, un instrument suffisamment souple. Caïphe restera en charge de l'an 17 à l'an 36 de notre ère. Mais, par son influence toujours prépondérante dans le Sanhédrin, Anne restait toujours de droit, aux yeux du peuple, le *réel* grand sacrificateur. On le voit dans le rôle qu'il jouera dans le procès de Jésus (Jn 18.13) et par la manière dont il est mentionné dans Ac 4.6. Cet état de choses anormal est signalé par Luc dans cette expression singulière: «Le grand prêtre Anne et Caïphe».

La parole de Dieu fut adressée: c'est la reproduction de la formule semblable dans le langage prophétique de l'Ancien Testament (Es 38.4; Jér 1.2). Elle indique certainement une communication directe de Dieu à Jean-Baptiste, comme celle de Dieu à Moïse (Ex 3), ou sous forme de vision, comme dans les vocations d'Ésaïe (Es 6), de Jérémie (Jér 1) ou d'Ezéchiel (Ez 1-3). La parole de Jean-Baptiste lui-même (Jn 1.33) paraît indiquer une instruction donnée en quelque sorte de bouche

à oreille, telle que celle que reçut Moïse lorsque Dieu l'envoya en Egypte.

3.3,4 Et il alla dans tout le pays des environs du Jourdain, prêchant le baptême de repentance, pour la rémission des péchés, ⁴ selon ce qui est écrit dans le livre des paroles d'Ésaïe, le prophète: C'est la voix de celui qui crie dans le désert: Préparez le chemin du Seigneur, aplanissez ses sentiers.

Les environs du Jourdain: par cette expression, Luc entend la contrée riveraine du fleuve, surtout depuis l'endroit où la vallée s'élargit, un peu au-dessus de son embouchure. Jean parcourt cette contrée, prêchant le baptême de repentance.

Le baptême de repentance est une innovation en Israël. Pour les Juifs, la Loi ne prescrivait que de simples ablutions. Quant aux prosélytes païens, il ne paraît pas que la cérémonie du baptême leur ait été appliquée avant la ruine de Jérusalem. Le surnom de *baptiste*, donné à Jean, prouve bien que c'est lui qui a introduit ce rite. Comparer avec Jn 1.25: pour les députés du Sanhédrin seuls le Messie et les prophètes étaient compétents pour faire une telle innovation; une mission divine leur paraissait nécessaire pour introduire un pareil rite. Dans Jn 3.26, les disciples de Jean-Baptiste reprochent à Jésus de s'emparer d'une innovation qui selon eux devait rester le monopole de leur maître.

Ce baptême est humiliant pour les Juifs; il représente non pas seulement une purification partielle comme celle que prescrivait la Loi, mais bien un renouvellement total. Cela supposait ainsi, non quelque faute isolée, mais une souillure complète. Aussi Jésus appelle-t-il le baptême une *naissance* d'eau (Jn 3.5). Cet acte rappelle les promesses d'Ezéchiel (Ez 36.25) et de Zacharie (Za 13.1) par lesquelles ces prophètes caractérisaient l'ouverture du temps messianique.

C'est un baptême de **repentance**: un acte moral doit donc accompagner le rite extérieur et lui donner toute sa valeur. Il

indique un changement complet dans la manière de voir et de sentir. En conséquence, Dieu, l'homme, le péché apparaissent à la conscience sous un jour nouveau. Ce changement trouve son expression dans un fait positif qui, d'après Matthieu et Marc, précède le baptême: la confession des péchés. À celui qui accepte sérieusement ce baptême de repentance est donnée une promesse divine, l'assurance d'une grâce. L'homme se repent et renonce au péché; de son côté, Dieu déclare le pardon des péchés.

V.4: cette prophétie est tirée d'Ésaïe 40.1-11. Plusieurs exégètes admettent que cette prophétie d'Ésaïe se rapporte directement au retour d'exil du peuple juif dans la Terre Sainte à travers le désert de Syrie, sous la conduite de Dieu. Cette interprétation n'est pas soutenable, car le peuple n'est nullement représenté comme rentrant dans sa patrie; il est déjà établi dans ses villes. Dieu ne vient point *avec* son peuple, mais il vient *auprès* de son peuple. Celui-ci est invité à lui préparer les chemins dans la contrée qu'il habite et où son Dieu vient le visiter. Le *désert* auquel le prophète compare l'état moral du peuple, ce sont les plateaux incultes et rocailleux de la Palestine. Ce sont là les landes dans lesquelles il faut se hâter de dresser des routes. Car la suprême visite de Dieu, son avènement messianique, approche. L'image est empruntée à l'usage oriental d'après lequel un souverain qui veut visiter ses États se fait précéder d'un envoyé qui invite les populations à préparer les routes.

La voix de celui qui crie dans le désert: littéralement, *une voix d'un criant*. Il n'y a pas de verbe fini; c'est une exclamation. Le messenger importe si peu que sa personne se confond avec son message. Les mots «dans le désert» peuvent aussi bien se rapporter à ce qui précède (la voix de celui qui crie) qu'à ce qui suit (préparez le chemin du Seigneur). Peu importe; l'ordre *retentit* là où il doit *s'exécuter*.

La préparation consiste à enlever les obstacles intérieurs qui empêchent que Dieu ne se manifeste dans les cœurs et que ceux-ci ne participent au salut apporté.

3.5,6 Toute vallée sera comblée, toute montagne et toute colline seront abaissées; ce qui est tortueux sera redressé, et les chemins raboteux seront aplanis. 6 Et toute chair verra le salut de Dieu.

Les mots *vallée, montagne, colline, ce qui est tortueux, les chemins raboteux* décrivent probablement l'orgueil pharisaïque, l'indifférence morale et religieuse des sadducéens, les ruses et les excuses mensongères des péagers et enfin les habitudes de péché qui se trouvent chez tous. Cette citation montre bien que la repentance est la condition du salut national et individuel. Les verbes sont au futur; ce sont des promesses qui impliquent une invitation au peuple à travailler dans ce sens.

V.6: ce changement moral une fois accompli, Dieu pourra paraître. Dans Ésaïe 52.10, il est dit: «Et toutes les extrémités de la terre verront le salut de notre Dieu»; ici, il est dit *toute chair*. Luc envisage les païens autant que les Juifs.

3.7-9 Il disait donc à ceux qui venaient en foule pour être baptisés par lui: Races de vipères, qui vous a appris à fuir la colère à venir? 8 Produisez donc des fruits dignes de la repentance, et ne vous mettez pas à dire en vous-mêmes: Nous avons Abraham pour père! Car je vous déclare que de ces pierres Dieu peut susciter des enfants à Abraham. 9 Déjà même la cognée est mise à la racine des arbres: tout arbre donc qui ne produit pas de bons fruits sera coupé et jeté au feu.

On peut aisément imaginer l'émotion produite par la prédication d'un homme qui, revêtu de l'autorité d'une mission divine, proclame tout à coup l'avènement prochain du Seigneur et l'imminence du jugement.

Races de vipères: les nombreuses personnes qui viennent vers Jean-Baptiste paraissent disposées à se repentir puisqu'elles désirent se faire baptiser. Jean-Baptiste, cepen-

dant, sait lire dans ces cœurs. Est-il éclairé par la confession que lui font les baptisés? Il comprend probablement que cette cérémonie n'est pour eux qu'un acte méritoire, semblable à ce qu'est pour plusieurs aujourd'hui encore la sainte Cène; un acte qui sauve en lui-même, sans renouvellement du cœur et de la vie. C'est cette ruse que Jean-Baptiste dénonce en les traitant de *race de vipères*. Il compare ses auditeurs à des pontes successives de serpents sortant tout vivants du ventre de leur mère. Ce terme sévère est opposé au titre d'*enfants d'Abraham*, et paraît même faire allusion à un autre père, celui que Jésus désignera expressément ailleurs (Jn 8.37-44). Cette expression figurée, comme celle des pierres, appartient au langage du désert.

Jean-Baptiste reproche à ses auditeurs de mettre de côté le devoir de repentance au moyen du signe de la repentance (le baptême). Leur idée est la suivante: «Je me fais baptiser, je deviens pur... je n'ai donc pas besoin de repentance». Qui a bien pu leur suggérer de pareilles pensées? C'est la question que pose Jean-Baptiste: «Qui vous a appris...?»

La colère à venir est le grand jugement messianique dont les prophètes ont si souvent menacé Israël.

V.8: la liaison est celle-ci: «Le baptême si mal célébré ne sert de rien. Si donc, vous voulez réellement échapper à la colère à venir, produisez des fruits dignes de la repentance». Ces fruits sont ces actes de justice, d'équité et d'humanité énumérés aux versets 10-14. Sous le régime de la Loi, ces actes faits consciencieusement conduisent l'homme à la foi (Ac 10.35).

Nous avons Abraham pour père: ses auditeurs pourraient très bien se tranquilliser en se rappelant leur qualité d'enfants d'Abraham. Comparer Jn 8.33-39; Ro 4.1; Ja 2.21. C'est à la postérité d'Abraham sans doute que sont faites les promesses, mais les ressources de Dieu sont illimitées. Si Israël vient à lui manquer, il peut se créer d'un mot un nouveau peuple. En disant «**ces pierres**», Jean-Baptiste montre du doigt les pierres du désert ou des bords de la rivière. Il connaît les prophéties et n'ignore pas que Moïse et Ésaïe ont annoncé le rejet d'Israël

et la vocation des païens. C'est par cette perspective menaçante qu'il cherche à ranimer le zèle de ses contemporains. La vraie descendance d'Abraham n'est pas celle de la chair, c'est celle de la foi (Ro 9.6-8). Le Deutéronome opposait déjà dans le même sens la circoncision de la chair à celle du cœur (De 30.6).

V.9: cette image est en rapport avec celle des fruits, au verset 8. Les verbes sont au présent; cela indique l'imminence du jugement, mais surtout l'idée d'une loi inévitable: «Voilà comme on traite de tels arbres». C'est ici l'emblème du jugement au-devant duquel marche Israël en raison de la venue prochaine du Messie. L'image s'applique à la fois au jugement national et au jugement de chaque individu.

3.10-13 La foule l'interrogeait, disant: Que devons-nous donc faire? 11 Il leur répondit: Que celui qui a deux tuniques partage avec celui qui n'en a point, et que celui qui a de quoi manger agisse de même. 12 Il vint aussi des publicains pour être baptisés, et ils lui dirent: Maître, que devons-nous faire? 13 Il leur répondit: N'exigez rien au delà de ce qui vous a été ordonné.

Que devons-nous faire? Une question similaire sera posée à Pierre (Ac 2.37), qui donnera une réponse bien différente, le royaume de Dieu étant déjà venu. Quant à Jean-Baptiste, il se contente de réclamer des œuvres propres à *préparer* ses auditeurs au salut. Il ne demande rien d'autre que ces œuvres de justice morale et de bienfaisance humanitaire qui sont conformes à la Loi écrite dans le cœur, des œuvres qui attestent la sincérité de la repentance professée dans le baptême. Jésus lui-même signalera souvent cette disposition comme la vraie préparation à la foi (Jn 3.21; 7.17).

La tunique (*chiton*) est le vêtement de dessous.

Les **publicains** (*telones*) sont des péagers, des collecteurs de taxes et d'impôts. Ils sont profondément méprisés par leurs

concitoyens, d'abord parce qu'ils se mettent au service de maîtres païens, et ensuite parce qu'ils se livrent à toutes sortes de fraude. Ils sont si méprisés qu'on ne les autorise pas à prêter serment devant les autorités juives. Jean-Baptiste leur recommande tout simplement de ne pas dépasser la taxe !

3.14 Des soldats aussi lui demandèrent: Et nous, que devons-nous faire? Il leur répondit: Ne commettez ni extorsion ni fraude envers personne, et contentez-vous de votre solde.

Ces **soldats** ne sont certainement pas des Romains (des païens) de la garnison de Judée. Ce sont des soldats de l'armée d'Hérode venus de Galilée, ou bien des gens chargés de faire la police en Judée.

Extorsion: c'est la violence, l'intimidation exercée envers quelqu'un en vue de lui soutirer quelque chose.

Fraude: étymologiquement, le terme grec désigne l'acte de dénoncer ceux qui emportaient les figues hors de l'Attique; puis il a été appliqué en général à l'office de dénonciation inspirée par des motifs méprisables.

La voie normale pour arriver à la foi n'est point celle qui passe par les abîmes du mal; c'est la pratique du bien, tel que nous le connaissons par la conscience et par la Loi. Sur cette voie aussi nous apprenons à connaître le règne du péché, par la résistance qu'il produit en nous contre la pratique du bien et par l'impuissance où nous nous trouvons si souvent de le vaincre (voir Ro 7). Quand tout le peuple marchera sur cette voie, il aura vraiment préparé le chemin du Seigneur.

3.15-17 Comme le peuple était dans l'attente, et que tous se demandaient en eux-mêmes si Jean n'était pas le Christ, ¹⁶ il leur dit à tous: Moi, je vous baptise d'eau; mais il vient, celui qui est plus puissant que moi, et je ne suis pas digne de délier la courroie de ses souliers. Lui, il vous baptisera du Saint-Esprit et de feu. ¹⁷ Il a son van à la main; il net-

toiera son aire, et il amassera le blé dans son grenier, mais il brûlera la paille dans un feu qui ne s'éteint point.

Ce morceau est commun aux trois synoptiques, mais le préambule (v.15) est propre à Luc. L'attente du Messie était bien présente dans le cœur du peuple, surtout depuis la domination romaine. Elle est maintenant ravivée par le ministère de Jean. Tous se demandent ce qu'annoncent cette apparition et cette prédication extraordinaires.

Moi... Lui: Jean n'est pas le Messie, il ne fait que le précéder. D'autre part, sa relation avec le Messie est celle d'un serviteur avec son maître: délier la courroie des souliers est en effet le travail du serviteur lorsque son maître rentre. Jean accentue encore le contraste entre le Messie et lui en se prétendant indigne moralement d'un tel travail (voir Lu 7.6; 1 Co 15.9). L'opposition qu'il établit entre l'eau et l'Esprit va dans le même sens. Jean baptise avec de l'eau, le Messie, lui, baptisera du Saint-Esprit et de feu.

Il vous baptisera du Saint-Esprit et de feu: la préposition grecque *en*, omise devant le mot **eau**, est employée ici devant le mot **Saint-Esprit**. C'est que l'eau est un simple moyen; le datif suffit donc. Mais l'Esprit n'est pas un moyen, mais un agent libre: on baptise avec l'eau, non avec l'Esprit. L'eau est le symbole de la purification objective par le pardon; l'Esprit opère la purification intérieure, réelle, par la sanctification. Seule cette dernière apporte la domination sur le péché. Et c'est au Messie qu'est réservé le pouvoir de donner l'Esprit qui accomplit le salut.

Au terme d'Esprit Jean ajoute celui de **feu**. L'Esprit est le souffle divin qui *régénère*; le feu désigne aussi l'Esprit, mais dans son œuvre négative, celle de *détruire* chez le fidèle tout ce qui entrave la consécration du nouvel homme. Le feu représente donc bien un jugement, mais un jugement bienfaisant qui accompagne la sanctification et complète le salut.

V.17: l'aire est une place découverte où le blé étendu sur le sol durci est foulé par des bœufs ou par un traîneau attelé à

des bœufs. Le blé est ensuite secoué dans un **van**, panier à fond plat et large, muni de deux anses, afin d'être débarrassé des restes de paille et de poussière. Après le vannage, le blé est recueilli dans le grenier et la paille brûlée sur place. Dans la pensée de Jean, l'aire représente le royaume de Dieu que doit réaliser le Messie, c'est le temps de l'Église. Ce passage rappelle la parole de Pierre (1 Pi 4.17): «Le jugement de Dieu commence par sa propre maison».

La répétition à trois reprises du pronom *son* identifie le Messie avec Dieu, à qui seul, d'après tout l'Ancien Testament, appartient la théocratie; c'est la même intuition que Mal 3.1 (*son temple*).

3.18-20 C'est ainsi que Jean annonçait la bonne nouvelle au peuple, en lui adressant encore beaucoup d'autres exhortations.¹⁹ Mais Hérode le tétrarque, étant repris par Jean au sujet d'Hérodias, femme de son frère, et pour toutes les mauvaises actions qu'il avait commises, ²⁰ ajouta encore à toutes les autres celle d'enfermer Jean dans la prison.

Luc clôt ici son tableau succinct du ministère de Jean, en ajoutant une note optimiste: Jean condamne certes, mais il exhorte aussi et annonce la bonne nouvelle. Littéralement, il *évangélise*; ce terme se rapporte aux promesses messianiques contenues dans ses prédications.

Hérode le tétrarque, souverain de Galilée, nommé aussi Hérode Antipas³, a déjà été mentionné au verset 1. Son demi-frère Philippe I⁴ a épousé sa nièce Hérodias, petite-fille d'Hérode le Grand. Hérode Antipas, en se rendant à Rome, passa par Jérusalem, où l'ambitieuse Hérodias gagna ses bonnes grâces; elle l'engagea à l'épouser, et le mariage eut lieu

³Hérode Antipas est le fils d'Hérode le Grand et de Malthacé la samaritaine. Il sera destitué par l'empereur Claude en 39 de notre ère, puis exilé avec Hérodias dans le Sud de la Gaule. C'est le seul Hérode que Jésus rencontrera.

⁴Voir note de 3.1. Hérodias est la fille d'Aristobule (fils d'Hérode le Grand) et de Bérénice.

au mépris de la loi. Hérodiadès avait une fille, Salomé, de son premier mariage avec Philippe I. Salomé la suivit à la cour d'Hérode Antipas; c'est elle qui demandera la tête de Jean-Baptiste.

Le récit de Luc se distingue de celui des deux autres synoptiques en ce qu'il mentionne à ce moment-ci l'emprisonnement de Jean, tandis que Matthieu (Mt 4.12) et Marc (Mc 1.14) n'y font qu'une simple allusion. Ils raconteront plus tard le fait dans tous ses détails (Mt 11.2; 14.6 et suivants; Mc 6.17 et suivants). Luc veut évidemment en finir avec ce qui concerne le ministère de Jean, avant de passer à l'histoire de Jésus.

B. Baptême de Jésus (3.21, 22)

3.21,22 Tout le peuple se faisant baptiser, Jésus fut aussi baptisé; et, pendant qu'il priait, le ciel s'ouvrit,²² et le Saint-Esprit descendit sur lui sous une forme corporelle, comme une colombe. Et une voix fit entendre du ciel ces paroles: Tu es mon Fils bien-aimé; en toi j'ai mis toute mon affection.

La relation entre Jésus et Jean ressemble à celle de deux astres qui se suivraient dans toutes les phases de leurs cours respectifs. L'annonce de leurs naissances, leurs naissances, le commencement de leurs ministères publics, leurs morts se succèdent à courts intervalles. Et pourtant, ces deux hommes si rapprochés spirituellement par la nature de leur carrière ne vont se rencontrer qu'une fois en leur vie, à l'occasion du baptême de Jésus.

Ce récit fait suite aux versets 15-17, qui décrivaient l'attente du peuple à la suite des promesses messianiques transmises par Jean. Tous accourent et Jésus se joint à ce mouvement national. Il y a une relation de cause à effet entre cet élan du peuple et le baptême de Jésus. Si Jésus ne s'unissait pas au peuple en ce moment décisif, il donnerait par là un démenti à la

solidarité qu'il a contractée avec Israël par la circoncision et avec l'Humanité par l'incarnation. Le baptême de Jean est l'inauguration du règne messianique; le Messie ne peut y manquer.

Luc mentionne ici un fait omis par les autres synoptiques, la *prière de Jésus* au sortir de l'eau. Ce détail donne aux manifestations surnaturelles qui vont suivre le caractère particulier d'un exaucement.

Cette prière n'est pas un soupir personnel, elle est l'aspiration du vrai Israël. Ésaïe l'exprimait déjà (Es 64.1): «Oh! Si tu déchirais les cieux, et si tu descendais, les montagnes s'ébranleraient devant toi». C'est le soupir de l'Humanité tout entière qui, semblable à un sol desséché, a soif de la pluie du ciel. Aussi Dieu répond à cette prière non pas seulement pour Jésus, mais pour l'Humanité tout entière.

Les trois miracles qui suivent, l'ouverture du ciel, la venue de l'Esprit et la voix divine, sont racontés de manière différente par les évangélistes. D'après Matthieu et Marc, Jésus a vu; d'après le quatrième Évangile, Jean aussi a vu. Et comme ces deux personnages peuvent difficilement être hallucinés en même temps et de la même manière, Luc conclut qu'il s'agit de faits objectifs.

Le Saint-Esprit descendit sur lui, comme une colombe: Jésus voit descendre une apparition lumineuse, ayant la forme d'une colombe. C'est pour lui le symbole de la communication de l'Esprit par la force duquel il réalisera la pensée divine. Pourquoi ces mots «comme une colombe»? Certains commentateurs voient une analogie entre l'Esprit et le caractère de la colombe ou celui de son vol. Il est préférable de suivre cette parole talmudique (*Chagiga 15.1*) qui, en rapport avec le texte de Ge 1.2, compare l'Esprit, planant sur les eaux du chaos pour en faire sortir un monde lumineux, avec une colombe couvant ses petits. L'Esprit Saint descendant sur Jésus, l'homme dont il veut faire sortir une humanité spirituelle, se revêt pour l'intui-

⁵La colombe peut être ainsi le symbole de la nouvelle création, celle que Dieu va conclure en Jésus.

tion de Jésus et de Jean de la forme d'une colombe aux ailes étendues, planant sur la tête du Messie, comme autrefois sur la matière d'où allait surgir le monde.⁵

Quoi qu'il en soit, le trait essentiel ici est la forme organique, indivisible, dont se revêt l'Esprit. À la Pentecôte, il apparaîtra en langues de feu divisées qui se poseront sur la tête des assistants. Ce sera le symbole des dons différents répartis entre les croyants. Ici, le don est un, parce qu'il est complet. C'est de cette vue à laquelle il a été associé, que Jean-Baptiste a tiré son témoignage (Jn 3.34): «Il ne lui donne pas l'Esprit *avec mesure*», comme aux prophètes ou aux croyants. C'est l'habitation complète et permanente, l'inspiration parfaite.

Une voix fit entendre du ciel: par le moyen de communication le plus direct, le plus personnel et le plus intime, celui de la parole, Dieu révèle à Jésus la relation absolument unique qui existe entre eux⁶. D'après Luc et probablement aussi d'après Marc (texte alexandrin), l'allocution divine s'adresse à

⁶Un commentateur, M. Gess, affirme ceci: «Jésus se savait déjà le Fils unique de Dieu; Dieu vient seulement de le lui confirmer.» Godet répond ceci: «Dieu viendrait-il parler à un être pour lui dire ce qu'il sait déjà? Le Saint-Esprit habitait déjà en Jésus; il opère seulement chez lui un progrès dans cette possession. Mais l'expression: *descendre sur lui* se justifie-t-elle bien à ce point de vue? Il faut aller plus loin et avoir le courage de suivre jusqu'au bout la conception biblique de l'humanité du Sauveur. [...] Nous devons reconnaître que la relation de Jésus avec l'Esprit divin a été transformée à ce moment. L'Esprit avait agi pour appeler la personne de Jésus au développement de l'existence; l'Esprit avait dirigé et dominé ce développement; toute la vie personnelle de Jésus s'était déployée sous son influence. Mais le moment était venu où, en vue de l'œuvre qu'il allait accomplir, cette vie personnelle de Jésus, sa volonté la plus intime, devait s'identifier avec l'Esprit Saint lui-même. L'Esprit avait agi sur lui; Jésus s'était constamment livré à son action; le terme et, pour ainsi dire, la récompense de cette constante fidélité devait être maintenant l'union indissoluble de l'Esprit avec son moi. C'est pourquoi il n'est pas parlé dans les Évangiles de l'action de l'Esprit *sur* Jésus, depuis son baptême; il est *en* lui. C'était le fruit de trente ans de soumission volontaire à son action. C'était la réalisation de la destination de l'âme humaine, cette fiancée de l'Esprit dont toute l'existence précédente tendait à l'union avec lui. C'était le commencement de l'ère de la vie spirituelle pour l'humanité, qui n'avait parcouru jusqu'ici que les phases de la vie psychique, malgré les influences incessantes que l'Esprit divin avait exercées sur elle, surtout au sein du judaïsme».

Jésus: « Tu es...; en toi... ». Chez Matthieu, elle est à la 3^{ième} personne; c'est une déclaration *sur* Jésus, adressée par conséquent à un tiers, qui ne peut être que Jean-Baptiste. Cette différence n'est pas une contradiction. Elle s'explique si l'on admet que la communication divine s'est adressée directement à Jésus et que Jean-Baptiste a été associé à la connaissance de ce fait intime.

Tu es mon Fils bien-aimé: la relation si fréquente entre les termes de *Père* et de *Fils* dans la bouche de Jésus force à voir dans le mot *Fils* la notion de relation personnelle, et non celle d'une charge. Dieu n'a en effet pas dit: « Tu es mon Messie bien-aimé ». Le titre de Fils ne peut être identifié ici (pas plus qu'ailleurs) avec celui de Messie.

Les mots *Fils* et *bien-aimé* sont de nature différente⁷. Le mot *Fils* établit une relation de filiation, le mot *bien-aimé* une relation de sentiment.

En toi j'ai mis toute mon affection: le Fils est non seulement l'objet de l'amour de son Père, mais aussi de sa confiance illimitée.

C. Généalogie de Jésus (3.23-38)

Il y a des différences entre la généalogie de Matthieu et celle de Luc. Matthieu place la généalogie au début de son Évangile, parce qu'il pense à la dignité messianique de Jésus et veut, de ce fait, montrer la filiation davidique. Luc écrit pour des lecteurs païens; la personne de Jésus et son œuvre lui importent plus que sa relation théocratique. Il place donc la généalogie au moment où Jésus devient vraiment ce qu'il est. On retrouve le même procédé dans l'Exode où la généalogie de

⁷Bovon: « Ce que dit la voix est d'une part l'attribution d'un titre, inspiré du Ps 2.7, et d'autre part l'expression du pur amour divin, inspiré d'Es 42.1. Le Psaume 2 tire son origine de la théologie de la royauté et de la liturgie d'intro-nisation. L'interprétation juive de ce psaume a évolué vers l'espérance d'un Messie royal à venir, de sorte que notre verset 22 exprime l'accomplissement de cette attente eschatologique... « L'affectif (« bien-aimé ») accompagne le juridique (« mon fils ») et le domine finalement (« il m'a plu de te choisir ») ».

Moïse n'est pas citée au début de son histoire, mais au moment où il paraît sur la scène et se présente devant Pharaon (Ex 6.14 et suivants).

Il y a une autre différence quant à la forme: Matthieu descend dans sa généalogie, tandis que Luc remonte le cours des générations. Matthieu est conforme à la tradition de l'administration officielle: les noms s'inscrivent graduellement au fur et à mesure des naissances. La forme chez Luc fait penser à un document privé, composé en vue de l'individu qu'il concerne spécialement.⁸

3.23 Jésus avait environ trente ans lorsqu'il commença son ministère, étant, comme on le croyait, fils de Joseph, fils d'Héli,

Jésus avait environ trente ans: si on calcule la quinzième année de Tibère, où Jean-Baptiste a commencé son ministère (3.1), depuis l'année où Auguste associa Tibère à la souveraineté (c'est-à-dire deux ans avant sa mort) et qu'on évalue à quelques mois la durée de l'activité de Jean-Baptiste jusqu'au baptême de Jésus, on en déduit que Jésus doit effectivement avoir trente ans. Mais si on compte cette quinzième année depuis la mort d'Auguste, Jésus doit avoir à peu près trente deux ans, ce qui rentre encore dans le «*environ trente ans*» de Luc.

Les anciens envisageaient la trentième année comme le point culminant de la vie humaine au point de vue physique et intellectuel. En Israël, les Lévites commençaient leur service à l'âge de vingt-cinq ou trente ans (No 8.24; 14.3).

Fils de Joseph: la filiation énumère des noms, et devant chaque nom il y a un article, mais curieusement il n'y en a pas devant le nom de Joseph. Cette omission semble donner à

⁸Autre différence: Matthieu utilise le verbe *engendrer* (*gennao* en grec) pour relier les pères aux fils, alors que Luc relie les fils aux pères au moyen du génitif et de l'article. Dans sa généalogie, Matthieu mentionne cinq fois le nom de la mère.

Joseph une place à part, en dehors de la chaîne. Ce premier chaînon (Joseph) ne pouvant être reconnu, Luc se contente de le mentionner dans une parenthèse en même temps destinée à le nier. L'idée de l'auteur serait la suivante: «étant fils, non de Joseph (comme on le pensait), mais en réalité d'Héli». Cette idée ressort du récit des chapitres 1 et 2. En fait, c'est le nom de Marie qui devrait figurer dans cette généalogie, mais, pour les Juifs, le nom d'une femme ne peut former l'un des membres de la filiation elle-même. C'est pourquoi, Luc l'a remplacé par celui de Joseph, nom dont il rappelle le caractère généalogique fictif, conformément à sa narration précédente.

L'article «*le*» placé devant chaque nom correspondait à l'usage juif dans ces sortes de documents. On peut penser qu'il relie ces noms de la manière suivante: Joseph, fils d'Héli, lui-même fils de Matthat etc... Mais la filiation pose problème entre Adam et Dieu. Il est préférable de rattacher tous ces noms au mot *fils* initial de la manière suivante: fils de..., petit-fils de..., etc. Ce terme de *fils*⁹ ainsi compris permet mieux d'expliquer les omissions si fréquentes dans les généalogies hébraïques. Par exemple, Matthieu dit (Mt 1.8) que Joram engendra Ozias. Mais en fait, Ozias était l'arrière petit-fils de Joram; entre ces deux ont régné Ochosias, Joas et Amatsia. Au verset 11, Jéchonias est mentionné comme fils de Josias; il était son petit-fils. Entre Esrom et Salmon (Ru 4.19) et de même entre Salmon et Booz, il manque plusieurs générations. Comparer aussi 1 Ch 2.5-15.

Luc a probablement voulu donner la généalogie de Marie et non celle de Joseph, pour les raisons mentionnées plus haut. Cette idée est renforcée par le fait que la liste mentionnée ici par Luc ne correspond pas du tout à celle mentionnée par Matthieu, qui a donné la généalogie de Joseph.

Jésus devait être envisagé comme fils de David, pour que le peuple ne rejette pas d'emblée sa dignité messianique, et l'être

⁹Dans toute cette généalogie, le terme de descendant ne semblerait-il pas plus compréhensible?

en effet pour l'accomplissement des promesses messianiques. Matthieu répond à cette première condition en donnant la généalogie de Joseph.¹⁰ Joseph était connu comme fils de David. Luc a répondu à la deuxième en donnant la filiation par Marie. Notons que le Talmud appelle Marie, mère de Jésus, « la fille d'Héli » (*Chagig.77.4*). Soit les rabbins ont compris de la même manière le texte de l'Évangile de Luc, soit cette mention est une confirmation importante du document employé par Luc et de l'explication qui a été donnée ci-dessus.

3.24-27 fils de Matthat, fils de Lévi, fils de Melchi, fils de Jannai, fils de Joseph, 25 fils de Mattathias, fils d'Amos, fils de Nahum, fils d'Esli, fils de Naggaï, 26 fils de Maath, fils de Mattathias, fils de Sémeï, fils de Josech, fils de Joda, 27 fils de Joanan, fils de Rhésa, fils de Zorobabel, fils de Salathiel, fils de Néri,

Cette première série de noms remonte de Jésus à la captivité de Babylone. Pour le même temps, Matthieu n'en a que quatorze. Matthieu a certainement omis des noms (dont certains étaient fort connus) pour arriver au nombre 14 qu'il voulait atteindre. Le registre de Luc semble précis. En comptant 28 à 30 ans par génération, nous arrivons avec vingt deux noms à remplir le temps de plus de cinq siècles qui a séparé la mort de Jéchonias de la naissance de Jésus.

3.28-31 fils de Melchi, fils d'Addi, fils de Kosam, fils d'Elmadam, fils D'Er, 29 fils de Jésus, fils d'Éliézer, fils de Jorim, fils de Matthat, fils de Lévi, 30 fils de Siméon, fils de Juda, fils de Joseph, fils de Jonam, fils d'Éliakim, 31 fils de Méléa, fils de Menna, fils de Mattatha, fils de Nathan, fils de David,

¹⁰Toutefois, Matthieu n'affirme pas directement la paternité de Joseph, puisqu'il le nomme comme l'époux de Marie, de laquelle est né Jésus.

Vingt noms (Matthieu n'en mentionne que quatorze pour la même période). Cette descendance de David se fait par son fils Nathan (2 S 5.14). Za 12.12 prouve l'importance de cette branche choisie par le prophète pour représenter toutes les branches particulières de la famille royale. Joseph et Marie descendent donc de David, l'un par Salomon et l'autre par Nathan.

3.32-34 fils d'Isaï, fils de Jobed, fils de Booz, fils de Salmon, fils de Naasson, ³³ fils d'Aminadab, fils d'Admin, fils d'Arni, fils d'Esrom, fils de Pharès, fils de Juda, ³⁴ fils de Jacob, fils d'Isaac, fils d'Abraham,

Quatorze noms. Les deux généalogies concordent ici entre elles et avec l'Ancien Testament.

3.34b-38 fils de Thara, fils de Nachor, ³⁵ fils de Seruch, fils de Ragau, fils de Phalek, fils d'Éber, fils de Sala, ³⁶ fils de Kaïnam, fils d'Arphaxad, fils de Sem, fils de Noé, fils de Lamech, ³⁷ fils de Mathusala, fils d'Énoch, fils de Jared, fils de Maléleél, fils de Kaïnan, ³⁸ fils d'Énos, fils de Seth, fils d'Adam, fils de Dieu.

Vingt et un noms. Cette partie de la généalogie est propre à Luc. Elle est puisée complètement dans l'Ancien Testament d'après le texte des LXX.¹¹ Elle a été rajoutée par Luc dans un esprit universaliste. Il veut faire comprendre que Jésus appartient non seulement au peuple juif (fils d'Abraham), mais à l'Humanité tout entière (fils d'Adam).

Fils de Dieu: Luc rappelle ici que Jésus est non seulement fils de l'homme par sa filiation humaine qui vient d'être exposée, mais en même temps fils de Dieu par sa naissance surna-

¹¹C'est ainsi que Luc, d'après certains manuscrits de la Septante, relève le nom de Kaïnam, père de Sala. Ce nom ne se retrouve pas dans le texte hébreu.

turelle qu'il vient de raconter et par sa relation toute particulière avec Dieu, qui vient d'être révélée à l'occasion de son baptême.

D. La tentation (4.1-13)

Toute créature libre, douée de forces variées, est appelée à passer par une lutte dans laquelle elle se décide à utiliser ses facultés soit pour elle-même soit pour Dieu. Sans cette épreuve, l'être libre ne s'élèverait jamais de l'innocence à la sainteté. Les anges l'ont subie, puisqu'une partie d'entre eux ont succombé. Elle a été imposée au premier homme aussitôt après son apparition.¹² Jésus, vrai homme, n'échappe pas non plus à cette loi. Matthieu, Marc et Luc placent cette lutte au même moment, celui de l'entrée de Jésus dans son activité messianique.

4.1,2 Jésus, rempli du Saint-Esprit, revint du Jourdain, et il fut conduit par l'Esprit dans le désert, 2 où il fut tenté par le diable pendant quarante jours. Il ne

¹²L'explication que donne ici Godet est remarquable! Elle donne un éclairage intéressant sur l'épreuve à laquelle Dieu a soumis Adam et Eve. On pourrait l'expliquer ainsi: Ils vivaient dans une relation de confiance et de soumission, et en Dieu ils avaient accès à tout. Dieu a testé cette relation en leur donnant la possibilité d'en sortir. Le test portait sur l'acquisition de la connaissance (« la connaissance du bien et du mal », c'est-à-dire la connaissance dans sa globalité).

-Ne pas manger des fruits de l'arbre de la connaissance, c'était suivre le conseil divin, c'était rester dans la *soumission* à Dieu pour obtenir au travers de lui ce dont ils avaient besoin.

-Manger des fruits de cet arbre signifiait entrer dans une *recherche indépendante*. Adam et Eve ont été avertis du fait que cette indépendance les couperait de Dieu et les conduirait inéluctablement à la mort. Ils ont tout de même préféré cette seconde solution!

Jésus a aussi été testé dans sa relation filiale. Les trois propositions successives de Satan concernaient l'avoir, le pouvoir et la gloire. Elles n'avaient qu'un seul but: pousser Jésus à sortir lui-même de sa position de dépendance et de soumission à Dieu. Jésus a renoncé à tout ce que Satan lui offrait; mais en restant dans la soumission à Dieu, il a gagné tellement plus!

mangea rien durant ces jours-là, et, après qu'ils furent écoulés, il eut faim.

Il fut conduit par l'Esprit dans le désert: tandis que les autres baptisés s'en retournent chez eux après cette cérémonie, pour reprendre leurs anciennes occupations dans un esprit nouveau, Jésus voit s'ouvrir devant lui une carrière unique, toute différente de la précédente. L'Esprit le conduit dans la solitude pour qu'il se prépare par le recueillement et la prière à cette tâche sans pareille. Les deux autres synoptiques s'expriment plus énergiquement: il fut *emmené* (Mt 4.1), l'esprit *poussa* Jésus... (Mc 1.12).

Certains manuscrits lisent: *au désert*, faisant du désert le but du mouvement de l'Esprit. Les manuscrits alexandrins, qui lisent: *dans le désert*, placent cette influence de l'Esprit pendant le séjour au désert. À ce sens convient bien l'imparfait du verbe *conduire*, qui indique une action continue: «Il était conduit çà et là dans le désert». Cette interprétation fait mieux comprendre le travail d'âme intense auquel Jésus est livré. Cette allée et venue dans le désert n'est pas une marche pour atteindre un but. C'est, si l'on peut dire ainsi, l'enveloppe extérieure de la méditation absorbante dans laquelle Jésus est plongé. Conscient de sa relation intime avec Dieu et du but en vue duquel il se trouve dans le monde, il sonde le contenu de la révélation et cherche à se rendre compte de l'œuvre qu'il entrevoit.

D'après une tradition dont on ne peut constater la trace que depuis le XII^{ème} siècle, le désert de la tentation serait la contrée aride à l'ouest de Jéricho. Là se trouve en particulier un pic calcaire très abrupt que les Arabes nomment Jébel Kuruntul, et qui s'élève à environ 500 mètres au-dessus de la plaine.

Il fut tenté par le diable: pendant quarante jours, Jésus est poursuivi dans sa méditation par une obsession incessante, une série de suggestions qui sont de nature opposée à celle des pensées divines et qui cherchent à le faire dévier vers un but personnel. Matthieu et Luc désignent l'auteur de la tentation par le terme *diabolos*, qui vient du verbe grec *diaballo*, qui

signifie: diffamer, calomnier, accuser (voir Lu 16.1). Marc l'appelle *Satan*, de l'hébreu *satan* qui signifie: s'opposer (Za 3.1-2; Job 1.6). Le premier de ces noms est tiré de sa relation avec les hommes, le second de sa relation avec Dieu.

Note sur Satan

Un grand nombre de théologiens nient l'existence de l'être ainsi désigné et ils en font une simple personnification du mal existant dans le monde. Mais peut-on nier *a priori* la possibilité de l'existence d'être moraux d'une nature différente de celle de l'homme? Et si de tels êtres existent et sont comme nous des créatures libres, peuvent-ils avoir échappé à la loi de l'épreuve? Une telle épreuve n'a-t-elle pas pu aboutir pour plusieurs à une chute? Enfin, de même que dans toute société d'êtres moraux il y a des personnalités prépondérantes qui ont de l'ascendant sur les autres, ne peut-il pas en être ainsi dans ce domaine spirituel qui nous est si mal connu?

Jésus l'affirme lui-même dans ce témoignage où il n'y a pas le moindre vestige d'une accommodation à un préjugé populaire: «Vous avez pour père le diable, et vous voulez accomplir les désirs de votre père. Il a été meurtrier dès le commencement, et il ne se tient pas dans la vérité, parce qu'il n'y a pas de vérité en lui. Lorsqu'il profère le mensonge, il parle de son propre fonds; car il est menteur et le père du mensonge» (Jn 8.44). Dans cette autre parole, Jésus soulève le voile qui couvre pour nous une scène du monde invisible dans laquelle l'accusateur, Satan, agit comme un être aussi personnel que l'intercesseur Jésus: «Satan vous a réclamés, pour vous cribler comme le froment. Mais j'ai prié pour toi, afin que ta foi ne défaille point» (Lu 22.31). La parole la plus remarquable, parce qu'elle fait précisément allusion à la scène de la tentation, se trouve dans Lu 11.21-22: «Lorsqu'un homme fort et bien armé garde sa maison, ce qu'il possède est en sûreté. Mais, si un plus fort que lui survient et le dompte, il lui enlève toutes les armes dans lesquelles il se confiait, et il distribue ses dépouilles». Il faut donc que l'homme fort (le prince de ce monde) soit vaincu par l'homme plus fort (Jésus) dans une

lutte corps à corps, pour que celui-ci puisse s'emparer du château fort du premier et le piller. Cette victoire fondamentale lors de la tentation rendra possible toutes les victoires subséquentes dans la carrière de Jésus.

Il ne mangea rien durant ces jours-là: le jeûne de Jésus pendant ces quarante jours paraît être la conséquence naturelle du recueillement profond dans lequel il est plongé. Ne rien manger pendant quarante jours est possible.¹³ Mais, passé ce temps, le besoin de nourriture se réveille avec violence, car le corps épuisé se sent alors en proie à une défaillance mortelle. Tel est sans doute l'état de Jésus au bout de ces quarante jours: **Il eut faim.** C'est le moment que le diable choisit pour livrer l'assaut décisif:

4.3,4 Le diable lui dit: Si tu es Fils de Dieu, ordonne à cette pierre qu'elle devienne du pain.⁴ Jésus lui répondit: Il est écrit: L'homme ne vivra pas de pain seulement.

Le diable lui dit: s'agit-il d'une parole réelle ou d'un entretien qui peut avoir lieu d'esprit à esprit? L'expression de Matthieu: «Le tentateur s'étant approché de lui» ferait plus facilement penser à une apparition corporelle. Mais ce sens n'est pas nécessaire. Jésus, pressentant la lutte de Gethsémané, dira: «Le prince de ce monde vient» (Jn 14.30). Et cependant, Satan n'apparaîtra pas personnellement. L'Écriture ne mentionne nulle part une apparition visible de Satan. Nous sommes donc conduits à entendre dans le mot *dit* un parler intérieur, analogue à ces suggestions malignes qui se font parfois sentir au cœur du fidèle d'une manière à peine perceptible.

Si tu es le Fils de Dieu: ces mots n'expriment pas un doute; ils signifient: «Puisque tu es maintenant assuré d'être Fils de Dieu». Satan fait allusion à l'attestation divine prononcée lors

¹³ A condition que l'on boive!

du baptême. Il veut engager Jésus à mettre son état extérieur, qui est en ce moment si déplorable, en rapport avec sa sublime position d'être étroitement uni à Dieu. Qu'y a-t-il de mal à cela? La suggestion a en fait une portée plus sérieuse et plus profonde. En suggérant à Jésus d'utiliser pour lui-même la puissance surnaturelle qui vient de lui être confiée, Satan le pousse à abandonner la voie humble dans laquelle il a marché jusqu'à maintenant. S'il cède aujourd'hui à cette sollicitation, pourquoi n'agira-t-il pas de même en d'autres occasions? Cela le conduirait à substituer à l'idéal divin d'une vie humaine sanctifiée jusque dans ses souffrances et ses privations, l'idéal charnel d'une vie d'abondance et de jouissance. Ce serait rompre arbitrairement les conditions de vie terrestre, telle qu'il l'a acceptée; ce serait rétracter son abaissement et son incarnation. En pensant à son propre confort, Jésus serait alors obligé de chasser, à grands coups de prodiges, toutes les misères terrestres, et cela sans que cette restauration extérieure soit le résultat de l'abolition du péché. Ce serait renverser le programme de sa mission. En effet, Jésus ne vient pas pour supprimer la souffrance, mais pour donner à l'homme la force de s'en remettre pleinement à Dieu dans la souffrance. Voilà le sens de la parole scripturaire qu'il cite en réponse à la suggestion de Satan:

L'homme ne vivra pas de pain seulement: cette parole est tirée de De 8.3. En disant *l'homme*, Jésus prouve à Satan qu'il est, malgré sa dignité de Fils de Dieu, résolu à maintenir intactes les conditions de son existence humaine. Cette parole résume toute l'expérience du peuple d'Israël durant la traversée du désert: Dieu a pu entretenir la vie humaine par d'autres moyens que le pain.

En refusant la suggestion de Satan, Jésus s'engage à s'en remettre à son Père, durant toute sa carrière messianique, pour la satisfaction de ses besoins terrestres. Chaque jour, il lui demandera et attendra de lui, comme l'un de nous, son pain quotidien; il souffrira la fatigue, la soif, le dénuement, sans avoir recours à aucun moyen arbitraire de soulagement. La

conscience qu'il a de sa dignité de Fils de Dieu ne le fera pas sortir un instant de son humble état de Fils de l'homme. Cet exemple fera loi pour les siens et déterminera d'avance toute la nature de son règne.

4.5-8 Le diable, l'ayant élevé, lui montra en un instant tous les royaumes de la terre, ⁶ et lui dit: Je te donnerai toute cette puissance, et la gloire de ces royaumes; car elle m'a été donnée, et je la donne à qui je veux.⁷ Si donc tu te prosternes devant moi, elle sera toute à toi.⁸ Jésus lui répondit: Il est écrit: Tu adoreras le Seigneur, ton Dieu, et tu le serviras lui seul.

Dans la première tentation, il était question de la *nature* du règne de Dieu sur la terre. Dans les deux suivantes, il s'agit des *moyens* par lesquels ce règne pourra être établi.

Cette deuxième tentation ne touche pas un besoin physique légitime, comme la faim, mais une aspiration normale et vraiment divine. Créé à l'image de Dieu, l'homme est fait pour régner. Celui qui se reconnaît le plus rapproché de Dieu, ne doit-il pas se sentir appelé à diriger ses semblables dans la voie du bien? Israël, comme peuple, a reçu la promesse divine de la suprématie sur les autres peuples et attend le Messie par qui cette promesse va se réaliser. C'est à cette école des promesses messianiques que s'est formé le sentiment patriotique de Jésus, et cette perspective glorieuse ne peut manquer de flotter devant ses yeux en ce moment où il vient d'être proclamé le grand personnage attendu. Il n'y a donc rien d'illégitime dans l'aspiration qui le pousse à s'élancer vers cet avenir. Satan le sait, mais il cherche à faire dévier cette aspiration dans le cœur de Jésus de la voie divinement tracée sur laquelle elle doit se réaliser.

Le verset 5 fait-il référence à une vision naturelle ou à une vision spirituelle? Les mots «l'ayant élevé» et «en un instant» semblent favoriser la seconde interprétation. Satan lui montre dans une vision tous les royaumes et leur magnificence et lui

dit ceci : « Tout cela peut être à toi, si tu le veux. Tu seras libre d'accomplir dans ce vaste domaine toutes les œuvres qu'il te plaira. Tu pourras à ton gré y faire régner la justice et la sainteté, purifier ce monde de toute idolâtrie et le changer en un sanctuaire de Dieu. Tout cela... à la seule condition de ployer le genou devant celui qui te parle ». Satan a vu tant d'hommes éminents succomber à un mirage semblable qu'il peut espérer encore vaincre cette fois par ce moyen.

Elle m'a été donnée : en disant cela, Satan ne ment point. Le problème est de déterminer qui lui a donné cette gloire ? Vraisemblablement, la domination de la terre lui a été confiée par Dieu lui-même. Avant de se révolter, Satan a réellement été installé comme vassal de Dieu sur ce monde. D'autres théologiens pensent que la souveraineté, dont parle Satan, est celle que l'homme lui-même lui a concédée par le fait du péché. Dans ce cas, Satan pourrait-il s'appuyer vis-à-vis de Jésus sur un pouvoir ainsi acquis ? Le terme « m'a été donnée » ne fait-il pas allusion à un supérieur, et à un supérieur légitime ? Avant sa révolte, Satan a donc reçu en partage notre terre comme son domaine, et il s'attribue ici le droit d'en transmettre la domination. Il n'oublie qu'un point : c'est qu'en raison de sa propre révolte, le règne qui va maintenant commencer n'est point la continuation du sien. Le véritable antécédent du règne de Jésus, ce ne sont pas les royautés de ce monde, c'est la souveraineté israélite, établie en Sion par l'Éternel (Ps 2).

Satan se reconnaît comme le vassal de Dieu en disant : « Elle m'a été donnée » et en même temps il se déclare le maître absolu dans l'administration de ce domaine : « Je la donne à qui je veux ». Satan a certainement un pouvoir immense dans les choses humaines. Il a le pouvoir d'élever l'homme qu'il adopte comme son favori au plus haut degré de la puissance terrestre. L'expérience de tous les siècles l'a démontré. Jésus le reconnaît lui-même en lui donnant le titre de *prince de ce monde* (Jn 12.31 ; 14.30 ; 16.11).

Si donc tu te prosternes devant moi, elle sera toute à toi : si le Messie est appelé à lui succéder, et si cette succession doit avoir lieu selon les règles, il doit y avoir transmission d'auto-rité. Mais au préalable, celle-ci doit être reconnue par Jésus dans l'acte de se prosterner devant Satan.

De manière sous-entendue, Satan propose à Jésus d'acquies- cer aux demandes de l'Israël charnel, de gagner la faveur du peuple et d'obtenir le concours des chefs. Ainsi, tout lui réus- sira facilement; il ira de triomphe en triomphe, et sera bientôt à la tête de l'empire universel. Sinon, ce sera la lutte avec les pouvoirs terrestres dont il a méprisé le concours. Ce sera le rejet national, la haine des chefs,... la croix. Voilà l'alternative dans laquelle Jésus se trouve placé.

Tu adoreras le Seigneur, ton Dieu : Jésus répond encore par une parole scripturaire (De 6.13). Luc substitue au terme hébreu « tu craindras » le mot « tu adoreras », qui est plus en rapport avec la parole de Satan (v.7).

Si Jésus entraînait dans un compromis quelconque avec la puis- sance terrestre, il serait entraîné par là dans les calculs de la politique mondaine et dans des tactiques par lesquelles seules réussissent les entreprises d'ici-bas. Il finirait par avoir recours lui-même à l'emploi de la force, soit pour conquérir soit pour résister. Il se condamnerait aux ménagements et aux accom- modations envers les puissants du jour. De concession en concession, il deviendrait l'Anti-Christ au lieu du Christ.

Tu le serviras lui seul :¹⁴ par la réponse qu'il donne à Satan, Jésus réaffirme sa dépendance vis-à-vis de Dieu et son indé- pendance face à tous les pouvoirs humains. Il conservera ainsi le droit de crier: « Malheur ! aux scribes et aux pharisiens », et le pouvoir de faire trembler Pilate sur son tribunal. Mais, par sa prise de position, il vient de signer son arrêt de mort.

¹⁴En disant cela, Jésus nie toute possibilité pour lui d'adorer et de servir Satan en même temps que Dieu. Cette réponse montre bien que le fond du problème réside bien là: qui Jésus va-t-il adorer et servir? C'est l'un ou l'autre, mais pas les deux à la fois!

4.9-12 Le diable le conduisit encore à Jérusalem, le plaça sur le haut du temple, et lui dit: Si tu es Fils de Dieu, jette-toi d'ici en bas; 10 car il est écrit: Il donnera des ordres à ses anges à ton sujet, afin qu'ils te gardent; 11 et: Ils te porteront sur les mains, de peur que ton pied ne heurte contre une pierre. 12 Jésus lui répondit: Il est dit: Tu ne tenteras point le Seigneur, ton Dieu.

Cette troisième tentation concerne l'usage que Jésus fera, comme Messie, de sa position filiale et des privilèges extraordinaires qui y sont attachés. Aussi la localité choisie comme symbole de cette situation particulière n'est ni le désert du dénuement, ni l'élévation dans les airs ou sur la montagne, image du pouvoir terrestre: c'est **Jérusalem**, la ville sainte (Matthieu), et même le **temple**, emblèmes d'un ordre de choses sacré.

Il y a chez l'homme un besoin instinctif de déployer les forces dont il est doué, soit pour son propre usage, soit dans l'intérêt des autres. Cette impulsion est légitime; autrement, pourquoi ces forces lui auraient-elles été données? Satan fait appel ici à cet instinct, à l'égard du pouvoir surnaturel dont Jésus vient d'être revêtu.

Le haut du temple: il peut s'agir soit du *portique de Salomon*, sur le côté oriental de la terrasse du temple au-dessus de la vallée du Cédron, soit plutôt le *péristyle d'Hérode*, colonnade située sur le bord méridional de cette terrasse. L'extrémité orientale de ce péristyle, à l'angle sud-est de la terrasse, est occupée par une tour haute de quatre-vingts mètres au-dessus de cette terrasse et cent cinquante au-dessus du fond de la vallée. C'est du sommet de cette tour que le sacrificateur annonçait chaque matin la première lueur du jour. L'historien Josèphe raconte que de ce sommet l'œil plonge comme dans un abîme et que cette vue donne le vertige. Voilà l'emplacement qui devient le symbole de la position suprême dont jouit Jésus en vertu de son titre de Fils de Dieu.

Si tu es Fils de Dieu: dans la première tentation, le «si tu es» devait conduire Jésus à cette conclusion: «Ne te laisse manquer de rien! Aide-toi toi-même!» Ici les mêmes mots signifient: «N'aie peur de rien; en tout cas Dieu t'aidera». La première tentation encourageait Jésus à utiliser ses pouvoirs, cette dernière le pousse à abuser de sa foi. Se précipiter de cette hauteur vertigineuse est évidemment le signe d'une conduite irresponsable qui ne tient compte d'aucun danger et foule les règles élémentaires de la prudence, le signe d'un fanatisme aveugle qui dédaigne toute précaution sous prétexte d'attendre tout de Dieu. Cette tentation-là est la plus subtile parce qu'elle prend l'enfant de Dieu par sa foi et non plus par son incrédulité. Se prévaloir de sa position filiale pour agir irrespectueusement envers son père est la forme la plus raffinée de la révolte.

Jette-toi d'ici en bas: la pensée de cette tentation paraît être celle-ci: «Ne tiens compte d'aucun danger! Proclame-toi hautement et sans tarder le Messie! Brave la jalousie et la fureur du Sanhédrin! Moque-toi des légions de Pilate! Interdis de payer le tribut à César! Si tu es le Fils, le Père ne te laissera pas succomber à tous ces ennemis redoutables. Il fera triompher ta cause par quelque acte éclatant de sa puissance, et ton empire s'élèvera sans résistance sur les ruines des royaumes terrestres. Puisque tu ne veux pas de mon concours, provoque les manifestations divines. Car tu ne peux réussir que par l'un de ces deux moyens¹⁵».

Car il est écrit: précisément parce que cette suggestion fait appel à la foi, Satan l'appuie d'une promesse divine, celle du Psaume 91.11-12. Il a remarqué que deux fois déjà Jésus lui a opposé comme bouclier une parole scripturaire; il essaie de se servir de la même arme. Son raisonnement est le suivant: «Si Dieu promet d'agir ainsi envers un simple juste, combien plus ne le fera-t-il pas pour toi, son Fils!»

¹⁵Meynet (p.182): «Le diable cite le psaume 91: mais il choisit seulement les phrases qui parlent de l'agir de Dieu, laissant systématiquement de côté celles qui décrivent la totale confiance de l'homme en Dieu».

¹⁶Citation tirée de De 6.16.

Tu ne tenteras point le Seigneur:¹⁶ l'expression «tenter Dieu» signifie: mettre à l'épreuve la toute-puissance de Dieu, ou sa toute-science, ou sa fidélité, ou sa bonté; en un mot le caractère divin sous l'un quelconque de ses aspects. Dans la pensée de Jésus, comme dans celle de toute l'Écriture, tenter le Seigneur est un crime de lèse-majesté. En se jetant du haut du temple, comme le lui suggère Satan, Jésus mettrait Dieu dans la position de désavouer celui qu'il aime en le laissant périr ou bien de déployer pour lui sa puissance sans qu'il en ait la volonté de le faire. Agir ainsi, c'est rompre le lien de respect et d'amour filial qui l'unit à Dieu.

En repoussant cette troisième tentation, Jésus déclare qu'il ne comptera sur le secours miraculeux qui lui est assuré par le Père que pour répondre aux besoins d'une situation dans laquelle le Père lui-même l'aura placé. Il refuse donc de réclamer l'assistance miraculeuse, si elle n'est pas légitimée par la volonté divine.

4.13 Après l'avoir tenté de toutes ces manières, le diable s'éloigna de lui jusqu'à un moment favorable.

Satan a effectivement tenté Jésus de plusieurs manières, en s'adressant successivement aux différentes formes que peut revêtir l'aspiration humaine, celle du corps, celle de l'âme et celle de l'esprit. Réunis comme ils l'ont été en ce moment décisif, ces trois genres d'épreuve forment en quelque sorte un cycle complet; c'est là l'idée du début du verset 13. Cependant, Luc fait entendre en terminant que Satan tient encore en réserve une nouvelle épreuve, mais d'une tout autre nature. Quelle sera-t-elle? Pensons à l'angoisse de Gethsémané, à l'approche de laquelle Jésus dira lui-même: «Le prince de ce monde vient» (Jn 14.30) et dont il parlera en ces termes dans cet Évangile: «C'est ici votre heure et la puissance des ténèbres» (Lu 22.53). Au désert, Satan a cherché à éblouir Jésus par le mirage des satisfactions, des grandeurs et des succès terrestres; à Gethsémané, il cherchera à écraser Jésus par la pré-

vision des douleurs qui l'attendront. Attrait de la jouissance, effroi de la souffrance, ce sont là en effet les deux leviers par le moyen desquels Satan opère afin de jeter l'homme hors de la voie de l'obéissance.

Luc omet ici le fait mentionné par Matthieu et Marc de l'arrivée des anges pour servir Jésus. S'il le connaissait, pourquoi l'omettre? Il en raconte lui-même un semblable (Lu 22.43), si du moins ce verset est authentique, comme cela paraît probable. S'il l'a ignoré, il n'a donc pas eu en mains les deux autres récits.¹⁷

Remarques sur la tentation

Nous avons à examiner ici:

- 1) Le but de la tentation.
- 2) La nature de ce fait.
- 3) La forme de la narration.
- 4) La relation entre les trois récits.

- 1) Le but de la tentation.

Quoique saint, Jésus *peut* être tenté; car, comme nous l'avons vu, il possède toutes les aspirations légitimes de la nature humaine. Si ces aspirations venaient à se trouver en conflit avec la mission qu'il a reçue et que celle-ci en réclame le sacrifice, la possibilité de la tentation résulterait de cette situation. Jésus aurait même la possibilité de succomber à la tentation. Le salut de l'Humanité est donc à la merci de la décision libre de cet homme.

Mais si Jésus peut être tenté, et sérieusement tenté, pourquoi doit-il l'être? Nous l'avons vu, tout être libre doit subir l'épreuve de l'emploi des forces dont il a été doué. Il en est ainsi de Jésus. Il a reçu de Dieu les forces spirituelles et l'assurance du secours divin, même miraculeux, dont il aura besoin dans l'accomplissement de son œuvre de Messie. Il a donc reçu une

¹⁷Voir, dans l'introduction, le chapitre sur les sources de l'Évangile de Luc.

préparation *positive*. À cette préparation positive doit correspondre une *négative*, en rapport avec les écarts à éviter dans l'usage qu'il va faire de cette position et de ces dons dans sa carrière messianique. La tentation a été le moyen choisi par Dieu pour faire prendre conscience à Jésus de ces écarts. S'il marchera plus tard sans tâtonnement, sans variation, sans déviation aucune dans la voie de Dieu, ce sera grâce à cette épreuve subie au désert. La tentation a été pour Jésus ce qu'est pour un capitaine de navire l'étude de la carte marine où sont signalés les écueils sous-marins à éviter. Satan lui-même a donc été utilisé pour lui servir d'éducateur.

Jésus mettra en pratique l'enseignement de cette épreuve: il vivra humblement de la charité (8.3); jamais, il n'aura recours dans ce but à un autre moyen que la demande journalière du pain quotidien pour lui et ses douze disciples; il demeurera, comme Messie, dans la simple condition d'*homme* qu'il a prise en s'incarnant; il refusera l'usage de la force, par exemple, lorsque les foules voudront le faire roi (Jn 6.15); en vrai Israélite, il ne s'appuiera que sur Dieu et ne cherchera que l'action spirituelle qu'il lui sera donné d'exercer. Il s'abstiendra de tout miracle autre que ceux qu'autoriseront ou réclameront sa sympathie pour les êtres souffrants qui l'approcheront et sa mission de révéler au monde l'amour et la sainteté du Père (comparer 11.20). C'est ainsi qu'en obéissant aux trois règles de conduite que la tentation a gravées dans son esprit, il parviendra à accomplir sa mission messianique sans renier son triple caractère de vrai homme, de fidèle Israélite et d'humble Fils de Dieu.

Cette victoire de Jésus est le fondement de toutes les victoires particulières qu'il remportera plus tard, comme il le fera entendre lui-même dans la parabole si remarquable de l'*homme fort* et de l'*homme plus fort* (11.21-22).

2) La nature du fait.

Plusieurs commentateurs ont pris le récit à la lettre. Le diable serait, selon eux, apparu visiblement à Jésus; il se serait

entretenu réellement avec lui et l'aurait transporté corporellement sur la montagne et sur le faite du temple. Nous pensons au contraire que le choc entre les deux adversaires a eu lieu d'esprit à esprit et celui qui en a été le témoin n'est autre que Jésus lui-même, seul au désert, luttant intérieurement avec les suggestions qui le troublaient.

D'autres commentateurs ont vu en Satan des envoyés du Sanhédrin, venus faire des propositions à Jésus. Cette hypothèse pourrait à la rigueur expliquer la deuxième tentation, mais pas les deux autres.

D'autres ont pensé que Jésus raconte ici une simple parabole. Pourquoi alors Jésus se serait-il mis en scène lui-même dans une parabole? On y a vu aussi un mythe, ou également un songe ou une vision dans laquelle se serait concentrée sa méditation des semaines précédentes.

3) La forme de la narration

Si le récit de la tentation nous retrace un fait réel, mais purement spirituel, de la vie du Seigneur, lui seul évidemment peut l'avoir communiqué à ses apôtres. La question qui s'élève est de savoir si les formes dramatiques sous lesquelles ce fait est ici présenté appartiennent au fait lui-même tel que Jésus l'a perçu ou si c'est Jésus qui l'a revêtu de cette enveloppe pour le rendre accessible à ses disciples. En faveur de cette seconde opinion, on pourrait citer la parole que Jésus adresse aux soixante-dix disciples, lorsqu'il reviennent de leur mission: «Je voyais Satan tomber du ciel comme un éclair» (Lu 10.18). Il y a là évidemment une métaphore créée par Jésus lui-même, pour rendre d'une manière sensible l'impression qui remplissait son âme à la pensée des triomphes remportés sur Satan par ces chétifs instruments que Dieu lui donnait. Néanmoins, ce parallèle n'est pas décisif, car les situations sont loin d'être semblables. Il reste toujours possible, probable même, que le fait de la tentation se soit présenté à l'intuition de Jésus tel qu'il l'a raconté aux siens. Quant au but de cette communication,

il est aisé à comprendre. Cette victoire de Jésus, fondement de toutes ses victoires subséquentes, devait affermir leur confiance et leur fidélité dans les luttes analogues qu'ils auraient à soutenir. La victoire de Jésus renferme virtuellement celle de tous les siens, comme son baptême celui de toute l'Église.

Jésus paraît en même temps vouloir montrer à ses disciples quelle part importante l'Écriture a eue dans son développement et son combat spirituel et devrait, par conséquent, avoir aussi dans le leur. Une illumination particulière n'est point nécessaire; la simple obéissance envers la révélation de Dieu suffit pour rendre capable de discerner et de repousser de pareils écarts comme des séductions diaboliques.

4) La relation entre les trois récits.

L'Évangile de Jean ne mentionne pas le récit de la tentation. Il ne commence en effet qu'au moment où Jésus vient rejoindre Jean, après l'avoir quitté à la suite de son baptême, par conséquent après la tentation.

Marc se borne à indiquer le fait en deux lignes, mentionnant avec Luc la durée de quarante jours, et avec Matthieu le service des anges; il ajoute au récit de l'un et de l'autre le trait relatif aux bêtes féroces.

Matthieu et Luc ont vraisemblablement puisé à une source commune, laquelle pourrait être la tradition orale apostolique. Matthieu a rendu complètement le récit apostolique, tel qu'il existait dans la tradition judéo-chrétienne, et c'est là ce qui explique l'ordre des deux dernières tentations dans cet Évangile. Au point de vue juif, en effet, la tentation spécialement messianique, celle de la domination universelle, devait paraître le point culminant de cette grande épreuve. Luc a également reproduit le récit apostolique dans son ensemble, mais tel qu'il le trouvait déjà consigné dans un autre document plus dégagé du point de vue théocratique, et dont la teneur paraît plus conforme au cours réel des faits. L'épreuve qui s'adressait

à la foi, la foi déjà supposée inébranlable, ne peut avoir précédé les deux qui s'adressaient au manque de foi : elle doit avoir formé le point culminant de la tentation. Le domaine de la dernière tentation chez Luc est aussi supérieur à celui de la dernière tentation chez Matthieu que le temple l'est à une simple montagne ou que l'esprit l'est à l'âme.

Et maintenant, la position de Jésus est nette : il sort du désert pour entrer dans son œuvre, avec Dieu pour seul allié et le prince de ce monde pour adversaire déclaré. Il est doublement consacré, par l'onction et par l'épreuve. Et il s'avance devant l'Humanité qui l'attend.

IV. Le ministère de Jésus en Galilée (4.14-9.50)

Le chemin de Jésus est tracé : il visitera son peuple, allant de ville en ville, de hameau en hameau. Chaque fois qu'il entendra l'appel divin, il obéira. Sous l'impulsion divine avec laquelle sa volonté s'est identifiée, il parlera, il agira et répondra aux besoins du moment. Ainsi, il répandra les trésors de la grâce et déploiera les forces de l'amour divin dont il est pourvu. Lorsqu'il fera des miracles, ce sera uniquement pour illustrer le salut qu'il apporte et inviter ses auditeurs à s'en emparer. Ce récit du ministère de Jésus en Galilée est le tableau d'une humble activité à laquelle est due la fondation du règne de Dieu sur la terre.

Les trois Évangiles synoptiques placent le commencement du ministère de Jésus en Galilée sitôt après le récit du baptême et de la tentation. Matthieu et Marc précisent que Jésus se retire en Galilée après avoir appris l'arrestation de Jean-Baptiste (Mt 4.12; Mc 1.14). Que s'est-il passé entre le récit de la tentation et l'arrestation de Jean-Baptiste ? Pourquoi Jésus se retire-t-il en Galilée, puisque celle-ci est gouvernée par Hérode, qui tient Jean-Baptiste emprisonné ? Luc n'en dit rien et ne mentionne même pas l'arrestation de Jean-Baptiste. Il se borne à rattacher le commencement du ministère de Jésus à la victoire qu'il vient de remporter au désert. C'est l'Évangile de Jean qui nous donne l'information complémentaire. Jean distingue avec le plus grand soin *deux retours* en Galilée : le premier a lieu immédiatement après le baptême et la tentation (Jn 1.44), lorsque Jésus appelle à le suivre quelques-uns des jeunes Galiléens qui se sont groupés autour de Jean-Baptiste pour attendre avec lui le Messie ; le second a lieu beaucoup plus tard (Jn 4.1 et suivants) et il est mis en relation avec l'hostilité des pharisiens contre Jean-Baptiste. Entre ces deux retours, les faits suivants sont mentionnés par Jean : Jésus s'établit à Capernaüm (Jn 2.12), il fait son premier voyage à Jérusalem à la fête de Pâques et s'entretient avec Nicodème (Jn 2.13-3.21), il œuvre en Judée alors

que Jean-Baptiste travaille encore en toute liberté (Jn 3.22-36). C'est après ce ministère en Judée, qui a duré de Pâques à décembre (Jn 4.35), que Jésus revient en Galilée en passant par la Samarie.

Il est manifeste que ces deux premiers retours de Judée en Galilée ont été fondus en un par nos synoptiques comme ils l'étaient probablement dans la tradition, ce qui a fait disparaître dans la narration ordinaire presque tous les faits qui les avaient séparés. Luc pense surtout au premier, puisqu'il rattache directement ce retour à la tentation. Marc et Matthieu pensent au second, puisque selon eux il est déterminé par l'emprisonnement de Jean-Baptiste.

Le ministère de Jésus en Galilée va croissant: il évangélise tout d'abord des petits groupes de personnes, puis appelle quelques-unes d'entre elles à devenir ses disciples permanents. Puis du milieu de ses disciples, il en élève douze au rang d'apôtres. Enfin, il confie à ces douze une première mission et fait d'eux des évangélistes. Cette gradation dans la position des ouvriers correspond naturellement au développement de l'œuvre elle-même.

A. Jusqu'à l'appel des premiers disciples (4.14-44)

1. Prédication à Nazareth, rejet de Jésus (4.14-30)

4.14,15 Jésus, revêtu de la puissance de l'Esprit, retourna en Galilée, et sa renommée se répandit dans tout le pays d'alentour. ¹⁵ Il enseignait dans les synagogues, et il était glorifié par tous.

Revêtu de la puissance de l'Esprit: Jésus revient tout autre qu'il n'est allé; car le baptême a inauguré une nouvelle phase de sa vie terrestre¹.

¹Voir note de bas de page de 3.22

Le terme de *puissance* peut s'appliquer sans doute à la parole, mais il caractérise plutôt chez nos évangélistes le pouvoir miraculeux (4.36; 5.17; 6.19 etc.).

Les synagogues sont des salles de réunion, qui ont existé depuis le retour de l'exil, ou peut-être même avant la captivité. Partout où il existe une population juive un peu nombreuse, ne serait-ce que d'une dizaine de familles, même en contrée païenne, de pareils lieux de culte existent. On s'y réunit le jour du sabbat, et de plus le lundi et le jeudi, jours de tribunal et de marché. Les dignitaires (présidents de la synagogue) siègent sur une estrade dressée au fond de la salle. Tout membre de l'assemblée a le droit de parler; il témoigne de son intention en se levant (v.16).

Il enseignait: tout enseignement repose sur l'Écriture, et *parler* c'est avant tout *lire*. La lecture finie, Jésus enseigne ordinairement assis (v.20), quelquefois aussi debout (Ac 13.16).

Il ressort de Jn 2.12, comme aussi de notre verset 23 (comparer Mt 4.13), que Capernaüm est le point de départ de ces premières excursions galiléennes.

4.16 Il se rendit à Nazareth, où il avait été élevé, et, selon sa coutume, il entra dans la synagogue le jour du sabbat. Il se leva pour faire la lecture,

Jésus semble ne venir à Nazareth pour y prêcher qu'après avoir acquis déjà une certaine notoriété dans les synagogues de la contrée. Il sait bien que c'est dans cette ville qu'il va rencontrer les préjugés les plus enracinés et il espère que sa renommée déjà acquise pourra l'aider à les surmonter. C'est ainsi qu'il a déjà agi à l'égard de la Galilée en général en allant d'abord enseigner en Judée (Jn 4.43-45).

Selon sa coutume: les enfants ont accès au culte synagogaal dès l'âge de cinq à six ans; ils y sont astreints depuis leur troisième année. Jésus a donc dû fréquenter régulièrement ce lieu de culte et cela a contribué grandement à son développement religieux et intellectuel. Les lectures de l'Ancien Testament,

entendues plusieurs fois par semaine, ainsi que ses propres lectures des Écritures (il en possédait très probablement un exemplaire) lui ont donné cette connaissance parfaite des Livres saints dont témoignera tout son ministère.

4.17-19 et on lui remit le livre du prophète Ésaïe. L'ayant déroulé, il trouva l'endroit où il était écrit: 18 L'Esprit du Seigneur est sur moi, parce qu'il m'a oint pour annoncer une bonne nouvelle aux pauvres; Il m'a envoyé pour guérir ceux qui ont le cœur brisé, pour proclamer aux captifs la délivrance, et aux aveugles le recouvrement de la vue, pour renvoyer libres les opprimés, 19 pour publier une année de grâce du Seigneur.

Ce passage se trouve dans Es 61.1 et suivants.

L'Esprit du Seigneur est sur moi: c'est la paraphrase du mot *Christ*, c'est-à-dire *Oint*.

Il m'a oint: Jésus pense certainement à son baptême et s'approprie ces paroles.

Proclamer aux captifs la délivrance: littéralement, proclamer la liberté. Ces mots sont retrouvés dans Lé 25.10: «Vous sanctifierez la cinquantième année, vous publierez la liberté dans le pays pour tous ses habitants». Le jour des expiations, le 10 de Tischri², les sacrificateurs publiaient, au son de la trompette dans toute la terre d'Israël, la libération de ceux qui s'étaient vendus comme esclaves ainsi que le retour de chaque famille, qui avait aliéné ses propriétés, dans son domaine patrimonial. Josèphe parle aussi de la libération des débiteurs, ce qui peut se comprendre de la sortie de prison des prisonniers pour dettes.

Les mots **pauvres** et **année de grâce** se comprennent plus aisément dans ce sens.

²Tischri : premier mois de l'année civile juive, correspondant à la période de Septembre-Octobre.

Aux aveugles le recouvrement de la vue: le mot *aveugle* ne convient ni à l'image du jubilé ni à celle du retour de l'exil. L'hébreu littéral dit ceci: «À ceux qui sont liés, ouverture». La version des LXX paraît avoir appliqué ces mots à la privation et au recouvrement de la vue. Luc les suit, en appliquant peut-être le mot *aveugles* aux prisonniers qui de l'obscurité du cachot reviennent à la clarté du jour.

Renvoyer libres les opprimés: ces mots sont empruntés à un autre passage: Es 58.6. Peut-être était-ce un parallèle cité en marge par un copiste et qui a passé dans le texte.

Une année de grâce du Seigneur: l'année du Seigneur qui est la bienvenue, l'année choisie par le Seigneur pour accorder une faveur aux hommes. C'est la traduction d'une formule hébraïque qui signifie: l'année où Dieu exécute le décret de sa bienveillance.

4.20-21 Ensuite, il roula le livre, le remit au serviteur, et s'assit. Tous ceux qui se trouvaient dans la synagogue avaient les regards fixés sur lui. 21 Alors il commença à leur dire: Aujourd'hui cette parole de l'Écriture, que vous venez d'entendre, est accomplie.

Ces quelques mots peignent si bien la solennité de ce moment où, au milieu du silence profond de l'assemblée, la voix de Jésus retentit. Elle est la trompette du sacrificateur divin proclamant le jubilé. On comprend la gravité du mot *aujourd'hui!*

4.22 Et tous lui rendaient témoignage; ils étaient étonnés des paroles de grâce qui sortaient de sa bouche, et ils disaient: N'est-ce pas le fils de Joseph?

Tous lui rendaient témoignage: ces mots sont sans doute en relation avec l'expression «glorifié par tous» du verset 15.

Les paroles de grâce: ce sont les paroles dans lesquelles la grâce divine se déploie aux oreilles des auditeurs avec une facilité et une abondance qui les surprend. Le mot *grâce* s'applique donc à la grâce de Dieu et non à celle de Jésus. Mais l'étonnement n'est pas la foi; il peut même l'exclure. Et c'est ce qui arrive en ce moment. Au lieu de s'appropriier les offres de la grâce divine, ils ne pensent qu'au contraste entre de telles paroles et ce qu'ils savent de celui qui les prononce. D'où la question: «**N'est-ce pas le fils de Joseph?**» «De si grands bienfaits venant par ce jeune homme que nous avons vu travailler avec son père dans l'atelier, comme l'un de nous! Qui peut le croire?» La critique empêche chez eux la foi de naître parce qu'il leur manque le désir d'être délivré du péché, et la soif de pardon et de sainteté.

Jésus mesure d'un coup d'œil la portée de ces remarques qui circulent dans l'auditoire: il comprend que les cœurs sont fermés à la grâce qu'il vient offrir.

4.23 Jésus leur dit: Sans doute vous m'appliquerez ce proverbe: Médecin, guéris-toi toi-même; et vous me direz: Fais ici, dans ta patrie, tout ce que nous avons appris que tu as fait à Capernaüm.

On ne peut comprendre pourquoi Jésus utilise ici ce proverbe et parle de médecin et de guérison que si l'on met ces mots en relation avec le passage d'Ésaïe qu'il vient de lire et d'appliquer, et notamment ces mots: «... pour guérir ceux qui ont le cœur brisé». Jésus anticipe les commentaires de ses auditeurs. Peut-être ceux-ci lui ont-ils fait la remarque suivante: «Tu nous offres de nous guérir de nos misères; tire-toi d'abord des tiennes propres». Ces misères dont Jésus parle sont celles de leur péché; la misère de Jésus, dont il doit se tirer lui-même, est sans doute celle de son humble position actuelle où il n'a encore obtenu l'adhésion d'aucun des grands de la terre, pas même de ses compatriotes. C'est surtout l'insuccès qui consistera dans son rejet futur, que Jésus prévoit déjà (v.25-27). C'est ce que montre le futur *vous me direz*.

La parole suivante a trait au peu de confiance que Jésus trouve en ce moment même à Nazareth. Pour prévenir un échec dans sa propre ville, il n'y aurait qu'un moyen: faire un miracle, comme on prétend qu'il en a accompli ailleurs. C'est ici la tentation du désert qui continue de poursuivre Jésus: justifier sa prétention messianique par une exhibition de puissance miraculeuse.

4.24-27 Mais, ajouta-t-il, je vous le dis en vérité, aucun prophète n'est bien reçu dans sa patrie. ²⁵ Je vous le dis en vérité: il y avait plusieurs veuves en Israël du temps d'Élie, lorsque le ciel fut fermé trois ans et six mois et qu'il y eut une grande famine sur toute la terre; ²⁶ et cependant Élie ne fut envoyé vers aucune d'elles, si ce n'est vers une femme veuve, à Sarepta, dans le pays de Sidon. ²⁷ Il y avait aussi plusieurs lépreux en Israël du temps d'Élisée, le prophète; et cependant aucun d'eux ne fut purifié, si ce n'est Naaman le Syrien.

V.24: Jésus exprime cette idée que, si ses compatriotes le reçoivent de cette manière, cela est conforme à une expérience générale. On devait donc s'y attendre. Personne n'a plus de peine à discerner le caractère exceptionnel d'un envoyé de Dieu que ceux qui ont vécu avec lui sur un pied de familiarité. Comparer avec Jn 4.44, où cette même loi est appliquée à tous les Galiléens en général.

V.25: Jésus a mis en garde ses auditeurs contre leur incrédulité en leur montrant le préjugé sur lequel elle repose. Il leur en montre maintenant le danger: «Prenez garde à ce que vous faites! Si vous ne voulez pas de la guérison que je vous offre, ce seront d'autres qui en profiteront». Ces paroles vont d'ailleurs bien au-delà de l'assemblée présente, elles concernent Israël tout entier, dans sa relation avec les païens.

Trois ans et demi: les textes de 1 R 17.1 et 18.1 parlent d'une famine de deux ans et demi. Comme le chiffre de trois

ans et demi se retrouve dans Ja 5.17, il doit appartenir à la tradition juive. Depuis la persécution d'Antiochus Epiphane, ce chiffre est devenu comme le symbole de la durée des calamités nationales (Da 12.7). La privation de la première pluie doit avoir été précédée par les six mois ordinaires de la belle saison; de plus, entre le retour de la pluie, après la sécheresse, et la première moisson se sont encore écoulés plusieurs mois de famine. On arrive donc au chiffre indiqué.

Toute la terre: cette expression désigne ici la terre d'Israël avec les contrées avoisinantes.

V.26: comparer 1 R 17.9 et suivants. Il y a une petite incorrection: la veuve de Sarepta n'était pas une veuve d'Israël. La restriction ne porte en réalité que sur la notion de *veuve* en général, en faisant abstraction de la détermination en *Israël*.

V.27: comparer 2 R 5.14. Le passage de 2 R 7.3 montre que la lèpre était bien présente en Israël.

Encore à cette heure, le peuple juif est sous le poids du jugement ici annoncé: il est privé des œuvres de grâce et de guérison spirituelle que son Messie accomplit chez les païens.

4.28-30 Ils furent tous remplis de colère dans la synagogue, lorsqu'ils entendirent ces choses. 29 Et s'étant levés, ils le chassèrent de la ville, et le menèrent jusqu'au sommet de la montagne sur laquelle leur ville était bâtie, afin de le précipiter en bas. 30 Mais Jésus, passant au milieu d'eux, s'en alla.

Cette menace les exaspère, tout d'abord parce que Jésus se compare à un Élie ou un Élisée, et ensuite parce qu'il les assimile au peuple idolâtre des dix tribus.

V.29: la ville actuelle de Nazareth est construite sur une pente, dans laquelle se trouve une petite falaise de 12 à 15 mètres de haut.

V.30: il n'y a aucune raison de voir un miracle dans la manière dont Jésus s'éloigne. La majesté de sa personne et la fermeté de son regard imposent à ces gens furieux.

Néanmoins, on peut aussi dire avec un commentateur: «Voilà le miracle qu'il leur laisse, faute d'autres».

Cette visite à Nazareth n'est pas la même que celle racontée dans Matthieu 13 et Marc 6. Luc raconte vraisemblablement ici la première visite de Jésus à Nazareth; Matthieu et Marc décrivent une deuxième visite, qui se situera au point culminant de son ministère galiléen. Cette deuxième visite sera plus calme et Jésus y accomplira des guérisons. Les gens se seront probablement familiarisés avec son rôle prophétique.

2. Court séjour à Capernaüm (4.31-44)

a) Guérison d'un démoniaque à la synagogue (4.31-37)

4.31,32 Il descendit à Capernaüm, ville de la Galilée; et il enseignait, le jour du sabbat. 32 On était frappé de sa doctrine; car il parlait avec autorité.

Capernaüm: dès maintenant, Jésus y fixe sa résidence ordinaire et en fait le centre de son évangélisation galiléenne (Mt 4.13, Jn 2.12). Dans Mt 9.1, Capernaüm est appelée *sa propre ville*. Ce nom ne se rencontre nulle part dans l'Ancien Testament. Il peut signifier *bourg de Nahum* (par allusion au prophète de ce nom) ou, plus probablement, *bourg de la consolation*. L'historien Josèphe y décrit une source abondante, appelée Capharnaüm par les habitants. L'agriculture, la pêche et le commerce en ont fait une cité florissante. C'est la ville la plus importante de la contrée septentrionale du lac. Elle est la capitale juive de la Galilée, comme Tibériade en est la capitale païenne.

Le complément «ville de la Galilée» est mentionné puisque c'est la première fois que ce nom paraît dans le récit et que cet Évangile est destiné à des païens qui ne connaissent pas la Palestine.

Le jour du sabbat: littéralement, en grec: *pendant les sabbats*. Ce pluriel indique l'habitude, mais il peut aussi désigner un sabbat unique.

Il parlait avec autorité: Jésus se distingue dans son enseignement des docteurs israélites. Ces derniers discutent sur les textes et les dissèquent; Jésus pose la vérité, dans l'assurance qu'elle se justifie d'elle-même dans la conscience des auditeurs (comparer Mc 1.22; Mt 7.28, 29). L'exemple suivant montre bien le droit que Jésus a de s'attribuer cette autorité.

4.33,34 Il se trouva dans la synagogue un homme qui avait un esprit de démon impur, et qui s'écria d'une voix forte: 34 Ah! qu'y a-t-il entre nous et toi, Jésus de Nazareth? Tu es venu pour nous perdre. Je sais qui tu es: le Saint de Dieu.

Un esprit de démon impur: le mot *esprit* désigne l'influence et le *démon impur* en est l'auteur (voir Ap 16.14). La crise violente qui se déclare subitement chez cet homme provient de la lutte entre les deux souffles contraires qui agissent sur lui. C'est ce qu'indique bien le contraste entre le terme d'*impur* et celui de *Saint de Dieu*. Une puissance sainte exerce son influence sur l'âme de ce malheureux qui est sous l'empire d'une puissance hostile à Dieu. L'exclamation *ah!* exprime la surprise mêlée de crainte.

Qu'y a-t-il entre nous et toi: cette expression est employée chez les Juifs, et aussi parfois chez les Grecs, pour dire: «Qu'avons-nous à démêler ensemble?» Ici, il faut la comprendre ainsi: «Quel mal t'avons-nous fait pour que tu viennes nous troubler dans la jouissance de notre propriété?» Le pluriel *nous* ne désigne pas le démon et le possédé, puisque le second s'identifie avec le premier, mais tous les autres esprits malins qui sont parvenus, comme celui-ci, à s'emparer d'un être humain³.

Tu es venu pour nous perdre: la perte qu'il redoute, c'est d'être renvoyé dans l'abîme, où de tels esprits attendent le jugement (8.31; Mt 8.29). Cet abîme est le vide qu'éprouve

³Le récit de Marc (5.9) nous montre qu'un homme peut être possédé par plusieurs démons.

une créature qui n'a aucun point d'appui en dehors d'elle, ni dans le monde matériel, comme les hommes doués d'un corps, ni en Dieu, comme les anges fidèles. En s'emparant d'un être humain, ils cherchent à se mettre en contact avec les réalités sensibles. Dès qu'ils perdent cette position, il ne leur reste que le vide de leur propre subjectivité.

Je sais qui tu es: le Saint de Dieu: l'antipathie n'est pas moins clairvoyante que la sympathie. L'une et l'autre font aisément discerner en Jésus un être unique et exceptionnel. Le terme *Saint de Dieu* est aussi employé par Pierre (Jn 6.69). Dans l'Ancien Testament, il ne se trouve que dans le Psaume 106.16, où il désigne le grand sacrificateur Aaron en raison de la sainteté de sa charge.

4.35 Jésus le menaça, disant: Tais-toi, et sors de cet homme. Et le démon le jeta au milieu de l'assemblée, et sortit de lui, sans lui faire aucun mal.

Tais-toi: un pareil hommage doit répugner profondément au sentiment de Jésus. Il n'y reconnaît pas l'accent d'un homme libre et il comprend le parti que l'on pourrait tirer un jour d'un témoignage aussi suspect (11.15). Il met fin à cette scène par deux ordres tranchants: *Tais-toi! Sors!*

Sors de cet homme: Jésus distingue les deux êtres jusqu'ici confondus en un dans la conscience du malade; cette distinction est en effet la condition de la guérison. Mais le divorce réel ne peut se réaliser pleinement qu'au moyen d'une lutte violente.

Le démon le jeta: le bourreau ne lâche sa proie qu'après lui avoir fait subir une dernière torture.

Sans lui faire aucun mal: les témoins s'attendaient à trouver cet homme blessé ou mort; en le relevant, ils constatent avec surprise son bon état de conservation.

4.36,37 Tous furent saisis de stupeur, et ils se disaient les uns aux autres: Quelle est cette parole? il com-

mande avec autorité et puissance aux esprits impurs, et ils sortent! 37 Et sa renommée se répandit dans tous les lieux d'alentour.

On peut se figurer l'émotion de cette assemblée qui, tandis qu'elle écoutait dans un silence religieux l'enseignement de Jésus, voit tout à coup éclater dans son sein une pareille tempête, une lutte sensible entre les deux puissances invisibles qui se disputent l'empire de l'Humanité.

Quelle est cette parole? S'agit-il de l'ordre donné qui a conduit à la guérison du malade ou de l'enseignement dispensé par Jésus? Vraisemblablement les deux. L'autorité souveraine et la force irrésistible avec laquelle Jésus se fait obéir des démons sont opposées aux formules et aux simagrées par lesquelles les exorcistes prétendaient chasser les démons. La manière dont Jésus guérit diffère autant de celle de ces gens que son mode d'enseignement diffère de celui des scribes⁴.

⁴Godet termine ce morceau par une note sur les démoniaques. Certaines affirmations pourraient être réfutées par les données actuelles de la psychiatrie; d'autres, cependant, restent valables et méritent d'être relevées.

L'opinion qui prévaut de nos jours est que ces «démoniaques» guéris par Jésus étaient en fait des malades atteints de troubles neurologiques et/ou psychiatriques. Les évangélistes auraient attribué ces maladies à des possessions démoniaques, partageant ainsi les préjugés populaires de l'époque. Jésus, dans la manière dont il guérissait ces états maladifs, se serait accommodé à cette idée superstitieuse.

Godet souligne les points suivants:

-Les évangélistes, tout en rangeant les possédés dans la classe des malades, leur assignent toujours une place à part parmi ceux-ci.

-Jésus ne fait pas que de s'accommoder des idées superstitieuses de ses disciples, il les confirme en donnant à ceux-ci «le pouvoir de chasser les démons» (Lu 9.1) et de «marcher sur les forces de l'ennemi» (Lu 10.19). Il leur explique, par la victoire personnelle qu'il a remportée sur le prince des démons, celle qu'il remporte si aisément chaque jour sur ses suppôts (Lu 11.21, 22). Il distingue même différentes catégories de démons dont l'une ne peut être expulsée qu'au moyen d'une préparation spéciale (Mc 9.29). Il avait donc bien l'idée d'une possession proprement dite. Se serait-il trompé? Aurait-il pu exercer un pouvoir aussi absolu sur cette espèce de maladie, s'il en avait méconnu grossièrement la nature? Dans ce dernier cas, comment aurait-il pu s'exprimer ainsi: «Si je chasse les démons par

b) Guérison de la belle-mère de Pierre (4.38-39)

4.38,39 En sortant de la synagogue, il se rendit à la maison de Simon. La belle-mère de Simon avait une violente fièvre, et ils le prièrent en sa faveur. 39 S'étant penché sur elle, il menaça la fièvre, et la fièvre la quitta. A l'instant elle se leva, et les servit.

Simon: d'après Jn 1.44, Simon Pierre est originaire de Bethsaïda. D'après notre passage, il doit habiter Capernaüm. Pierre est marié, car le mot grec *penthera* désigne la mère de l'épouse et non la seconde femme du père (voir aussi 1 Co 9.5). Pierre et son épouse demandent à Jésus de guérir la malade.

On voit par ce passage que Jésus, en revenant de Judée, est rentré au sein de sa propre famille et a renvoyé les jeunes gens qu'il a ramenés avec lui, chacun dans la sienne (comparer 5.1-11). Jésus est accompagné en ce moment, d'après Mc 1.29, de Simon, d'André, de Jacques et de Jean, quatre d'entre les jeunes Galiléens rencontrés auprès de Jean-Baptiste en Judée.

S'étant penché sur elle: dans Matthieu (Mt 8.15), Jésus *touche* la malade, comme pour lui communiquer quelque

le doigt de Dieu, le règne de Dieu s'est donc approché de vous» (Lu 11.20)?

-Dieu a permis l'invasion de puissances malfaisantes, non seulement dans la sphère morale, mais aussi dans le domaine physico-psychique de la vie humaine. Par l'arrivée du Christ, le Saint de Dieu, il était nécessaire que la guérison de pareils malades devienne l'emblème le plus significatif de la délivrance morale radicale qu'il apportait à l'Humanité. L'apôtre Paul écrivait (1 Co 15.25): «Il faut qu'il règne jusqu'à ce qu'il ait mis tous ses ennemis sous ses pieds». Alors sa mission sera accomplie.

Des ouvrages plus récents (L'occultisme à la lumière du Christ. M.Ray, 1959/ Occultisme et Cure d'âme. K.E.Koch, 1972) montrent bien la difficulté à préciser la frontière entre des troubles psychiatriques et la possession démoniaque, qui reste rare. Plusieurs éléments suggèrent cette dernière: l'ouverture progressive au monde occulte chez le malade (et parfois aussi sa famille proche), la confiscation de la volonté par une puissance inconnue, la résistance à l'annonce de l'Évangile, et rétrospectivement, la délivrance qui suit la confession des péchés, la repentance et la proclamation de la victoire du Christ.

chose. Dans Marc (Mc 1.30), il la *prend par la main*, comme pour la faire lever.

Il menaça la fièvre: cela n'implique pas nécessairement que Jésus personnifie la maladie. Ce verbe signifie souvent: parler d'un ton ferme, sévère, qui n'admet pas de résistance (comparer Mt 8.26).

c) Autres guérisons (4.40-44)

4.40,41 Après le coucher du soleil, tous ceux qui avaient des malades atteints de diverses maladies les lui amenèrent. Il imposa les mains à chacun d'eux, et il les guérit. 41 Des démons aussi sortirent de beaucoup de personnes, en criant et en disant: Tu es le Fils de Dieu. Mais il les menaçait et ne leur permettait pas de parler, parce qu'ils savaient qu'il était le Christ.

Les trois synoptiques racontent ici à peu près de la même manière, tant le souvenir de cette soirée s'est fortement empreint dans la tradition.

Après le coucher du soleil: littéralement, *le soleil se couchant*. Cela montre bien l'impatience avec laquelle ce moment est attendu. Il marque en effet la fin du sabbat, ce qui donne enfin la possibilité aux gens d'apporter les malades sans désobéir à la Loi (comparer Jn 5.10).

Il imposa les mains à chacun: les deux autres synoptiques n'en parlent pas. Cet acte est le symbole d'une transmission, soit celle d'une charge (Moïse et Josué, De 34.9; No 8.10; 1 Ti 5.22), soit celle d'une bénédiction (Ge 48.14) ou d'une malédiction (Lé 4.4, 15, 25) ou d'un don (2 Ti 1.6) ou même, comme ici, d'une force physique (Ac 9.17). Cet acte n'est pas indispensable, car Jésus peut guérir d'une simple parole (Lu 7.6-10) ou même d'un simple acte de volonté (Jn 4.50). Cependant, il y a quelque chose de profondément humain dans cet acte de poser sa main sur celui à qui l'on veut faire

du bien. C'est un geste de tendresse, le signe de la communication bienfaisante. Chaque fois que Jésus se sert d'un moyen *matériel* pour opérer une guérison, son but est d'établir, sous la forme qui convient le mieux au cas donné, un lien personnel entre le malade et lui; car il veut non seulement guérir, mais ramener à Dieu; et pour cela, il veut lier la conscience du malade à sa personne, agent de la grâce divine au sein de l'Humanité. C'est ce but moral qui explique la diversité des moyens employés. Ici, la répétition de l'acte d'imposition pour *chaque* malade a le même but: celui de leur donner un signe de sympathie absolument personnelle et les placer sous l'influence morale et physique de Jésus qui accomplit cet acte symbolique à leur égard.

V.41: les démoniaques forment, comme à l'ordinaire, une catégorie à part.

Tu es le Fils de Dieu: il y a chez les démoniaques un sentiment de la nature supérieure de Jésus. Le démoniaque guéri à la synagogue a reconnu en Jésus le *Saint de Dieu*. Le terme utilisé ici procède d'une impression analogue; car le trait essentiel de la nature divine, c'est la sainteté. En discernant la sainteté de Jésus, les démons reconnaissent le représentant visible de Celui devant lequel ils tremblent (voir Ja 2.19). Cette exclamation est comme une anticipation de l'adoration forcée qu'ils lui rendront un jour (Ph 2.10). Aussi, Jésus ne peut-il accepter cet hommage, arraché par la crainte.

Pourquoi ces démons font-ils une telle profession? Veulent-ils compromettre Jésus en excitant une effervescence dangereuse dans le peuple, ou en faisant croire à un lien de solidarité entre l'œuvre de Jésus et la leur? Quoi qu'il en soit, Jésus se doit de séparer énergiquement sa cause de la leur.

4.42-44 Dès que le jour parut, il sortit et alla dans un lieu désert. Une foule de gens se mirent à sa recherche, et arrivèrent jusqu'à lui; ils voulaient le retenir, afin qu'il ne les quittât point. ⁴³ Mais il leur dit: Il faut aussi que j'annonce aux autres villes la bonne

nouvelle du royaume de Dieu; car c'est pour cela que j'ai été envoyé. ⁴⁴ Et il prêchait dans les synagogues de la Galilée.

Dans un lieu désert: plus un serviteur de Dieu déploie d'activité au dehors, plus il a besoin de renouveler sa force intérieure dans le recueillement. Jésus est aussi soumis à cette loi. Chaque matin, il doit obtenir de nouveau ce qui lui est nécessaire pour le jour qui s'avance; car il *vit par le Père* (Jn 6.57).

Aux autres villes: Jésus ne peut rester à Capernaüm et se limiter à une évangélisation stationnaire. Il se doit d'annoncer la bonne nouvelle aux autres villes.

Jusqu'ici Jésus a prêché sans être suivi d'un cortège de disciples permanents. Mais à mesure que son œuvre grandit, il sent le besoin de lui donner plus de consistance et de s'attacher comme disciples réguliers ceux que le Père lui a amenés comme premiers croyants. Une phase nouvelle commence, caractérisée également par l'apparition des conflits.

B) De l'appel des premiers disciples jusqu'à la nomination des douze (5.1-6.11)

1. Pêche miraculeuse, vocation de quatre disciples (5.1-11)

5.1-3 Comme Jésus se trouvait auprès du lac de Génésareth, et que la foule se pressait autour de lui pour entendre la parole de Dieu, ² il vit au bord du lac deux barques, d'où les pêcheurs étaient descendus pour laver leurs filets. ³ Il monta dans l'une de ces barques, qui était à Simon, et il le pria de s'éloigner un peu de terre. Puis il s'assit, et de la barque il enseignait la foule.

Le lac de Génésareth: l'Ancien Testament parle quelquefois de la mer de Kinnéret (No 34.11; De 3.17). C'était aussi

le nom d'une ville située dans cette contrée (Jo 19.35). C'est peut-être de ce nom qu'est venu celui de Génésareth. Matthieu et Jean l'appellent la mer de Galilée ou de Tibériade (Mt 4.18; Jn 6.1; 21.1). Le nom de Génésareth peut signifier *jardin des princes ou jardin de la richesse*. Le lac mesure 21 kilomètres dans la longueur et 12 kilomètres dans la largeur la plus grande. Il est très abondant en poissons, ce qui donne lieu à un assez grand commerce.

V.2: la pêche de nuit, moment le plus favorable, est terminée. Les bateaux sont tirés sur la grève et les pêcheurs nettoient leurs filets. Pour mieux se faire entendre, Jésus monte sur une barque et s'éloigne quelque peu du rivage. De là, il jette le filet de la Parole sur la foule qui se tient sur le rivage. Puis, ayant terminé ce qu'il avait à dire, il voit dans cette situation le moment favorable, préparé d'en haut, pour appeler ces jeunes croyants à la pêche spirituelle dont il vient de leur donner l'exemple.

5.4,5 Lorsqu'il eut cessé de parler, il dit à Simon: Avance en pleine eau, et jetez vos filets pour pêcher. 5 Simon lui répondit: Maître, nous avons travaillé toute la nuit sans rien prendre; mais, sur ta parole, je jeterai le filet.

L'ordre *avance* s'adresse à Pierre seul; *jetez* s'adresse à tous. La nuit étant le moment le plus favorable pour pêcher, le raisonnement de Pierre est naturel. Mais la foi se base sur d'autres faits que la raison: «Sur ta parole, ... ⁵»

5.6,7 L'ayant jeté, ils prirent une grande quantité de poissons, et leur filet se rompait. 7 Ils firent signe à leurs

⁵Le terme parole traduit le mot grec rhema. Il a un sens plus personnel que le terme grec logos. On retrouve le mot rhema 67 fois dans le Nouveau Testament. Quelques exemples: Mt 26.75; Lu 2.19; Lu 2.29; Lu 3.2; Jn 6.63; Jn 8.47; Jn 14.10...

Le mot logos est retrouvé 317 fois dans le Nouveau Testament.

compagnons qui étaient dans l'autre barque de venir les aider. Ils vinrent et ils remplirent les deux barques, au point qu'elles enfonçaient.

Le miracle signalé ici est le fait soit d'une connaissance surnaturelle manifestée par Jésus (il sait qu'il y a un banc de poissons de ce côté-ci et à ce moment précis) soit d'un acte de volonté de sa part (il rassemble les poissons de ce côté).

5.8-10a Quand il vit cela, Simon Pierre tomba aux genoux de Jésus, et dit: Seigneur, retire-toi de moi, parce que je suis un homme pêcheur. 9 Car l'épouvante l'avait saisi, lui et tous ceux qui étaient avec lui, à cause de la pêche qu'ils avaient faite. 10a Il en était de même de Jacques et de Jean, fils de Zébédée, les associés de Simon.

Retire-toi de moi: chaque fois que la puissance divine se manifeste, elle réveille le sentiment du péché et par conséquent de la crainte. D'où le désir de Pierre de mettre un peu de distance entre lui et Jésus: «Retire-toi de moi, écarte-toi de moi». À l'expression plus familière de Maître (v.5), Pierre substitue ici celle de **Seigneur** qui répond mieux à l'émotion religieuse dont il est saisi.

Les mots **un homme** accentuent la notion de l'individualité.

5.10b,11 Alors Jésus dit à Simon: Ne crains point; désormais tu seras pêcheur d'hommes. 11 Et, ayant ramené les barques à terre, ils laissèrent tout, et le suivirent.

Jésus répond à Pierre, mais le résultat décrit au verset 11 montre bien que moralement il s'adresse à tous. D'après Matthieu et Marc, la vocation est expressément adressée aux quatre disciples.

Désormais tu seras pêcheur d'hommes: littéralement: «à partir de maintenant des humains tu seras prenant vivants».

La mission que Jésus leur confie dès maintenant est une mission permanente qui a un caractère nouveau. « Sans doute, vous ne changerez pas de métier, mais le métier changera d'objet ». Leur nouveau travail d'évangéliste est de prendre dans le monde des hommes vivants pour les amener à Dieu.

À la rupture de ces jeunes gens avec leur ancien métier correspond naturellement l'engagement moral de la part de Jésus de pourvoir désormais à leur entretien. Jésus fonde ainsi une classe de croyants qui se consacreront tout entiers à son œuvre ici-bas et à la subsistance desquels il se charge de pourvoir.

Les trois synoptiques racontent la vocation de ces disciples et le fait qu'ils abandonnent tout pour suivre Jésus. Curieusement, Matthieu et Marc omettent le récit de la pêche miraculeuse. Le récit traditionnel n'a probablement conservé que le fait historiquement important, la vocation de ces quatre disciples. Luc a possédé une source particulière qui remettait cet appel dans son cadre naturel complet.

2. Guérison d'un lépreux (5.12-16)

Chez Luc comme chez Marc (Mc 1.40), la guérison du lépreux a lieu dans la première course d'évangélisation que Jésus fait avec ses disciples. Chez Matthieu (Mt 8.1), c'est en descendant de la colline où il a prononcé le sermon sur la montagne que Jésus rencontre et guérit cet homme. Cette dernière indication est si précise et celle des deux autres si vague qu'il est naturel d'accorder dans ce cas la préférence à Matthieu.

La lèpre est une maladie affreuse, qui progresse lentement, rongant les chairs, envahissant membre après membre et finissant par consumer les os eux-mêmes. Il n'y a presque pas d'espoir de guérison. Pour éviter la contagion, le lépreux doit sortir de sa famille et de son milieu social. Il vit avec d'autres lépreux à une certaine distance des lieux habités (voir Lé 13). On lui amène sa nourriture dans des endroits convenus. D'un point de vue religieux, il est considéré comme souillé; sa maladie paraît être un châtement direct de Dieu. Dans les cas exces-

sivement rares de guérison, il n'est réhabilité dans la communauté que sur une déclaration officielle du sacrificateur et après l'offrande du sacrifice prescrit par la Loi (voir Lé 14).

5.12,13 Jésus était dans une des villes; et voici, un homme couvert de lèpre, l'ayant vu, tomba sur sa face, et lui fit cette prière: Seigneur, si tu le veux, tu peux me rendre pur. 13 Jésus étendit la main, le toucha, et dit: Je le veux, sois pur. Aussitôt la lèpre le quitta.

Ce lépreux, rongé par la maladie, viole les prescriptions légales qui lui imposent de se tenir à distance des gens non atteints par cette maladie. Il n'en a cure: il cherche Jésus, se jette à ses pieds et implore la guérison. Le dialogue est identique dans les trois synoptiques.

Si tu le veux, tu peux me rendre pur: les trois évangélistes disent *purifier* au lieu de *guérir*, à cause de l'idée de souillure attachée à cette maladie. Ces mots expriment à la fois une profonde angoisse et une grande foi. Il sait que d'autres malades ont été guéris, d'où sa foi; mais il est probablement le premier malade de son espèce qui parvient jusqu'à Jésus et réclame son secours, de là son anxiété.

Jésus étendit la main, le toucha: ce détail a impressionné les témoins oculaires puisque les trois synoptiques racontent la même chose. Chacun connaît le caractère contagieux de la lèpre; en touchant le malade, Jésus risque de se souiller. Mais il sait bien que ce sera sa force qui l'emportera sur la maladie, et non l'inverse. D'ailleurs, au cours de sa vie, n'a-t-il pas affronté un risque bien plus grand: le contact de sa nature pure avec notre souillure?

Je le veux, sois pur: la réponse est identique dans les trois récits. L'effet de la guérison est interprété de manière légèrement différente entre les Évangiles.

5.14 Puis il lui ordonna de n'en parler à personne. Mais, dit-il, va te montrer au sacrificateur, et offre pour

ta purification ce que Moïse a prescrit, afin que cela leur serve de témoignage.

Jésus tient avant tout à ce que la Loi soit respectée (Mt 5.17. Voir Lé 14) afin que nul ne puisse l'accuser de la mépriser. Il enjoint donc le lépreux de se montrer au sacrificateur afin que ce dernier puisse constater la guérison et lui permettre de réintégrer sa famille et son milieu social. En faisant l'offrande réglementaire, le malade guéri témoignera du respect de Jésus pour la Loi mosaïque.

Cette parole de Jésus prouve qu'il se sent déjà l'objet de graves accusations à Jérusalem. L'Évangile de Jean nous montre que l'hostilité du parti régnant commençait à se porter de Jean-Baptiste sur Jésus (Jn 4.1). De plus, après avoir guéri le paralytique à la piscine de Béthesda, Jésus fut accusé de violer le sabbat et il dut se défendre vigoureusement en montrant son respect de la Loi mosaïque. Malgré cela, les Juifs cherchaient à le faire mourir (Jn 5.18).

D'après Marc (Mc 1.45), le lépreux ne tiendra pas compte de la défense de Jésus et par cette désobéissance entravera son œuvre en Galilée.

5.15,16 Sa renommée se répandait de plus en plus, et les gens venaient en foule pour l'entendre et pour être guéris de leurs maladies. 16 Et lui, il se retirait dans les déserts, et priait.

Jésus puise en Dieu la force qu'il déploie ensuite dans ses heures d'activité, d'où son désir de se retirer dans les déserts pour prier. Il cherche également à lutter contre la surexcitation populaire produite par sa prédication et surtout par ses miracles. La prière est le contrepoids qu'il oppose à tous les dangers d'altération, intérieurs ou extérieurs, qui menacent son œuvre. Les verbes à l'imparfait montrent bien que cette pratique est une habitude.

3. Guérison d'un paralytique (5.17-26)

5.17-19 Un jour Jésus enseignait. Des pharisiens et des docteurs de la loi étaient là assis, venus de tous les villages de la Galilée, de la Judée et de Jérusalem; et la puissance du Seigneur se manifestait par des guérisons. 18 Et voici, des gens, portant sur un lit un homme qui était paralytique, cherchaient à le faire entrer et à le placer sous ses regards. 19 Comme ils ne savaient par où l'introduire, à cause de la foule, ils montèrent sur le toit, et ils le descendirent par une ouverture, avec son lit, au milieu de l'assemblée, devant Jésus.

Le premier Évangile (Mt 9.1 et suivants) place ce récit dans le cycle du voyage à Gadara, après le retour à Capernaüm et avant la vocation de Matthieu. Marc (Mc 2.3 et suivants) le place, comme Luc, après la guérison du lépreux et, comme Matthieu, avant la vocation du péager Lévi. On voit que, si dans la tradition orale il s'est formé certaines séries de récits, il s'est produit cependant entre elles des interversions, avant que la tradition ne les fixe par écrit.

Les docteurs de la loi ou les scribes ne sont pas, comme les pharisiens ou les sadducéens, un parti théologico-politique. Ce sont les juristes israélites, les experts dans les questions de la Loi. Ici, ils ont sans doute été adjoints à dessein aux pharisiens envoyés de Jérusalem afin de surveiller Jésus et au besoin discuter avec lui (v.21).

5.20,21 Voyant leur foi, Jésus dit: Homme, tes péchés te sont pardonnés. 21 Les scribes et les pharisiens se mirent à raisonner et à dire: Qui est celui-ci, qui profère des blasphèmes? Qui peut pardonner les péchés, si ce n'est Dieu seul?

Voyant leur foi: Jésus reconnaît la foi du malade, mais aussi celle des porteurs. Il l'accueille comme un de ceux *que le Père lui amène* (Jn 6.44).

Tes péchés te sont pardonnés: l'idée juive ordinaire est que la maladie est en général le châtiment de quelque péché. Le paralytique a peut-être peur que ses propres péchés ne soient un obstacle à la guérison, aussi Jésus, discernant cette angoisse intérieure, s'empresse-t-il de le soulager en lui annonçant le pardon de ses péchés.

On peut se poser la question suivante: Jésus annonce-t-il le pardon parce qu'il le *sait* déjà accordé par Dieu⁶, ou parce qu'il pardonne lui-même? D'après le verset 24, il pardonne sur la terre en même temps que Dieu pardonne dans le ciel. D'après Jn 5.21, «le Fils donne la vie à qui *il veut*;» mais d'après le verset 19, le Fils «ne fait que ce qu'il *voit faire* au Père». Le Fils exécute donc bien sa volonté personnelle, mais sa volonté est puisée dans celle du Père.

Jésus a discerné chez le malade non seulement le sentiment de la souffrance, mais aussi celui du péché; et il le traite selon le mandat qu'il a reçu quand il est venu sur la terre (Jn 6.40).

Qui peut pardonner les péchés, si ce n'est Dieu seul? D'un premier coup d'œil, cette remarque des scribes et des pharisiens paraît fondée. Plusieurs exégètes y répondent en invoquant la divinité de Jésus. Mais cela n'est pas conforme à l'emploi du titre de *Fils de l'homme*, en vertu duquel Jésus va s'attribuer la compétence de pardonner (v.24). En tous cas, ses adversaires ne peuvent envisager une telle réponse. Mais Dieu n'a-t-il pas délégué son droit de grâce à un homme digne de toute sa confiance, dont il a fait son mandataire sur la terre pour la grande œuvre du salut? Voilà précisément la position que s'attribue Jésus au verset 24. La seule question est de savoir si cette prétention est fondée. Jésus y répond au verset suivant.

5.22-24 Jésus, connaissant leurs pensées, prit la parole et leur dit: Quelles pensées avez-vous dans vos cœurs? 23 Lequel est le plus aisé, de dire: Tes

⁶Littéralement: « Tes péchés t'ont été remis ». Bovon dit ceci: « En mettant le verbe au parfait, Luc exprime à la fois que le pardon a été octroyé et qu'il entre en vigueur maintenant ».

péchés te sont pardonnés, ou de dire: Lève-toi, et marche? 24 Or, afin que vous sachiez que le Fils de l'homme a sur la terre le pouvoir de pardonner les péchés: Je te l'ordonne, dit-il au paralytique, lève-toi, prends ton lit, et va dans ta maison.

Jésus connaît leurs pensées, par une intuition de l'esprit (voir N 2.25; Mc 2.8).

V.23: Jésus ne veut pas dire qu'il est plus aisé de guérir que de pardonner, mais qu'il est plus facile d'être convaincu d'imposture quand on prétend guérir miraculeusement que quand on s'arroge à tort le droit de pardonner. Le sens est: « Vous dites que ce sont de vains mots que ceux-ci: « Tes péchés te sont pardonnés » eh bien, nous allons voir si ce sera aussi un vain mot que celui-ci: « Lève-toi et marche »⁷.

V.24: Jésus guérit sur le champ le malade, montrant ainsi qu'il a le pouvoir en même temps de guérir et de pardonner. En disant « sur la terre », Jésus se déclare l'agent ici-bas de Celui qui pardonne dans le ciel.

Il y a un accent de triomphe dans ces mots: « Prends ton lit et va... » Cet homme doit maintenant porter lui-même ce lit qui l'a si longtemps porté.

Le Fils de l'homme: c'est la première fois que nous rencontrons dans l'Évangile de Luc ce nom par lequel Jésus se désigne de préférence pendant son séjour terrestre. Jésus utilise ce nom pour éviter de parler de lui-même à la première personne et pour rappeler constamment aux hommes ce qu'il est pour eux.

D'où vient ce nom? La plupart des exégètes pensent que

⁷Bovon: « Les v.23-24 ne disent pas que le pardon est plus facile que le miracle. Au contraire, le pardon est plus difficile, plus décisif que le miracle, lequel ne fait que rendre visible une réalité plus profonde ».

Bovon ajoute plus loin: « Le pardon ne concerne pas seulement le passé de la personne, mais surtout son présent et son avenir. [...] La guérison montre que le pardon s'oriente vers l'avant, vers le dynamisme d'une existence chrétienne. Se lever, marcher, aller à la maison, rendre gloire à Dieu, telles sont les marques d'une existence guérie, pardonnée, déterminée dorénavant par la relation avec Dieu ». Voir Ac 26.18.

Jésus l'a tiré du fameux passage dans Da 7.13-14. Le prophète voit apparaître le Messie sous la forme d'un fils d'homme (en opposition aux quatre animaux qui ont figuré les monarchies humaines); il vient sur les nuées du ciel et la souveraineté universelle lui est donnée. Cette prophétie a frappé l'imagination juive au point que les rabbins désignaient le Messie du nom de *Anani*, *l'homme des nuées*.

Lorsque Jésus répondra, le dernier jour de sa vie, au grand sacrificateur devant le Sanhédrin (Mt 26.64), il pensera vraisemblablement à cette parole de Daniel lorsqu'il se présentera comme le *Fils de l'homme*. Il annoncera cette scène décrite par Daniel, celle de son glorieux retour. Mais c'est une autre question de savoir si ce passage peut expliquer l'origine de cette dénomination et son emploi dès le commencement du ministère de Jésus. A-t-il voulu se désigner dès le début comme le Messie? Nous savons qu'au contraire il évite de s'attribuer devant le peuple ce titre dont le sens est faussé par l'imagination juive. Or, par une telle allusion à Daniel, il affiche précisément cette prétention à la royauté universelle, ce qu'il veut éviter. Mais Jésus n'est pas un esclave de la lettre. Ce n'est pas du code légal ou prophétique, c'est des profondeurs de son propre cœur qu'il a tiré le nom sous lequel il se présente le plus habituellement à ses frères. Dans le titre de *Fils de Dieu* reçu au baptême, est renfermée sa relation avec Dieu; dans celui de *Fils de David*, sa relation avec Israël; dans celui de *Fils de l'homme*, Jésus exprime sa complète solidarité avec la race humaine; il est notre frère.

Dans l'Écriture, ce terme désigne un vrai descendant et représentant de la race humaine (comparer Ps 8.5). Avec l'article (*le Fils de l'homme*), cette expression ne peut désigner que le descendant par excellence, le représentant normal de cette race: un *vrai* et en même temps *le vrai* homme. S'appeler ainsi, c'est bien se dire le Christ, mais implicitement; c'est le dire de la seule manière dont Jésus peut le dire actuellement.

5.25,26 Et, à l'instant, il se leva en leur présence, prit le lit sur lequel il était couché, et s'en alla dans sa mai-

son, glorifiant Dieu. 26 Tous étaient dans l'étonnement, et glorifiaient Dieu; remplis de crainte, ils disaient: Nous avons vu aujourd'hui des choses étranges.

On ne lui a pas ouvert le passage pour entrer; on le lui ouvre sans peine pour sortir!

Les trois synoptiques diffèrent quelque peu sur la réaction de la foule à la suite de ce miracle. Dans Mt 9.8, la foule est saisie de crainte et glorifie Dieu, qui a donné aux hommes un tel pouvoir. C'est sans doute une allusion au terme de *Fils de l'homme* dont s'est servi Jésus. Dans Mc 2.12, la foule est dans l'étonnement et glorifie Dieu, disant: «Nous n'avons rien vu de pareil».

4. Vocation de Lévi et repas chez lui (5.27-39)

5.27,28 Après cela, Jésus sortit, et il vit un publicain, nommé Lévi, assis au lieu des péages. Il lui dit: Suis-moi. 28 Et, laissant tout, il se leva, et le suivit.

Capernaüm est situé sur le chemin qui conduit de l'intérieur de l'Asie à la Méditerranée; cette ville a vraisemblablement un bureau de douane considérable. Celui-ci doit se trouver hors de la ville et dans le voisinage de la mer. Ainsi s'explique l'expression de Luc: *il sortit*, et celle de Marc: *pour aller au bord de la mer*. Cela est également conforme à la situation décrite par Matthieu.

Pourquoi Jésus choisit-il un péager? Veut-il se mettre au-dessus des préjugés juifs? A-t-il besoin parmi ses disciples d'un homme habitué à manier la plume? Cet appel est si spontané et si étrange qu'on ne peut douter que Jésus n'ait reçu une impulsion directe d'en haut. La promptitude avec laquelle Lévi l'accepte semble le confirmer. Entre Jésus et cet homme, le courant passe aussitôt de manière étonnante!

Lévi: ce nom ne se retrouve dans aucune liste d'apôtres; on pourrait donc penser qu'il n'a pas été mis au rang des Douze. Mais alors, pourquoi sa vocation est-elle si spécialement racontée? Lévi quitte tout et suit Jésus; il ne va donc pas reprendre sa profession de péager. Cet appel le place sur le même plan que les quatre plus anciens disciples (v.11). Il faut donc le chercher parmi les apôtres. Dans la liste du premier Évangile (Mt 10.3), l'apôtre Matthieu est désigné comme le *péager*; et dans le même Évangile, sa vocation est racontée (Mt 9.9) avec des détails identiques à ceux de notre récit. Jésus a vraisemblablement donné à Lévi le surnom de Matthieu, qui signifie *don de Dieu*, comme il a donné à Simon le surnom de Pierre.

Marc et Luc n'indiquent pas la correspondance entre Matthieu et ce Lévi dont ils racontent la vocation; l'ignorent-ils? Ou bien ne veulent-ils pas faire peser sur cet apôtre l'opprobre de son passé? Matthieu, cependant, ne se gêne pas de mettre l'épithète le *péager* à la suite de son nom.

5.29-32 Lévi lui donna un grand festin dans sa maison, et beaucoup de publicains et d'autres personnes étaient à table avec eux. 30 Les pharisiens et les scribes murmurèrent, et dirent à ses disciples: Pourquoi mangez-vous et buvez-vous avec les publicains et les gens de mauvaise vie? 31 Jésus, prenant la parole, leur dit: Ce ne sont pas ceux qui se portent bien qui ont besoin de médecin, mais les malades. 32 Je ne suis pas venu appeler à la repentance des justes, mais des pécheurs.

Le repas a sans doute lieu au rez-de-chaussée, et la communication est facile entre le dehors et le lieu où est dressée la table. Tandis que Jésus est entouré de ses nouveaux amis, ses adversaires s'attaquent aux disciples.

Les scribes sont les savants qui ont été adjoints aux pharisiens à Jérusalem pour défendre avec eux l'observance stricte de la Loi.

En Orient, le fait de manger ensemble est le signe d'une intimité plus grande que chez nous. Jésus outrepassa donc toutes les limites de la convenance juive en acceptant l'hospitalité chez Matthieu et avec un tel entourage.

V.31-32: la réponse de Jésus renferme un mélange d'ironie et de sérieux. L'ironie est la suivante: «Vous vous portez bien, donc vous n'avez pas besoin de médecin». Le sérieux: «Rituellement parlant, vous êtes en règle avec l'observance lévitique, et vous jouissez des moyens de grâce de l'ancienne alliance, dont sont privés les païens. Ainsi donc, les péagers sont réellement dans un état plus critique que vous et ont un besoin plus urgent de quelqu'un qui s'occupe de leur salut». La réponse de Jésus est une épée à deux tranchants: elle justifie Jésus face à ses adversaires, mais elle est propre à jeter un sérieux doute dans leurs cœurs sur la justesse de leur point de vue; Jésus veut leur faire pressentir un autre point de vue: la différence qui les sépare des péagers n'a pas toute la valeur qu'ils lui attribuent (voir Lu 15.1-7). En parlant de *justes*, Jésus pousse les pharisiens à rentrer en eux-mêmes et à se demander si, parce qu'ils sont en règle avec le temple, ils le sont aussi avec Dieu.

5.33-35 Ils lui dirent: Les disciples de Jean, comme ceux des pharisiens, jeûnent fréquemment et font des prières, tandis que les tiens mangent et boivent. 34 Il leur répondit: Pouvez-vous faire jeûner les amis de l'époux pendant que l'époux est avec eux? 35 Les jours viendront où l'époux leur sera enlevé, alors ils jeûneront en ces jours-là.

Les accusateurs sont ceux mentionnés au verset 30, auxquels se sont peut-être joints quelques partisans de l'œuvre de Jean-Baptiste, présents dans la foule. Ceux-ci ne semblent pas avoir de dispositions bienveillantes envers Jésus (Jn 3.25, 26).

V.33: les dévots en Israël jeûnaient deux fois par semaine (Lu 18.12), le lundi et le jeudi, jours où l'on prétendait que Moïse était monté sur le Sinaï. Peut-être les accusateurs de

Jésus sont-ils justement en train de jeûner ce jour-là, d'où leur remarque. On peut également supposer qu'ils étaient fréquemment dans le jeûne et, de ce fait, ne pouvaient comprendre que Jésus et ses disciples n'en fassent pas de même. Les *prières* mentionnées ici sont des prières faites à heures fixes et dont la teneur est déterminée d'avance. Jésus a introduit dans toutes ces pratiques de piété une liberté qui contraste avec cette régularité méthodique. C'est le prélude du spiritualisme futur.

V.34: Jésus conteste le mode de réformation religieuse tant chez les disciples de Jean-Baptiste que chez les pharisiens. Il compare le temps de sa présence sur la terre au milieu de ses disciples à une fête de noce. C'est sous cette image que l'Ancien Testament a représenté l'avènement messianique de Dieu. Peut-être Jean-Baptiste a-t-il déjà prononcé les paroles rapportées par Jean (Jn 3.29): « Celui à qui appartient l'épouse, c'est l'époux; mais l'ami de l'époux, qui se tient là et qui l'entend, éprouve une grande joie à cause de la voix de l'époux: aussi cette joie, qui est la mienne, est parfaite ». S'il en est ainsi, quel à-propos dans cette image par laquelle Jésus répond aux disciples de Jean-Baptiste!

Les amis de l'époux: certaines versions traduisent faussement le mot grec *numphon* par époux; il désigne en fait l'*appartement nuptial*. Il faut donc plutôt traduire: les amis de noce, ou les invités à la noce.

Ne serait-ce pas une vraie tyrannie que d'imposer le jeûne en plein jour de noce? C'est ici l'un des moments de la vie de Jésus où l'on sent que son cœur déborde de joie. Ce banquet de péagers est pour lui comme un repas nuptial.

V.35: mais tout à coup son regard s'assombrit; une douloureuse vision semble passer devant ses yeux: « Des jours viendront. », dit-il d'un ton solennel, et la phrase commencée reste suspendue comme devant un redoutable mystère. C'est là, du moins, le sens, si avec la grande majorité des manuscrits dits « Majuscules », nous lisons *et* devant la conjonction *quand*; car dans ce cas, il faut commencer avec celle-ci une nouvelle phrase.

Puis Jésus continue: « Et quand l'époux leur sera enlevé... »

Ainsi, au terme de cette joyeuse semaine de noces, l'époux sera subitement frappé, retranché; et alors viendra pour ceux qui se réjouissent aujourd'hui le temps du jeûne. Il n'y aura pas besoin de le leur imposer; ils jeûneront spontanément. C'est par cette réponse d'une douceur et d'une poésie également admirables que Jésus annonce pour la première fois dans les synoptiques sa mort violente. En parlant de ce jeûne futur, Jésus entend par là un acte non imposé, qui sera l'expression d'une douleur réelle. Il proviendra de l'état d'angoisse où l'Église sera placée au milieu du monde par la privation de son Chef. Il aura pour but de rendre la prière plus intense et d'obtenir plus sûrement l'assistance céleste qui seule peut remplacer pour la veuve la présence visible de son Époux (Lu 18.3).

Cette parole de Jésus se rapporte donc à toute l'histoire de l'Église jusqu'au retour du Christ. Comparer l'expression toute semblable dans Lu 17.22. Elle prouve que dès le commencement de son ministère, Jésus s'est connu comme le Messie et a identifié sa venue avec celle de Dieu, l'Époux d'Israël. Elle montre également qu'il a prévu dès le début sa mort violente, et cela d'après les synoptiques aussi bien que d'après Jean.

Le contraste que Jésus vient de signaler entre le jeûne légal du peuple juif et le jeûne futur de l'Église le conduit à parler de l'opposition tranchée entre l'ancienne et la nouvelle forme du règne de Dieu. Il le fait dans trois paraboles.

Première parabole:

5.36 Il leur dit aussi une parabole: Personne ne déchire d'un habit neuf un morceau pour le mettre à un vieil habit; car, il déchire l'habit neuf, et le morceau qu'il en a pris n'est pas assorti au vieux.

Luc fait ressortir ici deux points fâcheux:

- 1) Le dommage causé au vêtement neuf.
- 2) Le désaccord apporté dans le vieil habit par l'introduction de la pièce de drap différent (par sa texture ou sa couleur).

Matthieu (9.16) et Marc (2.21) ne relèvent qu'un seul dommage: la déchirure du vieil habit qui s'agrandit.

Que représentent le vêtement vieux et le vêtement neuf dans la pensée de Jésus? On ne peut séparer de la situation précédente les paraboles du drap neuf et du vin nouveau, et, en même temps, il faut tenir compte du fait que Jésus parle *en vue de l'avenir*: «Les jours viendront; l'Époux disparaîtra; après cela, le jeûne nouveau!» Jésus envisage dans un proche avenir cette vie et cette sainteté nouvelles, dont le jeûne de ses disciples fera partie. On ne peut détacher celui-ci du tout auquel il appartiendra (le vêtement neuf), pour l'appliquer à des hommes dont l'état actuel est encore, dans son ensemble, l'état légal (le vêtement vieux). Il faut donc suspendre la solution de la question du jeûne, de la prière et de toutes les pratiques religieuses nouvelles, jusqu'à ce qu'un état de choses nouveau puisse être substitué tout d'une pièce à l'état présent. Cette explication ne se met pas en contradiction avec le fait incontestable que Jésus durant le temps de son ministère, ainsi que ses disciples, conformeront constamment leur vie à l'observance de la Loi mosaïque.

Deuxième parabole:

5.37,38 Et personne ne met du vin nouveau dans de vieilles outres; autrement, le vin nouveau fait rompre les outres, il se répand, et les outres sont perdues; 38 mais il faut mettre le vin nouveau dans des outres neuves.

Dans la parabole précédente, le vêtement vieux rapiécé par du drap neuf était gâté; dans celle-ci, les outres ne sont pas seulement gâtées, elles sont perdues et en conséquence, le vin est également perdu. Dans la première parabole, il était question d'un vêtement, ici de *plusieurs* outres.

Presque tous les exégètes comprennent cette parabole ainsi: l'esprit nouveau qui émane de Jésus ne saurait être enfermé dans les vieilles institutions mosaïques. Cette deuxième para-

bole est en relation avec la vocation de Lévi. Elle concerne non plus les principes évangélique et légal, mais les *représentants* de ces principes:

Les vieilles outres représentent les vieux praticiens de l'observance légale, des pharisiens bouffis d'orgueil et remplis du sentiment de leur propre mérite, des scribes qui ne savent que disséquer la lettre des textes. Jésus ne peut leur confier son œuvre, qui serait altérée en se mélangeant à l'esprit légaliste et aux préjugés dont ces hommes sont imbus. Tout serait perdu: aussi bien l'Évangile qu'ils ne comprendraient pas, que leur dévotion routinière qui ne pourrait subsister au contact de cet enseignement si différent.

Les outres neuves représentent des agents nouveaux, des natures encore fraîches qui ne possèdent rien, mais qui se livrent tout entières, des tables rases sur lesquelles la main du Maître peut écrire la vérité divine en caractères distincts, et sans y rencontrer les traces du faux savoir humain. C'est ce que Jésus exprime dans cette prière prononcée à l'occasion de l'envoi des soixante-dix disciples: «Père, je te loue de ce que tu as caché ces choses aux sages et aux intelligents et de ce que tu les as révélées à ces petits-enfants» (Lu 10.21).

L'image des outres est empruntée à l'usage oriental de conserver les liquides dans des outres faites le plus souvent en peau de chèvres⁸.

Après avoir énoncé de la manière la plus énergique le contraste entre les deux principes ainsi qu'entre leurs représentants respectifs, Jésus, dans une troisième parabole, met en garde les représentants sincères de l'ancien système contre l'esprit routinier qui les domine et qui menace de les rendre injustes envers le principe nouveau.

Troisième parabole:

⁸Les outres neuves ont des coutures solides et sont suffisamment souples pour se distendre lors de l'augmentation de la pression interne due à la fermentation du moût.

5.39 Et personne, après avoir bu du vin vieux, ne veut du nouveau, car il dit: Le vieux est bon.

Par sa vivacité un peu acerbe, le vin nouveau répugne peut-être dans le premier moment au palais de ceux qui sont habitués à un vin plus doux.

Jésus met en garde ici les fidèles observateurs de la Loi contre l'empire de l'habitude. L'observance légale (le vin vieux) est bien plus commode que la nouvelle spiritualité (le vin nouveau) que prêche et pratique Jésus; car il est plus facile de donner à Dieu le dehors que le dedans, les pratiques que le cœur⁹.

5. Première scène sabbatique (6.1-5)

Les deux récits suivants sont réunis dans les trois synoptiques. Chez Marc et Luc, ils suivent immédiatement le récit de la vocation de Lévi; chez Matthieu (12.1-14), ils sont placés à une époque plus tardive.

6.1,2 Il arriva, un jour de sabbat appelé second-premier, que Jésus traversait des champs de blé. Ses disciples arrachaient des épis et les mangeaient, après les avoir froissés dans leurs mains. ² Quelques pharisiens leur dirent: Pourquoi faites-vous ce qu'il n'est pas permis de faire pendant le sabbat?

Le terme **second-premier** ne se trouve nulle part ailleurs dans la Bible, et il est étranger à toute la littérature classique. De nombreuses explications ont été données par les exégètes. L'explication suivante semble plausible: l'année civile israélite commençant en automne, au mois de tischri (de mi-septembre à mi-octobre environ), et l'année ecclésiastique au mois de nisan (de mi-mars à mi-avril environ), il y avait ainsi chaque année deux premiers sabbats: l'un, inaugurant l'année civile,

⁹Bovon estime que ce verset n'est pas de la plume de Luc. Il manque dans divers manuscrits grecs et latins (D, it) et chez quelques auteurs anciens (Marcion, Irénée, Eusèbe).

l'autre, l'année religieuse. On aurait appelé ce dernier sabbat *second-premier*. L'explication suivante paraît encore plus adéquate: quand les témoins chargés de constater l'apparition de la nouvelle lune, dont dépendait la fixation du premier jour du mois, ne se présentaient devant la commission du Sanhédrin qu'après l'holocauste, ce jour était déclaré le premier du mois et par conséquent sabbat *mensuel* (nouvelle lune). Mais comme le moment d'offrir le sacrifice de la nouvelle lune était passé, on sanctifiait aussi le jour suivant, second du mois, qui prenait ainsi le nom de *second-premier*.

Ses disciples arrachaient des épis et les mangeaient: cet acte en lui-même est autorisé par la Loi (De 23.25). Mais cela se passe le jour du sabbat! Voilà le crime! Arracher des épis, les froisser, c'est moissonner et moudre, donc travailler! C'est une infraction au code sabbatique des pharisiens.

Les **quelques pharisiens** sont du nombre de ces espions mentionnés en 5.17, 21; 30-33.

Ce récit prouve que Jésus passera un printemps en Galilée avant sa Passion. Car la moisson est proche et commencera immédiatement après la Pâque.

6.3,4 Jésus leur répondit: N'avez-vous pas lu ce que fit David, lorsqu'il eut faim, lui et ceux qui étaient avec lui; 4 comment il entra dans la maison de Dieu, prit les pains de proposition, en mangea, et en donna à ceux qui étaient avec lui, bien qu'il ne soit permis qu'aux sacrificateurs de les manger?

Jésus amène très finement le sujet du litige sur le terrain biblique qu'il domine parfaitement. Cet exemple, tiré de 1 S 22, est choisi avec un parfait à-propos. La conduite de David repose sur ce principe que, dans les cas exceptionnels où une obligation morale se trouve en conflit avec une loi cérémonielle, c'est la seconde qui doit céder. Pourquoi? Parce que le rite est un moyen, et le devoir moral le but. Or, en cas de conflit, le but prime le moyen. L'absurdité du pharisaïsme

consiste précisément à sacrifier le but au moyen. Mais en réalité, cela n'est pas toujours le cas et Jésus montrera à ses adversaires que lorsqu'il s'agit de leur propre avantage (par exemple, sauver une pièce de bétail), ils sont capables de sacrifier le rite à un intérêt qui leur paraît supérieur (13.11 et suivants).

6.5 Et il leur dit: Le Fils de l'homme est maître même du sabbat.

Jésus a d'abord traité la question au point de vue du code biblique. Il aborde maintenant le principe général. Même si les apôtres avaient rompu le repos sabbatique, ils n'auraient pas péché pour cela, car le Fils de l'homme, au service duquel ils vivent, dispose du sabbat. Le sabbat, comme institution pédagogique, ne doit subsister que jusqu'à ce que le développement moral de l'Humanité soit à son terme. Lorsque le but est atteint, le moyen tombe naturellement. Or, ce moment est arrivé avec l'apparition du *Fils de l'homme*. Représentant normal de la race, il est lui-même le but réalisé; il est donc élevé au-dessus du sabbat comme moyen éducatif; il peut par conséquent en modifier la forme, et même, quand il le trouvera bon, le supprimer tout à fait.

L'expression « même du sabbat » montre que Jésus est le maître également de toute la Loi! Cette idée de l'abolition de la Loi comme condition de l'universalisme chrétien n'est point une idée importée par Paul dans la religion de Jésus, mais un élément intégrant de la doctrine de Jésus lui-même.

Sommes-nous autorisés à conclure de cette parole à l'abolition immédiate de toute institution sabbatique dans l'Église chrétienne? Non; car comme, dans la déclaration de 5.34-35, Jésus annonçait non pas l'abolition absolue du jeûne, mais la substitution au jeûne légal d'un jeûne plus spirituel, ainsi cette parole sur le sabbat fait pressentir sans doute des modifications importantes que subira dans l'Église du Christ la forme de cette institution, mais non son abolition complète. Elle ne sera plus une observance servile, mais elle deviendra la satis-

faction d'un besoin intérieur. L'abolition complète n'aura lieu que quand l'Humanité rachetée sera parvenue tout entière à la parfaite stature du Fils de l'homme. Cette parole «Le sabbat est fait pour l'homme» reste donc en vigueur dans une certaine mesure tant que subsistent cette vie terrestre et la constitution physique et morale de l'homme en vue de laquelle le sabbat a été établi.

6. Seconde scène sabbatique (6.6-11)

6.6,7 Il arriva, un autre jour de sabbat, que Jésus entra dans la synagogue, et qu'il enseignait. Il s'y trouvait un homme dont la main droite était sèche. 7 Les scribes et les pharisiens observaient Jésus, pour voir s'il ferait une guérison le jour du sabbat: c'était afin d'avoir sujet de l'accuser.

La main droite était sèche: l'adjectif *sèche* traduit l'adjectif grec *xeros*¹⁰.

Les rabbins ne permettaient un traitement médical le jour du sabbat que lorsqu'un retard de traitement risquait de compromettre la vie.

En face de ce ténébreux espionnage qu'il discerne à l'instant, Jésus semble prendre plaisir à donner à l'œuvre qu'il va faire le plus d'éclat possible.

6.8,9 Mais il connaissait leurs pensées, et il dit à l'homme qui avait la main sèche: Lève-toi, et tiens-toi là au milieu. Il se leva, et se tint debout. 9 Et Jésus leur dit: Je vous demande s'il est permis, le jour du sabbat, de faire du bien ou de faire du mal, de sauver une personne ou de la tuer.

Après avoir ordonné à cet homme de se tenir debout au milieu de l'assemblée, Jésus lui pose une question, comme

¹⁰Le terme *xeros* peut suggérer une maladie cutanée; mais, dans le contexte, une paralysie semble plus vraisemblable.

pour faire de ce malade le sujet d'une démonstration théologique. La question est finement posée et amène forcément à une réponse claire. Qui en effet oserait soutenir qu'il est permis le jour du sabbat de pouvoir torturer et tuer impunément ?

Jésus est compatissant et sent peser sur lui la responsabilité de toutes les douleurs qu'il ne soulage pas. Comme c'est un jour de sabbat, pourquoi ne renvoie-t-il pas au lendemain la guérison de cet homme ? À cette question, Jésus pourrait très bien répondre : « Le lendemain de m'appartient pas ».

6.10,11 Alors, promenant ses regards sur eux tous, il dit à l'homme: Étends ta main. Il le fit, et sa main fut guérie. 11 Ils furent remplis de fureur, et ils se consultèrent pour savoir ce qu'ils feraient à Jésus.

Personne ne répond à la question posée. Jésus continue de tous les interroger du regard.

Étends ta main : cet ordre étonne, car c'est justement ce que l'homme n'arrive probablement pas à faire en raison de sa maladie. Mais tout ordre divin renferme une promesse, celle de la force nécessaire pour l'accomplir, si la foi est là, unie à la volonté d'obéir. Il faut seulement essayer, sur la parole de Jésus (comparer 5.5), et l'effort devient efficace. L'homme le fait et sa main est guérie.

Les pharisiens sont **remplis de fureur**, ils n'ont plus le sens du bon et du vrai, ils cherchent à nuire à Jésus. Marc ajoute les *Hérodien*s aux pharisiens; ces derniers ne peuvent en effet rien entreprendre en Galilée contre la personne de Jésus sans le concours d'Hérode. Ils espèrent peut-être qu'Hérode fera de Jésus ce qu'il a fait de Jean-Baptiste.

C. De l'élection des Douze à leur première mission (6.12-8.56)

Nous arrivons à l'apogée du ministère galiléen, soit quant au déploiement de l'activité de Jésus, soit quant à la rupture

avec l'ordre de choses ancien, soit quant à l'organisation de la société nouvelle. Les adversaires semblent se retirer à l'écart; mais ils aiguisent leurs armes, et leur haine ne tardera pas à exploser de nouveau.

1. Élection des Douze; discours sur la montagne (6.12-49)

Nous avons constaté les symptômes d'une rupture croissante entre Jésus et les pharisiens et hommes de loi. En face de cette hostilité, Jésus devient hardi et provoquant: il appelle un péager comme disciple, il accentue l'incompatibilité entre l'ancien et le nouvel ordre de choses, il brave les préjugés sabbatiques. Bref, il arrive à un moment décisif. Il faut donner un commencement d'organisation aux nombreux adhérents qui se groupent autour de lui et leur faire comprendre le contraste entre la vie religieuse qu'il attend d'eux et celle qu'ils ont connue et pratiquée jusqu'ici. L'armée ennemie se prépare à l'attaque; il est temps pour lui de concentrer la sienne. Il commence par nommer les *cadres*. C'est ce collège qui, une fois constitué, devra faire le reste.

Le nombre douze est significatif: il représente les douze patriarches d'un nouvel Israël qui se forme à la parole de Jésus et qu'il installe sur la terre à la place de l'ancien. Cette mesure décisive représente une menace certaine pour l'ancien Israël. C'est bien l'acte de divorce délivré à ce peuple et à ses chefs.

Jésus a essayé de *transformer*; il a échoué. Maintenant, il travaille à *substituer*. C'est exactement le but du discours qui accompagne cette élection. Ces apôtres, ces disciples, cette foule attentive qui l'entourent, voilà le noyau du *peuple nouveau*. Le discours qu'il prononce, c'est la proclamation de la *Loi nouvelle* qui le régira. L'élection des Douze et le discours sur la montagne sont donc l'inauguration non seulement de l'apostolat, mais en même temps de la société messianique comme société distincte de l'ancien Israël. C'est l'Israël futur qui va désormais posséder la terre.

6.12 En ce temps-là, Jésus se rendit sur la montagne pour prier, et il passa toute la nuit à prier Dieu.

Luc mentionne plus d'une fois ce besoin de prier qui entraîne fréquemment Jésus dans la solitude (4.42; 5.16).

Il passa toute la nuit à prier Dieu: l'expression utilisée ici est d'une gravité particulière et ne se retrouve qu'ici dans tout le Nouveau Testament: *passer la nuit en veillant*. La prière, ici, ne désigne pas quelque demande particulière mais plutôt un état de recueillement profond en la présence de Dieu, une invocation intense dans la communion la plus profonde avec lui. Durant cette nuit, Jésus place devant Dieu son œuvre au point décisif où elle est arrivée, et tient conseil avec lui. L'élection des douze apôtres sera le fruit de ce temps de communion; elle apparaît à Jésus, dans cette lumière d'en haut où il se trouve placé, comme la seule qui réponde aux exigences de la situation présente.

6.13 Quand le jour parut, il appela ses disciples, et il en choisit douze, auxquels il donna le nom d'apôtres:

Durant ce long temps de recueillement, Jésus a certainement présenté à son Père tous ses disciples individuellement, afin qu'il lui désigne lui-même ceux dont il doit faire les dépositaires du salut du monde. Lorsque enfin, il obtient une parfaite clarté, vers le matin, il appelle tous ses disciples auprès de lui et désigne ceux qui ont été choisis.

Il donna le nom d'apôtres: pour ce titre, comparer Jn 17.18; 20.21; Mt 19.20; Ac 1.8. La fonction d'apôtre ne se réduit pas à celle de témoin. Ce terme exprime davantage: comparer 2 Co 5.20. Lorsque Jésus dit: «Je te prie pour ceux qui croiront en moi par leur parole», cette expression «leur parole» comprend autre chose encore que le simple récit des faits et gestes de Jésus.

6.14-16 Simon, qu'il nomma Pierre; André, son frère; Jacques; Jean; Philippe; Barthélemy; ¹⁵ Matthieu; Thomas; Jacques, fils d'Alphée; Simon, appelé le zélote; ¹⁶ Jude, fils de Jacques; et Judas Iscariot, qui devint traître.

Les quatre listes apostoliques (Mt 10.2 et suivants; Mc 3.16 et suivants; Lu 6; Ac 1.13) présentent trois traits de ressemblance:

1) Elles contiennent les mêmes noms, à l'exception de Jude, fils de Jacques, qui est remplacé dans Marc par *Thaddée* et dans Matthieu par *Lebbée*, surnommé *Thaddée*, ou par *Lebbée* ou *Thadée* selon les manuscrits.

2) Ces douze personnages sont répartis dans les quatre listes en trois groupes de quatre, sans qu'il y ait transposition d'un individu d'un groupe à l'autre. On peut donc en conclure de là que le collège apostolique est formé de trois cercles concentriques, dont l'intimité avec Jésus va décroissant.

3) Les trois mêmes apôtres se trouvent placés à la tête de chaque tétrade: Pierre, Philippe et Jacques.

Outre cette division quaternaire, Matthieu en indique une par paires. Cette division se trouverait aussi chez Luc selon le texte reçu; mais dans le manuscrit alexandrin, elle fait place à une énumération continue au moyen du mot grec *kai* (qui signifie: et, aussi) placé devant chaque nom; de même chez Marc. Dans les Actes, les quatre premiers apôtres sont liés l'un à l'autre par la conjonction *kai*; les huit autres sont groupés par paires.

Simon et André: Jésus place en tête les deux frères *Simon* et *André*, dont il a fait la connaissance auprès de Jean-Baptiste (Jn 1). Du premier regard Jésus a discerné en Pierre sa puissance d'initiative et d'action, et lui a donné le nom de *Pierre* (morceau de roc). Il le signale ainsi comme celui sur lequel il fondera l'édifice de son Église. Même si Pierre a un caractère faible et instable, il n'en deviendra pas moins un témoin efficace et sur son témoignage s'élèvera l'Église en Israël et chez les païens (Ac 2 et 10).

Rien n'indique dans le texte que Jésus donne à Simon le nom de Pierre au moment de l'élection.

André fut l'un des premiers croyants (Jn 1). Ici, il est associé à son frère, mais peu à peu, Jacques et Jean prendront la deuxième et troisième place (Marc et les Actes). Assez souvent, André se trouve joint à Philippe (Jn 6.7-9; 12.21-22).

Jacques et Jean: Marc (3.17) nous dit que Jésus les surnomme *les fils du tonnerre*. Ce surnom rappelle le zèle ardent de ces deux frères pour sa cause et leur amour pour lui. Jean 1.42 renferme une trace délicate de l'appel de Jacques, qui doit avoir eu lieu auprès de Jean-Baptiste immédiatement après celui de son frère. Jacques exercera une influence considérable après la Pentecôte et sera le premier martyr d'entre les apôtres (Ac 12). Jean est l'*ami* personnel de Jésus, celui qui le comprend comme aucun autre. Alors que les autres disciples seront plutôt frappés par ses miracles et recueilleront ses enseignements moraux, Jean sera attaché à sa personne et gravera dans son cœur les déclarations dans lesquelles Jésus déploiera la conscience qu'il aura de lui-même.

Philippe est originaire de Bethsaïda, comme les précédents. Jean 6.5 semble prouver que Jésus est avec lui sur un pied de cordialité particulier.

Barthélemy signifie *fils de Tomaï*; ce n'est donc qu'un surnom. On a supposé dès longtemps que le vrai nom de cet apôtre était Nathanaël. Jean 21.2, où Nathanaël est nommé au milieu d'une série d'apôtres, prouve en effet qu'il est l'un des Douze. Comme, d'après Jean 1, il fut amené à Jésus par Philippe, il est naturel qu'il lui soit associé dans les catalogues apostoliques.

Matthieu: l'Évangile de Matthieu ajoute à côté du nom de Matthieu l'épithète le *péager*. Par sa profession, il est habitué, plus que ses collègues, à manier la plume. Il ne serait donc pas étonnant que, le premier, il se soit senti appelé à mettre par écrit soit l'histoire soit les enseignements de Jésus. Le récit de sa vocation fait supposer chez lui une décision et une puissance de foi exceptionnelles. Peut-être est-ce la raison pour

laquelle Jésus trouve bon de l'associer à Thomas, l'homme des scrupules et du doute.

Thomas signifie *jumeau*. Les circonstances de son appel sont inconnues.

Jacques, fils d'Alphée: il faut distinguer trois Jacques:

- 1) Fils de Zébédée et frère de Jean (Lu 6.14).
- 2) Fils d'Alphée, désigné ici et que rien n'empêche d'identifier avec Jacques le *petit* qui, d'après Mc 15.40, est le fils de Clopas (Clopas était un frère de Joseph) et de Marie, donc un cousin germain de Jésus.
- 3) Frère de Jésus, devenu croyant après la résurrection de Jésus, et placé par les apôtres à la tête du troupeau de Jérusalem.

Simon le zélote: le surnom de *zélote*, donné à Simon, est probablement la traduction de l'adjectif *kanna* (dans le Talmud, *kananit*), qui signifie *zélé*. D'après cela, cet apôtre appartiendrait au parti ardent qui amènera la ruine du peuple en l'entraînant à la guerre contre les Romains.

Jude, fils de Jacques: selon Matthieu ou Marc, il a le surnom de *Lebbée* ou *Thadée*. Le premier vient du mot hébreu *Leb*, *le cœur*; il signifie donc *l'enfant bien-aimé, l'enfant du cœur*. Le second exprime la tendresse. La mention *fils de Jacques* sert vraisemblablement à le distinguer de Judas Iscariote.

Judas Iscariote: comme il existe en Judée une ville nommée *Kerijoth*, il est probable que le nom *Iscariote* signifie: *homme de Kerijoth* (ville dans la partie septentrionale de Juda). Le caractère de cet homme paraît être froid, réservé, calculateur. Il se maîtrise si bien, qu'à l'exception de Jean peut-être, aucun disciple ne pénétrera le mystère de sa haine. Par son sang-froid, il tiendra tête à Jésus lui-même (Jn 12.4-5). Pourquoi donc Jésus choisit-il un homme de ce caractère? Judas s'est rangé spontanément, comme tant d'autres, au nombre des disciples; il y a donc eu chez lui un commencement de foi et peut-être, du moins au début, un zèle ardent pour la cause de Jésus. Mais ce zèle est plus ou moins inspiré, comme chez les autres, par des vues égoïstes et par des aspirations

ambitieuses, presque inséparables de la forme qu'a prise l'espérance messianique, avant que Jésus ne la purifie de cet alliage.

La question qui se pose est de savoir lequel des deux principes en lutte l'emportera dans son cœur: la foi et, par elle, la force vivifiante de l'Esprit de Jésus, ou l'ambition et, par elle, l'incrédulité qui ne pourra manquer d'en résulter à la longue. C'est là pour Judas une question de liberté morale. Quant à Jésus, il peut espérer, en admettant Judas au nombre de ses apôtres, parvenir à purifier son cœur. Judas remplira aussi sa fonction d'apôtre; son cri de désespoir: «J'ai trahi le sang innocent!» est un témoignage qui retentira à travers les siècles aussi haut que la prédication de Pierre à la Pentecôte, ou que la voix de Jacques, le premier martyr.

6.17-19 Il descendit avec eux, et s'arrêta sur un plateau, où se trouvaient une foule de ses disciples et une multitude de peuple de toute la Judée, de Jérusalem, et de la contrée maritime de Tyr et de Sidon. Ils étaient venus pour l'entendre, et pour être guéris de leurs maladies. 18 Ceux qui étaient tourmentés par des esprits impurs étaient guéris. 19 Et toute la foule cherchait à le toucher, parce qu'une force sortait de lui et les guérissait tous.

La **multitude** représente le peuple en tant qu'appelé au royaume de Dieu; **la foule de ses disciples**, l'assemblée des croyants, l'Eglise; les **apôtres**, le ministère dans l'Eglise.

Ce temps de guérison est un moment analogue à celui décrit en 4.40 et suivants, mais avec un degré d'intensité supérieur encore.

Jésus prépare une grande révolution. Il se présente devant ses adhérents pour leur faire part de son plan. Il le fait en trois phases. Il commence par désigner *la classe de personnes* à laquelle il s'adresse spécialement: «Vous, pauvres et ouvriers, population souffrante et laborieuse!» (Lu 6.20-26; Mt 5.1-12) et il étale à leurs yeux les espérances de l'ère qui va s'ouvrir.

Après cela, il proclame *le principe nouveau* qui va régir l'Humanité: «Fin de l'exploitation de l'homme par l'homme, justice et amour universels!» (Lu 6.27-45; Mt 5.13-7.12). Enfin, il indique la *sanction* de cette Loi qu'il promulgue, la peine des violateurs et la récompense des fidèles observateurs (Lu 6.46-49; Mt 7.13-27).

Dans ce discours, Jésus s'adresse à la masse du peuple présent, comme formant le cercle au sein duquel l'ordre nouveau doit se réaliser, mais en même temps aux disciples et aux apôtres, par le moyen desquels cette révolution doit s'opérer.

Dans le préambule (6.20-26), Jésus caractérise ceux que leur position rend plus particulièrement propres à devenir membres de l'ordre de choses qu'il inaugure (20-23) et ceux que leur disposition en exclut naturellement (24-26).

6.20,21 Alors Jésus, levant les yeux sur ses disciples, dit: Heureux vous qui êtes pauvres, car le royaume de Dieu est à vous! 21 Heureux vous qui avez faim maintenant, car vous serez rassasiés! Heureux vous qui pleurez maintenant, car vous serez dans la joie!

Jésus promène avec un cœur ému ses regards sur cet immense auditoire que son Père a rassemblé pour lui. Ce moment doit avoir quelque chose de particulièrement solennel (comparer M 5.1-2).

Jésus sait que ses auditeurs appartiennent en majorité aux classes pauvres et souffrantes. Contrairement à Matthieu, Luc utilise la deuxième personne du pluriel, ce qui rend le discours plus direct et plus naturel.

Pauvres: cet adjectif vient du verbe *ptosso* qui signifie: se faire petit, se tapir. Il renferme la notion d'humiliation plutôt que celle d'indigence.

Vous qui avez faim: littéralement, les *ayant faim*. Jésus désigne ici ceux que l'indigence condamne à une vie de labeur et de privations.

Vous qui pleurez: ce sont ceux qui sont sous le poids des épreuves de la vie.

Tous ces êtres qui, dans le langage ordinaire, portent le nom de malheureux, Jésus les salue du titre de *bienheureux*. Non que la pauvreté et la souffrance soient en elles-mêmes un titre à la bénédiction divine; mais elles disposent l'âme aux sentiments humbles et doux qui rendent aptes à la recevoir; comme, d'autre part, la prospérité et la richesse disposent le cœur à des sentiments hautains et durs. C'est sur ce fait d'expérience que reposent les nombreux passages de l'Ancien Testament où les pauvres et les opprimés sont présentés comme les préférés de Dieu. Dans la composition de cette assemblée qui l'entoure, et qui ne contient guère que des personnes de ce genre, Jésus reconnaît la réalisation de cette loi morale.

Le discours de Jésus exprime un étonnant paradoxe: «À vous les plus pauvres, la plus grande richesse!» Le **royaume de Dieu** qu'il leur promet est l'état de choses dans lequel la volonté de Dieu règne exclusivement et souverainement. Cet état est avant tout dans le cœur des hommes, dans celui d'un seul peut-être, mais de là bientôt dans le cœur d'un grand nombre. D'intérieur et d'individuel, il tend ainsi à devenir extérieur et social, jusqu'à ce que par la sanctification parfaite des uns et le retranchement (jugement) des autres, il envahisse complètement le théâtre de la vie humaine et qu'il apparaisse comme une époque distincte de l'histoire. Luc dit bien: le royaume de Dieu *est* à vous; et non pas *sera* à vous! Il désigne donc la possession partielle dans le moment présent, et, de droit, la possession future parfaite. Les biens renfermés dans ce terme de royaume de Dieu sont avant tout des biens spirituels; ce sont le pardon et la sainteté. Mais les bénédictions extérieures ne sauraient manquer de s'y rattacher, dans une certaine mesure ici-bas, pleinement quand le royaume sera parfaitement réalisé. La gloire est le terme de la grâce reçue. La parole de Jésus renferme donc la série des notions suivantes: abaissement temporel, humiliation et soupir vers Dieu, grâces spirituelles, enfin bénédictions extérieures comme cou-

ronnement. On retrouve le même enchaînement d'idées dans les béatitudes suivantes:

- Les besoins temporels (avoir faim) conduisent l'âme au besoin de Dieu et de sa grâce; et un jour à la satisfaction de cette faim et de cette soif spirituelles succédera la pleine satisfaction extérieure (*être rassasié*).

- Aux larmes versées sur les malheurs temporels se rattache aisément le deuil de l'âme sur ses péchés; celui-ci attire la consolation de l'amour divin, laquelle élève finalement le cœur à la *joie parfaite*.

Luc et Matthieu ne rendent pas compte des paroles de Jésus de la même manière. Luc, comme nous venons de le mentionner, voit des personnes déterminées et concrètes (*vous*) dans lesquelles Jésus reconnaît déjà des croyants et auxquelles il s'adresse comme aux représentants du peuple nouveau. Leur qualité d'auditeurs volontaires et empressés prouve assez qu'ils sont amenés par les souffrances temporelles et cherchent des consolations divines. Ils ont faim, non de pain seulement, mais du pain de vie, de la parole de Dieu.

Matthieu attribue aux termes de *pauvres* et *d'affamés* un sens spirituel. En adoptant la troisième personne (*heureux celui qui...*), il donne ainsi aux béatitudes le caractère de maximes générales, comme celles que nous trouvons si souvent dans les parties didactiques de l'Ancien Testament (Psaumes et Proverbes). La rédaction de Matthieu est donc primitivement *didactique* plutôt qu'*historique* et fait partie d'un ensemble d'enseignements de Jésus, sans égard aux situations particulières dans lesquelles il les a prononcées. Ce ne sera que plus tard que le discours actuel sera introduit dans le cadre historique où nous le trouvons aujourd'hui.

6.22,23 Heureux serez-vous, lorsque les hommes vous haïront, lorsqu'on vous chassera, vous outragera, et qu'on rejettera votre nom comme infâme, à cause du Fils de l'homme! 23 Réjouissez-vous en ce jour-là et tressaillez d'allégresse, parce que votre

récompense sera grande dans le ciel; car c'est ainsi que leurs pères traitaient les prophètes.

Cette quatrième béatitude est motivée par les scènes d'hostilité qui ont précédé.

On vous chassera: Jésus parle ici de l'exclusion des synagogues, d'où résultera aussi la séparation sociale momentanée. C'est la peine appelée *niddour* par les rabbins (comparer Jn 9.22; 12.42; 16.2).

On rejettera votre nom comme infâme: l'adjectif *infâme* traduit le mot grec *poneros* (qui est notamment utilisé dans le Nouveau Testament pour parler du *mal*, du *malin*) et résume toute espèce de perversité. L'expression veut dire ceci: «On ne prononcera plus votre nom à force de haine et de mépris».

À cause du Fils de l'homme: les souffrances subies pour la cause du représentant normal de l'Humanité ne sont que la continuation de celles des prophètes pour le service de Dieu. Voilà le grand sujet de consolation qu'il leur propose. Ils seront, par leurs souffrances mêmes, élevés au rang des anciens prophètes; la récompense des Élie et des Ésaïe deviendra la leur.

Leurs pères: le pronom *leurs* part de l'idée que les disciples appartiennent déjà à un autre ordre de choses que les persécuteurs. Ce mot *leurs* fait la transition aux malédictions suivantes, adressées aux chefs de l'ordre de choses actuel.

6.24-26 Mais, malheur à vous, riches, car vous avez votre consolation! ²⁵ Malheur à vous qui êtes rassasiés, car vous aurez faim! Malheur à vous qui riez maintenant, car vous serez dans le deuil et dans les larmes! ²⁶ Malheur, lorsque tous les hommes diront du bien de vous, car c'est ainsi qu'agissaient leurs pères à l'égard des faux prophètes!

Les riches auxquels Jésus s'adresse ne sont probablement pas dans la foule. Peut-être Jésus aperçoit-il quelques espions dans les rangs les plus reculés de l'assemblée. En parlant des

riches, il sous-entend les classes aisées et puissantes de Jérusalem, qui aiguisent leurs armes contre lui et dont les émissaires le suivent pas à pas en Galilée.

Jésus introduit ces malédictions par un *mais*. Il fait des personnages désignés ici une exception relativement aux béatitudes précédentes.

Malheur à vous, riches! Ce ne sont pas les riches comme tels qu'il maudit, pas plus qu'il ne béatifie les pauvres comme tels. Ce sont les riches qui trouvent leur pleine satisfaction dans leurs richesses et se refusent à chercher autre chose. Un Nicodème, un Joseph d'Arimathée, que le sentiment de leurs péchés amènera à lui, trouveront ses bras ouverts, aussi bien que le dernier des Israélites. Jésus fait ici de l'histoire, non de la philosophie morale. Il prend le fait tel qu'il se présente à lui dans le moment présent. La classe des riches et des puissants est en effet celle qui déjà s'oppose ouvertement à sa mission; elle s'exclut ainsi elle-même du règne de Dieu. La ruine de Jérusalem réalisera littéralement ces malédictions sorties de la bouche de Jésus en ce moment solennel.

Vous avez votre consolation: le terme *vous avez reçu* signifie: vous avez entièrement goûté, épuisé (Lu 16.25: Mt 6.2, 5, 16).

Malheur à vous qui êtes rassasiés: littéralement, *remplis complètement*. Il n'y a donc plus de place pour les biens d'en haut.

Malheur à vous qui riez maintenant: la notion de *rire* renferme quelque chose de plus passager que celle d'être *rassasié*; d'où probablement l'adjonction de l'adverbe *maintenant*.

Vous aurez faim, ... vous serez dans le deuil et les larmes: ces deux prédictions se réaliseront dans la grande catastrophe nationale qui suivra quelques décennies plus tard. Elle renferme en même temps une allusion aux privations et aux souffrances qui les attendent après la mort.

V.26: ce sont particulièrement les pharisiens et les scribes que Jésus veut signaler comme les continuateurs de l'œuvre des faux prophètes.

Jésus proclame ici une Loi nouvelle, qui doit présider à la société religieuse qu'il inaugure en ce moment. Matthieu et Luc abordent ce thème d'une manière différente. Matthieu (5.13-7.27) fait ressortir l'antithèse entre la justice légale et la justice intérieure que Jésus réclame: «Si votre justice ne surpasse celle des scribes et des pharisiens, vous n'entrerez point dans le royaume de Dieu» (Mt 5.20). La Loi semble ne réclamer qu'une obéissance extérieure; mais tout cœur sincère sait que par ces commandements le Dieu de sainteté veut conduire ses adorateurs à une obéissance spirituelle, sans laquelle l'obéissance extérieure n'est qu'un vain formalisme.

L'enseignement israélite aurait eu pour tâche d'expliquer la Loi dans ce sens vraiment moral, et de faire remonter le peuple de la lettre¹¹ à l'esprit, comme avaient cherché à le faire les prophètes. Au lieu de cela, le pharisaïsme s'est plu à amplifier à l'infini l'observance légale, au point de la mettre parfois en contradiction avec l'esprit. Il a ainsi étouffé la moralité sous la légalité. En face de cet abus criant, Jésus d'un coup de main hardi creuse jusqu'au fond de la lettre, en dégage l'esprit et fait tomber à la fois la lettre qui n'en est que l'imparfaite enveloppe, et la justice pharisaïque, qui ne repose que sur l'amplification indéfinie de la lettre. Jésus trouve ainsi le secret de l'abolition de la Loi dans le fait même de son réel accomplissement. La lettre, semblable au calice grossier sous la protection duquel se forme la fleur avec ses organes délicats, n'est qu'un moyen de conserver et de développer le sens intérieur du bien jusqu'au moment où il pourrait s'épanouir librement.

Jésus, sur la montagne, donne le signal de cet épanouissement. Voilà pourquoi cette journée est le pendant de celle du Sinaï. Jésus oppose la lettre du commandement divin, comprise *comme lettre*, à l'esprit qui y est renfermé, et il développe ce contraste.

Dans Luc, le sujet du discours est aussi la Loi parfaite de l'ordre nouveau, mais sous la forme *concrète* et *positive* de

¹¹La lettre représente ici la Loi, plus particulièrement la Loi écrite. Elle s'oppose ainsi à la Loi inscrite dans le cœur.

l'amour. Souvenons-nous que Luc écrit pour des païens. Il fait donc abstraction de tout ce qui se rapporte à l'ancienne Loi et aux commandements pharisaïques, pour ne conserver que ce qui a une portée humaine, universelle, l'opposition entre l'amour et l'égoïsme naturel du cœur humain.

Voici la marche de cette partie centrale du discours dans Luc:

- Jésus décrit les manifestations pratiques du principe nouveau (v.27-30).

- Il formule ce principe (v.31).

- Il indique le caractère distinctif de l'amour, en opposant cette vertu aux sentiments naturels analogues (v.32-35a).

- Il en propose le modèle et la source (v.35b-36).

- Enfin, il montre dans cet amour gratuit et désintéressé le principe de tout jugement et de tout enseignement religieux salutaire, opposant par là le nouveau ministère qu'il installe sur la terre en la personne de ses disciples, à l'ancien qui disparaît en la personne des pharisiens (v.37-45).

Jésus décrit les *applications du principe nouveau*:

6.27,28 Mais je vous dis, à vous qui m'écoutez: Aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous haïssent, 28 bénissez ceux qui vous maudissent, priez pour ceux qui vous maltraitent.

Vous qui m'écoutez: Jésus revient ici de ces riches absents auxquels il a crié malheur, à ses auditeurs réels actuellement présents devant lui.

Aimez: en grec, *agapao*. C'est le paroxysme de l'amour que Jésus énonce ici. «À chaque manifestation de haine n'ayez à opposer qu'une nouvelle manifestation d'amour. Aimez! Aimez! Vous n'aimerez jamais trop». Cet amour se manifestera de trois manières: 1) en actes d'abord (**faites du bien**), 2) en paroles (**bénissez**) puis 3) à la fois en actes et en paroles (**priez pour...**). Cet amour, manifesté en actes et en paroles,

est la réaction aux trois actions mentionnées: haïr, maudire, maltraiter. Jésus demande donc de ne pas rendre le mal pour le mal. Il exige de ses disciples, selon l'expression de Paul (Ro 12.21), de *surmonter le mal par le bien*. Pour le moment, Jésus n'indique pas encore la source où ses disciples puiseront la force d'accomplir cet ordre.

Vos ennemis: le commandement d'aimer est donné par rapport aux ennemis de toute catégorie. C'est la Loi nouvelle que Jésus proclame de la manière la plus générale.

6.29,30 Si quelqu'un te frappe sur une joue, présente-lui aussi l'autre. Si quelqu'un prend ton manteau, ne l'empêche pas de prendre encore ta tunique. 30 Donne à quiconque te demande, et ne réclame pas ton bien à celui qui s'en empare.

On croit avoir fait beaucoup en respectant le droit du prochain. Mais a-t-on l'idée de sacrifier son propre droit? Jésus trace ici le tableau d'un amour qui semble ignorer son droit. Il ne voit aucune limite au don de lui-même. L'amour n'a pas d'autre limite que l'amour lui-même.

Pour expliquer cette parole, Jésus utilise ici des faits très concrets relatifs à la personne, le vêtement et la propriété.

Manteau... tunique: Luc mentionne d'abord le *manteau* (vêtement de dessus) puis ensuite la *tunique* (vêtement de dessous, qui est au contact de la peau). Cet ordre semble logique puisque le voleur arrache d'abord l'habit de dessus. Matthieu présente l'ordre inverse (5.40): «Si quelqu'un veut plaider contre toi, et prendre ta tunique, laisse-lui encore ton manteau». Matthieu parle ici non pas de vol mais d'un procédé juridique: le créancier commence par s'emparer de la tunique, qui est moins précieuse; puis, s'il n'est pas suffisamment payé, il réclame l'habit de dessus. Cette forme juridique est en rapport chez Matthieu avec l'article du code mosaïque que Jésus vient de citer: *œil pour œil, dent pour dent*.

V.30: le disciple, quant à lui, ne refuse rien et ne réclame. S'il refuse ou s'il réclame, c'est par amour qu'il doit le faire. C'est donc l'amour qui doit tout régler: donner ou ne pas donner, accepter ou refuser, maintenir son droit ou le sacrifier. Voir Jn 18.22-23.

Après avoir décrit les applications du principe nouveau, Jésus en donne la *formule*:

6.31 Ce que vous voulez que les hommes fassent pour vous, faites-le de même pour eux.

Les rabbins disent: « Ce qui t'est désagréable, ne le fais pas au prochain ». Mais Jésus va plus loin: « Tout ce que tu désires pour toi-même, fais-le au prochain. Traite en tout ton prochain comme un second toi-même ». Il est clair que Jésus ne veut parler que des désirs raisonnables et vraiment salutaires. Ses disciples sont censés n'en pouvoir former d'autres pour eux-mêmes.

Jésus décrit maintenant le caractère propre du véritable amour: *le désintéressement*:

6.32-35a Si vous aimez ceux qui vous aiment, quel gré vous en saura-t-on? Les pécheurs aussi aiment ceux qui les aiment. ³³ Si vous faites du bien à ceux qui vous font du bien, quel gré vous en saura-t-on? Les pécheurs aussi agissent de même. ³⁴ Et si vous prêtez à ceux de qui vous espérez recevoir, quel gré vous en saura-t-on? Les pécheurs aussi prêtent aux pécheurs, afin de recevoir la pareille. ^{35a} Mais aimez vos ennemis, faites du bien, et prêtez sans rien espérer.

L'amour humain cherche un retour et a toujours quelque chose d'intéressé. L'amour nouveau que Jésus inaugure est complètement gratuit et désintéressé.

Recevoir la pareille: peut signifier: soit, *retirer le capital prêté*, soit *recevoir un jour le même service*. Le prêt n'est donc pas désintéressé.

Jésus présente ici *le modèle et la source de cet amour* qu'il vient de dépeindre:

6.35b,36 Et votre récompense sera grande, et vous serez fils du Très-Haut, car il est bon pour les ingrats et pour les méchants. 36 Soyez donc miséricordieux, comme votre Père est miséricordieux.

Les disciples doivent non seulement dépasser l'amour que le cœur humain peut donner, mais chercher à égaler l'amour divin, source de tout amour gratuit et désintéressé.

Votre récompense sera grande: cette promesse d'une récompense ne contredit pas le désintéressement parfait qui caractérise l'amour dont Jésus vient de parler. La récompense n'est pas le salaire de l'amour, elle est la pleine participation à la vie et à la gloire de Dieu qui est amour. Cet amour désintéressé, par lequel nous devenons semblables à Dieu, nous élève au glorieux état de ses fils et de ses héritiers. Il nous rend semblables à Jésus lui-même.

Il est bon pour les ingrats et les méchants: Dieu est compatissant, il voit dans le méchant le malheureux, tandis que notre dureté naturelle cherche toujours le méchant dans le malheureux. Matthieu (5.45) rend cette même idée sous une forme différente: «... il fait lever son soleil sur les méchants et sur les bons, et il fait pleuvoir sur les justes et sur les injustes».

Pour Jésus, *l'amour est le principe de toute action morale bien-faisante sur le monde:*

6.37,38 Ne jugez point, et vous ne serez point jugés; ne condamnez point, et vous ne serez point condamnés; absolvez, et vous serez absous. 38 Donnez, et il vous sera donné: on versera dans votre sein une

bonne mesure, serrée, secouée et qui déborde; car on vous mesurera avec la mesure dont vous vous serez servis.

Ne jugez point: Jésus a en vue ici le jugement dur et hautain que les scribes et les pharisiens s'arrogent le droit d'exercer en Israël. Ce jugement est plus nuisible qu'utile, comme on peut le constater par l'effet produit sur les péagers et autres personnes de ce genre (5.30; 15.28-30). *Juger* n'est pas l'équivalent de *condamner*: c'est se poser en appréciateur de la valeur morale d'autrui. Mais comme, très souvent, le jugement s'exerce dans un esprit peu bienveillant, ce mot est certainement employé ici dans un sens défavorable. Il est renforcé d'ailleurs par le terme suivant *condamner*.

Ne condamnez point: ne condamnez point impitoyablement et sans tenir compte des motifs d'indulgence.

Absolvez: Jésus parle moins ici du pardon d'une offense personnelle que de l'empressement de l'amour à trouver le prochain innocent plutôt que coupable, à l'excuser plutôt qu'à le condamner. Le Seigneur n'interdit pas toute appréciation morale de la conduite du prochain; Paul le dit d'ailleurs clairement aux Corinthiens (1 Co 5.12): «N'est-ce pas à vous de juger ceux du dedans?» Il y a en effet un jugement inspiré par l'amour, c'est le vrai (6.42b). Ce que Jésus veut bannir chez ses disciples, c'est *l'esprit* de jugement, qui juge pour le malin plaisir de juger.

La récompense promise: n'être point jugé et condamné, être absous. Cette récompense peut se rapporter à ce monde ou à l'autre, à la conduite des hommes ou à celle de Dieu.

Donnez: Jésus exhorte à rendre service à tous, même aux plus grands pécheurs.

Une bonne mesure...: la succession des adjectifs qui caractérisent cette mesure exprime bien l'infinie largesse de Dieu. La mesure à laquelle il est fait allusion ici est celle des objets solides (*serrée, secouée*).

Dans votre sein : cette expression se rapporte à la forme du vêtement oriental, qui permet de serrer les objets dans le large pli formé, en guise de poche, au-dessus de la ceinture (Ru 3.15).

6.39,40 Il leur dit aussi cette parabole: Un aveugle peut-il conduire un aveugle? Ne tomberont-ils pas tous deux dans une fosse? 40 Le disciple n'est pas plus que le maître; mais tout disciple accompli sera comme son maître.

Il leur dit aussi cette parabole¹² : l'adverbe *aussi* rattache ces versets à ce qui précède. L'image du verset 39 a le même sens que celle du verset 41 et toutes deux sont en relation avec la manie de juger que vient de condamner le Seigneur (v.37-38). La prétention de corriger le prochain, sans se corriger soi-même, est précisément le trait saillant de l'esprit de jugement. Les versets 37-42 forment donc un enseignement parfaitement suivi. Jésus oppose le jugement normal et salutaire qu'il attend de ses disciples et qui suppose le jugement sévère de soi-même, au jugement malfaisant qu'exercent en Israël les pharisiens, sévères envers les autres mais pas envers eux-mêmes. D'autre part, les pharisiens, aveugles eux-mêmes, ne peuvent que faire des disciples qui seront aveugles eux aussi. L'élève d'un maître pharisien tombera avec lui dans la même hypocrisie. Car dans le cas le plus favorable, il ne pourra que l'égaliser, non le surpasser. Voilà ce qui arrivera au peuple tout entier, s'il demeure sous la direction pharisaïque. Plus il se perfectionnera à l'école de pareils maîtres, plus il se rapprochera... de la

¹²Cette parabole est une suite de petites images: les deux aveugles (39), le maître et son disciple (40), la paille et la poutre (41-42), les arbres et leurs fruits (43-44), l'homme bon et le méchant (45), la maison fondée sur le roc ou sur la terre (47-49). Meynet dit ceci: « Or Luc présente tout cela comme une parabole [] ; il faut donc le prendre au sérieux []. Toutes ces images tiennent ensemble et sont unies par un lien logique très fort, même s'il n'apparaît pas au premier abord ».

perdition! Jésus enjoint ses disciples de ne pas répéter les mêmes erreurs.¹³

V.40: la première partie du verset est citée également par Matthieu (10.24-25) et Jean (15.20) dans le même sens: les serviteurs de Jésus ne doivent pas s'attendre à être *traités mieux* que leur Maître. Les textes de Luc 22.27 et Jean 13.16 nous rappellent que l'humilité sied aux serviteurs d'un pareil maître.

6.41,42 Pourquoi vois-tu la paille qui est dans l'œil de ton frère, et n'aperçois-tu pas la poutre qui est dans ton œil? 42 Ou comment peux-tu dire à ton frère: Frère, laisse-moi ôter la paille qui est dans ton œil, toi qui ne vois pas la poutre qui est dans le tien? Hypocrite, ôte premièrement la poutre de ton œil, et alors tu verras comment ôter la paille qui est dans l'œil de ton frère.

¹³On pourrait donner à cette *parabole* le titre suivant : le maître et son disciple.

Pour le disciple, il est vital de choisir un *bon maître*. Mais comment le reconnaître ? Voici quelques critères:

- Il a une bonne acuité spirituelle (il n'est pas aveugle, v.39). Il est ainsi capable de conduire un aveugle et d'ôter la paille qui se trouve dans l'œil de son frère (42).

- Il porte de bons fruits (43-44).

- Ses paroles sont de bonnes choses tirées du bon trésor de son cœur (45).

Ces mêmes versets contiennent également les caractéristiques du mauvais maître.

Jésus encourage ses auditeurs à évaluer leur maître selon les critères ci-dessus et à faire le bon choix. S'ils choisissent les pharisiens comme maîtres, ils ne pourront jamais être meilleurs qu'eux (40) et resteront mauvais. En revanche, s'ils choisissent de le suivre, lui, le bon maître, ils auront la possibilité de devenir à leur tour des *maîtres utiles* pour les autres et répondre à son appel (Mt 28.19). En choisissant de bonnes fondations (Jésus), ils tiendront debout malgré les menaces extérieures (48). Mais attention, pour construire sur de bonnes fondations, il ne suffit pas de dire *Seigneur, Seigneur*, il faut *mettre en pratique* l'enseignement du maître (46). Et les critères qui s'appliquent au maître seront également valables pour eux!

Ajoutons encore que tout n'est pas définitif dans cette parabole et qu'il y a tout loisir de changer: il est possible d'enlever la poutre de son œil pour y voir clair, de venir à Jésus, d'entendre ses paroles et de les mettre en pratique!

Pour corriger utilement autrui, il faut commencer par se corriger soi-même. Hors de là, tout jugement est le fruit de la présomption et de l'aveuglement, non de l'amour. La **paille** est un défaut d'importance secondaire. La **poutre dans l'œil** décrit bien, par son ridicule, la situation de celui qui, rempli d'orgueil et de vice, prétend faire l'éducation morale de celui qui est moins vicieux que lui.

Hypocrite: ¹⁴ si c'est réellement la haine du mal qui anime ce juge, pourquoi ne commence-t-il pas par se juger lui-même?

Ôte... et alors tu verras: le verbe *voir* (*dialepo* en grec) n'est utilisé dans le Nouveau Testament que deux fois: dans ce verset et le parallèle de Mt 7.5. Il signifie: voir à travers, voir distinctement.

On passe ici de l'idée de jugement à celle d'enseignement déjà esquissée au verset 40 et qui est encore plus manifeste dans les deux versets suivants. Reprendre le mal et enseigner le bien ne sont que les deux côtés d'une même fonction.

6.43-45 Ce n'est pas un bon arbre qui porte du mauvais fruit, ni un mauvais arbre qui porte du bon fruit.

44 Car chaque arbre se connaît à son fruit. On ne cueille pas des figes sur des épines, et l'on ne vendange pas des raisins sur des ronces. 45 L'homme bon tire de bonnes choses du bon trésor de son cœur, et le méchant tire de mauvaises choses de son mauvais trésor; car c'est de l'abondance du cœur que la bouche parle.

Il y a une condition pour que notre parole (45b) ait une bonne influence sur le prochain, c'est que nous soyons bons nous-mêmes. Autrement, notre cœur mauvais se manifestera et rendra vains les appels à la repentance, à la conversion et à

¹⁴Bovon donne à ce terme non sa signification moderne de fausseté consciente, mais le sens biblique, antique, d'aveuglement inconscient sur soi-même.

la sanctification que nous adresserons aux autres. L'homme orgueilleux prêchera sans succès l'humilité, l'homme égoïste l'amour. Les **fruits** de l'arbre sont, dans ce passage, les fruits de notre travail chez les autres.

La liaison du verset 43 au verset 44 est la suivante: « Ce fait est si vrai que chacun trouve sans hésiter l'espèce d'un arbre en examinant son fruit ». On voit souvent en Palestine, derrière les haies d'épines et de ronces, des figuiers tout enguirlandés des jets grimpants de *ceps de vigne*.

Le verset 45 formule le principe général sur lequel repose tout ce qui précède. La parole est la communication la plus immédiate de l'être. Un homme veut-il réformer les autres par sa parole, qu'il se réforme intérieurement lui-même! Jésus n'a déposé dans sa parole le principe de la transformation du monde que parce qu'il a été lui-même l'homme parfaitement bon. À ses disciples de continuer son œuvre par cette méthode, qui est le contre-pied de celle des pharisiens.¹⁵

6.46 Pourquoi m'appellez-vous Seigneur, Seigneur! et ne faites-vous pas ce que je dis?

Jésus est déjà reconnu par beaucoup comme Seigneur. Mais, il aimerait que ceux qui le saluent comme Seigneur soient plus fidèles à la Loi de l'amour; ainsi chez Judas et même chez les autres apôtres. Cet avertissement se lie à ce qui précède par cette idée: « Désormais, n'imitiez pas l'hypocrisie des scribes et des pharisiens qui prétendent adorer Dieu tout en transgressant la Loi. N'agissez pas ainsi avec ma parole ». La même idée est retrouvée en Mt 7.21 et suivants: « Ceux qui me disent: Seigneur, Seigneur! n'entreront pas tous dans le royaume des cieux, mais celui-là seul qui fait la volonté de mon Père qui est dans les cieux ».

¹⁵Cette Parole que nous recevons et gardons en nous, c'est le bon trésor duquel nous pouvons tirer de bonnes choses. Notre propre coeur, seul, n'est capable de produire que du mauvais (*poneros*, en grec. Ce mot est utilisé en Mt 6.13 pour désigner le Malin).

6.47-49 Je vous montrerai à qui est semblable tout homme qui vient à moi, entend mes paroles, et les met en pratique. ⁴⁸ Il est semblable à un homme qui, bâtissant une maison, a creusé, creusé profondément, et a posé le fondement sur le roc. Une inondation est venue, et le torrent s'est jeté contre cette maison, sans pouvoir l'ébranler, parce qu'elle était bien bâtie. ⁴⁹ Mais celui qui entend, et ne met pas en pratique, est semblable à un homme qui a bâti une maison sur la terre, sans fondement. Le torrent s'est jeté contre elle: aussitôt elle est tombée, et la ruine de cette maison a été grande.

Il y a sur les terrains en pente qui entourent le lac de Génésareth des coteaux où une couche de terre peu épaisse recouvre le rocher (Matthieu parle de *sable*, 7.26). L'homme prudent creuse à travers ce terrain meuble pour poser le fondement en profondeur sur le roc. L'homme imprudent bâtit sur le sol extérieur tel quel. Luc ne mentionne qu'une seule raison de destruction, l'inondation: l'eau vient du sommet des montagnes et forme un torrent qui entraîne la couche de terre et avec elle les édifices non fondés sur le roc. Matthieu ajoute l'ouragan, qui accompagne ordinairement ces grandes perturbations atmosphériques et qui ébranle par en haut l'édifice, tandis que le torrent le mine par dessous.

Bâtir sur la terre, c'est accueillir la volonté du Seigneur uniquement dans notre intelligence, sans y acquiescer de tout notre être. C'est un état que le Seigneur ne peut cautionner. C'est pourquoi il permet que notre édifice spirituel soit éprouvé par la tentation, par la persécution ou par son jugement divin. Si nous n'acceptons pas d'être transformés en profondeur, nous courons à notre perte; notre édifice s'écroulera.

2. Le serviteur du centurion (7.1-10)

Voici le plus bel exemple de foi que Jésus ait rencontré jusqu'à maintenant. Et, chose étonnante, c'est à un païen qu'il

doit cette surprise! Jésus va saisir à l'instant le sens profond de ce fait inattendu et l'indique avec ménagement au verset 9, tandis que Matthieu (Mt 8.12-12) le fait ressortir avec moins de réserve.

Comme dans Matthieu (Mt 8.5 et suivants), ce récit se rattache ici à celui du sermon sur la montagne.

7.1-5 Après avoir achevé tous ces discours devant le peuple qui l'écoutait, Jésus entra dans Capernaüm. 2 Un centenier avait un serviteur auquel il était très attaché, et qui se trouvait malade, sur le point de mourir. 3 Ayant entendu parler de Jésus, il lui envoya quelques anciens des Juifs, pour le prier de venir guérir son serviteur. 4 Ils arrivèrent auprès de Jésus, et lui adressèrent d'instantes supplications, disant: Il mérite que tu lui accordes cela; 5 car il aime notre nation, et c'est lui qui a bâti notre synagogue.

Le verset 1 est solennel et décrit la proclamation qui vient d'avoir lieu comme quelque chose de complet.

Le **centenier** est probablement un militaire romain au service d'Hérode. Il a manifesté un zèle tout particulier pour sa nouvelle croyance (v.5). Il envoie quelques magistrats urbains vers Jésus. Ceux-ci pourront exposer à Jésus les faits honorables qui parlent en sa faveur plus librement qu'il ne pourrait le faire lui-même.

7.6-8 Jésus, étant allé avec eux, n'était guère éloigné de la maison, quand le centenier envoya des amis pour lui dire: Seigneur, ne prends pas tant de peine; car je ne suis pas digne que tu entres sous mon toit. 7 C'est aussi pour cela que je ne me suis pas cru digne d'aller en personne vers toi. Mais dis un mot, et mon serviteur sera guéri. 8 Car, moi qui suis soumis à des supérieurs, j'ai des soldats sous mes ordres; et je dis à l'un: Va! et il va; à l'autre: Viens! et il vient; et à mon serviteur: Fais cela! et il le fait.

Je ne suis pas digne: le centenier voit de sa maison Jésus approcher avec le cortège. La vénération que lui inspire ce personnage mystérieux fait qu'il redoute même de le recevoir sous son toit. Il envoie donc une nouvelle délégation. Peut-être part-il de l'idée juive ordinaire qu'un Juif ne peut entrer dans une maison païenne sans se souiller.

Dis un mot: la foi de cet homme égale son humilité. Le *mot* est opposé ici à la *présence* personnelle. Le centenier tient le raisonnement suivant: il a lui-même des subordonnés par le moyen desquels il peut agir, sans se transporter à chaque fois sur les lieux. Jésus est bien plus élevé que lui et il dispose des forces du monde spirituel; il peut donc, tout comme lui, agir à distance. On peut comparer ici la parole de Jésus sur les anges qui montent et descendent (Jn 1.52).

Comment expliquer une telle foi chez cet homme? Il a vraisemblablement entendu parler de Jésus, de ses miracles et notamment de la guérison du fils de l'employé royal (Jn 4).

7.9,10 Lorsque Jésus entendit ces paroles, il admira le centenier, et, se tournant vers la foule qui le suivait, il dit: Je vous le dis, même en Israël je n'ai pas trouvé une aussi grande foi. 10 De retour à la maison, les gens envoyés par le centenier trouvèrent guéri le serviteur qui avait été malade.

Une aussi grande foi: cette expression se rapporte à la demande d'une guérison opérée sans l'aide de la présence corporelle de Jésus. C'est là comme un paroxysme de foi.

Dans le récit de Matthieu, Jésus loue également la foi du centenier et ajoute des paroles sévères relatives aux Juifs. Cela montre que Matthieu emploie une source différente de celle de Luc. Ces paroles se trouvent chez Luc dans un tout autre contexte (Lu 13.28), à un moment plus avancé et où elles ont plus d'à-propos.

Cette guérison ne doit pas être confondue avec celle de l'employé royal (Jn 4). Les différences sont en effet considérables: chez Luc un militaire d'origine païenne, chez Jean un employé

civil d'origine juive ; là Capernaüm, ici Cana ; là un homme qui redoute par humilité de voir Jésus entrer chez lui, ici un homme qui vient le chercher de bien loin pour le faire venir chez lui ; enfin, là un païen donné en exemple à tout Israël, ici un Juif à l'occasion duquel Jésus jette un certain blâme sur tous ses compatriotes galiléens.

3. Le fils de la veuve de Naïn (7.11-17)

Le récit suivant est l'un de ceux où se révèle le mieux la tendresse de cœur du Seigneur et la puissance qu'exercent sur lui les douleurs humaines.

7.11,12 Le jour suivant, Jésus alla dans une ville appelée Naïn ; ses disciples et une grande foule faisaient route avec lui. 12 Lorsqu'il fut près de la porte de la ville, voici, on portait en terre un mort, fils unique de sa mère, qui était veuve ; et il y avait avec elle beaucoup de gens de la ville.

Le jour suivant : littéralement : puis il arriva dans la suite. Cette dernière traduction rattache moins étroitement ce récit au précédent que ne le fait l'expression *le jour suivant*.

Naïn : on aurait découvert un petit hameau du nom de Neïn, à trente deux kilomètres au sud-ouest de Capernaüm, au pied nord du petit Hermon, près des sources du Kison. Il faut donc à Jésus une journée de marche pour arriver là depuis Capernaüm. Dans Josèphe (*Bell.jud.*IV, 9,4), il est question d'une ville de Naïn, située de l'autre côté du Jourdain, dans la partie méridionale de la Pérée.¹⁶

Tous les traits énumérés au verset 12 font comprendre ce qui émeut si profondément le cœur de Jésus.

7.13-15 Le Seigneur, l'ayant vue, fut ému de compassion pour elle, et lui dit : Ne pleure pas ! 14 Il s'appro-

¹⁶Voir note 3.1 et carte de géographie.

cha, et toucha le cercueil. Ceux qui le portaient s'arrêtèrent. Il dit: Jeune homme, je te le dis, lève-toi! 15 Et le mort s'assit, et se mit à parler. Jésus le rendit à sa mère.

En tête du cortège funèbre marchent les pleureuses, les joueurs de flûtes et de cymbales; puis vient la mère, pleurant en silence. Elle marche devant le cercueil, une bière sans couvercle, portée sur les épaules de quatre hommes; sur celle-ci repose le mort, le corps enveloppé d'un linceul, mais la figure à découvert. Enfin viennent les amis et les voisins.

Le terme de **Seigneur** ne se rencontre dans le récit synoptique que chez Luc (sept fois), et de préférence dans les morceaux qui lui sont propres.

Emu de compassion: il semble que Jésus ne peut résister à la sollicitation muette qui se dégage de ces circonstances. Les pleurs de la mère achèvent de briser son cœur. De là ce mot à la fois tendre et impératif: «Ne pleure pas!» La prudence lui conseillerait peut-être de ne pas faire en ce moment un acte d'éclat. Mais il n'y a plus de prudence là où la pitié parle si haut. Puis, il se sent autorisé à consoler; car dans cette rencontre même il voit un signe de la volonté de son Père.

Jésus **s'approche** du cercueil et le **touche**, invitant ainsi les porteurs à s'arrêter.

Jeune homme, je te le dis, lève-toi! L'ordre est précis; il exprime la certitude absolue du résultat à obtenir. La rupture de la relation entre l'âme et le corps n'est jamais que relative, dans la mort comme dans le sommeil. De même qu'il suffit de la voix d'un homme pour rétablir, chez celui qui est plongé dans le sommeil, le lien entre l'un et l'autre, ainsi la parole du *Seigneur* a la vertu de rétablir cette relation interrompue, même chez les morts.

V.15: dès que l'âme est revenue habiter le corps, le mouvement et la parole signalent sa présence. Jésus a un droit de propriété sur celui qu'il a ramené à la vie. Il affirme ce droit, mais uniquement pour jouir du bonheur de rendre à la mère affligée ce trésor qu'il a reconquis sur la mort.

7.16,17 Tous furent saisis de crainte, et ils glorifiaient Dieu, disant: Un grand prophète a paru parmi nous, et Dieu a visité son peuple. 17 Cette parole sur Jésus se répandit dans toute la Judée et dans tout le pays d'alentour.

Sur ce sentiment de crainte, voir à Luc 5.8.

Un grand prophète, plus grand que Jean-Baptiste lui-même, un prophète de premier ordre, comme Élie et Moïse.

Dieu a visité: cette parole fait entendre plus qu'elle n'exprime: une heure décisive a sonné pour Israël.

Ce qui est dit ici de Jésus se répand loin à la ronde, jusqu'en Judée. Luc le signale pour faire la transition avec le morceau suivant. Il explique comment Jean-Baptiste va être informé des œuvres de Jésus. Jean-Baptiste est en effet en prison en Pérée, dans le château de Machéronte¹⁷; c'est ce que raconte l'historien Josèphe.

Note sur ce miracle

Une difficulté propre à ce miracle est l'absence de toute réceptivité morale chez celui qui en est l'objet. Ce miracle diffère ainsi des autres résurrections qui nous ont été rapportées. Lazare était croyant; chez la fille de Jaïrus, la foi personnelle était jusqu'à un certain point remplacée par celle des parents. Mais ici, rien de semblable. La seule chose que l'on puisse supposer, c'est le désir ardent de vivre chez ce jeune homme. Mais en réalité, cela suffit. Car il résulte de là que Jésus n'a pas arbitrairement disposé de lui. Et quant à la foi, bien des faits prouvent qu'elle ne doit être envisagée comme facteur dynamique dans aucun miracle, mais qu'elle est une simple condition *morale* en vue du but spirituel que Jésus se propose en opérant le prodige.

¹⁷Forteresse située sur les hauteurs, à 1100 mètres au-dessus du niveau de la mer Morte, et à environ dix kilomètres de sa rive est (à peu près en face d'Eyn-Guédi; voir carte de géographie). Elle fut bâtie par Alexandre Jannée (104-78 av. J-C), détruite par les Romains en 57 av. J-C, puis reconstruite par Hérode le Grand.

4. La délégation de Jean-Baptiste (7.18-35)

Comment le récit des miracles de Jésus (*les œuvres du Christ* dans Matthieu) peut-il faire naître chez Jean-Baptiste le doute que paraît renfermer sa question? Ce qu'il entend au sujet de Jésus ne correspond pas exactement à ce qu'il attendait du Messie. Il l'a décrit au peuple comme le roi-juge, qui a son van en sa main et accomplit le jugement théocratique, par lequel Israël doit être purifié. C'est cette prédication qui a ému tout le peuple. Et maintenant, ce Christ si solennellement annoncé ne fait que des œuvres de charité et de guérison. Est-ce donc à cela que se réduisent les *œuvres du Christ*?

Nous savons que l'on attendait plusieurs envoyés divins qui devaient concourir à la grande révolution messianique. On parlait surtout du personnage appelé *le prophète* que les uns distinguaient du Christ (Lu 9.19; Jn 1.20-21, 25), et que les autres identifiaient avec lui (Jn 6.14-15). Jean-Baptiste se demande peut-être si Jésus n'a pas un rôle purement *spirituel* et si les grands faits extérieurs qui doivent suivre ne seront pas accomplis par un personnage subséquent. Il n'y a dans une telle pensée rien de contraire à ce qu'il a entendu et vu lors du baptême de Jésus, d'abord parce qu'il continue à l'envisager comme un envoyé divin puisque c'est lui qu'il interroge, et ensuite parce qu'en réalité Jean n'a vu qu'une chose dans la vision du baptême, la descente du Saint-Esprit sur Jésus. Ce fait annonçait une activité spirituelle, mais rien de plus. Tout ce que Jean a ajouté, en présentant Jésus comme juge, n'était que l'application des tableaux prophétiques de l'Ancien Testament. Il est donc faux de prétendre avec une foule d'interprètes que la question posée à Jésus par Jean soit en contradiction avec la révélation du baptême. Ce n'est pas sans raison que Jean a dit de lui-même: «Celui qui est de la terre, parle comme étant de la terre» (Jn 3.31), et que Jésus l'a déclaré plus petit que le moindre des croyants.

7.18,19 Jean fut informé de toutes ces choses par ses disciples. 19 Il en appela deux, et les envoya vers

Jésus, pour lui dire: Es-tu celui qui doit venir, ou devons-nous en attendre un autre?

L'expression **celui qui doit venir** est empruntée à Mal 3.1: «Voici, il vient, dit l'Éternel».

Les mots **un autre** attribuent indirectement à Jésus la qualité de Christ.

7.20-23 Arrivés auprès de Jésus, ils dirent: Jean Baptiste nous a envoyés vers toi, pour dire: Es-tu celui qui doit venir, ou devons-nous en attendre un autre?
21 **A l'heure même, Jésus guérit plusieurs personnes de maladies, d'infirmités, et d'esprits malins, et il rendit la vue à plusieurs aveugles. 22 Et il leur répondit: Allez rapporter à Jean ce que vous avez vu et entendu: les aveugles voient, les boiteux marchent, les lépreux sont purifiés, les sourds entendent, les morts ressuscitent, la bonne nouvelle est annoncée aux pauvres. 23 Heureux celui pour qui je ne serai pas une occasion de chute!**

V.22: la force démonstrative de la réponse de Jésus ressort d'abord des miracles mêmes, mais surtout de la relation entre ces faits et le signalement du Messie, tel que l'a tracé l'Ancien Testament (Es 35.4-6; 61.1 et suivants). Jésus ne mentionne pas les guérisons de démoniaques, peut-être parce qu'il n'en est pas parlé dans l'Ancien Testament.

La bonne nouvelle est annoncée aux pauvres: la prédication de l'Évangile aux pauvres est aussi un fait extérieur et sensible, aussi bien que tous les miracles mentionnés. Ce trait est placé à la fin, parce que c'est le trait caractéristique de l'œuvre messianique, telle que l'accomplit Jésus, en opposition à l'idée que s'en faisait Jean-Baptiste. Jésus rappelle expressément par là la prophétie d'Es 61.1, où ce trait est spécialement relevé dans le tableau de l'œuvre messianique.

V.23: «Heureux celui qui ne méconnaît pas dans la marche humble, lente et miséricordieuse de mon œuvre, les vrais caractères du Christ promis». Cet avertissement rappelle à Jean-Baptiste, à ses disciple et au peuple présent une autre parole d'Ésaïe (8.14): «Il sera pour eux une pierre d'achoppement; et plusieurs d'entre eux trébucheront et tomberont».

Ce récit montre bien la sincérité des écrivains sacrés qui ne craignent pas de mettre au grand jour les infirmités de l'un de leurs plus illustres héros!

Jésus a une dette envers Jean-Baptiste. Ce dernier lui a en effet rendu un éclatant témoignage. Il profite de cette circonstance pour rendre à son tour un hommage public à son précurseur.

Ce discours de Jésus sur Jean-Baptiste est une sorte d'oraison funèbre, car Jean succombera peu après. Jésus commence par signaler le rôle éminent de Jean dans le règne de Dieu, malgré son infériorité à l'égard des membres de l'ère nouvelle (v.24-28). Puis il décrit la conduite insouciante du peuple en face des deux grands appels divins qui lui ont été adressés en ce temps-ci, le ministère de Jean et le sien (v.29-35).

7.24-28 Lorsque les envoyés de Jean furent partis, Jésus se mit à dire à la foule, au sujet de Jean: **Qu'êtes-vous allés voir au désert? un roseau agité par le vent?**
25 Mais, qu'êtes-vous allés voir? un homme vêtu d'habits précieux? Voici, ceux qui portent des habits magnifiques, et qui vivent dans les délices, sont dans les maisons des rois. 26 Qu'êtes-vous donc allés voir? un prophète? Oui, vous dis-je, et plus qu'un prophète. 27 C'est celui dont il est écrit: Voici, j'envoie mon messenger devant ta face, pour préparer ton chemin devant toi. 28 Je vous le dis, parmi ceux qui sont nés de femmes, il n'y en a point de plus grand que Jean. Cependant, le plus petit dans le royaume de Dieu est plus grand que lui.

Un roseau agité par le vent: il faut le comprendre ainsi: «Vous n'êtes pas allés voir quelque chose d'ordinaire, comme... un roseau agité par le vent!»

Le peuple est sorti dans le désert pour contempler quelque chose, mais quoi? Jésus le dit clairement (Jn 5.35): «Jean était la lampe qui brûle et qui luit, et vous avez voulu vous réjouir une heure à sa lumière». Le sentiment populaire ne se trompe pas: Jean-Baptiste était réellement quelqu'un de grand. Mais il y a deux sortes de grandeur: la grandeur terrestre et la grandeur céleste. De quelle nature était celle de Jean? Si elle était de nature terrestre, Jean n'aurait pas habité dans un désert, mais dans un palais. Sa grandeur était donc d'ordre divin. Or, dans le sentiment juif, toute grandeur de ce genre consiste dans une mission prophétique. De là la conclusion à laquelle le peuple est arrivé à l'égard de Jean: c'est un prophète! Jésus confirme cette manière de voir: «Oui, vous dis-je» et il renchérit même: «Et plus qu'un prophète». En effet, Jean n'a pas seulement *prophétisé*, mais il était lui-même un personnage *prédit*. Voilà pourquoi il était plus qu'un prophète: son apparition était un fait *écrit* à l'avance.

V.27: cette citation de Mal 3 se trouve de manière relativement identique chez les trois synoptiques (Mt 11.10; Mc 1.2). Marc omet les mots «devant toi». Mais curieusement, cette citation n'est identique ni au texte hébreu, ni à celui de la Septante. Les évangélistes l'ont donc adaptée à Jésus, qui cite ce passage. Pour Malachie, Dieu qui envoie et le Messie pour qui le chemin doit être préparé sont une seule et même personne, de là la forme: «devant *moi*». Ici Jésus parle de lui-même, et comme il ne se confond jamais avec le Père, une distinction devenait nécessaire; de là la forme: «devant *toi*».

V.28: la supériorité de Jean-Baptiste sur toutes les autres apparitions théocratiques et humaines se rapportait, non à sa valeur personnelle, mais à son rôle et à sa mission. Sa vie intérieure surpassait-elle celle d'un Abraham, d'un Élie, etc.? Jésus ne l'affirme point. Mais sa position était plus élevée que la leur. Néanmoins, ajoute immédiatement Jésus, l'ordre de choses

nouveau qu'il inaugure lui-même est tellement au-dessus de l'ancien que clôt Jean-Baptiste, que le moindre des membres du premier est au-dessus du prophète Jean, par son intuition plus spirituelle des choses d'en haut et par l'intimité de sa relation avec Dieu. Il jouit en Jésus de la dignité filiale, tandis que Jean n'était que serviteur. Jean était peut-être plus avancé *sur sa ligne*, mais la ligne du croyant est plus élevée que la sienne. Il y a chez celui-ci un principe de vie supérieure qui a manqué à Jean. Jésus a vraiment conscience d'apporter sur terre un principe de vie supérieur à ce qu'il y a de plus élevé dans le judaïsme.

Cette réflexion est ajoutée par Jésus pour excuser Jean et expliquer l'ébranlement de sa foi.

7.29,30 Et tout le peuple qui l'a entendu et même les publicains ont justifié Dieu, en se faisant baptiser du baptême de Jean; 30 mais les pharisiens et les docteurs de la loi, en ne se faisant pas baptiser par lui, ont rendu nul à leur égard le dessein de Dieu.

Le ministère de Jean a été accueilli favorablement par les classes inférieures, mais les chefs y ont résisté.

Justifié Dieu: ils ont reconnu et proclamé en paroles et en actes l'excellence des voies de Dieu pour le salut des hommes. En se repentant, ils ont témoigné de la justesse de l'appel à la repentance adressé par Jean.

À leur égard: lors même que l'homme ne peut faire échouer le plan de Dieu pour le monde, il peut le rendre vain *pour lui-même*. Ici, les pharisiens et les docteurs de la Loi ont bloqué le dessein de Dieu envers eux-mêmes, en ne se faisant pas baptiser par Jean. Voir le reproche que Jésus adresse indirectement à Nicodème (Jn 3.5) d'avoir négligé le *baptême d'eau*.

La parole de Jésus (Jn 5.35): «Vous avez voulu vous réjouir une heure à sa lumière» fait penser que la froideur des chefs a promptement abattu l'enthousiasme du peuple pour le Baptiste.

7.31-35 À qui donc comparerai-je les hommes de cette génération, et à qui ressemblent-ils? ³² Ils ressemblent aux enfants assis dans la place publique, et qui, se parlant les uns aux autres, disent: Nous vous avons joué de la flûte, et vous n'avez pas dansé; nous vous avons chanté des complaintes, et vous n'avez pas pleuré. ³³ Car Jean Baptiste est venu, ne mangeant pas de pain et ne buvant pas de vin, et vous dites: Il a un démon. ³⁴ Le Fils de l'homme est venu, mangeant et buvant, et vous dites: C'est un mangeur et un buveur, un ami des publicains et des gens de mauvaise vie. ³⁵ Mais la sagesse a été justifiée par tous ses enfants.

Jésus juge ici la conduite de la génération contemporaine à l'égard des deux grands messages divins, si intimement liés, qui lui sont adressés à cette époque même. Il cherche à quoi il peut comparer une conduite aussi absurde que celle dont il est le témoin. Il trouve une image qui répond à sa pensée. Il se rappelle un jeu de son enfance: les joueurs se divisaient en deux groupes; le premier devait commencer la représentation d'une scène de la vie ordinaire, et l'autre, entrant activement dans la scène commencée, devait se joindre aux premiers acteurs pour en achever l'exécution. Les membres du second groupe passaient donc de l'état de spectateurs à celui d'acteurs. Si les acteurs du premier groupe arrivaient en jouant un air de danse, ceux du second groupe devaient continuer sur la lancée et, par exemple, mimer un bal; ou si les premiers donnaient le signal d'une scène de deuil, les seconds devaient former un cortège funèbre. La réussite du jeu dépendait donc de la disposition des uns et des autres.

Jésus en fait ici l'application négative suivante: Jean-Baptiste a appelé à la repentance, lui-même a fait des promesses de grâce, mais les hommes de cette génération n'ont pas vraiment suivi le mouvement. La résistance des seconds a fait échouer les efforts des premiers. D'abord Dieu a tenté d'imprimer au

peuple par le ministère de Jean un mouvement de sainte douleur; par celui de Jésus, il a cherché ensuite à les entraîner à un élan de confiance et de sainte joie. À chaque fois, le peuple a refusé de correspondre à l'impulsion d'en haut. Les envoyés ont dû se dire: «Nous avons voulu..., mais vous n'avez pas voulu». Comparer 13.34; Jn 5.40.

V.33: la vie austère de Jean a trouvé des critiques en Israël chez les hommes qui voulaient jouir de la vie. On attribuait à une action diabolique la folie mélancolique.

V.34: Jésus fait allusion à toutes les accusations élevées précédemment contre lui, à l'occasion de la vocation du péager Matthieu, de son repas chez lui, de sa réponse quant au jeûne, etc.

V.35: cependant, malgré cette résistance générale, la sagesse divine a trouvé des cœurs qui se sont ouverts à ses sollicitations diverses et qui, par leur docilité, ont justifié ces deux méthodes, en apparence contradictoires. Ce sont ceux que Jésus appelle les *enfants de la sagesse*, d'après une expression utilisée dans le livre des Proverbes. Le mot *sagesse* rappelle celui de *décret* (v.30); l'expression *a été justifiée* rappelle celle de *ont justifié* (v.29).

Tous ses enfants: tous les enfants de la sagesse.

Ce discours est un de ceux qui montrent le mieux ce qu'est Jésus comme orateur populaire. L'intelligence est mise en jeu, la curiosité stimulée par la forme interrogative (v.24-26), l'imagination frappée par des images vives et pleines de charme (v.24, 25 et 32), l'application enfin est saisissante pour la conscience: «Jean a échoué par son austérité; j'échouerai par ma douceur; vous ne voulez de Dieu ni sous une forme, ni sous une autre. Cependant, il en est dont la conduite, en vous condamnant, justifie Dieu».

5. La pécheresse reconnaissante (7.36-50)

Le récit suivant semble être placé ici comme un échantillon de la justification de la sagesse par ses enfants (v.35); il illustre en particulier le dernier mot: *tous*.

7.36-38 Un pharisien pria Jésus de manger avec lui. Jésus entra dans la maison du pharisien, et se mit à table. 37 Et voici, une femme pécheresse qui se trouvait dans la ville, ayant su qu'il était à table dans la maison du pharisien, apporta un vase d'albâtre plein de parfum, 38 et se tint derrière, aux pieds de Jésus. Elle pleurait; et bientôt elle lui mouilla les pieds de ses larmes, puis les essuya avec ses cheveux, les baisa, et les oignit de parfum.

Un pharisien: nous sommes encore à l'époque de transition où la rupture entre Jésus et les pharisiens, quoique déjà bien avancée, n'est pas encore consommée. Aussi, l'un des membres de ce parti peut-il encore inviter Jésus sans difficulté.

Cette **femme pécheresse** manifeste du courage en entrant dans une telle société, car elle peut s'attendre à être renvoyée de manière ignominieuse. Elle le fait quand même, car elle a une importante dette de reconnaissance envers le Seigneur. En effet, Jésus lui a pardonné ses nombreux péchés; était-ce lors d'une prédication, ou dans un entretien particulier? Nous ne le savons. Elle a reçu de lui la bonne nouvelle du pardon divin, et le parfum qu'elle apporte avec elle est le symbole de son ardente reconnaissance pour ce don ineffable.

V.38: comme les convives sont à demi couchés sur un divan, les pieds étendus en arrière et sans chaussure, cette femme peut parvenir sans obstacle jusqu'à Jésus et oindre ses pieds. Mais au moment où elle se prépare à lui rendre hommage, elle éclate en pleurs au souvenir de ses fautes. Ses larmes coulent sur les pieds du Sauveur, et, n'ayant pas de linge pour les essuyer, elle s'en improvise un de sa chevelure promptement déliée. Pour apprécier cet acte, il faut se souvenir que, chez les Juifs, c'est l'une des plus grandes humiliations pour une femme que de paraître en public avec les cheveux défaits.

7.39-43 Le pharisien qui l'avait invité, voyant cela, dit en lui-même: Si cet homme était prophète, il connaîtrait qui et de quelle espèce est la femme qui le touche, il connaîtrait que c'est une pécheresse. ⁴⁰ Jésus prit la parole, et lui dit: Simon, j'ai quelque chose à te dire. -Maître, parle, répondit-il-. ⁴¹ Un créancier avait deux débiteurs: l'un devait cinq cents deniers, et l'autre cinquante. ⁴² Comme ils n'avaient pas de quoi payer, il leur remit à tous deux leur dette. Lequel l'aimera le plus? ⁴³ Simon répondit: Celui, je pense, auquel il a le plus remis. Jésus lui dit: Tu as bien jugé.

V.39: Simon met en doute la qualité de prophète de Jésus. La preuve de ce don prophétique lui sera donnée à l'instant même dans la parabole suivante, qui répond si exactement à ses pensées et à ses questions secrètes.

Cinq cents deniers... cinquante deniers: la première somme représente les nombreux péchés dont s'accusent la femme, et que Jésus a pardonnés. La seconde, les quelques infractions à la Loi que se reproche le pharisien, et du fardeau desquelles Jésus l'a aussi affranchi.

Tu as bien jugé: «En jugeant si bien, tu t'es condamné toi-même». Comme un sage grec, Jésus a pris son interlocuteur dans ses filets. Mais, il va beaucoup plus loin que le sage; il s'identifie, ici et dans ce qui suit, avec le Dieu offensé qui pardonne et qui devient en lui, Jésus, l'objet de l'amour du pécheur reconnaissant.

7.44-47 Puis, se tournant vers la femme, il dit à Simon: Vois-tu cette femme? Je suis entré dans ta maison, et tu ne m'as point donné d'eau pour laver mes pieds; mais elle, elle les a mouillés de ses larmes, et les a essuyés avec ses cheveux. ⁴⁵ Tu ne m'as point donné de baiser; mais elle, depuis que je suis entré, elle n'a point cessé de me baiser les

pieds. 46 Tu n'as point versé d'huile sur ma tête; mais elle, elle a versé du parfum sur mes pieds. 47 C'est pourquoi, je te le dis, ses nombreux péchés ont été pardonnés: car elle a beaucoup aimé. Mais celui à qui on pardonne peu aime peu.

En appliquant la parabole, Jésus suit la marche inverse de celle qu'il a suivie dans la parabole elle-même. Dans celle-ci, il est descendu de la cause (la remise de dettes) à l'effet (la reconnaissance). Ici au contraire, il remonte de l'effet à la cause.

Simon croyait honorer Jésus en l'invitant à sa table. La femme pécheresse l'a honoré tellement plus en l'aimant de tout son cœur!

Remarquons dans cette réponse de Jésus les oppositions suivantes: l'eau qu'aurait dû utiliser Simon et les larmes répandues par la femme; le baiser ordinaire de l'hôte à ses convives et le baiser des pieds de Jésus; l'huile sur la tête et le parfum sur les pieds. Jésus, en mettant en évidence le contraste entre l'accueil froid et mesuré de Simon et l'amour ardent de la pécheresse, remonte à sa cause cachée: le contraste entre le pardon accordé à l'un et le pardon accordé à l'autre.

V.47: cette parole peut être comprise de plusieurs manières selon que l'on fait porter le *c'est pourquoi* sur *je te le dis* ou sur *ses nombreux péchés ont été pardonnés*. Dans le dernier cas, le sens de la phrase est le suivant: Dieu pardonne beaucoup à celui qui aime beaucoup; peu, à celui qui aime peu. Ainsi, ce n'est plus la foi, mais l'amour, fruit de la foi, qui est la cause et la condition du pardon. Ce sens conduit à une incohérence complète entre la parabole précédente et son application actuelle. D'après cette explication, Jésus n'aurait pas dû demander au verset 42: «Lequel donc des deux *l'aimera* le mieux?» comme si l'amour devait résulter du pardon; mais: «Lequel des deux *l'aimait* le mieux» et avait ainsi le mieux mérité la remise de sa dette? De plus, les mots de Jésus au verset 50 montrent bien que dans sa pensée, la cause du pardon accordé à cette femme a été sa foi et non son amour; l'amour

n'a été que le fruit de sa foi. Il faut donc admettre que le *c'est pourquoi* porte sur *je te le dis*. Le sens est donc le suivant: «Je te le déclare, ses nombreux péchés lui sont pardonnés, *ce que tu dois conclure de ce qu'elle a beaucoup aimé*». L'amour, exprimé pratiquement, manifeste et confirme la foi de cette femme et le pardon qui lui a été offert à cause de sa foi.

Le verset 47b contient l'autre côté de l'application de ce même principe: d'autant moins il y a eu de pardon, d'autant moins il y aura d'amour. Jésus, par délicatesse, donne à cette vérité sévère, à l'adresse de Simon, la forme d'une proposition générale: «Celui qui a...», exactement comme il a agi avec Nicodème: «Si quelqu'un ne naît pas...» (Jn 3.3).

La pensée exprimée dans ce verset 47 soulève deux difficultés:

1) Le pardon peut-il n'être que partiel? Y aurait-il donc des hommes à demi sauvés et à demi perdus?

2) Serait-il nécessaire d'avoir gravement péché pour arriver à aimer beaucoup?

Le pardon réel du moindre péché renferme certainement en germe le salut complet, mais en germe seulement. Si la foi se maintient et s'accroît, ce pardon initial s'étendra successivement à tous les péchés de la vie, à mesure qu'ils seront toujours plus complètement reconnus et confessés. Le premier pardon est ainsi le gage de tous les autres. Dans le cas contraire, le pardon déjà accordé sera retiré, comme cela est représenté dans la parabole du méchant débiteur (Mt 18), ainsi que dans celle du festin des noces (Mt 22.11-13), et l'œuvre de grâce, au lieu de se consommer, avortera. Tout est transition ici-bas, transition libre pour arriver à l'un de ces deux termes nécessaires, le salut parfait ou la condamnation complète.

En ce qui concerne la deuxième difficulté, il n'est pas nécessaire de pécher davantage pour aimer plus. Ce qui manque au meilleur pour aimer beaucoup, ce n'est pas le péché, c'est la connaissance de son péché.

7.48-50 Et il dit à la femme: Tes péchés sont pardonnés.

49 Ceux qui étaient à table avec lui se mirent à dire

en eux-mêmes: Qui est celui-ci, qui pardonne même les péchés? ⁵⁰ **Mais Jésus dit à la femme: Ta foi t'a sauvée, va en paix.**

Tes péchés sont pardonnés: le verbe est au parfait (*ont été pardonnés*), ce qui indique un état actuel résultant d'un acte accompli depuis un temps indéterminé. Jésus ne fait donc que confirmer le pardon qu'il a déjà accordé à la femme; ceci à l'intention des gens qui peuvent en douter, mais également à l'intention de la femme elle-même, afin de la fortifier. Cette déclaration directe et personnelle de Jésus correspond en effet au témoignage intérieur de l'Esprit, après que nous avons saisi la promesse du salut (Ep 1.13).

V.50: Jésus continue comme s'il n'avait pas entendu la remarque du verset 49. Et pourtant, tout en s'adressant à la femme, il révèle à ceux qui murmurent le fondement inébranlable sur lequel repose le pardon: la foi.

Ta foi t'a sauvée: cette parole s'adresse à tous; quiconque croit est sauvé.

Va en paix: qu'elle emporte donc avec elle son trésor, la paix, malgré tous les murmures des pharisiens, et qu'elle en jouisse pleinement!

Note

Ce récit admirable, conservé par Luc seul, renferme les deux traits essentiels de ce qu'on appelle le paulinisme: la gratuité et l'universalité du salut. Il résulte de là que Luc a voulu montrer par son Évangile que la doctrine si nettement formulée et si énergiquement prêchée par Paul était déjà renfermée en germe dans les actes et les enseignements de Jésus, et que par conséquent l'*Évangile de Paul* n'est que l'application des principes posés par le Christ.

Ce récit ne doit pas être confondu avec celui qui est mentionné dans les trois autres Évangiles, à une époque plus tardive, dans la semaine de la Passion (Mt 26.6 et suivants; Mc

14.3 et suivants; Jn 12.1-8). Il y a en effet des différences importantes entre ces deux récits:

- La diversité du lieu: la Galilée, chez Luc; la Judée, chez les autres.

- La différence du temps.

- La différence de personnes. Luc parle d'une femme de la ville, étrangère à la maison de Simon et inconnue de Jésus. Dans les autres Évangiles, Marie, au contraire, appartient à une famille amie qui recevait habituellement Jésus sous son toit.

- La différence d'entretien. Ici, Jésus enseigne que l'amour est le fruit du pardon, lequel n'a pas d'autre condition que la foi. À Béthanie, Judas se fait le défenseur des pauvres et Jésus, dans sa réponse, annonce sa mort prochaine.

6. Les femmes qui entretiennent Jésus (8.1-3)

Ayant quitté sa profession terrestre, Jésus ne peut plus compter sur un revenu financier, et il s'est volontairement désisté de la faculté de pourvoir miraculeusement à la satisfaction de ses besoins (voir la tentation au désert). De plus, il n'est pas seul: il est accompagné constamment de douze hommes qui, à son appel, ont abandonné aussi leur métier et dont il a pris la responsabilité quant à leur entretien. Comment vivent-ils? Ils ont bien une bourse commune (Jn 13.29), mais qui l'alimente? Qui les héberge, les nourrit et leur donne le vêtement? La vraie réponse à ces questions ressort des versets suivants.

8.1-3 Ensuite, Jésus allait de ville en ville et de village en village, prêchant et annonçant la bonne nouvelle du royaume de Dieu. 2 Les douze étaient avec lui et quelques femmes qui avaient été guéries d'esprits malins et de maladies: Marie, dite de Magdala, de laquelle étaient sortis sept démons, 3 Jeanne, femme de Chuza, intendant d'Hérode, Susanne, et plusieurs autres, qui l'assistaient de leurs biens.

Jésus cesse de prendre Capernaüm, sa ville, comme centre de son activité. Il adopte un genre de vie complètement ambulante, et effectivement *n'a pas un lieu où reposer sa tête* (Lu 9.58). C'est probablement ce changement dans son mode d'existence qui engage Luc à placer ici ce coup d'œil sur le mode de son entretien matériel.

Jésus chemine à travers tout le pays, avançant progressivement et de manière systématique. Il se donne le temps de s'arrêter dans chaque localité, grande ou petite. À l'idée générale de proclamation, exprimée par le verbe *prêcher*, le second verbe, *évangéliser*, ajoute l'idée d'une proclamation de *grâce*, comme caractère dominant de ses enseignements.

Parmi les femmes qui accompagnent cette petite troupe, Luc en cite quelques unes :

Marie de Magdala : littéralement, *Marie la Magdalène*. Elle est probablement originaire de Magdala, ville située sur la côte occidentale de la mer de Galilée (Mt 15.39) et dont l'emplacement supposé est indiqué encore aujourd'hui à six kilomètres au nord de Tibériade par le hameau nommé *El-Megdil* (la tour). Le surnom de *Magdalène* (Madeleine) est destiné à distinguer cette Marie de toutes les autres, de celle de Béthanie en particulier.

Les sept démons (Mc 16.9) désignent sans doute le plus haut degré d'un état de possession, résultant d'une série de rechutes dont chacune a aggravé le mal (Lu 11.24-26). On peut aisément imaginer l'amour reconnaissant de cette femme que Jésus a délivrée et comblée de ses richesses spirituelles. Elle a été libérée de Satan et rendue ainsi disponible pour le service du Christ.

Chuza, le mari de **Jeanne**, est probablement chargé d'une administration dans la maison d'Hérode Antipas. N'est-ce pas ce *Seigneur de la cour* dont Jésus a guéri le fils (Jn 4) et qui a cru *avec toute sa maison* ?

Nous ne savons rien de **Susanne** et des **autres femmes** qui accompagnent Jésus, l'aident pratiquement et l'assistent de leurs biens.

Quel Messie, pour l'œil de la chair, que cet être vivant de la charité des hommes! Mais quel Messie, pour l'œil de l'esprit, que ce Fils de Dieu vivant de l'amour de ceux à qui son amour apporte la vie! Quel échange de bons offices, s'accomplissant autour de la personne de cet être, entre le ciel et la terre!

7. La parabole du semeur (8.4-18).

L'enseignement de Jésus est en train de changer. Jusqu'ici, Jésus n'a que peu utilisé la parabole dans son enseignement (5.36-39; 6.39, 47 et suivants); il va désormais en faire un large usage. La parabole a en effet une double propriété: elle grave la vérité dans l'esprit de celui qui sait la saisir et elle la voile aux regards de l'auditeur inattentif ou paresseux dont l'esprit ne cherche pas à percer cette enveloppe. Ainsi elle opère un tri parmi les auditeurs.

Le terme *parabole* vient d'un verbe (*paraballo*) qui signifie: placer une chose à côté d'une autre. Il indique un enseignement dans lequel, à côté de la vérité, est placée l'image qui la représente. Cette forme d'enseignement doit être naturelle pour Jésus, qui est constamment dans la contemplation du monde divin et en même temps dans l'observation du monde extérieur; il doit ainsi être conduit à comparer à tous instants ces deux sphères et à saisir les innombrables analogies qui existent entre elles.

La parabole du semeur est apparemment la première parabole racontée par Jésus. Matthieu en fait l'ouverture de sa grande collection des paraboles (Mt 13). Marc lui assigne une place analogue en tête d'une collection plus restreinte, au chapitre 4. C'est, avec celle des vigneron, la seule qui sera conservée également par les trois synoptiques.

8.4-8 Une grande foule s'étant assemblée, et des gens étant venus de diverses villes auprès de lui, il dit cette parabole: 5 Un semeur sortit pour semer sa semence. Comme il semait, une partie de la semence tomba le

long du chemin: elle fut foulée aux pieds, et les oiseaux du ciel la mangèrent. 6 Une autre partie tomba sur le roc: quand elle fut levée, elle sécha, parce qu'elle n'avait point d'humidité. 7 Une autre partie tomba au milieu des épines: les épines crûrent avec elle, et l'étouffèrent. 8 Une autre partie tomba dans la bonne terre: quand elle fut levée, elle donna du fruit au centuple. Après avoir ainsi parlé, Jésus dit à haute voix: Que celui qui a des oreilles pour entendre entende!

Le préambule est important car il montre que nous sommes arrivés à un point culminant. La parabole du semeur est par son sens même en rapport direct avec cette situation.

Les campagnes environnantes offrent à Jésus l'image des quatre classes de personnes qu'il a sous les yeux. Depuis le bord de la mer, le sol s'élève par une pente plus ou moins rapide et il arrive fréquemment que la couche de terre végétale soit mince dans la partie supérieure d'un champ et plus profonde vers le bas, du côté de la mer.

1) **Le long du chemin:** c'est la partie du champ qui se trouve au bord du chemin.

2) **Sur le roc:** Matthieu et Marc parlent d'un endroit pierreux. Ce n'est pas, comme on le croit souvent, une terre mêlée de gravier, mais une terre peu profonde, comme le signalent bien Matthieu et Marc. C'est la portion de champ où le roc n'est recouvert que d'une mince couche de terre.

3) **Au milieu des épines:** le sol est plantureux, mais déjà saturé de semences de ronces.

4) **Dans la bonne terre:** ce dernier terrain n'est ni *dur* comme le premier, ni *léger* comme le second, ni *impur* comme le troisième; il est tout ensemble tendre, profond et exempt de semences étrangères.

Les quatre prépositions employées par Luc (le long, sur, au milieu, dans) caractérisent bien les relations diverses de la semence avec le sol.

De la nature du sol résulte le sort de la semence:

Dans le premier terrain, elle ne germe même pas. Elle est donc livrée à des causes de destruction extérieures: ce sont les passants d'abord, puis les oiseaux.

Dans le deuxième terrain, la semence germe, mais la racine en se développant rencontre aussitôt le roc et ne peut pousser proportionnellement à la tige. Aussi, dès que le soleil dessèche la mince couche de terre, la plante dépérit.

Dans le troisième terrain, la semence fait un pas de plus et se développe jusqu'à l'épi. Mais les semences de ronces qui se développent avec elle l'étouffent avant la formation du grain.

Dans le quatrième terrain, la plante accomplit heureusement tout le cycle de la végétation.

Elle donne du fruit au centuple: Luc n'indique que le plus haut degré de fertilité (le centuple); Matthieu et Marc mentionnent les degrés inférieurs, Marc dans l'ordre croissant, Matthieu dans l'ordre décroissant.

Jésus dit à haute voix: il attire l'attention de la foule sur ces résultats peu satisfaisants et essaie d'éveiller chez ses auditeurs un sens pour les choses divines, sans lequel son enseignement ne serait qu'un vain son.

8.9,10 Ses disciples lui demandèrent ce que signifiait cette parabole. 10 Il répondit: Il vous a été donné de connaître les mystères du royaume de Dieu; mais pour les autres, cela leur est dit en paraboles, afin qu'en voyant ils ne voient point, et qu'en entendant ils ne comprennent point.

La question des disciples se rapporte au sens de la parabole; mais Jésus en profite pour leur donner une explication générale sur ce mode d'enseignement. La réponse de Jésus est plus développée dans Matthieu, qui cite in extenso la prophétie d'Ésaïe 6, à laquelle Luc fait une simple allusion. Marc et Luc feraient dire à Jésus qu'il parle en paraboles *afin* d'endurcir le peuple, tandis que Matthieu lui ferait dire au contraire qu'il emploie cette forme d'enseignement *parce que* le peuple inin-

telligent et charnel ne pourrait en comprendre une autre. Comparer le *afin que* de Luc (v.10) et de Marc (4.12) avec le *parce que* de Matthieu (13.13). Le sens donné par Matthieu rejoint celui donné par Luc et Marc: Jésus emploie l'enseignement en paraboles *parce que* Ésaïe a prédit l'endurcissement des Juifs et que cette prophétie doit s'accomplir. Il emploie donc la parabole *afin* d'achever l'endurcissement du peuple. C'est exactement ce que disent Luc et Marc.

Comment expliquer la démarche de Jésus? N'obtiendrait-il pas le même résultat en révélant clairement et simplement au peuple cette vérité dont il ne veut pas? Pour résoudre cette difficulté, il faut avant tout se rappeler que Jésus ne parle pas ici des vérités religieuses en général, mais des *mystères du royaume*, c'est-à-dire de l'*œuvre historique* de la fondation, du développement et de la consommation du royaume de Dieu. Comparer Lu 8.10; Mt 13.11; Mc 4.11. Jésus parle ici du plan de salut qu'il vient réaliser ici-bas et qui est encore inachevé.

Le moment est venu d'accomplir un tri entre les âmes réceptives qui doivent entrer dans l'œuvre nouvelle et concourir à la fondation divine, et la masse demeurée insensible qui court non au salut mais au jugement. Un partage doit se faire parmi le peuple entre ceux qui sont ouverts et ceux qui sont hostiles. La parabole a pour but d'activer cette séparation. Les premiers, intéressés par les tableaux paraboliques, viennent vers Jésus pour s'enquérir de leur sens; ils se rangent ainsi au nombre des *disciples*; les seconds ont écouté mais ne manifestent pas d'intérêt pour l'œuvre divine qui commence: ils s'en vont et oublient tout. Quand le cœur ne s'est pas ouvert aux premières clartés de la vérité, les suivantes, au lieu de l'éclairer, l'éblouissent et l'aveuglent. Ce résultat est voulu, c'est un jugement.

Ainsi en a-t-il été pour Pharaon, qui a refusé de se soumettre après les premières leçons reçues: il a été endurci par les suivantes. Tel était également l'état du peuple juif du temps d'Ésaïe. Et cette même situation se répète maintenant. Israël, comme nation, repousse de plus en plus la lumière qui brille en Jésus. Voilà pourquoi cette lumière se couvre du voile de la parabole, qui, tout en dérobant l'œuvre divine aux regards des

indifférents, devient de plus en plus transparent et brillant pour ceux qui ont accueilli les précédentes révélations. Ajoutons que ce tri n'est pas définitif et qu'il est possible à tout auditeur de sortir de la masse insensible ou hostile pour rejoindre la petite troupe des disciples.

8.11-15 Voici ce que signifie cette parabole: La semence, c'est la parole de Dieu. ¹² Ceux qui sont le long du chemin, ce sont ceux qui entendent; puis le diable vient, et enlève de leur cœur la parole, de peur qu'ils ne croient et soient sauvés. ¹³ Ceux qui sont sur le roc, ce sont ceux qui, lorsqu'ils entendent la parole, la reçoivent avec joie; mais ils n'ont point de racine, ils croient pour un temps, et ils succombent au moment de la tentation. ¹⁴ Ce qui est tombé parmi les épines, ce sont ceux qui, ayant entendu la parole, s'en vont, et la laissent étouffer par les soucis, les richesses et les plaisirs de la vie, et ils ne portent point de fruit qui vienne à maturité. ¹⁵ Ce qui est tombé dans la bonne terre, ce sont ceux qui, ayant entendu la parole avec un cœur honnête et bon, la retiennent, et portent du fruit avec persévérance.

La semence, c'est la parole de Dieu: l'idée qui leur est commune est la puissance de vie renfermée sous une enveloppe sans apparence. Jésus entend vraisemblablement par *parole* son enseignement avant tout, mais aussi toute prédication ultérieure qui le reproduira fidèlement.

Jésus discerne dans la foule quatre types de visages: 1) des distraits et des stupides, 2) des enthousiastes et des ravis, 3) des figures à l'expression grave, mais préoccupée et enfin 4) des regards d'une joyeuse sérénité, qui annoncent un plein abandon à la vérité enseignée.

Dans l'explication qui suit, la parole est le plus souvent identifiée avec la vie nouvelle qui doit sortir de ceux qui la reçoivent, mais elle est aussi identifiée avec les individus eux-

mêmes en qui s'accomplit ce phénomène; ainsi s'expliquent les expressions étranges: *ceux qui sont (ensemencés) le long du chemin; ceux qui sont sur le roc; ils n'ont point de racine...*

V.12: la première classe renferme ceux qui sont atteints d'une insensibilité religieuse complète: nul travail de conscience, nulle douleur sur le péché, nul effroi de la condamnation, nul besoin de salut; par conséquent, nulle affinité avec l'Évangile de Christ. La parole ne se rattache à rien dans leur cœur et succombe naturellement aux agents de destruction extérieurs. Un seul de ces agents est relevé dans l'explication qui suit: *le diable* (Luc), *Satan* (Marc), *le malin* (Matthieu), qui se sert de divers moyens de distraction pour faire oublier à chacun d'eux ce qu'il a entendu.

Si Jésus ne croyait pas à l'existence de Satan, il ne le poserait pas comme une réalité correspondante à l'image de la parabole.

V.13: la deuxième classe est formée de cœurs légers chez qui l'imagination et la sensibilité suppléent un instant à l'absence de sens moral. Les nouveautés de l'Évangile et l'opposition qu'il affiche aux idées reçues les charment. Mais c'est un moyen nouveau de jouissance qu'ils cherchent et non la force d'accomplir le sacrifice d'eux-mêmes. De telles personnes forment, presque dans chaque réveil, une portion considérable des nouveaux convertis. Mais la parole se heurte bientôt chez eux à un obstacle intérieur: leur cœur de pierre, que l'humiliation de la repentance et le désir sérieux de la sainteté n'ont pas brisé. Cette parole se trouve donc à la merci des circonstances défavorables qui surviennent: la *tentation* (Luc), la *tribulation* et la *persécution* (Matthieu et Marc). L'inimitié des chefs, la fureur des pharisiens, la honte de l'excommunication, la nécessité de souffrir refroidissent vite ceux qui n'ont cherché dans l'Évangile qu'un moyen de jouissance spirituelle. Et ils succombent.

V.14: la troisième classe est composée de cœurs sérieux, mais partagés. Ils cherchent le salut et reconnaissent le prix de l'Évangile, mais ils veulent aussi jouir du bien-être terrestre et

se procurer une vie commode. Ils ne sont pas décidés à mettre le règne de Dieu au-dessus de tout. Ces personnes se trouvent souvent aujourd'hui parmi ceux qu'on envisage comme les vrais chrétiens du troupeau. Le cœur terrestre persiste à côté de l'intérêt religieux et empêche une conversion complète. L'avortement de la semence provient d'une cause interne, qui est à la fois triple et une: *les soucis* (chez ceux qui sont indigents), *les richesses* (pour ceux qui sont en train de faire fortune), et *les plaisirs de la vie* (pour ceux qui sont déjà riches).

C'est surtout dans ce verset que la semence est identifiée avec la vie nouvelle dans le croyant.

V.15: la quatrième classe est formée de personnes chez lesquelles les besoins spirituels dominent. La conscience morale ne dort pas comme chez les premières, mais elle règle la volonté et règne sur les préoccupations terrestres. Ce sont les âmes que Paul décrit dans Romains 7. Non seulement elles entendent la parole, mais elles la retiennent, ce qui leur permet de porter du fruit. Le texte ajoute *avec persévérance* pour bien montrer les obstacles qu'a eu à surmonter la semence pour arriver à son développement complet. Contrairement aux autres tableaux où la semence ne pousse pas du tout ou avorte, la semence arrive ici à pleine maturité et porte du fruit.

8.16-18 **Personne, après avoir allumé une lampe, ne la couvre d'un vase, ou ne la met sous un lit; mais il la met sur un chandelier, afin que ceux qui entrent voient la lumière. 17 Car il n'est rien de caché qui ne doive être découvert, rien de secret qui ne doive être connu et mis au jour. 18 Prenez donc garde à la manière dont vous écoutez; car on donnera à celui qui a, mais à celui qui n'a pas on ôtera même ce qu'il croit avoir.**

C'est la conclusion pratique. Jésus la donne comme un avertissement aux disciples.

Certains interprètes ne voient aucune relation entre ces versets et la parabole qui précède. Mais la lampe, que quelqu'un allume, peut-elle représenter autre chose que la vérité sur le royaume divin, vérité que Jésus fait briller dans le cœur de ses auditeurs par la parabole et l'explication qu'il en a donnée? Cette lumière, il ne l'allume pas en eux pour qu'ils la gardent pour eux, mais pour qu'ils la répandent dans le monde. Comparer Mc 4.21-25.

La **lampe** désigne la soucoupe remplie d'huile et pourvue d'une mèche. Elle est le moyen d'éclairage ordinaire en Orient. On peut la placer sous un **vase** ou sous le **divan**, banc garni de coussins et surélevé, sur lequel on s'établit pour la conversation ou pour le repas. Le **chandelier** désigne le support élevé sur lequel on place la lampe, pour qu'elle éclaire toute la chambre. Par cette image, Jésus représente l'office de prédicateurs confié aux apôtres. En effet (v.17), l'enseignement de Jésus n'est pas fait pour rester caché et ignoré: ce que Jésus dit maintenant entre les parois d'une chambre devra être un jour publié du haut des toits. Et par qui, si ce n'est par ses disciples?

V.18: de là résulte la gravité de la mission des disciples et le soin avec lequel ils doivent s'y préparer pendant qu'ils sont à l'école de Jésus. Pour bien reproduire l'enseignement de Jésus, il faut l'avoir bien écouté. Il faut se l'être approprié, non seulement avec l'intelligence, mais aussi par le cœur et la conscience. Ce n'est qu'ainsi que le disciple peut recevoir toujours davantage et posséder toujours mieux. On n'acquiert qu'au moyen de ce que l'on a déjà! Là où cette assimilation intime n'a pas lieu, non seulement on ne progresse pas, mais on perd toujours plus ce que l'on avait. L'expression *ce qu'il croit avoir* montre bien que l'acquisition ne s'est pas faite correctement: il en a le souvenir, mais en fait il ne le possède pas réellement.

Jésus fait ici allusion à cette expérience de la vie ordinaire: le riche s'enrichit et le pauvre s'appauvrit. Jésus répétera plusieurs fois cette maxime dans laquelle est formulée l'une des lois les plus profondes de la vie humaine (Mt 13.12; 25.29).

Marc continue en rapportant la parabole de l'épi, qu'il raconte seul.

Dans Matthieu, six paraboles sur le règne de Dieu se rattachent à celle du semeur. Elles forment un ensemble admirable: la *fondation* du royaume, dans la parabole du semeur; le *mode anormal* du développement de ce royaume, dans celle de l'ivraie; sa *puissance*, présentée sous ses deux aspects (extension et transformation), dans celles du grain de sénevé et du levain; son prix incomparable, dans celles du trésor et de la perle; enfin sa *consommation*, dans celle du filet. Ce plan systématique appartient à Matthieu, dont l'habitude est de regrouper les paroles du Seigneur autour d'un sujet donné.

8. Visite de la mère et des frères de Jésus (8.19-21)

8.19-21 La mère et les frères de Jésus vinrent le trouver; mais ils ne purent l'aborder, à cause de la foule. 20 On lui dit: Ta mère et tes frères sont dehors, et ils désirent te voir. 21 Mais il répondit: Ma mère et mes frères, ce sont ceux qui écoutent la parole de Dieu, et qui la mettent en pratique.

Marc nous donne le motif de cette visite (Mc 3.21-22; 30 et suivants): le bruit est parvenu aux frères de Jésus que ce dernier est dans un état d'exaltation voisin de la folie; c'est l'écho de cette accusation des pharisiens: «Il chasse les démons par BéeIzéboul». Ses frères viennent donc dans l'intention de *se saisir de lui*, afin de le ramener à la maison.

Jésus est dans une maison (Mc 3.19), entouré des disciples et de la foule qui se presse de plus en plus. Sa famille n'arrive donc pas à entrer et reste **dehors**.

Par **frères**, il faut entendre non des cousins germains, ou des enfants d'un premier mariage de Joseph, comme l'affirme une très antique tradition, mais bien des enfants de Joseph et Marie.¹⁸

¹⁸Voir commentaire sur l'Évangile de Jean, 2.12.

V.21 : pour Jésus, les liens de la communion spirituelle sont plus vrais et plus forts que les liens du sang, qui ne sont que passagers et extérieurs. Dans ces femmes qui l'accompagnent et s'occupent de lui avec un soin maternel, et dans ces disciples qui s'associent avec dévouement à son œuvre, il a retrouvé une nouvelle famille, qui remplace celle qu'il a dû quitter.

Jésus ne parle pas d'un père, car cette place n'appartient qu'à Dieu seul.

9. L'apaisement de la tempête (8.22-25)

Nous arrivons ici à une série de récits qui se trouvent réunis aussi dans les deux autres synoptiques (Mt 8.18 et suivants; Mc 4.35 et suivants): la tempête, la guérison du démoniaque, la résurrection de la fille de Jaïrus, ainsi que la guérison de la femme malade d'une perte de sang. Matthieu, lui, place ces récits immédiatement après le sermon sur la montagne.

Dans ce morceau, nous y contempons la puissance miraculeuse de Jésus à son point culminant: puissance sur les forces de la nature (tempête), sur les puissances des ténèbres (démoniaque) et sur la mort (fille de Jaïrus).

8.22,23 Un jour, Jésus monta dans une barque avec ses disciples. Il leur dit: Passons de l'autre côté du lac. Et ils partirent. 23 Pendant qu'ils naviguaient, Jésus s'endormit. Un tourbillon fondit sur le lac, la barque se remplissait d'eau, et ils étaient en péril.

Un jour: d'après Matthieu (8.18), cette excursion aurait lieu le soir du jour où est prononcé le sermon sur la montagne. Mais ne s'est-il pas passé trop de choses en ce jour-là, d'après Matthieu lui-même, pour une seule journée? Marc place cet événement le soir du jour où Jésus raconte la parabole du semeur, ce qui est plus vraisemblable. Luc est plus vague en disant *un jour*, mais ne contredit pas la datation de Marc.

Conformément au plan tracé en 8.1, Jésus veut évangéliser aussi la contrée située de l'autre côté de la mer de Galilée, la Décapole ou le pays des dix villes. Il est tellement fatigué que, d'après le récit détaillé de Marc, il ne sort même pas du bateau d'où il a enseigné et que ses disciples, après avoir congédié eux-mêmes le peuple, emmènent Jésus avec la même barque. D'autres bateaux partent avec eux. Le temps est calme. Bientôt, cédant à la fatigue, Jésus **s'endort**. Le fidèle pinceau de Marc nous le présente couché à la poupe, la tête sur un oreiller.

Un tourbillon fondit sur le lac: il arrive souvent, sur les lacs entourés de montagnes, que des coups de vent violents et subits descendent des hauteurs voisines, surtout vers le soir dans les jours chauds. Le verbe *fondre* ou *descendre* traduit bien ce phénomène.

8.24,25 Ils s'approchèrent et le réveillèrent, en disant: Maître, maître, nous périssons! S'étant réveillé, il menaça le vent et les flots, qui s'apaisèrent, et le calme revint. 25 Puis il leur dit: Où est votre foi? Saisis de frayeur et d'étonnement, ils se dirent les uns aux autres: Quel est donc celui-ci, qui commande même au vent et à l'eau, et à qui ils obéissent?

Le verset 24¹⁹ retrace ce magnifique spectacle: Jésus, calme en Dieu, dominant, par l'union entière de sa volonté avec celle du Tout-Puissant, le déchaînement des forces aveugles de la nature.

¹⁹Pour Bovon, les trois verbes qui décrivent l'action des disciples (s'approcher, réveiller, appeler) évoquent trois moments de la prière: l'approche de Dieu, l'invocation et l'expression de la détresse.

Le terme de « maître » traduit le mot grec *epistates*, qui signifie: celui qui préside, le chef. Ce terme est peu utilisé dans le Nouveau Testament (Lu 5.5, 8.45, 9.33, 49, 17.13). Bovon: « Ce que les disciples mettent ici en avant, ce n'est donc plus (ainsi Marc) la capacité pédagogique du maître, mais l'autorité et l'efficacité du patron ».

Il menaça le vent et les flots: le terme *menaça* fait allusion au caractère hostile de cette puissance de la nature dans sa manifestation actuelle. Jésus s'adresse non seulement au vent, mais aussi à l'eau; car l'agitation des flots persiste encore après que l'ouragan est calmé.

Où est votre foi? Littéralement: «Où votre foi?» En quoi les disciples méritent-ils le reproche de manquer de foi? Devaient-ils laisser la tempête suivre son cours, dans l'assurance qu'avec Jésus ils ne courraient aucun péril, ou qu'il se réveillerait à temps?²⁰ Il est plus simple d'admettre que ce que Jésus blâme chez eux, c'est l'état de trouble et d'agitation dans lequel il les trouve à son réveil. En effet, quant il y a de la foi dans le cœur, la prière peut être émue et pressante, mais elle n'est pas accompagnée d'agitation.

V.25: les disciples ont déjà été témoins de miracles étonnants, mais c'est la première fois qu'ils voient eux-mêmes leur Maître aux prises avec les puissances aveugles de la nature, d'où leur étonnement et leur admiration.

10. La guérison du démoniaque (8.26-39)

Ce morceau nous met en face d'une victoire plus saisissante encore que la précédente, car le théâtre de la lutte est ici l'âme humaine, et le principe qui la bouleverse est une puissance d'un ordre supérieur à celui de la nature et de l'humanité elle-même. Ce récit se trouve dans les trois synoptiques, mais avec

²⁰Bovon: « Dans l'Ancien Testament, l'image du sommeil désigne la non-intervention de Dieu que l'on regrette et sa prétendue absence, comme il y a des temps où le Seigneur Jésus *dort*, ou dans lesquels son Église croit qu'il dort ». « Notre épisode nous invite à une interprétation correcte de ce sommeil: les disciples qui doutent ne voient d'abord que ce qui est visible et restent aveugles, puis hésitants face à l'autorité invisible de Christ. Le lecteur *croyant* se doit au contraire d'être conscient de la puissance du Seigneur malgré son absence. Le doute voit et hésite, la foi tient ferme même sans voir ».

Meynet relève que le thème du « sommeil de Dieu » est très fréquent dans les Psaumes. Ps 44.24: « Lève-toi, pourquoi dors-tu, Seigneur ? » auquel semble répondre le Ps 121: « Non, il ne dort ni ne sommeille, le gardien d'Israël ! »

des différences caractéristiques (Mc 5.1 et suivants; Mt 8.28 et suivants).

8.26,27 Ils abordèrent dans le pays des Geraséniens, qui est vis-à-vis de la Galilée. 27 Lorsque Jésus fut descendu à terre, il vint au-devant de lui un homme de la ville, qui était possédé de plusieurs démons. Depuis longtemps il ne portait point de vêtement, et avait sa demeure non dans une maison, mais dans les sépulcres.

Le pays des Geraséniens: quelques manuscrits parlent de *Gadaréniens* (Mt 8.28; Mc 5.1) ou de *Gergéséniens* (certains manuscrits de Luc, témoignage d'Origène). Origène prétend avoir vu, sur le bord oriental du lac de Tibériade, les ruines d'une ville près de laquelle se trouve un précipice descendant dans la mer. Ces ruines portent le nom de *Khersa* ou *Guersa*.

La description du démoniaque est complétée au verset 29. Sur les démoniaques, voir Lu 4.33. Cet homme vit dans les sépulcres, considérés comme impurs selon la Loi. Les sépulcres se trouvent dans les cavernes des rochers qui bordent le lac. Il y a tout près des ruines de Khersa une montagne assez élevée qui est percée de grottes funéraires. Les deux traits, l'absence de vêtement et la vie dans les sépulcres loin de toute vie sociale, décrivent bien les conditions de vie inhumaines de cet homme. Et cette situation dure depuis *longtemps*.

8.28,29 Ayant vu Jésus, il poussa un cri, se jeta à ses pieds, et dit d'une voix forte: Qu'y a-t-il entre moi et toi, Jésus, Fils du Dieu Très-Haut? Je t'en supplie, ne me tourmente pas. 29 Car Jésus commandait à l'esprit impur de sortir de cet homme, dont il s'était emparé depuis longtemps; on le gardait lié de chaînes et les fers aux pieds, mais il rompaît les liens, et il était entraîné par le démon dans les déserts.

Jésus se trouve en face d'une force brutale (v.29), mais son calme parfait, sa majesté et la compassion profonde qui s'exprime dans son regard imposent à ce forcené. Le sentiment du contraste réveille même chez cet homme celui de sa dégradation: il se sent à la fois attiré et repoussé par Jésus qui le tient sous la puissance de son regard souverain. Une crise se déclare; elle se révèle par un cri; puis, semblable à la bête féroce en face de son dompteur, il accourt et tombe à genoux, mais tout en protestant, au nom de l'esprit qui le possède, contre la puissance qui s'exerce sur lui.

Qu'y a-t-il entre moi et toi? Voir Lu 4.34.

Jésus, Fils du Dieu Très-Haut: comment cet homme connaît-il le nom de Jésus? Probablement, dans des moments de lucidité, s'est-il entretenu avec d'autres gens qui lui ont raconté quelques-uns des miracles de Jésus. Ou Jésus a-t-il prononcé son nom en donnant l'ordre au démon: «Moi, Jésus, je te commande»? La mention du *Dieu Très-Haut* fait penser que cet homme est païen (voir Ac 16.17).

Ne me tourmente pas: dans sa prière, le possédé s'identifie avec l'esprit qui le domine. Le tourment qu'il redoute, c'est d'être renvoyé dans l'abîme (v.31). La faculté d'habiter et d'agir dans ce monde est pour ces êtres séparés de Dieu le seul moyen d'apporter un soulagement au vide et au malaise dont ils sont tourmentés. La privation de cette jouissance est pour eux ce qu'est pour le captif la rentrée dans sa prison.

Car Jésus commandait: ce temps du verbe indique une action continue, qui ne produit pas immédiatement son effet et qui, par cette raison, persiste. Le cri de détresse du démon est précisément motivé par cette pression énergique et continue qu'exerce sur lui l'ordre de Jésus. De là le car. Jésus ne s'adresse plus à l'homme lui-même, mais à **l'esprit impur** qui le domine. Jésus oppose ces deux êtres, car il va les séparer.

Depuis longtemps: le texte grec peut aussi être traduit par: *à plusieurs reprises*. Cette dernière traduction semble préférable. La fin du verset 29 parle plus en faveur de moments de

répit puis de crise. En effet, s'il n'y a eu des intervalles de calme, comment a-t-on pu lui mettre des chaînes?

8.30-33 Jésus lui demanda: Quel est ton nom? Légion, répondit-il. Car plusieurs démons étaient entrés en lui. 31 Et ils priaient instamment Jésus de ne pas leur ordonner d'aller dans l'abîme. 32 Il y avait là, dans la montagne, un grand troupeau de pourceaux qui paissaient. Et les démons supplièrent Jésus de leur permettre d'entrer dans ces pourceaux. Il le leur permit. 33 Les démons sortirent de cet homme, entrèrent dans les pourceaux, et le troupeau se précipita des pentes escarpées dans le lac, et se noya.

Dans sa prière, le démoniaque se faisait involontairement l'avocat de son bourreau, l'esprit qui le possédait. Jésus veut rompre cette monstrueuse solidarité: il demande au malade son nom, dans le but de réveiller chez cet homme le sentiment de sa propre personnalité. Le nom n'est-il pas l'expression de notre caractère et le sommaire de notre histoire? La guérison du malade a pour première condition le retour au sentiment distinct de sa personnalité.

Le mot **légion** fait référence à la puissance irrésistible des quatre mille guerriers dont se compose une légion romaine, et caractérise ainsi le pouvoir qui l'opprime et avec lequel il se confond encore. L'expression **plusieurs démons** s'explique par la multiplicité des rechutes et la diversité des symptômes.²¹

Les démons supplient Jésus de ne pas leur ordonner d'aller dans **l'abîme**. Marc dit: «de ne pas les renvoyer *hors de la contrée*», ce qui peut signifier: au *désert*, où les esprits impurs non captifs sont censés habiter, ou: dans *l'abîme*, d'où ils sont

²¹Dans son livre intitulé « Pour que nous soyons libérés » (Théologie pratique No 4, Ligue pour la Lecture de la Bible, 1999), Maurice Ray confirme la présence possible de plusieurs démons chez une personne (p.208). Voir également: Lu 11.26.

sortis pour habiter momentanément sur la terre. La suite montrera qu'il faut préférer le second sens.

Jésus ne répond pas à cette prière, mais persiste dans l'ordre qu'il vient de donner. Les démons savent qu'ils doivent partir; ils demandent alors de choisir la voie par laquelle ils rentreront dans l'abîme. Entrer dans des pourceaux pour les détruire est aussi une manière pour eux de nuire et peut-être de compromettre l'œuvre de Jésus dans cette contrée. En acceptant la demande des démons, Jésus vise un double résultat:

1) Il veut amener cet homme à une pleine certitude de sa délivrance. L'entrée des démons dans les pourceaux est un signe décisif dans lequel éclate la réalité du départ de ces puissances malfaisantes.

2) Le sens théocratique de Jésus est froissé par la vue de ces immenses troupeaux d'animaux que la Loi déclare impurs (Lé 11.7). Une telle industrie montre combien est effacée dans cette contrée la ligne de démarcation entre le judaïsme et le paganisme. Par un jugement sensible, Jésus veut ramener à elle-même cette population de plus en plus déjudaisée.²²

8.34-37 Ceux qui les faisaient paître, voyant ce qui était arrivé, s'enfuirent, et répandirent la nouvelle dans la ville et dans les campagnes. 35 Les gens allèrent voir ce qui était arrivé. Ils vinrent auprès de Jésus, et ils trouvèrent l'homme de qui étaient sortis les démons, assis à ses pieds, vêtu, et dans son bon sens; et ils furent saisis de frayeur. 36 Ceux qui avaient vu ce qui s'était passé leur racontèrent comment le démoniaque avait été guéri. 37 Tous les habitants du pays des Geraséniens prièrent Jésus de s'éloigner d'eux, car ils étaient saisis d'une grande crainte. Jésus monta dans la barque, et s'en retourna.

²²Cette seconde explication est curieuse si l'on pense aux messages ultérieurs de l'Esprit à l'apôtre Pierre (Ac 10.15).

Les gardiens du troupeau s'enfuient et vont annoncer la nouvelle à tout le monde, et notamment aux propriétaires. Les gens arrivent et trouvent le démoniaque calme et rendu à lui-même. Il était connu dans toute la contrée et était pour elle un objet de terreur; il est maintenant un signe de la puissance de Dieu, et cela réveille leur conscience: ils sont **saisis de frayeur**. Cette impression de crainte est fortifiée par le récit que leur font de toute la scène les personnes qui entourent Jésus, c'est-à-dire les apôtres et les gens qui ont passé la mer avec eux (Mc 4.36).

V.37: la crainte des habitants est sans doute de nature superstitieuse. Ils voient en Jésus un juge et redoutent de sa part d'autres châtiments plus terribles. C'est pourquoi ils le prient de s'en aller. Jésus ne veut pas s'imposer, il cède à la prière des habitants et leur laisse un témoin de sa grâce dans la personne de celui qui en est devenu le monument vivant.

8.38,39 L'homme de qui étaient sortis les démons lui demandait la permission de rester avec lui. Mais Jésus le renvoya, en disant: 39 Retourne dans ta maison, et raconte tout ce que Dieu t'a fait. Il s'en alla, et publia par toute la ville tout ce que Jésus avait fait pour lui.

Le démoniaque libéré sent son existence morale comme liée à la personne de Jésus et il demande de rester avec lui. Peut-être craint-il une rechute? Jésus, qui est déjà dans la barque (Mc 5.18), repousse cette requête et renvoie l'homme dans sa maison, en l'encourageant à rendre témoignage de sa libération.

En Galilée, où il fallait se garder d'accroître l'effervescence, Jésus interdisait aux malades de publier leur guérison. Mais dans cette contrée reculée, si rarement visitée par lui et qu'il doit si brusquement quitter, il a besoin d'un missionnaire qui rende témoignage de la grandeur de l'œuvre messianique que

Dieu accomplit en ce moment pour son peuple.

Remarquons le contraste entre l'expression de Jésus: «tout ce que *Dieu* t'a fait» et celle de l'homme: «tout ce que *Jésus* avait fait». Jésus rapporte tout à Dieu; mais le malade ne peut oublier l'instrument de sa libération.

Toute la dernière partie du récit est omise par Matthieu. Marc désigne comme champ de travail de ce nouveau témoin non seulement sa ville, mais encore toute la Décapole.

11. La résurrection de la fille de Jaïrus, la femme avec la perte de sang (8.40-56)

8.40-42 À son retour, Jésus fut reçu par la foule, car tous l'attendaient.⁴¹ Et voici, il vint un homme, nommé Jaïrus, qui était chef de la synagogue. Il se jeta à ses pieds, et le supplia d'entrer dans sa maison, ⁴² parce qu'il avait une fille unique d'environ douze ans qui se mourait. Pendant que Jésus y allait, il était pressé par la foule.

Le texte grec mentionne un accueil plein *d'empressement*.

D'après Marc et Luc, la jeune fille se meurt. Pour Matthieu, elle est déjà morte. Ce dernier réunit en une seule venue l'arrivée du père et celle du messager qui vient plus tard annoncer la mort. C'est le même procédé que nous avons déjà remarqué dans le récit de la guérison du serviteur du centenier. Ce qui importe aux yeux de Matthieu, c'est le fait du miracle et les paroles dont Jésus l'a accompagné.

Le récit est interrompu par l'histoire de la femme avec la perte de sang:

8.43,44 Or, il y avait une femme atteinte d'une perte de sang depuis douze ans, et qui avait dépensé tout son bien pour les médecins, sans qu'aucun ait pu la guérir. ⁴⁴ Elle s'approcha par derrière, et tou-

cha le bord du vêtement de Jésus. Au même instant la perte de sang s'arrêta.

Cette femme est malade depuis douze ans, et en plus, à cause de sa maladie, elle est sans ressources. Marc fait ressortir avec plus de force le mal que lui ont fait les médecins (Mc 5.26).

La **perte de sang** dont souffre cette femme rend cette dernière impure du point de vue de la Loi (Lé 15.25-31). Cela explique peut-être le désir de cette femme d'obtenir une guérison furtive, sans avoir à déclarer publiquement sa maladie.²³

V.44: elle s'approche de Jésus avec une foi qui n'est pas exempte de superstition; elle se représente la force miraculeuse qui est en lui comme agissant d'une manière purement physique.

Le bord du vêtement: plus précisément, la houppe que Dieu avait commandé aux Israélites d'attacher aux quatre coins du vêtement de dessus dont ils s'enveloppaient comme d'un châle. Ces houppes tiennent au vêtement par un cordon bleu; elles doivent rappeler la Loi (No 15.38; De 22.12). Il ne s'agit pas du bord inférieur du vêtement.

C'est de l'instant même du toucher que Luc et Marc datent la guérison. Matthieu la met en relation avec la parole que Jésus adresse à la femme après que cette dernière a touché son vêtement (Mt 9.20-22).

8.45-48 Et Jésus dit: Qui m'a touché? Comme tous s'en défendaient, Pierre et ceux qui étaient avec lui dirent: Maître, la foule t'entoure et te presse, et tu dis: Qui m'a touché? 46 Mais Jésus répondit: Quelqu'un m'a touché, car j'ai connu qu'une force était sortie de moi. 47 La femme, se voyant découverte, vint toute tremblante se jeter à ses pieds, et déclara devant tout le peuple pourquoi elle l'avait

²³Peut-être craint-elle également de toucher Jésus et de le rendre impur jusqu'au soir (Lé 15.27).

touché, et comment elle avait été guérie à l'instant.
48 Jésus lui dit: Ma fille, ta foi t'a sauvée; va en
paix.

Qui m'a touché? Jésus n'est pas inconscient de la puissance qui émane de lui, et il comprend bien, à ce qui s'est passé en lui, que cet attouchement a été un acte personnel accompli avec réflexion. S'il trouve bon de se livrer à cette espèce d'enquête, c'est qu'il comprend qu'à la foi du malade inconnu se joint un alliage de superstition dont il faut la purifier, et pour cela il doit connaître l'auteur du fait. À moins d'imputer à Jésus une sorte de feinte, il faut bien reconnaître qu'il ne le connaît pas encore.²⁴ Pierre et les autres disciples essaient de faire la leçon à Jésus, mais celui-ci n'en tient pas compte et continue simplement son investigation. Seulement, en réponse indirecte

²⁴Bovon estime que Jésus « sait qui l'a touché ». Le texte de Marc, d'ailleurs, semble aller dans cette direction: « Il regardait autour de lui, pour voir *celle* qui avait fait cela » (Mc 5.32). Si cette interprétation est juste, la question de Jésus n'a donc pas pour but de savoir qui l'a touché (il le sait), mais bien de pousser cette personne à se manifester en sortant de l'anonymat. Jésus veut ainsi lui donner une place parmi les gens présents, place qu'elle a perdue à cause de son impureté; il veut également établir une relation personnelle avec elle afin de la relever et l'encourager. Le texte de Matthieu (9.20-22) montre bien que Jésus, conscient du fait qu'il a été touché par cette femme, se retourne et s'adresse à elle pour lui annoncer, ou plutôt lui confirmer sa guérison.

Il est intéressant de remarquer dans ce texte les nombreux contrastes:

- La foule *presse* Jésus sans apparemment rien en recevoir; la femme *touche* Jésus et obtient sa guérison.
- Pierre et les autres disciples *ne comprennent pas* ce qui se passe; Jésus a tout *discerné*.
- Les médecins n'ont rien pu faire pour cette femme, et de surcroît l'ont dépouillée de ses biens; Jésus la guérit gratuitement.
- La femme vient vers Jésus par derrière, en cachette; Jésus la regarde en face et établit une relation personnelle avec elle.
- Elle était dans l'anonymat: « *une femme* » ; elle retrouve une identité : « *ma fille* ».
- À la peur succède la paix.
- La Loi condamnait et isolait cette femme; Jésus la libère et la réintègre dans la société.

à l'observation de Pierre, il affirme la réalité de l'acte, sans appuyer cette fois sur la personne de l'auteur.

V.47: cette femme est **toute tremblante**, car elle craint d'avoir péché contre le Seigneur et d'être punie par le retrait de la guérison qu'elle a en quelque sorte dérobée.

La fin du verset affirme bien que la guérison est un fait accompli. Marc (5.33) dit la même chose: «sachant ce qui s'était passé en elle».

V.48: en disant: «ta foi t'a sauvée», Jésus veut faire comprendre à cette femme que ce n'est pas le contact de sa main sur le vêtement de Jésus qui, comme elle le croyait, a opéré la guérison, mais c'est sa foi. Jésus sort ainsi le miracle du domaine magique et le fait entrer dans le domaine moral.

Jésus confirme également à la femme la guérison qu'elle a obtenue.

Note sur ce miracle

Dans chaque miracle de Jésus, il y a en quelque sorte deux pôles: la réceptivité du malade et l'activité du Sauveur. Au maximum d'action de l'un correspond d'ordinaire le minimum d'action de l'autre. À Béthesda (Jn 5), où Jésus doit réveiller chez l'impotent jusqu'à la volonté de la guérison, et dans les résurrections de mort, la réceptivité humaine est au minimum et l'activité de Jésus s'élève au plus haut degré d'initiative. Dans le cas présent, c'est l'inverse. Jésus est comme passif et l'initiative de la femme lui arrache en quelque sorte la guérison. Entre ces deux extrêmes s'échelonne la foule des autres cas.

8.49,50 Comme il parlait encore, survint de chez le chef de la synagogue quelqu'un disant: Ta fille est morte; n'importune pas le maître. 50 Mais Jésus, ayant entendu cela, dit au chef de la synagogue: Ne crains pas, crois seulement, et elle sera sauvée.

On peut imaginer ce que ce retard a eu de pénible pour le père de l'enfant. Le message qu'il reçoit en ce moment achève de le réduire au désespoir.

Ne crains pas, crois seulement: Jésus encourage le chef de la synagogue à persévérer: « Fais acte de foi! Un dernier effort en face de l'obstacle! »

8.51-53 Lorsqu'il fut arrivé à la maison, il ne permit à personne d'entrer avec lui, si ce n'est à Pierre, à Jean et à Jacques, et au père et à la mère de l'enfant. 52 Tous pleuraient et se lamentaient sur elle. Alors Jésus dit: Ne pleurez pas; elle n'est pas morte, mais elle dort. 53 Et ils se moquaient de lui, sachant qu'elle était morte.

Elle n'est pas morte: pourquoi cette affirmation de Jésus, alors que les gens de la maison savent bien que l'enfant est morte? Jésus veut dire que dans l'ordre de choses auquel il préside, la mort n'est plus la mort; elle prend le caractère d'un simple assoupissement momentané (Jn 11.11, expliqué par 14).

8.54-56 Mais il la saisit par la main, et dit d'une voix forte: Enfant, lève-toi. 55 Et son esprit revint en elle, et à l'instant elle se leva; et Jésus ordonna qu'on lui donnât à manger. 56 Les parents de la jeune fille furent dans l'étonnement, et il leur recommanda de ne dire à personne ce qui était arrivé.

Lève-toi: le verbe grec *egeiro* utilisé ici est également employé pour désigner la résurrection du Christ (Mt 28.6; Mc 16.6; Lu 24.6; Jn 12.7, 21.14).

L'ordre de Jésus de donner à manger à l'enfant est rapporté par Luc seul. Il fait ressortir le calme parfait du Seigneur en face de l'œuvre la plus prodigieuse. Aussi simplement qu'un médecin qui vient de tâter le pouls à son malade, il règle son régime pour la journée.

D. De l'envoi des Douze au départ de Galilée (9.1-50)

Cette section retrace la dernière période du ministère galiléen. Elle comprend sept récits :

1. Mission des Douze, les craintes d'Hérode (9.1-9)
2. La multiplication des pains (9.10-17)
3. Jésus annonce à ses disciples ses prochaines souffrances (9.18-27)
4. La transfiguration (9.28-36)
5. Guérison de l'enfant lunatique (9.37-43a)
6. Deuxième annonce de la Passion (9.43b-45)
7. Dernier entretien avant le départ de Galilée (9.46-50)

1. Mission des Douze, les craintes d'Hérode (9.1-9)

Jésus est arrivé au faite de son travail personnel en Galilée; mais il n'a pu l'accomplir que dans des limites assez restreintes. Il désire adresser un appel plus général et plus énergique encore à cette population qu'il doit bientôt quitter. Et pour cela, il se multiplie en quelque sorte par la mission qu'il confie aux Douze. Cette mission signifie en même temps un progrès dans le développement des apôtres. Pour ces derniers, leur nom de missionnaire commence dès aujourd'hui à devenir une réalité. Ils font, sous les yeux de Jésus, l'apprentissage de leur apostolat futur.

9.1,2 Jésus, ayant assemblé les douze, leur donna force et pouvoir sur tous les démons, avec la puissance de guérir les maladies. 2 Il les envoya prêcher le royaume de Dieu, et guérir les malades.

Jésus travaille à élever les apôtres à son propre niveau.

Force et pouvoir: Luc utilise tout d'abord le terme *dunamis*, qui signifie *force*, *puissance* et le terme *exousia*, que rend bien le mot *autorité*. Ces deux mots vont ensemble; l'autorité est en effet la base du pouvoir d'exécution. Les démons leur *devront*

obéissance en raison de l'autorité et la leur rendront en vertu de la puissance.

Sur tous les démons: cela comprend toutes les maladies ou troubles entrant dans cette catégorie.

Guérir les maladies: Luc utilise le verbe *therapeuo*.

Ces dons de puissance et de guérison ne sont qu'un moyen destiné à appuyer l'annonce du royaume de Dieu, mentionnée au verset 2. Ce message, déjà préparé par Jean-Baptiste, est simple: il suffit de raconter les faits de la vie de Jésus, de reproduire quelques uns de ses enseignements, d'en expliquer la portée décisive et, comme conclusion, d'appeler tout le peuple à la repentance et à la foi. L'impact de ce message est encore renforcé par les guérisons miraculeuses qui l'accompagnent.

D'après Marc, le Seigneur envoie les disciples *deux par deux*, ce qui rappelle la répartition par paires (voir Ac. 1.13; Mt 10.3-4).

9.3-5 Ne prenez rien pour le voyage, leur dit-il, ni bâton, ni sac, ni pain, ni argent, et n'ayez pas deux tuniques. 4 Dans quelque maison que vous entriez, restez-y; et c'est de là que vous partirez. 5 Et, si les gens ne vous reçoivent pas, sortez de cette ville, et secouez la poussière de vos pieds, en témoignage contre eux.

Ne prenez rien: l'idée de cette instruction est celle-ci: «Ne faites pas de préparatifs comme on en fait pour un voyage. N'achetez rien de spécial. Allez tout simplement tels que vous voilà! Il sera pourvu à tout». Cette manière d'agir, les apôtres peuvent la discerner journallement dans l'exemple de Jésus lui-même. La réponse des apôtres en Lu 22.35 prouve que cette promesse n'a pas été trompeuse.

N'ayez pas deux tuniques: pour en avoir deux, ils devraient avoir un sac de voyage ou porter les deux en même temps, ce qui explique l'expression étrange de Marc: «Et ne revêtez pas deux tuniques». L'intention de Jésus est que cette mission ait le caractère le plus simple et le plus naturel possible.

V.4: Jésus demande aux disciples de s'établir dans la maison où ils auront dès l'abord trouvé accès; ce qui n'exclut pas certaines informations préalables (Mt 10.11). Puis une fois reçus, qu'ils y restent, cherchant à en faire le foyer de l'œuvre divine dans cet endroit. Echanger une demeure contre une autre, ce serait se donner l'air de chercher plus de confort et d'agréments, et jeter dans la société naissante le germe de fâcheuses rivalités. Par conséquent, ce sera de cette maison aussi qu'ils devront partir quand ils quitteront l'endroit.

Au sein des églises primitives, l'œuvre chrétienne se concentrera également dans certaines maisons qui en demeureront le foyer. Voir l'expression de Paul: «L'église qui est dans sa maison».

V.5: l'Évangile ne s'impose pas; il pénètre là où il trouve accès, et il se retire là où il est repoussé. Ainsi agit Jésus lui-même au cours de son ministère (Lu 8.37; Jn 3.22). En rentrant des pays païens en Terre Sainte, les Juifs ont coutume de secouer la poussière de leurs pieds à la frontière. C'est le symbole de la rupture de toute solidarité avec la vie du monde idolâtre. Les apôtres doivent agir ainsi envers leurs propres compatriotes dans les villes qui repoussent l'annonce de la venue du royaume de Dieu. Par cet acte, ils doivent déclarer qu'ils n'ont rien de commun avec le sort qui attend ces gens-là. L'expression **en témoignage contre eux** renferme l'idée d'une menace en vue de l'heure du jugement; c'est une plainte déposée aux pieds du Juge. Marc dit ceci: «Afin que cela leur serve de témoignage»; il fait de cet acte un appel actuel à la conscience des coupables (Mc 6.11).

9.6 Ils partirent, et ils allèrent de village en village, annonçant la bonne nouvelle et opérant partout des guérisons.

La mission est exécutée de manière systématique. Les disciples s'arrêtent dans *chaque* village, ils y annoncent la bonne nouvelle et opèrent *partout* des guérisons. Marc mentionne

seul l'emploi de l'huile dans la guérison des malades (Mc 6.13); de là est sans doute venu le précepte de Jacques (Ja 5.14).

9.7-9 Hérode le tétrarque entendit parler de tout ce qui se passait, et il ne savait que penser. Car les uns disaient que Jean était ressuscité des morts; 8 d'autres, qu'Élie était apparu; et d'autres, qu'un des anciens prophètes était ressuscité. 9 Mais Hérode disait: J'ai fait décapiter Jean; qui donc est celui-ci, dont j'entends dire de telles choses? Et il cherchait à le voir.

Ce passage est lié au précédent chez Marc et chez Luc. C'est le bruit produit par la mission des Douze qui fait parvenir la réputation de Jésus jusqu'à Hérode. Il est étonnant qu'il n'en ait pas entendu parler plus tôt; mais cela s'explique peut-être par le fait qu'Hérode se trouve au milieu de terribles complications de sa guerre avec Arétas, roi d'Arabie.

Elie... un des anciens prophètes: tout cela signifie: le Messie est proche (Mt 16.14; Jn 1.20 et suivants).²⁵

V.9: Hérode est très dubitatif: Jean est-il ressuscité? Comment cela est-il possible puisqu'il a été décapité?

Il cherchait à le voir: selon Marc, Hérode aimait à entendre Jean-Baptiste (Mc 6.20). Sans doute, éprouve-t-il le même désir envers Jésus. Cette information, Luc la tient peut-être

²⁵Pour Meynet, Luc pose la question fondamentale de l'identité de Jésus. Qui est-il? Cette question a d'ailleurs été soulevée à plusieurs reprises (Lu 4.22; 5.21; 7.19-20, 49; 8.25; 9.9). « Les affirmations sur l'identité de Jésus sont nombreuses mais elles ne sont pas toutes directes; plusieurs sont allusives ». Meynet relève que certaines sont faites par des démons: « Tu es le Saint de Dieu » (Lu 4.34); « Tu es le Fils de Dieu » (Lu 4.41); d'autres par Pierre: « Tu es le Christ de Dieu » (Lu 9.20) ou par Dieu lui-même: « Celui-ci est mon Fils, l'élu » (Lu 9.35). Jésus impose le silence aux démons et aux disciples, mais il affirme clairement son identité aux pharisiens et aux docteurs de la Loi: il se présente comme le *médecin* (Lu 5.31), *l'Epoux* (Lu 5.34), *le fils de l'homme* qui a le pouvoir de remettre les péchés (Lu 5.24) et qui est *Seigneur du sabbat* (Lu 6.5), *celui qui vient* (Lu 7.19-20) pour accomplir, selon la prophétie, la promesse de Dieu.

d'un proche d'Hérode, qui pourrait être soit Chuza, intendant d'Hérode, soit Manahen, élevé avec Hérode. Ces deux chrétiens sont mentionnés par Luc (Lu 8.3; Ac 13.1).

2. La multiplication des pains (9.10-17)

Ce récit est, dans tout le ministère galiléen de Jésus, le seul qui soit commun aux quatre Évangiles (Mt 14.13-21; Mc 6.30-44; Jn 6.1-14). Il forme donc un point de repère important entre la narration des synoptiques et celle de Jean. Ce miracle est placé, dans les quatre Évangiles également, à l'apogée du ministère galiléen. C'est peu de temps après que Jésus commencera à dévoiler à ses apôtres ses prochaines souffrances.

9.10,11 Les apôtres, étant de retour, racontèrent à Jésus tout ce qu'ils avaient fait. Il les prit avec lui, et se retira à l'écart, du côté d'une ville appelée Bethesda. 11 Les foules, l'ayant su, le suivirent. Jésus les accueillit, et il leur parlait du royaume de Dieu; il guérit aussi ceux qui avaient besoin d'être guéris.

Les apôtres sont de retour et Jésus éprouve le besoin de les prendre à l'écart pour s'entretenir avec eux des expériences qu'ils ont faites pendant leur mission. Il vient également de recevoir la nouvelle de la mort de Jean-Baptiste. Cette nouvelle lui fait sentir l'approche de sa propre fin; il veut préparer ses disciples aux événements douloureux qu'ils auront bientôt à vivre.

Du côté d'une ville appelée Bethesda: la ville la plus ordinairement mentionnée sous ce nom dans nos Évangiles se situe dans le voisinage de Capernaüm, sur la côte occidentale du lac²⁶(Lu 10.13; Mt 11.21; Mc 6.45; Jn 1.44). D'après Marc, Matthieu et Jean, ce n'est certainement pas sur la côte occidentale qu'a lieu la multiplication des pains, car avant le miracle, Jésus et les disciples passent en bateau sur la rive opposée; et après le miracle, Jésus les renvoie sur la rive occidentale. Il doit

donc être question ici d'une autre ville, portant le même nom que celle qui est située sur la rive occidentale (*dans la contrée de Génésareth*, Mt 14.34; vers *Bethsaïda*, Mc 6.45; à *Capernaüm*, Jn 6.17). Il existe en effet une ville du nom de Bethsaïda, un peu à l'est de l'embouchure du Jourdain. Cette ville a été construite par le tétrarque Philippe en l'honneur de la fille d'Auguste.

Jésus et les disciples se *retirent à l'écart*. Luc ne dit rien sur le mode de transport; les autres récits nous apprennent que le voyage se fait par bateau. Aussitôt que la foule s'aperçoit du départ de Jésus, elle se met à le suivre, *à pied* (Matthieu et Marc), en faisant le tour de la rive nord du lac, de telle sorte que les plus rapides arrivent même avant Jésus (Mc 6.33).

L'arrivée inattendue du peuple fait donc échouer le plan de Jésus. Mais le Seigneur est profondément ému de l'amour que lui témoigne cette foule semblable à un troupeau sans berger; il la reçoit avec une tendre bienveillance. Une pensée mûrit alors dans son cœur. Jean nous la fait comprendre (Jn 6.5). C'est l'époque de la Pâque, et Jésus n'a pas pu se rendre à Jérusalem, tant la haine dont il est devenu l'objet est violente. Il discerne dans ce rassemblement inattendu, semblable à celui du peuple à Jérusalem, un signal d'en haut; il se décide à célébrer une fête au désert, comme dédommagement de la fête pascalle pour ceux qui l'entourent.

²⁶Selon le Nouveau Dictionnaire Biblique, certains savants placent la Bethsaïda occidentale (Bethsaïda de Galilée) à 5 kilomètres au Sud-Ouest de l'embouchure du Jourdain. Cependant, l'existence de deux villes du même nom, sur le même lac, à quelques kilomètres de distance semble invraisemblable. Il semble plus raisonnable de n'envisager qu'un seul lieu, à l'Est de Capernaüm (voir carte de Géographie): 1) Le but ultime des disciples était Capernaüm (Jn 6.17), mais ils devaient naviguer *dans la direction de Bethsaïda*, en se tenant plus près du rivage que ne l'aurait exigé le trajet direct jusqu'à Capernaüm. 2) Même si les disciples voulaient faire une halte à Bethsaïda, il était correct d'utiliser l'expression: se rendre « de l'autre côté en direction de Bethsaïda ». Josèphe utilise l'expression: « J'ai fait la traversée à la voile jusqu'à Taricheae », en parlant d'un trajet de Tibériade à Taricheae, située à 6 kilomètres sur la même rive, la rive occidentale du lac. 3) la mention de Philippe, *de Bethesda en Galilée*, peut s'expliquer de deux manières: a) la ville de Bethsaïda, à l'embouchure du Jourdain, s'étendait peut-être sur les deux rives du Jourdain, donc aussi sur la rive galiléenne; b) Selon Geo Adam Smith, « la province de Galilée contour-nait le lac ».

9.12-15 Comme le jour commençait à baisser, les douze s'approchèrent, et lui dirent: Renvoie la foule, afin qu'elle aille dans les villages et dans les campagnes des environs, pour se loger et pour trouver des vivres; car nous sommes ici dans un lieu désert. 13 Jésus leur dit: Donnez-leur vous-mêmes à manger. Mais ils répondirent: Nous n'avons que cinq pains et deux poissons, à moins que nous n'allions nous-mêmes acheter des vivres pour tout ce peuple. 14 Or, il y avait environ cinq mille hommes. Jésus dit à ses disciples: Faites-les asseoir par rangées de cinquante. 15 Ils firent ainsi, ils les firent tous asseoir.

Les disciples inquiets expriment à Jésus leur préoccupation. Jésus leur répond: «Donnez-leur vous-mêmes à manger». Il adresse, comme le raconte Jean, plus spécialement cette réponse à Philippe, qui a sans doute parlé pour les autres. On reconnaît dans la forme synoptique les contours un peu effacés de la tradition; la forme précise du fait nous est conservée par Jean.

Jésus fait asseoir la foule. Tout doit y être calme et solennel, car c'est une espèce de repas pascal. Nul ne doit être oublié. Par les soins des apôtres, il fait asseoir ses hôtes (Mt 14.19), par rangées de cinquante (Luc) ou rangées de cent et de cinquante (Mc 6.40). C'est grâce à cet arrangement que les participants ont pu être comptés.

La colline est alors dans toute sa splendeur printanière; Jean et Marc se rencontrent pour faire ressortir la beauté de ce tapis naturel. Conformément aux usages de l'Orient, d'après lesquels les femmes et les enfants doivent se tenir à l'écart, les hommes seuls paraissent s'être placés dans l'ordre indiqué. Cela explique pourquoi, d'après les synoptiques, ils sont *seuls* comptés (Mt 14.21; Mc 6.44; Lu 9.14).

9.16,17 Jésus prit les cinq pains et les deux poissons, et, levant les yeux vers le ciel, il les bénit. Puis, il les

rompit, et les donna aux disciples, afin qu'ils les distribuassent à la foule. 17 Tous mangèrent et furent rassasiés, et l'on emporta douze paniers pleins des morceaux qui restaient.

Levant les yeux au ciel, il les bénit: l'action de grâces prononcée par Jésus s'est conservée dans les quatre récits. Elle doit avoir produit sur tous les témoins une impression particulière. Chacun a senti que dans cet acte était renfermé le secret de la prodigieuse puissance déployée à cette heure. Bénir pour peu, c'est le moyen d'obtenir beaucoup. Matthieu (14.19) et Marc (6.41) disent simplement: «Levant les yeux vers le ciel, il rendit grâces», sous-entendant: à Dieu. Mais pour Luc l'objet de cette action de grâces est *les cinq pains* et *les deux poissons*. Jean (Jn 6.11) utilise le verbe *eucharisteo* pour dire *rendre grâces*. Peut-être est-ce pour faire allusion au nom du repas pascal, l'*eucharistie*?

Jésus rompt ces aliments et les donne aux disciples pour qu'ils les distribuent à la foule. Dans le texte grec, le verbe *donner* est à l'imparfait, ce qui indique la répétition: il donnait, il donnait toujours. Les restes recueillis sont la preuve du complet rassasiement.

Les **douze paniers** sont mentionnés dans les quatre récits. Ils appartiennent au mobilier d'une caravane. Ce sont probablement ceux dont les apôtres se sont munis en partant.

Ce miracle est inexplicable! Et pourtant, ce n'est pas un mythe, mais bien une histoire solidement ancrée dans la réalité: le lieu clairement indiqué, cinq pains, deux poissons, cinq mille hommes, rangés de manière méthodique, la pelouse verte, les douze paniers de restes. Ce récit est transcrit par les quatre Évangiles, indépendants dans les détails, mais se complétant pour former un ensemble très naturel. Parmi les miracles de Jésus dont la critique accepte la réalité historique, il n'y en a pas un seul qui soit mieux accrédité que celui-ci.

Nous ne comprenons pas le mode du miracle, mais nous constatons pourtant qu'il n'y a pas eu *création* proprement dite, mais comme toujours, emploi d'une matière fournie par la nature, ce qui distingue le miraculeux du magique.

3. Jésus annonce à ses disciples ses prochaines souffrances (9.18-27)

Jusqu'au récit de la multiplication des pains, il est impossible d'établir un parallélisme continu entre les trois narrations synoptiques, surtout entre celle de Matthieu et les deux autres. Les mêmes récits se retrouvent sans doute par intervalle, mais le plus souvent diversement placés. Certains peuvent même manquer dans un des Évangiles. Comment expliquer ces différences? Dans l'évangélisation orale, les récits particuliers ont été groupés en certains cycles plus ou moins fixes, déterminés tantôt par la liaison chronologique naturelle (la vocation de Matthieu, le repas et les entretiens qui suivent, la tempête, Gadara et Jairus), tantôt par l'analogie des sujets (les scènes sabbatiques, Lu 6.1-11; comparer aussi Lu 9.57-62). Ces cycles ont été mis par écrit d'une manière libre et assez variée soit par les narrateurs-évangélistes pour leur propre usage, soit par leurs auditeurs, désireux d'en conserver exactement le souvenir. Les écrits les plus anciens dont parle Luc (1.1) ne sont probablement que des collections plus ou moins complètes de ces groupes de récits. On comprend facilement dans ce cas l'omission accidentelle de l'un ou de l'autre de ces cycles dans quelques-uns de ces recueils.

À la suite de l'entretien de Jésus avec ses disciples au sujet de ses prochaines souffrances, qui est l'un des points saillants de la narration évangélique, un synchronisme presque complet s'établit entre les synoptiques jusqu'au retour de Jésus à Capernaüm, qui termine cette excursion au nord de la Palestine, et au départ de Jésus pour Jérusalem (Lu 9.51; comparer Mc 10.1 et Mt 19.1). Les faits communs aux trois récits sont: la transfiguration, la guérison de l'enfant lunatique, la seconde annonce de la Passion, l'arrivée à Capernaüm et l'enfant proposé en exemple aux disciples à l'occasion de leur dispute (« Lequel est le plus grand? ») pendant le voyage.

9.18-20 Un jour que Jésus priait à l'écart, ayant avec lui ses disciples, il leur posa cette question: Qui dit-on que je suis? 19 Ils répondirent: Jean Baptiste; les autres, Élie; les autres, qu'un des anciens prophètes est ressuscité. 20 Et vous, leur demanda-t-il, qui dites-vous que je suis? Pierre répondit: Le Christ de Dieu.

Jésus priait à l'écart: c'est la première fois que Jésus va parler de sa mort prochaine à ses disciples. Pour s'y préparer, il se retire pour prier. Il est d'ailleurs probable que ses disciples soient associés à ce temps de prière.

Qui dit-on que je suis? Jésus fait d'abord formuler aux disciples les opinions diverses qu'ils ont recueillies de la bouche du peuple pendant leur mission. Sur les opinions énumérées ici, voir Lu 9.8 et Jn 1.21. Elles reviennent à ceci: «Les gens t'envisagent généralement comme l'un des précurseurs du Messie».

Et vous,.. qui dites-vous que je suis? Cette question a pour but d'amener les disciples à prendre conscience de la différence entre leur propre opinion et celle du peuple. Jusqu'ici, il a attiré l'attention des disciples sur l'avènement prochain du royaume de Dieu et sur lui-même comme fondateur et chef de ce royaume. Si les disciples ont compris qu'il est le Christ, ils doivent cependant apprendre *comment* il doit l'être.

Mais avant de s'engager sur ce terrain nouveau, où les attend la plus pénible et la plus amère déception, Jésus tient à leur faire formuler, dans une déclaration précise, le résultat de leurs expériences précédentes. En bon pédagogue, avant de commencer la leçon nouvelle, il leur fait résumer la précédente. Ils ont vu la figure brillante du Christ, ils devront bientôt accepter l'image lugubre de l'homme de douleur.

Le Christ de Dieu: cette réponse de Pierre est différemment formulée dans les trois récits: *le Christ, le Fils du Dieu vivant* (Mt 16.16); *le Christ* (Mc 8.29); *le Christ de Dieu* (Luc). La forme de Luc tient le milieu entre les deux autres. L'expression signifie: le Christ qui appartient à Dieu, et que Dieu envoie.

Cet entretien étant sans doute le même que celui relaté par Jean (Jn 6.67-69), la vraie teneur de la réponse de Pierre est plutôt: « *Tu es le Saint de Dieu* ». Mais comme cette expression est moins usitée, elle aura été remplacée dans le récit traditionnel par la formule plus ordinaire que nous trouvons dans les synoptiques.

9.21,22 Jésus leur recommanda sévèrement de ne le dire à personne. 22 Il ajouta qu'il fallait que le Fils de l'homme souffrît beaucoup, qu'il fût rejeté par les anciens, par les principaux sacrificateurs et par les scribes, qu'il fût mis à mort, et qu'il ressuscitât le troisième jour.

L'interdiction est très sévère. Les disciples doivent se garder de proclamer qu'il est le Christ, à cause de la contradiction qui existe entre les glorieuses espérances qu'éveille ce titre et la manière toute différente dont il doit, lui Jésus, réaliser cette charge. Pour bien comprendre cette interdiction menaçante, il suffit de se rappeler la tentative toute récente du peuple de le proclamer roi à la suite de la multiplication des pains, et les efforts qu'a dû faire Jésus pour préserver ses disciples eux-mêmes de cette exaltation tout humaine qui pouvait compromettre si gravement son œuvre. Ce ne sera que plus tard, après sa mort et sa résurrection, que les disciples pourront rattacher à son nom celui de Christ.

Le Sanhédrin est composé de 71 membres appartenant à trois catégories:

1) Les **grands sacrificateurs**, comprenant le grand sacrificateur en charge, ceux qui ont occupé une fois cette charge et les membres appartenant aux quelques familles envisagées comme dignes de revêtir le pontificat.

2) Les **anciens**, tirés des familles israélites qui peuvent établir avec certitude par les tableaux généalogiques la pureté de leur origine israélite et dont les filles ont le droit d'épouser des sacrificateurs.

3) les **scribes**, proprement ceux qui sont chargés de transcrire le texte de la Loi. Ils ont été envisagés comme ayant seuls le savoir nécessaire pour l'expliquer. On pourrait les appeler les experts ou juristes de profession.

Les trois synoptiques paraphrasent ici le nom de Sanhédrin en énumérant ces trois catégories officielles.

Quel renversement du programme populaire qui est encore à bien des égards celui des disciples: le Christ va être rejeté par les hommes qui ont l'autorité de la charge, de la position et de la science, ceux qui normalement devraient le reconnaître et le proclamer!

La contradiction accablante entre l'avenir prochain et les espérances des disciples est résolue par les derniers mots: *il ressuscitera le troisième jour*. Cette parole est encore indistincte pour les disciples, mais elle leur ouvre une perspective triomphante au terme du difficile passage à traverser.

9.23-26 Puis il dit à tous: Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il renonce à lui-même, qu'il se charge chaque jour de sa croix, et qu'il me suive. 24 Car celui qui voudra sauver sa vie la perdra, mais celui qui la perdra à cause de moi la sauvera. 25 Et que servirait-il à un homme de gagner tout le monde, s'il se détruisait ou se perdait lui-même? 26 Car quiconque aura honte de moi et de mes paroles, le Fils de l'homme aura honte de lui, quand il viendra dans sa gloire, et dans celle du Père et des saints anges.

L'entretien précédent a eu lieu dans l'intimité du cercle apostolique (v.18). Jésus s'adresse maintenant à *tous*, c'est-à-dire à la foule qui, pendant que Jésus priait avec ses disciples, s'est tenue à distance. D'après Marc (Mc 8.34), Jésus la fait appeler pour entendre l'enseignement suivant.

Si quelqu'un veut venir après moi: l'idée est la suivante: «Si quelqu'un veut venir derrière moi et faire partie de mon cortège». L'image est celle d'un voyage; elle est peut-être inspirée par la situation extérieure.

Dans tout voyage, il y a une séparation à consommer, un bagage à emporter et un chemin à parcourir. Il en est de même pour celui qui s'engage au service du Christ :

1) **Qu'il renonce à lui-même**: c'est dire adieu à son moi, c'est-à-dire à sa volonté propre, à ses goûts et à ses satisfactions personnelles.²⁷

2) **Qu'il se charge chaque jour de sa croix**: c'est là le fardeau à emporter: accepter les souffrances intérieures ou extérieures que ne manque pas d'attirer l'attachement fidèle à Christ. Jésus fait allusion ici à l'usage de faire porter aux condamnés leur propre croix jusqu'au lieu du supplice. Ce crucifiement de soi-même s'opère graduellement selon le mode fixé par Dieu pour chacun et pour chaque étape de la vie. C'est ce qu'expriment les mots *chaque jour et sa croix*.

3) **Qu'il me suive**: voici la marche à accomplir: réaliser d'heure en heure l'œuvre indiquée par le Christ lui-même; mettre en quelque sorte à chaque pas le pied dans l'empreinte du sien. Jésus n'envisage pas ici une mortification particulière, un moyen de sanctification, une œuvre pour le règne de Dieu ou une invention arbitraire; mais l'accomplissement humble du devoir journalier marqué par la situation providentielle et la direction de l'Esprit du Christ!

Le terme « qu'il me suive » pourrait exprimer exactement la même idée que celui de « venir après moi » au commencement du verset. Le sens serait: « Et à ces conditions-là (se renier et accepter la croix), qu'il réalise son dessein, qu'il vienne à ma suite ». Il paraît plus naturel de voir dans ces mots *me suive* une troisième condition: « Et qu'il me suive en m'obéissant à chaque instant ! » La conséquence sera qu'il pourra réaliser son

²⁷Le verbe grec, qui est traduit par *renoncer*, est *aparneomai*. Le même verbe est utilisé pour parler du reniement de Pierre (Mt 26.34, 35, 75; Mc 14.30, 31, 72; Lu 22.34, 61; Jn 13.38). Il est également employé en Lu 12.9: « Celui qui me *reniera* devant les hommes sera *renié* devant les anges de Dieu ».

²⁸Bonnard (p.250) constate que l'usage spécifique du verbe suivre est presque entièrement limité aux synoptiques. D'autre part, ni l'hébreu ni l'araméen n'ont de verbe désignant l'acte de suivre; on utilise des périphrases: aller après, etc. Bonnard en conclut que le verbe suivre a le même sens que l'expression venir après moi du début du verset et qu'il n'y a pas de gradation entre les deux.

dessein exprimé dans les premiers mots: celui de se ranger au nombre de mes serviteurs, sans risquer de devenir infidèle à cet engagement.²⁸

V.24: la conjonction *car* porte sur tout le verset 23: «qu'il ne craigne pas de se ranger parmi les miens en reniant son moi, acceptant sa croix et m'obéissant constamment; *car* en agissant ainsi, bien loin de se perdre, il se gagnera lui-même». Dans ce verset 24, chacune des deux voies indiquées fait parvenir l'homme précisément à l'antipode du terme auquel elle semble le conduire.

Sauver sa vie: le mot *vie* traduit ici le mot grec *psuchè*,²⁹ qui désigne le souffle de vie, l'âme de l'être humain, avec tout son système d'instincts et de facultés naturelles. Cette vie psychique est bonne sans doute, mais uniquement comme point de départ et comme moyen d'acquérir une vie supérieure. Vouloir la sauver, c'est-à-dire la conserver telle quelle, en se bornant à la cultiver et à en satisfaire le plus complètement possible tous les instincts naturels, c'est le moyen de la perdre. Car c'est vouloir rendre stable ce qui, par essence, ne devrait être que transitoire; c'est changer le moyen en but. Même dans la supposition la plus favorable, la vie naturelle n'est qu'une fleur passagère qui, après s'être épanouie, ne peut tarder à se faner.

Pour la préserver du dépérissement il n'y a qu'un moyen: consentir à la *perdre*, en la livrant au souffle à la fois mortifiant et régénérateur de l'Esprit Saint, qui la pénètre d'une sève supérieure et lui communique une vitalité et une beauté impérissables. La garder pour soi, c'est donc la perdre et en même temps perdre la vie supérieure en laquelle elle devrait se trans-

²⁹Bonnard dit ceci (p.251): « Cette parole joue sur deux sens différents du mot âme (au sens hébraïque de souffle de vie, c'est-à-dire de vie). Ce mot désigne d'abord la personne concrète que le refus du martyre cherche à sauver; mais il désigne aussi la vie éternelle au sens johannique, que le martyr pour le Christ trouvera. Ce verset n'oppose pas ces deux significations, comme si l'on pouvait gagner la vie éternelle sans se préoccuper de la vie tout court; au contraire, pour gagner la vie éternelle, il faut oser risquer sa vie, son souffle, son sang; les deux vies sont intimement solidaires ».

former, comme la fleur en son fruit. La livrer, c'est la gagner d'abord sous la forme de la vie spirituelle, en laquelle elle se transforme, et même comme vie naturelle, puisque dans ces nouvelles conditions tous ses instincts légitimes seront un jour complètement satisfaits, mieux qu'ils ne pourraient l'être ici-bas.

Mais Jésus dit: «à cause de moi» (dans Marc: «à cause de moi et de l'Évangile»). Ce n'est que sous la forme du don de nous-mêmes à *Christ*, que nous pouvons réaliser cette loi profonde de l'existence humaine. Nul en effet ne peut consommer le plus grand des sacrifices, se perdre soi-même dans le sens où Jésus l'entend ici, s'il ne trouve un être meilleur que lui, à qui se donner. Le moi ne peut se renier lui-même que dans le but d'affirmer un moi supérieur à lui et dont il proclame l'excellence absolue. Il n'est pas d'axiome que Jésus ait plus souvent répété que celui-là; c'est comme la base de sa philosophie morale. Dans Lu 17.33, il le prononce en le mettant en rapport avec le moment

³⁰Dans l'explication des mots « Sauver sa vie », au verset 24, j'ai retranscrit intégralement l'explication riche et dense de Godet. On pourrait la résumer ainsi en d'autres mots: notre Moi n'est pas destiné à vivre sans l'Esprit Saint. Vouloir le sauver, en dehors de Dieu, c'est le conduire à sa perte. Renoncer à l'autonomie pour le soumettre à l'Esprit Saint (l'Esprit du Christ), c'est le sauver. On retrouve dans cette explication le thème de Romains 7 et 8. Mais est-ce vraiment là ce que Jésus cherche à faire comprendre à ses disciples, qui viennent d'entendre pour la première fois parler des souffrances de leur Maître et qui n'ont pas encore reçu le Saint-Esprit dont parle Paul en Romains 8? N'est-il pas plus naturel de replacer cet enseignement dans le contexte? Les disciples ont vu leur Maître sous un jour glorieux: ils l'ont vu faire des miracles, enseigner avec autorité, ils ont été témoins de l'impact croissant de son ministère auprès de la population, certains d'entre eux ont même eu l'occasion de participer à ce ministère glorieux (Lu 9.1-9). Mais leur compréhension du ministère de Jésus doit évoluer et ils ne sont manifestement pas prêts à l'accepter, preuve en est la réponse énergique de Pierre à Jésus lorsque ce dernier annonce ses souffrances (Mt 16.22). Les disciples vont découvrir Jésus sous un autre jour, ils le verront rejeté, méprisé, battu puis mis à mort; et ils affronteront, eux aussi, l'opposition et risqueront leur vie en continuant à le suivre. Ils ont marché avec Jésus jusqu'à ce jour, mais ils ne sont pas encore conscients de ce que cela va leur coûter désormais. Jésus se doit de les avertir: « Si vous continuez à me suivre, et c'est ce à quoi je vous invite, vous risquez de perdre votre vie dans ce monde. Mais sachez que si vous la perdez, vous la retrouverez pour l'éternité. En revanche, si vous cherchez à sauver votre peau (votre vie) en renonçant à me suivre, vous perdrez le salut que je vous offre » (v.24).

de la Parousie; c'est alors en effet qu'il se réalisera pleinement. Dans N 12.25, il le proclame comme la loi de sa propre existence. Dans Mt 10.39, il l'applique à l'apostolat.³⁰

V.25: Jésus suppose ici l'acte de sauver sa propre vie, réalisé avec le succès le plus éclatant qui se puisse concevoir, c'est-à-dire jusqu'à la prise de possession du monde entier. Et il montre que dans ce cas même la loi subsiste: au moment où le maître de ce domaine magnifique se prépare à en jouir, le voilà condamné à périr!

V.26: celui qui renie Jésus sauve sa vie, mais il se prive de la participation à sa gloire. Jésus fait peut-être allusion aux Juifs que la crainte des chefs empêche de se déclarer pour lui. Dans le contexte, il est plus naturel de l'appliquer à ceux de ses disciples dont la fidélité succombe aux railleries ou à la violence.

L'éclat de la venue royale de Jésus sera d'abord celui de sa propre apparition, puis celui de Dieu et des anges: autant de gloires distinctes qui se confondront en une splendeur unique en ce jour suprême (2 Th 1.7-10). C'est la première fois que Jésus énonce nettement l'idée de son retour glorieux. Certains y voient l'annonce de sa résurrection; cette interprétation serait possible si nous n'avions pas tant d'autres paroles dont il est impossible de réduire ainsi le sens: Lu 12.36-38; 13.35; 17.24; 18.8; 19.15; 21.27.

Les versets 25 et 26 justifiaient la menace du v.24a; le verset 27 va justifier la promesse du verset 24b: trouver sa vie en la donnant.

9.27 Je vous le dis en vérité, quelques-uns de ceux qui sont ici ne mourront point qu'ils n'aient vu le royaume de Dieu.

Cette parole forme dans les trois synoptiques la conclusion de ce discours et la transition au récit de la transfiguration.

Les interprétations de ce verset sont nombreuses: on a vu dans cette vision du royaume de Dieu la transfiguration, la

Parousie, la ruine de Jérusalem, l'établissement du règne de Dieu chez les païens ou la venue du Saint-Esprit à la Pentecôte. Il est plus naturel de rapprocher ce passage de paroles telles que celles-ci: «Le royaume de Dieu est *au-dedans de vous*» (Lu 17.20) et: «Si un homme ne *naît de nouveau*, il ne peut voir le royaume de Dieu» (Jn 3.3). Jésus veut dire ceci: «Et même, il ne s'écoulera pas si longtemps jusqu'à ce que ceux qui auront donné leur vie l'aient retrouvée et aient commencé à jouir de la contemplation du royaume de Dieu».

Le mot *voir* est pris ici dans le plein sens qu'il a dans l'expression «voir la mort» (Jn 8.51), où il est synonyme de «goûter la mort» (v.52), et dans l'expression «voir le royaume de Dieu» (Jn 3.3) où il est synonyme *d'entrer* dans ce royaume (v.5).

Les *quelques-uns* sont les disciples et tous ceux qui, recevant le Saint-Esprit à la Pentecôte, contempleront intérieurement les *choses magnifiques* que Jésus appelle le règne de Dieu.

4. La transfiguration (9.28-36)

Il n'est fait qu'une seule fois allusion à cet événement mystérieux dans tout le Nouveau Testament (2 Pi 1.16 et suivants). Ce fait prouve à lui seul que la transfiguration n'appartient qu'indirectement à l'œuvre du salut.

D'après le tableau de la transfiguration tracé dans nos trois synoptiques (Mt 17.1-8; Mc 9.2-9), nous pouvons distinguer trois phases dans cette scène: 1) La glorification personnelle de Jésus (v.28-29); 2) L'apparition des deux représentants de l'ancienne alliance (v.30-33); 3) La déclaration divine (v.34-36).

9.28,29 Environ huit jours après qu'il eut dit ces paroles, Jésus prit avec lui Pierre, Jean et Jacques, et il monta sur la montagne pour prier. 29 Pendant qu'il priait, l'aspect de son visage changea, et son vêtement devint d'une éclatante blancheur.

Environ huit jours après: les trois récits font ressortir la semaine qui s'est écoulée entre l'entretien de Césarée et la transfiguration. Matthieu et Marc disent: «Six jours après». Luc parle de huit jours environ. Il est probable que Luc compte le jour de l'entretien et celui de la transfiguration, alors que Matthieu et Marc ne comptent que les jours intermédiaires.

Rien ne nous est dit de ce qui s'est passé durant cette semaine. Les disciples ont probablement été ébranlés dans leur foi par les révélations de Jésus au sujet de sa mort; ils ont peut-être même été amèrement déçus. La parole de Jésus (Lu 9.26) prend, dans cette supposition, tout son à-propos. Il faut réagir contre ce découragement, non moins dangereux pour les disciples que l'enthousiasme charnel qui a suivi la multiplication des pains. Pour cela, Jésus sent le besoin de recourir à la prière, non seulement en particulier mais avec ceux de ses apôtres dont la disposition morale peut avoir le plus d'influence sur celle de leurs collègues. Prendre tous ses disciples aurait attiré l'attention des foules et fait échouer son plan. Il ne prend donc que trois de ses plus intimes disciples et les conduit dans un endroit retiré sur la montagne. Celle-ci est probablement le *Hermon* ou le *Panius*, dont les sommets, toujours plus ou moins couronnés de neige, attirent les regards de tous les points de la Palestine septentrionale. La montée est de sept heures. Le Jourdain jaillit à ses pieds.

La transfiguration n'est pas le but de cette course; le texte nous dit expressément: «Il monta sur la montagne *pour prier*». La transfiguration est le moyen dont Dieu se sert pour exaucer la prière que Jésus lui adresse.

L'aspect de son visage changea: chacun sait comment un sentiment élevé communique au regard de l'homme un éclat particulier et illumine le visage. Et lorsqu'à cette disposition de l'âme correspond, de la part de Dieu, une communication positive, comme dans le cas de Moïse ou d'Etienne, il peut arriver que le rayonnement intérieur produise ce changement, prélude de la glorification future. C'est un phénomène similaire qui se produit en la personne de Jésus pendant qu'il prie.

Luc en décrit l'effet de la manière la plus simple: «L'aspect de son visage devint autre».

Son vêtement devint d'une éclatante blancheur: cette expression contraste avec les descriptions plus emphatiques de Marc et de Matthieu.

Pourquoi cette transfiguration? Elle préfigure en quelque sorte la gloire et le renouvellement céleste que connaîtra Jésus après sa résurrection.

9.30-33 Et voici, deux hommes s'entretenaient avec lui: c'étaient Moïse et Élie,³¹ qui, apparaissant dans la gloire, parlaient de son départ qu'il allait accomplir à Jérusalem. ³² Pierre et ses compagnons étaient appesantis par le sommeil; mais, s'étant tenus éveillés, ils virent la gloire de Jésus et les deux hommes qui étaient avec lui. ³³ Au moment où ces hommes se séparaient de Jésus, Pierre lui dit: Maître, il est bon que nous soyons ici; dressons trois tentes, une pour toi, une pour Moïse, et une pour Élie. Il ne savait ce qu'il disait.

À la prière de Jésus, le ciel descend ou, ce qui revient au même, la terre s'élève. Les deux domaines entrent en contact.

Les disciples aperçoivent d'abord **deux hommes** inconnus; ce n'est que plus tard qu'ils découvrent leur nom.

L'imparfait *ils s'entretenaient* prouve que l'entretien dure déjà depuis un certain temps quand les disciples s'aperçoivent de la présence de ces étrangers.

Moïse et Élie ont été les deux serviteurs de Dieu les plus zélés et les plus puissants dans l'ancienne alliance. Aussi ont-ils eu tous deux une fin privilégiée. Élie, par son ascension, a été préservé du dépouillement de la mort; il y a eu également quelque chose de mystérieux dans la mort et la disparition de Moïse. Leur apparition sur la montagne est peut-être en relation avec ce caractère exceptionnel de la fin de leur vie terrestre. Mais, demande-t-on, comment les apôtres les reconnais-

sent-ils ? Peut-être Jésus les a-t-il nommés dans le cours de l'entretien ou désignés de telle sorte que l'on ne peut s'y tromper. Ou bien les glorifiés portent-ils sur leur figure l'empreinte de leur individualité, *leur nouveau nom* (Ap 3.17) ?

Son départ... à Jérusalem : ce ne sont pas Moïse et Élie qui entretiennent Jésus de sa mort prochaine (Jésus en parlait quelques jours plus tôt avec ses disciples), mais bien le contraire. Cet entretien sanctionne en même temps, dans la conscience des disciples, la révélation qui depuis six jours les remplit d'effroi.

Le mot *départ* traduit le mot grec *exodos*, un mot qui renferme à la fois les deux notions de mort et d'ascension. L'ascension est pour Jésus la voie naturelle pour sortir de la vie, comme l'est la mort pour nous pécheurs. En ce moment, Jésus peut opter pour ce mode de départ ; il peut remonter avec ses deux interlocuteurs célestes. Mais remonter maintenant, c'est remonter sans nous. Il ne veut pas abandonner à son sort cette Humanité qu'il voit courbée sous le poids du péché et de la mort. Et pour cela, il faut qu'il affronte l'autre mode de départ, la mort qu'il va vivre à Jérusalem.

L'expression **accomplir son départ** concerne non seulement le terme de la vie, mais aussi l'idée de la tâche renfermée dans une fin si cruelle.

À Jérusalem : l'expression est profondément tragique : « Jérusalem, la ville qui tue les prophètes ! » (13.33).

L'entretien sur ce sujet fait comprendre aux disciples que le Messie souffrant est bien le Messie divin, celui que reconnaît le ciel.

Appesantis par le sommeil : les disciples se sont donc assoupis pendant la prière de Jésus. L'apparition des deux hommes de Dieu n'est donc pas seulement pour les disciples ; elle a aussi en vue Jésus lui-même et répond en quelque manière à sa prière pour lui-même.

S'étant tenus éveillés : le verbe *diagregoreo* ne se trouve nulle part ailleurs dans le Nouveau Testament. Dans le grec profane, il signifie : persévérer à prier, passer la nuit en veil-

lant. La conjonction *mais*, qui précède ce verbe, conduit plutôt à penser que les disciples se sont assoupis et qu'ils reviennent à une pleine conscience. En utilisant ce verbe inusité, Luc veut peut-être caractériser cet état étrange où l'âme, après s'être assoupie en état de prière, ne se sent plus dans le milieu terrestre lorsqu'elle revient à elle, mais se trouve élevée dans une sphère supérieure où elle devient accessible à une joie ineffable.³¹

Le verset 33 se rattache au verset 31, et le verset 32 est une parenthèse explicative. Pendant la partie de l'entretien à laquelle ils ont assisté, les disciples sont demeurés dans le silence. Mais au moment où l'entretien va cesser et où les deux envoyés célestes se disposent à se séparer d'avec le Seigneur, Pierre, désireux de prolonger ce moment unique, s'ehardit à prendre la parole. Il s'offre à leur construire un abri, comme si c'était la crainte de passer la nuit à la belle étoile qui les forçait à se retirer!³²

Maître: selon Matthieu, Pierre appelle Jésus *Seigneur*, selon Marc *Maître*.

9.34,35 Comme il parlait ainsi, une nuée vint les couvrir; et les disciples furent saisis de frayeur en les voyant entrer dans la nuée. 35 Et de la nuée sortit une voix, qui dit: Celui-ci est mon Fils élu: écoutez-le!

C'est ici le point culminant de cette scène. La **nuée** n'est pas un nuage; c'est le voile dont Dieu s'entoure quand il apparaît ici-

³¹Bovon (p.486): « Cette formulation de Luc suggère donc que leur état n'était ni le sommeil ni la veille, mais une sorte d'état second que la Bible attribue par exemple à Abraham (Gn 15.12) et à Daniel (Dn 8.18; 10.9) lorsque Dieu veut communiquer avec eux ».

³²Pour Bovon, les tentes évoquent la traversée du désert, dont on fêtait le souvenir lors de la fête des tabernacles, où les Israélites vivaient une semaine entière sous tente. « Le judaïsme mettait les tentes des croyants en rapport avec la tente de la Rencontre.[...] Pierre ne se trompe donc pas sur la tente elle-même, mais sur la façon dont elle est faite. Il ne comprend pas que la nouvelle tente eschatologique, le lieu de la présence et de la gloire de Dieu, c'est Jésus lui-même. »

bas. Elle est apparue au désert et à l'inauguration du temple de Salomon; nous la retrouverons à l'ascension. Matthieu l'appelle *une nuée lumineuse* et, avec les deux autres synoptiques, dit qu'elle *faisait ombre*³³ sur cette scène.

Jésus, Moïse et Élie sont seuls enveloppés dans la nuée. Les disciples ont peur de ce signe de Dieu et craignent d'être séparés de leur maître.

Celui-ci est mon Fils élu: Marc et Matthieu disent: «Celui-ci est mon Fils bien-aimé», et Matthieu ajoute: «en qui j'ai mis toute mon affection». Cette attestation fait écho à celle donnée lors du baptême de Jésus. Le terme *élu* utilisé ici par Luc met l'accent sur la *mission* de Jésus.

Écoutez-le: cette exhortation est la reproduction de celle par laquelle Moïse (De 18.15) engageait Israël à accueillir un jour l'enseignement prophétique et messianique qui compléterait le sien: «L'Éternel, ton Dieu, te suscitera du milieu de toi, d'entre tes frères, un prophète comme moi: vous l'écoutez!»

Cette parole finale indique clairement le but de toute cette scène: «Écoutez-le, quoi qu'il vous dise; suivez-le, où qu'il vous mène».

Nous retrouvons ici la réalisation d'une loi qui se produit dans toute la vie de Jésus: à chaque acte d'abaissement volontaire de sa part correspond un acte de glorification dont il devient l'objet de la part du Père. Il descend dans l'eau du Jourdain, se consacrant à mourir: Dieu le salue en l'appelant son Fils bien-aimé. Au milieu du trouble de son âme (Jn 12.27-28), il renouvelle son engagement de fidélité jusqu'à la mort: la voix du ciel lui répond par la plus magnifique promesse pour son cœur de Fils. Et de même ici.

9.36 Quand la voix se fit entendre, Jésus se trouva seul. Les disciples gardèrent le silence, et ils ne racon-

³³Le verbe grec *episkiazo*, qui est traduit ici par *couvrir*, signifie: couvrir de son ombre. Ce verbe est retrouvé cinq fois dans le Nouveau Testament: lors de la transfiguration (Mt 17.5; Mc 9.7; Lu 9.34), lorsque l'ange annonce à Marie qu'elle sera enceinte (Lu 1.35): «Le Saint-Esprit viendra sur toi, et la puissance du Très-Haut te couvrira de son ombre.», et finalement dans les Actes (5.15) où il est dit qu'on plaçait les malades de manière à ce que l'ombre de Pierre les couvre.

tèrent à personne, en ce temps-là, rien de ce qu'ils avaient vu.

Jésus se trouva seul: ces mots sont communs aux trois synoptiques; ils expriment avec vivacité l'impression des témoins après la disparition des personnages célestes (voir Lu 2.15). Certains ont voulu voir dans ce fait l'idée suivante: la Loi et les prophètes passent, Jésus et sa parole seuls demeurent. Rien de semblable n'est indiqué dans le texte.

Les disciples ne raconteront pas ce qu'ils ont vu et entendu. Ce silence est motivé chez Matthieu et Marc par un ordre positif de Jésus. L'intention du Seigneur est sans doute de prévenir l'exaltation charnelle que pourrait produire le récit d'une telle scène dans le cœur des autres apôtres et dans l'esprit du peuple. Après la résurrection et l'ascension, ce récit n'aura plus rien de dangereux et les trois apôtres pourront le partager. Pour l'instant, Pierre, Jean et Jacques sont raffermis et pourront ainsi être un solide appui pour leurs condisciples.

5. Guérison de l'enfant lunatique (9.37-43a)

Le récit suivant se rattache immédiatement au précédent dans les trois synoptiques (Mt 17.14-21; Mc 9.14-29).

9.37-40 Le lendemain, lorsqu'ils furent descendus de la montagne, une grande foule vint au-devant de Jésus. ³⁸ Et voici, du milieu de la foule un homme s'écria: Maître, je t'en prie, porte les regards sur mon fils, car c'est mon fils unique. ³⁹ Un esprit le saisit, et aussitôt il pousse des cris; et l'esprit l'agite avec violence, le fait écumer, et a de la peine à se retirer de lui, après l'avoir tout brisé. ⁴⁰ J'ai prié tes disciples de le chasser, et ils n'ont pas pu.

Les disciples se sont trouvés impuissants en face d'un garçon atteint d'une maladie invétérée depuis l'enfance (Mc 9.21). Cela explique peut-être pourquoi la foule, en voyant Jésus,

vient en hâte à sa rencontre, ce qui dénote une attente importante. Un homme se détache de la foule et prie Jésus de porter son regard sur son fils, dont il décrit les troubles: les crises sont subites, l'enfant pousse des cris, il est en proie à une grande agitation qui peut le mettre en danger (Mt 17.15: «Il tombe souvent dans le feu, et souvent dans l'eau»), il écume. Marc ajoute qu'il «grince des dents, et devient tout raide». Luc signale la lente récupération après la crise et l'épuisement dans lequel se trouve l'enfant (39b).

Quel contraste pour Jésus entre les heures de paix divine qu'il vient de passer dans la communion du ciel, et le spectacle de la détresse de ce père et de toutes les passions diverses qui s'agitent autour de lui.

9.41-43a Race incrédule et perverse, répondit Jésus, jusqu'à quand serai-je avec vous, et vous supporterai-je? Amène ici ton fils. 42 Comme il approchait, le démon le jeta par terre, et l'agita avec violence. Mais Jésus menaça l'esprit impur, guérit l'enfant, et le rendit à son père. 43 Et tous furent frappés de la grandeur de Dieu.

Race incrédule et perverse: à qui s'adresse cette apostrophe sévère? Les interprétations sont très diverses: aux disciples, aux scribes, au père, au peuple, à toutes les personnes présentes. Toutes ces explications sont vraies. Le père, selon Marc, confesse lui-même son incrédulité; les disciples ont échoué par incrédulité (Mt 17.20). Le terme de *race* (ou *génération*) ne permet d'exclure ni le peuple, ni les scribes, ses représentants attirés. Pour bien comprendre cette exclamation, il faut se représenter la situation d'âme du Seigneur en ce moment. Il vient de jouir de la communion avec des êtres célestes, et tout à coup il se retrouve au milieu d'un monde où l'incrédulité règne plus ou moins chez tous. C'est ce contraste, non entre un homme et tel autre, mais entre toute cette Humanité éloignée de Dieu, au milieu de laquelle il habite, et les habi-

tants du ciel qu'il vient de quitter, qui lui arrache cette exclamation douloureuse. L'expression *perverse, pervertie de part en part*, est empruntée à De 32.5.

Jusqu'à quand? Cette question s'explique également par le contraste avec la scène précédente. Ce n'est pas l'expression de l'impatience. Le verbe **supporter** exprime combien, malgré son amour, Jésus se sent étranger dans ce milieu d'incrédulité. Il ne peut s'empêcher de soupirer après le moment où son cœur filial et fraternel ne sera plus froissé par des manifestations opposées à ses plus intimes aspirations.

Matthieu rapporte uniquement la guérison sans faire mention de la crise qui l'a précédée; l'essentiel, pour lui, c'est l'entretien final de Jésus avec les disciples. Chez Luc, le récit de la guérison est précédé du tableau de la crise. Marc enfin, à l'occasion de la crise, nous rapporte l'entretien remarquable que Jésus a avec le père de l'enfant. La question n'est pas de savoir si Jésus a la puissance de *guérir*, mais bien si son interlocuteur a la capacité de *croire*.

L'entretien qui suit ce miracle est omis par Luc. C'est l'un des passages où l'incrédulité des apôtres est le plus sévèrement réprimandée.

6. Deuxième annonce de la Passion (9.43b-45)

9.43b-45 Tandis que chacun était dans l'admiration de tout ce que faisait Jésus, il dit à ses disciples: 44 Pour vous, écoutez bien ceci: Le Fils de l'homme doit être livré entre les mains des hommes. 45 Mais les disciples ne comprenaient pas cette parole; elle était voilée pour eux, afin qu'ils n'en eussent pas le sens; et ils craignaient de l'interroger à ce sujet.

Selon les deux autres synoptiques, c'est en rentrant de Césarée de Philippe à Capernaüm que Jésus parle pour la deuxième fois de ses souffrances à ses disciples. Luc met cet

entretien en relation avec l'état d'effervescence où les miracles précédents ont jeté les gens autour de Jésus. Le Seigneur veut abattre la dangereuse exaltation que cette admiration unanime risque de produire chez ses disciples. Aussi ne mentionne-t-il pas cette fois la résurrection (comparer 9.22).

Écoutez bien ceci: Jésus s'adresse à ses disciples uniquement et les enjoint de bien écouter son message. L'expression veut dire littéralement: *mettez ceci dans vos oreilles*. L'ordre est très énergique: «Si même vous ne le comprenez pas, imprimez-le néanmoins dans votre mémoire; tenez-le pour dit». Le message important qu'ils doivent enregistrer est le suivant: «Le Fils de l'homme doit être livré entre les mains des hommes». Le terme «être livré entre les mains des hommes» se rapporte au décret de Dieu, non à la trahison de Judas.

Mais les disciples ne comprenaient pas cette parole: la perspective que leur ouvre Jésus les affecte désagréablement (Mt 17.23), et ils refusent en conséquence d'y appliquer sérieusement leur attention, ou même d'interroger Jésus (Mc 9.32).

V.45b: l'idée de but, renfermée dans la conjonction *afin que*, se rapporte à la dispensation providentielle qui permet cet aveuglement.³⁴

7. Dernier entretien avant le départ de Galilée (9.46-50)

9.46-48 Or, une pensée leur vint à l'esprit, savoir lequel d'entre eux était le plus grand. 47 Jésus, voyant la pensée de leur cœur, prit un petit enfant, le plaça près de lui, 48 et leur dit: Quiconque reçoit en mon nom ce petit enfant me reçoit moi-même; et quiconque me reçoit celui qui m'a envoyé. Car celui qui est le plus petit parmi vous tous, c'est celui-là qui est grand.

³⁴Pour Marc, les disciples ne comprennent pas la parole de Jésus et craignent de l'interroger; pour Luc, Dieu met volontairement un voile sur cette parole afin que les disciples ne la comprennent pas, ... du moins pour l'instant.

Jésus n'a pas entendu la discussion des disciples, mais il a discerné la pensée intime qui l'a provoquée. Il les interroge donc à ce sujet (Mc 9.33). Mais les disciples gardent le silence; ils se sentent probablement coupables et n'osent pas avouer le sujet de leur discussion.

Jésus prit un petit enfant: il ne veut pas présenter l'enfant comme l'image du disciple humble, mais il fait de lui simplement le type de l'être faible, ignorant et pauvre. C'est une loi du ciel que l'être le plus faible ici-bas se trouve jouir de la plus riche mesure de tendresse et d'assistance divines (Mt 18.10). Conformément à cette loi, Jésus voue aux enfants un intérêt spécial et fait d'eux ses recommandés particuliers auprès de tous les siens. Celui qui, entrant dans son esprit, les accueille en cette qualité, l'accueille lui-même. Car, en accueillant sur la recommandation de Jésus ce qu'il y a de plus petit, il se fait le plus petit, et il reçoit au-dedans de lui le plus grand qui s'est fait lui-même pour nous le plus petit. Jésus, Dieu en Jésus, voilà la compensation qui lui est accordée pour cet anéantissement volontaire.³⁵

En mon nom: celui qui accueille, le fait en vue de Jésus qui lui recommande cet être encore faible.

Jésus ne dit pas «le plus grand», en cherchant à l'opposer «au plus petit», mais il dit seulement: «c'est celui-là qui est *grand*». Il ne veut pas entrer dans le sentiment d'ambition personnelle qui a provoqué cette discussion entre les disciples.

9.49,50 Jean prit la parole, et dit: Maître, nous avons vu un homme qui chasse des démons en ton nom; et nous l'en avons empêché, parce qu'il ne nous suit pas. 50 Ne l'en empêchez pas, lui répondit Jésus; car qui n'est pas contre vous est pour vous.

³⁵Cet enseignement pourrait être formulé ainsi: Si Jésus est venu sur terre comme le *plus petit*, c'est en se mettant à cette place-là que l'on pourra vraiment le rencontrer, et au travers de lui rencontrer Celui qui l'a envoyé, c'est-à-dire Dieu lui-même. Vouloir chercher la première place, c'est rater l'occasion de cette rencontre!

Dans la parole précédente, Jésus vient d'attribuer à *son nom* une importance toute particulière; Jean craint que ce nom n'ait été lésé. Le verset 49 montre que, hors de la sphère des disciples permanents de Jésus, il y a des hommes chez qui la parole du Seigneur a éveillé une force supérieure et miraculeuse. Ces étincelles, tombées en dehors du cercle des disciples, ont fait jaillir ici et là des flammes détachées du foyer central. Faut-il éteindre ces feux-là? La question est délicate. De tels hommes, qui n'ont pas vécu dans la société habituelle de Jésus, acquièrent une autorité et peuvent en user pour répandre des erreurs. À cette crainte légitime se mêle sans doute chez les Douze un sentiment de jalousie; ils cessent par là d'avoir le monopole de l'œuvre du Christ. Ils ont donc empêché cet homme de poursuivre son activité.³⁶

Jésus discerne immédiatement cet alliage dans la conduite qu'ils viennent de tenir. Sa réponse est pleine de largeur et d'élévation. Les forces divines qui émanent de lui ne sauraient être complètement renfermées dans aucune société visible, fût-ce même celle des Douze. Le fait de l'union spirituelle avec le Maître prime celui de la communion sociale avec les serviteurs. Au lieu de traiter un homme qui se réclame de son nom comme un adversaire, il faut plutôt l'envisager, même dans sa position isolée, comme un auxiliaire utile.

Contre vous... pour vous: remarquons que Jésus se place en dehors du conflit actuel; en effet, il ne dit pas: «contre nous» ou «pour nous».

³⁶Bovon fait remarquer que ce dialogue entre Jean et Jésus ressemble à l'histoire d'Eldad et Médad (No 11.24-30). Lorsque Moïse choisit soixante-dix anciens pour le seconder dans ses tâches, l'Esprit qui reposait sur Moïse fut placé par l'Éternel sur ces hommes. Il reposa sur Eldad et Médad, qui n'étaient pas présents lors de cette assemblée. Ce fait fut rapporté par un jeune garçon; Josué, fidèle disciple de Moïse, recommanda alors à son maître de les empêcher de prophétiser. La réponse de Moïse fut vive: « Es-tu jaloux pour moi ? Puisse tout le peuple de l'Éternel être composé de prophètes; et veuille l'Éternel mettre son esprit sur eux! »

Marc intercale entre les deux parties de cette réponse une parole remarquable (Mc 9.39): il ne faut pas craindre qu'un homme opérant de telles œuvres au nom de Jésus passe tout à coup au nombre de ceux qui le calomnient. Après avoir invoqué le nom de Jésus pour faire une guérison, accuser Jésus reviendrait à s'accuser soi-même.

V. Le voyage à Jérusalem (9.51-19.28)

Après la multiplication des pains (au printemps, vers la fête de la Pâque), racontée par les quatre Évangiles, les récits diffèrent en ce qui concerne la période qui suit jusqu'à l'arrivée de Jésus à Jérusalem. Pour Matthieu (Mt 19.1-20.34) et Marc (Mc 10), cette période est courte et ne comprend que les faits suivants: un entretien sur le divorce, la présentation des petits enfants, l'entretien avec le jeune homme riche, une troisième annonce de la Passion, la prière des fils de Zébédée et la guérison de l'aveugle de Jéricho. Ces faits ont très bien pu se passer en quelques jours. Luc, au contraire, raconte, depuis 9.51, un voyage continu à travers les contrées méridionales de la Galilée qui confinent à la Samarie. Jésus traverse les villes et les bourgades en enseignant; mais son but reste Jérusalem. D'après le tableau qu'il trace de ce voyage, qui comprend chez lui dix chapitres (le tiers de l'Évangile entier), Jésus n'avance que lentement. Il semble se diriger d'abord vers l'est à travers la Samarie, puis, après avoir traversé le Jourdain et être passé en Pérée, il se tourne vers le sud et, par l'autre côté du Jourdain, arrive enfin à Jérusalem. Un tel voyage doit bien remplir quelques mois. Luc montre bien l'intention de Jésus de visiter *tout* le territoire. Ce long ministère d'enseignement occupe donc la période comprise entre l'été de la seconde année du ministère de Jésus et la fête de Pâques, l'année suivante, où il mourra. Le récit de Luc est confirmé par l'Évangile de Jean.

Jésus quitte donc la Galilée, où il a achevé son œuvre. Il est accompagné de tout ce qu'il a trouvé de croyants fidèles, c'est-à-dire de tous ceux qui doivent former un jour le noyau de son Église, et commencer, sous la direction des apôtres, l'évangélisation du monde. Il les prépare, chemin faisant, à cette tâche. Il les emploie, comme précédemment les apôtres, à un premier apprentissage missionnaire auprès de leurs compatriotes. Puis il les enseigne en parlant de l'affranchissement du monde et de ses biens, de son œuvre de salut envers le monde et de l'attente de son retour.

A. Le départ de Galilée. Commencement du voyage (9.51-13.21)

1. Le mauvais accueil des Samaritains (9.51-56)

9.51 Lorsque le temps où il devait être enlevé du monde approcha, Jésus prit la résolution de se rendre à Jérusalem.

Le temps de la mort de Jésus approche, inexorablement. Cette dernière phase de sa vie terrestre a commencé avec la première annonce de la Passion. Elle arrive maintenant à l'un de ses moments les plus marquants, le départ de Galilée.

Jésus prit la résolution: littéralement, *Jésus durcit sa face*. Cette expression suppose une énergie à déployer, une crainte à surmonter. Partir pour Jérusalem, Jésus le sait, c'est marcher à la mort.

9.52,53 Il envoya devant lui des messagers, qui se mirent en route et entrèrent dans un bourg des Samaritains, pour lui préparer un logement. 53 Mais on ne le reçut pas, parce qu'il se dirigeait sur Jérusalem.

Jésus veut essayer de faire au nord de la Samarie une œuvre semblable à celle qui lui a si bien réussi dans la partie méridionale de cette province (Jn 4). Il habitue par là peu à peu ses disciples à secouer le préjugé qui sépare si profondément Juifs et Samaritains.

L'envoi des messagers est motivé par le nombreux cortège qui l'accompagne.

Les Samaritains d'ordinaire ne mettent pas obstacle au passage des Juifs par leur pays; mais cette tolérance ne va pas jusqu'à leur accorder l'hospitalité.

9.54-56 Les disciples Jacques et Jean, voyant cela, dirent: Seigneur, veux-tu que nous commandions que le feu descende du ciel et les consume? 55 Jésus se tourna vers eux, et les réprimanda, disant: Vous ne savez de quel esprit vous êtes animés. 56 Car le Fils de l'homme est venu, non pour perdre les âmes des hommes, mais pour les sauver. Et ils allèrent dans un autre bourg.

Peut-être les deux frères sont-ils eux-mêmes les messagers qui ont essuyé le refus. Leur conduite trahit un état d'excitation particulier, produit peut-être par la scène récente de la transfiguration et l'apparition d'Élie (comparer Lu 9.49; Mc 10.35, 55). Certains manuscrits ont, à la fin du verset 54, les mots suivants: «comme aussi Élie l'a fait».

Vous ne savez de quel esprit vous êtes animés: on peut comprendre ces mots de plusieurs manières: de manière interrogative: «Ne connaissez-vous pas l'esprit de grâce et de bonté dont vous êtes les agents?» ou de manière affirmative, à peu près dans le même sens: «Vous ne connaissez pas encore de quel esprit...!» Ou enfin dans un sens beaucoup plus sévère: «En m'adressant cette demande, vous ne savez pas de quel esprit (diabolique) vous vous faites les instruments». Ce dernier sens est défendu par Saint Augustin et Calvin. Le premier sens est celui qui paraît le plus conforme à la bonté de Jésus. Par *esprit*, Jésus entend la nouvelle puissance spirituelle qu'il apporte ici-bas. Élie appartenait à une autre époque qui réclamait des manifestations d'un genre tout différent.

On a supposé que le surnom de *fils du tonnerre*, donné à Jacques et Jean, date de cette circonstance.

V.56: ces mots ont pour eux de fortes autorités dans les anciennes versions; mais il leur manque l'appui des anciens manuscrits Majuscules en y joignant cette fois le *Cantabrigiensis*; c'est probablement là une annotation tirée de Lu 19.10 et de Mt 18.11.¹

¹La TOB omet le 55b et le 56a.

2. Les trois disciples (9.57-62)

Les deux premières de ces trois courtes scènes sont réunies également par Matthieu (Mt 8.19-22). Marc les omet toutes trois.

9.57,58 Pendant qu'ils étaient en chemin, un homme lui dit: Seigneur, je te suivrai partout où tu iras. 58 Jésus lui répondit: Les renards ont des tanières, et les oiseaux du ciel ont des nids: mais le Fils de l'homme n'a pas un lieu où il puisse reposer sa tête.

Luc parle d'un **homme**, Matthieu est plus précis et mentionne un *scribe*. Cet homme a été gagné par la vue des miracles de Jésus et par la beauté de ses enseignements, et il désire maintenant s'attacher à lui définitivement. Mais il n'a pas fait encore le compte de sa propre faiblesse comparée à la tâche à laquelle il pense se consacrer. Jésus le connaît mieux qu'il ne se connaît lui-même (Jn 2.24-25).

L'expression **partout où tu iras** frappe Jésus. Car lui, il sait où il va et quel est le terme de ce voyage! Il ne suffit pas pour le suivre jusque-là d'un moment d'enthousiasme; il faut la mort à soi-même, le sacrifice de sa propre vie, dont il a parlé en 9.23.

Le **fils de l'homme** est le représentant normal de l'Humanité, le vrai roi de la création; mais, à cause de l'état où le péché a réduit l'Humanité, il a un sort moins enviable que celui des animaux eux-mêmes, car ceux-ci ont, en effet, une demeure!

En disant cela, Jésus met cet homme à l'épreuve.

9.59,60 Il dit à un autre: Suis-moi. Et il répondit: Seigneur, permets-moi d'aller d'abord ensevelir mon père. 60 Mais Jésus lui dit: Laisse les morts ensevelir leurs morts; et toi, va annoncer le royaume de Dieu.

Luc dit: **un autre**; Matthieu: «un autre d'entre les disciples», ce qui laisse penser que le premier était aussi un disciple.

Suis-moi: cette fois, c'est Jésus qui prend l'initiative. Il reconnaît dans ce disciple un caractère solide, un esprit réfléchi et prudent. Il ne faut pas l'arrêter, mais au contraire le stimuler. Jésus veut mettre fin à son hésitation et l'appelle à le suivre.

Laisse les morts ensevelir leurs morts: l'excuse avancée par cet homme paraît fondée et la réponse de Jésus contraire à un sentiment de convenance naturelle, contraire à l'obligation filiale. On pourrait le penser si Jésus ne faisait qu'une excursion de deux à trois jours; mais, ici, la situation est différente: Jésus va quitter pour jamais le théâtre de son activité présente, il part pour ne plus revenir. Si, en ce moment décisif, cet homme reste en arrière, viendra-t-il jamais le rejoindre? Une fois rentré dans le milieu de sa famille et de ses affaires, il se trouvera de nouveau enlacé et n'aura plus la force de tout quitter. Il est dans la vie des heures critiques où ce qui ne se fait pas au moment même ne se fera jamais. Le vent souffle; une fois qu'il sera tombé, le navire ne pourra plus sortir du port. Mais enterrer un père, n'est-ce pas un devoir sacré? Oui... si un devoir supérieur ne s'y oppose pas. La Loi elle-même exempte le grand prêtre et les Naziréens des obligations envers les morts, même s'il s'agit de leur père ou de leur mère (Lé 21.11; No 6.6-7). Le règne de Dieu est plus que le culte du temple.

Les cérémonies funèbres, en raison de la souillure contractée par le contact du mort, durent sept jours. Jésus sera déjà bien éloigné quand elles seront terminées. Pour ce disciple, une décision prompte est ici une condition de salut et de vie.

Leurs morts sont ceux qui sont morts, au sens propre, et qui appartiennent au même ordre de choses que ceux des leurs qui ne connaissent rien de plus élevé que les intérêts et les biens de la vie naturelle.²

²Le mot *morts* (*nekros* en grec) a vraisemblablement dans cette parole un double sens : un sens figuré lorsque le texte dit: *les morts*, et un sens propre lorsqu'il parle de *leurs morts*.

Va annoncer le royaume de Dieu: cet appel justifie par la grandeur de ce but nouveau le sacrifice social réclamé de cet homme.

9.61,62 Un autre dit: Je te suivrai, Seigneur, mais permets-moi d'aller d'abord prendre congé de ceux de ma maison. 62 Jésus lui répondit: Quiconque met la main à la charrue, et regarde en arrière, n'est pas propre au royaume de Dieu.

Cet homme s'offre de lui-même, comme le premier; mais il tempore, comme le second. Jésus ne l'arrête, ni ne le pousse; il l'invite à se décider réellement et à en finir avec le partage intérieur qu'il fait entre le monde et Dieu.

Jésus utilise ici l'image du laboureur: si celui-ci ne regarde pas droit devant lui le sillon qu'il est occupé à tracer, mais se tourne en arrière pour regarder autre chose, il déviara de la ligne droite et fera mal son sillon. Il en est ainsi de celui qui se consacre à l'œuvre de Dieu ici-bas en se préoccupant encore des intérêts et des jouissances de la vie présente. Son activité spirituelle sera paralysée par ce partage intérieur. Jésus ne dit pas à cet homme: «arrête-toi!» ou «en avant!», mais: «décide-toi!»

Dans le terme **royaume de Dieu** se réunissent ici les deux idées du salut personnel et du travail pour la conversion des autres.

3. L'envoi des soixante-dix disciples (10.1-24)

Comme il a envoyé les Douze dans les parties septentrionales de la Galilée au moment où il les visitait pour la dernière fois, Jésus appelle maintenant une troupe plus nombreuse de ses adhérents à remplir une mission analogue dans les contrées méridionales de cette province. Ils pourront ainsi préparer les cœurs des villageois à la visite de Jésus, une visite importante car ce sera la dernière. Par la même occasion, ces disciples vont faire l'apprentissage de leur vocation future d'évangélistes.

10.1 Après cela, le Seigneur désigna encore soixante-dix autres disciples, et il les envoya deux à deux devant lui dans toutes les villes et dans tous les lieux où lui-même devait aller.

Par le mot **encore**, Luc fait allusion à la mission des Douze racontée en 9.1 et suivants. Dans ces soixante-dix **autres** disciples ne sont pas compris les Douze. Ceux-ci restent auprès de Jésus, qui va les préparer lui-même à leur future mission.

Pourquoi **soixante-dix**³ disciples? Jésus veut-il faire allusion à l'idée, énoncée dans le Talmud et peut-être déjà répandue à l'époque, des soixante-dix peuples et langues dont se compose l'Humanité, ceci d'après une addition plus ou moins arbitraire des noms renfermés dans le tableau ethnographique établi en Genèse 10? La première mission des Douze pourrait représenter la prédication de l'Évangile aux douze tribus d'Israël, celle des soixante-dix pourrait préfigurer l'évangélisation de tous les peuples de la terre. Le verset 2 confirmera ce sens. Plus le temps avance, plus Jésus fait entrevoir aux siens un champ plus vaste que celui de l'ancien peuple de Dieu.

Jésus les envoie **deux à deux**; les dons de l'un devront servir de complément à ceux de l'autre. Leur tâche sera de rendre témoignage de ce qui se passe en ce moment; or l'adage disait: «Sur la parole de deux ou de trois témoins».

10.2 Il leur dit: La moisson est grande, mais il y a peu d'ouvriers. Priez donc le maître de la moisson d'envoyer des ouvriers dans sa moisson.

Dans la parabole de l'ivraie (Mt 13.24-30), Jésus disait: «Le champ, c'est le monde». C'est à ce vaste domaine que s'appliquent naturellement les expressions très fortes de ce verset. Elles rappellent également la parole que Jésus prononça en Samarie, comme sur le seuil du monde païen: «Regardez les champs qui déjà blanchissent pour la moisson» (Jn 4.35).

³Certains manuscrits donnent le chiffre de soixante-douze.

Priez donc le maître... d'envoyer: l'envoi de nouveaux et plus nombreux ouvriers doit être le fruit des prières de ceux qui les ont précédés. C'est la grandeur même de la tâche imposée à ceux-ci qui leur fait sentir leur insuffisance et qui les pousse à presser Dieu de leur donner des aides et des successeurs.

10.3,4 Partez; voici, je vous envoie comme des agneaux au milieu des loups. 4 Ne portez ni bourse, ni sac, ni souliers, et ne saluez personne en chemin.

Les disciples partent faibles et sans arme, et vont s'adresser à des populations hostiles. Leur confiance doit reposer sur celui qui les envoie et qui se charge de les protéger. C'est lui aussi qui pourvoira à leurs besoins dans ce voyage pour lequel ils n'emportent ni provisions, ni vêtements (voir Lu 9.3).

Les prescriptions du verset 4 (et des suivants) ont pour but de prémunir les disciples contre toute distraction qui pourrait les écarter de leur importante mission. Ils doivent annoncer le royaume de Dieu et ne pas perdre de temps en route. On sait combien les salutations orientales sont compliquées et longues. C'est le foyer domestique qu'ils doivent chercher; c'est là qu'ils trouveront la tranquillité nécessaire pour délivrer salutairement leur message.

10.5-7 Dans quelque maison que vous entriez, dites d'abord : Que la paix soit sur cette maison! 6 Et s'il se trouve là un enfant de paix, votre paix reposera sur lui; sinon, elle reviendra à vous. 7 Demeurez dans cette maison-là, mangeant et buvant ce qu'on vous donnera; car l'ouvrier mérite son salaire. N'allez pas de maison en maison.

L'impulsion dominante dans le cœur du serviteur du Christ est le désir de communiquer la **paix** dont il est lui-même rempli.

L'**enfant de paix** est une expression hébraïque, dans laquelle la notion de paix est représentée comme une force réelle qui prend vie dans l'individu.

S'il ne se trouve pas là une âme disposée à recevoir l'effet de la salutation évangélique, celle-ci ne sera pas perdue pour cela; elle reviendra avec un redoublement de force sur celui qui l'aura sincèrement adressée.

Lorsqu'une maison les accueillera, les disciples y resteront durant tout le temps de leur mission. Ils ne devront pas avoir honte de manger et boire ce qui leur sera offert; ce ne sera pas une aumône, car leur message sera digne de ce salaire.

10.8,9 Dans quelque ville que vous entriez, et où l'on vous recevra, mangez ce qui vous sera présenté, ⁹ guérissez les malades qui s'y trouveront, et dites-leur: Le royaume de Dieu s'est approché de vous.

Les disciples devront adopter la même conduite à l'égard d'une ville qu'à l'égard d'une famille.

Dans une ville accueillante, l'arrivée des disciples ressemblera à une entrée triomphale: repas, guérison des malades, annonce du royaume de Dieu.

Le royaume de Dieu s'est approché de vous: le verbe au parfait signifie que l'approche du royaume est désormais un fait accompli, et cela par la présence en Israël de Celui qui va suivre ses messagers.

10.10-12 Mais dans quelque ville que vous entriez, et où l'on ne vous recevra pas, allez dans ses rues, et dites: ¹¹ Nous secouons contre vous la poussière même de votre ville qui s'est attachée à nos pieds; sachez cependant que le royaume de Dieu s'est approché. ¹² Je vous dis qu'en ce jour Sodome sera traitée moins rigoureusement que cette ville-là.

Dans une ville qui ne les accueillera pas, l'attitude des disciples sera différente. Ils devront clairement rompre toute solidarité avec les habitants, en secouant la poussière de leur pieds. Ce sera une manière de leur dire: «Nous vous rendons la poussière de votre ville».

Le **royaume de Dieu** se sera également approché de ces gens-là, mais à cause de leur refus, la bénédiction se transformera en condamnation.

Ce jour-là peut désigner la destruction du peuple juif par les Romains ou bien le jugement dernier. Vraisemblablement, ces deux châtiments, dont l'un est plutôt national et l'autre individuel, se confondent dans cette menace du Seigneur, comme dans celle de Jean-Baptiste (Lu 3.9). Cependant, l'idée du jugement dernier paraît dominer ici, d'après ce qui suit au verset 14.

Cette menace contre les villes qui, sans égard aux signes du temps, rejeteront ces envoyés, ramène la pensée de Jésus sur les villes qui ont joui si longtemps de sa présence et n'en ont pas profité. En quittant pour toujours leur voisinage, il leur envoie sous forme d'adieu le sérieux avertissement suivant:

10.13-16 Malheur à toi, Chorazin! malheur à toi, Bethsaïda! car, si les miracles qui ont été faits au milieu de vous avaient été faits dans Tyr et dans Sidon, il y a longtemps qu'elles se seraient repenties, en prenant le sac et la cendre. 14 C'est pourquoi, au jour du jugement, Tyr et Sidon seront traitées moins rigoureusement que vous. 15 Et toi, Capernaüm, qui as été élevée jusqu'au ciel, tu seras abaissée jusqu'au séjour des morts. 16 Celui qui vous écoute m'écoute, et celui qui vous rejette me rejette; et celui qui me rejette celui qui m'a envoyé.

La ville de **Chorazin** n'est nommée ni dans l'Ancien Testament, ni dans les écrits de l'historien Josèphe. Mais la tra-

dition juive la mentionne, sous le nom de *chorazaïm*, comme produisant un froment de seconde qualité. D'après les indications d'Eusèbe et de Jérôme, elle se situerait à environ une dizaine de kilomètres de Capernaüm. Ces indications pourraient s'appliquer aux ruines qui portent encore le nom de *Bir-Kirâzeh*, au nord-est de Tel-Hum. Chorazin doit être une ville importante puisque Jésus la compare à Tyr et à Sidon, et la met sur la même ligne que Capernaüm.

Nous ne connaissons aucun miracle fait dans cette ville. De ceux de Bethsaïda, nous n'en connaissons qu'un seul.

V.14: au jugement dernier, Tyr et Sidon seront aussi trouvées coupables; mais à un moindre degré que Chorazin et Bethsaïda. La responsabilité qui résulte du refus de la grâce est proportionnée à la grandeur de la grâce offerte.

Capernaüm a été élevée jusqu'au ciel parce qu'elle a largement bénéficié de l'effusion de grâce. C'est là que Jésus avait fixé son domicile ordinaire, à tel point qu'on l'appelait *sa ville* (Mt 9.1). Il avait fait de cette ville le berceau du règne de Dieu, le centre de son activité terrestre.

Le **ciel** est ici l'emblème du plus haut privilège qui puisse être accordé par la grâce divine; **l'enfer** est celui de l'abaissement profond auquel est réduit l'homme qui repousse cette grâce. Dans l'Ancien Testament, l'enfer est le lieu souterrain, le séjour d'obscurité et de silence, où toute activité terrestre a cessé et où toute grandeur humaine retombe dans son néant (Ez 13.9 et suivants; Ez 31.17-18; 32.19 et suivants).

Le voyageur, assis aujourd'hui sur l'emplacement de Tel-Hum,⁴ ne contemple autour de lui que des ruines et des charbons. Le silence règne sur cette campagne solitaire et desséchée, qui descend des coteaux voisins vers le rivage du lac.

V.16: cette parole de Jésus clôt toute cette instruction en donnant une sérieuse sanction aux promesses et aux menaces qu'elle renferme. Comme les disciples ne font que reproduire dans leurs récits les actes et les enseignements de Jésus, c'est lui qu'on entend et voit en entendant le disciple. La position

⁴Capernaüm.

que l'on prend à l'égard du messenger équivaut ainsi à une position prise à l'égard de Jésus. De même, Jésus ne faisant que ce que le Père lui montre et ne disant que ce qu'Il lui enseigne, la position prise vis-à-vis de Jésus devient une position prise à l'égard de Dieu lui-même. Comparer Mt 10.40-42 et Jn 13.20 où la même pensée est appliquée au ministère des Douze, et 1 Th 4.8 où elle est appliquée aux prédicateurs de l'Évangile en général.

10.17-20 Les soixante-dix revinrent avec joie, disant: Seigneur, les démons mêmes nous sont soumis en ton nom. 18 Jésus leur dit: Je voyais Satan tomber du ciel comme un éclair. 19 Voici, je vous ai donné le pouvoir de marcher sur les serpents et les scorpions, et sur toute la puissance de l'ennemi; et rien ne pourra vous nuire. 20 Cependant, ne vous réjouissez pas de ce que les esprits vous sont soumis; mais réjouissez-vous de ce que vos noms sont écrits dans les cieux.

La **joie** des disciples se communique au cœur de Jésus, d'où elle s'épanche exaltée et purifiée (v.21 et suivants). Les disciples ont guéris des malades; ils ont même chassé des démons, ce que Jésus ne leur avait pas expressément demandé, et ils ont réussi! Leur surprise est grande et ils l'expriment avec la vivacité d'une expérience toute fraîche: «Seigneur, et même les démons s'assujettissent à nous (le verbe est au présent)!»

V.18: au moment où les disciples chassaient des démons, Jésus voyait Satan tomber du ciel comme un éclair. Les mots **je voyais** ne désignent pas une vision, mais une vive intuition⁵. Pendant que ses disciples remportaient ces victoires, Jésus avait conscience de la chute du pouvoir dont Satan était encore investi sur notre terre, de même que dans la première flamme d'un incendie on voit déjà en feu la maison entière. Il paraît impossible de ne pas tenir compte ici du fait que dans

⁵Ou une perception spirituelle.

l'Écriture l'œuvre capitale de Satan sur la terre, c'est le paganisme. L'idolâtrie est due à une séduction diabolique; c'est, comme on l'a appelée, une *possession en grand*. Satan et ses anges ont trouvé moyen de détourner sur eux-mêmes l'adoration due à Dieu (1 Co 10.20). Il ne faut pas pour autant conclure de là, ce que l'Écriture ne dit nulle part, que chaque divinité païenne représente un démon particulier. C'est la fin de cette immense fascination que Jésus contemple en assistant en esprit à l'œuvre de ses disciples.

Le **ciel** pourrait être ici, comme au verset 15, l'emblème d'un état élevé, mais il est plus probable que, comme dans *les lieux célestes* (Ep 6.12), il ait un sens local et désigne la sphère supérieure du sein de laquelle Satan exerce son pouvoir sur le cœur des hommes. Le chapitre 12 (v.7-9) de l'Apocalypse décrit le dernier acte de cette chute que Jésus contemple ici dans son commencement.

L'image de l'**éclat** qui s'éteint en tombant représente un pouvoir d'un éclat éblouissant qui s'évanouit brusquement. C'est ainsi que Jésus a vu par intuition intérieure disparaître, comme en un clin d'œil, le pouvoir actuel de Satan devant la pauvre petite armée dont il dispose pour le combattre.

V.19: Je vous ai donné: certains manuscrits lisent: «Je vous donne», ce qui semble être préférable. Le mot *voici* et ce verbe au présent annoncent quelque chose de nouveau: «Vous avez

⁶Ps 91.13: « Tu marcheras sur le lion et sur l'aspic, tu fouleras le lionceau et le dragon ». D'autres versets de ce psaume ont été cités lors de la tentation du Christ au désert.

Meynet remarque (p.492) que « ceux qui sont abaissés, ce ne sont plus des rois dominateurs, des puissants qui asservissent les petits ; ce ne sont plus des hommes, ce sont les *démons* (17b). C'est *l'ennemi* (19c), le seul qui compte vraiment, l'incarnation du mal, l'antique serpent de la première tentation. Or, ce n'est pas directement à Dieu que *Satan* (18b) et *les esprits* sont soumis ; c'est à des hommes, et aux plus petits d'entre eux, les soixante-douze disciples de Jésus (17a). Ce sont eux qui prennent au ciel (20cd) la place de celui qui avait voulu s'égaliser à Dieu (18). Ce *pouvoir* qu'ils ont *sur toute la puissance de l'ennemi* (19) est à eux, véritablement. Mais ils ne le tiennent pas d'eux-mêmes, il leur a été *donné* par Jésus (19a). C'est *en son nom* que les démons leur sont soumis (17b) ».

reçu déjà une puissance; mais voici, je vous donne dès maintenant un pouvoir plus grand encore, celui de fouler aux pieds tous les agents de Satan et de remplacer ici-bas son règne par celui de Dieu».

L'image des **serpents** et des **scorpions** est empruntée au Psaume 91.13.⁶ Il ne s'agit plus seulement de possédés à délivrer; les messagers de Christ vont se trouver bientôt exposés à une foule de moyens de nuire que Satan découvre soit dans la nature, soit dans la société humaine et qui sont représentés ici par ces animaux rusés et malfaisants. L'expression «**toute la puissance de l'ennemi**» comprend, avec les moyens extérieurs, les moyens purement spirituels par lesquels Satan peut entraver l'œuvre des serviteurs de Jésus. Au milieu de tous ces agents diaboliques, intérieurs et extérieurs, le fidèle serviteur marche invulnérable aussi longtemps que son Maître est satisfait de son travail et a besoin de son ministère. Qu'on se rappelle l'emprisonnement de Pierre par Hérode, la vipère qui a mordu Paul à Malte, l'ange de Satan qui le soufflette etc.

Dans Mc 16.17, 18, nous trouvons la même promesse un peu différemment exprimée: «Voici les miracles qui accompagneront ceux qui auront cru: en mon nom, ils chasseront les démons; ils parleront de nouvelles langues; ils saisiront des serpents; s'ils boivent quelque breuvage mortel, il ne leur fera point de mal; ils imposeront les mains aux malades, et les malades seront guéris».

V.20: on peut avoir chassé des démons et fait toute sorte de miracles au nom de Jésus sans posséder le salut; comparer Mt 7.22-23. Que l'on pense à Judas! Tout motif de joie tiré des œuvres faites, des succès remportés, s'évanouit dans ce cas. Les succès les plus magnifiques, les plus beaux mouvements d'éloquence, les temples remplis, les conversions par milliers, ne donnent réellement droit de se réjouir qu'à celui qui peut se dire certainement: «je suis sauvé».

Vos noms sont écrits dans les cieux: l'image d'un registre céleste dans lequel sont inscrits d'avance les noms des personnes sauvées est fréquemment employée dans l'Ancien Testament (Ex 32.32-33; Es 4.3; Da 12.1). Elle est empruntée

au fait de l'existence d'un registre dans lequel étaient inscrites toutes les familles israélites. Mais l'Écriture rappelle souvent aussi que l'on peut être effacé de ce livre, emblème du décret divin (Ex 32.33; Jé 17.13; Ps 69.28; Ap 22.19). Ainsi est maintenu le rôle de la liberté humaine à côté de celui de la prescience et de l'appel divins.

10.21 En ce moment même, Jésus tressaillit de joie par le Saint-Esprit, et il dit: Je te loue, Père, Seigneur du ciel et de la terre, de ce que tu as caché ces choses aux sages et aux intelligents, et de ce que tu les as révélées aux enfants. Oui, Père, je te loue de ce que tu l'as voulu ainsi.

Jésus vient d'entendre les disciples raconter leurs expériences, et il se réjouit en les voyant. Ces pêcheurs ignorants, ces gens pauvres que les puissants et les savants de Jérusalem nomment *les maudits* (Jn 7.49), *la vermine de la terre*, selon l'expression rabbinique, ce sont là les instruments que Dieu lui donne pour renverser ici-bas le règne de Satan! Peut-être Jésus s'est-il souvent posé cette question: comment une œuvre qui n'obtient le concours d'aucun des hommes de savoir et d'autorité en Israël réussira-t-elle? Le succès de la mission des soixante-dix vient de lui apporter la réponse divine: les chétifs, voilà les humbles agents par lesquels Dieu a décidé d'accomplir la plus grande des œuvres. À la vue de ce plan divin si contraire aux prévisions humaines, mais si admirablement grand, Jésus reconnaît la sagesse du Père et se livre à un mouvement d'adoration.

Jésus tressaillit de joie par le Saint Esprit: certains manuscrits lisent: «en esprit»⁷. L'esprit est dans ce cas celui de Jésus lui-même. L'esprit est l'organe qui permet la relation

⁷Godet privilégie cette lecture: «Je ne connais pas de cas où depuis le baptême l'action du Saint-Esprit sur Jésus soit spécialement mentionnée. L'union entre son esprit et celui de Dieu a été dès ce moment trop complète et trop permanente, sans doute, pour laisser place à une pareille action brusque et momentanée ».

avec le monde spirituel. Nous avons vu chez Marie, au moment où elle entonne son cantique, une émotion de la même nature que celle qui se manifeste en ce moment dans la personne de Jésus (voir Lu 1.46-47).

Père, Seigneur du ciel et de la terre: le mot **Père** se rapporte à l'amour particulier de Dieu dont Jésus se sent l'objet dans la marche de son œuvre; le mot **Seigneur** fait référence à la souveraineté magnifique de Dieu, maître de l'univers.

Tu as caché ces choses aux sages et aux intelligents: Dieu ne voulait décidément pas du concours des habiles politiciens et des savants légistes de Jérusalem. Il lui fallait des instruments exclusivement formés à son école et n'ayant d'autre sagesse que celle qu'il leur a communiquée au travers de Jésus (voir Jn 17.8). Les rabbins de Jérusalem n'auraient pu s'empêcher de mêler leur propre science à l'enseignement de Jésus. C'est pourquoi il a choisi de donner le salut de telle manière que seuls les humbles et les petits puissent se l'approprier.

Remarquons toutefois que cette exclusion n'est pas absolue. Il peut y en avoir parmi eux qui, devenant ignorants et pauvres à leurs propres yeux, rentreront ainsi dans la catégorie des petits enfants; comme, à l'inverse, il peut y avoir des ignorants fort présomptueux et sages à leurs propres yeux, à qui Dieu ne révélera rien.

Ces choses désignent la révélation des choses divines qui s'accomplit en la personne de Jésus et par son enseignement.

Tu les as révélées aux enfants: qui s'y serait attendu? La plus grande et salutaire révolution dans l'histoire du monde accomplie par des gens de condition modeste!

Un commentateur a bien résumé ce verset: «À l'orgueil de l'intelligence, il est répondu par l'aveuglement; à la simplicité du cœur qui désire la vérité, par la révélation». Jésus se réjouit de ce que Dieu, dans son plan, n'a pas fait dépendre la connaissance du salut de la mesure du savoir et de l'habileté naturelle de l'homme.

10.22 Toutes choses m'ont été données par mon Père, et personne ne connaît qui est le Fils, si ce n'est le Père, ni qui est le Père, si ce n'est le Fils et celui à qui le Fils veut le révéler.

Les instruments de l'œuvre de Jésus peuvent être la faiblesse et l'ignorance mêmes; la volonté du Père n'en est pas moins la subordination de toutes choses au Fils. C'est là ce qui explique les succès déjà remportés, préludes des victoires futures et de la conquête finale de toutes choses.

Les mots **toutes choses** ne se limitent pas à la sphère spirituelle, et plus précisément à la possession et à la communication de la connaissance de Dieu. N'oublions pas que ces paroles ont été suscitées par le récit de l'œuvre missionnaire des disciples et tout particulièrement par le récit des guérisons et des délivrances opérées par eux. Il n'y a donc pas eu seulement un enseignement, mais aussi un déploiement de force pour guérir des malades et libérer ceux qui étaient sous l'emprise de Satan. Ce déploiement de force ouvre aux yeux des disciples la glorieuse perspective de la destruction du règne de Satan sur la terre; Comparer Mt 28.18 et Jn 17.2.

Sans doute, l'établissement du règne de Dieu par Jésus reposera sur la connaissance parfaite du caractère divin, connaissance que Jésus possède seul et que seul il communique aux hommes. Mais cette révélation est accompagnée de la puissance par laquelle il conquiert les âmes et, par là, le monde et *toutes choses*. Connaître Dieu, c'est être initié à son plan; c'est penser avec lui et par conséquent vouloir comme lui. Or, vouloir avec Dieu et se consacrer à lui servir d'agent, c'est le secret de la participation au pouvoir divin. Cette parole de Jésus rappelle la réponse qu'il fera à Pilate (Jn 18.37), dans laquelle il présentera le témoignage rendu à la vérité comme le moyen de l'établissement de son règne. Il faut donc admettre qu'en disant ces mots «**toutes choses m'ont été données**», Jésus pense à une domination extérieure qu'il envisage comme liée étroitement à sa domination spirituelle, non seulement comme

conséquence, mais aussi comme moyen, puisque le pouvoir qui sera bientôt confié au Christ glorifié sera le soutien de l'Église dans l'accomplissement de sa tâche envers le monde. Tous ne vont pas se convertir: ceux qui accepteront Jésus lui seront soumis *pour le salut*; les autres *pour le jugement*.

La connaissance parfaite de Dieu, que possède et communique Jésus, est le sceptre auquel l'univers devra finir par se soumettre.

Ces paroles de Jésus renferment trois idées:

1) Il y a dans son existence de Fils un mystère que seul le Père pénètre.

2) La connaissance du Père est un trésor que seul le Fils possède parfaitement.

3) Un homme ne peut être initié à cette connaissance du Père que par le Fils.

Les deux premières propositions servent à expliquer la raison pour laquelle le Père a soumis au Fils toutes choses, et la troisième nous ramène au succès de la mission des disciples. Ce sont précisément eux que le Fils a initiés à la connaissance du Père, eux que Jésus appelle *petits enfants*, et à qui Dieu a trouvé bon de révéler ces choses.

Mon Père... le Fils: l'article placé devant ces deux mots donne à la relation entre le Père et le Fils un caractère unique, essentiel, absolu, qui ne permet pas de la faire rentrer dans la catégorie de toutes les autres relations auxquelles sont parfois appliqués ces termes, celle de Dieu avec les hommes, ou avec les Israélites pieux, ou avec les rois dans la théocratie.

Notons qu'en premier est mentionnée la connaissance du Fils par le Père, puis en second, la connaissance du Père par le Fils. Cela s'explique aisément: le Père a tout soumis au Fils, non en raison de la connaissance que le Fils a de lui, mais de celle qu'il a lui-même du Fils. C'est dans le même sens que Jean-Baptiste disait de Jésus: «Le Père aime le Fils et a tout remis entre ses mains» (Jn 3.35).

Aimer et connaître sont au fond deux aspects d'un même fait spirituel. Si Dieu confie toutes choses au Fils, c'est qu'il le

connaît comme Fils et l'aime comme tel. C'est la relation du Père avec le Fils qui fonde la relation du Fils avec le Père, et non l'inverse.

Jean soulève également le rôle essentiel de Jésus, qui seul peut faire connaître Dieu (Jn 1.18): «Personne n'a jamais vu Dieu; le Fils unique, qui est dans le sein du Père, est celui qui l'a fait connaître». La connaissance que l'homme a de Dieu en dehors de Jésus-Christ est une non-connaissance en comparaison de la connaissance parfaite du Père qui est le privilège exclusif du Fils.

Jésus révèle à qui il veut cette connaissance qu'il a du Père. Et il le fait comme il le veut.

10.23,24 Et, se tournant vers les disciples, il leur dit en particulier: Heureux les yeux qui voient ce que vous voyez! 24 Car je vous dis que beaucoup de prophètes et de rois ont désiré voir ce que vous voyez, et ne l'ont pas vu, entendre ce que vous entendez, et ne l'ont pas entendu.

Les disciples ont certes une idée très élevée de la personne et de l'œuvre de Jésus, mais ils sont encore loin d'apprécier cette apparition à sa juste valeur. Jésus cherche à leur ouvrir les yeux, mais en leur parlant comme à voix basse. C'est un secret qu'il leur confie. Il est, lui, cette révélation parfaite du Père après laquelle a soupiré l'élite des hommes de l'ancienne alliance!

4. L'entretien avec le scribe, la parabole du Samaritain (10.25-37)

Certains interprètes estiment que le docteur de la Loi, dont parle Luc au verset 25, est le même que celui mentionné par Matthieu (22.35) et Marc (12.28), et que Luc aurait arrangé le récit pour l'associer à la parabole du Samaritain. Rien ne prouve que ce soit la même personne, bien au contraire. En

effet, celui de Luc est en Galilée et il désire, comme le jeune homme riche, que Jésus lui indique le moyen d'assurer son salut; c'est une question toute pratique. Celui de Matthieu et de Marc est à Jérusalem et il demande à Jésus quel est le plus grand commandement; c'est une question théologique. Plus d'un rabbin en Israël ne pouvait-il pas entrer en discussion avec Jésus sur de tels sujets?

10.25,26 Un docteur de la loi se leva, et dit à Jésus, pour l'éprouver: Maître, que dois-je faire pour hériter la vie éternelle? 26 Jésus lui dit: Qu'est-il écrit dans la loi? Qu'y lis-tu?

En Grèce on cherche la vérité; en Israël on poursuit le salut et, pour l'obtenir, la justice. Aussi la même question se retrouve-t-elle dans la bouche du jeune homme riche. Le docteur de la Loi pense que le salut se mérite par quelque œuvre; il cherche donc à savoir laquelle il doit pratiquer pour obtenir la vie éternelle: « Que dois-je faire...? »

Le verbe **hériter** fait allusion à la possession de la terre de Canaan, que les enfants d'Israël ont reçue comme en héritage des mains de Dieu, et qui demeure, dans la pensée juive, le type du bonheur messianique.

Qu'est-il écrit dans la loi? Cette question concerne le *contenu* de la loi.

Qu'y lis-tu? Littéralement: « *Comment* lis-tu? » Cette deuxième question traite de *l'interprétation* que le scribe fait de la Loi.

10.27 Il répondit: Tu aimeras le Seigneur, ton Dieu, de tout ton cœur, de toute ton âme, de toute ta force, et de toute ta pensée; et ton prochain comme toi-même.

Il n'est pas étonnant que le scribe cite à l'instant la première partie du sommaire de la Loi, tirée de De 6.5; car les Juifs

devaient réciter cette parole matin et soir. Quant à la seconde, tirée de Lé 19.18, il est douteux qu'il ait eu assez de présence d'esprit pour la joindre de lui-même immédiatement à la première et composer ainsi ce magnifique résumé de la Loi. C'est Jésus lui-même qui réunit dans ce but ces deux paroles (Mc 12.30-31; Mt 22.37-39). Il est donc probable que Jésus, par quelques questions, ait amené le scribe à formuler ainsi sa réponse.

La première partie de ce sommaire de la Loi renferme quatre termes dans Luc (cœur, âme, force et pensée) alors qu'il n'en contient que trois dans l'hébreu: cœur (*léb*), âme (*nèfesh*) et force (*meod*).⁸ Matthieu n'en cite que trois comme dans le Deutéronome, Marc en mentionne quatre.

⁸Ces différents termes n'ont pas pour but de morceler l'homme en attribuant à chaque partie une responsabilité particulière, mais au contraire d'insister sur la nécessité pour le croyant d'aimer Dieu de toute sa personne, c'est-à-dire avec toutes ses facultés.

Même si Luc n'insiste pas sur les aspects anthropologiques de ces mots, il me semble utile de mentionner quelques éléments tirés de l'excellent travail de H.W.Wolff, « Anthropologie de l'Ancien Testament » (Labor et Fides, 1973). Ce que nous traduisons généralement par *cœur* se dit **léb** en hébreu (ce mot est retrouvé 598 fois dans l'Ancien Testament), ou **lebab** (252 fois). Ce terme concerne presque exclusivement l'homme. Voici les principales significations du mot *léb*:

- Le *cœur*. Au propre et au figuré. Le cœur représente l'inaccessible, l'insondable, ce qui est caché et ne peut être prospecté. Le cœur est donc le contraire de l'apparence extérieure. C'est en ce lieu que se prennent les décisions vitales.
- Le *sentiment*. Le *léb* est le siège des émotions et des sentiments comme la joie, le chagrin, l'angoisse etc.
- Le *désir*. Le *léb* est le siège des souhaits intimes et secrets, des désirs inavoués. Le *léb* peut tomber dans le découragement, il peut aussi s'élever à l'orgueil.
- La *raison*. Le *léb* est le siège des fonctions intellectuelles et rationnelles (ce que nous attribuons à la tête et plus précisément au cerveau). Selon De 29.3, le *léb* est fait pour comprendre, comme les yeux pour voir et les oreilles pour entendre. Il manque à sa fonction élémentaire lorsqu'il refuse de comprendre par endurcissement (Es 6.10). Il devient sage et intelligent lorsqu'il écoute. Cela le rend capable de juger et de discerner le bien du mal. Cette connaissance fait du *léb* la conscience de l'homme. Il est la chambre forte du savoir et de la mémoire. C'est lui qui pense, médite et délibère. C'est la signification la plus centrale du mot *léb*. Wolff résume d'ailleurs ainsi le sens de ce mot: l'homme doué de raison.

- La *décision*. Le lēb est en même temps l'organe de la compréhension et celui de la volonté. Il est le siège des décisions. C'est le sens qu'il faut préférer dans De 6.5.

- La *personne*, le *Moi*.

- Le mot lēb est aussi utilisé pour désigner le cœur de Dieu, sa volonté, son désir.

Luc utilise au verset 27 le mot grec *kardia* que l'on traduit généralement par cœur.

Nēfesh est généralement traduit par âme. Ce mot se trouve 755 fois dans l'Ancien Testament. Wolff est convaincu que ce n'est que dans un nombre restreint de textes que la traduction *âme* rend le sens de *nēfesh*. Voici les différentes significations qu'il en donne :

- La *gorge*, la *bouche*, l'organe de l'absorption des aliments et du rassasiement. Au figuré, ce mot caractérise l'homme dans son état de besoin ou de nécessité. C'est aussi l'organe de la respiration et par extension le souffle.

- Le *cou*. Plus rarement utilisé.

- Le *désir* de nourriture physique, mais aussi psychique ou spirituelle (bonne ou mauvaise). En règle générale, la *nēfesh* est le désir non encore assouvi qui déclenche l'action, c'est le désir illimité. Fréquemment, ce mot désigne l'homme brûlé par le désir. Dans De 6.5, la *nēfesh* exprime l'idée que l'homme devrait concentrer toute la vitalité de ses désirs et toutes ses aspirations sur son amour pour le Dieu d'Israël.

- L'*âme*. On passe de la *nēfesh*, organe spécifique et acte du désir à la signification plus étendue de ce mot: le siège d'autres impressions psychiques et états d'esprit, tels que la haine, l'amour, le chagrin, la joie, la compassion etc.

- La *vie*. L'emploi du mot s'est encore élargi pour désigner la vie elle-même. Ce sens est très fréquemment rencontré.

- La *personne*. Dans Ge 2.7, l'homme est défini comme *nēfesh Hayyah* (vivante); façonné de la poussière de la terre, la *nēfesh* a été rendue vivante par le souffle de vie que Yahvé a insufflé dans ses narines. Notons que le même terme est utilisé pour décrire les animaux.

- *Pronom* personnel ou réfléchi, auquel est associée d'une manière plus ou moins proche l'une des significations susmentionnées.

Pour Wolff, le mot *nēfesh* caractérise l'homme comme un être isolé, fragile, qui ne possède pas la vie par lui-même et ne peut la conserver, comme un être qui désire passionnément la vie et éprouve toutes sortes d'émotions.

Luc utilise ici le mot grec *psuchē*.

Le mot hébreu **meod** signifie: force, puissance, abondance. Luc utilise le mot grec *ischus*.

Finalement, Luc ajoute le mot grec *dianoia*, qui est traduit ici par *pensée*. On le retrouve 13 fois dans le Nouveau Testament, où il est traduit par *pensée*, *entendement* ou *intelligence*.

Tu aimeras... ton prochain comme toi-même: cette seconde partie du sommaire de la Loi est le corollaire de la première et n'est réalisable que dans la relation avec celle-ci. Il n'y a que l'amour dominant de Dieu qui puisse désintéresser assez chaque individu de sa propre personne pour que le moi du prochain devienne aussi important que le sien propre. Aimer ainsi, c'est bien le moyen de vivre, ou plutôt, c'est la vie. La vie de Dieu lui-même est amour.

10.28,29 Tu as bien répondu, lui dit Jésus; fais cela, et tu vivras. ²⁹ Mais lui, voulant se justifier, dit à Jésus: Et qui est mon prochain?

La réponse satisfait Jésus; la vie consiste effectivement dans le fait d'aimer Dieu et son prochain. C'est pourquoi il invite son interlocuteur à mettre en pratique ce qu'il vient d'énoncer. Mais comment arriver à aimer ainsi Dieu et le prochain? Voilà la question que poserait le scribe, s'il se trouvait dans la disposition que décrit Paul (Ro 7) et qui est la préparation intérieure de la foi. Il confesserait son impuissance et répéterait cette question: «Que ferai-je pour aimer de la sorte?»

En fait, le scribe ne pose pas cette question. Il se sent accusé et condamné par ces mots «fais cela et tu vivras», car s'il aimait réellement, il n'aurait plus besoin de demander: «Que dois-je faire?»; il aurait la vie. Se sentant ainsi condamné par la Loi parfaite qu'il vient de formuler lui-même, il prétexte son ignorance et, en d'autres termes, l'obscurité de la Loi, pour s'excuser de ne pas l'avoir observée. Il pose donc la question suivante: «Que signifie le mot *prochain*? Jusqu'où s'étend son application?»

Le vrai but de la parabole du bon Samaritain sera donc de montrer à ce scribe que la réponse à la question théologique qu'il trouve bon de poser est naturellement écrite dans tout cœur droit et qu'il suffit de *vouloir* comprendre pour savoir. Ce Samaritain ignorant possédait spontanément la lumière (voir Ro 2.14) que les rabbins n'ont pas trouvée ou ont perdue dans leurs élucubrations théologiques. Jésus ne veut nul-

lement dire par là que par sa disposition charitable et par sa bienfaisance le Samaritain ait obtenu le salut. Il répond seulement à la question qui concerne le sens du mot *prochain*.

10.30-32 Jésus reprit la parole, et dit: Un homme descendait de Jérusalem à Jéricho. Il tomba au milieu des brigands, qui le dépouillèrent, le chargèrent de coups, et s'en allèrent, le laissant à demi mort. ³¹ Un sacrificateur, qui par hasard descendait par le même chemin, ayant vu cet homme, passa outre. ³² Un Lévite, qui arriva aussi dans ce lieu, l'ayant vu, passa outre.

La contrée montagneuse et en général déserte, que traverse le chemin de Jérusalem à Jéricho, est peu sûre et infestée par des hordes de brigands. La distance entre les deux villes est d'environ vingt-cinq kilomètres. La dénivellation est importante: on passe de 760 mètres à Jérusalem à – 250 mètres à Jéricho.

V.31: Par hasard: il y a une certaine ironie dans ce mot. Ce n'est certainement pas par hasard que le narrateur fait arriver sur la scène ces deux personnages!

Le **sacrificateur** voit le blessé et passe outre. Il ne passe pas juste à côté de lui, mais fait un détour pour l'éviter (*antipararchomai*: passer à l'opposé de, passer de l'autre côté).

Le **lévite** fait de même.

Le Samaritain, au contraire, s'approche (*proserchomai*).

10.33-35 Mais un Samaritain, qui voyageait, étant venu là, fut ému de compassion lorsqu'il le vit. ³⁴ Il s'approcha, et banda ses plaies, en y versant de l'huile et du vin; puis il le mit sur sa propre monture, le conduisit à une hôtellerie, et prit soin de lui. ³⁵ Le lendemain, il tira deux deniers, les donna à l'hôte, et dit: Aie soin de lui, et ce que tu dépenseras de plus, je te le rendrai à mon retour.

Pour faire contraste, Jésus choisit un **Samaritain**, un membre de ce peuple demi-païen, séparé des Juifs par une vieille haine nationale. Tout de suite, le Samaritain voit clair: son prochain, c'est l'être humain, quel qu'il soit, dont Dieu le rapproche et qui a besoin de secours. Il est **ému de compassion**, il se laisse toucher par la misère du blessé, contrairement au sacrificateur et au lévite qui ne manifestent aucun sentiment.

Les mots «**qui voyageait**» rappellent que le Samaritain aurait très bien pu se croire dispensé du devoir de miséricorde envers ce non-compatriote.

L'huile et le **vin** font toujours partie des provisions de voyage.

Une hôtellerie: une auberge où l'on est reçu contre paiement. Le Samaritain passe la nuit avec le blessé, puis s'en va le lendemain. Il pourrait se croire comme déchargé de toute responsabilité à l'égard de cet homme et le remettre aux soins de ses propres compatriotes, en leur disant: «C'est votre prochain plutôt que le mien». Mais la compassion, qui l'a poussé à commencer, l'oblige à finir. Il prend également en charge financièrement la suite du traitement, en son absence. Il annonce en effet qu'il repassera plus tard (**à mon retour**) pour payer les frais qui dépasseraient les deux deniers déjà donnés.

10.36,37 Lequel de ces trois te semble avoir été le prochain de celui qui était tombé au milieu des brigands? ³⁷ C'est celui qui a exercé la miséricorde envers lui, répondit le docteur de la loi. Et Jésus lui dit: Va, et toi, fais de même.

Jésus conduit le scribe à faire lui-même l'application de la parabole. Mais il pose la question de manière renversée. Celle-ci recherche non le prochain *auquel* il faut faire du bien, mais bien plutôt le prochain qui devient *l'instrument* actif du bien, *celui* qui aime.

Le mot *prochain* implique une relation de réciprocité. Ainsi, lorsque quelqu'un s'approche d'une autre personne, les deux deviennent proches.

Le scribe a bien compris la question de Jésus et y répond correctement, sans toutefois nommer expressément le Samaritain; il utilise une paraphrase: celui qui a exercé la miséricorde envers lui.

Jésus ajoute: « **Fais de même** ». Il ne dit pas, comme au verset 28: « et tu vivras ». La bienfaisance ne donne pas la vie ou le salut. L'obéissance au premier commandement (« Tu aimeras ton Dieu... ») peut rester étrangère à l'homme le plus bienfaisant. Ce qui est certain, c'est que celui qui renie ce premier commandement est sur le chemin opposé à celui qui conduit à la foi et au salut (Jn 3.19-21).

5. Marthe et Marie (10.38-42)

Il est surprenant de trouver ce récit ici, au milieu d'un voyage en Galilée. Nous savons en effet que Marthe et Marie habitent à Béthanie, près de Jérusalem. Selon Jn 10.22, Jésus a fait un petit saut à Jérusalem au mois de décembre pour la fête de la Dédicace. C'est alors qu'a pu avoir lieu la visite racontée ici. Après cela, il serait revenu se mettre à la tête de la troupe de ses disciples pour achever de visiter les lieux où ceux-là ont annoncé sa venue. Luc semble ignorer l'endroit où cette scène s'est passée (*dans un village*).

Il est remarquable que le théâtre de la parabole précédente soit précisément la contrée entre Jéricho et Jérusalem. Serait-ce là encore l'indice d'un voyage en Judée à cette époque?

Note

Il faut rappeler deux choses:

1) La tradition orale, d'où sont provenues nos rédactions écrites (à l'exception de celle de Jean), s'est formée immédiatement après le ministère du Seigneur, quand vivaient encore les acteurs du drame évangélique. Elle était tenue à de grands ménagements relativement aux personnages qui y figuraient, surtout quand il s'agissait de femmes; de là l'omission de beaucoup de noms propres.

2) C'est l'Évangile de Jean qui, composé plus tard, a rétabli ces noms dans l'histoire évangélique, tandis qu'au moment où Luc écrivait, la nécessité de cette espèce d'incognito durait encore.

10.38-40 Comme Jésus était en chemin avec ses disciples, il entra dans un village, et une femme, nommée Marthe, le reçut dans sa maison. 39 Elle avait une sœur, nommée Marie, qui, s'étant assise aux pieds du Seigneur, écoutait sa parole. 40 Marthe, occupée à divers soins domestiques, survint et dit: Seigneur, cela ne te fait-il rien que ma sœur me laisse seule pour servir? Dis-lui donc de m'aider.

V.38: Jésus est en chemin avec d'autres personnes; le texte grec ne dit pas qu'il s'agit de ses disciples, mais on peut le supposer.

Marthe est très clairement la maîtresse de maison. C'est elle qui accueille Jésus. **Marie**, la sœur de Marthe, ne se contente pas d'écouter Jésus tout en vaquant à ses occupations; elle s'assied pour mieux l'écouter. Jésus étant à demi couché sur le divan, les pieds étendus en arrière, c'est derrière lui qu'elle prend place (7.38), d'où l'expression: **aux pieds du Seigneur**.

Occupée à divers soins domestiques: littéralement: tirailée⁹ de côté et d'autre par un service (*diakonia*) multiple.¹⁰

Marthe subitement change d'attitude et adresse son reproche directement à Jésus lui-même: «**Cela ne te fait-il rien...?**», comme s'il y avait de la partialité dans son attitude. Elle reproche à Marie de l'avoir laissée et d'avoir abandonné son service pour écouter Jésus.

⁹Pour Bovon, ce verbe très rare a un sens légèrement péjoratif.

¹⁰Meynet: « Sous prétexte de le servir, la voilà qui s'affaire, qui se préoccupe de tout, sauf de lui. Son service prend le pas sur son hôte. Elle se démène, toute soucieuse, craignant, semble-t-il, de n'être pas à la hauteur de la situation »

Dis-lui donc de m'aider : le verbe grec, traduit ici par *aider*, renferme l'idée de se charger d'un fardeau pour un autre, en le partageant avec lui.

10.41,42 Le Seigneur lui répondit: Marthe, Marthe, tu t'inquiètes et tu t'agites pour beaucoup de choses. 42 Une seule chose est nécessaire. Marie a choisi la bonne part, qui ne lui sera point ôtée.

Au reproche de Marthe, Jésus répond par celui d'exagération dans l'activité qu'elle déploie. Si elle a tant de peine, c'est qu'elle le veut bien. Le verbe *s'inquiéter* se rapporte à la préoccupation morale; *s'agiter*, à l'activité extérieure.

La répétition du nom de **Marthe** est destinée à la ramener doucement, mais fermement, de cette dissipation extérieure et intérieure au calme. Jésus justifie ce reproche par cette parole, qui nous a été diversement conservée et interprétée: «**Une seule chose est nécessaire**». Il n'est besoin que d'une seule chose (en opposition à ces mets nombreux que sert Marthe): l'aliment spirituel dont vit l'âme, la parole de vie, Christ lui-même qui se révèle et se donne. Il y a donc opposition entre *beaucoup de choses* faites par Marthe et *la seule chose nécessaire* choisie par Marie. Jésus donne donc raison à Marie, parce qu'elle a fait le bon choix.¹¹

La bonne part qui ne lui sera point ôtée: Marie ne sera donc point obligée de suivre sa sœur. Mais cette assurance renferme en même temps celle d'une possession éternelle.

¹¹Bovon dit ceci: « Le texte n'oppose pas, du moins au niveau rédactionnel, la diaconie des tables à la diaconie de la parole, mais il situe deux attitudes spirituelles l'une par rapport à l'autre ».

Ce que Jésus reproche à Marthe, ce n'est donc pas son accueil qui est légitime, mais le fait que, par son activité excessive, elle se prive d'un bien plus important que Jésus veut lui apporter.

Bovon: « La priorité revient à l'écoute de la parole de Dieu, à la halte, au geste de s'asseoir ; elle consiste à ne pas vouloir précéder le Seigneur, à accepter d'être servie avant de servir ».

En louant l'attitude de Marie, Jésus invite Marthe à faire de même.

On envisage souvent à tort ces deux Sœurs comme représentant deux côtés également légitimes de la vie chrétienne, l'une la dévotion intérieure, l'autre l'activité pratique. Mais d'après le texte, la bonne part n'est pas partagée entre elles; elle appartient toute à Marie. D'autre part, l'agitation de Marthe prouve combien son amour-propre d'hôtesse est en jeu dans son activité extérieure; et l'attitude présente de Marie n'exclut pas le fait qu'elle a également participé aux tâches ménagères jusqu'au moment où elle a jugé nécessaire de s'arrêter pour venir écouter Jésus. De plus, Marie montrera plus tard qu'elle est aussi capable de donner (Jn 12.3 et suivants).

6. La prière. L'oraison dominicale, la parabole de l'ami importun (11.1-13)

11.1 Jésus priait un jour en un certain lieu. Lorsqu'il eut achevé, un de ses disciples lui dit: Seigneur, enseigne-nous à prier, comme Jean l'a enseigné à ses disciples.

On prie régulièrement chez les Juifs, trois fois par jour. Jean-Baptiste paraît avoir maintenu cet usage, ainsi que celui du jeûne (v.33). Et c'est sans doute en vue de cet exercice journalier qu'il a composé un formulaire pour ses disciples. Ce fait conservé par Luc seul est intéressant et ne peut être qu'authentique.

11.2-4 Il leur dit: Quand vous priez, dites: Père! Que ton nom soit sanctifié; que ton règne vienne. ³ Donne-nous chaque jour notre pain quotidien; ⁴ pardonne-nous nos péchés, car nous aussi nous pardonnons à quiconque nous offense; et ne nous induis pas en tentation.

Quand vous priez, dites... : le terme *priez* désigne l'état général d'adoration ; le mot *dites*, la prière formulée. Il est évident que par cet ordre « Quand vous priez, dites... », Jésus ne veut pas imposer aux siens la répétition servile de ce formulaire, à chaque acte de prière. Il présente le type dont l'empreinte doit se retrouver, mais d'une manière libre, variée et spontanée, dans toute prière offerte par ses disciples.

Le caractère distinctif de ce formulaire, c'est *l'esprit filial* qui se montre d'abord dans l'allocution **Père**, puis dans l'objet et dans l'ordre des demandes.

Dans ces cinq demandes, deux concernent directement la cause de Dieu, elles sont en tête ; trois aux besoins de l'homme, elles n'occupent que la seconde place. Il y a priorité absolue donnée aux intérêts divins.

Après s'être oublié en Dieu, le chrétien revient à lui ; mais, comme il se retrouve en Dieu, il n'est pas seul. Il se contemple comme membre de la famille de Dieu ; il ne dit pas *moi*, mais *nous*. L'esprit fraternel devient ainsi, dans cette seconde partie, le complément de l'esprit filial qui a dicté la première partie.

Cette prière n'est donc autre chose que le sommaire de la Loi mis en action sous la forme de la prière, le sommaire réalisé d'abord dans l'intimité du cœur, pour passer de là dans la vie entière.

Père ! Dans ce titre s'exprime le double sentiment de la soumission et de la confiance. Ce nom ne se trouve, dans l'Ancien Testament, que dans Es 63.16 (comparer Ps 103.13), et n'est employé que par rapport à l'ensemble de la nation. L'Israélite pieux se sentait le serviteur de Yahvé, non son enfant. La relation filiale du croyant avec Dieu, qui s'exprime dans ce mot, repose sur l'incarnation et la révélation du Fils (cf. Lu 10.22, Jn 1.18). Les mots « qui es aux cieux », dans Matthieu, rappellent la toute-puissance de cet être infini dont le nom de Père fait ressortir la sagesse et la bonté.

Les deux premières demandes se rapportent à l'honneur de Dieu. L'enfant de Dieu seul peut prier ainsi.

Que ton nom soit sanctifié: le *nom* de Dieu désigne la révélation de l'être divin dans le cœur de la créature, le reflet du caractère de Dieu dans la conscience des hommes.¹² Voilà pourquoi ce nom n'est parfait que dans un seul être (Jésus), celui qui est lui-même l'image adéquate de Dieu, et qui seul le connaît parfaitement. Aussi Dieu dit-il de lui (Ex 23.21): « Mon nom est en lui ». Ce nom doit devenir toujours plus saint dans les êtres qui ne connaissent encore Dieu qu'imparfaitement.

Que de notions indignes de Dieu et de son caractère Jésus ne voit-il pas encore régner parmi les hommes ! Il veut que ses disciples lui demandent d'affirmer son caractère saint dans chaque conscience humaine, afin que toute idolâtrie, grossière ou subtile, aussi bien que tout pharisaïsme formaliste, tombe à jamais et que tout homme s'écrie avec les anges dans l'adoration: « Saint, saint, saint ! » (Es 6).

Que ton règne vienne: une fois que la connaissance du Dieu saint resplendit au fond des cœurs, le règne de Dieu peut s'y établir. Car Dieu n'a besoin que d'être bien connu pour régner.

Le terme de *règne de Dieu* désigne le nouvel ordre des choses, fondé historiquement par le Christ. Ce règne se développe ici-bas par la foi en lui jusqu'à ce que toute volonté soit soumise librement à celle de Dieu, et que de cette conformité de volonté résulte l'état extérieur et social qui réalisera la destination de l'Humanité dans le plan divin.

Le verbe *viene* comprend toute la série des faits historiques qui amèneront cet état de choses. Cet impératif est le plus profond soupir de l'enfant de Dieu ; il exprime en même temps la certitude de l'exaucement.

Que ta volonté soit faite sur la terre comme au ciel: cette troisième demande se lit dans plusieurs manuscrits ; elle est

¹²La TOB traduit ainsi: « Fais connaître à tous qui tu es ». Français courant: « Que tous reconnaissent que tu es le Dieu saint ».

certainement une importation de Matthieu.¹³ Il n'est pas possible de découvrir un motif pour lequel tant de manuscrits l'auraient retranchée dans Luc seul. Chez Matthieu, elle formule si bien l'état de choses qui résultera de l'établissement du règne de Dieu dans l'Humanité, qu'il n'y a pas lieu de douter qu'elle appartienne à cette prière telle que Jésus l'a prononcée.

De la cause de Dieu, l'adorateur passe aux besoins de la *famille* de Dieu sur terre: «Et pour que nous puissions travailler nous-mêmes à cette œuvre divine dont nous te demandons progrès, *donne-nous...*, *pardonne-nous...* etc.

Donne-nous chaque jour notre pain quotidien: pour servir Dieu, avant tout il faut vivre. Le *pain* doit être compris au sens propre. La signification de cette parole est la suivante: «Donne-nous chaque jour le pain dont nous avons besoin pour vivre». Elle va dans le sens de Proverbes 30.8: «Ne me donne ni pauvreté, ni richesse, accorde-moi le pain qui m'est nécessaire». Cette parole est opposée au superflu qui est l'aspiration naturelle du cœur humain.

Les mots *chaque jour* désignent l'acte permanent: «Donne-nous *constamment* le pain...». Matthieu dit: *aujourd'hui*. Ce mot répond mieux à la supplication réelle et actuelle.

Quelle réduction des exigences humaines à leur *minimum*, sous les deux rapports de la qualité (le pain) et de la quantité (nécessaire à chaque jour)!

Pardonne-nous nos péchés: le plus profond sentiment du disciple de Jésus après celui de sa dépendance quant à l'existence terrestre, c'est celui de sa culpabilité. La première condition pour pouvoir agir dans le sens indiqué par les premières demandes, c'est d'être déchargé de ce fardeau par le pardon. Car c'est sur le pardon que repose l'union de l'âme avec Dieu.

¹³Pour Bovon, Luc n'a pas connu l'Évangile de Matthieu. Tous deux se sont donc appuyés sur un donné commun, la Source des logia (voir introduction). « Les divergences entre eux tiennent en partie à leurs velléités rédactionnelles, mais en partie aussi à leur pratique liturgique et à leur piété. Comme pour nous, le Notre Père était pour eux un texte et une prière, un fragment écrit et une habitude cultuelle. »

Car nous aussi nous pardonnons: il faut comprendre la relation entre le pardon que nous demandons de la part de Dieu et celui que nous accordons à autrui, exprimée par le mot *car*, comme dans le verset 13: « Tout mauvais que nous soyons, nous usons cependant *nous-mêmes* du droit de grâce qui nous appartient, en remettant les dettes à ceux qui nous doivent; combien plus *toi*, Père, qui es la bonté même, n'useras-tu pas du tien envers nous? » C'est probablement aussi le sens dans lequel nous devons comprendre le *comme aussi* de Matthieu. La seule différence est que, ce que Luc invoque comme motif (*car aussi*), Matthieu le donne comme point de comparaison (*comme aussi*).

Quiconque nous offense: littéralement: *quiconque nous doit*. Ce terme peut désigner aussi bien les débiteurs financièrement parlant, que ceux qui ont manqué à leurs devoirs moraux envers nous.

L'absence de toute allusion au sacrifice de Jésus-Christ pour le pardon des péchés est une preuve bien frappante de l'authenticité parfaite de ce formulaire dans l'Évangile de Luc et de Matthieu. Luc n'a rajouté aucune expression empruntée à la dogmatique de l'épître aux Romains!

Ne nous induis pas en tentation: au souvenir de ses fautes passées se rattache chez le chrétien le sentiment de sa faiblesse et par conséquent la crainte des fautes à venir. Il passe donc naturellement des péchés à effacer aux péchés à éviter. Car il sent bien que la sanctification est un édifice qu'il faut bâtir sur le fondement du pardon.

Le mot *tentation* signifie *épreuve*. Mettre à l'épreuve est considéré dans l'Écriture comme positif ou négatif:

-Positif: mettre à l'épreuve pour amener l'homme à se décider librement entre le bien et le mal, en ayant en vue la décision pour le bien. C'est dans ce sens que Dieu peut tenter (Ge 22.1).

-Négatif: mettre la force morale à l'épreuve en vue de la faire succomber. C'est dans ce sens que Satan tente, une attitude que Dieu ne peut adopter (Ja 1.13).

Ce qui rend cette demande difficile à comprendre, c'est que ni l'un ni l'autre de ces sens ne paraît convenir ici. En effet, si l'on accepte le sens positif, le croyant ne peut demander à Dieu de lui épargner les épreuves nécessaires au développement de son être moral et à la manifestation de la puissance de sa foi (Ja 1.3). Si l'on accepte le sens négatif, il semble que ce soit faire injure à Dieu que de lui demander de ne pas accomplir envers nous un acte essentiellement diabolique.

La solution de ce problème dépend de la question suivante: qui est l'auteur des tentations prévues dans cette prière? Matthieu y répond très clairement: «délivre-nous du malin». Donc, l'auteur de la tentation n'est pas Dieu, mais Satan. Matthieu utilise ici un terme militaire qui signifie: *arracher à*. Il désigne la délivrance d'un prisonnier tombé ou prêt à tomber au pouvoir de l'ennemi. L'ennemi est en l'occurrence Satan, qui dresse ses pièges sur le chemin des fidèles. Ceux-ci, conscients du danger qu'ils courent, ainsi que de leur faiblesse, demandent à Dieu de ne pas les faire tomber dans les pièges qui leur seraient tendus par l'adversaire.

Le verbe *eisphero*, traduit ici par *induire*, est très énergique: *pousser dans*, *livrer à*. Dieu ne pousse pas au mal, sans doute, mais il peut nous faire tomber dans le piège en nous livrant, par le retrait de sa main, à la puissance de l'ennemi qui l'a tendu. C'est le *livrer*, par lequel Dieu manifeste sa colère contre les païens (Ro 1.24, 26-28). Et certainement, Dieu peut parfois agir ainsi envers les disciples de Jésus. C'est alors un châtiment par lequel il punit leur présomption, leur confiance en eux-mêmes, leur orgueil spirituel. Comparer le reniement de l'apôtre Pierre. Pour cela, il suffit à Dieu de ne plus garder; et l'homme se trouve par cet abandon livré au pouvoir de l'ennemi (2 S 24.1; comparer avec 1 Ch 21.1).

Cette prière pourrait être paraphrasée ainsi: «Que je ne m'abandonne pas aujourd'hui à un état de contentement de moi-même ou de sécurité charnelle qui te force, pour m'humilier et me réveiller, à me livrer à l'un des pièges que le malin placera infailliblement sur mon chemin».

Matthieu est plus complet que Luc en rajoutant: « Mais délivre-nous du malin ». Sans cette fin, la prière n'est pas réellement fermée comme elle doit l'être.

La fin de cette prière (« Car c'est à toi qu'appartiennent, dans tous les siècles, le règne, la puissance et la gloire. Amen! ») ne se trouve dans aucun manuscrit de Luc et manque dans les plus anciens documents de Matthieu. C'est un appendice dû à l'usage liturgique de ce formulaire, et qui a été ajouté dans le texte du premier Évangile, le plus ordinairement employé pour la lecture publique.

Après avoir indiqué à ses disciples les objets essentiels de leur prière, Jésus les assure de l'efficacité de cet acte. Il le prouve par un exemple, celui de l'ami importun (v.5-8), puis par l'expérience commune (v.9-10) et enfin par le caractère paternel de Dieu (v.11-13).

11.5-7 Il leur dit encore: Si l'un de vous a un ami, et qu'il aille le trouver au milieu de la nuit pour lui dire: Ami, prête-moi trois pains, ⁶ car un de mes amis est arrivé de voyage chez moi, et je n'ai rien à lui offrir, ⁷ et si, de l'intérieur de sa maison, cet ami lui répond: Ne m'importune pas, la porte est déjà fermée, mes enfants et moi sommes au lit, je ne puis me lever pour te donner des pains, **8** je vous le dis, même s'il ne se levait pas pour les lui donner parce que c'est son ami, il se lèverait à cause de son importunité et lui donnerait tout ce dont il a besoin.

Cette parabole est propre à Luc. Jésus écarte à dessein toute influence de l'amitié entre ces deux hommes afin de mieux faire ressortir l'importunité de celui qui demande. Comparer Lu 18.1 et suivants. L'idée est la suivante: « Si vous arrivez, en insistant, à obtenir quelque chose d'un ami qui n'est pas particulièrement accueillant, à plus forte raison obtiendrez-vous

quelque chose de la part de Dieu, de la bonté duquel on ne saurait faire abstraction ».

11.9,10 Et moi, je vous dis: Demandez, et l'on vous donnera; cherchez, et vous trouverez; frappez, et l'on vous ouvrira. 10 Car quiconque demande reçoit, celui qui cherche trouve, et l'on ouvre à celui qui frappe.

Le verset 9 renferme l'application de l'exemple précédent. Toutes les images sont empruntées à cet exemple: celles de *heurter* et de *demande*; et même celle de *chercher*, qui rappelle les efforts de l'ami en détresse pour trouver dans la nuit la porte de son ami et pour essayer de l'ouvrir. Ces images sont graduées de manière à faire ressortir l'énergie croissante de l'ami qui prie, en face des obstacles qui se multiplient. Ce précepte, Jésus le tire de son expérience personnelle (Lu 3.21-22).

Le verset 10 confirme l'exhortation donnée au verset 9 par des faits d'expérience journalière. Dans ce verset, les deux premiers verbes sont au présent: *reçoit... trouve*; le troisième est au futur: *il sera ouvert*. Ce futur peut s'expliquer par le fait que ce n'est pas le même individu qui accomplit les deux actes: il frappe et c'est quelqu'un d'autre qui ouvre.

11.11-13 Quel est parmi vous le père qui donnera une pierre à son fils, s'il lui demande du pain? Ou, s'il demande un poisson, lui donnera-t-il un serpent au lieu d'un poisson? 12 Ou, s'il demande un œuf, lui donnera-t-il un scorpion? 13 Si donc, méchants comme vous l'êtes, vous savez donner de bonnes choses à vos enfants, à combien plus forte raison le Père céleste donnera-t-il le Saint-Esprit à ceux qui le lui demandent.

Les trois aliments énumérés par Jésus, le pain, le poisson et l'œuf, sont les aliments ordinaires d'un dîner de voyageur en Orient.

Le verbe **donner** (*epididomi*) signifie littéralement: *transmettre de main à main*. Ce terme, non répété au verset 13, renferme cette idée: « Quel père *aura le courage* de mettre dans la main de son fils... ? »

La conclusion au verset 13 repose sur un nouvel *a fortiori*; et l'argumentation est renforcée par les mots **méchants comme vous l'êtes**.

Au verset 13, les deux verbes *donner* traduisent le grec *didomi*. Il ne s'agit plus ici d'un don fait de main à main.

Le **Saint-Esprit** chez Luc est remplacé par « de bonnes choses » chez Matthieu. Quant à la valeur relative de ces deux expressions, celle de Matthieu est plus simple, moins didactique, tandis que celle de Luc s'harmonise mieux avec la portée élevée de l'oraison dominicale qui est le point de départ du morceau. On peut donc hésiter sur la préférence à donner à l'une ou l'autre.

7. Le blasphème des pharisiens (11.14-36)

11.14-16 Jésus chassa un démon qui était muet. Lorsque le démon fut sorti, le muet parla, et la foule fut dans l'admiration. 15 Mais quelques-uns dirent: c'est par Bêelzébul, le prince des démons, qu'il chasse les démons. 16 Et d'autres, pour l'éprouver, lui demandèrent un signe venant du ciel.

Un démon qui était muet: plusieurs manuscrits omettent les mots « qui était ». Il faut entendre par *démon muet* un démon qui *rend* muet. Ce mutisme est de nature psychique, résultant de la possession.

Après la guérison, chacun exprime ses impressions. Beaucoup sont dans l'admiration, mais des voix s'élèvent pour formuler la plus terrible accusation contre Jésus: il est le complice de Satan; celui-ci, pour l'accréditer, lui a transmis son pouvoir. D'autres, plus modérés en apparence, demandent à Jésus de se justifier d'un tel soupçon en accomplissant enfin

un miracle qui sorte de la sphère de ces guérisons journalières. Qu'il montre un signe provenant du ciel, qui est le siège de la puissance divine! Alors il sera prouvé que son pouvoir est de bonne source. Ceux qui accusent ainsi Jésus sont des membres de la secte des pharisiens venus de Judée.

Par Béalzébul: la préposition *par* peut signifier simplement *en l'autorité* et *par la puissance de*. Elle peut indiquer un rapport plus intime encore: *dans l'union à Satan qui l'inspire et le possède lui-même*. Ce nom donné à Satan se présente dans tous les documents de Luc et dans presque tous ceux de Matthieu avec la terminaison *bul*; c'est donc la vraie leçon. Mais il est probable que ce terme provienne du nom hébreu *Baal-Zébud*, *dieu des mouches*, divinité qui, d'après 2 R 1 et suivants, était adorée à Hébron, ville des Philistins. L'invocation de ce dieu devait sans doute préserver la contrée du fléau des mouches. Par mépris, les Juifs ont appliqué ce nom à Satan, tout en modifiant la dernière syllabe de manière à lui faire signifier *dieu du fumier* (*Bahal-Zébul*).¹⁴

V.16: l'épreuve réclamée doit sans doute, dans l'intention de ceux qui la demandent, aboutir à la démonstration de l'impuissance de Jésus.

Un signe venant du ciel: tel que le feu du ciel descendant à la voix d'Élie (2 R 1.10), ou la manne accordée par le ministère de Moïse. Ésaïe offre à Achaz (Es 7.11) un signe venant soit du ciel, soit du shéol. On réclame ainsi à Jésus un miracle purement démonstratif, ne répondant à aucun besoin réel. C'est au fond la même chose que dans la troisième tentation au désert. Comparer les demandes semblables (Jn 2.18; 6.30).

Dans le premier discours qui suit (17-26), Jésus réfute cette explication blasphématoire de ses guérisons (17-19), puis il y substitue la vraie (20-26):

¹⁴Pour Bovon, d'après l'étymologie, Baalzebûl signifierait: « Maître de la résidence élevée » (cette résidence étant le ciel, la haute montagne ou le temple). Bovon voit dans ce terme le désir de Satan de rivaliser avec Dieu, maître de la résidence élevée, Dieu du ciel, le Dieu résidant dans le temple. Pour Cuvillier, cette même traduction a pour elle de renforcer la cohérence du contexte, notamment l'image de la maison du fort.

**11.17,18 Comme Jésus connaissait leurs pensées, il leur dit: Tout royaume divisé contre lui-même est dévasté, et une maison s'écroule sur une autre.
18 Si donc Satan est divisé contre lui-même, comment son royaume subsistera-t-il, puisque vous dites que je chasse les démons par Bêelzébul?**

V.17: Jésus fait appel au bon sens. Il prend l'exemple d'un État dans lequel règne la guerre civile et que la discorde conduit à sa ruine. À cause de cette guerre, les maisons s'écroulent les unes sur les autres.

V.18: il en est de même avec l'empire de Satan. S'il y a la division dans son royaume, celui-ci ne pourra subsister.

Après avoir prouvé que l'accusation est absurde, Jésus montre qu'elle est profondément injuste et qu'elle procède de la pure malveillance:

11.19 Et si moi, je chasse les démons par Bêelzébul, vos fils, par qui les chassent-ils? C'est pourquoi ils seront eux-mêmes vos juges.

Vos fils: nous savons par le Nouveau Testament et par l'historien Josèphe que dans ce temps-là de nombreux exorcistes juifs faisaient métier de chasser les démons pour de l'argent (Ac 19.13, Josèphe, *Antiq.*8, 2, 5). Le Talmud parle aussi de ces exorcistes qui faisaient de David, guérissant Saül par ses chants, leur patron, et de Salomon l'inventeur de leurs incantations. Ce sont là ceux que Jésus désigne par *vos fils*: «Vos propres compatriotes, votre chair et votre sang, que vous ne songez pas à renier, mais dont vous tirez gloire au contraire quand ils accomplissent des œuvres de puissance analogues aux miennes». Ces gens-là ne font pas des signes dans le ciel, et pourtant l'on ne suspecte pas leurs guérisons. Ce sont eux qui confondront les accusateurs de Jésus devant le tribunal

divin, car ils les convaincront de partialité dans leur appréciation de faits analogues.

La suite complétera la démonstration en faisant ressortir la différence totale entre ces deux classes de guérisons, différence qui prouve l'origine divine de celles de Jésus.

Jésus présente maintenant la vraie explication :

11.20-22 Mais, si c'est par le doigt de Dieu que je chasse les démons, le royaume de Dieu est donc venu vers vous. 21 Lorsqu'un homme fort et bien armé garde sa maison, ce qu'il possède est en sûreté. 22 Mais, si un plus fort que lui survient et le dompte, il lui enlève toutes les armes dans lesquelles il se confiait, et il distribue ses dépouilles.

Par le doigt de Dieu : si ce n'est pas ici l'œuvre de Satan, c'est donc celle de Dieu. C'est la preuve manifeste que Satan a subi une défaite décisive.

Jésus n'a pas eu besoin de recourir à toutes ces simagrées et ces formules magiques par lesquelles opèrent les exorcistes. Il lui suffit de lever le doigt pour que Satan abandonne sa victime. Le doigt est l'emblème de la plus extrême facilité. Comparer l'expression des magiciens de Pharaon à la vue des miracles de Moïse (Ex 8.19). Matthieu a remplacé *le doigt de Dieu* par *l'Esprit de Dieu*.

Le royaume de Dieu est donc venu vers vous : le moment est grave. Si le règne de Satan croule, c'est que celui de Dieu a surgi. Les pharisiens se sont représenté jusqu'ici ce règne venant avec fracas. Eh bien ! sans qu'ils s'en doutent, il est là ! Et c'est sur lui, Jésus, que leur accusation tombe comme un blasphème !

Les versets 21 et 22 confirment par une image pleine de grandeur la pensée exprimée au verset 20. La propriété de Satan (les possédés) est en ce moment livrée au pillage (les guérisons de possédés). Qu'est-ce que cela prouve, sinon que le propriétaire lui-même a été vaincu par un adversaire plus

fort que lui? Autrement, il ne se laisserait pas dépouiller ainsi. Cette image de deux héros, dont l'un se tient bien armé sur le seuil de son château prêt à le défendre, dont l'autre survient tout à coup, abat le premier et partage aux siens tout le butin de l'ennemi, est tirée d'Ésaïe 49.24-25. Le prophète l'appliquait à Yahvé arrachant son peuple aux mains de l'oppresseur païen.

V.22: toutes les armes: ce sont tous les puissants moyens d'action dont dispose Satan pour s'emparer de l'âme et même du corps des hommes.

Il distribue ses dépouilles: le verbe *distribuer* est emprunté à la répartition du butin que fait un général entre ses soldats. Ce verbe fait-il allusion au pouvoir donné par Jésus à ses disciples de guérir les possédés?

Il y a une majesté vraiment épique dans le tableau des deux adversaires et nous ne connaissons pas de parole de Jésus qui exprime d'une manière aussi saisissante le sentiment qu'il a de l'excellence de sa propre position et de la grandeur de son œuvre. On peut voir dans cette victoire en combat singulier, remportée par Jésus sur Satan, une allusion au récit de la tentation. C'est en effet cette victoire initiale qui a posé le fondement de toutes les victoires subséquentes de Jésus.

Les versets suivants font sentir la différence radicale qui existe entre ces guérisons accomplies par Jésus et celles qu'opèrent les exorcistes juifs. Ils appuient ainsi le raisonnement des verset 17 et 18:

11.23-26 Celui qui n'est pas avec moi est contre moi, et celui qui n'assemble pas avec moi disperse. ²⁴ Lorsque l'esprit impur est sorti d'un homme, il va dans des lieux arides, pour chercher du repos. N'en trouvant point, il dit: Je retournerai dans ma maison d'où je suis sorti; ²⁵ et, quand il arrive, il la trouve balayée et ornée. ²⁶ Alors il s'en va, et il prend sept autres esprits plus méchants que lui; ils entrent dans la maison, s'y établissent, et la dernière condition de cet homme est pire que la première.

L'idée du verset 23 est la suivante: la guerre contre Satan est très sérieuse; c'est un combat sans merci, et pour pouvoir le gagner, il faut être avec Jésus. Ceux qui pensent lutter contre Satan tout en gardant leur distance vis-à-vis de Jésus font une œuvre qui les trompe: ils travaillent en réalité contre Jésus et pour Satan. C'est ce que va prouver le tableau suivant (v.24 et suivants).

Les verbes **assembler** et **disperser** pourraient s'appliquer à une récolte: rassembler le froment ou le disperser. Dans le contexte, il vaut mieux les appliquer à un troupeau (Jn 10.13-16; 11.52) ou une armée. Au lieu de travailler à rassembler Israël en le ramenant à Dieu, les exorcistes le livrent à des influences malfaisantes qui l'éloignent de Dieu et dont le règne de Satan profite seul.

La petite parabole des versets 24-26 sert à illustrer la vérité contenue dans le verset 23. Elle montre les effets pernicioeux de ces guérisons apparentes opérées en dehors de l'action de Jésus. L'exorciste a exercé son art et déployé sa magie, l'esprit impur a lâché sa proie et évacué sa demeure qu'on lui a momentanément rendue intolérable. Mais il manque deux choses à cette guérison pour qu'elle soit stable. D'abord l'ennemi n'a pas été vaincu, lié; il n'a été qu'expulsé et il reste ainsi libre de courir le monde, et par conséquent de revenir quand il lui plaira. Le second inconvénient, c'est que le démon chassé n'a pas été remplacé par un nouvel hôte, et que la maison est restée vide. L'Esprit de Dieu n'a pas remplacé la puissance diabolique qui s'est momentanément éloignée.

Jésus ne se contente pas d'expulser l'ennemi, en le laissant libre; il le renvoie dans sa prison, l'abîme (Lu 8.31; 4.34). Puis il ramène à Dieu l'âme affranchie et remplace la présence de l'esprit impur par celle de l'Esprit Saint, ce qui n'est pas du pouvoir des exorcistes. L'œuvre de ceux-ci laisse toujours la porte ouverte à une rechute, et à une rechute plus grave encore que l'état précédent. L'œuvre de Jésus met réellement fin à la possession et opère une guérison radicale.

V.24: des lieux arides: cette expression étrange est probablement empruntée aux formules d'exorcisme. On renvoyait l'esprit au désert, séjour présumé des mauvais esprits (Tobie 8.3; Baruc 4.35). Comparer aussi ce qui est dit de l'envoi du bouc maudit au désert pour *Azazel*, le prince des démons (Lé 16.10). Le démon regrette son ancien domicile et cherche à y revenir. Pourquoi s'en priver puisqu'il n'a pas été remplacé? La maison est d'ailleurs toute propre et bien rangée; le besoin de détruire et de bouleverser trouvera donc de nouveau de quoi le satisfaire.

Jésus veut décrire par là la pseudo-restauration de l'être mental et physique du possédé, à la suite de sa prétendue guérison, restauration qui promet au démon un plaisir de plus. Mais celui-ci ne veut pas en jouir seul. Cette fois, l'œuvre de dévastation doit être complète. Il invite (v.25) des amis, des esprits pires que lui. Ceux-ci ne se font pas prier et rentrent en tumulte dans cette habitation si bien préparée. C'est dans cet état de rechute désespérée que Jésus a rencontré le possédé de Guersa (Lu 8.29) et Marie-Madeleine (Lu 8.2). De là ces expressions de *légion* et de *sept démons* qui indiquent un état résultant d'une ou plusieurs rechutes.

Jésus renvoie ainsi aux exorcistes, prônés par ses adversaires, le reproche de complicité avec Satan et de lutte contre Dieu.

Il est manifeste que Matthieu (Mt 12.43 et suivants) donne à ce tableau un tout autre sens. Le tableau est similaire dans les deux Évangiles, mais Matthieu ajoute ces mots: «Il en sera de même pour cette génération méchante». Il y voit une parabole représentant l'histoire du peuple Juif. Israël a été délivré par l'élection dont il a été l'objet et la révélation qu'il a reçue; mais maintenant, en s'endurcissant et en rejetant le salut apporté par le Christ, il tombe ainsi dans un état pire que celui dont Dieu l'a tiré. Pour d'autres commentateurs, Israël a expérimenté une certaine délivrance grâce à Jean-Baptiste et le début du ministère du Christ; mais maintenant, en s'opposant

à ce dernier, il retombe dans un état pire qu'auparavant. Cette application faite au peuple de Dieu ne semble pas être la pensée primitive de ce tableau.

11.27,28 Tandis que Jésus parlait ainsi, une femme, élevant la voix du milieu de la foule, lui dit: Heureux le sein qui t'a porté! heureuses les mamelles qui t'ont allaité! 28 Et il répondit: Heureux plutôt ceux qui écoutent la parole de Dieu, et qui la gardent!

V.27:¹⁵ nous ne savons ce qui pousse cette femme à parler ainsi. Son exclamation montre qu'elle a saisi ce que nous ne pouvons comprendre aujourd'hui qu'au moyen de longues explications.

V.28: dans sa réponse, Jésus ne nie pas, n'affirme pas; il se borne à compléter et à rectifier. La relation terrestre avec lui n'a de prix qu'autant qu'elle est sanctifiée par l'amour de Dieu et de sa volonté. Le mot *plutôt* concède une certaine vérité à ce qui vient d'être dit, comme conséquence des faits mentionnés, tout en y opposant fortement la vérité complète et réelle: «Oui, il y a lieu de se réjouir de ma naissance; mais pour qui? Pour quiconque se joint à moi pour travailler à l'accomplissement de la volonté divine; pour toi-même si tu le fais, tout aussi bien que pour celle qui m'a porté et nourri».

11.29,30 Comme le peuple s'amassait en foule, il se mit à dire: Cette génération est une génération méchante; elle demande un miracle; il ne lui sera donné d'autre miracle que celui de Jonas.

¹⁵Segond traduit par *sein* le mot grec *koilia* (que l'on pourrait aussi traduire par *utérus, ventre, entrailles*), et par *mamelles* le mot grec *mastos*. Ces deux mots évoquent l'enfantement et la relation naturelle mère-enfant. Jésus donne cependant la priorité à un autre type d'enfantement, celui qui est effectué par la parole de Dieu. Les versets 27 et 28 font penser aux deux types d'enfantement décrits dans le dialogue de Jésus avec Nicodème: l'enfantement naturel et l'enfantement spirituel (Jn 3.3-6). Comparer Jean 14.23, 26.

30 Car, de même que Jonas fut un signe pour les Ninivites, de même le Fils de l'homme en sera un pour cette génération.

Jésus répond à la demande de signe venant du ciel (v.16), en annonçant le grand signe, celui de Jonas.

Une génération méchante: Jésus fait allusion à l'esprit diabolique qui a dicté la demande d'un signe. Le terme *cette génération* représente avant tout le peuple de Dieu du temps de Jésus.

Un signe: Luc ne le précise pas, mais il utilise toutefois le futur en parlant du Fils de l'homme. C'est donc un événement à venir. Pour Matthieu (Mt 12.39, 40), le signe est la délivrance miraculeuse de Jonas et la résurrection de Jésus.¹⁶ De même

¹⁶Godet fait la remarque suivante: « Quant à la teneur de cette parole dans Mt 12.39-40, on eût difficilement mis dans la bouche de Jésus l'expression: *trois jours et trois nuits*, après que Jésus n'est resté qu'un jour et deux nuits dans le tombeau ».

Pour Bonnard (p.184), « Le but des versets 39-40 (Mt 12) n'est pas de faire allusion à la résurrection, mais de relever le signe paradoxal et déconcertant de la mort du Fils de l'homme ». « Le texte est polémique; à ceux qui demandent un signe extraordinaire ou contraignant, Jésus n'offre que le *contre-sign* de sa mort prochaine. Comment croire à un Juge et Libérateur qui partagerait la destinée dérisoire de Jonas dans sa baleine? À ceux qui sont prisonniers de leur propre dogmatique du salut, Dieu n'offre que le signe négatif d'un sauveur *abandonné* aux terreurs de l'enfer ».

Bovon (p.183) interprète le verset 30 comme le refus catégorique de Jésus de donner d'autre signe que sa propre vie. « Sa parole et sa vie furent le seul signe ultime de Dieu. Comme sa destinée fut marquée par le séjour des morts et le retour à la vie, il fut comparé à Jonas. Mais Jonas n'avait pas été que cela, il avait aussi été le prédicateur, récalcitrant puis volontaire, envoyé aux païens dont l'appétit spirituel était plus aiguisé que celui d'Israël ». « Comme le message de Jonas eut de l'effet, de même le ministère de Jésus permet-il le salut ou le jugement de cette génération ». Comparer Lu 2.24.

À la lumière de cette interprétation de Bovon, le futur *sera* (« ... le Fils de l'homme en sera un pour cette génération ») paraît logique puisque la vie de Jésus n'est pas encore achevée au moment où ce dernier prononce ces paroles. Ce n'est en effet pas seulement la vie de Jésus, mais aussi sa mort puis sa résurrection qui seront un signe en vue du salut ou du jugement pour ceux qui croiront en lui ou le rejeteront.

que Jonas, arraché à la mort, prêcha la repentance aux Ninivites, ce sera comme ressuscité que le Fils de l'homme annoncera le salut au monde entier.

Cependant, si le peuple d'Israël était ce qu'il devrait être, il n'attendrait pas un signe exceptionnel pour croire en Jésus; la seule présence de celui-ci suffirait. C'est cette idée nouvelle que développe le passage suivant. Salomon n'a pas fait de miracle provenant du ciel, Jonas n'a pas accompli à Ninive un seul prodige; il a suffi de la sagesse de l'un et de l'apparition menaçante du second pour gagner et pour émouvoir à repentance les païens, leurs contemporains.

11.31,32 La reine du Midi se lèvera, au jour du jugement, avec les hommes de cette génération et les condamnera, parce qu'elle vint des extrémités de la terre pour entendre la sagesse de Salomon; et voici, il y a ici plus que Salomon. 32 Les hommes de Ninive se lèveront, au jour du jugement, avec cette génération et la condamneront, parce qu'ils se repentirent à la prédication de Jonas; et voici, il y a ici plus que Jonas.

La reine du Midi: voir 1 R 10.1 et suivants. Elle **se lèvera au jour du jugement**: littéralement, elle sera réveillée, en même temps que les hommes de cette génération, au grand jour de la résurrection. Elle **les condamnera**: son avidité de la vérité fera contraste avec l'insensibilité des Juifs contemporains de Jésus.

Les hommes de Ninive étaient la nation païenne la plus hostile au règne de Dieu. Et pourtant, ils se sont repentis à la prédication de Jonas. **Ils se lèveront au jour du jugement**: ces morts ressusciteront (le verbe est différent de celui utilisé au verset 31), ils se dresseront, ils se tiendront debout devant le tribunal, comme témoins à charge.

Les deux exemples se complètent: chez la reine du Midi, l'amour de la vérité, de la sagesse; chez les Ninivites, la repentance du mal commis et la crainte du jugement.

D'où provient ce manque de discernement spirituel qui caractérise en ce moment la nation juive et l'empêche de reconnaître une révélation divine dans l'apparition de Jésus? Serait-ce que cette apparition n'a pas été suffisamment signalée? Ou Israël manquerait-il d'intelligence naturelle? Non; la cause est ailleurs, elle est dans l'état moral du peuple. C'est son cœur qui est malade. Telle est la conclusion de cet admirable enseignement:

11.33-36 Personne n'allume une lampe pour la mettre dans un lieu caché ou sous le boisseau, mais on la met sur le chandelier, afin que ceux qui entrent voient la lumière. ³⁴ Ton œil est la lampe de ton corps. Lorsque ton œil est en bon état, tout ton corps est éclairé; mais lorsque ton œil est en mauvais état, ton corps est dans les ténèbres. ³⁵ Prends donc garde que la lumière qui est en toi ne soit ténèbres. ³⁶ Si donc tout ton corps est éclairé, n'ayant aucune partie dans les ténèbres, il sera entièrement éclairé, comme lorsque la lampe t'éclaire de sa lumière.

Lorsque le soleil a paru au-dessus de l'horizon, aucune personne douée de la vue ne demande une preuve de son apparition! Le soleil éclaire, et son éclat est évident pour quiconque n'est pas aveugle. De même, Jésus, lumière du monde, est apparu et projette ses rayons tout autour de lui. À tout homme dont l'œil moral est sain, cette lumière est suffisante pour prouver qui il est.

Le boisseau sert à la fois de mesure (environ neuf litres), de table et de plat chez les pauvres. Comparer avec Lu 8.16.

Le **chandelier** met en valeur la lampe et lui permet de bien éclairer la pièce. Dès le commencement du ministère de Jésus, tout Israël a pu contempler en ce dernier, comme dit Jean, la *plénitude de grâce et de vérité* qui distinguait le Fils unique.

L'œil est la lampe de ton corps : il en est de la lumière spirituelle comme de la lumière physique.¹⁷ Notre corps ne jouit de celle-ci que par l'intermédiaire de l'œil. L'âme aussi a un organe duquel dépend l'assimilation de la lumière spirituelle. Ainsi, pour que la lumière qui brille en Jésus devienne le partage d'Israël, il faudrait que celui-ci possède en état de santé l'organe intérieur qui y correspond. Et voilà ce qui manque ! Cet organe, c'est le cœur, le foyer moral d'où procède l'activité de toutes les facultés psychiques. Si le cœur est bien disposé et veut le bien et le vrai, il s'approprie la révélation de la vérité et de la sainteté divines et communique cette lumière à toutes les facultés ; sinon, il reste plongé dans la nuit et elles avec lui. L'intelligence en particulier ne fonctionne plus qu'au service du mal et à l'encontre du vrai.

V.35 : à l'ouïe de cette parole, chaque auditeur n'a plus qu'à descendre au-dedans de lui pour examiner ce qui l'empêche de discerner la lumière apparue en Jésus et d'en faire sa lumière. On peut être le savant le plus érudit ou le rabbin le plus ingénieux et ne pas recevoir un rayon de cette lumière qui n'entre que dans un cœur simple et droit.

V.36 : lorsque l'œil moral est parfaitement sain, l'être humain s'imprègne tout entier de la lumière divine ; il fait alors l'effet d'être lumineux lui-même. Paul le dit bien dans sa lettre aux Ephésiens (5.8) : « Autrefois vous étiez ténèbres, et maintenant vous êtes lumière dans le Seigneur. Marchez comme des enfants de lumière ! »

¹⁷De prime abord, il semble curieux d'attribuer à l'oeil la fonction d'éclairer, car l'oeil n'est qu'un organe sensoriel qui reçoit des informations lumineuses provenant de l'extérieur. Mais le texte nous fait comprendre que l'oeil éclaire à l'intérieur (la lampe de ton corps). Cette affirmation est parfaitement cohérente, car l'oeil ne se borne pas à recevoir, il redistribue l'information plus loin, sous une autre forme, celle d'impulsions électriques. L'oeil est donc pour le cerveau source d'informations (la lampe qui éclaire). Si l'oeil ne reçoit pas la lumière, à cause d'une cataracte par exemple, ou s'il ne la transforme pas correctement, à cause d'une atteinte de la rétine, le reste du corps ne pourra pas bénéficier des informations qui lui seraient utiles (*ton corps est dans les ténèbres*).

Il y a apparemment un pléonasme dans ce verset: «Si tout ton corps est éclairé... il sera entièrement éclairé...» Dans le texte grec, l'ordre des mots est inversé: «Si donc le corps de toi entier lumineux,... il sera lumineux entier». Notons également la présence du verbe *sera* dans la seconde partie. Dans la première partie, l'accent est mis sur *entier*, et dans la seconde, sur *lumineux*. On peut l'interpréter ainsi: quand l'homme se livre *tout entier*, sans aucune réserve, à l'action de la lumière, il devient lui-même intérieurement et extérieurement *lumineux* comme un homme sur lequel un foyer de lumière projette son éclat. Ce sera la gloire résultant de la sainteté. Comparer 2 Co 3.18; Ro 8.29.

Les différentes parties de cette section (11.14-36) ne paraissent pas, au premier coup d'oeil, être rattachées les unes aux autres; et pourtant, l'analyse que nous avons faite montre bien la logique de l'argumentation. Jésus veut dire ceci: «Je ne suis pas le complice de Béezéboul; en moi, au contraire, le règne de Dieu est apparu au milieu de vous. Si vous possédiez un cœur plus ami de la vérité que de lui-même, vous n'auriez pas besoin d'un miracle exceptionnel pour vous le prouver. Ceux dont l'œil est sain le reconnaissent du premier coup d'œil. Aussi tout leur être sera illuminé et transformé par mon apparition, une fois celle-ci reçue dans leurs cœurs».

8. Déjeuner chez un pharisien (11.37-12.12)

11.37,38 Pendant que Jésus parlait, un pharisien le pria de dîner chez lui. Il entra, et se mit à table. 38 Le pharisien vit avec étonnement qu'il ne s'était pas lavé avant le repas.

Ce pharisien a probablement entendu le discours précédent. Il a sans doute invité Jésus avec un certain nombre de ses collègues (v.45 et 53), dans une intention malveillante. C'est là ce qui explique le ton de Jésus dès le commencement de la scène suivante.

Jésus accepte l'invitation, entre chez le pharisien et s'assied sans cérémonie, c'est-à-dire sans s'être lavé les mains et les pieds, comme on le fait ordinairement avant le repas (Mc 7.2-4; Mt 15.1-3). Les pharisiens tiennent beaucoup à cet acte de purification, dont les rabbins mettent l'omission au même rang que le péché de l'impureté. Jésus remarque la surprise de son hôte et en profite pour condamner la fausse dévotion pharisaïque et montrer la terrible responsabilité dont se chargent ces hommes qui se sont fait les conducteurs du peuple. Il ne ménage rien! Après ce qui vient de se passer (v.15), la guerre est ouvertement déclarée. Jésus va signaler aux pharisiens trois péchés qui gâtent aux yeux de Dieu toute leur apparente fidélité: l'hypocrisie (v.39-42), la recherche de la vaine gloire (v.43) et l'influence malfaisante que, par cette dévotion faussée, ils exercent sur le peuple entier (v.44).

11.39-42 Mais le Seigneur lui dit: Vous, pharisiens, vous nettoyez le dehors de la coupe et du plat, et à l'intérieur vous êtes pleins de rapine et de méchanceté. 40 Insensés! celui qui a fait le dehors n'a-t-il pas fait aussi le dedans? 41 Donnez plutôt en aumônes ce qui est dedans, et voici, toutes choses seront pures pour vous. 42 Mais malheur à vous, pharisiens! parce que vous payez la dîme de la menthe, de la rue, et de toutes les herbes, et que vous négligez la justice et l'amour de Dieu: c'est là ce qu'il fallait pratiquer, sans omettre les autres choses.

Dieu a ordonné au peuple certaines purifications rituelles, afin de cultiver chez lui le sens de la pureté morale. Et voici que les pharisiens, multipliant à plaisir les applications du rite, se croient dispensés par là de la purification du cœur! Peut-on aller plus directement à l'encontre de la pensée divine? Anéantir la pratique par les pratiques, le but par le moyen!

V.39: Jésus reproche aux pharisiens de chercher à sauver leur apparence extérieure (le **dehors de la coupe et du plat**)

sans faire d'effort pour se purifier des souillures du cœur. Il fait allusion ici aux moyens criminels dont usent les pharisiens pour se procurer de l'argent au moyen duquel ils remplissent leurs coupes et leurs plats. La **rapine** est la cupidité en acte, la **méchanceté** est la malice intérieure qui en est la source. Jésus remonte de l'acte au principe. Il faut se rappeler ici le reproche fait aux pharisiens (20.47) de « dévorer les maisons des veuves ».

V.40: le sens figuré des deux propositions du verset précédent (sans exclusion du sens littéral) est confirmé par cette parole qui ne peut être prise qu'au sens moral. Le Dieu qui a fait le corps et réclame sa pureté, n'a-t-il pas fait aussi l'âme et ne veut-il pas aussi à plus forte raison sa purification? Un corps bien lavé ne lui rendra pas acceptable une âme souillée, pas plus qu'un plat bien poli ne rendra agréable à un convive un mets malpropre.

V.41: l'expression **ce qui est dedans** n'est pas synonyme du terme *le dedans*; elle signifie: ce qui est dans les coupes et les plats. Jésus veut dire ceci: « L'emploi de vos biens au service de la bienfaisance serait un meilleur moyen de purifier vos repas que ce nettoyage scrupuleux de vos coupes et de vos plats ».

Et voici, toutes choses seront pures pour vous: cette parole décrit le résultat du partage des biens, qui vient d'être mentionné. Elle ne renferme aucunement l'idée du mérite des œuvres, mais oppose simplement la réalité d'un bien accompli à la vanité des observances extérieures. Jésus recommande ici quelque chose de semblable à ce que Jean-Baptiste conseillait aux foules (Lu 3.11): « Si tu as deux habits, donne-en un à celui qui n'en a pas; ce sera le bon moyen de légitimer l'usage que tu fais de l'autre ». Il ne s'agit pas encore du salut, mais des dispositions qui y préparent.¹⁸

¹⁸Bovon: « Il faut commencer par l'intérieur et la conséquence sera: un intérieur pur purifie tout, c'est-à-dire aussi l'extérieur (cf 1 S [1 R] 15.22; Os 6.6; Es 58.1-14; Tit 1.15). Jésus, sous-entend le texte, est pur intérieurement: ses mains l'étaient donc aussi en entrant chez le Pharisien ». Bovon ajoute plus loin: « L'attitude face à l'argent est chez Luc le test et le symbole de l'attitude face à Dieu ».

V.42: le **mais** oppose la conduite réelle des pharisiens au mode de faire que Jésus vient de décrire.

La dîme: tout Israélite doit payer la dîme de son revenu en vin, huile, froment, etc. (Lé 27.30; No 18.21; De 14.22). Mais pour faire parade de leur exactitude à observer la Loi, les pharisiens ont étendu cette prescription aux moindres produits de leurs jardins, tels que la menthe, la rue et les légumes dont la Loi n'a pas parlé. Matthieu indique d'autres plantes, l'aneth et le cumin (Mt 23.23). À ces redevances mesquines et dénuées d'importance, Jésus oppose les obligations fondamentales imposées par la Loi et qu'ils négligent hardiment: **la justice et l'amour de Dieu**. La justice est le discernement de ce qui est juste, le bon sens du cœur, qui proscriit le mal et impose la justice et l'équité. L'amour de Dieu doit être l'âme de cette fidélité extérieure.

Sans omettre les autres choses: Jésus ne veut pas briser avant le temps le moule légal, pourvu qu'on ne le maintienne pas aux dépens du contenu réel de la Loi.

11.43 Malheur à vous, pharisiens! parce que vous aimez les premiers sièges dans les synagogues, et les salutations dans les places publiques.

Les premiers bancs dans les synagogues étaient réservés aux docteurs. Ce reproche se retrouve plus développé en 20.45-47.

11.44 Malheur à vous! parce que vous êtes comme les sépulcres qui ne paraissent pas, et sur lesquels on marche sans le savoir.

Jésus décrit ici l'influence délétère exercée sur l'esprit du peuple par le pharisaïsme; c'est ce qu'il appelle ailleurs le *levain* des pharisiens.

D'après N° 19.16, le fait de toucher, même involontairement, un **sépulcre** souillait pour huit jours (c'était la même chose avec un cadavre). Rien donc de plus facile que de se souiller

en touchant du pied par inadvertance un tombeau à fleur de terre. Tel est le contact avec les pharisiens; on croit avoir à faire à des saints, on se livre en toute sécurité à leur influence et l'on se trouve infecté de leur esprit d'orgueil et d'hypocrisie, contre lequel on ne s'était point mis en garde.

Selon Matthieu (23.27), Jésus compare les pharisiens à des sépulcres, mais l'application est très différente. Lorsqu'un homme contemple avec satisfaction un tombeau bien bâti et blanchi, il l'admire. Mais quand il se dit: « Là-dedans, il n'y a que pourriture », il éprouve une impression tout opposée. Voilà ce qu'on ressent à la vue des pharisiens.

11.45 Un des docteurs de la loi prit la parole, et lui dit: Maître, en parlant de la sorte, c'est aussi nous que tu outrages.

Les **docteurs de la loi**, ou scribes, représentent une caste officielle. Ce sont les sages, les experts qui découvrent dans la Loi les prescriptions délicates, par exemple celle à laquelle fait allusion le verset 42, et les livrent à la conscience des pieux observateurs. Ils jouent le rôle de clergé directeur. La majorité d'entre eux paraît appartenir au parti pharisien; du moins nous n'en rencontrons que de tels dans le Nouveau Testament. Mais leur position officielle leur donne dans la théocratie une autorité supérieure à celle d'un simple parti. Ainsi s'explique l'exclamation de celui qui interrompt ici Jésus: « Tu nous outrages, nous aussi ».

Dans sa réponse, Jésus adresse aux scribes trois reproches: l'intellectualisme religieux (v.46), le fanatisme persécuteur (v.47-51) et l'influence pernicieuse exercée sur l'état religieux du peuple (v.52).

11.46 Et Jésus répondit: Malheur à vous aussi, docteurs de la loi! parce que vous chargez les hommes de fardeaux difficiles à porter, et que vous ne touchez pas vous-mêmes de l'un de vos doigts.

Ces prescriptions minutieuses que les scribes découvrent dans la Loi et qu'ils recommandent au zèle des dévots, ils ne s'en soucient guère pour eux-mêmes. Le *savoir* a remplacé le *faire*. L'expression *toucher d'un doigt* est à l'opposé de *charger sur ses épaules*. Les scribes ne font pas même le plus petit effort pour accomplir ces devoirs qu'ils recommandent à leurs ouailles.

11.47-51 Malheur à vous! parce que vous bâtissez les tombeaux des prophètes, que vos pères ont tués. 48 Vous rendez donc témoignage aux œuvres de vos pères, et vous les approuvez; car eux, ils ont tué les prophètes, et vous, vous bâtissez leurs tombeaux. 49 C'est pourquoi la sagesse de Dieu a dit: Je leur enverrai des prophètes et des apôtres; ils tueront les uns et persécuteront les autres, 50 afin qu'il soit demandé compte à cette génération du sang de tous les prophètes qui a été répandu depuis la création du monde, 51 depuis le sang d'Abel jusqu'au sang de Zacharie, tué entre l'autel et le temple; oui, je vous le dis, il en sera demandé compte à cette génération.

On peut voir dans les environs de Jérusalem des tombeaux remarquables, appelés tombeaux des prophètes. C'est peut-être à ceux-ci que Jésus fait allusion ici. Ceux qui les ont construits pensent réparer l'injustice des pères,¹⁹ mais Jésus leur prête une autre intention: « Vos pères ont tué; vous enterrez; vous achevez leur œuvre! »

V.48: vous rendez témoignage: d'autres manuscrits lisent: « Vous êtes témoins », ce qui semble préférable. Le sens serait le suivant: « Vous remplissez dans ce drame sanglant l'office

¹⁹Mais en fait, ils cherchent davantage à s'approprier la gloire des anciens prophètes qu'à s'humilier à cause des meurtres qu'ont accomplis leurs pères. Cette hypocrisie sera confirmée lorsqu'ils condamneront Jésus à mort: ils feront exactement la même chose que leurs pères. C'est ce qu'annonce la parabole des vignerons (Mt 21.33-43). Etienne leur fera le même reproche avant d'être lapidé (Ac 7.51-52).

de témoins», expression qui paraît renfermer une allusion au rôle officiel des témoins dans le supplice de la lapidation (De 17.7; Ac 7.58). Les deux termes *témoin* et *approuver* se trouvent précisément réunis, comme ici, dans le récit du martyr d'Etienne.

Le passage parallèle dans Mt 23.29-31 a un sens assez différent: « Vous dites: "Si nous avons vécu du temps de nos pères, nous n'aurions pas participé avec eux au meurtre des prophètes"; et par là vous témoignez contre vous-mêmes que vous êtes les fils de ceux qui ont tué les prophètes». La solidarité de sentiments entre les pères et les fils est prouvée par le terme *nos pères*. Ils sont les fils des assassins des prophètes dans un sens physique et moral tout à la fois: héritiers de leur sang, mais aussi de leur mauvais esprit.

V.49: c'est pourquoi: à cause de cette relation entre votre esprit et celui de vos pères.

La sagesse de Dieu a dit: Dieu, dans sa sagesse, l'a annoncé. Il va envoyer de nouveaux prophètes qui donneront à la génération actuelle l'occasion de montrer qu'elle ne vaut pas mieux que ses pères.

Les **prophètes** et les **apôtres**, dont Jésus parle ici, sont inspirés de la révélation nouvelle qu'il apporte lui-même. Le terme de prophètes, placé avant celui d'apôtres, sert à constater leur homogénéité spirituelle avec les envoyés divins de l'ancienne alliance. Comparer Mt 5.12: « Les prophètes qui ont été avant vous ».

En comparant les traitements que ses auditeurs feront subir aux nouveaux envoyés avec ceux que leurs pères ont fait subir aux anciens, on verra que les fils, malgré les beaux dehors, ne valent pas mieux que leurs pères. Rien n'empêche que Jésus ne pense aussi à ce qui lui sera fait à lui-même.

V.50: Dieu a donc décidé d'en finir avec ce peuple par un suprême châtiment. Tout en avertissant le pécheur, il a laissé le péché mûrir, et à l'heure voulue il frappe, non pour le mal présent seulement, mais pour tout celui qui a précédé. La solidarité du péché des pères enveloppe les descendants lorsque,

pouvant changer de conduite, ces derniers persévèrent et vont jusqu'au bout de la voie frayée par ceux-là. En péchant de la même manière, les fils se rendent complices des péchés de leurs pères et assument ainsi la responsabilité du développement tout entier. Seule une rupture énergique avec la voie suivie pourrait les dégager de cette épouvantable solidarité. C'est d'après cette loi que Jésus voit s'avancer sur l'Israël qui l'entoure tout l'orage qu'ont amassé les torrents de sang innocent versés depuis l'origine de l'Humanité. Comparer les deux menaces de l'apôtre Paul, qui semblent n'être que le commentaire de celle-ci (Ro 2.3-5; 1 Th 2.15-16).

V.51 : Jésus cite ici le premier et le dernier exemple des nombreux martyrs mentionnés dans l'histoire *canonique* de l'ancienne alliance. **Zacharie**, fils du grand-prêtre Jehojada d'après 2 Ch 24.20, fut lapidé dans le parvis par l'ordre du roi Joas. Comme les Chroniques étaient probablement le dernier livre du Canon juif, ce meurtre était le dernier de ceux que racontait l'Ancien Testament. Il formait ainsi le pendant naturel de celui d'Abel.

Cette génération est la génération contemporaine de Jésus et des apôtres. Jésus affirme clairement que le jugement définitif de la nation juive frappera la génération présente. Ce sera là la réponse de Dieu au meurtre du Messie et à la persécution des nouveaux prophètes et apôtres.

11.52 Malheur à vous, docteurs de la loi! parce que vous avez enlevé la clef de la science; vous n'êtes pas entrés vous-mêmes, et vous avez empêché d'entrer ceux qui le voulaient.

Le despotisme spirituel, dont Jésus accuse ici les scribes, résulte de l'attachement purement intellectualiste à la lettre de la Loi. Ce dernier reproche correspond au troisième reproche que Jésus a adressé aux pharisiens: l'influence pernicieuse exercée par eux sur l'esprit du peuple.

Jésus représente la *connaissance* de Dieu et du salut sous l'image d'un sanctuaire dans lequel les scribes ont mission d'introduire le peuple, mais dont ils ont fermé la porte et dont ils détiennent la **clé**. Cette clé, ce sont les Écritures, dont les scribes se sont exclusivement réservé l'interprétation. Au lieu d'user de la Loi comme d'un moyen de préparer le peuple au salut en éveillant chez lui le sentiment du péché, leurs enseignements ont fait de l'observation de la Loi elle-même le moyen du salut. Ainsi s'est formé ce désaccord profond entre la religion populaire et la révélation du salut divin qu'apporte Jésus. La notion de Dieu et de la vraie justice, tout a été faussé en eux et par eux dans l'esprit du peuple. Voilà pourquoi Jésus échoue dans son œuvre.

Les scribes ont la clé qui leur permettrait d'entrer dans la connaissance de Dieu. Non seulement ils ne l'utilisent pas, ou mal (**vous n'êtes pas entrés vous-mêmes**), mais ils empêchent ceux qui ne demandent qu'à l'utiliser (**vous avez empêché d'entrer**). Voir Mt 16.19; Ap 1.18; 20.1, Lu 1.77.

11.53,54 Quand il fut sorti de là, les scribes et les pharisiens commencèrent à le presser violemment, et à le faire parler sur beaucoup de choses, ⁵⁴ lui tendant des pièges, pour surprendre quelque parole sortie de sa bouche.

Jésus est sorti de chez le pharisien. Il est la cible de violentes attaques verbales de la part des scribes et des pharisiens qui cherchent à lui tendre des pièges. Certains manuscrits ajoutent: *afin de l'accuser*.

Après avoir été malmené par ses opposants, Jésus cherche à encourager ses disciples. Il le fait en leur donnant la certitude du succès de leur cause (12.1-3), l'assurance quant à sa personne (v.4-7), la promesse d'une récompense magnifique, à laquelle il oppose le châtiment des timides et celui des adversaires (v.8-10) et enfin, la certitude d'un puissant soutien (v.11-12).

12.1-3 Sur ces entrefaites, les gens s'étant rassemblés par milliers, au point de se fouler les uns les autres, Jésus se mit à dire à ses disciples: Avant tout, gardez-vous du levain des pharisiens, qui est l'hypocrisie. ² Il n'y a rien de caché qui ne doive être découvert, ni de secret qui ne doive être connu. ³ C'est pourquoi tout ce que vous aurez dit dans les ténèbres sera entendu dans la lumière, et ce que vous aurez dit à l'oreille dans les chambres sera prêché sur les toits.

Cette scène est étroitement liée avec ce qui précède. Le rassemblement qui se forme s'explique aisément dans la situation d'un voyage.

Jésus ne s'adresse plus à la foule, mais à ses disciples.

Le **levain des pharisiens** est réellement le danger le plus sérieux qui menace la piété israélite (Mc 8.15; Mt 16.6). Le levain²⁰ est l'emblème de tout principe énergétique, bon ou mauvais, possédant une vertu d'assimilation. Jésus l'appelle l'**hypocrisie**. Celle-ci consiste à déguiser le mal sous la forme du bien.²¹

V.2: Jésus annonce que le vice caché sous ces pieuses apparences sera impitoyablement démasqué; le fond impur de cette sainteté si admirée sera tiré au grand jour, et ainsi l'autorité de ces maîtres actuels de l'opinion croulera.

V.3: si la maxime du verset 2 s'applique aux pharisiens pour démasquer leur hypocrisie, elle s'applique également aux disciples pour mettre en lumière leur témoignage: «Vous qui ne parlez maintenant que timidement et à voix basse, vous ferez

²⁰Bovon rappelle que même si Jésus, désireux de surprendre ses auditeurs, a recouru dans la parabole du levain (Lu 13.20-21) à cette image pour exprimer la réalité positive du Royaume de Dieu, ce terme a généralement un sens négatif. Il est considéré, dans la fabrication du pain, comme un élément impur.

²¹Le Petit Robert donne cette définition: Attitude qui consiste à déguiser son véritable caractère, à manifester des opinions, des sentiments, et spécialement des vertus qu'on n'a pas.

entendre publiquement votre voix, de telle sorte qu'elle retentira dans le monde entier».

Dans les ténèbres: ce mot souligne le caractère discret du témoignage des disciples. La **chambre** (*tameion* en grec) signifie littéralement: le garde-manger; c'est aussi la chambre de derrière, la pièce reculée de la maison.

12.4-7 Je vous dis, à vous qui êtes mes amis: Ne craignez pas ceux qui tuent le corps et qui, après cela, ne peuvent rien faire de plus. 5 Je vous montrerai qui vous devez craindre. Craignez celui qui, après avoir tué, a le pouvoir de jeter dans la géhenne; oui, je vous le dis, c'est lui que vous devez craindre. 6 Ne vend-on pas cinq passereaux pour deux sous? Cependant, aucun d'eux n'est oublié devant Dieu. 7 Et même les cheveux de votre tête sont tous comptés. Ne craignez donc point: vous valez plus que beaucoup de passereaux.

À vous... mes amis: à la pensée de l'avenir difficile qui attend personnellement les disciples (Lu 11.49), le cœur de Jésus s'attendrit. Leur sort prévu semble les rendre plus chers encore, de là cette allocution pleine de tendresse.

Le corps: Luc ne parle que du corps; Matthieu mentionne également l'âme.²² De la différence de nature entre le corps et l'âme doit résulter pour chacun de ces deux éléments une différente manière de périr. L'âme, être immatériel, ne périt pas comme le corps, qui se dissout naturellement. Être moral, elle périt moralement sous le coup d'une condamnation.

Celui que vous devez craindre n'est pas Satan, mais Dieu. Satan entraîne au mal; mais Dieu seul *jette* dans la géhenne. L'Écriture nous enseigne non pas à craindre Satan, mais à lui résister en face (1 Pi 5.9; Ja 4.7).

²²« Ne craignez pas ceux qui tuent le corps et qui ne peuvent tuer l'âme; craignez plutôt celui qui peut faire périr l'âme et le corps dans la géhenne » (Mt 10.28).

La **géhénne** signifie proprement: la *vallée de Hinnon* (Jos 15.8. Comparer Jos 18.16; 2 R 23.10; Jé 7.31 etc.). C'était une fraîche et gracieuse vallée au sud de la colline de Sion, dans laquelle se trouvaient primitivement les jardins du roi. Mais comme ce fut là que, sous les rois idolâtres, se célébra le culte de Moloch, Josias fit de ce lieu une voirie. Cette vallée devint le type de l'enfer, et son nom en devint la dénomination.

Jésus ne promet pas à ses disciples qu'ils auront en tout état de cause la vie sauve. Mais s'ils périssent, ce ne sera pas sans le consentement de l'Être tout-puissant qui s'appelle leur Père. Les paroles suivantes expriment très clairement l'idée d'une Providence qui s'étend aux plus petits détails de la vie humaine:

V.6, 7: les passereaux ne coûtent pas cher (**deux sous**²³), et pourtant Dieu ne les oublie pas. À combien plus forte raison, Dieu n'oubliera-t-il pas ses disciples.

La connaissance du nombre de **cheveux** souligne la connaissance que Dieu a de nous dans nos moindres détails. L'encouragement de Jésus à ses disciples est le suivant: «Pas de crainte donc: vous ne tomberez pas sans que Dieu n'y consente; et s'il y consent, c'est que ce sera pour le bien de son enfant».

Le serviteur de Christ est immortel, a-t-on dit, tant que son œuvre n'est pas achevée.

12.8-10 Je vous le dis, quiconque me confessera devant les hommes, le Fils de l'homme le confessera aussi devant les anges de Dieu; 9 mais celui qui me reniera devant les hommes sera renié devant les anges de Dieu. 10 Et quiconque parlera contre le Fils de l'homme, il lui sera pardonné; mais à celui qui blasphémera contre le Saint-Esprit il ne sera point pardonné.

²³Le mot *sou* traduit le mot grec *assarion*, l'as, qui est une monnaie romaine. Il faut quatre as pour un sesterce, et seize pour un denier. Un denier correspond au salaire d'environ une journée de travail.

V.8: l'annonce de l'Évangile peut coûter cher aux disciples, sans doute; mais s'ils persévèrent, elle leur assurera une récompense magnifique. Jésus glorifié leur rendra, en les déclarant siens devant l'assemblée céleste, le témoignage qu'ils lui auront rendu en le proclamant ici-bas *leur Seigneur*.

V.9: Jésus met en garde ses disciples contre le danger du reniement. Remarquons que Jésus ne dit point que lui-même *reniera* celui de qui il aura été renié, comme il vient de dire qu'il *confessera* celui qui l'aura confessé. Le verbe est mis au passif (*sera renié*), comme si l'acte devait s'accomplir spontanément par le seul fait qu'il y aura eu reniement ici-bas.

V.10: Jésus s'adresse ici plus particulièrement aux adversaires qui l'entourent. Son avertissement est sérieux: il y a un péché encore plus grave que celui de le renier, c'est de parler mal ou injurieusement du Saint-Esprit. Jésus fait certainement allusion par cette menace redoutable à l'accusation odieuse²⁴ des pharisiens qui a précédé le repas (Lu 11.15) et à laquelle il a répondu dans le discours suivant (Lu 11.17-26). Attribuer à Bêelzéboul les oeuvres dans lesquelles brillait la sainteté et la puissance de l'Esprit, c'était outrager sciemment et volontairement cet Être divin duquel procèdent toute lumière et tout bien dans l'esprit de l'homme. Jésus fait une différence entre **parler contre le Fils de l'homme** et **blasphémer contre le Saint-Esprit**. Un juif pieux et sincère, encore sous l'empire des préjugés dont l'a rempli l'éducation pharisaïque, peut envisager Jésus comme un exalté, un insensé, un violateur du sabbat, et par conséquent un imposteur. Pensons à Saul de tarse au temps de son incrédulité. Jésus est prêt à pardonner dans ce monde ou dans l'autre tout affront de ce genre qui ne s'adresse qu'à sa personne. Mais l'outrage contre le Saint-Esprit, qui vit en lui, agit en lui et par lui, l'audace de mettre les oeuvres de cet Esprit sur le compte de l'esprit du mal, voilà ce qu'il appelle *blasphémer contre le Saint-Esprit*, et ce qu'il déclare être un péché impardonnable.

²⁴Marc explique clairement pourquoi Jésus tient ces propos (Mc 3.30): « Jésus parla ainsi parce qu'ils disaient: il est possédé d'un esprit impur ».

L'histoire d'Israël a bien prouvé la vérité de cette menace. Ce peuple n'a pas péri pour avoir cloué le Fils de l'homme à la croix; autrement, le Vendredi Saint aurait été le jour de son jugement, et Dieu ne lui aurait pas offert encore quarante ans le pardon de ce rejet. C'est le rejet de la prédication apostolique, c'est la résistance obstinée à l'action de l'Esprit de la Pentecôte,²⁵ qui a comblé la mesure du péché de Jérusalem.

Après cette terrible menace, Jésus revient aux disciples. Cet Esprit que blasphèment leurs adversaires, c'est lui qui sera leur soutien. Voici le quatrième encouragement:

12.11,12 Quand on vous mènera devant les synagogues, les magistrats et les autorités, ne vous inquiétez pas de la manière dont vous vous défendrez ni de ce que vous direz; 12 car le Saint-Esprit vous enseignera à l'heure même ce qu'il faudra dire.

Les disciples seront traduits devant plusieurs types de tribunaux.

Les synagogues sont les tribunaux juifs, ayant un caractère religieux.

Les magistrats (*archè*) sont les autorités païennes, purement civiles, depuis les préfets de province jusqu'à l'empereur.

Les autorités (*exousia*) signifient ici tout pouvoir, dans un sens très général.

Que les disciples ne préparent pas de plaidoyer! La réponse leur sera immédiatement fournie, soit pour la forme (**de la manière**), soit pour le fond (**ce que...**). Mais leur rôle ne se bornera pas à se défendre; ils devront prendre l'offensive, rendre témoignage (**ce qu'il faudra dire**). Ainsi agiront Pierre et Etienne devant le Sanhédrin, Paul devant Félix et Festus. Ils

²⁵Pensons au reproche cinglant qu'Etienne fait à ses accusateurs: « Hommes au cou raide, incirconcis de coeur et d'oreilles! Vous vous opposez toujours au Saint-Esprit. Ce que vos pères ont été, vous l'êtes aussi » (Ac 7.51. Comparer Ps 106.32-33).

ne se borneront pas à défendre leur personne; ils évangéliseront. Dans l'accomplissement de cette double tâche, l'Esprit Saint agira tellement en eux qu'ils n'auront qu'à le laisser parler par leur bouche.

Cette parole atteste la réalité du phénomène de l'inspiration. Jésus affirme que l'Esprit de Dieu peut réellement communiquer avec l'esprit de l'homme, de telle sorte que celui-ci ne soit que son interprète.

9. La position de l'homme et du croyant par rapport aux biens de la terre (12.13-59)

12.13,14 Quelqu'un dit à Jésus, du milieu de la foule: Maître, dis à mon frère de partager avec moi notre héritage. 14 Jésus lui répondit: O homme, qui m'a établi pour être votre juge, ou pour faire vos partages?

D'après le droit juif, le frère aîné recevait une double portion d'héritage, mais avait la charge d'entretenir sa mère et ses Sœurs non mariées.²⁶ Il paraît ressortir de la parabole de l'enfant prodigue que la part des cadets leur était payée en argent. Cet homme est peut-être l'un de ces cadets qui n'est pas content de la somme qui lui a été assignée, ou qui, après l'avoir dépensée, réclame une certaine portion du domaine.²⁷

²⁶Bovon ajoute que « si le droit prévoyait néanmoins un partage entre les héritiers, la norme idéale suggérerait de garder l'héritage intact par une vie commune des héritiers, ce que la Bible appelle "vivre ensemble" ou "vivre entre frères". Le psaume 133 rappelle cet idéal de vie communautaire ».

²⁷Bovon: « Aux yeux de Luc, il y a partage et partage. Ce que cet homme souhaite, c'est un partage dans son propre intérêt; finalement un dépeçage de la proie, une division du butin. Ce frère laisse parler sa convoitise (ce que le v.15 appellera « cupidité »). L'Évangile pour lequel Jésus se bat est lui aussi un héritage, mais un héritage que l'on partage en le distribuant aux autres (cf v.33-34), mettant ainsi en pratique le commandement d'amour du prochain ». Cette notion de partage est importante; c'est une clé pour comprendre la parabole de Jésus racontée aux versets suivants (v.16-19).

V.14: tout comme dans d'autres occasions semblables (voir le récit de la femme adultère), Jésus se refuse absolument à sortir du domaine purement spirituel et à rien faire qui puisse lui donner l'air de vouloir se substituer aux autorités établies.

Qui m'a établi... ? C'est une manière de dire: « Personne ne m'a établi... »

Dans la suite de la phrase, deux termes sont utilisés: *dikastes* et *meristes*. Le premier désigne celui qui prononce la sentence (traduit ici par *le juge*), et le second, celui qui préside à l'exécution (celui fait *les partages*).

Jésus profite de cette occasion pour instruire le peuple et ses disciples, en rappelant quelques vérités importantes au sujet des biens terrestres:

12.15-19 Puis il leur dit: Gardez-vous avec soin de toute avarice; car la vie d'un homme ne dépend pas de ses biens, fût-il dans l'abondance. 16 Et il leur dit cette parabole: Les terres d'un homme riche avaient beaucoup rapporté. 17 Et il raisonnait en lui-même, disant: Que ferai-je? car je n'ai pas de place pour serrer ma récolte. 18 Voici, dit-il, ce que je ferai: j'abattrai mes greniers, j'en bâtirai de plus grands, j'y amasserai toute ma récolte et tous mes biens; 19 et je dirai à mon âme: Mon âme, tu as beaucoup de biens en réserve pour plusieurs années; repose-toi, mange, bois, et réjouis-toi.

Jésus donne en exemple à la foule l'homme qui vient de lui faire cette requête. Le mot **avarice** ne traduit pas parfaitement le mot grec *pleonexia*; celui-ci signifie plutôt: le désir d'avoir davantage, et non, comme en français, le désir d'épargner ce que l'on a. Mais cette dernière idée est renfermée dans la première. Cette double disposition repose sur une confiance superstitieuse aux biens terrestres dont on identifie la possession avec le bonheur. Mais, pour jouir de l'argent, il y a une

condition: la vie, et cette condition, l'argent ne la garantit pas. Le sens du verset 15 est le suivant: «Même si l'avoir d'un homme dépasse de beaucoup ses besoins, il ne lui garantit pas la vie». La **vie** désigne ici simplement l'existence terrestre.

V.16: le terme de **parabole** peut désigner un exemple, aussi bien qu'une image. L'exemple est inventé comme *image* de la vérité abstraite.

Ce riche campagnard a beau avoir une surabondance de biens, suffisante pour des années, ce *superflu* ne lui assure pas la vie, même jusqu'au lendemain.

V.17-19: les **biens** ne représentent pas seulement les récoltes, mais tout ce qui peut être amassé. Remarquons que dans ces trois versets, cet homme utilise à six reprises l'adjectif possessif (*mon, ma, mes*).

Mon âme: il parle à *son* âme (*psuchè*), comme si elle lui appartenait. Cet homme va apprendre que son âme elle-même ne lui appartient pas!

12.20,21 Mais Dieu lui dit: Insensé! cette nuit même ton âme te sera redemandée; et ce que tu as préparé, pour qui cela sera-t-il? 21 Il en est ainsi de celui qui amasse des trésors pour lui-même, et qui n'est pas riche pour Dieu.

Dieu lui dit: ces mots opposent le décret de Dieu au vain langage que cet homme se tenait à lui-même.

Ton âme te sera redemandée: littéralement: *on te redemandera ton âme*. Le *on* désigne Dieu lui-même.

Cette nuit est la réponse divine à *plusieurs années*, qu'envisageait l'homme riche. De même, le mot *redemandée* répond à l'expression *mon âme*.

V.21: voici l'application de la parabole. Le terme «amasser des trésors pour soi» est suffisamment expliqué par les quatre impératifs du verset 19. L'expression **riche pour Dieu** n'est pas facile à comprendre. Elle ne saurait désigner naturellement l'emploi de biens terrestres en vue ou au service de Dieu, ni non plus l'acquisition d'un trésor auprès de Dieu au moyen de

la bienfaisance (d'après v.33, 34). Cette expression paraît plutôt être opposée ici à l'idée *d'être riche relativement à ce monde*, comme l'était cet homme que Dieu vient de frapper. Etre riche par rapport à Dieu, c'est posséder une richesse de nature divine et que Dieu lui-même reconnaît comme telle: le royaume de Dieu et sa justice (v.31; Mt 6.33).²⁸

12.22-24 Jésus dit ensuite à ses disciples: C'est pourquoi je vous dis: Ne vous inquiétez pas pour votre vie de ce que vous mangerez, ni pour votre corps de quoi vous serez vêtus. 23 La vie est plus que la nourriture, et le corps plus que le vêtement. 24 Considérez les corbeaux: ils ne sèment ni ne moissonnent, ils n'ont ni cellier ni grenier; et Dieu les nourrit. Combien ne valez-vous pas plus que les oiseaux!

²⁸Les commentaires de Bovon et de Meynet apportent quelques lumières supplémentaires. Je les résume ainsi:

La parabole de Jésus ne remet pas en question la richesse en elle-même, ni son acquisition. Elle reproche à l'homme riche les points suivants:

1) Il oublie que, même si son travail a contribué à l'acquisition de ses biens, ceux-ci sont des dons de Dieu (*les terres avaient beaucoup rapporté*). Il aurait d'ailleurs suffi que Dieu retienne la pluie pour que la récolte ait été réduite à néant.

2) Ces dons de Dieu, non seulement il se les approprie à tort (*ma récolte, mes biens*), mais il veut en jouir tout seul (il ne parle qu'à son âme). Cet héritage divin était au contraire prévu pour être partagé, d'où la question: «Et ce que tu auras préparé, *pour qui* cela sera-t-il?»

3) Il croit à tort que ses richesses ainsi accumulées lui permettront de vivre longtemps (*plusieurs années*).

4) Il oublie que sa vie même appartient à Dieu, qui peut la reprendre quand il le veut.

Celui qui amasse des biens matériels et spirituels pour lui-même est un insensé; son âme lui sera redemandée. En revanche, celui qui considère que de tels biens viennent de Dieu et qui les partage avec d'autres, dans la soumission à Celui qui en est la source, celui-là vit vraiment dans le royaume de Dieu. Il porte du fruit pour Dieu, il est *riche pour Dieu*.

Jésus se tourne à nouveau vers ses disciples pour les instruire à cette occasion sur la question importante de leur relation avec les biens terrestres.

V.22: puisque la vie dépend non des biens, mais de Dieu, non seulement le croyant ne doit pas viser à posséder le superflu (v.15), mais il ne doit pas même se préoccuper anxieusement du nécessaire. Serviteurs de Dieu, les disciples de Jésus peuvent compter sur les tendres soins du Maître au service duquel ils travaillent; et cela sous le rapport de la **nourriture** comme celui du **vêtement**.

V.23: ce verset donne la preuve logique, qui consiste dans un argument *a fortiori*: celui qui a donné le plus (la vie, le corps), donnera plus certainement encore le moins: le moyen d'entretenir la vie, de vêtir le corps.

V.24: dans cet exemple emprunté à la nature, il est intéressant d'observer comment les expressions employées (*semer, moissonner, cellier, grenier*) sont en relation avec la parabole du riche insensé qui précède.

Combien ne valez-vous pas plus que les oiseaux: dans le texte grec, l'adjonction de l'adverbe *mallon* (qui signifie: plus) au verbe *diaphero* (qui signifie: surpasser) est un pléonasme, qui renforce l'idée de surpasser. Comparer Jn 12.43.

À la puissance divine, Jésus oppose l'impuissance humaine dont la mort subite du riche était la preuve, ce qui achève de prouver la folie des soucis terrestres.

12.25-28 Qui de vous, par ses inquiétudes, peut ajouter une coudée à la durée de sa vie? 26 Si donc vous ne pouvez pas même la moindre chose, pourquoi vous inquiétez-vous du reste? 27 Considérez comment croissent les lis: ils ne travaillent ni ne filent; cependant je vous dis que Salomon même, dans toute sa gloire, n'a pas été vêtu comme l'un d'eux. 28 Si Dieu revêt ainsi l'herbe qui est aujourd'hui dans les champs et qui demain sera jetée au four, à combien plus forte raison ne vous vêtira-t-il pas, gens de peu de foi?

Les soucis sont d'autant plus superflus qu'ils sont inefficaces. Le mot grec *helikia* peut signifier l'âge, la durée, mais aussi la taille, la stature. Si on le traduit par *âge*, il faut alors prendre la *coudée* dans un sens figuré (comparer Ps 39.5). Mais cette expression, qui est employée ici en relation avec la croissance des plantes, parfois si rapide, ne peut être prise raisonnablement que dans le sens de *taille*²⁹ (comparer Lu 2.52; 19.3). Le mot *coudée* garde donc son sens littéral: «Qui de vous, par ses inquiétudes, peut ajouter une coudée à sa taille?»³⁰

²⁹Comme la version Segond, la TOB traduit *helikia* par *vie, existence*. Elle considère que le sens de *taille* est exclu, car rallonger sa taille d'une coudée (environ 50 cm) n'est pas une *moindre chose*, comme le dit le verset 26. Bovon partage cette argumentation.

³⁰Les versets 27 et 28 peuvent être mis en parallèle avec le verset 24. Même si les corbeaux, animaux considérés comme impurs, ne sèment ni ne moissonnent, Dieu leur donne la *nourriture*. Même si les lys, fleurs éphémères, ne travaillent ni ne filent, Dieu leur donne un *vêtement* glorieux. À combien plus forte raison, Dieu donnera-t-il la nourriture et le vêtement à ses disciples, puisque ceux-ci valent à ses yeux plus que les corbeaux et les lys.

Ces versets n'encouragent nullement la paresse ou l'attentisme! Nous ne devons pas oublier que Jésus parle ici à ses disciples dans une circonstance particulière: il leur confie une mission importante, l'annonce du royaume de Dieu, une mission pour laquelle ils devront consacrer *tout* leur temps. Il est donc légitime que ceux auxquels ils partageront leurs biens spirituels les assistent de leurs biens matériels. Même si l'apôtre Paul cherchera dans la mesure du possible à garder son indépendance financière, il justifiera cependant ce mode de faire. Voir 1 Co 9.11; Ga 6.6.

Ces paroles de Jésus ont aussi un sens pour tous ceux qui ne sont pas appelés à travailler à plein temps dans un ministère d'évangélisation comme celui des apôtres. Manger et se vêtir sont une nécessité, et nous devons tout de même nous en préoccuper. C'est légitime! Même si la nourriture et le vêtement sont des dons de Dieu, nous ne pouvons rester passifs: notre travail doit contribuer à les préparer! Cependant, cette préoccupation devient anormale lorsqu'elle est source d'angoisse (*ne vous inquiétez pas*) et fait passer en arrière-plan notre recherche de Dieu. Le verset 31 définit la juste priorité: « Cherchez d'abord le royaume de Dieu, et toutes ces choses vous seront données par-dessus ». Ceux qui vivent dans le royaume de Dieu peuvent donc, avec foi, s'attendre à recevoir de leur Maître la capacité de travailler pour acquérir ce dont ils ont besoin.

12.29-32 Et vous, ne cherchez pas ce que vous mangerez et ce que vous boirez, et ne soyez pas inquiets. ³⁰ Car toutes ces choses, ce sont les païens du monde qui les recherchent. Votre Père sait que vous en avez besoin. ³¹ Cherchez plutôt le royaume de Dieu; et toutes ces choses vous seront données par-dessus. ³² Ne crains point, petit troupeau; car votre Père a trouvé bon de vous donner le royaume.

Les **païens du monde** désignent non seulement les païens, mais aussi les Juifs qui, en refusant d'entrer dans le règne de Dieu et du Messie, se condamnent à devenir le peuple *de ce monde*, comme les autres, et restent en dehors du vrai peuple de Dieu, aux membres duquel seuls s'adressent les paroles des versets 30 et 31.

Cherchez plutôt le royaume de Dieu: aux soucis, dont les hommes sont rongés (v.29-30), Jésus oppose le seul souci qui doive préoccuper les croyants (v.31-32).

Et toutes ces choses vous seront données en plus: Dieu sait que ses disciples en ont besoin, il les leur donnera. Ainsi furent donnés à Salomon, outre la sagesse qu'il avait seule demandée, les avantages terrestres dont il n'avait pas parlé (2 Ch 1.11-12).

Petit troupeau: à cette heure même, Jésus voit surgir un peuple nouveau du milieu des *païens de ce monde*, livrés à la recherche des biens de la terre (les Juifs compris). Ce peuple des croyants est acquis au règne de Dieu et à ses intérêts supérieurs, mais il est pauvre et peu nombreux. Un mouvement de compassion et de tendresse saisit le cœur du Seigneur à cette vue. Il adresse à ses apôtres une parole d'encouragement: «Dieu vous donne le plus grand des biens, son royaume éternel. S'il vous fait ce don immense, à combien plus forte raison ne vous procurera-t-il pas ce qui vous est nécessaire à votre vie terrestre, aussi longtemps qu'il voudra vous laisser dans ce monde?» Un maître ne laisse pas manquer de nourriture son

domestique dévoué à ses intérêts. À combien plus forte raison lorsqu'il s'agit d'un père et de son fils. C'est son expérience personnelle que Jésus exprime ici en encourageant de la sorte.

12.33,34 Vendez ce que vous possédez, et donnez-le en aumônes. Faites-vous des bourses qui ne s'usent point, un trésor inépuisable dans les cieux, où le voleur n'approche point, et où la teigne ne détruit point. ³⁴ Car là où est votre trésor, là aussi sera votre cœur.

Vendez... donnez : la confiance des disciples doit même être telle qu'ils ne craindront pas, s'il y a lieu, de se dépouiller de ce qu'ils possèdent au service d'un bien à faire.

Certains commentateurs ont vu ici l'acquisition du salut par la vertu méritoire de l'aumône et de la pauvreté volontaire. On oublie qu'il s'agit de gens à qui le royaume de Dieu appartient déjà (v.32) et qui par conséquent n'ont pas à le mériter. Ces paroles ne sont pas des ordres absolus, mais un encouragement: «Ne craignez pas d'agir ainsi, si le règne de Dieu le demande; bien loin de vous appauvrir par ce sacrifice, vous vous enrichirez réellement. Voilà jusqu'où peut aller votre confiance au Dieu qui prend soin de vous». Jésus ne fait que formuler ici ce qu'il a fait lui-même et ce que ses apôtres ont fait avec lui (Lu 18.28). Comment l'administration d'une propriété terrestre pouvait-elle être possible à celui qui décidait de s'attacher à lui, à l'accompagner et à devenir l'un des instruments de son œuvre, dans les conditions où elle s'est accomplie jusqu'à maintenant?

Paul appliquera déjà d'une tout autre manière ce grand devoir de détachement par la confiance: «Que ceux qui achètent soient *comme* s'ils ne possédaient pas» (1 Co 7.30). Il permettra donc, non seulement de posséder, mais d'acquérir. Ce qu'il demandera, ce sera le détachement intérieur au moyen duquel le fidèle sera prêt, selon les circonstances, soit à abandonner son avoir, soit à l'administrer en vue de l'œuvre de

Dieu. Le fond du précepte seul est permanent; le mode d'accomplissement est variable.

Les **bourses qui ne s'usent point** et le **trésor inépuisable dans les cieux** ne sont pas destinés à ouvrir le ciel, mais à l'embellir. Jésus sait que chaque sacrifice, fait dans l'esprit de confiance et d'amour pour nos frères, trouvera là-haut plus que son équivalent. Chaque don ainsi accompli devient un lien d'amour éternel avec la personne qui en est l'objet. Bien plus, Dieu lui-même s'envisage comme débiteur du donateur généreux. Comparer Pr 19.17: «Celui qui donne au pauvre prête à l'Éternel, qui lui rendra son bienfait».

Jésus veut se considérer comme ayant reçu lui-même chaque don fait en son nom (Mt 25. 34-40). Un verre d'eau offert dans cet esprit sert à grossir le trésor que nous possédons en Dieu, parce que l'amour prend plaisir en l'amour et au fond ne se réjouit qu'en lui. L'amour reçu et rendu, voilà la richesse du ciel.

V.34: à mesure que le fidèle se crée ainsi un trésor là-haut, le détachement de la terre se transforme chez lui en attachement au ciel. Car il y a une loi: c'est que le cœur suit le trésor.

De là résulte l'attitude nouvelle du fidèle que décrivent les paroles suivantes. N'ayant plus de lien avec les biens de ce monde, le fidèle peut s'élancer au-devant du Maître qui revient et que tout fidèle attend sans cesse. Le verset 34 forme ainsi la transition aux deux paraboles suivantes, celle du maître qui revient dans sa maison (v.35-38) et celle du voleur (v.39-40).

12.35-38 Que vos reins soient ceints, et vos lampes allumées. 36 Et vous, soyez semblables à des hommes qui attendent que leur maître revienne des noces, afin de lui ouvrir dès qu'il arrivera et frappera. 37 Heureux ces serviteurs que le maître, à son arrivée, trouvera veillant! Je vous le dis en vérité, il se ceindra, les fera mettre à table, et s'approchera pour les servir. 38 Qu'il

**arrive à la deuxième ou à la troisième veille,
heureux ces serviteurs, s'il les trouve veillant !**

Que vos reins soient ceints : le long vêtement oriental doit être relevé, et le pan fixé à la ceinture, pour que la marche soit libre (Lu 17.8).³¹ Il faut en outre, s'il fait nuit, tenir à la main la **lampe allumée**, pour marcher vite et sûrement jusqu'au but. Ces deux images s'appliquent bien à la position du serviteur dont il est parlé dans la parabole suivante (v.36-38).

V.36 : le fidèle serviteur attend avec persévérance durant la nuit l'arrivée de son maître, qui doit revenir d'une fête de nocce à laquelle il a été convié. Craignant de le faire attendre quand il arrivera, il se tient éveillé, debout et sa lampe en main, afin de pouvoir courir et ouvrir au premier coup de marteau. De plus, il tient un repas préparé. Le retour a beau tarder, tarder même jusqu'au matin, il ne cède pas à la fatigue et persiste dans cette attitude d'attente et dans ces préparatifs.

Le verbe *veiller* désigne ici un état d'âme dans lequel la pensée de Dieu et de notre responsabilité vis-à-vis de lui est sans cesse présente à l'esprit, ainsi que celle de l'arrivée future de notre Sauveur et Juge.

V.37 : au lieu de se faire servir, le maître, ému d'une telle fidélité, se ceindra pour servir ses serviteurs.³²

³¹Pour Bovon, l'expression « avoir les reins ceints », c'est-à-dire être prêt, rappelle le départ précipité d'Égypte et le repas de la Pâque la nuit (Ex.12.8, 11). « La Pâque ainsi que les autres grands événements de l'histoire du salut s'étaient, croyait-on, déroulés de nuit. L'espérance juive attendait le Messie pour minuit. Les auditeurs de Jésus sont donc des fidèles qui comptent sur la venue nocturne de leur Messie, des croyants dans un environnement hostile, éclairés dans la nuit, prêts à agir quand le reste du monde dort ».

³²Meynet (p.564) : « L'image du Seigneur qui se ceint évoque celle du serviteur de Jn 13 ; mais ici ce n'est pas pour laver les pieds de ses disciples qu'il se met en tenue de service, c'est pour les servir à table. En Orient, le maître de maison reste debout pour présenter à ses invités nourriture et boisson, comme Abraham [aux trois envoyés de l'Eternel] près des chênes de Mambré (Ge 18). Cette image est celle du Père ». Plus loin, Meynet ajoute : « À son retour, quand il se mettra en tenue pour servir ses disciples, Jésus n'en demeurera pas moins le maître ».

V.38: chez les anciens Juifs, la nuit n'avait que trois divisions (Jg 7.19). Plus tard, probablement depuis la domination romaine, on en admit quatre (18-21h; 21-24h; 24-3h; 3-6h). Luc ne mentionne pas ici la première veille (18-21h), parce qu'un retour du maître à ce moment-là n'a aucune vraisemblance et l'état de veille des serviteurs est parfaitement naturel.

À la première veille (*le soir*), à la deuxième (*minuit*) et à la troisième (*le chant du coq*), Marc ajoute la quatrième (*de bon matin*). Il va ainsi plus loin que Luc, qui par la troisième veille n'atteint que trois heures du matin. La forme de Marc est probablement celle qu'il tient de la bouche de Pierre qui a joué un rôle actif dans cette scène (v.41); elle doit être préférée.

Jésus fait clairement entendre dans cette parabole que son retour pourra tarder plus longtemps, même beaucoup plus longtemps que les apôtres eux-mêmes ne le pensent, et qu'ainsi la constance des croyants pourra être mise à rude épreuve. C'est ce qui ressort également de ces mots de Jésus dans la parabole des vierges (Mt 25.5): « Comme l'époux tardait à venir... » et celle des talents (Mt 25.19): « Après un long temps, le maître revint ». Jésus enseigne son retour, mais nullement l'imminence de ce retour.

La Parousie (le retour du Christ), cet événement glorieux et doux pour les serviteurs fidèles de Jésus, sera pour le monde une crise sérieuse et redoutable. Celui qui reviendra ne sera pas seulement un maître bien-aimé, qui rendra à certains ce qu'ils auront sacrifié pour lui; c'est aussi celui qui ôtera à d'autres ce qu'ils ne sauraient garder (v.39-40).

12.39,40 Sachez-le bien, si le maître de la maison savait à quelle heure le voleur doit venir, il veillerait et ne laisserait pas percer sa maison. ⁴⁰ Vous aussi, tenez-vous prêts, car le Fils de l'homme viendra à l'heure où vous n'y penserez pas.

L'idée du verset 39 est la suivante: «Si on connaissait l'heure de venue du voleur, on pourrait dormir en l'attendant et se borner à se tenir prêt *pour cette heure-là*. Mais comme on ne la connaît pas, le seul moyen est d'être *toujours* prêt. Ainsi, non seulement il faut veiller jusqu'au bout (v.36-38), mais il faut veiller sans fermer l'œil durant le temps d'attente».

Il n'est pas impossible que la vraie place de cette parole soit celle que lui donne Matthieu (24.42-44), dans les discours eschatologiques. Marc en fait de même.

En ce qui concerne la relation faite entre le retour du Christ et l'image du voleur venant de nuit, comparer 1 Th 5.1-8; 2 Pi 3.10; Ap 3.3; 16.15.

L'Église n'a point la tâche de fixer à l'avance ce moment indéterminable; elle n'a d'autre chose à faire, en raison de son ignorance même, qu'à demeurer invariablement dans l'attente. Cette attitude est sa sûreté, sa vie. Malheureusement, l'Église dans son ensemble s'est bien écartée de cet état normal.

Jésus vient de parler à tous les croyants; à l'occasion d'une question de Pierre, il s'adresse maintenant particulièrement aux apôtres et leur rappelle la responsabilité spéciale qui s'attache pour eux à la perspective du retour du Maître (v.41-46). Après quoi, il formule le principe général sur lequel reposera l'appréciation dont ses serviteurs seront l'objet (v.47-48), et il leur rappelle la position délicate qui va résulter pour eux de l'état nouveau qui se prépare (v.49-53).

12.41-44 Pierre lui dit: Seigneur, est-ce à nous, ou à tous, que tu adresses cette parabole? 42 Et le Seigneur dit: Quel est donc l'économe fidèle et prudent que le maître établira sur ses gens, pour leur donner la nourriture au temps convenable? 43 Heureux ce serviteur, que son maître, à son arrivée, trouvera faisant ainsi! 44 Je vous le dis en vérité, il l'établira sur tous ses biens.

La **parabole** qui motive la question de Pierre est celle des versets 36-38, et tout particulièrement la promesse inouïe du verset 37. Ce rapport de la question de Pierre au verset 37 confirme que Luc a intercalé les versets 39 et 40 par association d'idées purement morale.

V.41: le mot **tous** concerne tous les serviteurs de Jésus, ses disciples en général; le mot **nous** concerne les apôtres en particulier. Jésus continue à parler comme s'il ne tenait aucun compte de la question de Pierre, mais en fait il y répond très précisément.

Quel est donc l'économe fidèle et prudent...? En posant cette question, Jésus engage chacun de ses apôtres, en face des deux tableaux qui vont suivre, à choisir lui-même celui qu'il veut réaliser.

L'**économe**, ou intendant, (en grec: *oikonomos*) occupe un rang supérieur parmi les serviteurs (*therapeia*). Ce dernier terme correspond au *tous* de la question de Pierre, comme l'économe au *nous*.

Le Maître **établira** l'économe; le futur exprime l'idée que la communauté des fidèles ne sera placée sous la direction effective des apôtres que plus tard, après le départ du Maître.

Le rôle de l'économe est de **donner la nourriture** aux serviteurs, **au temps convenable**, c'est-à-dire au moment fixé pour la distribution hebdomadaire ou journalière. Le mot grec *sitometrion*, qui est traduit ici par nourriture, signifie littéralement la ration de froment, avec laquelle chacun fera lui-même son pain.

Heureux ce serviteur: on retrouve la même exclamation qu'au verset 37, mais la récompense ici est différente. Au verset 37, elle était intime; elle était l'expression de l'attachement, en quelque sorte de la reconnaissance du maître pour l'amour personnel que le serviteur fidèle lui avait témoigné. Ici, elle est plus glorieuse; c'est la récompense publique, officielle, pour les services rendus à la maison: il s'agit d'une haute administration, d'une position influente dans l'ère de gloire: **Il l'établira sur tous ses biens**.

Le rapport entre les deux verbes «établira» (v.42 et 44) fait ressortir la corrélation étroite entre l'humble tâche remplie ici-bas et la tâche glorieuse qui sera confiée après le retour du Christ.

Cette parole paraît impliquer que dans la pensée de Jésus, le ministère de la Parole se perpétuera jusqu'à son retour. Les apôtres le comprendront si bien, qu'au moment de quitter la terre ils assureront sa continuation par l'établissement du pastorat. Celui-ci aura la mission de pourvoir à la distribution régulière de la nourriture spirituelle aux troupeaux qui composeront l'Église, la *maison* du Seigneur (comparer les épîtres pastorales et 1 Pi 5). Le pastorat est une émanation de l'apostolat, lequel procède du Christ. Il est ainsi une institution de Jésus lui-même. Quant à sa réalisation continue dans l'Église, il est un don du Christ glorifié (Ep 4.11). De là la responsabilité toute spéciale de ceux qui ont reçu cette position.

12.45,46 Mais, si ce serviteur dit en lui-même: Mon maître tarde à venir; s'il se met à battre les serviteurs et les servantes, à manger, à boire et à s'enivrer, ⁴⁶ le maître de ce serviteur viendra le jour où il ne s'y attend pas et à l'heure qu'il ne connaît pas, il le mettra en pièces, et lui donnera sa part avec les infidèles.

Voici le tableau de l'économe sans conscience, qui a rejeté la condition de la fidélité et l'attente constante du retour du maître. Il se livre sans scrupule à ses dispositions égoïstes et autoritaires. Le prétexte dont il use pour nier ce retour, c'est le long temps qui s'est écoulé depuis que la promesse a été faite (2 Pi 3.3-4).

Battre... manger... s'enivrer sont naturellement des images; elles contrastent avec la distribution régulière et consciencieuse du blé (v.42), qui est aussi une image. Jésus met en garde les chefs présents et futurs de l'Église contre l'abus qu'ils pourront faire de leur position supérieure en imposant, par exemple, à l'Église leur parole et leur volonté

propres au lieu de la parole et de la volonté du Seigneur, en tyrannisant les âmes au lieu de les servir, en se montrant d'autant plus jaloux de leurs droits qu'ils rempliront plus négligemment leurs devoirs.³³

Au lieu de: *s'enivrer*, Matthieu dit: *boit avec des ivrognes*, c'est-à-dire avec des amis du dehors, des buveurs étrangers à la maison.

V.46: le tableau de la punition est le pendant de celui de la récompense (v.44). **Mettre en pièces**, proprement *fendre en deux* (*dichotomeo*), était un supplice atroce en usage chez la plupart des peuples anciens, les Égyptiens (Hérodote), les Chaldéens (Da 2.5), les Grecs (Diodore), les Romains (Tite-Live, Suétone) et les Juifs eux-mêmes (2 S 12.31; 1 Ch 20.3). Si on admet le sens le plus strict, il faut rapporter la fin du verset au châtement divin qui suit la mort, ce qui nous ferait sortir de la parabole et passer à la réalité. Le sens plus atténué nous permet de rester dans l'image: après l'avoir fait déchirer de verges, le maître fait jeter le serviteur dans le cachot réservé aux esclaves infidèles. Ce sens est donc préférable.

Il lui donnera sa part avec les infidèles: Matthieu dit: «avec les hypocrites», c'est-à-dire avec ceux qui, quant aux apparences, font leurs devoirs, mais en secret se livrent à leurs mauvais penchants.

Pierre a donc eu réponse à sa question. Oui, la vigilance, avec la fidélité qui en résulte, est un devoir sacré pour tous les croyants. Mais ce devoir est encore plus grand pour ceux qui sont honorés de la confiance particulière de leur Maître et sont chargés d'une surveillance sur leurs compagnons de service, comme ce sera bientôt le cas pour Pierre et les autres apôtres. La fidélité de ces derniers sera plus glorieusement récompensée. Mais aussi, leur infidélité sera estimée plus coupable et leur attirera un plus sévère châtement. Les versets 47 et 48 forment le principe sur lequel repose cette différence entre le traitement des économes et celui des simples serviteurs.

³³Manger, boire et s'enivrer peuvent désigner chez cet économe infidèle une manière d'accaparer pour lui seul la nourriture qu'il est censé distribuer; un accaparement qui conduit à la débauche (s'enivrer).

12.47,48 Le serviteur qui, ayant connu la volonté de son maître, n'a rien préparé et n'a pas agi selon sa volonté, sera battu d'un grand nombre de coups. 48 Mais celui qui, ne l'ayant pas connue, a fait des choses dignes de châtimement, sera battu de peu de coups. On demandera beaucoup à qui l'on a beaucoup donné, et on exigera davantage de celui à qui l'on a beaucoup confié.

Les nombreux serviteurs qui composent la maison du maître ne reçoivent pas communication de ses intentions particulières. Ce privilège est réservé à celui d'entre eux qui a l'intendance sur tous les autres. C'est pourquoi aussi c'est celui-ci qui porte la plus grande part de responsabilité. L'application actuelle aux apôtres se comprend d'elle-même (voir Ro 2.12).

Le verbe *préparer* a ici le sens intransitif: prendre les mesures dans le but de...

V.48: sans connaître spécialement les intentions du maître, chaque serviteur d'ordre « inférieur » a pourtant la conscience des devoirs qui lui incombent. Si donc il est aussi puni, ce n'est nullement pour une faute inconsciente.

Le principe formulé dans la seconde partie du verset 48 est d'une application plus large que celui qui concerne les serviteurs. Il se rapporte à toutes les relations sociales en général.

À qui l'on a beaucoup donné: littéralement: à qui il a été beaucoup donné. Ce verbe désigne, en tant que passif, soit une position, soit une connaissance reçue.

À qui l'on a beaucoup confié: ce verbe, à l'actif, paraît se rapporter à une somme que le maître a prise sur son propre avoir. Ce qui sera réclamé de chacun, ce ne sont pas les fruits, qui ne dépendent pas exclusivement de l'ouvrier, mais l'intensité dans la fidélité du travail.

Après avoir suivi le cours naturel de l'entretien, Jésus revient au point de départ de toute cette scène (v.13-14). Il accentue, à l'intention spécialement de ses apôtres, la nécessité du renon-

cement aux biens d'ici-bas, en raison de la situation actuelle de l'œuvre de Dieu sur la terre. Jésus caractérise cette situation d'abord quant à sa propre personne (v.49-50), puis quant à celle des siens (v.50-53).

12.49,50 Je suis venu jeter un feu sur la terre, et qu'ai-je à désirer, s'il est déjà allumé? 50 Il est un baptême dont je dois être baptisé, et combien il me tarde qu'il soit accompli!

Est-ce le temps, disait Élisée à l'infidèle Guéhazi, d'acheter des terres, du bétail, quand la main de Dieu est sur Israël, c'est-à-dire: quand l'Assyrien est aux portes de Samarie? Jésus dit de même aux siens qui l'entourent: « Est-ce le temps pour le croyant de se proposer pour but la paisible jouissance des biens terrestres, au moment où la grande lutte va commencer? »

Jésus déclare qu'il vient jeter sur la terre un brandon de feu d'où doit sortir un incendie général. Ce feu ne concerne pas seulement le peuple juif, mais l'Humanité en général (*la terre*). De quel **feu** s'agit-il? Est-ce le Saint-Esprit et la parole de Christ, accompagnée de l'Esprit? Est-ce la division annoncée au verset 51? La vérité est entre ces deux interprétations. Le feu est la vie nouvelle, l'amour des choses d'en haut, que Jésus allume dans le cœur des croyants et que ceux-ci s'efforcent de propager. Mais ce feu est aussi celui qui excite l'opposition des adversaires, et que ceux-ci s'efforcent d'éteindre. De là résulte la division décrite dans ce qui suit.

Qu'ai-je à désirer, s'il est déjà allumé? On peut comprendre le texte grec de deux manières: 1) le feu est déjà allumé, et Jésus s'en réjouit; 2) le feu n'est pas encore allumé, mais Jésus souhaite ardemment qu'il le soit. Le second sens semble plus authentique.³⁴

³⁴La version Segond, ici, favorise la première interprétation; la TOB préfère la seconde: « C'est un feu que je suis venu apporter sur la terre, et comme je voudrais qu'il soit déjà allumé! »

V.50: sans doute, en appelant l'explosion de ce feu sur la terre, Jésus sait ce qui résulte de là pour lui-même: la croix! Sans celle-ci, cette crise violente et douloureuse qui doit avoir lieu ne se produirait pas. Sans elle, tous les enseignements et tous les miracles ne suffiraient point pour faire éclater la flamme. Le **baptême** que prévoit Jésus est celui dont il parle en Mt 20.22. C'est celui auquel il s'est consacré en acceptant le baptême d'eau; car en accomplissant cet acte, il acceptait d'avance toutes les conséquences de son union avec une Humanité souillée et condamnée qu'il voulait sauver et purifier. Il doit périr lui-même le premier dans ce bain de flammes dont les étincelles mettront en feu le monde entier.

Dans cette parole, Jésus exprime son état d'angoisse devant ce baptême qui l'attend: « Combien je suis pressé jusqu'à ce qu'il soit accompli ». Ici, Jésus est pressé par l'angoisse; la pensée de ce supplice nécessaire est là devant ses yeux, elle pèse sur lui comme une sorte de cauchemar, jusqu'à ce que ce passage terrible soit franchi. Ce même sentiment se fera jour une deuxième fois dans le temple (Jn 12.27): « Maintenant, mon âme est troublée, que dirai-je...? » Il éclatera une dernière fois dans toute sa violence à Gethsémané.

12.51-53 Pensez-vous que je sois venu apporter la paix sur la terre? Non, vous dis-je, mais la division.
52 Car désormais cinq dans une maison seront divisés, trois contre deux, et deux contre trois;
53 le père contre le fils et le fils contre le père, la mère contre la fille et la fille contre la mère, la belle-mère contre la belle-fille et la belle-fille contre la belle-mère.

Jésus reprend la pensée du verset 49.

Pensez-vous...? Jésus évoque sans doute l'idée d'un règne messianique dont se bercent encore les disciples, un règne qui s'établirait par quelques prodiges de puissance divine sans aucune souffrance (19.11).

La paix sur terre: en parlant comme il le fait ici, Jésus ne veut pas dire que la paix ne doive pas résulter finalement de son œuvre; mais il ne faut pas s'attendre à ce qu'elle en soit l'effet immédiat. C'est plutôt la **division** (*diamerismos*) qui va en résulter.

V.52-53: Jésus voit en esprit la prédication des disciples envahissant non seulement la Palestine, mais la terre (v.51), allumant dans chaque famille humaine une guerre intestine. Le mot grec *epi*, traduit par *contre*, indique l'hostilité. Cette hostilité paraît croître en intensité à mesure que l'on passe de la relation entre fille et mère à celle entre belle-fille et belle-mère. C'est ce qu'indique le passage de la construction d'*epi* avec le datif, à sa construction avec l'accusatif. Dans cette relation, l'hostilité religieuse vient s'ajouter à l'animosité naturelle trop ordinaire.

12.54-56 Il dit encore aux foules: Quand vous voyez un nuage se lever à l'occident, vous dites aussitôt: La pluie vient. Et il arrive ainsi. 55 Et quand vous voyez souffler le vent du midi, vous dites: Il fera chaud. Et cela arrive. 56 Hypocrites! vous savez discerner l'aspect de la terre et du ciel; comment ne discernez-vous pas ce temps-ci?

Les gens de la terre savent faire des pronostics météorologiques en regardant le ciel et la terre. Les pluies, en Palestine, viennent du côté de la Méditerranée (1 R 18.44); le vent du désert, au contraire, en soufflant du midi, amène la sécheresse. Ils savent être clairvoyants dans un domaine qui les intéresse; mais ils ne mettent pas cette clairvoyance au service d'un intérêt supérieur. Un Jean-Baptiste et un Jésus paraissent, et ce peuple, moralement inintelligent, ne comprend point ce que cela signifie! Cette contradiction est signalée ici par le terme **hypocrytes**. Ce n'est pas l'œil qui leur manque, c'est la volonté de voir!

12.57-59 Et pourquoi ne discernerez-vous pas de vous-mêmes ce qui est juste? ⁵⁸ Lorsque tu vas avec ton adversaire devant le magistrat, tâche en chemin de te dégager de lui, de peur qu'il ne te traîne devant le juge, que le juge ne te livre à l'officier de justice, et que celui-ci ne te mette en prison. ⁵⁹ Je te le dis, tu ne sortiras pas de là que tu n'aies payé jusqu'à la dernière pite.

Le texte grec dit: «Et pourquoi *aussi*...». En disant *aussi*, Jésus voit donc une similitude entre le domaine naturel et le domaine spirituel. Tout Juif sensé devrait, sans que personne le lui dise, comprendre la nécessité de la réconciliation immédiate avec Dieu, par la simple étude des signes du temps actuel.

Ce qui est juste: ce qu'il convient de faire en pareil moment.

V.58-59: le litige concerne soit une dette à payer, soit un dommage à acquitter (v.59). Comprenant bien qu'il sera condamné, le débiteur, pour peu qu'il soit prévoyant, se hâtera de s'arranger à *l'amiable* avec son créancier; car il sait qu'une fois le juge saisi de l'affaire, elle sera réglée d'après le droit *strict* (v.59).

Chaque homme a une grosse affaire sur les bras: sa relation avec Dieu à mettre en règle. Cette affaire, s'il ne la règle pas avant l'heure de la sentence, ne peut aboutir qu'à une condamnation. Les signes du temps annoncent que le tribunal est déjà dressé pour les auditeurs. Il importe donc pour eux de le comprendre et de se hâter de s'accorder avec leur redoutable créancier. Car une fois le moment de la comparution arrivé, la justice seule suivra son cours et elle ira jusqu'au bout.

Dans le mot **juge** (*krites*) est personnifiée la justice divine. **L'officier de justice** (*praktor*) est l'exécuteur de la sentence; il représente le bras de la toute-puissance (Lu 12.5).

La disparition de la dette pourra-t-elle avoir lieu? Jésus ne le nie, ni ne l'affirme. Il résulte seulement de sa parole qu'elle n'aura pas lieu avant que la justice soit accomplie. Il importe

donc de prévenir le moment où notre procès passera des mains de la grâce dans celles de la justice!

En disant **je te le dis**, Jésus donne à cet avertissement une singulière solennité.

10. Entretiens sur le jugement et la repentance (13.1-9)

- a) Les Galiléens massacrés par Pilate (13.1-3)
- b) Les personnes écrasées par la tour de Siloé (13.4-5)
- c) Le répit donné au figuier stérile (13.6-9)

Les trois paroles suivantes sont dictées par la même préoccupation qui a inspiré les enseignements précédents, celle de l'imminence du jugement et de la nécessité de le prévenir par la repentance et par la foi au salut offert. La situation extérieure aussi est la même (*en ce même temps*, v.1): Jésus avance lentement, profitant de chaque occasion qui se présente pour diriger les cœurs vers les choses d'en haut. Ce morceau est entièrement propre à Luc.

- a) Les Galiléens massacrés par Pilate (v.1-3).

13.1-3 En ce même temps, quelques personnes qui se trouvaient là racontaient à Jésus ce qui était arrivé à des Galiléens dont Pilate avait mêlé le sang avec celui de leurs sacrifices. 2 Il leur répondit: Croyez-vous que ces Galiléens fussent de plus grands pécheurs que tous les autres Galiléens, parce qu'ils ont souffert de la sorte? 3 Non, je vous le dis. Mais si vous ne vous repentez, vous périrez tous également.

Les Galiléens sont assez remuants; les conflits avec la garnison romaine surviennent facilement. Quelques personnes rapportent les actes sanglants commis par les Romains à l'égard de **Galiléens**.

V.2: Jésus reprend la question formulée ou sous-entendue de ceux qui ont rapporté ce drame.³⁵

V.3: avec son regard prophétique, Jésus discerne immédiatement la signification de cet événement. Dans ce carnage dû au glaive de **Pilate**,³⁶ il voit le prélude de celui que l'armée romaine consommera bientôt dans toute la Terre Sainte, et en particulier dans le temple, dernier asile de la nation. Dans quarante ans, en effet, tout ce qui restera du peuple galiléen sera rassemblé dans le temple et expiera son impénitence actuelle sous le glaive de l'armée romaine.

Le mot grec, traduit ici par **également**, peut aussi signifier: de la même manière. Cette traduction a tout son sens ici.

Seule une conversion sérieuse, à la fois individuelle et nationale, à la voix de Jésus pourrait prévenir une telle catastrophe.

b) Les personnes écrasées par la tour de Siloé (v.4-5).

13.4,5 Ou bien, ces dix-huit personnes sur qui est tombée la tour de Siloé et qu'elle a tuées, croyez-vous qu'elles fussent plus coupables que tous les autres habitants de Jérusalem? 5 Non, je vous le dis. Mais si vous ne vous repentez, vous périrez tous également.

Le malheur qui vient d'être raconté rappelle un autre, tout récent aussi sans doute. Jésus en fait cette fois-ci l'application aux habitants de Jérusalem. La prophétie se réalisera quarante ans plus tard: la chute des maisons de la capitale incendiée tuera les habitants de la même manière.

³⁵Bovon: « Par fidélité à d'innombrables affirmations bibliques, la théologie rabbinique établissait un rapport entre crimes et châtiments. La violence de la mort ne correspond-elle pas à la gravité du péché? »

La réponse de Jésus est claire: ces Galiléens n'étaient pas plus pécheurs que les autres; il renvoie ainsi ses auditeurs à leurs propres péchés afin qu'ils se repentent.

³⁶Le mélange du sang des Galiléens (tués par les hommes de Pilate) à celui des victimes animales offertes en sacrifice n'a pu se faire que dans l'enceinte du Temple, là où on offrait les sacrifices.

L'aqueduc et l'étang de **Siloé** sont situés près de l'endroit où la vallée de Tyropéon, qui traverse Jérusalem du nord au sud, s'ouvre sur celle de Josaphat, au sud-est du temple.

Au verset 2, les Galiléens sont décrits comme *pêcheurs*; au verset 4, les habitants de Jérusalem sont décrits comme *coupables*, *redevables*, *débiteurs*... envers la sainteté divine.

À l'occasion de ces deux événements tragiques, Jésus fait faire à ses auditeurs un retour sur la culpabilité générale et sur la leur propre. Mais pour prévenir la catastrophe qui doit en résulter, il faudrait des gens qui sachent discerner ce qui est juste (Lu 12.57), c'est-à-dire se repentir.

c) Le répit donné au figuier stérile (13.6-9)

13.6-9 Il dit aussi cette parabole: Un homme avait un figuier planté dans sa vigne. Il vint pour y chercher du fruit, et il n'en trouva point. 7 Alors il dit au vigneron: Voilà trois ans que je viens chercher du fruit à ce figuier, et je n'en trouve point. Coupe-le: pourquoi occupe-t-il la terre inutilement? 8 Le vigneron lui répondit: Seigneur, laisse-le encore cette année; je creuserai tout autour, et j'y mettrai du fumier. 9 Peut-être à l'avenir donnera-t-il du fruit; sinon, tu le couperas.

Un sol de vigne est un excellent terrain pour les arbres fruitiers.

Le **figuier** représente le peuple d'Israël. Dieu est le propriétaire de la vigne, Jésus est le vigneron qui intercède auprès de lui. Non seulement le figuier est improductif, mais en plus il occupe inutilement du terrain, qui pourrait être utilisé pour une autre culture (v.7).

Dans l'image choisie par Jésus, **trois ans** sont le temps d'une épreuve *complète*, à la suite de laquelle on peut conclure à la stérilité incurable.³⁷ Ces trois ans représentent donc le temps de grâce

³⁷Lé 19.23-25: les fruits devaient être considérés comme incircconcis pendant les trois premières années, ils étaient consacrés à l'Éternel au milieu des réjouissances la quatrième année et ne pouvaient être consommés que dès la cinquième année. Pour Bovon, «les trois ans signalés s'ajoutent aux premières années qu'il faut accorder normalement à cet arbre pour donner des fruits ».

accordé à Israël. La dernière année qui est ajoutée, sur la demande du jardinier, le dernier répit entre la sentence et l'exécution, sera ce temps de quarante ans accordé à Israël entre le Vendredi Saint et la ruine de Jérusalem. Ce répit sera l'exaucement de cette prière: «Père, pardonne-leur!» (Lu 23.34).

Je creuserai tout autour, j'y mettrai du fumier: les soins extraordinaires du jardinier envers cet arbre malade représentent les merveilles d'amour que Jésus accomplira par sa mort et par sa résurrection d'abord, puis par la Pentecôte et par la prédication apostolique, afin d'essayer encore de tirer le peuple de son impénitence.

Cette parabole fait comprendre aux auditeurs que leur vie ne tient plus qu'à un fil et que ce fil est dans la main de celui qui leur parle.

11. Les progrès du royaume de Dieu (13.10-21)

Durant ce voyage, comme pendant tout son ministère, Jésus ne manque pas de fréquenter les synagogues dans les jours de sabbat. Un fait glorieux agit fortement sur la multitude (v.10-17); et Jésus est ainsi amené à décrire, dans deux paraboles, la puissance du règne de Dieu (v.18-21).

a) Guérison de la femme paralysée (13.10-17)

13.10-13 Jésus enseignait dans une des synagogues, le jour du sabbat. 11 Et voici, il y avait là une femme possédée d'un esprit qui la rendait infirme depuis dix-huit ans; elle était courbée, et ne pouvait pas du tout se redresser. 12 Lorsqu'il la vit, Jésus lui adressa la parole, et lui dit: Femme, tu es délivrée de ton infirmité. 13 Et il lui imposa les mains. À l'instant elle se redressa, et glorifia Dieu.

V.11: littéralement: «Et voici une femme ayant un esprit (*pneuma*³⁸) d'infirmité (*astheneia*³⁹) depuis dix-huit ans».

Le mot infirme traduit le grec *astheneia*. Ce mot peut être pris ici au sens propre, plutôt que dans le sens particulier de maladie.

Elle était courbée, et ne pouvait pas du tout se redresser: l'atteinte physique est irrémédiable.⁴⁰

V.12: Jésus voit la femme malade et il s'adresse à elle sans que celle-ci n'ait rien demandé. **Femme, tu es délivrée de ton infirmité:** littéralement: «Tu as été délivrée...». Jésus guérit d'abord la cause:⁴¹ «C'est chose faite, le démon est chassé». La volonté de la malade puise dans la foi à cette déclaration l'énergie qui lui manquait.

V.13: Il lui imposa les mains: Jésus replace l'organisme sous l'empire de la volonté émancipée.

À l'instant elle se redressa: littéralement: Immédiatement elle fut redressée.⁴² **Elle glorifia Dieu:** littéralement, elle glorifiait Dieu.

³⁸Le mot *pneuma*, traduit par esprit, est utilisé, notamment chez Luc, pour désigner aussi bien le Saint-Esprit que l'esprit malin, le démon. L'usage ici de ce terme fait penser, comme Godet le mentionne, à une possession démoniaque. Le verset 16 le confirme.

³⁹Le mot *astheneia* est mentionné 23 fois dans le Nouveau Testament. Dans la version Segond, il est traduit par infirmité (Mt 8.17; 1 Co 15.43; 2 Co 12.5; Ga 4.13), maladie (Lu 5.15; 8.2; Jn 5.5, 11.4; Ac 28.9; Hé 11.34), faiblesse (Ro 6.19; 8.26; 1 Co 2.3; 2 Co 11.30; 12.9, 10; 13.4; Hé 4.15, 5.2; 7.28), indisposition (1 Ti 5.23).

⁴⁰Bovon explique que dans la pensée juive, « la position verticale, la parole, le discernement et la capacité de prévoir distinguaient l'être humain de l'animal et le rapprochaient des anges. [...] La femme est ainsi privée d'une part d'humanité et d'un contact avec la divinité. Au sentiment d'incurabilité devaient s'ajouter en elle l'humiliation personnelle, la dégradation sociale et les douleurs physiques, dont le texte ne dit mot. Cette femme symbolise une race humaine marquée par la chute ».

⁴¹Godet explique ainsi l'état physique de cette femme: « Il dépend d'une impuissance psychique, due à une cause supérieure qui a lié sa volonté ». Il voit donc tout d'abord une cause spirituelle (l'emprise démoniaque) puis une atteinte psychique et enfin une atteinte corporelle (la femme était toute courbée).

⁴²Le verbe au passif souligne l'action de Dieu. Le verbe *glorifier* est à l'imparfait, ce qui indique un état qui dure.

13.14-16 Mais le chef de la synagogue, indigné de ce que Jésus avait opéré cette guérison un jour de sabbat, dit à la foule: Il y a six jours pour travailler; venez donc vous faire guérir ces jours-là, et non pas le jour du sabbat. ¹⁵ Hypocrites! lui répondit le Seigneur, est-ce que chacun de vous, le jour du sabbat, ne détache pas de la crèche son bœuf ou son âne, pour le mener boire? ¹⁶ Et cette femme, qui est une fille d'Abraham, et que Satan tenait liée depuis dix-huit ans, ne fallait-il pas la délivrer de cette chaîne le jour du sabbat?

Le chef de la synagogue se doit d'intervenir pour mettre de l'ordre. Il s'imagine devoir appliquer à Jésus le règlement sabbatique qui interdisait aux médecins de traiter des malades ce jour-là. Seulement, n'osant s'en prendre à Jésus lui-même, c'est à la foule qu'il adresse son discours.

V.15: Jésus relève ce reproche, qui l'atteint lui-même. Le nom de **Seigneur** n'est donné que rarement à Jésus dans les narrations évangéliques, là seulement où éclate sa souveraineté. Comparer Lu 7.13; 10.1; 17.5 etc.

Le terme **hypocrites** est adressé à toute la caste pharisaïque à laquelle appartient ce chef de synagogue. Cette sévère apostrophe est justifiée par le contraste entre la largeur avec laquelle ils usent du statut sabbatique quand il s'agit de leurs propres intérêts, même des moindres, et la rigueur exagérée avec laquelle ils l'appliquent, quant il s'agit des intérêts de leurs prochains, même les plus graves. Le Talmud permet expressément d'abreuver le bétail le jour du sabbat.

Il y a une triple gradation dans la comparaison entre l'animal et cette femme qui vient d'être guérie: 1- bœuf ou âne / fille d'Abraham; 2- attaché à la crèche/liée par Satan; 3- un jour de soif/dix-huit ans de souffrances.

Cette femme n'a-t-elle pas plus de valeur que le bœuf ou l'âne?

La fin du verset 16 exprime toute la sympathie de Jésus pour cette femme, atteinte depuis si longtemps.⁴³

13.17 Tandis qu'il parlait ainsi, tous ses adversaires étaient confus, et la foule se réjouissait de toutes les choses glorieuses qu'il faisait.

La réplique de Jésus, pleine de verve, met le comble à l'admiration du peuple et ferme la bouche aux adversaires.

Jésus s'élève alors de cette modeste victoire à la contemplation des triomphes futurs du royaume de Dieu. Il les décrit dans deux courtes paraboles dans lesquelles cette idée de la *puissance* de l'œuvre divine est présentée sous deux aspects différents qui se complètent.

Le royaume de Dieu a deux genres de puissance: une puissance *d'extension*, par laquelle il embrasse peu à peu tous les peuples, et une puissance de *transformation*, par laquelle il renouvelle graduellement la vie humaine tout entière. Le symbole naturel de la première est une semence qui acquiert en peu de temps un accroissement disproportionné à sa petitesse première (le grain de sénévé). Le second symbole (le levain)

⁴³Meynet (p.577) rappelle que les mots *fille*, *bœuf* et *âne* se retrouvent dans le commandement central du décalogue, qui concerne le sabbat (De 5.14). Il ajoute: «Le sabbat [...] a été donné aux fils d'Israël pour leur rappeler qu'ils ont été libérés de l'esclavage et qu'ils doivent à leur tour libérer de la servitude du travail leur bœuf et leur âne comme leur fils et leur fille (Ex 20.8-11; De 5.12-15). Libérer gens et bêtes de la besogne quotidienne ne signifie pas les laisser mourir de soif ou croupir dans la maladie. Jésus observe la loi du sabbat en *déliant* de sa chaîne la femme infirme».

«Jésus qui obéit à la loi du sabbat, dans son intention la plus profonde, se révèle *Seigneur du sabbat* (Lu 6.5), par ce pouvoir de guérir les infirmités les plus anciennes, qui n'appartient qu'à Dieu.»

«Le jugement du chef de la synagogue n'est pas droit; il est même complètement faussé, tordu. Guérir, pour lui, est un travail, une besogne interdite durant le sabbat. Alors que le sabbat est précisément le jour de la libération, le jour où l'homme doit se libérer lui-même d'abord et libérer aussi son prochain de toutes ses *chaînes*, comme Dieu l'a fait lui-même.»

est un ferment matériellement peu considérable, mais capable de déployer sur une grande masse sa vertu transformatrice. Ces deux paraboles se retrouvent dans Matthieu (13.31-33); la première seule se trouve dans Marc (4.30-31).

b) Parabole du grain de sénevé (13.18-19)

13.18.19 Il dit encore: À quoi le royaume de Dieu est-il semblable, et à quoi le comparerai-je? 19 Il est semblable à un grain de sénevé qu'un homme a pris et jeté dans son jardin; il pousse, devient un arbre, et les oiseaux du ciel habitent dans ses branches.

Jésus cherche dans la nature des analogies pour mieux faire comprendre ce qu'est le royaume de Dieu. Ces analogies existent: «À quoi le royaume de Dieu *est-il* semblable?» La seconde partie du verset se rapporte à leur découverte: «à quoi le *comparerai-je*?»

Un grain de sénevé: la moutarde, qui n'est chez nous qu'une simple fleur, atteint en Orient la grandeur d'un de nos arbres fruitiers. Ce qui est exceptionnel dans cette plante, c'est la disproportion entre la petitesse presque microscopique de la graine et la grandeur de cette tige ligneuse et ornée de branches. Cette plante est ainsi le type frappant de la disproportion entre la petitesse du règne de Dieu à son origine, lorsqu'il était encore renfermé tout entier en l'humble personne de Jésus, et son épanouissement final quand il embrassera tous les peuples.

Les oiseaux du ciel habitent dans ses branches: littéralement: les oiseaux du ciel ont fait leur nid dans ses branches.⁴⁴

⁴⁴Meynet note que cette parole est une reprise d'une image de l'Ancien Testament (voir Da 4.12, 14, Ez 17.23; 31.6); les oiseaux du ciel désignent les nations nombreuses. Les oiseaux ne viennent pas dans les branches pour s'abriter mais bien pour faire leurs nids et mettre bas leurs petits. Cette image renforce l'idée de fécondité et de croissance contenue dans celle du grain de moutarde.

c) Parabole du levain (13.20-21).

13.20,21 Il dit encore: À quoi comparerai-je le royaume de Dieu? 21 Il est semblable à du levain qu'une femme a pris et mis dans trois mesures de farine, pour faire lever toute la pâte.

Cette seconde parabole sert à compléter la première. Il en est ainsi dans toutes les paires de paraboles; comparer Lu 5.36-38; 15.3-10; Mt 13.44-46; Jn 10.1-10.

Du levain: voir Lu 12.1. Cette image est évidemment prise ici dans un sens favorable. Le levain mêlé à la pâte lui communique une énergie et une saveur qui font contraste avec son inertie et sa fadeur naturelles. Ainsi au souffle de l'Évangile la vie humaine acquiert la valeur, l'intérêt et la puissance spirituelle qui lui manquaient. Les **trois mesures**⁴⁵ doivent s'expliquer, comme les trois ans du verset 7, par l'ensemble de l'image. C'est la quantité que l'on emploie d'ordinaire pour une fournée. L'idée est que la vie spirituelle, renfermée dans l'Évangile, doit pénétrer et sanctifier toute la vie humaine, dans l'individu, dans la famille, et par celle-ci dans la société.

L'imagination juive s'est fait une idée particulière de l'établissement du règne du Messie: un coup de baguette magique doit tout opérer en un clin d'œil. Par ces deux paraboles, Jésus montre qu'il n'en est pas du tout ainsi. Le développement de l'œuvre de Dieu sera lent et progressif, parce qu'il tiendra compte de la liberté et du développement moral de chacun.

B. Nouvelle série d'anecdotes de voyage (13.22-17.10)

Le verset 22 sert de préambule à ce nouveau cycle de récits. Il est destiné à rappeler la situation générale établie en 9.51.

⁴⁵Une mesure (en grec: *saton*): unité de mesure des produits secs (farine, grains...) d'environ 13 litres. Abraham et Sara (Ge 18.6) ont offert à leurs trois visiteurs des gâteaux faits avec trois mesures de fleur de farine.

Luc fait comprendre que c'est toujours le même voyage qui continue avec des péripéties analogues à celles du cycle précédent.

13.22 Jésus traversait les villes et les villages, enseignant, et faisant route vers Jérusalem.

Jésus s'arrête dans chaque localité, grande ou petite, pour y enseigner. C'est cette évangélisation ambulante que Jésus a voulu préparer en envoyant devant lui les soixante-dix disciples.

1. Le rejet d'Israël et l'entrée des païens (13.23-30)

Jésus profite d'une question imprévue pour ébranler la sécurité de ses auditeurs par un sérieux avertissement.

13.23-27 Quelqu'un lui dit: Seigneur, n'y a-t-il que peu de gens qui soient sauvés? Il leur répondit: ²⁴ Efforcez-vous d'entrer par la porte étroite. Car, je vous le dis, beaucoup chercheront à entrer, et ne le pourront pas. ²⁵ Quand le maître de la maison se sera levé et aura fermé la porte, et que vous, étant dehors, vous commencerez à frapper à la porte, en disant: Seigneur, Seigneur, ouvrez-nous! il vous répondra: Je ne sais d'où vous êtes. ²⁶ Alors vous vous mettrez à dire: Nous avons mangé et bu devant toi, et tu as enseigné dans nos rues. ²⁷ Et il répondra: Je vous le dis, je ne sais d'où vous êtes; retirez-vous de moi, vous tous, ouvriers d'iniquité.

V.23: la question est pertinente. L'homme craint de ne pas faire partie des sauvés.

V.24: Jésus ne répond pas directement à cet homme, mais il s'adresse à tous.

Le royaume messianique est représenté sous l'image d'une

maison où beaucoup de monde désire entrer pour assister à une fête.

La porte d'entrée est **étroite**, si bien qu'il est difficile d'entrer, ceci d'autant plus qu'il y a beaucoup de personnes désireuses d'entrer en même temps. Ainsi, seuls ceux qui sont vraiment décidés réussiront à pénétrer dans la maison. Ce sont les *violents* décrits par Matthieu (11.12). Le verbe grec *agonizomai*,⁴⁶ traduit ici par **s'efforcer**, exprime l'intense effort requis pour entrer dans la maison.⁴⁷ Ce verbe contraste avec le verbe *chercher* du verset 24, verbe qui n'indique qu'un simple désir, celui qu'éprouve au fond tout homme d'entrer au ciel, mais sans vouloir se livrer à ce travail énergique nécessaire pour réussir. Ils **chercheront à entrer, et ne le pourront pas**, parce que ce sera trop tard. Le maître de la maison **aura fermé la porte** (v.25). Ce moment correspond au jugement final où les Juifs impénitents seront définitivement exclus du royaume. C'est à ce moment également que commencera la fête céleste dans la maison du Seigneur.

V.26: ces mots rappellent d'une manière frappante la tendance de ce peuple à faire reposer le salut sur certains avantages religieux extérieurs: «Tu as été notre compatriote, nous sommes comme toi des enfants d'Abraham; tu ne peux nous laisser périr, nous qui avons vécu avec toi». Mais le Maître ne reconnaît pas des avantages de cette nature. Il met en opposition leur conduite morale avec ces privilèges tout extérieurs.

⁴⁶Paul utilisera ce verbe pour décrire le *combat* de la foi (1 Co 9.25; Col 1.29; 4.12; 1 Ti 6.12; 2 Ti 4.7).

⁴⁷De prime abord, cet effort pourrait paraître en contradiction avec le message paulinien du salut par la foi et non par les œuvres. Mais comme dit dans la note précédente, la foi est un combat; un combat contre nos propres préjugés et ceux des autres, un combat contre les faux jugements qui bloquent l'accès à la Vérité. L'accusation que Jésus porte contre les pharisiens (Mt 23.13) nous éclaire ici: «Malheur à vous, scribes et pharisiens hypocrites! parce que vous fermez aux hommes le royaume des cieux; vous n'y entrez pas vous-mêmes, et vous n'y laissez pas entrer ceux qui veulent entrer». Si les pharisiens bloquent le passage, on peut comprendre qu'il soit difficile d'entrer par la porte, d'autant plus qu'elle est étroite! Le verbe *s'efforcer* prend alors tout son sens!

Les **ouvriers d'iniquité** ne sont pas nécessairement des mal-fauteurs; ce sont ceux qui, à l'appel de Dieu, restent impénitents et ne s'efforcent pas d'entrer dans le royaume de Dieu, c'est-à-dire d'obtenir la réconciliation et la régénération. Littéralement: ouvriers d'injustice.⁴⁸

13.28-30 C'est là qu'il y aura des pleurs et des grincements de dents, quand vous verrez Abraham, Isaac et Jacob, et tous les prophètes, dans le royaume de Dieu, et que vous serez jetés dehors.
29 Il en viendra de l'orient et de l'occident, du nord et du midi; et ils se mettront à table dans le royaume de Dieu. **30 Et voici, il y en a des derniers qui seront les premiers, et des premiers qui seront les derniers.**

Le support divin aura un terme: c'est ce que disent avec force ces derniers versets. Les **pleurs** expriment le désespoir; les **grincements de dents**, la rage. C'est entre ces deux sentiments qu'oscillera l'âme des Juifs condamnés. Ils pleureront en se voyant exclus, ils grinceront des dents en découvrant le bonheur des païens accueillis et sauvés.

Le bonheur messianique est représenté au verset 28, selon une image usitée chez les Juifs (Lu 14.15), sous la figure d'un banquet présidé par les patriarches. Y participeront ceux qui auront eu une relation intérieure et personnelle avec Jésus. Les païens devenus chrétiens seront admis au même titre que la postérité fidèle d'Abraham.

Des derniers... des premiers: Jésus ne dit pas que *tous* les premiers, tous les enfants du royaume, les Juifs, deviendront les derniers, ni non plus que *tous* les derniers d'autrefois, les

⁴⁸Cette traduction semble plus appropriée puisque, comme le relève Meynet, un des mots-clé de cette parabole est la *justice*. Ceux qui acceptent la justice de Dieu entreront dans son royaume, qu'ils soient Juifs ou païens; ceux qui ne l'acceptent pas, les ouvriers *d'injustice*, n'y entreront pas, même s'ils descendent, par la chair, d'Abraham, même s'ils ont été circoncis, même s'ils ont vu et entendu Jésus...

païens, prendront la place destinée aux premiers. Il dit seulement qu'il y aura *des premiers...* et *des derniers...* »

Par cette parabole, Jésus invite ses interlocuteurs à faire partie des sauvés: «Tâchez vous-mêmes de ne pas être de ceux qui s'excluront du nombre de ces sauvés!» Il les avertit également: «Si vous, les premiers à avoir été invités, vous ne voulez pas vous donner la peine d'entrer, de nombreux autres convives n'en rempliront pas moins toutes les places préparées à la table patriarcale» (14.23).

2. L'adieu à la théocratie (13.31-35)

13.31-33 Ce même jour, quelques pharisiens vinrent lui dire: Va-t'en, pars d'ici, car Hérode veut te tuer. 32 Il leur répondit: Allez, et dites à ce renard: Voici, je chasse les démons et je fais des guérisons aujourd'hui et demain, et le troisième jour j'aurai fini. 33 Mais il faut que je marche aujourd'hui, demain, et le jour suivant; car il ne convient pas qu'un prophète périsse hors de Jérusalem.

Il est dans l'intérêt des pharisiens de voir Jésus se rendre en Judée, où il tombera sous la compétence et le pouvoir du Sanhédrin. Il convient aussi à Hérode de le voir partir de ses États; car, d'un côté l'activité de Jésus excite le peuple, ce qui ne le rassure pas, et de l'autre, il lui répugne certainement d'ajouter un nouveau meurtre à celui de Jean-Baptiste.

Jésus connaît suffisamment les pharisiens pour savoir qu'ils ne parlent pas dans son propre intérêt! À l'ouïe de cet avertissement, Jésus pressent un complot dont Hérode est le principal instigateur (v.32: *ce renard*). De là sa réponse. Il l'adresse donc à Hérode lui-même, par l'intermédiaire des pharisiens. Elle est sévère mais méritée: «N'osant montrer les dents du lion, tu as recours aux ruses du renard».

On a reproché à Jésus de parler avec peu de respect du prince de son peuple. Mais il faut se rappeler qu'Hérode est la créa-

ture de César, et nullement l'héritier légitime du trône de David. Et si les prophètes de l'Ancien Testament, comme délégués divins, se sentaient la liberté de parler aux souverains d'Israël le langage que l'on sait, à combien plus forte raison Jésus, qui se sait le Messie lui-même, le vrai roi d'Israël, peut-il caractériser ainsi la conduite d'Hérode.

Le **renard** est l'image de la ruse dans toutes les langues, surtout le grec.

La réponse de Jésus a deux parties, l'une adressée à Hérode et l'autre aux pharisiens. La première (32b) signifie: « Tu peux te rassurer; mon activité, qui ne consiste qu'à faire du bien à ceux qui souffrent, touche à sa fin ».

L'expression « **aujourd'hui et demain et le troisième jour...** » est proverbiale; elle désigne un temps très court (voir Os 6.2). Jésus veut dire ceci: « Je suis au terme, soit quant à mon activité, soit quant à ma vie ». Ce dernier mot doit complètement tranquilliser Hérode.

Jésus affirme clairement que sa marche ne dépend pas des hommes, qu'ils soient pharisiens ou Hérode lui-même, mais de Dieu seul. Il continuera donc tranquillement son pèlerinage actuel. Les mots **il faut** le confirment: « J'obéis à une volonté supérieure à la tienne. Mon travail ne durera plus que trois jours, mais ces trois jours, personne, pas même toi Hérode, n'en peut rien retrancher (v.33) ».

V.33: ces mots s'adressent aux pharisiens. Eux aussi peuvent se rassurer; leur proie ne leur échappera point. Jérusalem n'a-t-elle pas le monopole du meurtre des prophètes? Et, dans cette occasion suprême, cette ville pourrait-elle être privée de son droit? Il ne convient pas en effet qu'un prophète tel que Jésus périsse en dehors de Jérusalem.

13.34,35 Jérusalem, Jérusalem, qui tues les prophètes et qui lapides ceux qui te sont envoyés, combien de fois ai-je voulu rassembler tes enfants, comme une poule rassemble sa couvée sous ses ailes, et vous ne l'avez pas voulu! 35 Voici, votre maison

vous sera laissée; mais, je vous le dis, vous ne me verrez plus, jusqu'à ce que vous disiez: Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur!

Une telle apostrophe adressée à Jérusalem en pleine Galilée étonne au premier coup d'œil. Mais il ne faut pas oublier que les pharisiens et les scribes qui l'écoutent sont venus des bourgs de la Judée et de Jérusalem, et que ce sont eux qui ont été les porteurs du message auquel Jésus répond. Ils sont là devant lui comme les représentants de la capitale. Une semblable apostrophe à cette ville contemplée de loin a même quelque chose de plus émouvant que prononcée dans ses murs.⁴⁹

En disant: **tes enfants**, Jésus entend les habitants de Jérusalem. Mais Jésus suppose que le sort de la capitale ne pourra manquer de devenir aussi celui de tout le peuple.

Le contraste entre **j'ai voulu** et **vous n'avez pas voulu** prouve le triste privilège que possède l'homme de résister aux attraites les plus pressants de la grâce. Bien que Jésus constate l'inutilité de ses efforts pour sauver son peuple, il n'en persévère pas moins dans son travail. Car il sait que si son œuvre n'a pas le résultat qu'elle aurait pu et dû avoir, elle en aura un autre dont Dieu tirera l'accomplissement de son plan. Quelques Juifs sauvés deviendront, à défaut de la nation tout entière, les instruments du salut du monde.

V.35: semblable à un oiseau de proie qui plane dans les airs au-dessus de sa victime, l'ennemi menace les habitants de Jérusalem. Jésus, qui les abritait jusqu'ici sous ses ailes comme une poule ses poussins, se retire. Ceux-ci restent à découvert, réduits à se défendre eux-mêmes. C'est ce qu'expriment les mots **vous sera laissée**; cette contrée qu'ils habitent, c'est eux

⁴⁹Bovon rappelle que la lapidation était « prévue par la Loi pour les pires adversaires de Dieu, les idolâtres (De 17.2-7), les magiciens (Lé 20.27), les enfants révoltés (De 21.18-21) et les transgresseurs du sabbat (No 15.32-36). En lapidant les envoyés de Dieu, Jérusalem pervertit l'usage de la Loi, se méprend totalement et de ville sainte devient cité pécheresse ».

qui auront désormais à la défendre eux-mêmes sans le secours divin.

Votre maison vous sera laissée: Jésus se décharge du dépôt que son Père lui a confié, le salut de son peuple. C'est trait pour trait la situation du Berger divin dans le tableau que trace Zacharie (Za 11.10-14) du dernier essai que fait le Seigneur pour sauver son troupeau de la boucherie.

L'application de «votre maison» à l'édifice du temple est trop restreinte. Il s'agit plutôt de Canaan comme demeure divinement accordée au peuple.

Vous ne me verrez plus: «Cette absence ne sera pas de courte durée; je vous le déclare, ce sera pour longtemps.⁵⁰

Jusqu'à ce que vous disiez: pour que cette absence prenne fin, il faudra que vous donniez vous-mêmes, par le changement de vos sentiments à mon égard, le signal de mon retour; que vous me rappeliez vous-mêmes par vos cris de repentir et de respect».

Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur: ces paroles que Jésus met dans la bouche d'Israël converti, à la fin des temps, sont tirées du Psaume 118.26, où elles sont adressées à tout fidèle adorateur. Ce sera le cri d'Israël recevant son Messie glorifié. *Au nom du Seigneur* signifie: comme son représentant.

3. Un repas de Jésus chez un pharisien (14.1-24)

Le morceau suivant nous permet de suivre Jésus dans sa vie domestique et dans ses entretiens familiers. Il se rattache aux précédents en ce que c'est encore un pharisien que Jésus rencontre.

⁵⁰Cette sentence est terrible. Dieu ne détruit pas lui-même, mais *il retire sa main*; il abandonne ainsi Israël à lui-même. Cet abandon équivaut à un jugement: Israël sera victime de la destruction de l'intérieur (par les Juifs eux-mêmes) et de l'extérieur (les Romains, quarante ans après la mort de Jésus). Meynet rappelle ce texte de Jé 12.7: «J'ai abandonné ma maison, j'ai délaissé mon héritage, j'ai livré l'objet de mon amour aux mains de ses ennemis ».

a) Guérison de l'homme hydropique (14.1-6)

14.1-3 Jésus étant entré, un jour de sabbat, dans la maison de l'un des chefs des pharisiens, pour prendre un repas, les pharisiens l'observaient. 2 Et voici, un homme hydropique était devant lui. 3 Jésus prit la parole, et dit aux docteurs de la loi et aux pharisiens: Est-il permis, ou non, de faire une guérison le jour du sabbat?

Accepter une invitation chez un pharisien, après les scènes précédentes, c'est faire à la fois acte de courage et de bonté! L'hôte est un des chefs du parti des pharisiens, donc un personnage haut placé et influent.

Les **pharisiens observent** Jésus. Le texte ne dit pas qu'ils ont mis là cet homme hydropique⁵¹ à dessein. Celui-ci se trouve là devant Jésus, vraisemblablement dans l'espérance d'obtenir une guérison.

V.3: est-il permis, ou non, de faire une guérison le jour du sabbat? Cette question⁵² est motivée par la présence de ce malade.

⁵¹L'hydropisie est une accumulation anormale de liquide dans les tissus de l'organisme ou dans une cavité du corps.

⁵²Bovon: cette question «se pose à quiconque veut obéir au quatrième commandement (Ex 20.8; De 5.12-16). [...] Elle se pose naturellement, car le jour du sabbat n'est pas dans l'Écriture ni dans la pensée juive un jour où l'on ne fait rien. Au contraire, le texte même de Genèse 2.2 affirme que Dieu a achevé sa création le septième jour* [...]». Le sabbat est, aux yeux des exégètes juifs, un jour où des œuvres sont créées à l'image de celles de Dieu, un jour d'activité religieuse, d'affections familiales, de rencontres amicales et d'entretiens spirituels. La question devient donc brûlante: quelles activités relèvent de ces œuvres à accomplir le jour du sabbat et quels ouvrages sont à proscrire ce jour-là? La question de Jésus n'est pas générale, mais orientée: «Est-il permis, le sabbat, de soigner, oui ou non? » «Comme Jésus et ses adversaires s'affrontent, de même deux réponses contradictoires, deux interprétations divergentes du commandement divin, se font face: si l'on considère les soins comme un travail profane, toute guérison est dès lors interdite; si on les considère comme une tâche spirituelle, obéissance véritable, voire œuvre messianique, la réponse ne peut être que oui».

* alors que les actes de création n'ont été décrits que lors des six premiers jours!

14.4-6 Ils gardèrent le silence. Alors Jésus avança la main sur cet homme, le guérit, et le renvoya. 5 Puis il leur dit: Lequel de vous, si son fils ou son bœuf tombe dans un puits, ne l'en retirera pas aussitôt, le jour du sabbat? 6 Et ils ne purent rien répondre à cela.

Le **silence** des témoins trahit leur embarras et leur mauvaise foi. Jésus guérit cet homme et donne ainsi lui-même la réponse à sa question. Puis il le renvoie.⁵³

V.5: dans ce terme de *fils*, comme dans l'expression *fille d'Abraham* (13.16), s'exprime un sentiment de tendresse envers cet être souffrant.

On ne peut méconnaître un rapport entre l'hydropisie dont souffre cet homme et l'accident supposé (la chute dans un puits). Comparer Lu 13.5-6, où existait un rapport entre le lien par lequel le bœuf était attaché à la crèche et celui par lequel Satan assujettissait la malade.

b) La place des convives; qui inviter? (14.7-14)

14.7-9 Il adressa ensuite une parabole aux conviés, en voyant qu'ils choisissaient les premières places; et il leur dit: 8 Lorsque tu seras invité par quelqu'un à des noces, ne te mets pas à la première place, de peur qu'il n'y ait parmi les invités une personne plus considérable que toi, 9 et que celui qui vous a invités l'un et l'autre ne vienne te dire: Cède la place à cette personne-là. Tu aurais alors la honte d'aller occuper la dernière place.

Il faut donner à cette parabole un sens religieux et une application spirituelle (comparer 18.14). Sous cette image aimable et pleine d'à-propos, Jésus donne aux convives une leçon d'hu-

⁵³Peut-être lui évite-il ainsi d'être la cible d'attaques de la part des pharisiens et des docteurs de la Loi (comparer Jn 9.13-34).

milité, dans le sens le plus profond du mot. Chacun doit, dans son cœur, prendre et reprendre toujours devant Dieu la dernière place, ou comme le dira l'apôtre Paul (Ph 2.3) considérer les autres *comme plus excellents que lui-même*. C'est Dieu qui fixera la place définitive de chacun. Son jugement est indépendant du nôtre. Mais en prenant la dernière place, nous n'avons plus d'autre chance que celle d'être élevé.

14.10,11 Mais, lorsque tu seras invité, va te mettre à la dernière place, afin que, quand celui qui t'a invité viendra, il te dise: Mon ami, monte plus haut. Alors cela te fera honneur devant tous ceux qui seront à table avec toi. 11 Car quiconque s'élève sera abaissé, et quiconque s'abaisse sera élevé.

Cela te fera honneur: cette expression serait un encouragement puéril si elle ne laissait entrevoir une réalité céleste.

14.12-14 Il dit aussi à celui qui l'avait invité: Lorsque tu donnes à dîner ou à souper, n'invite pas tes amis, ni tes frères, ni tes parents, ni des voisins riches, de peur qu'ils ne t'invitent à leur tour et qu'on ne te rende la pareille. 13 Mais, lorsque tu donnes un festin, invite des pauvres, des estropiés, des boiteux, des aveugles. 14 Et tu seras heureux de ce qu'ils ne peuvent pas te rendre la pareille; car elle te sera rendue à la résurrection des justes.

En donnant ce conseil, Jésus ne veut pas défendre à quelqu'un de recevoir chez lui ceux qu'il aime. Il veut seulement dire: «En vue de la vie à venir, tu peux faire mieux encore».

À la résurrection des justes: lorsque les justes ressusciteront, à l'inauguration du règne messianique. Alors, selon la belle image employée par les prophètes, «chacun sera assis

sous sa vigne et sous son figuier » et pourra rendre l'invitation à son bienfaiteur terrestre.

c) La parabole du grand festin (14.15-24)

14.15-17 Un de ceux qui étaient à table, après avoir entendu ces paroles, dit à Jésus: Heureux celui qui prendra son repas dans le royaume de Dieu!
16 Et Jésus lui répondit: Un homme donna un grand souper, et il invita beaucoup de gens. 17 A l'heure du souper, il envoya son serviteur dire aux conviés: Venez, car tout est déjà prêt.

Un des convives pose une question à Jésus; a-t-il un presentiment des joies célestes ou veut-il tendre un piège à Jésus? Le texte ne le dit pas. Mais Jésus lui répond; il comprend qu'il manque à cet homme la notion des conditions morales nécessaires pour entrer au banquet céleste: «Oui, effectivement, heureux sera celui qui prendra son repas dans le royaume de Dieu, mais garde-toi de repousser ce bonheur, au moment où tu en exaltes la grandeur! L'invitation de la part de Dieu telle qu'elle vous est adressée ne suffit pas; il faut encore l'acceptation de votre part». C'est le message de la parabole du grand festin.

V.16: il invita beaucoup de gens: cette invitation représente les avances divines faites à Israël à toutes les époques de son histoire.

V.17: ce dernier appel adressé aux convives se rapporte au ministère de Jean-Baptiste et de Jésus lui-même. C'est l'usage en Orient de faire un dernier appel à l'heure du repas: «Tout est prêt!» Il n'y a donc pas d'oubli possible.

Tout est prêt: Jésus proclame ainsi la magnifique gratuité du salut.

14.18-20 Mais tous unanimement se mirent à s'excuser. Le premier lui dit: J'ai acheté un champ, et je

suis obligé d'aller le voir; excuse-moi, je te prie.
19 Un autre dit: J'ai acheté cinq paires de bœufs,
et je vais les essayer; excuse-moi, je te prie. 20
Un autre dit: Je viens de me marier, et c'est
pourquoi je ne puis aller.

Ces motifs de refus ne sont pas sérieux; ils ne prouvent que la mauvaise volonté des invités. Avertis longtemps à l'avance, ils auraient pu choisir un autre jour pour ces diverses occupations. Le parti pris, qui est au fond de ces refus, se trahit aussi dans l'uniformité de leurs réponses. C'est comme un refrain, ils se sont donné le mot. Le vrai motif est évidemment l'antipathie qu'ils éprouvent pour celui qui les invite (comparer Jn 15.24).

Il est à remarquer que le deuxième invité met dans son refus moins de formes que le premier (omission de *je te prie*), et le troisième moins encore que le deuxième (omission de *excuse-moi*). Ce dernier se sent mieux couvert par la nature de son excuse.

14.21,22 Le serviteur, de retour, rapporta ces choses à son maître. Alors le maître de la maison irrité dit à son serviteur: Va promptement dans les places et dans les rues de la ville, et amène ici les pauvres, les estropiés, les aveugles et les boiteux. 22 Le serviteur dit: Maître, ce que tu as ordonné a été fait, et il y a encore de la place.

L'irritation du maître est le contrecoup de la haine qu'il découvre au fond de ces refus.

La première invitation supplémentaire dont il charge son serviteur, représente l'appel adressé par Jésus aux dernières classes de la société juive, à ceux qui ont rompu avec l'ordre théocratique et sont appelés en Lu 15.1 *les péagers et les gens de mauvaise vie*.

L'invitation est adressée aux gens de la ville; il s'agit donc encore des membres du peuple juif.

14.23,24 Et le maître dit au serviteur: Va dans les chemins et le long des haies, et ceux que tu trouveras, contrains-les d'entrer, afin que ma maison soit remplie. 24 Car, je vous le dis, aucun de ces hommes qui avaient été invités ne goûtera de mon souper.

Cette nouvelle invitation supplémentaire représente évidemment la vocation des païens; car ceux à qui elle s'adresse ne sont plus des habitants de la ville.

L'immense amour de Dieu réclame une multitude de convives; pas un siège préparé ne doit rester vacant. Le nombre des élus est proportionné d'avance à la richesse de la gloire divine; or celle-ci ne peut se refléter complètement que dans un certain nombre d'êtres humains. L'invitation durera donc, et par conséquence l'histoire de notre race se prolongera, jusqu'à ce que ce nombre soit atteint. C'est ainsi que se concilie le décret divin avec la liberté humaine.

Contrains-les d'entrer: cette expression s'applique à des gens qui désirent entrer, mais que retient une timidité naturelle. Le maître prévoit bien ces hésitations chez ces derniers. Le serviteur doit en quelque sorte les pousser dans la maison *malgré leurs scrupules*. Il s'agit donc, non de confisquer leur liberté, mais bien plutôt de les affranchir de ce qui en entrave l'exercice. Car ils voudraient, mais ils n'osent pas.⁵⁴

⁵⁴Bovon va dans le même sens et parle de la «contrainte de l'amour, la douce violence de celui qui convainc l'hôte hésitant et le décide à entrer».

Bovon rappelle que ce verset 23 a conduit St-Augustin d'Hippone, lors de la conférence de Carthage en 411, à légitimer le recours au bras séculier pour forcer les hérétiques (les Donatistes) à rentrer dans le "droit chemin" de l'Église catholique. «On peut se demander si sa théologie de la grâce n'a pas encouragé l'évêque d'Hippone, par une fâcheuse analogie entre la puissance divine et le pouvoir impérial, à légitimer la contrainte pour conduire au bonheur. L'irrésistible grâce se concrétiserait dans l'irrésistible glaive. Devant pareil abus exégétique, l'Écriture est aussi démunie que le Christ le jour du vendredi saint».

Cet abus se renouvellera plus tard lors de l'Inquisition.

Bovon relève que Calvin a approuvé l'exégèse d'Augustin, et que Bossuet l'a reprise également dans son discours devant le roi de France en octobre 1685 pour encou-

Comme le verset 21 est le texte de la première partie des Actes (1-12, la conversion des Juifs), les versets 22 et 23 sont celui de la seconde partie (13-fin, la conversion des païens). Ces derniers versets sont en réalité le texte de toute l'ère chrétienne.

Note

Dans Mt 22.1-14, on trouve une parabole assez semblable à celle-ci, mais qui diffère en plusieurs points. Certains interprètes estiment que l'une des deux a été retravaillée d'après l'autre. Cependant, Jésus a très bien pu prononcer ces deux paraboles à des moments différents. Il est possible aussi que quelques traits de l'une aient passé dans le tableau de l'autre. Cela peut se comprendre si toutes deux ont été conservées par la tradition orale.

4. Avertissements adressés aux foules; conditions pour être disciples (14.25-35)

14.25-27 De grandes foules faisaient route avec Jésus. Il se retourna, et leur dit: 26 Si quelqu'un vient à moi, et s'il ne hait pas son père, sa mère, sa femme, ses enfants, ses frères, et ses Sœurs, et même sa propre vie, il ne peut être mon disciple. 27 Et qui-conque ne porte pas sa croix, et ne me suit pas, ne peut être mon disciple.

De grandes foules accompagnent Jésus lors de son voyage. Il y a par conséquent là de l'entraînement; on sait en effet

rager ce dernier à utiliser la force contre les protestants afin de les ramener dans le giron de l'Église catholique.

Comment peut-on justifier l'usage de la force pour faire entrer dans le royaume de Dieu ceux qui ne le souhaitent pas? N'y a-t-il pas une contradiction flagrante avec l'attitude de Jésus qui a clairement mis en garde, voire même découragé ceux qui voulaient le suivre, mais qui ne réalisaient pas toute la signification de leur engagement (voir plus loin Lu 14.25-35)?

qu'une foule attire du monde. Quelles sont donc les vraies motivations de ces gens? Est-ce l'attrait de l'inhabituel ou un vrai désir de suivre le Maître? C'est ce que Jésus veut mettre en lumière par ces avertissements: «Vous montez avec moi à Jérusalem comme si vous vous rendiez à une fête. Mais savez-vous bien ce que c'est que de se joindre à mon cortège? C'est renoncer à tout ce que l'on a de plus cher, même à sa vie propre (v.26), et accepter ce qu'il y a de plus douloureux, la croix (v.27)».

Venir à moi (v.26) désigne l'attachement extérieur à Jésus, tandis qu'**être mon disciple**, à la fin du verset, indique l'attachement réel à sa personne et à son esprit. Pour que l'acte de marcher avec lui extérieurement se change en union réelle avec lui et que le lien entre le professant et lui devienne intérieur et durable, il faut qu'il s'opère chez le premier une douloureuse rupture avec tout ce qui lui est naturellement cher.

On donne souvent au verbe **haïr**, dans ce passage, le sens d'*aimer moins*. C'est le sens de la paraphrase de Mt 10.37. Cependant, il semble plus simple de maintenir le sens naturel du mot *haïr*, s'il offre une application acceptable.⁵⁵ C'est ce qui a lieu dès que nous admettons que Jésus envisage ici les êtres bien-aimés qu'il énumère, comme des représentants de la vie naturelle, de cette vie propre et foncièrement égoïste qui s'élève contre la vie en Dieu, et comme des adversaires de l'attachement à sa personne. Ce sens ressort du dernier terme de l'énumération: *et de plus sa propre vie*. Ce mot explique celui de *haïr*. Au fond, la vie propre est la seule chose à haïr. Tout le reste n'est haïssable que par sa relation avec ce principe de

⁵⁵Bovon: « Le verbe *haïr* reflète probablement un original sémitique et les langues sémitiques expriment souvent par le contraste ce que nos langues disent par le comparatif de préférences (Matthieu aura donc bien “traduit”) ». Pourquoi Luc n'a-t-il donc pas traduit comme Matthieu ? Probablement pour souligner la nécessité d'une rupture avec un milieu familial qui, en se refermant sur lui-même, peut empêcher la relation prioritaire avec Dieu. Bovon précise bien que la *haine* dont il est question ici n'attaque pas la personne elle-même, mais ce qu'elle représente (l'enfermement social, les rôles hiérarchiques).

péché et de mort. D'après De 21.18-21, lorsqu'un homme se montrait décidément vicieux ou impie, son père et sa mère devaient être les premiers à prendre des pierres pour le lapider. Jésus ne fait ici que spiritualiser ce précepte. Les mots: *et de plus sa propre vie*, éloignent par conséquent de cette haine toute notion de péché et ne permettent d'y voir qu'une aversion de nature morale.

V.27: Il n'y a pas seulement des affections à sacrifier, des liens à rompre; il y a des souffrances à accepter pour suivre Jésus jusqu'au bout. Ces maux à subir ont pour emblème **la croix**, le supplice le plus humiliant et le plus douloureux de tous, qui depuis la domination romaine s'est introduit en Israël.

Dans le texte grec, la négation est placée devant « porte sa croix », mais pas devant « me suit ». Certains interprètes considèrent qu'elle porte sur les deux verbes, d'autres que sur le premier verbe. Dans ce dernier cas, le sens serait le suivant: « Celui qui ne porte pas sa croix et qui (néanmoins) vient après moi ne peut être mon disciple ». Cette interprétation est moins naturelle.

Nous avons trouvé en Lu 9.23 une parole toute semblable aussi adressée aux foules, mais dans le nord de la Galilée. Ces foules bien disposées, mais qui suivaient Jésus sans conversion réelle, ne se sont jamais figuré rien de semblable à ce qu'il leur fait connaître ici. Leurs préjugés messianiques leur faisaient attendre un avenir entièrement opposé.

Jésus rend sensibles à leurs yeux ces deux conditions indispensables de la vraie union avec lui dans les deux paraboles suivantes.

Le constructeur imprévoyant.

14.28-30 Car, lequel de vous, s'il veut bâtir une tour, ne s'assied d'abord pour calculer la dépense et voir s'il a de quoi la terminer, ²⁹ de peur qu'après avoir posé les fondements, il ne puisse l'achever,

et que tous ceux qui le verront ne se mettent à le railler, 30 en disant: Cet homme a commencé à bâtir, et il n'a pu achever?

La **tour** à construire est l'image de la vie chrétienne, envisagée de son côté positif: l'œuvre du salut dans le cœur et la vie du fidèle. Le terme de *tour* désigne une maison considérable, munie d'une tour, qui frappera nécessairement les regards. La vie chrétienne, quand elle est conséquente, est une apparition plus qu'ordinaire, qui ne peut manquer d'exciter l'attention. Mais bâtir coûte! Et l'œuvre une fois commencée, il faut l'achever sous peine d'être exposé à la risée publique. Il importe donc d'avoir fait son devis préalablement et accepté l'atteinte à son capital qui résultera d'un tel travail. Le capital est pour le croyant sa vie propre qu'il faudra dépenser tout entière pour aller jusqu'au bout au service de la sanctification. L'œuvre de Dieu ne se poursuit sérieusement qu'en sacrifiant jour par jour une partie de ce qui constitue la fortune naturelle du cœur, en particulier les affections profondes rappelées au verset 26. Avant donc de se mettre en évidence comme disciple de Jésus, il importe d'avoir bien pesé ces conséquences futures, d'être bien décidé à ne reculer devant aucune d'entre elles et à payer, si on peut le dire ainsi, les notes jusqu'au bout.

S'asseoir, calculer sont les emblèmes des actes de profond recueillement et de sérieuse méditation qui doivent précéder une réelle décision.

Ne pas réfléchir, mal calculer la dépense, cela conduit à un engagement à la légère. Lorsque les difficultés surviennent, le soi-disant disciple s'arrête, effrayé devant le sacrifice de sa vie naturelle. Il devient alors l'objet du mépris et de la raillerie du monde. Rien ne nuit à l'Évangile comme ces rechutes notoires dues à des engagements précipités.

Le guerrier imprévoyant.

14.31,32 Ou quel roi, s'il va faire la guerre à un autre roi, ne s'assied d'abord pour examiner s'il peut, avec dix mille hommes, marcher à la rencontre de celui qui vient l'attaquer avec vingt mille? 32 S'il ne le peut, tandis que cet autre roi est encore loin, il lui envoie une ambassade pour demander la paix.

C'est ici l'emblème de la vie chrétienne, envisagée sous son aspect négatif, polémique. Si la vie chrétienne peut être comparée à une tour, chère à bâtir, elle ressemble aussi à une guerre périlleuse, celle d'un roi en lutte avec un ennemi matériellement plus fort que lui. Avant donc de braver un tel adversaire par une déclaration de guerre, la profession ouverte de l'Évangile, il faut avoir bien réfléchi et s'être assuré que l'on est prêt à aller jusqu'au bout, c'est-à-dire donner sa vie, si cela est nécessaire (comparer v.27).

L'**autre roi** qui est envisagé ici dans la parabole est évidemment le prince de ce monde. Jésus invite donc ici ceux qui se posent en disciples sans être décidés à tout risquer, à faire plutôt acte de soumission auprès du monde et de son prince. C'est exactement comme dans la parabole précédente où il invite ceux qui ne sont pas décidés à sacrifier leur avoir terrestre à ne pas commencer à annoncer l'Évangile. Il vaut mieux rester un honnête homme religieusement obscur que de devenir ce qu'il y a de plus triste au monde, un chrétien inconséquent! Avis donc à ceux qui forment le cortège de Jésus: il vaut mieux rentrer promptement dans les bonnes grâces du Sanhédrin, s'ils ne sont pas résolus à suivre leur nouveau Maître jusqu'à la croix! Jésus tire aussi ce précepte de son expérience propre. Il a fait son compte au désert avec le prince de ce monde et avec la vie, avant de commencer publiquement son œuvre.

Application des deux paraboles. Le sel qui perd sa saveur.

14.33-35 Ainsi donc, quiconque d'entre vous ne renonce pas à tout ce qu'il possède ne peut être mon disciple. ³⁴ Le sel est une bonne chose; mais si le sel perd sa saveur, avec quoi l'assaisonnera-t-on? ³⁵ Il n'est bon ni pour la terre, ni pour le fumier; on le jette dehors. Que celui qui a des oreilles pour entendre entende.

C'est ici le dernier mot de cet avertissement destiné à calmer l'enthousiasme irréfléchi de la multitude. Pour le disciple, le renoncement **à tout ce qu'il possède** résume les deux conditions indiquées dans les versets 26 et 27.

V.34: le sel corrige la fadeur de certains aliments et en préserve d'autres de la putréfaction. Le disciple du Christ, par la saveur de l'Évangile dont il est pénétré, exerce autour de lui cette double action, vivifiante et purificatrice. Mais quoi de plus misérable que ce même disciple, s'il ne sait pas renoncer à lui-même et aux biens et jouissances terrestres, et paralyse ainsi l'action du principe de sainteté qui a été mis en lui!

Maundrell (dans son *Journey from Aleppo to Jerusalem*, p.161-162) parle d'un creux formé dans une montagne de sel par l'exploitation. Il brisa un fragment de ce sel, et quoiqu'il eût encore toutes les apparences de cette substance, il le trouva entièrement dépourvu de saveur. Ainsi, malgré des apparences chrétiennes, une personne qui n'a pas renoncé à elle-même peut s'affaiblir graduellement. Elle n'est plus alors capable d'exercer autour d'elle l'action régénératrice et sanctifiante dont elle devrait être l'instrument.

Le sel qui **perd sa saveur** ne peut plus être rendu *salant*, car le vrai sel qu'on y mêlerait ne changerait rien à son état propre de détérioration. Ainsi le chrétien déchu est perdu pour la vie d'en haut; il ne peut plus être renouvelé par l'Évangile dont l'action sur lui a échoué.

V.35: le sel affadi n'est plus bon à rien; il ne peut servir ni de sol, comme la **terre**, ni d'engrais, comme le **fumier**, pour

faire produire. Il n'est donc plus bon qu'à être **jeté dehors**, qu'à être *foulé aux pieds par les hommes* (Mt 5.13).

Voici donc l'avertissement que Jésus adresse aux troupes qui le suivent comme si déjà elles faisaient cause commune avec lui: «Il vaut mieux demeurer vis-à-vis de moi dans une position neutre, réservée, silencieuse, que de se hâter de faire une profession de foi enthousiaste, qui serait bientôt suivie de relâchement et d'abandon. Car ce dernier état mettrait l'âme en plus grand péril que son état de corruption naturelle».

Marc place cette parole, comme Luc, vers la fin du ministère galiléen (Mc 9.50). Matthieu la place tout au commencement, dans le sermon sur la montagne (Mt 5.30), dans le passage où est décrite la grandeur du rôle des croyants. Matthieu a peut-être été amené à le placer là par l'analogie avec la parole semblable: «Vous êtes la lumière du monde» (v.14). Un tel avertissement se comprend mieux à une époque plus avancée.

5. Les paraboles de la grâce (15.1-32): la brebis perdue, la drachme perdue, le fils prodigue

Ce morceau renferme: une introduction historique (v.1-2); une paire de paraboles, semblables à celles des chapitres 13 et 14 (v.3-10); et une grande parabole qui complète et couronne les deux précédentes (v.11-32). C'est un rapport semblable à celui des trois allégories dans Jn 10.1-18.

15.1,2 Tous les publicains et les gens de mauvaise vie s'approchaient de Jésus pour l'entendre. 2 Et les pharisiens et les scribes murmuraient, disant: Cet homme accueille des gens de mauvaise vie, et mange avec eux.

Cette introduction historique nous donne, comme le font à chaque fois ces courtes notices de Luc, la clé des paroles suivantes.

Dès que Jésus arrive dans une localité, **tous les publicains et les gens de mauvaise vie** accourent. Ils trouvent chez lui ce qu'ils n'ont encore jamais rencontré ni même soupçonné jusque là: l'amour, la sainteté exempte de l'arrogance des pharisiens. Ils viennent pour **entendre** Jésus, et non pas seulement pour voir ses miracles. Ils manifestent ainsi un attrait de nature spirituelle, tel que Jésus ne le rencontre pas ailleurs.

Les **publicains** (*telones*) sont les péagers, les collecteurs d'impôts. Ils sont détestés des Juifs. Les **gens de mauvaise vie** (*hamartolos*), les pécheurs, sont ceux qui ont rompu avec le milieu religieux; ce sont les hors-la-loi en Israël. Mais sont-ils définitivement perdus pour cela? Sans doute la voie normale, pour rencontrer Dieu, serait la fidélité à l'alliance; mais l'arrivée du Sauveur en ouvre une autre à ceux qui, par leur faute, se sont fermés à la première. Voilà précisément ce qui exaspère les observateurs scrupuleux de la Loi.

V.2: les pharisiens et les scribes murmurent. Plutôt que de reconnaître en Jésus celui qui a compris la pensée miséricordieuse de Dieu, ils préfèrent mettre sur le compte d'une secrète sympathie pour le péché l'accueil plein de compassion qu'il fait aux pécheurs.

Manger avec les pécheurs⁵⁶ a une grande signification; en agissant ainsi, Jésus brave toutes les bienséances morales israélites. Les trois paraboles suivantes sont destinées à justifier cette manière d'agir.

⁵⁶Le message que Luc transmet ici est important pour l'Église. Celle-ci a deux possibilités: ou bien se refermer sur elle-même, comme le faisaient les pharisiens, en attendant que les pécheurs se convertissent et rentrent au bercail, ou bien sortir au devant des païens, manger avec eux et leur annoncer le Royaume de Dieu. C'est ce que fait ici Jésus: il rejoint et accueille les pécheurs là où ils sont. C'est ce qu'il a enseigné également à ses disciples (Lu 9.1-6; 10.3-11). Ceux-ci avaient d'ailleurs pour mission de dire à ceux qu'ils rencontraient et qui les acceptaient: «Le Royaume de Dieu s'est approché de vous».

a) La brebis perdue (15.3-7)

15.3,4 Mais il leur dit cette parabole: 4 Quel homme d'entre vous, s'il a cent brebis, et qu'il en perde une, ne laisse les quatre-vingt-dix-neuf autres dans le désert pour aller après celle qui est perdue, jusqu'à ce qu'il la retrouve?

La forme interrogative que Jésus donne à sa réponse est un appel à leur propre jugement: «Lequel d'entre vous dans une circonstance infiniment moins importante ne fait pas lui-même ce que vous me reprochez de faire dans une circonstance bien plus grave?»

Une **brebis** égarée n'a ni instinct pour retrouver son chemin, ni griffes ou cornes pour se défendre. Elle est donc la proie du premier ennemi qu'elle rencontre. Voilà ce qui pousse le berger à ne pas prendre son parti de cette perte, et à se livrer à une course fatigante pour retrouver l'animal égaré.

Le **désert** où il laisse les quatre-vingt-dix-neuf autres est tout simplement le pâturage. En Orient, on désigne de ce nom (hébreu: *midbar*) les parties du pays non cultivées, où paît le bétail.

La brebis égarée représente les péagers et les pécheurs qui sont sortis pour diverses raisons des conditions de l'alliance divine. En conséquence, le reste du troupeau ne peut désigner que les Israélites restés extérieurement fidèles à l'observance légale, et au milieu desquels les pharisiens occupent la première place. Jésus fait exactement ce que fait le berger dans la parabole: il s'occupe avec sollicitude des pécheurs qui sont sortis de l'enceinte théocratique, il profite de toutes les occasions pour les ramener à Dieu, il les accueille quand ils s'approchent. Pendant ce temps, il laisse les autres sous la protection de l'alliance divine au sein de laquelle ils trouvent nourriture et bonne garde.

La manière dont Jésus s'identifie ici avec le Berger d'Israël, le Dieu de l'alliance, et unit son mode de faire au sien, est remarquable.

15.5-7 Lorsqu'il l'a retrouvée, il la met avec joie sur ses épaules, 6 et, de retour à la maison, il appelle ses amis et ses voisins, et leur dit: Réjouissez-vous avec moi, car j'ai retrouvé ma brebis qui était perdue. 7 De même, je vous le dis, il y aura plus de joie dans le ciel pour un seul pécheur qui se repent, que pour quatre-vingt-dix-neuf justes qui n'ont pas besoin de repentance.

Chaque trait de ce tableau respire une vive tendresse: la persévérance dans la recherche, la **joie** de retrouver la brebis perdue, les soins pour cet animal fatigué (**sur ses épaules**), le débordement de cette joie sur tous ceux qui l'entourent (**il invite ses amis et ses voisins**). Ce tableau décrit si bien les efforts compatissants de Jésus auprès de ces êtres égarés qui composent le rebut du peuple de Dieu! Quoi de plus touchant, surtout, que cette petite fête à laquelle il convoque *ses amis et ses voisins*! Ce dernier trait est la transition à l'application dans le verset 7.

Pourquoi cette distinction entre **amis** et **voisins**? Ne faut-il pas par les *amis* entendre les apôtres (voir 12.4) qui, avec les anges du ciel (*les voisins*), partagent la joie de leur Maître? On retrouve cette même distinction dans la parabole suivante (*amies et voisines*, v.9).

V.7: le message de Jésus aux pharisiens est clair: « Vous murmurez de ce qui transporte le ciel de joie. À quelle distance êtes-vous donc des sentiments du ciel! »

Qui sont ces **justes qui n'ont pas besoin de repentance**? Les termes de *justes* et de *repentance* doivent être pris dans le sens très extérieur que leur donnent les adversaires de Jésus: des justes, selon la Loi. Cette justice des Israélites fidèles à la Loi n'est pas rien aux yeux de Dieu; mais combien elle est inférieure à cette vie nouvelle rayonnant dans le regard de ces pécheurs qui ont passé par les angoisses de la repentance et par les joies du pardon! À ces mots-là, les pharisiens doivent

comprendre que s'ils n'ont pas besoin de repentance dans le même sens que les péagers, ils ont besoin de changer de cœur, eux qui s'irritent de ce qui réjouit le ciel.⁵⁷

b) La drachme perdue (15.8-10)

15.8-10 Ou quelle femme, si elle a dix drachmes, et qu'elle en perde une, n'allume une lampe, ne balaie la maison, et ne cherche avec soin, jusqu'à ce qu'elle la retrouve? 9 Lorsqu'elle l'a retrouvée, elle appelle ses amies et ses voisines, et dit: Réjouissez-vous avec moi, car j'ai retrouvé la drachme que j'avais perdue. 10 De même, je vous le dis, il y a de la joie devant les anges de Dieu pour un seul pécheur qui se repent.

D'après Mt 20.2, la journée d'un homme se paie un denier, dix centimes de moins qu'une **drachme**. La substitution de **dix** à cent (parabole précédente) rend la perte infiniment plus sensible dans ce second exemple. La femme se livre à des recherches minutieuses et persévérantes pour rechercher la drachme perdue. **Allumer une lampe, balayer la maison, chercher avec soin**, voilà l'image du travail divin qu'accomplit Jésus, poursuivant les pécheurs les plus dégradés et les plus méprisés de la théocratie, faisant briller à leurs yeux la lumière de la vérité et de la grâce, et cela avec une persévérance infatigable (*jusqu'à ce que*).

Ici, la femme n'agit pas par pitié pour l'objet perdu, mais par intérêt. Mais dans ce cas, Jésus ne diminue-t-il pas la grandeur

⁵⁷ Meynet (p.633): « Les pharisiens et les scribes, qui se croient *justes* et pensent n'avoir *pas besoin de se repentir* (7d), refusent de frayer avec les publicains et les pécheurs (2), de crainte de se souiller à leur contact. Alors, les rôles s'inversent: se tenant éloignés des repentis, c'est de Jésus que s'éloignent les soi-disant justes, ils se séparent du Bon Pasteur, ils se perdent. Ce sont eux les vrais pécheurs, puisqu'ils refusent l'appel du Seigneur ». « Refuser de se réjouir avec Jésus, de partager la joie du pardon donné et reçu, c'est mépriser la joie du ciel, c'est murmurer contre Dieu ».

de l'amour divin en lui assignant par cette image un but intéressé? C'est tout le contraire! Il nous découvre par là un côté de cet amour que nous n'aurions osé soupçonner: le prix que l'homme a pour Dieu lui-même. Dieu, en faisant l'homme à son image, l'a destiné, comme cette femme a destiné sa drachme, à quelque usage important pour lui. Le pécheur n'est donc pas seulement un être dont il a pitié; c'est un être dont il a *besoin*. Ce côté de l'amour divin n'est-il pas plus touchant encore que l'autre, s'il est possible? Voilà la nuance qui distingue ces deux paraboles.

Notons encore quelques différences entre les deux paraboles: dans la première, la brebis s'est égarée, dans la seconde, c'est la femme qui a perdu la drachme; la première sous-entend la détresse de la brebis, la seconde porte l'attention sur la désolation de la femme.

Il y a de la joie devant les anges de Dieu: cette joie peut être celle des anges ou celle de Dieu lui-même, dont les anges sont les témoins. Le premier sens est plus naturel.

c) Le fils prodigue⁵⁸ (15.11-32)

Cette parabole comprend deux tableaux: celui du fils cadet (v.11-24) et celui du fils aîné (v.25-32).

Le premier tableau se compose de cinq scènes: le *départ* (v.11-13), la *misère* (v.14-16), les *regrets* (v.17-19), le *retour* (v.20-21), la *réhabilitation* (v.22-24).

Le fils cadet.

15.11-13 Il dit encore: Un homme avait deux fils. 12 Le plus jeune dit à son père: Mon père, donne-moi la part de bien qui doit me revenir. Et le père

⁵⁸ Meynet donne à cette parabole un titre qui semble plus approprié: *les deux fils perdus*. En effet, cette parabole s'adresse autant, si ce n'est pas plus, aux pharisiens (le fils aîné) qu'aux publicains et gens de mauvaise vie (le fils cadet). Les deux fils se sont perdus, mais d'une manière différente.

leur partagea son bien. 13 Peu de jours après, le plus jeune fils, ayant tout ramassé, partit pour un pays éloigné, où il dissipa son bien en vivant dans la débauche.

Jésus n'emploie plus la forme interrogative; il n'y a plus ici appel au jugement naturel. C'est un vrai récit, une révélation directe des pensées de Dieu à l'égard de l'homme pécheur.

Le **père** et les **deux fils** représentent toute la famille théocratique. Le fils aîné, en tant que représentant naturel de la famille, est attaché plus profondément que le cadet au sol du foyer domestique; en lui Jésus personnifie les conservateurs israélites, irréprochables selon leur interprétation de la Loi, spécialement les pharisiens. Le lien du cadet avec la race est moins étroit; il est par conséquent plus accessible à la tentation de rompre avec elle; c'est l'image de ceux qui ont renoncé à la légalité juive, des péagers et gens aux mœurs déréglées.

V.12: selon De 21.17, l'aîné doit recevoir une double part de l'héritage; le cadet demande donc au père, en anticipant le partage, de lui remettre en argent l'équivalent du tiers.

Le père leur partagea son bien:⁵⁹ il donne au cadet ce qui lui revient, en argent; le domaine reste jusqu'à la mort du père propriété indivise du père et du fils aîné.⁶⁰

⁵⁹Dans ce verset 12, le texte français traduit ici par bien deux mots grecs différents: « Mon père, donne-moi la part de bien (ousia) qui doit me revenir. Et le père leur partagea son bien (bios) ». Ousia désigne les biens, la propriété, les possessions; bios désigne la vie, ce par quoi la vie est assurée, les ressources.

⁶⁰Le texte dit clairement que le père partage son bien entre ses deux fils; il ne se contente pas de donner une part à son fils cadet et rien au fils aîné. On peut donc se poser la question suivante: qu'a reçu le fils aîné? De l'argent comme son frère? Apparemment pas, puisqu'il n'avait pas les moyens de s'acheter de quoi se réjouir avec ses amis. Des terres? Les versets suivants nous montrent que le père en reste le propriétaire et l'administrateur. L'assurance de devenir un jour le propriétaire? Cela arrivera effectivement après le décès du père. Vu ainsi, un tel partage paraît curieux; mais le père en donne la vraie formule (v.31): « Tout ce que j'ai est à toi ». Le fils cadet a reçu une part de l'héritage pour lui tout seul; le fils aîné a reçu deux fois plus: la propriété, les terres, avec la possibilité d'en user... mais avec son père. Manifestement, le fils aîné n'a pas su se prévaloir de son héritage et n'a pas tenu compte de la position que lui donnait son père; dans sa tête, il est resté un serviteur.

V.13: pourquoi le cadet part-il de la maison? Le texte ne le dit pas; mais nous pouvons faire des suppositions: l'air de la maison paternelle l'opprime, il se sent gêné par la présence de son père; puis le monde du dehors l'attire et il veut en jouir. Mais pour réaliser ses désirs, il faut aussi deux choses, la liberté et l'argent. Le père comprend que le moment est venu où ce fils ne peut plus être guéri que par l'expérience, et il le livre à sa volonté propre. C'est le point où en sont arrivés les païens à l'époque du jugement signalé par Paul (Ro 1.24-28). Il vient en effet un moment où Dieu cesse de lutter contre les penchants d'un cœur impur et le livre à lui-même.

En **peu de jours**, le cadet réalise son avoir, et il s'empresse de partir pour un **pays éloigné**. Celui-ci est l'emblème d'un état dans lequel l'âme n'est plus abordée par la pensée de Dieu. La **dissipation** des **biens** représente l'exploitation de la liberté humaine jusqu'aux plus extrêmes limites. C'est bien là le portrait de ces péagers et de ces pécheurs qui ont rejeté, avec la Loi et le culte, Dieu lui-même, et dépensé l'apparente liberté acquise à ce prix au service de leurs passions.

15.14-16 Lorsqu'il eut tout dépensé, une grande famine survint dans ce pays, et il commença à se trouver dans le besoin. 15 Il alla se mettre au service d'un des habitants du pays, qui l'envoya dans ses champs garder les pourceaux. 16 Il aurait bien voulu se rassasier des carouges que mangeaient les pourceaux, mais personne ne lui en donnait.

Au lieu de l'abondance, le dénuement (v.14); au lieu de la liberté, l'esclavage (v.15). Cet homme se retrouve dans le dénuement pour des raisons personnelles (il a **tout dépensé**) et des raisons extérieures, indépendantes de sa volonté (**une grande famine survint**). Lorsque ces deux causes de malheur coïncident, la misère est à son comble. Cet homme commence alors à **se trouver dans le besoin**. Ce mot évoque le vide d'un

cœur qui, après avoir tout sacrifié au plaisir, ne trouve plus en lui et autour de lui que sujets de douleur. Il est difficile de ne pas voir dans la dépendance ignoble où tombe ce jeune juif vis-à-vis d'un maître païen (un pays éloigné) une allusion à la position des péagers travaillant au service du pouvoir romain. Cependant, Jésus veut surtout montrer ici la dépendance dégradante vis-à-vis du monde, à laquelle le pécheur finit toujours par se voir réduit.

Garder les pourceaux est le dernier métier pour un Juif.

Les carouges ⁶¹(*keration*, en grec) sont les fruits du caroubier. Ce fruit est une espèce de fève grossière, au goût douxâtre, employé en Orient pour engraisser les porcs. Le berger n'est même plus rassasié par sa ration quotidienne; il en est réduit à convoiter le légume grossier destiné à l'engraissement des porcs. C'est là l'image frappante du délaissement méprisant où tombe le pécheur auprès du monde même auquel il a sacrifié les sentiments les plus sacrés.

15.17-19 Étant rentré en lui-même, il se dit: Combien de mercenaires chez mon père ont du pain en abondance, et moi, ici, je meurs de faim! 18 Je me lèverai, j'irai vers mon père, et je lui dirai: Mon père, j'ai péché contre le ciel et contre toi, 19 je ne suis plus digne d'être appelé ton fils; traite-moi comme l'un de tes mercenaires.

Ici commence le tableau de la conversion du pécheur. Ce changement moral consiste essentiellement dans le nouveau mode d'appréciation résultant d'une si profonde misère. Le premier pas dans ce changement est le retour à soi. Celui-ci conduit cet homme à faire deux constatations: 1) ce qu'il a fui (la maison paternelle), il le désire maintenant; 2) ce qu'il a recherché (la terre étrangère), il l'a en horreur.

Les **mercenaires**, dont la position lui paraît enviable, ne sont pas même les serviteurs ordinaires de la maison pater-

⁶¹Caroubes, selon le Petit Robert.

nelle. Ce sont des ouvriers à gages, étrangers à la famille. Jésus ne pense-t-il pas ici à ces nombreux prosélytes païens qui se sont attachés au judaïsme, qui ont leur place dans le parvis et peuvent de loin participer au culte, tandis que les péagers et les pécheurs sont généralement privés de ces avantages ?

V.18: de ce changement de sentiments naît une résolution. Elle repose sur un lointain souvenir de la bonté de son père; c'est la première lueur du sentiment de la foi.

J'ai péché contre le ciel: le ciel est le vengeur de tous les sentiments sacrés outragés, en particulier de la piété filiale qui a été foulée aux pieds.

Et contre toi: au moment du départ, le fils, que son père suivait des yeux avec douleur, a bravé ce dernier regard et hardiment tourné le dos.

Le verset 19 montre que le fils n'envisage pas une réhabilitation immédiate et complète. Il est prêt à accepter la position de simple ouvrier étranger, dans cette maison où il a vécu en fils. Mais au moins, il aura de quoi satisfaire sa faim. C'est bien là l'image de ce péager (Lu 18) qui, dans le temple même où il s'est rendu, se tient éloigné et n'ose pas lever sa face vers Dieu.

15.20,21 Et il se leva, et alla vers son père. Comme il était encore loin, son père le vit et fut ému de compassion, il courut se jeter à son cou et le baisa.
21 Le fils lui dit: Mon père, j'ai péché contre le ciel et contre toi, je ne suis plus digne d'être appelé ton fils.

Le fils a pris une résolution, il l'exécute aussitôt: il **se lève et va vers son père**. Il ne reste pas dans une pensée ou un désir; il accomplit un acte, et cet acte change sa vie.

Le **père** n'a pas cessé d'attendre son fils; l'apercevant de loin, il court au-devant de lui. Dieu discerne le plus faible soupir vers le bien qui se fait jour dans un cœur égaré; et dès que ce cœur fait un pas vers lui, il en fait dix à sa rencontre, s'efforçant de lui faire entrevoir quelque chose de son amour.

V.21 : dans la misère, sa confession était un cri de désespoir (v.18, 19), elle est ici le cri de l'amour repentant. Il ne peut aller jusqu'au bout; l'assurance du pardon paternel ne lui permet pas d'achever et de dire: « Traite-moi comme... » ainsi qu'il se l'était proposé.

Ce tableau décrit bien les expériences passées et présentes des péagers et des pécheurs qui écoutent Jésus. Mais quelle émotion encore plus profonde ne ressentent-ils pas en entendant Jésus dévoiler les sentiments et la conduite de Dieu envers eux.

15.22-24 Mais le père dit à ses serviteurs: Apportez vite la plus belle robe, et l'en revêtez; mettez-lui un anneau au doigt, et des souliers aux pieds. 23 Amenez le veau gras, et tuez-le. Mangeons et réjouissons-nous; 24 car mon fils que voici était mort, et il est revenu à la vie; il était perdu, et il est retrouvé. Et ils commencèrent à se réjouir.

Jésus décrit ici la justification du pécheur repentant et croyant, telle qu'elle se réalise en ce moment chez les péagers. Le pardon est à la fois gratuit et complet. Il a pour effet une réhabilitation immédiate, aussi complète que la repentance a été sincère et la foi profonde. Cette réhabilitation dans la position filiale est exprimée ici par la **robe**, l'**anneau**, et les **souliers**. Le père n'offre pas n'importe quelle robe, mais **la plus belle**.⁶² Plus la chute a été profonde, plus le relèvement doit prendre le caractère d'une fête.

L'**anneau** porte le sceau au moyen duquel l'homme libre et maître de ses volontés communique ses ordres. Le jeune homme avait dû vendre le sien.

Les **souliers** sont un signe de richesse; les esclaves marchent nu-pieds.

⁶²Le texte grec peut aussi être traduit par: *la robe la première*. Pour Bovon, ce sens est préférable; dans ce cas, il s'agit de la robe filiale que le père a gardée. Il la fait ressortir de l'armoire où il l'a conservée et la redonne à son fils. En lui rendant la *robe*, l'*anneau* et les *souliers*, le père rétablit son fils cadet dans sa dignité de fils.

V.23: le père demande que l'on amène **le veau gras**; ce n'est pas n'importe quel veau, mais celui que l'on engraisse pour l'avoir prêt en joyeuse occasion. D'après l'ensemble du tableau, il est le symbole de ce qu'il y a de plus excellent dans ce que la grâce divine accorde à l'âme rachetée (Es 60.2).

V.24: les deux propositions parallèles correspondent aux deux aspects sous lesquels le péché a été présenté dans les deux paraboles précédentes: **il était mort** se rapporte à la misère personnelle du pécheur (brebis perdue); **il était perdu**, à sa perte pour Dieu lui-même (drachme perdue). La parabole de l'enfant prodigue réunit en effet ces deux points de vue: le fils était perdu et le père aussi avait perdu quelque chose. Il y a donc joie sous les deux rapports: **revenu à la vie** et **retrouvé**.

Ils commencèrent à se réjouir: la parabole est précisément arrivée au point où en étaient les choses au moment où Jésus a été appelé à la prononcer (v.1): la joie des péagers reçus en grâce, ainsi que celle de Dieu, de Jésus et des anges.

Le fils aîné.

15.25-28 Or, le fils aîné était dans les champs. Lorsqu'il revint et approcha de la maison, il entendit la musique et les danses. 26 Il appela un des serviteurs, et lui demanda ce que c'était. 27 Ce serviteur lui dit: Ton frère est de retour, et, parce qu'il l'a retrouvé en bonne santé, ton père a tué le veau gras. 28 Il se mit en colère, et ne voulut pas entrer. Son père sortit, et le pria d'entrer.

Tandis que toute la maison est en fête, le fils aîné est au travail (**dans les champs**).

V.28: le fils aîné ne se sent pas *chez lui* dans cette maison; au lieu d'y rentrer, il appelle un serviteur. Celui-ci reprend les mots du père, mais sans son appréciation morale: «Il est revenu **en bonne santé**».

Ce refus d'entrer peint admirablement le mécontentement des pharisiens qui ne veulent rien avoir de commun avec ces pécheurs, pas même une part dans la joie du salut qui leur est accordé.

Cette démarche du père qui sort au-devant de son fils et l'invite à entrer, se réalise dans cet entretien même entre Jésus et ses auditeurs pharisiens; car ce Jésus qui leur parle, c'est le Dieu du salut qui les prie instamment d'entrer dans son plan de miséricorde et de pardon.

15.29-32 Mais il répondit à son père: Voici, il y a tant d'années que je te sers, sans avoir jamais transgressé tes ordres, et jamais tu ne m'as donné un chevreau pour que je me réjouisse avec mes amis. ³⁰ Et quand ton fils est arrivé, celui qui a mangé ton bien avec des prostituées, c'est pour lui que tu as tué le veau gras! ³¹ Mon enfant, lui dit le père, tu es toujours avec moi, et tout ce que j'ai est à toi; ³² mais il fallait bien s'égayer et se réjouir, parce que ton frère que voici était mort et qu'il est revenu à la vie, parce qu'il était perdu et qu'il est retrouvé.

La réponse du fils à l'invitation de son père renferme deux accusations contre le père: l'une porte sur sa manière d'agir envers lui (v.29) et l'autre sur sa conduite à l'égard de son fils cadet (v.30). Ce contraste doit, selon lui, mettre en plein jour la partialité injuste de son père. La satisfaction naïve et aveugle de soi-même, qui fait le fond du pharisaïsme, ne saurait mieux être dépeinte que par ces mots: «Je n'ai **jamais transgressé tes ordres**», et la position servile et mercenaire du Juif légaliste dans la théocratie, que par ceux-ci: «**Il y a tant d'années que je te sers**». Il ne se considère pas comme un fils, mais comme un serviteur, et son travail, accompli péniblement, mérite donc un salaire. Il ne connaît pas les douceurs du travail qui procède du libre amour. De plus, il est scanda-

lisé et indigné de voir la joie du pécheur réconcilié. Ce **chevreau**,⁶³ qu'il aurait voulu manger **avec** ses **amis**, ce serait un jour de relâche et une joie cordiale au milieu de cette carrière d'observance servile. Mais respire-t-on jamais librement sous la Loi? Faire, faire toujours, faire pour ne pas compromettre sa récompense, voilà bien dans la bouche du fils aîné le tableau de l'homme légaliste, du pharisien.

V.30: à ce dur et incessant travail, il oppose la vie commode et voluptueuse de son frère. Pour ce préféré, d'abord toutes les joies du péché, puis toutes les douceurs du salut! C'est de l'injustice: toute peine dans sa propre vie, tout plaisir dans celle de son frère! La vraie justice consisterait à donner à lui, le fils aîné, la récompense et au frère cadet le châtiment. En renversant ce rapport, le père a mis, toujours dans la pensée du fils aîné, au jour sa préférence pour le pécheur, et sa sympathie pour le péché.

En disant «**ton fils**» au lieu de «mon frère», l'aîné fait ressortir à la fois la partialité de son père et sa propre aversion pour son frère. Cette expression amère est la critique la plus mordante de l'état d'âme où l'on remplit le devoir tout en le détestant, et où, en ne commettant pas le mal, on en a soif.

V.31: la réponse du père s'adapte aux deux accusations du fils. Le verset 31 répond à celle du verset 29; et le verset 32 à celle du verset 30.

Mon enfant: ce terme a quelque chose de plus tendre encore que celui de *fils*.

Tout ce que j'ai est à toi: dans la maison paternelle, la vie du fils aurait pu être une fête de tous les jours, pour peu qu'il ait eu un cœur filial répondant au cœur paternel. «Tout était là sous ta main et, en tant que fils, tu pouvais en jouir librement». Etais-ce réellement une position possible pour les Juifs? Oui, certainement! L'Israélite fidèle pouvait jouir déjà des douceurs de la communion divine; les Psaumes en font foi (Ps 23, 63...). L'apôtre Paul présentera certes la Loi comme instrument de condamnation, mais il y verra aussi la grâce (Ro

⁶³Ce chevreau est moins que le veau gras qui a été tué pour le fils cadet!

10.6-8), en raison du pardon garanti par les sacrifices et du secours de l'Esprit Saint assuré à celui qui le demandait (Ps 51.9-14).

Le verset 31 s'explique tout naturellement pourvu qu'on admette que Jésus distingue, tout comme le fera Paul, entre un judaïsme *normal* et le judaïsme *pharisaïque*.

V.32: le verset 31 présentait la fidélité théocratique comme un bonheur, non comme un labeur; le verset 32 fait envisager la vie dans le péché comme un malheur, non comme un plaisir. Il y avait donc réellement lieu de célébrer une fête pour le retour de celui qui venait d'échapper à une si grande misère et de rétablir par son arrivée la vie de famille au complet.

« Ton frère » est la réplique au « ton fils » du frère aîné (v.30). Il cherche à rétablir le lien entre les deux frères.

Ici s'arrête la parabole. Jésus ne raconte pas le parti qu'a pris l'aîné. Pourquoi? Parce que c'est aux pharisiens à décider de ce qu'ils veulent faire: s'ils entrent, à l'appel de Dieu, ou s'ils restent dehors. À eux d'achever la parabole.

6. Deux paraboles sur l'emploi des biens terrestres: l'économe infidèle, le mauvais riche et Lazare (16.1-31)

Ces deux remarquables enseignements sont propres à Luc. Ces deux tableaux sont le pendant l'un de l'autre. L'idée commune est celle de la relation entre l'emploi des biens terrestres et l'avenir de l'homme au-delà de la tombe. L'économe représente le propriétaire qui sait assurer son sort futur par un sage emploi de ces biens passagers; le mauvais riche, celui qui compromet son avenir par la négligence de ce juste emploi.

a) L'économe infidèle (16.1-18)

16.1,2 Jésus dit aussi à ses disciples: Un homme riche avait un économe, qui lui fut dénoncé comme dissipant ses biens. 2 Il l'appela, et lui dit: Qu'est-ce

que j'entends dire de toi? Rends compte de ton administration, car tu ne pourras plus administrer mes biens.

Jésus dit aussi: s'il y a une liaison entre ces paraboles et celles du chapitre 15, elle consiste uniquement en ce que la vie nouvelle qui résulte de la réconciliation avec Dieu est mise ici comme précédemment en parallèle avec la justice pharisaïque et ses vices cachés, là l'orgueil (chapitre 15), ici l'amour de l'argent (chapitre 16). Dans le sermon sur la montagne, Jésus passe directement de l'un de ces péchés à l'autre (Mt 6.18-19). C'est ce qu'il fait de nouveau ici. L'orgueil et l'hypocrisie pharisaïque, qu'il a stigmatisés dans la personne du fils aîné, marchent ordinairement de pair avec la dureté hautaine qui est le caractère du mauvais riche; de même que le cœur brisé par les expériences de la foi est naturellement disposé à la libéralité, représentée ici par l'économe infidèle.

Dans ce tableau, comme dans quelques autres, Jésus se sert de l'exemple des injustes pour stimuler le zèle des croyants. En effet, au milieu d'une conduite moralement blâmable, les méchants déploient souvent des qualités d'activité, de prudence, de persévérance, qui sont propres à humilier et à encourager les justes. La parabole de l'économe infidèle est le chef d'œuvre de ce genre d'enseignement.

L'homme riche représente le Maître du monde, le propriétaire universel, dont Jésus est ici-bas le représentant. Le maître de la parabole est donc, dans le domaine du siècle présent où nous place cette scène, ce qu'est Dieu ou Jésus dans l'ordre de choses supérieur auquel appartiennent les *enfants de lumière* (v.8) ou les *disciples* (v.1). Dieu possède toutes choses: «*L'or et l'argent sont à moi*» (Ag 2.8); «*La terre et tout ce qu'elle contient est à moi*» (Ps 24.1). Dieu est le réel propriétaire de toutes choses; nous ne sommes que des administrateurs, des gérants. Cette notion, grande et simple, détruit le droit humain de propriété vis-à-vis de Dieu et lui donne sa vraie base dans la relation d'homme à homme: chaque homme doit respecter la pro-

priété de son prochain, précisément *parce que* c'est Dieu qui la lui a confiée.

L'économe représente tout propriétaire, ou, comme il serait préférable de le dire, tout administrateur d'un bien quelconque.

L'économe est dénoncé à son maître; le texte ne mentionne pas qui l'a dénoncé. N'est-ce pas une manière de dire que Dieu connaît parfaitement toutes les actions humaines?

Pourquoi est-il dénoncé? Parce qu'il dissipe les biens du maître. S'il avait administré honnêtement les biens de son maître, l'économe aurait pris sur le revenu ce qu'exigeait son entretien et il aurait consacré le surplus au service de son maître et du prochain. Il a agi de manière malhonnête en dissipant ce surplus comme s'il lui appartenait en propre. L'économe s'est fait donc propriétaire.

V.2: le maître n'invite même pas l'économe à se justifier; il le destitue, car la culpabilité de celui-ci est bien établie à ses yeux. Le compte qu'il lui demande est donc l'inventaire de la fortune qui lui a été confiée, pour le transmettre à son successeur.

16.3,4 L'économe dit en lui-même: Que ferai-je, puisque mon maître m'ôte l'administration de ses biens? Travailler à la terre? je ne le puis. Mendier? j'en ai honte. 4 Je sais ce que je ferai, pour qu'il y ait des gens qui me reçoivent dans leurs maisons quand je serai destitué de mon emploi.

L'économe sait qu'il va être renvoyé. Il réfléchit, pèse et rejette les moyens dont il ne veut pas. Finalement, il trouve une solution (*Je sais ce que je ferai*). Il va utiliser encore une dernière fois ses compétences dans l'administration des biens de son maître pour en tirer un autre profit: rétablir de bonnes relations avec les débiteurs de son maître afin d'en bénéficier plus tard. Peut-être aura-t-il besoin d'un abri et trouvera-t-il chez ces nouveaux amis quelqu'un pour le recevoir.

16.5-7 Et, faisant venir chacun des débiteurs de son maître, il dit au premier: Combien dois-tu à mon maître? **6** Cent mesures d'huile, répondit-il. Et il lui dit: Prends ton billet, assieds-toi vite, et écris cinquante. **7** Il dit ensuite à un autre: Et toi, combien dois-tu? Cent mesures de blé, répondit-il. Et il lui dit: Prends ton billet, et écris quatre-vingts.

Les **débiteurs** sont des marchands qui viennent s'approvisionner chez son maître et reçoivent la marchandise à crédit jusqu'à ce qu'il la vendent et puissent en acquitter le prix.

Cent mesures d'huile: le mot *mesure* traduit le terme grec *batos*. Il correspond au terme hébreu *bath*, ou *épha*, d'environ 20 litres (40 litres selon plusieurs commentateurs).

Cent mesures de blé: le terme grec utilisé ici est *koros*. Il équivaut à 10 baths, soit à 200 litres (ou à 400 litres).

La remise de l'économe semble différente entre les deux débiteurs mentionnés, mais en réalité elle équivaut à la même somme d'argent. Ainsi, l'économe ne paraît pas privilégier l'un par rapport à l'autre.

Ecris: l'économe ne demande pas à chaque débiteur de corriger la lettre d'obligation, ruse qu'il serait facile de découvrir, mais de faire un nouveau billet.

16.8 Le maître loua l'économe infidèle de ce qu'il avait agi prudemment. Car les enfants de ce siècle sont plus prudents à l'égard de leurs semblables que ne le sont les enfants de lumière.

Le maître loue l'habileté de l'économe sans toutefois méconnaître sa conduite injuste. L'économe est en effet appelé *infidèle*, ou, dans d'autres traductions, *injuste*, *inique*, *malhonnête* ou *trompeur*. La louange du maître pourrait se paraphraser à peu près comme suit: «C'est vraiment un homme habile! Dommage que son honnêteté n'ait pas égalé son savoir-faire!» L'économe a su profiter du court temps (v.6) durant lequel il pouvait encore disposer des biens de son maître, pour pouvoir

en retirer le bénéfice même quand il n'en disposerait plus.

Jésus compare deux mondes différents: **les enfants de ce siècle** et **les enfants de lumière**. Les enfants de ce siècle sont ceux qui vivent présentement en dehors du royaume de Dieu et les enfants de lumière sont ceux qui sont éclairés par la révélation de la vérité divine. Dans l'un ou l'autre de ces deux mondes chacun vit entouré d'un certain nombre de contemporains, semblables à lui et qui forment *sa génération*. Les *enfants de ce siècle* savent en général, comme cet économe, profiter de tous les moyens pour resserrer dans leur intérêt les liens qui les unissent à leurs contemporains de même trempe. Malheureusement, les *enfants de lumière* sont disposés à négliger cette manière d'agir pleine de prévoyance. Ainsi, au lieu de se servir sans tarder des biens de Dieu pour contracter, avec leurs contemporains qui partagent leur sentiments, des liens d'amour dont ils retireraient un jour le profit, ils en jouissent égoïstement ou les accumulent stupidement, jusqu'à ce qu'ils leur soient ôtés.

Tout en rapprochant le procédé recommandé à l'enfant de lumière de celui de l'économe, cette parabole les distingue profondément en faisant ressortir le contraste entre les deux mondes auxquels ces deux personnages appartiennent.

16.9 Et moi, je vous dis: Faites-vous des amis avec les richesses injustes, pour qu'ils vous reçoivent dans les tabernacles éternels, quand elles viendront à vous manquer.

Et moi, je vous dis: Jésus répond à l'éloge du verset 8 et s'identifie au maître dans la parabole: «Dépêchez-vous de vous faire, avec les biens de Dieu que vous ne détenez plus que pour un peu de temps, des amis personnels qui vous seront liés par la reconnaissance et partageront avec vous leur bien-être, lorsque ces biens auront disparu».

Faites-vous des amis: ceux-ci seront ceux qui auront bénéficié de la générosité du fidèle.

Les richesses injustes : le mot *richesse* traduit ici le mot grec *mamonas*. Ce mot grec est traduit au verset 13 par Mammon. Ce mot n'est pas, comme on l'a dit souvent, le nom d'une divinité orientale, le dieu de l'argent ; il vient du mot *mathmon*, qui vient lui-même de *thaman*, un trésor caché (comparer Ge 43.23) et désigne en syrien et en phénicien l'argent lui-même.

L'adjectif *injuste* traduit le grec *adikos*. C'est le même adjectif qui qualifie l'économe dans la parabole. Il signifie, pour certains commentateurs, que l'acquisition de la fortune est le plus souvent entachée de péché. Il faut y voir autre chose : Jésus a été sans doute souvent choqué par l'espèce de témérité avec laquelle les hommes disent autour de lui : « *Ma fortune, mes terres, ma maison* ». Il sent si fortement la dépendance dans laquelle l'homme se trouve vis-à-vis de Dieu, qu'il voit dans ce sentiment de propriété une usurpation, l'oubli du véritable propriétaire. En disant « *injuste* », Jésus ne condamne pas la propriété *comme telle*. Le péché pour l'homme ne consiste pas à être, en tant que propriétaire terrestre, intendant de Dieu, mais à oublier qu'il est cela et rien que cela.

Pour qu'ils vous reçoivent dans les tabernacles éternels : quel service ces amis peuvent-ils rendre au fidèle ? Le faire entrer dans le séjour éternel ? Non, puisque le fidèle est un disciple, déjà converti. Le texte ne dit pas qu'ils le feront entrer, mais qu'ils l'accueilleront. Cette parole peut aussi suggérer le bienfait rendu au bienfaiteur sous forme de prière, de bénédiction et d'enrichissement spirituels. On peut également se souvenir de ces paroles : « *Celui qui donne au pauvre prête à l'Éternel* » (Pr 19.17) ; « *Ce que vous avez fait à l'un de ces petits, vous me l'avez fait à moi-même* » (Mt 25.40, 45). Jésus, Dieu lui-même, se constituent les débiteurs de celui qui a exercé la miséricorde en leur nom. Quel privilège de s'être acquis de tels amis, à l'heure du grand dépouillement !

Les **tabernacles éternels** (ou tentes) sont empruntés à l'histoire patriarcale. Les tentes d'Abraham et d'Isaac, sous les chênes de Mamré dans la terre de Canaan, sont transportées par la pensée dans cette vie à venir, qui est une Canaan glori-

fiée. Pour la poésie, l'avenir se présente toujours comme le passé idéalisé. Ces mots peuvent faire penser aux *nombreuses demeures* dans la maison du Père (Jn 14.3).

Quand elles viendront à vous manquer: de quel temps Jésus parle-t-il? De la mort, disent certains commentateurs? Cette opinion ne semble pas être confirmée par tous.

16.10-13 Celui qui est fidèle dans les moindres choses l'est aussi dans les grandes, et celui qui est injuste dans les moindres choses l'est aussi dans les grandes. 11 Si donc vous n'avez pas été fidèles dans les richesses injustes, qui vous confiera les véritables? 12 Et si vous n'avez pas été fidèles dans ce qui est à autrui, qui vous donnera ce qui est à vous? 13 Nul serviteur ne peut servir deux maîtres. Car, ou il haïra l'un et aimera l'autre; ou il s'attachera à l'un et méprisera l'autre. Vous ne pouvez servir Dieu et Mammon.

Pour comprendre la relation entre cet enseignement et la parabole de l'économe infidèle, il suffit de se rappeler que ce qui a été présenté comme une infidélité, dans l'image employée par Jésus, ne mérite point ce nom dans la relation de l'homme avec Dieu. En effet, en distribuant à ses frères les biens que Dieu lui a confiés, le disciple de Jésus n'agit point, comme l'intendant, contre la volonté et les intérêts de son maître. Au contraire, quand le fidèle prend sur le bien que Dieu lui a confié, afin de le donner à autrui, il agit en parfaite conformité avec les intentions de ce divin propriétaire. Ainsi, l'infidélité apparente se transforme en réelle fidélité. Et c'est à ce point de vue vrai que le Seigneur se replace maintenant.

L'idée de *fidélité* se rapporte plutôt à la relation avec Dieu; celle de l'*injustice*, à la relation avec les hommes.

Dans les versets 11 et 12, Jésus tire la conséquence de l'expérience formulée au verset 10: le chrétien qui, par la bienfai-

sance, n'aura pas été fidèle (selon Dieu) dans l'administration des biens terrestres (*les moindres choses*), ne pourra être mis en possession des biens d'un ordre supérieur. Car il a prouvé par son infidélité dans l'emploi des biens de moindre valeur qui lui avaient été confiés, qu'il serait incapable d'en administrer utilement de plus excellents (*les richesses véritables*), en les faisant servir à l'accomplissement de la volonté de Dieu et au bien de ses frères.

Les richesses injustes... véritables: Jésus oppose les richesses véritables aux richesses injustes. À cause de cela, certains commentateurs traduisent l'adjectif *adikos* par *trompeur* ou *passager*. Cette traduction semble arbitraire car on ne peut citer d'exemple valable dans ce sens.

Les richesses véritables répondent à l'idée du Bien, qui est et reste invariablement ce qu'il est, tandis que les richesses injustes peuvent changer de caractère et devenir un mal, comme lorsque l'homme en fait sa propriété. Les richesses véritables, inaltérables, sont Dieu lui-même et les biens célestes qu'il prépare à l'âme humaine. Or, à celui qui ne s'est pas montré fidèle dans l'emploi des biens terrestres, ce bien suprême ne saurait être donné.

Remarquons les changements de temps dans les verbes au verset 11: si *vous n'avez pas été* fidèles... qui vous *confiera* les véritables. Cela fait naturellement penser à l'opposition entre la vie présente et la vie future. C'est ce qui résulte aussi de la relation entre cette parole et celle du verset 9. Jésus ne veut pas dire que l'abondance des dons spirituels accordés ici-bas à un croyant est proportionnée au bon emploi qu'il fait de son argent; il pense à la relation entre cet emploi de l'argent et la richesse des dons divins dans le royaume futur. Comparer les paraboles des talents (Mt 25.14-29) et des mines (Lu 19.12-26).

V.12: Ce qui est à autrui: cette expression ne peut désigner dans ce contexte que les biens terrestres. Ce sens ressort avec évidence de la parabole précédente qui repose précisément sur cette idée: les biens terrestres ne sont pas les nôtres, mais ceux *d'autrui*, c'est-à-dire ceux du seul et unique proprié-

taire réel de toutes choses.

Ce qui est à vous : ce sont les biens spirituels qui viennent aussi de Dieu, sans doute, mais qui pourtant sont *nôtres* en ce qu'ils répondent à notre vraie nature spirituelle, en ce qu'ils s'identifient avec notre personne elle-même. Les biens terrestres, eux, resteront toujours quelque chose d'extérieur pour nous. Jésus l'a dit: il y a un bien *qui a été préparé pour nous dès la fondation du monde* (Mt 25.34) et pour lequel nous avons été préparés nous-mêmes par le fait de notre création (Ge 2.7), le *royaume divin*, tandis que l'argent n'est lié à nous qu'accidentellement et extérieurement.

De l'usage fidèle ou infidèle, juste ou injuste, conforme ou contraire à la volonté de Dieu que fait ici-bas le croyant de ses biens terrestres dépend l'avenir de son véritable patrimoine dans la vie à venir. Ce patrimoine lui sera-t-il confié ou au contraire refusé? Un père riche, avant de livrer à son fils le plus précieux de l'héritage qu'il lui réserve, le met à l'épreuve en lui confiant un domaine de moindre valeur; de la même manière, Dieu ne craint pas d'exposer les biens terrestres à toutes les chances de notre infidélité. Ainsi, l'emploi que nous faisons sur terre de ces biens de mince valeur démontre notre aptitude à la gestion de notre fortune éternelle et notre capacité de la posséder. Il y a là une admirable conception du but de la vie terrestre et même de l'existence de la matière.

V.13 : l'économe avait deux maîtres, dont il ne pouvait concilier le service: le propriétaire de la fortune qui lui était confiée et le mammon dont il était l'adorateur. L'amour du second lui faisait haïr le premier, tandis que l'attachement à celui-ci lui aurait inspiré un généreux mépris de l'autre.

Remarquons que le couple *haïr-aimer* est plus fort que le couple *mépriser-s'attacher à*. On peut paraphraser ce verset ainsi: «Il haïra l'un et aimera l'autre; ou du moins, il s'attachera à l'un et négligera le service de l'autre».⁶⁴

Dans la parabole du mauvais riche (19-31), on trouve deux idées: la condamnation des pharisiens et la permanence de la Loi. Elles sont mises en action, l'une dans la damnation du

mauvais riche, ce fidèle pharisien, l'autre dans la parole d'Abraham par laquelle il fait ressortir l'impérissable valeur de la Loi et des prophètes.

16.14,15 Les pharisiens, qui étaient avares, écoutaient aussi tout cela, et ils se moquaient de lui. 15 Jésus leur dit: Vous, vous cherchez à paraître justes devant les hommes, mais Dieu connaît vos cœurs; car ce qui est élevé parmi les hommes est une abomination devant Dieu.

V.14: Ce discours de Jésus tombe à point pour ces pharisiens qui sont de zélés adorateurs de Mammon.⁶⁵ L'avertissement précédent sur l'argent s'adressait aux *disciples*, mais les pharisiens l'ont aussi entendu. Et ils ricanent; d'autant plus que la Loi considérait la richesse comme un signe de la bénédiction divine. Ils voient également la pauvreté de Jésus et de ses disciples: «Il est facile de parler de l'argent avec dédain... quand on en est privé».

V.15: la réponse de Jésus, ainsi que la parabole qui suivra, est destinée à détruire cette sécurité railleuse. L'idée est la suivante: «Dieu vous connaît... et ce qui le prouve, c'est qu'il ne ressent que de l'horreur là où les hommes vous admirent». L'admiration humaine fait de celui qui en est l'objet, s'il accepte cet hommage qui lui est rendu, un objet d'abomination. Car toute glorification de l'homme repose sur le mensonge.

⁶⁴ Meynet écrit ceci: « Don de Dieu ou des hommes, les richesses sont une bonne chose. Fruit de la rapine ou du vol, dérobées au prochain, elles sont bien évidemment mauvaises. Mais il n'est pas nécessaire qu'elles soient mal acquises pour être perverses. Il suffit qu'elles ne soient pas considérées comme ce qu'elles sont réellement, un don ». Un don de Dieu, un don à faire aux autres, à ceux qui n'en ont pas, aux pauvres, avec générosité. « La seule manière objective de savoir si les richesses sont pour nous un don de Dieu est de les partager ». Celui qui s'y attache et met sa confiance en elles au lieu de la mettre en Dieu, devient idolâtre et adultère. Il abandonne Dieu pour adorer un autre dieu, Mammon; il abandonne Dieu pour une idole.

16.16-18 La loi et les prophètes ont subsisté jusqu'à Jean; depuis lors, le royaume de Dieu est annoncé, et chacun use de violence pour y entrer. 17 Il est plus facile que le ciel et la terre passent, qu'il ne l'est qu'un seul trait de lettre de la loi vienne à tomber. 18 Quiconque répudie sa femme et en épouse une autre commet un adultère, et quiconque épouse une femme répudiée par son mari commet un adultère.

V.16: la préparation au règne de Dieu est arrivée à son terme avec le ministère de Jean-Baptiste; une nouvelle ère a commencé, celle de la grâce divine, qui invite tous les pécheurs à entrer dans ce nouveau règne. La Loi et les prophètes ont fait place à l'appel de la grâce divine qui invite tous les pécheurs à entrer dans le royaume de Dieu.

Chacun use de violence pour y entrer: le verbe grec *biazo*, dans le contexte, doit être pris dans le sens passif: «Tous sont

⁶⁵Pourquoi les pharisiens dont on connaît l'attachement à la Loi sont-ils tout à coup présentés comme des amis de l'argent? Meynet (p.652) répond ceci: «C'est que l'amour déréglé et perversi de l'un comme de l'autre procède de la même attitude fondamentale, de la même racine. À travers leur rapport à la Loi et à l'argent, c'est leur rapport à Dieu et au prochain qui se manifeste faussé. Indissociablement, c'est leur relation à l'autre qui est révélée dans sa perversité. De même que les deux tables du Décalogue, celle qui commande le rapport à Dieu et celle qui ordonne la relation avec le prochain, sont inséparables, de même la perversion de l'une entraîne inexorablement celle de l'autre: dans leur adoration de la Loi ils font comme si Dieu n'existait pas; dans leur adoration de Mammon ils se conduisent comme si le prochain n'existait pas. La même idolâtrie les conduit à se moquer de Dieu comme ils se moquent de l'homme. En se moquant de Jésus (14b), ils se moquent de l'un comme de l'autre.»

Dans les deux cas, le moyen est transformé en but:

- La *Loi* a été donnée comme garde-fou des relations entre les hommes et Dieu, et entre les hommes eux-mêmes; mais l'essentiel, c'est la relation, et la Loi n'est qu'un moyen. Lorsque ce moyen est transformé en but, la relation est détruite.

- De même, l'*argent* est une bonne chose; c'est un moyen d'échange entre les hommes, et, comme nous l'avons vu (16.9), la générosité des plus riches envers les plus pauvres permet un rééquilibrage des richesses et crée des amitiés durables. Mais lorsque l'argent devient un but en soi, toute cette dimension de relation avec autrui est détruite.

fortement pressés d'entrer». La plupart des commentateurs le prennent dans le sens moyen: «Chacun s'y rue, en quelque sorte; c'est comme une foule qui se presse pour entrer par cette porte maintenant ouverte». Mais ne serait-ce pas trop dire? Ce *tous* ne renfermerait-il pas une forte exagération? La notion de pressante invitation ne se rattache-t-elle pas plus naturellement à l'annonce de la bonne nouvelle du royaume? Le royaume de Dieu est annoncé, ouvert, et chacun est ainsi solennellement invité à y entrer.⁶⁶

V.17: Néanmoins, la valeur de la Loi n'est pas abolie pour cela. Le rôle de la Loi est permanent. Elle doit conduire l'homme à la repentance et par là à la foi en l'Évangile, et c'est elle qui jugera.

Un seul trait de lettre: le moindre élément de sainteté divine que contient la Loi a plus de réalité et de durée que tout l'univers visible. Si donc l'Évangile remplace la Loi, ce ne pourra être qu'en l'accomplissant et par conséquent en la maintenant dans son contenu essentiel.

V.18: Jésus donne ici cet exemple pour montrer que dans la nouvelle ère qu'il instaure la Loi sera plus sévèrement appliquée que dans l'ancienne. Moïse, dans le Deutéronome (voir Mt 19.3 et suivants; Mc 10.2 et suivants), a autorisé le divorce, en se bornant à le limiter par quelques mesures restrictives. Il a ainsi abandonné momentanément la rigueur du principe du mariage, tel qu'il était proclamé en Ge 2. Ici, Jésus rétablit dans sa pureté l'ordre de choses divinement voulu. D'après le Talmud (*Gittin*, 9.10), Hillel, le grand-père de Gamaliel, enseignait qu'un mari a le droit de congédier sa femme quand elle lui a brûlé son dîner. On comprend qu'en face de telles altérations Jésus sente le besoin d'affirmer le maintien de l'obligation morale, telle qu'elle est renfermée dans la Loi divine.

Il manque une liaison entre le verset 17 et le verset 18. Cela peut s'expliquer par le caractère fragmentaire du compte-rendu que possédait Luc sur les circonstances de cette époque.

⁶⁶Voir note de 13.24

L'évangéliste s'est borné à le reproduire sans se permettre de combler de son propre chef les lacunes qu'il présentait.

À ces mots du verset 15: «Ce qui est élevé parmi les hommes» répond le tableau de la vie somptueuse et brillante du riche. À l'expression: «Est une abomination devant Dieu» répond le tableau de son châtiment dans le séjour des morts. À la déclaration du verset 17 sur la permanence de la Loi, la réponse d'Abraham: «Ils ont Moïse et les prophètes». La parabole du mauvais riche est le pendant de celle de l'économe infidèle; il manque précisément au premier la qualité qui a été louée chez le second: la prévision de l'avenir et le soin de s'y préparer. On pourrait y rajouter: par le sage emploi des biens terrestres.

b) Le mauvais riche et Lazare (16.19-31)

Deux scènes, qui correspondent trop exactement l'une à l'autre pour que cette corrélation ne soit pas l'idée même de la parabole. L'une se passe sur la terre (v.19-22), l'autre dans l'Hadès (v.23-31).

16.19 Il y avait un homme riche, qui était vêtu de pourpre et de fin lin, et qui chaque jour menait joyeuse et brillante vie.

Un homme riche: il est caractérisé par ses beaux vêtements et ses festins journaliers. Le *porphura* désigne le vêtement de dessus, en laine, teint en **pourpre**; le *bussos* est le vêtement de dessous, une tunique de byssus, espèce de **fin lin** égyptien. On reconnaît à ces traits la vie des riches pharisiens du temps de Jésus (voir 20.46-47).

16.20,21 Un pauvre, nommé Lazare, était couché à sa porte, couvert d'ulcères, ²¹ et désireux de se ras-

sasier des miettes qui tombaient de la table du riche; et même les chiens venaient encore lécher ses ulcères.

Un pauvre... était couché à sa porte: un pauvre a été jeté, déposé négligemment, comme si on avait cherché à se débarrasser de lui, en le remettant à la compassion du riche et de ceux qui fréquentent sa maison. La porte est le portail donnant sur la vaste cour qui forme le devant d'une grande maison.

Lazare: dans aucune autre parabole Jésus n'a donné de nom à l'un de ses personnages. L'explication se trouve sans doute dans le sens de ce nom: il provient d'un nom hébreu *Eléazar*, abrégé dans le Talmud en *Léazar*, et qui signifie: Dieu est mon aide. Par ce nom, Jésus fait de cet homme le représentant des Juifs indigents et pieux, qui comme ceux de l'Ancien Testament, supportent leur état de misère dans le calme de la confiance en Dieu, leur unique soutien.

Le verset 21 est le pendant du verset 20. La nudité du pauvre est opposée à l'habillement luxueux du riche; le manque de nourriture et les miettes désirées, aux festins de l'autre. La nudité du pauvre est supposée par la description des chiens qui viennent lécher ses ulcères. Les chiens ne sont jamais présentés dans la Bible, ni en général chez les Orientaux, sous un jour favorable.

16.22 Le pauvre mourut, et il fut porté par les anges dans le sein d'Abraham. Le riche mourut aussi, et il fut enseveli.

Lazare meurt le premier, épuisé par les privations et les souffrances. L'inhumation de Lazare n'est pas mentionnée, probablement parce qu'elle a eu lieu sans cérémonie ou peut-être même que le corps a été jeté à la voirie. À l'instant même, Lazare trouve dans le monde céleste la sympathie active qui lui a été refusée ici-bas.

Dans la théologie rabbinique, les anges ont charge de recueillir les âmes des Israélites fidèles et de les transporter

dans leur lieu de repos. Ce lieu est appelé par Jésus **le sein d'Abraham**, expression aussi utilisée par les rabbins. Cette image évoque la communion intime (voir Jn 1.18: «Le Fils qui est dans le sein du Père»). Abraham, père des croyants, est représenté comme présidant au rassemblement graduel de ses enfants, les fidèles de l'ancienne alliance qui arrivent dans l'autre vie, de même que nous nous représentons Jésus recueillant dans son sein les fidèles de la nouvelle alliance (Jn 14.3).

Le sein d'Abraham a souvent été confondu par les commentateurs avec le *ciel*, ou le *paradis* ou encore un lieu *sous le trône*. Qu'en est-il? Le *sein d'Abraham* désigne cette partie de l'Hadès ou du Schéol (le séjour des morts) où étaient recueillis les justes de l'ancienne alliance, tandis que le riche se trouverait dans l'autre partie du même séjour, réservée à ceux qui ont mérité le châtiment divin. Quand il est dit dans les Écritures que les patriarches ont été recueillis *vers leurs pères*, il est certain, d'après toute l'intuition scripturaire, qu'il est fait mention du Schéol. Le récit de l'apparition de Samuel qui *monte de la terre* (1 S 28.11-19) ne permet pas d'objecter sur ce point. Dans notre récit, le séjour d'Abraham et celui du riche appartiennent au même domaine, puisqu'ils ne sont séparés que par un gouffre profond.

Jamais le *ciel* ne serait appelé par Jésus le sein d'Abraham. Car ce dernier terme désigne un lieu où Abraham occupe la place centrale, ce qui ne s'applique pas au ciel.

Le *paradis*, dont parle Jésus au brigand sur la croix, n'est pas non plus le ciel. Car Jésus dit, même après sa résurrection: «Je ne suis pas encore monté vers mon Père» (Jn 20.17). Il doit donc être placé dans l'Hadès. Il en est évidemment autrement du *paradis* mentionné par Paul (2 Co 12.4) et l'Apocalypse (Ap 2.7). À ce moment-là, la glorification de Jésus a apporté à l'état des choses dans la vie supérieure des changements que nous ne saurions mesurer.

Quelle faute a donc commise le **riche**? Ce n'est pas celle d'avoir de la richesse; sa faute est d'avoir laissé mourir ce pauvre Lazare devant sa porte, sans en avoir pris soin. Il y a dans

notre société un contraste entre le plus et le moins, soit sous le rapport de la fortune, soit sous celui de la force, ou de l'instruction, ou de la piété même. Ce contraste n'est permis et voulu de Dieu qu'en vue de sa neutralisation par l'activité libre de l'homme. C'est une tâche proposée d'en haut : réparer les inégalités afin de former sur cette terre des liens d'amour ; alors ceux-ci deviendront notre trésor au ciel (12.33-34). Négliger cette occasion providentiellement offerte, c'est se préparer à soi-même un contraste analogue dans l'autre vie, contraste qui ne pourra pas plus être adouci pour nous que nous n'avons nous-mêmes adouci celui d'ici-bas.

Lazare est bien accueilli dans le sein d'Abraham, non pas parce qu'il est pauvre, mais parce qu'il s'est abandonné humblement à la volonté de l'Éternel. C'est le nom de Lazare qui nous le signale.

Le riche n'est pas accueilli dans le sein d'Abraham, non pas parce qu'il est riche, mais parce qu'il ne s'est pas préoccupé du pauvre Lazare, abandonné devant sa porte.

16.23,24 Dans le séjour des morts, il leva les yeux ; et, tandis qu'il était en proie aux tourments, il vit de loin Abraham, et Lazare dans son sein. 24 Il s'écria : Père Abraham, aie pitié de moi, et envoie Lazare, pour qu'il trempe le bout de son doigt dans l'eau et me rafraîchisse la langue ; car je souffre cruellement dans cette flamme.

V.23 : le séjour des morts : *hades*, en grec, ou *schéol*, en hébreu. Il s'oppose à la terre des vivants. Le terme « séjour des morts » ne fait pas de distinction entre les divers domaines qu'il peut renfermer.

Abraham : dans Jn 8.56, Jésus parle d'Abraham sans image.

Son sein : ce mot est ici au pluriel, alors qu'il était au singulier au verset 22. Il désigne la plénitude. Il s'agit de tout un lieu où une compagnie est réunie.

Père Abraham: les rabbins pensent que tout circoncis est sauvé; être circoncis équivaut à être fils d'Abraham. On peut imaginer la déconvenue des pharisiens en entendant ce dialogue, eux qui se disent fils d'Abraham.

V.24: par cette prière, le riche montre qu'il commence à découvrir, ce qu'il n'a jamais fait lorsqu'il était sur terre, que celui qui est dans l'abondance peut aider celui qui est dans la misère.⁶⁷

La goutte d'eau qui tombe de ce doigt trempé répond à ces miettes vainement désirées au verset 21.

Cette flamme: voir Mc 9.43-49.

16.25,26 Abraham répondit: Mon enfant, souviens-toi que tu as reçu tes biens pendant ta vie, et que Lazare a eu les maux pendant la sienne; maintenant il est ici consolé, et toi, tu souffres. 26 D'ailleurs, il y a entre nous et vous un grand abîme, afin que ceux qui voudraient passer d'ici vers vous, ou de là vers nous, ne puissent le faire.

Mon enfant: Abraham reconnaît bien la réalité de l'état civil du riche, et pourtant ce dernier reste la proie de la géhenne!

Souviens-toi: c'est le mot central de la parabole; il forme le lien entre les deux scènes, celle de la terre et celle du séjour des morts.

La réponse d'Abraham semble exprimer l'idée que l'un est damné en raison de sa richesse sur terre et l'autre sauvé en vertu de sa pauvreté ici-bas. Mais *être consolé* n'équivaut pas à *être sauvé*, et *être tourmenté* n'équivaut pas à *être damné*. L'état définitif de perdition ou de salut suppose non seulement la venue du Christ sur la terre, mais encore la connaissance donnée au pécheur de son œuvre rédemptrice (1 Pi 4.6). Ces conditions n'existent ni dans la position supposée du riche, ni

⁶⁷Néanmoins, il ne pense qu'à ses propres besoins et traite encore Lazare comme un serviteur et non comme un frère.

même dans celle du pauvre. Ce verset se rapporte donc à deux états qui appartiennent encore à la période éducative et provisoire pour tous les deux.⁶⁸

16.27-29 Le riche dit: Je te prie donc, père Abraham, d'envoyer Lazare dans la maison de mon père; 28 car j'ai cinq frères. C'est pour qu'il leur atteste ces choses, afin qu'ils ne viennent pas aussi dans ce lieu de tourments. 29 Abraham répondit: Ils ont Moïse et les prophètes; qu'ils les écoutent.

Ne pouvant rien obtenir pour son propre soulagement, le riche pense aux vivants auxquels il s'intéresse; car il n'est point encore privé de toute affection naturelle.

Les **cinq frères** représentent vraisemblablement les riches pharisiens qui vivent encore ici-bas dans la position privilégiée et brillante qui était auparavant celle du riche. C'est là tout simplement l'idée renfermée dans cette image de la parenté. Remarquons qu'il ne pense pas aux pauvres qui vivent sur la terre.

Père Abraham: avec le *père* du verset 27, ces mots expriment la confiance pharisaïque en la filiation charnelle.

Qu'il leur atteste ces choses: le verbe *attester* (*diamarturo-mai*, en grec) ne signifie pas seulement déclarer, mais attester énergiquement de manière à faire pénétrer la vérité à travers (*dia*) les enveloppes d'une conscience endurcie. Jésus fait allusion à cette soif de manifestations miraculeuses qu'il ne cesse de rencontrer chez ses adversaires, et qu'il refuse de satisfaire.

⁶⁸ Godet a ici une interprétation assez particulière des moyens éducatifs que Dieu utilise envers les hommes. Voici ce qu'il dit: « Le moyen extérieur par lequel Dieu a travaillé à amener à lui le riche a été le bien-être, qui devait l'attirer par la reconnaissance; le moyen dont il a usé avec Lazare a été au contraire la souffrance, qui devait produire en lui l'humiliation. Il est juste que Dieu emploie maintenant dans une autre existence le procédé inverse. Tandis que la bonté adoucira chez l'un les blessures faites à son cœur par la voie de la sévérité, la sainteté atteindra de ses coups terribles le cœur ingrat de l'autre et travaillera à le briser; tout cela en vue du jour où le plein salut leur sera offert à l'un et à l'autre. » Godet suppose donc la possibilité d'évoluer encore dans le séjour des morts.

De telles exigences accusent d'insuffisance les moyens réguliers de repentance que Dieu a institués en Israël.

Par cette prière, le riche cherche à s'excuser lui-même, en faisant entendre que, s'il avait été suffisamment averti, il ne serait pas là où il est maintenant.

Il est manifeste que dans la pensée de Jésus le jugement du riche, décrit ici, a lieu immédiatement après sa mort, puisque ses frères vivent encore. Jésus admet donc un jugement provisoire après la mort; mais il distingue ce jugement du jugement final et universel.

V.29: Jésus oppose à la lecture superficielle et à l'étude scolastique des Écritures en Israël, la lecture et la méditation sérieuse qui conduit l'homme à la repentance, et par elle à la foi et au salut; comparer Jn 5.38-39, Ro 2.13.

16.30,31 Et il dit: Non, père Abraham, mais si quelqu'un des morts va vers eux, ils se repentiront. 31 Et Abraham lui dit: S'ils n'écoutent pas Moïse et les prophètes, ils ne se laisseront pas persuader quand même quelqu'un des morts ressusciterait.

Non, père Abraham: le riche se permet de reprendre Abraham! S'il ne s'est pas repenti à temps, c'est que Dieu n'a pas employé le bon moyen!

Ils se repentiront: par ces mots, le riche avoue que ce qui l'a perdu, ce n'est pas la richesse, mais bien son manque de repentance.

V.31: illusion! répond Jésus par la bouche d'Abraham. Si un homme, dont la conscience n'a pas été réveillée par la Loi, voyait un mort ressuscité lui parler, il en serait certainement frappé, mais il ne se repentirait pas davantage.⁶⁹

⁶⁹ Meynet fait un parallèle entre la parabole de l'économe infidèle et celle du mauvais riche. Tous deux se sont comportés comme s'ils étaient les propriétaires et pouvaient disposer à leur guise de leurs biens, sans jamais devoir en rendre compte. Le moment de la vérité est arrivé pour l'un comme pour l'autre. Le premier a eu le temps de se retourner et de trouver une solution (16.4), l'autre a été voué au châtimement sans recours (16.24). « ... la justice que l'homme n'aura pas su réaliser sera finalement rétablie par le Seigneur (16.25), à qui seul appartiennent les richesses qu'il a confiées à ses intendants ».

7. Paroles diverses sur: les scandales, le pardon des offenses, la puissance de la foi et le non mérite des œuvres (17.1-10)

Les quatre brefs enseignements qui vont suivre n'ont pas de relation entre eux et avec ce qui précède.

Les scandales

17.1-3a Jésus dit à ses disciples: Il est impossible qu'il n'arrive pas des scandales; mais malheur à celui par qui ils arrivent! 2 Il vaudrait mieux pour lui qu'on mît à son cou une pierre de moulin et qu'on le jetât dans la mer, que s'il scandalisait un de ces petits. 3a Prenez garde à vous-mêmes.

Impossible: cet adjectif se trouve nulle part ailleurs dans le Nouveau Testament. L'absence de scandales est une supposition inadmissible, étant donné l'état de péché où est plongé le monde.

Une pierre de moulin: c'est une pierre de plus petite dimension que celle mue par un âne (Mt 18.6). On la tourne à la main (17.35). Le châtement auquel le verset 2 fait allusion était utilisé chez beaucoup de peuples anciens.

Ces petits sont ceux qui commencent dans la foi.

Prenez garde à vous-mêmes: cet avertissement se rapporte à ce qui précède et non à ce qui suit. Il est motivé d'une part par l'extrême facilité avec laquelle se développe un scandale et d'autre part par le danger terrible auquel il expose celui qui le donne (v.2). L'âme perdue, comme un éternel fardeau, s'attache à celui qui l'a entraînée au mal et l'entraîne à son tour dans l'abîme.

On retrouve le même avertissement dans Mt 18.6; Mc 9.42.

Le pardon des offenses

17.3b, 4 Si ton frère a péché, reprends-le; et, s'il se repent, pardonne-lui. 4 Et s'il a péché contre toi sept fois dans un jour et que sept fois il revienne à toi, disant: Je me repens, tu lui pardonneras.

Si ton frère a péché: plusieurs manuscrits ajoutent ici «contre toi», mais l'omettent au verset 4. La sainteté et l'amour se rencontrent dans ce précepte. La sainteté commence par reprendre; puis, une fois le reproche accueilli, l'amour pardonne.

Sept fois: Jésus signifie par là que le pardon à accorder à nos frères n'a d'autre limite que leur repentir et l'aveu qui l'exprime.⁷⁰

La puissance de la foi

⁷⁰ Une offense implique toujours au minimum trois personnes: l'offensé, l'offenseur et Dieu. Il est donc primordial d'agir, pour plusieurs raisons:

1) L'offensé doit être libéré. En effet, chez lui, la blessure va devenir de plus en plus profonde et risquera de conduire à l'amertume et à la violence (oeil pour oeil... Ex 21.24, 24.20). La haine refoulée peut aussi engendrer une réaction d'autopunition.

2) Il y a rupture de relation entre l'offensé et l'offenseur. Celle-ci doit être rétablie.

3) L'offenseur doit être libéré. En offensant son prochain, il s'est coupé de Dieu; cette relation doit être rétablie.

Le schéma thérapeutique que propose Jésus est concis, mais efficace:

A) **Reprends-le:** dans son livre « Le sacrifice interdit », M. Balmary développe très bien ce thème en étudiant notamment le texte de Lé 19.17-18: « 17 Tu ne haïras point ton frère dans ton coeur; tu auras soin de reprendre ton prochain, mais tu ne te chargeras point d'un péché à cause de lui. 18 Tu ne te vengeras point, et tu ne garderas point de rancune contre les enfants de ton peuple. Tu aimeras ton prochain comme toi-même. Je suis l'Éternel. » Selon M. Balmary, le verbe reprendre peut aussi être traduit par *reprocher*. Lorsque l'offensé dit cette parole de reproche, il donne une existence à l'offense et l'empêche ainsi de glisser dans le subconscient; il lui donne une forme pour mieux l'évacuer. Au contraire, une faute qui n'est pas reprochée est à nouveau commise... différemment; c'est l'escalade de la violence.

Cette parole de reproche sera utile à l'offenseur qui pourra se mettre en ordre vis-à-vis non seulement de l'offensé mais aussi de Dieu.

B) **S'il se repent, pardonne-lui:** le pardon est important pour l'offensé et l'offenseur. Il est motivé par les raisons suivantes: Dieu désire pardonner (Ex 34.6-7;

17.5,6 Les apôtres dirent au Seigneur: Augmente-nous la foi. 6 Et le Seigneur dit: Si vous aviez de la foi comme un grain de sénevé, vous diriez à ce sycomore: Déracine-toi, et plante-toi dans la mer; et il vous obéirait.

Il ne s'agit plus des disciples en général, mais spécialement des *apôtres*. La question soulevée paraît en effet avoir été posée en rapport étroit avec la tâche apostolique. La foi à laquelle se rapporte cette demande est, comme le montre la réponse, non la foi qui donne la force de pardonner et par laquelle on est sauvé, mais celle par laquelle on opère des miracles au service du règne de Dieu (comparer 1 Co 12.9; 13.2). Cette demande des apôtres peut avoir été provoquée par quelque manifestation extraordinaire de la puissance de Jésus que les disciples désirent pouvoir imiter dans l'accomplissement de leur mission. Pensons au dessèchement du figuier stérile (Mt 21.20).

Augmente-nous la foi: il n'y a pas d'article devant le mot *foi*. Le sens est donc celui-ci: «Ajoute de la foi à la somme de celle que nous avons; fais grandir, fortifie notre faible foi».

Si vous aviez de la foi: il est préférable de lire avec l'*Alexandrinus* et d'autres manuscrits byzantins: «*Si vous avez...*» Cette expression peut se comprendre ainsi: «Vous demandez à avoir plus de foi que nous n'en avez; cela n'est pas

Mt 5.43-48; Ro 12.20-21), Dieu nous a pardonné (Ep 4.32; Co 3.13), notre refus de pardonner nous empêche de nous approprier le pardon de Dieu (Mt 6.12; Hé 12.15).

Pour J.Buchhold (« Le pardon et l'oubli »), selon l'Écriture, le pardon ne peut être accordé sans la repentance du fautif. Il est bon cependant que l'offensé décide dans son cœur de pardonner, même s'il n'a pas l'occasion d'accorder son pardon à l'offenseur, celui-ci refusant de se repentir. L'offensé contribue ainsi à sa propre guérison.

Il est toutefois possible d'aller plus loin: certains chrétiens, martyrisés pendant la guerre de 39-45, ont pu retrouver leur bourreaux après la libération afin de leur apporter leur pardon et leur parler de l'amour et du pardon offerts par Jésus-Christ. Ce message tellement contraire à la logique humaine a conduit plusieurs d'entre eux à se convertir.

nécessaire. Il ne s'agit pas ici de peu ou de beaucoup. Ayez seulement *de la foi*. Si petite soit-elle, en la mettant en œuvre lorsque vous y êtes appelés, vous accomplirez des merveilles». Forte ou faible, la foi ouvre la porte à l'action de la toute-puissance divine, la seule puissance réelle dans l'univers, celle qui a posé le monde et qui en reste la maîtresse. Lorsque, par la foi, la volonté humaine a trouvé le secret de se confondre avec cette force divine, elle est élevée par là au pouvoir souverain et, dans la conscience de cette position, elle est capable, même dans le domaine de la nature et chaque fois que le règne de Dieu l'exige, d'enlever l'obstacle (ôter le sycomore) et de le transformer en moyen (planter l'arbre dans le sable de la mer).⁷¹

Le non mérite des œuvres

17.7-10 Qui de vous, ayant un serviteur qui laboure ou paît les troupeaux, lui dira, quand il revient des champs: Approche vite, et mets-toi à table? 8 Ne lui dira-t-il pas au contraire: Prépare-moi à souper, ceins-toi, et sers-moi, jusqu'à ce que j'aie mangé et bu; après cela, toi, tu mangeras et boiras? 9 Doit-il de la reconnaissance à ce serviteur parce qu'il a fait ce qui lui était ordonné? 10 Vous de même, quand vous avez fait tout ce qui vous a été ordonné, dites: Nous sommes des serviteurs inutiles, nous avons fait ce que nous devions faire.

Cette parole, propre à Luc, n'a pas de rapport avec ce qui précède. Les miracles ne sauraient être rangés dans la catégorie des choses *ordonnées*. Elle n'en clôt pas moins très convenablement toute cette série d'enseignements de Jésus, qui se rapportent à l'esprit pharisaïque.

⁷¹L'important, ce n'est donc pas la grandeur de la foi, mais bien Celui en qui elle est placée.

L'idée des versets 7 et 8 est la suivante: du matin jusqu'au soir, le serviteur reste dans la même relation vis-à-vis de son maître. Ce qu'il fait est normal vu son statut de serviteur. Jésus montre à ses disciples qu'ils sont dans cette même relation vis-à-vis de Dieu; ils doivent se dire qu'ils ne font, en remplissant leur devoir, que de s'acquitter d'une dette envers Dieu, qui, de son côté, pourvoit à tous leurs besoins. Au point de vue du droit, on est donc quitte des deux parts.

Serviteurs inutiles: le terme *inutile* ne doit pas être pris ici dans le même sens que Mt 25.30 (incapable de servir utilement). Le contexte montre qu'il signifie simplement: qui n'a rien fait de propre à mériter une récompense exceptionnelle. D'un point de vue du *droit*, cette conception du disciple et de sa relation à Dieu s'oppose au système légal des pharisiens qui vante le *mérite* humain et s'attend à une *récompense* de la part de Dieu. Lorsqu'un disciple veut évaluer son œuvre vis-à-vis de Dieu, il doit toujours se dire que ce qu'il fait est normal et ne mérite pas une récompense particulière.

Mais il y a une sphère supérieure à celle du droit, c'est celle de *l'amour*. Dans celle-ci, s'accomplit par l'homme un travail d'une autre nature, qui a le caractère du dévouement joyeux et filial.

C. Les dernières scènes de voyage (17.11-19.27)

Cette troisième section nous conduit jusqu'à Béthanie, aux portes de Jérusalem, et jusqu'au matin du jour des Rameaux. Le verset 11 indique simplement la continuation du voyage commencé en 9.51, et non le commencement d'un nouveau voyage. C'est dans le cours de cette troisième section que le récit de Luc rejoint celui des deux autres synoptiques, au moment où l'on présente à Jésus des enfants pour qu'il les bénisse (18.15 et suivants).

1. Les dix lépreux (17.11-19)

17.11-14 Jésus, se rendant à Jérusalem, passait entre la Samarie et la Galilée. 12 Comme il entra dans un village, dix lépreux vinrent à sa rencontre. Se tenant à distance, 13 ils élevèrent la voix, et dirent: Jésus, maître, aie pitié de nous! 14 Dès qu'il les eut vus, il leur dit: Allez vous montrer aux sacrificateurs. Et, pendant qu'ils y allaient, il arriva qu'ils furent guéris.

Jésus ne suit point ici une des routes ordinaires, celle de la Samarie ou de la Pérée, par laquelle les Galiléens se rendent à Jérusalem; il suit un chemin qu'il a choisi lui-même, à la frontière entre les deux provinces.

À l'entrée d'un village, se tiennent dix lépreux. Selon la Loi (Lé 13.46), ils n'ont pas le droit d'entrer dans la bourgade. Neuf sont juifs, le dixième est samaritain. La maladie les a réunis et a fait tomber entre eux la barrière nationale. Moins hardis que le lépreux du chapitre 5, ils viennent à la rencontre de Jésus, mais se tiennent toutefois à distance. Ils poussent un cri pour attirer l'attention de Jésus. Sans même leur annoncer leur guérison, Jésus les invite à aller la faire constater par le sacrificateur.⁷² Il y a comme un élan de joie triomphante dans cet ordre inattendu.

En s'en allant, les lépreux remarquent les premiers symptômes de la guérison qui s'opère.

17.15-19 L'un d'eux, se voyant guéri, revint sur ses pas, glorifiant Dieu à haute voix. 16 Il tomba sur sa face aux pieds de Jésus, et lui rendit grâces. C'était un Samaritain. 17 Jésus, prenant la parole, dit: Les dix n'ont-ils pas été guéris? Et les neuf autres, où sont-ils? 18 Ne s'est-il trouvé que cet étranger pour revenir et donner gloire à Dieu? 19 Puis il lui dit: Lève-toi, va; ta foi t'a sauvé.

Les neuf Juifs, voyant là une sorte de dû, continuent leur chemin, heureux d'avoir été guéris,⁷³ mais le cœur fermé à la reconnaissance. Le dixième, un Samaritain, pénétré plus profondément du sentiment de son indignité et de la gratuité du don, éprouve le besoin de témoigner sa gratitude au donateur. Il glorifie Dieu à haute voix, en poussant des cris de reconnaissance (v.15) sans oublier celui qui a été l'instrument de la puissance divine (v.16).

Rendre grâces... donner gloire à Dieu: notons la gradation: remercier et adorer.

Et les neuf autres, où sont-ils? Jésus voit bien le contraste entre cet étranger reconnaissant et les neuf Juifs, tout rouillés d'orgueil et d'ingratitude pharisaïques. Sans doute, le sort futur de son Évangile dans le monde se présente à sa pensée. Il vient de vivre un des nombreux préludes du rôle des Juifs et des païens dans l'histoire du règne de Dieu.

⁷²Le chapitre 13 du Lévitique décrit la lèpre sous trois formes: tumeur, dartre et tache blanche. La lèpre pouvait aussi s'attaquer aux objets, aux vêtements et aux maisons. Pour le Dr Ch. Klopfenstein (La Bible et la santé, 1999), il faut donc entendre sous ce terme soit un ensemble de maladies cutanées, contagieuses et malignes, soit des moisissures ou des lichens.

La Loi ordonnait à chaque Israélite suspect d'avoir la lèpre, de consulter le sacrificateur. Celui-ci devait examiner soigneusement les lésions cutanées, afin de confirmer ou non le diagnostic. Si la lèpre était identifiée, des mesures devaient être prises: - isoler la personne « impure » en l'excluant de la communauté (Lé 13.46), ceci pour éviter une contagion directe; - brûler ses vêtements ou autres objets contaminés de manière à éviter une contagion indirecte. Lorsque le malade constatait la disparition des lésions de « lèpre », il devait à nouveau consulter le sacrificateur (Lé 14) afin que celui-ci confirme sa guérison, le déclare pur et lui permette de réintégrer la communauté.

La lèpre était souvent considérée, dans l'Ancien Testament, comme la conséquence d'une malédiction (No 12.10; De 28.27; 2 S 3.29; 2 Ch 26.19-21).

La lèpre que nous définissons comme telle actuellement est due au *Mycobacterium Leprae*, un bacille découvert en 1893 par A. Hansen, et qui est sensible à certains antibiotiques. Cette maladie touche encore 1.5 millions de malades dans le monde.

⁷³Le verbe grec utilisé est *catharizo*, qui a le sens de *purifier*. Ce même verbe est utilisé dans la question de Jésus: « Les dix n'ont-ils pas été guéris? »

Ta foi t'a sauvé:⁷⁴ si Jésus rappelle à cet homme que c'est sa foi qui l'a guéri, c'est certainement pour lui faire comprendre l'importance de cet acte moral et le rôle que cette même foi pourra encore jouer dans sa vie en lui procurant une guérison plus excellente. Ainsi, par son retour, le Samaritain resserre le lien que le bienfait a formé entre lui et la personne de Jésus, tandis que ce lien se rompt entièrement pour tous les autres par le fait de leur ingratitude.

2. L'avènement du Christ (17.20-18.8)

a) La spiritualité du Royaume (17.20-21)

17.20,21 Les pharisiens demandèrent à Jésus quand viendrait le royaume de Dieu. Il leur répondit: Le royaume de Dieu ne vient pas de manière à frapper les regards. 21 On ne dira point: Il est ici, ou: Il est là. Car voici, le royaume de Dieu est au milieu de vous.

Les pharisiens attendent avec beaucoup d'impatience la manifestation du règne messianique. Il est naturel qu'ils désirent connaître l'opinion de Jésus à ce sujet. C'était probablement le but de la demande de Nicodème (Jn 3). Cette question repose sur une notion très extérieure du royaume; son avènement se présente à leur esprit comme un grand et subit coup de théâtre. Au point de vue de l'Évangile, cette notion n'est pas complètement fausse: en effet, un nouvel état de choses extérieur doit succéder à l'état actuel, mais seulement après qu'il aura été préparé par un travail spirituel opéré dans le fond des cœurs. C'est cet avènement intérieur du royaume que Jésus trouve bon de faire ressortir.

⁷⁴Le verbe *sauver* traduit le verbe grec *sozo*, qui a aussi le sens de guérir. On peut voir une gradation entre la purification expérimentée par les dix lépreux et le salut, début d'une guérison profonde, offert au Samaritain. Ce dernier est non seulement purifié de sa lèpre, mais également rétabli dans sa relation avec Dieu.

Le royaume de Dieu ne s'établit point d'une manière visible. Il se peut donc qu'il se trouve là sans qu'on s'en doute, et c'est précisément le cas. Comparer 11.20: «Le royaume de Dieu vous a surpris».

Il est ici... il est là: ces mots expriment l'impression de ceux qui croient pouvoir constater la présence du royaume messianique dans une apparition visible quelconque.

Au milieu de vous:⁷⁵ la plupart des interprètes expliquent ces mots ainsi: «Le royaume de Dieu est au milieu de vous en la personne de Jésus, ... en celle de ses disciples. Ce royaume frappe si peu les regards que vous ne vous êtes même pas aperçus de son arrivée». On peut donner une autre interprétation: les mots «au milieu de vous» sont l'antithèse de «ici... là...» du même verset: à une présence extérieure visible (*ici, là*) est opposée une présence intérieure. Le sens qui conviendrait le mieux est: *au-dedans de vous*. Jésus ne dit pas «au-dedans de l'homme», mais «au-dedans de *vous*». Ce qui implique un choix et une acceptation personnelle: «Si vous le possédez...».

b) L'apparition du Royaume (17.22-37)

Jésus vient de rappeler aux pharisiens la nature spirituelle du royaume. Cependant, il ne veut pas nier par là l'apparition

⁷⁵Ce terme a fait couler beaucoup d'encre! Bovon relie l'affirmation de Jésus à la théologie vétéro-testamentaire de la présence de Dieu parmi son peuple (voir De 30.11-14; So 3.14-20). L'expression de *Dieu au milieu de son peuple* est reprise ici, associée à la personne du Christ. Même si cette présence est extérieure au fidèle, elle implique une disposition intérieure du coeur.

Dès la Pentecôte, les disciples expérimenteront pleinement, par le Saint-Esprit, cette présence intérieure.

Bovon: «La venue du Royaume de Dieu jusqu'à nous s'est produite en Jésus (Lu 11.20). Elle s'accomplit encore aujourd'hui dans la prédication apostolique (Lu 10.9). Le Royaume de Dieu n'est donc pas qu'une catégorie apocalyptique (cf Ac 28.31). Lui et sa venue doivent être distingués du Fils de l'homme et de sa venue eschatologique dont il va être question aux v.22-37. Les deux réalités sont certes associées, mais une tension existe entre elles, entre l'envoi du Fils et sa parousie ultime, entre la présence discrète du Royaume dès maintenant et sa manifestation puissante à la fin des temps ».

extérieure et finale d'un état de choses divin. Pour développer cet autre aspect de la vérité, il se tourne vers ses disciples. C'est en effet à ceux qui ont déjà un commencement de vie spirituelle qu'il peut parler avec fruit de son retour futur. Son enseignement porte sur quatre points:

- Quand et comment Jésus reparaitra-t-il? V.22-25
- Quel sera l'état du monde à ce moment-là? V.26-30
- Quelle sera la condition morale pour être sauvé dans cette crise suprême? V.31-33
- Quel triage en résultera? V.34-37

Quand et comment Jésus reparaitra-t-il?

17.22-25 Et il dit aux disciples: Des jours viendront où vous désirerez voir l'un des jours du Fils de l'homme, et vous ne le verrez point. 23 On vous dira: Il est ici, il est là. N'y allez pas, ne courez pas après. 24 Car, comme l'éclair resplendit et brille d'une extrémité du ciel à l'autre, ainsi sera le Fils de l'homme en son jour. 25 Mais il faut auparavant qu'il souffre beaucoup, et qu'il soit rejeté par cette génération.

La suite des idées dans ces versets est la suivante: le royaume, dans le sens extérieur où l'entendent les pharisiens, ne viendra pas si prochainement (v.22); et quand il viendra, on n'éprouvera pas d'incertitude au sujet de son apparition (v.23-24). Le verset 25 revient à l'idée du verset 22.

Des jours viendront: de longs jours, pendant lesquels les croyants auront le temps de gémir et de soupirer après la présence visible du Maître. Comparer 5.35: lorsque l'époux est enlevé, c'est une période de jeûne qui commence.

Un des jours du Fils de l'homme: deux interprétations possibles: 1) un de ces jours qui leur sont donnés à cette heure où ils jouissent de la présence de Jésus; 2) un des jours appartenant à l'ère finale, une manifestation du ciel se rattachant déjà à la venue glorieuse de Jésus. Le premier sens paraît plus

naturel, seulement il ne faut pas l'isoler du second. Il arrivera un temps où les apôtres et les disciples, face à l'adversité, l'idolâtrie, le scepticisme, désireront voir Jésus agir comme il le faisait quant il était sur terre. Ils réclameront quelque manifestation divine, prélude de la délivrance finale, pour fortifier leur cœur et soutenir l'Église défaillante. Mais jusqu'au bout, il s'agira de marcher par la foi.

Ce jour que vous désirez voir, eh bien **vous ne le verrez point**! Faudra-t-il s'étonner si, dans ces circonstances, la foi du plus grand nombre viendra à succomber (18.8)?

V.23: ce verset parle du royaume visible, dont la manifestation sera *faussement* annoncée. En effet, toutes ces annonces seront mensongères pour les raisons suivantes:

V.24: l'avènement du Seigneur sera universel et instantané, comme un **éclair**, et ce ne sera pas nécessaire de courir ici ou là pour le voir! Tous le verront. Ses apparitions aux disciples après la résurrection seront un prélude de cet avènement suprême. Mais auparavant, il faut que Jésus soit chassé par son peuple et passe par la mort de la croix. La rupture déjà commencée entre Israël et son Messie se consommera, et le rejet du Messie par son peuple aura pour conséquence l'éloignement de sa personne et l'invisibilité de son règne pendant toute une époque de l'histoire; époque qui ne finira, d'après 13.35, qu'avec la conversion d'Israël.

Quelle sera la durée de cet état anormal? Jésus l'ignore lui-même. Mais ce qu'il sait et annonce, c'est que cette époque durant laquelle le monde ne le verra plus, aboutira à un état de choses complètement matérialiste (v.26-30), auquel son avènement seul mettra fin.

L'état du monde avant le retour du Christ.

17.26-30 Ce qui arriva du temps de Noé arrivera de même aux jours du Fils de l'homme. 27 Les hommes mangeaient, buvaient, se mariaient et mariaient leurs enfants, jusqu'au jour où Noé entra dans

l'arche; le déluge vint, et les fit tous périr. 28 Ce qui arriva du temps de Lot arrivera pareillement. Les hommes mangeaient, buvaient, achetaient, vendaient, plantaient, bâtissaient; 29 mais le jour où Lot sortit de Sodome, une pluie de feu et de soufre tomba du ciel, et les fit tous périr. 30 Il en sera de même le jour où le Fils de l'homme paraîtra.

Tandis que les croyants soupirent avec une ardeur croissante après le retour de leur Seigneur, une sécurité charnelle de plus en plus complète envahit l'Humanité. C'est une époque semblable à celles qui ont précédé toutes les grandes catastrophes historiques. La vie terrestre continue, mais le sentiment religieux disparaît de plus en plus du cœur des hommes attachés aux biens de ce monde.

Du temps de Noé: littéralement: dans les jours de Noé. Les *jours de Noé* désignent les années pendant lesquelles il bâtissait l'arche.

V.30: le jour où le Fils de l'homme paraîtra: dans le texte grec, le verbe paraître est au présent: *paraît, est révélé*. Ce présent désigne cette apparition comme absolument certaine et transporte avec vivacité l'auditeur à ce moment solennel. Ce terme suppose que Jésus est là, quoique invisible, et qu'il ne faut qu'un lever de rideau pour qu'il paraisse (voir 1 Co 3.13).

L'Évangile de Matthieu renferme un passage parallèle aux versets 26 et 27 (l'exemple de Noé). L'idée est la même mais les termes sont très différents, ce qui fait penser que la source est autre que celle de Luc.

La condition morale pour être sauvé en ce jour-là.

17.31-33 En ce jour-là, que celui qui sera sur le toit, et qui aura ses effets dans la maison, ne descende pas pour les prendre; et que celui qui sera dans les champs ne retourne pas non plus en arrière. 32

Souvenez-vous de la femme de Lot. 33 Celui qui cherchera à sauver sa vie la perdra, et celui qui la perdra la retrouvera.

Jésus décrit la disposition d'âme qui, dans cette crise suprême, sera la condition du salut. Le Seigneur passera avec son cortège céleste, en un clin d'œil. Il prendra à lui ceux qui seront prêts à le suivre. Les autres qui seront attachés à leurs biens terrestres resteront en arrière, tout comme la femme de Lot.

Ne pas retourner en arrière, fuir : ce sont des verbes qui, pour certains commentateurs, s'appliqueraient mieux aux événements liés à la destruction de Jérusalem par les Romains. Nous réfutons cet argument : on ne travaille pas *aux champs*, on n'est pas tranquillement assis *sur la terrasse* de sa maison quand l'ennemi approche et a déjà envahi le pays. Ces mots s'appliquent mieux au retour de Jésus-Christ. Ce retour surprendra tout le monde. Que celui qui sera à la ville, sur sa terrasse, ne descende pas pour emporter ses meubles, mais qu'il suive sans hésiter le Seigneur, abandonnant tout. Que celui qui sera en pleine campagne ne revienne pas pour chercher ses effets ; il lui arriverait comme à la femme de Lot !

Sauver sa vie : c'est se cramponner intérieurement à quelque objet avec lequel on identifie son bonheur. C'est là le moyen de perdre sa vraie vie, le salut, et de périr avec le monde.

Perdre sa vie : c'est avoir l'énergie sainte de tourner à l'instant le dos à tout ce qui n'est pas le Seigneur lui-même ; ce sera à ce moment-là le seul moyen de la conserver.

La retrouvera : littéralement : gardera en vie celle-ci.

Le triage opéré par le retour du Christ.

17.34-37 Je vous le dis, en cette nuit-là, de deux personnes qui seront dans un même lit, l'une sera prise et l'autre laissée ; 35 de deux femmes qui moudront ensemble, l'une sera prise et l'autre laissée. 36 De

deux hommes qui seront dans un champ, l'un sera pris et l'autre laissé. 37 Les disciples lui dirent: Où sera-ce, Seigneur? Et il répondit: Où sera le corps, là s'assembleront les aigles.

L'une sera prise, l'autre laissée: le Seigneur prendra ceux qui seront à lui, et laissera les autres⁷⁶. Paul a bien compris ce mot dans ce sens lorsqu'il parle de l'enlèvement de l'Église (1 Th 4.17). Ce sera l'ascension des disciples, comme conséquence de celle du Maître.

L'exemple du verset 34 suppose que le retour du Christ aura lieu de nuit; selon le verset 35, elle aura lieu de jour. Comme elle se fera en un clin d'œil, pour la terre tout entière, elle se fera de nuit dans un hémisphère, et de jour dans l'autre. Ce triage concernera donc tous les hommes, et l'enlèvement des fidèles se fera sur toute la terre.

⁷⁶Le texte ne dit pas expressément que les *chrétiens* seront enlevés et les *païens* laissés; mais cette interprétation se fonde sur les paroles de Paul (1 Th 4.17, l'enlèvement de l'Église), et vraisemblablement aussi sur les versets 27 et 29 de Lu 17: dans ces deux récits, les «justes» sont écartés (Noé et sa famille entrent dans l'arche, Lot sort de Sodome) et les pécheurs qui restent sont détruits par l'eau ou la pluie de soufre.

Cet événement important que sera l'enlèvement de l'Église est peu décrit dans le Nouveau Testament. Les principaux textes qui en parlent sont: Lu 17.34-37, Mt 24.31, 40-41; Mc 13.27; Jn 14.2-3; 1 Th 4.16-17; 1 Co 15.52.

Il existe une certaine controverse quant à la relation temporelle entre l'enlèvement de l'Église et le retour du Christ. Même si les textes de Luc, Matthieu (24.30-31 et 36-42) et Marc (13. 26-27) paraissent réunir ces deux événements, certains théologiens estiment qu'ils seront séparés. R. Pache (« Le retour de Jésus-Christ») avance les arguments suivants: Le Christ reviendra avec tous ses saints (Za 14.5), c'est-à-dire avec les croyants; il faut donc qu'ils aient été enlevés au préalable. D'autre part, Paul (2 Th 2.6-8) dit ceci: «6 Et maintenant vous savez ce qui le retient, afin qu'il (l'Antichrist) ne paraisse qu'en son temps. 7 Car le mystère de l'iniquité agit déjà; il faut seulement que *celui qui le retient encore ait disparu*. 8 Et alors paraîtra l'impie, que le Seigneur Jésus détruira par le souffle de sa bouche, et qu'il anéantira par l'éclat de son avènement». Pour Pache, *celui qui le retient* est le Saint-Esprit qui agit au travers de l'Église (1 Co 3.16). Une fois que l'Église sera enlevée, il n'y aura plus assez de forces spirituelles ici-bas pour contrecarrer l'action du Malin, et celui-ci aura tout loisir de se déchaîner.

L'idée de ces versets est de montrer que des personnes,⁷⁷ bien que très proches, seront séparées à jamais lors du retour du Christ.

V.37: Le corps⁷⁸ (*soma*) représente ici l'Humanité tout entière, mondaine et destituée de la vie de Dieu (v.26-30; comparer 9.60).

Les aigles représentent le châtimement fondant sur une telle société⁷⁹. Il n'y a pas d'allusion à l'étendard romain, puisque rien dans le discours précédent ne se rapportait à la ruine de Jérusalem. Comparer Mt 24.28, où cette parole s'applique aussi au retour du Christ.

L'aigle ne se nourrit pas de cadavre et ne vit pas en troupe. Le mot grec *aetos*, traduit ici par *aigle*, peut désigner aussi le grand vautour, égal à l'aigle en taille et en force, et que l'on voit par centaines dans la plaine de Génésareth. Le vautour, lui, est un charognard.

c) La veuve et le juge inique (18.1-8)

Cette parabole se rattache étroitement à l'enseignement précédent sur le retour du Christ. Jésus exhorte ses disciples à hâter ce retour par leurs prières, à ne pas se relâcher, même s'il tarde à venir. Cette persévérance sera d'autant plus importante que le monde dans lequel vivra l'Église des derniers temps tombera dans un assoupissement charnel semblable à celui qui vient d'être décrit (17.28, 29). Au milieu de cette Humanité sans Dieu, la position de l'Église sera celle d'une

⁷⁷ Dans certains foyers modestes, plusieurs membres de la même famille peuvent occuper le même lit.

⁷⁸ Bovon: « Comme l'on sait, *soma*, le "corps", signifie à l'origine le "corps mort" le "cadavre" Matthieu (24.28) écrit *ptoma* qui signifie "chute", puis, comme ici, "cadavre" ».

⁷⁹ Bovon: Habacuc utilise l'image de l'aigle qui fonde sur sa proie pour décrire l'invasion des Chaldéens, peuple furibond et impétueux (Ha 1.8). L'auteur du livre de Job (39.30-33) parle de l'aigle qui s'élève et place son nid sur les hauteurs: « (v.32) De là, il épie sa proie, plonge au loin les regards. Ses petits boivent le sang; et là où sont des cadavres, l'aigle se trouve ».

veuve qui n'aura plus d'autre arme que sa prière incessante. Malheur à elle si elle laisse tomber de ses mains cette arme! La puissante concentration de la prière sera le seul moyen par lequel elle pourra conserver sa foi et accélérer la fin de cet état anormal

18.1-5 Jésus leur adressa une parabole, pour montrer qu'il faut toujours prier, et ne point se relâcher. 2 Il dit: Il y avait dans une ville un juge qui ne craignait point Dieu et qui n'avait d'égard pour personne. 3 Il y avait aussi dans cette ville une veuve qui venait lui dire: Fais-moi justice de ma partie adverse. 4 Pendant longtemps il refusa. Mais ensuite il dit en lui-même: Quoique je ne craigne point Dieu et que je n'aie d'égard pour personne, 5 néanmoins, parce que cette veuve m'importune, je lui ferai justice, afin qu'elle ne vienne pas sans cesse me rompre la tête.

V.1: toujours prier et ne point se relâcher, c'est l'antithèse de la description de la vie sans Dieu et entièrement mondani-sée de l'Humanité durant le temps de l'absence du Christ. *Se relâcher*, c'est faiblir dans la lutte et lâcher prise avant d'avoir atteint le but. Cette exhortation rappelle celle de Marc (13.33): «Prenez garde, veillez et priez» qui suit immédiatement l'annonce du retour du Christ. Voir aussi Lu 21.36.

V.2: en faisant de ce **juge** un être absolument dénué du sentiment de ses devoirs, Jésus veut renforcer la leçon qu'il va donner sur la puissance de la persévérance dans la prière. La veuve ne trouvant aucun appui dans le cœur ni même dans la conscience de cet homme et ne pouvant rien obtenir par ses ardentes supplications, il est évident que, si elle finit par remporter la victoire, c'est uniquement par la force irrésistible de la persévérance.

V.3: la **veuve** est un être privé de son appui naturel. Elle est à la merci des puissants de la société. Elle vient donc trouver le juge; c'est lui qui est censé défendre le droit face à ceux qui

le bafouent. Le verbe **venait**, à l'imparfait, indique la répétition.

Fais-moi justice: la veuve ne demande pas au juge de punir son adversaire; elle demande simplement réparation du tort qui lui a été causé de manière illégitime par le tiers coupable, la **partie adverse**.

À chaque fois que la veuve réitère sa demande, le juge refuse (littéralement: *il refusait*. Cet imparfait répond au *venait* de la veuve).

V.5: finalement, le juge accède à la demande de la veuve, parce que celle-ci l'**importune** (littéralement: lui cause du tracass) et lui **rompt la tête**. Ce dernier verbe (*hupopiazō*) signifie littéralement: frapper au visage.⁸⁰

18.6-8 Le Seigneur ajouta: Entendez ce que dit le juge inique. 7 Et Dieu ne fera-t-il pas justice à ses élus, qui crient à lui jour et nuit, et tardera-t-il à leur égard? 8 Je vous le dis, il leur fera promptement justice. Mais, quand le Fils de l'homme viendra, trouvera-t-il la foi sur la terre?

«Si révoltant que soit le langage de ce juge, écoutez-le pourtant; vous avez une leçon à en tirer». Cette forme rappelle tout à fait l'explication de la parabole de l'économe infidèle: si injuste que fût sa conduite, son exemple renfermait cependant quelque chose à considérer (Lu 16.8). Si la veuve, par sa demande persévérante, a réussi à faire fléchir ce juge dur, combien plus l'Église ne fléchira-t-elle pas par ce même moyen le cœur d'un Dieu qui de toute éternité a résolu de la conduire à la gloire!

Les **élus** sont ceux que, dans sa prescience, il a de toute éternité contemplés et aimés comme siens, en tant que croyants.

⁸⁰ On peut voir une gradation entre ces deux verbes: le juge fait justice à la veuve parce qu'elle *l'importune*, et il craint qu'à la fin les choses ne s'enveniment et qu'elle n'en vienne à le *frapper*. Certains interprètes n'excluent pas ce sens littéral, d'autres le prennent au sens figuré: *tourmenter, exaspérer, malmenner*, en songeant à l'atteinte morale faite à l'honneur du juge.

Dieu ne fera-t-il pas justice? Cette expression, en grec, est plus solennelle que celle utilisée aux versets 3 et 5.

Crier à lui jour et nuit exprime la prière dans sa forme la plus intense; c'est le cri de détresse de l'âme qui se sent abandonnée à elle-même. *Jour et nuit* rappelle le *toujours* du verset 1; c'est l'expression la plus énergique de la persévérance.

Tardera-t-il à leur égard? Ces mots ont reçu bien des sens différents. Il est préférable de traduire ainsi: «... alors qu'il tarde à leur égard». Dieu diffère d'intervenir par sa justice pour mettre fin aux maux que les siens ont à subir; comme le juge différerait de prendre en mains la cause de la veuve contre son oppresseur.⁸¹

V.8: une fois donné, l'ordre de délivrance s'exercera promptement, coup sur coup, de manière à surprendre le monde, comme le jugement du déluge et celui de Sodome (Lu 17.26-30, 1 Th 5.3-4).

Trouvera-t-il la foi sur la terre? Ce qui préoccupe Jésus, ce n'est pas la disposition de Dieu à secourir ses élus, c'est uniquement la persévérance de ceux-ci à réclamer son secours. La disposition charnelle du monde (Lu 17.26 et suivants) n'envahira-t-elle pas l'Église elle-même de manière à étouffer en elle le soupir énergique après la venue de son Chef? **La foi** désigne la foi semblable à celle de la veuve qui, malgré l'indifférence du juge, persiste à revendiquer son droit. **Sur la terre:** en opposition au ciel, d'où reviendra le Fils de l'homme. Jésus ne se fait aucune illusion sur le résultat de son œuvre au sein de l'Humanité. Il ne croit pas à un développement progressif du Bien, car il connaît trop précisément pour cela le cœur de l'homme et la puissance de ses mauvais penchants. Le jugement est toujours à ses yeux le complément nécessaire du salut.

⁸¹ Mais, évidemment, les raisons sont bien différentes: si Dieu diffère le moment de l'exécution de sa justice, c'est qu'il attend que le maximum de pécheurs se repentent et entrent dans son Royaume.

3. La parabole du publicain et du pharisien (18.9-14)

Cette parabole est propre à Luc. Aucun lien logique ne la rattache à ce qui précède et à ce qui suit.⁸²

18.9-12 Il dit encore cette parabole, en vue de certaines personnes se persuadant qu'elles étaient justes, et ne faisant aucun cas des autres: 10 Deux hommes montèrent au temple pour prier; l'un était pharisien, et l'autre publicain. 11 Le pharisien, debout, priait ainsi en lui-même: Ô Dieu, je te rends grâce de ce que je ne suis pas comme le reste des hommes, qui sont ravisseurs, injustes, adultères, ou même comme ce publicain; 12 je jeûne deux fois la semaine, je donne la dîme de tous mes revenus.

À qui Jésus pense-t-il en parlant de **certaines personnes...**? Probablement à des gens qui le suivent, sans toutefois se déclarer ouvertement pour lui. De surcroît, ces gens manifestent un certain mépris pour certains pécheurs, publicains ou autres, qui accompagnent le Maître.

Le **pharisien** se tient **debout**, bien en évidence. Il **prie en lui-même**, moins pour rendre grâce à Dieu que pour se féliciter de sa bonne conduite. La vraie action de grâce est toujours accompagnée d'un sentiment d'humiliation.

Les pharisiens jeûnaient le lundi et le jeudi de chaque semaine.

⁸² Meynet (p.691) y voit au contraire un lien: la parabole de la veuve et celle du publicain encadrent la seule question de tout le texte (8b): « Trouvera-t-il la foi sur la terre? », et elles ont certains points communs. Les deux personnages se ressemblent: ils sont tous deux sans défense et réclament justice. Le juge et le pharisien, eux aussi, se ressemblent: le premier ne respecte pas les hommes et le second les méprise; si leurs rapports à Dieu sont opposés, la racine de leur péché est la même: un manque de foi réelle.

18.13 Le publicain, se tenant à distance, n'osait même pas lever les yeux au ciel; mais il se frappait la poitrine, en disant: Ô Dieu, sois apaisé envers moi, qui suis un pécheur.

Contrairement au pharisien qui se met en évidence, le **publicain** se tient éloigné, à une plus grande distance de l'autel des holocaustes.

Se frapper la poitrine est l'emblème du coup de mort que le pécheur sent avoir mérité de la part de Dieu. Le cœur est frappé, comme siège de la vie personnelle et du péché. Le pharisien se voyait comme juste, le publicain ne voit en lui-même que le pécheur.

18.14 Je vous le dis, celui-ci descendit dans sa maison justifié, plutôt que l'autre. Car quiconque s'élève sera abaissé, et celui qui s'abaisse sera élevé.

Dans les autres cas où le verbe **justifier** (*dikaioo*) se trouve dans notre Évangile (Lu 7.29 et 35; 10.2 et 9; 16.15), il signifie évidemment *déclarer* juste et non *rendre* juste. Il en est de même ici où cet acte divin est la réponse au *sois apaisé* du péager et fait contraste avec le *se confier en sa justice propre du pharisien* (v.1).⁸³

Il est faux d'appeler paulinien l'emploi de ce verbe; il était déjà en usage dans l'Ancien Testament (comparer Es 50.8; 53.11; Ps 143.2).

Le Seigneur aime à terminer ses paraboles par des axiomes dans lesquels il formule les lois fondamentales de la vie morale: Dieu écrasera toute élévation propre; mais il s'inclinera avec amour vers toute humiliation sincère. Rien n'empêche que cette maxime n'ait été répétée en différentes occasions (14.11).

⁸³ Meynet: « En méprisant ce publicain monté au Temple avec lui pour prier, il blasphème, puisqu'il se met à la place de Dieu pour rendre la justice, se l'accordant à lui-même et la refusant aux autres ». Le publicain, lui, reconnaît que la justice n'appartient qu'à Dieu et que seul Dieu peut juger, pardonner ou condamner.

4. Les enfants présentés à Jésus (18.15-17)

C'est ici que le récit de Luc rejoint celui de Matthieu (19.13) et de Marc (10.13), après s'en être séparé en 9.51.

Jésus est en Pérée. De son séjour dans cette province, Matthieu et Marc n'ont encore raconté qu'un fait, l'entretien avec les pharisiens sur le divorce, reproduit sommairement par Luc (16.17-18).

18.15-17 On lui amena aussi les petits enfants, afin qu'il les touchât. Mais les disciples, voyant cela, reprenaient ceux qui les amenaient. 16 Et Jésus les appela, et dit: Laissez venir à moi les petits enfants, et ne les en empêchez pas; car le royaume de Dieu est pour ceux qui leur ressemblent. 17 Je vous le dis en vérité, quiconque ne recevra pas le royaume de Dieu comme un petit enfant n'y entrera point.

Les **petits enfants** traduisent le mot grec *brephos*, qui signifie plus précisément: les nourrissons.⁸⁴ Il paraît aux apôtres que c'est abuser de la bonté et du temps de leur maître que de lui présenter ces nourrissons. Ils reprennent donc ceux qui les amènent. Mais leur action est interrompue par l'intervention de Jésus. Marc nous dit que Jésus s'indigne; pour Luc, Jésus rappelle simplement les enfants qu'on emmène; sur quoi il instruit les disciples.

V.16: une des caractéristiques des petits enfants est leur humilité et leur confiance. Jésus invite ses auditeurs à revenir vis-à-vis de Dieu à ces dispositions qui sont naturelles à l'enfant vis-à-vis des hommes.

⁸⁴ Matthieu et Marc utilisent le mot *paidion*, qui peut signifier: un nourrisson, mais plus généralement: un petit enfant, voire même un enfant plus âgé. Bovon fait deux constatations intéressantes:

1) En utilisant le terme de *nourrisson*, Luc insiste sur leur totale dépendance.
2) Les parents *apportent* leurs nourrissons afin que Jésus les *touche* (comparer 7.14, 39; 8.44-47). Ils espèrent ainsi qu'une force spirituelle ou une bénédiction divine soit donnée à leurs bébés. Même si leur demande peut paraître équivoque, Jésus ne la repousse pas.

Marc (10.16) ajoute que Jésus serre avec tendresse ces enfants dans ses bras et leur impose les mains en les bénissant. Ce fait montre que Jésus envisage les influences spirituelles comme pouvant s'exercer sur l'âme humaine dès ses premiers pas dans l'existence.

5. Le jeune homme riche (18.18-30)

Dans les trois synoptiques (Mt 19.16; Mc 10.17), ce récit suit immédiatement le précédent.

18.18-21 Un chef interrogea Jésus, et dit: Bon maître, que dois-je faire pour hériter la vie éternelle? 19 Jésus lui répondit: Pourquoi m'appelles-tu bon? Il n'y a de bon que Dieu seul. 20 Tu connais les commandements: Tu ne commettras point d'adultère; tu ne tueras point; tu ne déroberas point; tu ne diras point de faux témoignage; honore ton père et ta mère. 21 J'ai, dit-il, observé toutes ces choses dès ma jeunesse.

Ce **chef** est probablement un chef de synagogue⁸⁵ (comparer Mt 9.18 avec Mc 5.22 et Lu 8.41).

L'arrivée de cet homme est dépeinte de manière plus émouvante chez Marc: « Cet homme accourut, et se jetant à genoux devant lui... » Il désire sincèrement le salut, et il se figure qu'une action généreuse, un grand sacrifice, tel que ceux que sa richesse lui donne le moyen d'accomplir, lui garantirait ce bien suprême. Cette espérance suppose que l'homme est par lui-même capable d'acquérir la justice en faisant le bien; que par conséquent, il est foncièrement bon.

Bon maître:⁸⁶ c'est l'homme qu'il salue en lui de la sorte, puisqu'il ne le connaît qu'en cette qualité.

⁸⁵Pour Bovon, il peut s'agir d'un membre du Sanhédrin ou d'un des leaders du mouvement pharisien.

⁸⁶Matthieu dit: « Maître, que dois-je faire de bon pour avoir la vie éternelle? »

V.19: Jésus ne s'accuse bien entendu pas de péché en refusant ce qualificatif de *bon*; il veut seulement rappeler à son interlocuteur que toute bonté ne peut provenir que de Dieu, la source unique du Bien. Cet axiome est la base du monothéisme. Jésus lui-même n'est bon et ne reste bon qu'en vertu de sa dépendance intérieure constante et complète de ce Dieu seul bon (Jn 5.30). Sa bonté est celle de Dieu agissant en lui, de même que l'éclat d'un cristal est celui de la lumière solaire se jouant en lui.

V.20: Jésus répond à la question du jeune homme: l'œuvre à faire ne consiste pas dans quelque acte extraordinaire particulier; c'est simplement d'observer la Loi. Jésus ne cite que la seconde table de la Loi, qui comprend les œuvres les plus extérieures et les plus palpables. Jésus procède en bon pédagogue et il pousse le jeune homme à suivre sa voie jusqu'au bout.

V.21: il croit avoir observé tous les commandements; en disant cela, il est certainement sincère, mais sa réponse confirme son ignorance du sens spirituel des commandements. Ici se place ce coup de pinceau inimitable de Marc: « Et Jésus, l'ayant regardé, l'aima ». C'est un regard d'amour, mais en même temps un regard plein de discernement.

18.22,23 Jésus, ayant entendu cela, lui dit: Il te manque encore une chose: vends tout ce que tu as, distribue-le aux pauvres, et tu auras un trésor dans les cieux. Puis, viens, et suis-moi. 23 Lorsqu'il entendit ces paroles, il devint tout triste; car il était très riche.

Après avoir entendu sa réponse, Jésus décide d'appeler ce jeune homme à le suivre comme disciple; mais à condition que ce dernier renonce à ce qui peut l'empêcher de donner suite à cet appel, la possession de ses biens.

Ce qui est essentiel pour ce jeune homme, ce n'est pas de vendre et distribuer tous ses biens, mais de suivre Jésus. Le jeune homme a demandé une œuvre à faire; Jésus lui en

indique une décisive: se dégager de tout pour s'attacher définitivement à Jésus; voilà le salut même, la vie.

Tu auras un trésor dans les cieux: cette expression ne dit pas que sa générosité lui ouvrira le ciel, mais que, quand il y sera entré par le vrai moyen par lequel on y est reçu, il y trouvera des êtres dont la reconnaissance sera pour lui un trésor (voir Lu 16.9). L'acte capable de lui ouvrir le ciel est indiqué dans ce dernier mot auquel tout tend: « **Viens, et suis-moi** ». Pour ce jeune homme, en ce moment, suivre Jésus implique l'abandon de ses richesses terrestres. La situation sera différente lorsque Jésus ne sera plus là corporellement: suivre Jésus exigera la même disposition spirituelle, mais pas forcément la même renonciation aux richesses matérielles.⁸⁷

V.23: il devint tout triste: le mot grec est très fort et exprime bien la douleur que vit cet homme.

18.24,25 Jésus, voyant qu'il était devenu tout triste, dit: Qu'il est difficile à ceux qui ont des richesses d'entrer dans le royaume de Dieu! 25 Car il est plus facile à un chameau de passer par le trou d'une aiguille qu'à un riche d'entrer dans le royaume de Dieu.

Selon Marc, Jésus dit ceci: « Qu'il est difficile à ceux qui se *confient* dans les richesses... » (Mc 10.24). Ce n'est pas le fait de posséder des richesses qui empêche quelqu'un de se développer spirituellement, c'est le sentiment de sécurité qui s'y rattache. Il est en effet difficile de *se confier* en deux maîtres différents.

⁸⁷Certains seront appelés à tout quitter pour vivre dans une grande simplicité, d'autres à gérer sagement leurs richesses pour en faire profiter leur prochain.

⁸⁸Bovon relève qu'à l'époque, le mot grec, traduit par *chameau*, se prononçait probablement de la même manière qu'un mot très voisin, signifiant: *gros câble* ou *gros cordage*. L'association entre le gros cordage et le trou d'une aiguille devient ainsi plus cohérent, sans perdre de sa radicalité. Un « gros câble » ne passe pas à travers le trou d'une aiguille.

V.25: les Arabes et aussi les rabbins aimaient à désigner une chose impossible par l'image d'un chameau⁸⁸ pesamment chargé, arrivant à une porte de ville basse et étroite, par laquelle il devait passer. Ici, afin de donner à cette image une forme plus piquante encore, Jésus transforme la porte en une ouverture plus petite encore, opposant ainsi ce qu'il y a de plus grand et ce qu'il y a de plus petit (comparer Mt 23.24).

18.26,27 Ceux qui l'écoutaient dirent: Et qui peut être sauvé? 27 Jésus répondit: Ce qui est impossible aux hommes est possible à Dieu.

V.26: exclure les riches du salut, c'est, semble-t-il, en exclure tout le monde. Car si les plus bénis d'entre les hommes ne peuvent qu'avec peine être sauvés, qu'en sera-t-il pour les autres?

V.27: Jésus répond: «Ce que vous dites n'est que trop vrai; mais il y a une sphère où l'impossible devient possible: la sphère de la grâce et de la puissance divines». En un clin d'œil, Jésus passe de l'œuvre humaine, à laquelle seule pensait le jeune homme, à cette œuvre de régénération radicale qui vient de Dieu, et dont Jésus en est l'instrument.

Que vaut-il mieux pour ce jeune homme: abandonner ses biens pour devenir le compagnon d'œuvre d'un Pierre et d'un Jean, ou garder ses propriétés, qui seront bientôt dévastées par les légions romaines?

18.28-30 Pierre dit alors: Voici, nous avons tout quitté, et nous t'avons suivi. 29 Et Jésus leur dit: Je vous le dis en vérité, il n'est personne qui, ayant quitté, à cause du royaume de Dieu, sa maison, ou sa femme, ou ses frères, ou ses parents, ou ses enfants, 30 ne reçoive beaucoup plus dans ce siècle-ci, et, dans le siècle à venir, la vie éternelle.

V.28: les disciples se sont trouvés eux aussi dans cette même alternative: tout quitter pour suivre Jésus ou rester chez eux dans leur famille et continuer leur travail. Contrairement au jeune homme, ils ont choisi de suivre Jésus; quelles vont donc être les conséquences de ce choix? Pierre le demande naïvement au nom de tous les disciples.

La forme de la question dans Matthieu (« Qu'en sera-t-il pour nous? »; Mt 19.27) renferme plus positivement que celle de Luc et de Marc l'idée d'une récompense attendue. La promesse spéciale que Jésus fait aux Douze est l'une des plus magnifiques qu'il leur ait adressées (Mt 19.28). Chez Matthieu, la promesse de la vie éternelle, au verset suivant (v.29), s'adresse à *quiconque*; de même dans Luc, l'expression « il n'est personne » donne à cette promesse la plus large application possible.

Ceux qui ont effectué une rupture⁸⁹ des liens de la chair pour suivre le Christ seront richement récompensés: ils recevront **beaucoup plus dans ce siècle-ci, et, dans le siècle à venir, la vie éternelle**. Jésus connaît très bien cette expérience (voir Lu 8.19-21; 8.1-3). Tout vrai croyant découvrira, dans l'Eglise, des frères à aimer, des enfants à élever, des parents à vénérer et à soigner, toute une nouvelle parenté spirituelle qu'il enrichira de son amour et dont il savourera en retour l'affection sous les formes les plus variées. Jésus parle également de quitter sa *maison et ses terres* (Mc 10.29; Mt 19.29). Là aussi, il y aura une compensation: la communion de l'amour chrétien procurera en effet à chaque croyant la jouissance des biens de toute nature appartenant à ses frères. Cependant, pour que les disciples ne croient pas que c'est à un paradis terrestre qu'il les convie, Jésus ajoute dans Marc: « avec des persécutions ».

⁸⁹Voir Lu 14.25-27 et la note qui s'y rattache. La rupture était physique pour les premiers disciples; dans le temps de l'Eglise, après le départ de Jésus, elle ne sera pas obligatoirement du même type et pourra n'être que de nature morale: elle consistera alors pour le croyant à refuser tout ce qui, chez ses proches, l'empêchera de mettre Dieu à la première place.

6. La troisième annonce de la Passion (18.31-34)

18.31-33 Jésus prit les douze auprès de lui, et leur dit: Voici, nous montons à Jérusalem, et tout ce qui a été écrit par les prophètes au sujet du Fils de l'homme s'accomplira. ³² Car il sera livré aux païens; on se moquera de lui, on l'outragera, on crachera sur lui, ³³ et, après l'avoir battu de verges, on le fera mourir; et le troisième jour il ressuscitera.

À deux reprises déjà, Jésus a annoncé à ses disciples ses prochaines souffrances (Lu 9.21 et suivants; 43 et suivants). Cependant, comme le prouve la demande des deux fils de Zébédée (Mt 20.20; Mc 10.35), il n'a pas été compris, et leurs espérances sont toujours tournées vers un règne terrestre très prochain. C'est pourquoi Jésus sent le besoin de revenir une troisième fois sur ce sujet. En agissant ainsi, il travaille en même temps à diminuer le scandale que cet événement leur causera. En parler auparavant leur fera un appui pour leur foi: lorsqu'ils seront dans la désolation, ils se souviendront de ses paroles, qui leur annonçaient cette catastrophe (comparer Mt 20.17 et suivants; Mc 10.32 et suivants; Jn 13.19).

V.32, 33: ces prophéties du Messie souffrant sont tirées du Psaume 22, d'Ésaïe 53, et de Zacharie 11 et 12.10.⁹⁰

Contrairement à Matthieu (20.19), Luc ne mentionne pas le genre de mort qui attend Jésus, mais il donne plus de détails que dans les annonces précédentes.

⁹⁰Meynet: Jésus ne renvoie pas simplement ses disciples aux paroles de l'Écriture, il leur en donne une nouvelle interprétation. Plusieurs points sont en effet nouveaux:

1) Jésus précise le lieu où la prophétie se réalisera: *Jérusalem*.

2) Elle s'accomplira en sa personne, *le fils de l'homme*.

3) L'accomplissement est *imminent*.

4) Les Douze seront impliqués: « *Nous montons à Jérusalem...* »

18.34 Mais ils ne comprirent rien à cela; c'était pour eux un langage caché, des paroles dont ils ne saisissaient pas le sens.

Voir à 9.45. Cette répétition de la même idée et cette double expression pour l'énoncer ici même montrent combien les apôtres se sont étonnés plus tard de cette inintelligence persistante.

Matthieu et Marc racontent ici la demande des fils de Zébédée.

7. Guérison de l'aveugle Bartimée (18.35-43)

Le récit très précis de Jean sert à compléter la narration synoptique. Jésus écourte son séjour en Pérée pour se rendre à Béthanie, auprès de Lazare (Jn 11). De Béthanie, il se rend à Ephraïm, du côté de la Samarie, où il se tient à l'écart, seul avec ses disciples (Jn 11.54). C'est à ce moment-là qu'a lieu la troisième annonce de la Passion. À l'approche de la fête de Pâques, descendant la vallée du Jourdain, Jésus rejoint à Jéricho les caravanes galiléennes qui arrivent par la Pérée. Il décide cette fois d'entrer à Jérusalem avec la plus grande publicité et de se présenter au peuple et au Sanhédrin en sa qualité de roi. C'est *son heure*, l'heure de sa manifestation, attendue dès longtemps par Marie (Jn 2.4), et que ses frères ont prétendu lui faire anticiper (Jn 7.6-8). Nous avons déjà constaté (v.15) la considération dont Jésus jouit actuellement. Le récit suivant en est une nouvelle preuve.

18.35-39 Comme Jésus approchait de Jéricho, un aveugle était assis au bord du chemin, et mendiait. 36 Entendant la foule passer, il demanda ce que c'était. 37 On lui dit: C'est Jésus de Nazareth qui passe. 38 Et il cria: Jésus, Fils de David, aie pitié de moi! 39 Ceux qui marchaient devant le reprenaient, pour le faire taire; mais il criait beaucoup plus fort: Fils de David, aie pitié de moi!

Jéricho⁹¹ est l'Éden de la Palestine; le nom de Jéricho signifie: ville des parfums.

Le récit diffère suivant les synoptiques: pour Luc, le miracle est accompli *avant* que Jésus n'entre dans la ville; pour Matthieu et Marc, c'est en *sortant* de la ville. Matthieu parle de deux aveugles. Le récit de Marc (Mc 10.46-52) doit être préféré, soit à cause de son origine probable (la narration de Pierre), soit en raison des minutieux détails qui le distinguent.

Marc donne le nom de l'aveugle: Bartimée, fils de Timée; il le désigne comme un personnage connu. On croit entendre la chronique du lieu.

Fils de David: ce titre caractérise Jésus comme l'héritier du trône israélite; c'est un hommage messianique non déguisé. Il montre bien l'état des esprits à ce moment.

V.39: la foule **reprend** l'aveugle, non pas à cause du titre qu'il a donné à Jésus, mais parce qu'il leur semble qu'il y a de la présomption de la part d'un mendiant à arrêter ainsi au passage un si haut personnage.

18.40-43 Jésus, s'étant arrêté, ordonna qu'on le lui amène; et, quand il se fut approché, il lui demanda: 41 Que veux-tu que je te fasse? Il répondit: Seigneur, que je recouvre la vue. 42 Et Jésus lui dit: Recouvre la vue; ta foi t'a sauvé. 43 À l'instant il recouvra la vue, et suivit Jésus, en glorifiant Dieu. Tout le peuple, voyant cela, loua Dieu.

Marc relève le changement subit d'attitude des gens dès que Jésus accueille favorablement la demande de l'aveugle: ils appellent l'aveugle et l'encouragent.

Que veux-tu que je te fasse? Avec une majesté vraiment royale, Jésus semble ouvrir au mendiant les trésors du pouvoir divin. Il lui donne, si l'on peut dire ainsi, carte blanche.

⁹¹ Jéricho était située à environ deux kilomètres au nord-ouest du misérable hameau actuel qui porte encore ce nom.

Que je recouvre la vue: Bartimée a certainement entendu parler des nombreuses guérisons opérées par Jésus; il a sans doute eu connaissance de la résurrection de Lazare, qui a eu lieu à quelques kilomètres de là. Ceci explique la foi qui s'exprime si simplement dans sa réponse.

Recouvre la vue: c'est la puissance divine qui agit pour guérir.

Ta foi t'a sauvé: Jésus fait comprendre à cet homme l'importance de la foi, qu'il vient de manifester maintenant, et qu'il devra entretenir pour aller plus loin dans sa transformation spirituelle.⁹²

V.43: Jésus permet à Bartimée de donner libre cours à sa reconnaissance, et à la foule d'exprimer hautement son admiration et sa joie. Le temps des ménagements est passé. Ces sentiments auxquels se livre la multitude sont le souffle avant-coureur de la Pentecôte anticipée qui s'appelle le jour des Rameaux.

Glorifier Dieu se rapporte plutôt à sa puissance, **louer Dieu** à sa bonté.⁹³

8. Jésus chez Zachée (19.1-10)

19.1-5 Jésus, étant entré dans Jéricho, traversait la ville. 2 Et voici, un homme riche, appelé Zachée, chef des publicains, 3 cherchait à voir qui était Jésus; mais

⁹² Le même mot grec *sozo* est utilisé dans la réponse que fait Jésus au lépreux samaritain qui revient vers lui après avoir été guéri (Lu 17.19).

⁹³ Meynet relève les progressions suivantes dans la narration:

- Au début, la foule parle de *Jésus de Nazareth*, l'aveugle crie: *Jésus, Fils de David*, puis, lors de sa rencontre, il lui dit: *Seigneur*; une fois le miracle accompli, la foule glorifie et loue *Dieu*.

- L'aveugle est assis au bord du chemin, il est amené par la foule vers Jésus, il est guéri et peut désormais suivre de lui-même Jésus.

- L'aveugle demande à deux reprises au tout début: « Aie pitié ». La demande est vague, mais dans sa réponse à Jésus, il précise sa demande: « Que je recouvre la vue ».

- Au début, le texte parle de *foule* (le tout-venant des gens qui se trouvent en présence de Jésus); à la fin, c'est le *peuple* (mot réservé aux croyants) qui loue Dieu.

il ne pouvait y parvenir, à cause de la foule, car il était de petite taille. 4 Il courut en avant, et monta sur un sycomore pour le voir, parce qu'il devait passer par là. 5 Lorsque Jésus fut arrivé à cet endroit, il leva les yeux et lui dit: Zachée, hâte-toi de descendre; car il faut que je demeure aujourd'hui dans ta maison.

Ce récit manque chez Matthieu et Marc.

En hébreu, le nom **Zachée** signifie: être pur. Il prouve l'origine juive de cet homme.

Jéricho se situe sur la route qui va de la Pérée en Judée et en Égypte. Le transit des marchandises est donc considérable. De plus, on exporte dans le monde entier le baume qui croît dans cette oasis. Il doit donc y avoir un bureau de péage principal; et Zachée en est le chef. Il a entendu parler de Jésus et de sa bienveillance envers les gens de sa classe. Il désire le rencontrer afin d'en savoir un peu plus sur lui. Après avoir accompagné le cortège sans atteindre son but, il le devance. Le **sycomore** étant un arbre aux branches basses et parallèles au sol, par conséquent d'une ascension facile, Zachée en profite pour monter dessus.⁹⁴

V.5: Jésus est-il rendu attentif à la présence de Zachée sur l'arbre par les regards du peuple qui se portent sur lui? Ou regarde-t-il en haut par hasard ou par un avertissement intérieur?

Jésus l'appelle par son nom, **Zachée**...; comment le sait-il? A-t-il eu une révélation intérieure semblable à celle rapportée en Jn 4.17-18? Ou a-t-il entendu prononcer son nom par les gens autour de lui?

⁹⁴ Meynet fait plusieurs rapprochements entre Zachée et l'aveugle de Jéricho, bien qu'au premier abord tout semble les opposer:

- tous deux sont des marginaux: l'aveugle est assis au bord de la route, considéré comme impur par la Loi; Zachée est lui aussi considéré comme impur, en raison des païens qu'il fréquente comme collecteur d'impôts.

- tous deux sont incapables de voir: le premier est aveugle; Zachée est trop petit pour voir Jésus dans la foule.

- tous deux sont mus par le même désir et réussissent à obtenir ce qu'ils veulent: l'aveugle crie et demande l'aide de la foule pour rencontrer Jésus, Zachée monte sur un arbre... tous deux seront exaucés au-delà de leurs espérances.

L'invitation de Jésus est joyeuse: «**Hâte-toi de descendre**» et en même temps ferme: «**Il faut...**». Jésus reconnaît qu'il y a là une brebis perdue à retrouver. Quel dévouement constant à l'œuvre divine et quelle indépendance souveraine face à l'opinion humaine!

19.6-8 Zachée se hâta de descendre, et le reçut avec joie. 7 Voyant cela, tous murmuraient, et disaient: Il est allé loger chez un homme pécheur. 8 Mais Zachée, se tenant devant le Seigneur, lui dit: Voici, Seigneur, je donne aux pauvres la moitié de mes biens, et, si j'ai fait tort de quelque chose à quelqu'un, je lui rends le quadruple.

Dans la foule, encore dominée par les préjugés pharisaïques, éclate alors un mécontentement général. Zachée, qui se sent attaqué, se tient fermement et dignement devant le Seigneur, l'air de dire: «Crois-le bien, je ne suis pas un homme indigne de la faveur que tu me fais». Et c'est sans doute aussi l'intention des paroles qu'il prononce. De nombreux interprètes voient dans les paroles de Zachée un vœu solennel concernant sa conduite à venir: «Je vais donner aux pauvres... je rendrai le quadruple».⁹⁵ Mais en fait, les verbes **je donne** et **je rends** sont au présent et non au futur. Ils indiquent une situation actuelle et non une décision faisant suite à une repentance. Que Zachée fasse œuvre de repentance après l'entretien avec Jésus, cela se comprendrait, mais non qu'il commence par là. Zachée cherche simplement à se justifier: «Tu ne te méprends

⁹⁵ Bovon et Meynet privilégient cette interprétation. Pour Bovon, le verbe au présent de l'indicatif peut être compris soit comme un futur immédiat: «Je vais donner...», soit comme un présent à valeur itérative ou durative: «J'ai l'habitude de donner». Si on choisit la première solution, c'est la rencontre de Jésus qui provoque une transformation chez Zachée et le pousse ainsi à prendre cette décision. Si on choisit la seconde, comme le fait Godet et quelques autres, Zachée rappelle ses bonnes habitudes pour se justifier.

⁹⁶ Bovon pense qu'il s'agit plus probablement d'une règle du droit romain qui aurait pu se répandre dans l'administration fiscale de la province procuratorielle de Judée.

pas en venant loger chez moi; tout péager que je suis, je ne te recevrai pas avec des biens mal acquis». Le mot **mais** au début du verset 8 établit d'ailleurs un lien étroit entre les murmures de la foule et les paroles que Zachée adresse à Jésus.

Je lui rends le quadruple: dans le cas d'un tort fait au prochain, la Loi exigeait, quand la restitution était volontaire, un cinquième en sus de la somme soustraite (Lé 6.5). Lorsque l'objet du vol était détruit et que la restitution était forcée, elle devait s'élever au quadruple (Ex 22.1);⁹⁶ si l'objet subsistait encore, elle devait s'élever au double seulement. Zachée applique donc à la restitution volontaire qu'il pratique la règle fixée pour la restitution forcée et dans le cas le plus grave. Dans le métier comme le sien, il est facile de se laisser aller à commettre des injustices plus ou moins involontaires.

Certains trouvent que ces paroles, comprises ainsi, sont bien prétentieuses; elles le seraient si elles n'étaient pas une réponse à une calomnie.

19.9,10 Jésus lui dit: Le salut est entré aujourd'hui dans cette maison, parce que celui-ci est aussi un fils d'Abraham. 10 Car le Fils de l'homme est venu chercher et sauver ce qui était perdu.

Jésus accepte les explications de Zachée. Sans vouloir donner une valeur méritoire à ces restitutions et à ces aumônes extraordinaires, il déclare que Zachée est l'objet de la grâce divine aussi bien que peuvent l'être ceux qui l'accusent. Jésus, le salut vivant, reçu comme il l'est dans cette maison, y apporte par sa présence même le **salut**.

Celui-ci est aussi un fils d'Abraham: malgré son état de péager et l'excommunication qui le frappe peut-être comme tel, Zachée prouve, par sa conduite en général et particulièrement son empressement à recevoir Jésus, la réalité des senti-

⁹⁶ Bovon pense qu'il s'agit plus probablement d'une règle du droit romain qui aurait pu se répandre dans l'administration fiscale de la province procuratorielle de Judée.

ments religieux dont il est animé; il a un réel cœur d'Israélite. Dans les mots *filis d'Abraham*, il faut voir en même temps le sens littéral et le sens spirituel: ils réunissent les deux idées de la descendance physique et de la filiation morale du père des croyants.

9. La parabole des mines (19.11-28)

À mesure que l'on s'approche de Jérusalem, l'effervescence va croissant dans le cercle des disciples et même dans la foule qui les accompagne. On se représente comme imminent le grand drame messianique si longtemps attendu. Jésus, comme auparavant, travaille à réprimer cet élan charnel. Ce n'est pas au-devant d'un triomphe que marchent les siens; ce qui les attend, c'est un temps prolongé de travail. La fidélité qu'ils déploieront durant cette époque d'épreuve sera la mesure de la part de gloire et de puissance qui leur sera accordée quand viendra réellement le jour du triomphe. Quant au peuple juif dans son ensemble, il sera, non glorifié, mais rejeté. Tel est le sens de l'enseignement suivant.

19.11 Ils écoutaient ces choses, et Jésus ajouta une parabole, parce qu'il était près de Jérusalem, et qu'on croyait qu'à l'instant le royaume de Dieu allait paraître.

Ce préambule nous oriente sur la situation morale des disciples à ce moment-là, car la parabole montre bien que c'est d'eux surtout qu'il s'agit. L'annonce répétée des souffrances prochaines de Jésus ne les a point guéris de leurs rêves de gloire imminente.

Ils écoutaient ces choses: il s'agit ici, non pas des gens qui murmurent (v.7), ni du peuple de Jéricho, mais des auditeurs les plus rapprochés de Jésus, ses partisans les plus enthousiastes. Le terme *ces choses* s'applique à tous les entretiens que Jésus a eus avec ceux qui l'entourent, en particulier sous le toit de Zachée.

Le salut semble tout proche: le mot à **l'instant** se trouve en tête et c'est en lui que se concentre l'idée contre laquelle est dirigée la parabole.

Le verbe **paraître** (*anaphaino*) convient à l'idée d'un grand spectacle attendu.

L'enseignement suivant comprend deux tableaux:

1) Celui du départ du maître et de l'épreuve imposée aux serviteurs durant son absence (v.12-14).

2) Celui de son retour et du jugement auquel aboutit l'épreuve (v.15-27).

19.12-14 Il dit donc: Un homme de haute naissance s'en alla dans un pays lointain, pour se faire investir de l'autorité royale, et revenir ensuite. ¹³ Il appela dix de ses serviteurs, leur donna dix mines, et leur dit: Faites-les valoir jusqu'à ce que je revienne. ¹⁴ Mais ses concitoyens le haïssaient, et ils envoyèrent une ambassade après lui, pour dire: Nous ne voulons pas que cet homme règne sur nous.

Un homme de haute naissance va demander au suzerain du pays qu'il habite la royauté sur ses concitoyens. Avant d'entreprendre ce voyage qui doit être long, car le suzerain habite un **pays lointain**, cet homme, préoccupé de l'administration future de l'État quand il sera de retour, décide de mettre à l'épreuve les serviteurs qui ont formé jusqu'ici sa maison dans sa position d'homme privé. Il veut faire d'eux ses employés quand il reviendra comme roi. Pour connaître jusqu'à quel point il peut compter sur leur fidélité et sur leur capacité, il confie à chacun une somme d'argent (une **mine**) à faire valoir en son absence. Pendant qu'il se livre à ces préparatifs, ses **concitoyens**, ses futurs sujets, protestent contre son élévation à la royauté.

Par le terme *de haute naissance*, Jésus fait allusion au titre de fils de David qui lui est généralement donné (Lu 18.39; Mt 21.9), et peut-être même à sa dignité de Fils de Dieu.

La mention du voyage dans un pays *lointain* répond au terme à *l'instant* du verset 11.

Les traits de ce tableau sont empruntés à la situation politique de la Terre Sainte. L'historien Josèphe raconte qu'à la suite de la mort d'Hérode-le-Grand, des faits analogues à celui qui est mentionné ici, eurent lieu plusieurs fois. Ainsi, lorsque Archélaüs, après la mort de son père, se rendit à Rome pour obtenir sa succession, ou lorsque Antipas fit une démarche du même genre après la mort de son frère Philippe. Dans le premier cas, les Juifs firent à Rome une contre-démarche pour demander à l'empereur d'être plutôt annexés à l'empire romain. Assurément, Jésus n'a pas voulu faire allusion à l'un de ces faits spécialement; seulement il a emprunté à cette situation générale les couleurs de son tableau.

Le terme grec *basileia* signifie non royaume, mais **royauté**. Avant de régner visiblement sur Israël, Jésus doit recevoir dans le ciel la souveraineté de la main de son Père (Mt 28.18).

Jusqu'à ce que je revienne: ces mots se rapportent au retour du Christ et à l'établissement de son règne extérieur sur terre qui doit suivre.

Les **dix serviteurs** représentent la totalité des croyants dont Jésus met ici-bas l'activité à l'épreuve (comparer les *dix vierges*, Mt 25).

Une **mine** est une somme peu considérable,⁹⁷ comme l'indique le terme *peu de choses* du verset 17.⁹⁸ Chaque serviteur doit cher-

⁹⁷ Bovon: la *mine* est l'équivalent d'un salaire de cent jours de travail. Le *talent* (Mt 25.15) est une somme considérable; il correspondrait à la valeur de six à dix mille journées de travail. La *mine* se cache volontiers dans un linge; un *talent* représente 26 kg de métal et trouve plus facilement sa cachette dans la terre.

Meynet: la *mine* pèse 571 grammes d'argent; le *talent* est un lingot d'argent de 34 kg, c'est-à-dire 6000 deniers, une somme équivalente à un salaire de seize ans et demi de travail.

⁹⁸ Notons cependant que le texte de Matthieu (Mt 25.21) dit la même chose dans la parabole des *talents*!

⁹⁹ C'est l'interprétation de Godet. Bovon: «Quant à la mine, l'auteur n'insinue ni qu'elle relève de l'ordre de la création (dons naturels), ni qu'elle appartienne à la rédemption (dons du Saint-Esprit). La question ne se pose probablement pas à lui».

cher à faire valoir, en apparence pour augmenter la fortune de son maître, mais en réalité pour donner la mesure de sa fidélité. Cette mine représente la grâce du salut⁹⁹ accordée à tous les croyants avec la mission de se l'approprier et de la répandre, en particulier par le moyen du témoignage évangélique.

V.14: en empruntant une image aux circonstances du temps, Jésus décrit le refus obstiné des Juifs de reconnaître sa dignité messianique, durant tout le temps qui séparera son départ de son retour.

19.15-19 Lorsqu'il fut de retour, après avoir été investi de l'autorité royale, il fit appeler auprès de lui les serviteurs auxquels il avait donné l'argent, afin de connaître comment chacun l'avait fait valoir. 16 Le premier vint, et dit: Seigneur, ta mine a rapporté dix mines. 17 Il lui dit: C'est bien, bon serviteur; parce que tu as été fidèle en peu de chose, reçois le gouvernement de dix villes. 18 Le second vint, et dit: Seigneur, ta mine a produit cinq mines. 19 Il lui dit: Toi aussi, sois établi sur cinq villes.

De l'élévation de leur maître à la souveraineté résulte pour les serviteurs une position toute nouvelle. Non seulement ils reçoivent un éloge proportionnel au succès de leur travail, mais en plus, leur maître, qui agit maintenant comme roi, leur assigne dans l'administration de l'État un poste dont l'importance répond au résultat de l'activité de chacun. Il en sera ainsi au retour du Christ dans l'état de choses glorieux qu'inaugurera cet événement. L'humble travail accompli durant cette vie terrestre au service du Seigneur absent sera la mesure du pouvoir confié à chacun par le Seigneur à nouveau présent.

Les **dix**, les **cinq villes** représentent des groupes de personnes que les croyants glorifiés auront pour mission d'élever à la hauteur de leur propre vie spirituelle.

En disant: **ta mine**, le serviteur rend hommage du succès qu'il a obtenu au don de son maître. C'est ce don qui a tout fait. Qu'aurait-il gagné en effet sans cette somme qui lui a été confiée? L'appréciation du maître (v.17) vient compléter celle du serviteur.

19.20-23 Un autre vint, et dit: Seigneur, voici ta mine, que j'ai gardée dans un linge; 21 car j'avais peur de toi, parce que tu es un homme sévère; tu prends ce que tu n'as pas déposé, et tu moissonnes ce que tu n'as pas semé. 22 Il lui dit: Je te juge sur tes paroles, méchant serviteur; tu savais que je suis un homme sévère, prenant ce que je n'ai pas déposé, et moissonnant ce que je n'ai pas semé; 23 pourquoi donc n'as-tu pas mis mon argent dans une banque, afin qu'à mon retour je le retire avec un intérêt?

Ce serviteur a soigneusement gardé sa mine pour ne pas la perdre et pouvoir la rendre intacte à son maître.

V.21: la raison invoquée par ce serviteur n'est pas un prétexte; elle est trop rude pour ne pas être l'expression de son réel sentiment. Mais elle est difficile à comprendre, puisque enfin le maître a *mis* et *semé* quelque chose dans sa relation avec lui aussi bien qu'il l'a fait à l'égard des autres. De plus, ce serviteur a reçu *une* mine comme les autres, et n'a donc pas été défavorisé par rapport à ses collègues.

Plusieurs interprètes ont cherché un sens au verset 21b. Il faut envisager ces mots comme une formule proverbiale désignant, dans le langage ordinaire, un maître exigeant à l'excès. En usant de cette formule reçue, le serviteur veut dire que s'il avait perdu cet argent par une malheureuse spéculation, le maître l'aurait impitoyablement puni pour cette perte.

V.22: le maître répond à cette accusation en retournant l'argument du serviteur contre lui: «Plus j'étais à tes yeux un homme dur, plus tu devais chercher à me satisfaire, en usant pour cela d'un moyen qui ne risquait nullement de te compromettre».

V.23: en confiant cet argent au banquier, le serviteur aurait au moins obtenu un **intérêt** et ainsi agi d'une manière conséquente au jugement qu'il vient de porter sur le caractère de son maître. Sa conduite prouve tout à la fois son indifférence pour les intérêts de celui-ci et son inconsciente mauvaise foi.

Que représente la **banque**? Là encore les interprétations sont bien diverses. Pour certains, ce terme regrouperait ceux qui sont étrangers à la foi et auxquels les chrétiens confient certaines missions. Il semble plus simple d'entendre par banque le trésor divin et par l'acte de dépôt un état de prière dans lequel le serviteur, qui se croit incapable d'agir lui-même pour la cause du Christ, peut au moins demander à Dieu de tirer de lui et de sa connaissance chrétienne le parti qu'il trouvera bon. La réponse de Jésus reviendrait donc à ceci: «Si tu ne pouvais travailler toi-même, au moins tu aurais pu montrer ta fidélité en priant». Comparer le rôle et le sens analogue du marchand en Mt 25.9.

Cet homme représente un croyant qui n'a pas trouvé le salut en Jésus-Christ aussi brillant qu'il l'espérait, un chrétien légaliste qui n'a pas savouré la grâce et ne connaît de l'Évangile que ses exigences morales. Il lui semble que le Seigneur donne bien peu pour tout ce qu'il réclame. Avec ce sentiment-là, on fait le moins possible. On pense que Dieu doit être content si nous nous sommes abstenus de mal faire, et si par notre conduite et nos paroles nous n'avons pas vilipendé son Évangile. Ainsi parlerait un Judas, mécontent de n'avoir pas trouvé à la suite de Jésus les avantages qu'il cherchait en compensation des sacrifices nombreux auxquels la foi l'a obligé.

19.23-26 Puis il dit à ceux qui étaient là: Otez-lui la mine, et donnez-la à celui qui a les dix mines. **Ils** lui dirent: Seigneur, il a dix mines. **26** Je vous le dis, on donnera à celui qui a, mais à celui qui n'a pas on ôtera même ce qu'il a.

L'ère de gloire se change pour un tel serviteur en une éternité de privation et de honte. Les forces saintes et les moyens d'action, dont il n'a pas su se servir, lui sont retirés et sont ajoutés à ceux du serviteur actif qui a fidèlement travaillé.

Les **dix mines** représentent ici, non la somme confiée, mais la somme acquise. Cette somme appartient sans doute au maître, mais aussi, en un certain sens, à celui qui la lui a acquise. La *mine ajoutée* à l'avoir de ce serviteur représente un nouveau champ dans lequel il pourra déployer son activité et par conséquent ainsi acquérir de nouveaux bijoux qui enrichiront encore sa couronne.

V.26: il y a une loi en vertu de laquelle les fruits du travail passé accroissent l'intensité du travail futur. Car chaque grâce que l'on s'est activement appropriée et dont on s'est fait un moyen d'action, accroît notre réceptivité pour des grâces supérieures. Au contraire, toute grâce reçue, mais non employée, est retirée, ce qui entraîne une déperdition dans la faculté d'en recevoir de nouvelles.

En Lu 8.18, Jésus disait: «Ce qu'il croit avoir»; ici, il dit: «ce qu'il a». Les deux expressions sont vraies. On *a* une grâce qui nous est accordée; mais, si on ne se l'assimile pas activement, on ne la possède pas réellement; on *croit* l'avoir.

19.27 Au reste, amenez ici mes ennemis, qui n'ont pas voulu que je régnasse sur eux, et tuez-les en ma présence.

Tuez-les: ce terme réunit dans une même idée la destruction temporelle et la condamnation éternelle. Sans doute, le premier de ces jugements aura lieu longtemps avant le retour du Christ; la ruine de Jérusalem sera souvent présentée comme le premier acte du retour du Christ (Mt 10.23). La conclusion de cette parabole est certes choquante; mais souvenons-nous qu'il reste toujours une différence entre la parabole et la réalité.

Note sur cette parabole

Cette parabole a de grands rapports avec celle des talents dans l'Évangile selon Matthieu (25.14-30).¹⁰⁰ Dans les deux paraboles, un maître s'absente et, durant ce temps, il éprouve la fidélité de ses serviteurs en leur confiant de l'argent à faire valoir. À son retour, il constate la fidélité des uns et l'infidélité des autres. Mais à côté de ces traits communs aux deux textes, il y a aussi de grandes différences:

1) Dans Luc, le maître est un riche particulier qui va recevoir d'un suzerain éloigné la couronne royale; dans Matthieu, le maître reste un homme privé.

2) Dans Luc, le maître donne une *petite* somme, *égale*, à chaque serviteur; dans Matthieu, le maître partage *tout* son bien et donne des sommes *différentes*, proportionnées aux capacités de ses différents serviteurs.

3) Le but du maître est différent: dans Luc, le maître éprouve ses serviteurs afin de leur confier, dans son royaume futur, des postes proportionnés aux résultats de leur travail; dans Matthieu, le maître veut simplement faire valoir son argent et augmenter sa fortune.

4) Les modes d'épreuve et les résultats diffèrent: dans Luc, les sommes sont égales mais les résultats diffèrent; dans Matthieu, les sommes sont inégales mais les résultats sont proportionnés aux sommes confiées.¹⁰¹

¹⁰⁰ Il y a également quelques analogies avec le texte de Mc 13.34-37: « Il en sera comme d'un homme qui, partant pour un voyage, laisse sa maison, remet l'autorité à ses serviteurs, indique à chacun sa tâche, et ordonne au portier de *veiller* ». L'accent est mis dans cette parabole sur l'importance de *veiller*, car nul ne sait « quand viendra le maître de la maison ».

¹⁰¹ Meynet relève que dans la parabole des mines, les trois serviteurs parlent de « *ta* mine » lors de leur compte-rendu, estimant qu'elle leur a été prêtée. De plus, ils ne disent pas comme dans Matthieu: « J'en ai gagné... », mais: « Ta mine est devenue... » Les deux premiers serviteurs semblent attribuer tout le mérite à leur Seigneur et au don reçu; le troisième est très semblable à celui de Matthieu: s'il déclare bien avoir eu la mine, sa façon d'*avoir* est bien différente de celle des deux autres. « C'est l'*avoir* de qui n'a pas cru au don, qui pense garder un dépôt qu'il devra restituer. [] Non seulement il ne croit pas au don, mais il nie même le dépôt: "tu n'as pas déposé" (21b). »

5) Dans Luc, le serviteur infidèle se voit retirer son argent et privé d'un poste dans l'administration future du royaume; dans Matthieu, il reçoit un châtement sévère.

6) Dans Luc, les ennemis du maître sont tués; dans Matthieu, ils ne sont pas mentionnés.

Toutes ces différences sont en rapport avec l'idée dominante de chacun des deux tableaux:

Chez Luc, l'idée est que l'ère de gloire, après le retour du Christ, ne peut venir qu'à la suite d'une ère d'épreuve. Chaque croyant doit déterminer lui-même la part qu'il aura à la royauté du Seigneur par la manière dont il aura fait fructifier la grâce du salut qui lui a été accordée.

Chez Matthieu, l'idée est que les serviteurs moins doués ne doivent pas s'irriter ou se décourager à la vue de frères plus richement dotés spirituellement. L'activité de chacun sera appréciée d'après la mesure des dons spirituels qui lui ont été départis.

Chez Luc, les *mines* représentent le salut lui-même¹⁰² avec la mission de le propager. C'est une grâce et une tâche qui est, en un certain sens, identique pour tous.

Chez Matthieu, les *talents* représentent les dons spirituels dont la grandeur diffère selon la capacité naturelle de chacun.

La différence d'idée entre ces deux paraboles incite à penser qu'elles ont toutes deux été prononcées par Jésus afin d'illustrer deux pensées différentes. Il a utilisé des images tirées du rapport entre un maître et ses serviteurs.¹⁰³

¹⁰² Godet s'avance certes beaucoup dans cette interprétation. On se demande comment ce salut peut se multiplier? Godet l'explique ainsi: en annonçant l'Évangile, le chrétien peut amener des non-croyants au salut; et là où il y avait un seul chrétien, il y en a désormais plusieurs. La mine s'est ainsi transformée en plusieurs mines.

On peut voir une certaine analogie avec la parabole du semeur (Mt 13.3-8); les fruits que la semence produit dépendent du *terrain* dans lequel elle peut se développer. Dans certains endroits, la semence ne donne rien; dans la bonne terre, un grain en donne cent, un autre soixante, un autre trente.

¹⁰³ Plusieurs interprètes, dont Bovon, pensent que ces deux paraboles ont été chacune réinterprétées par leur auteur, à partir de fragments de leurs propres sources, mais qu'à l'origine, il n'y avait qu'une seule parabole.

19.28 Après avoir ainsi parlé, Jésus marcha devant la foule, pour monter à Jérusalem.

Ce verset est à la fois la conclusion du récit de voyage commencé en 9.51, et la transition au morceau suivant, l'arrivée à Jérusalem. Il n'a de sens qu'autant que toute la partie précédente a été, comme nous l'avons comprise, le récit d'un voyage suivi, qui arrive maintenant à son terme.

Jésus a maintenant parcouru les contrées de la Galilée méridionale et de la Pérée. L'enthousiasme de ses adhérents Galiléens est à son comble. La rupture avec le parti dominant est consommée: le Sanhédrin ne peut laisser vivre Jésus, ce serait abdiquer. Jésus le sait; son temps est venu, il obéit sans trembler à la volonté de son Père. Voir Lu 9.51: « Et lui, il affermit sa face pour se rendre à Jérusalem ».

VI. Le séjour à Jérusalem jusqu'à la Passion (19.29-21.38)

Cette partie renferme trois principaux faits:

- 1) L'entrée de Jésus à Jérusalem (19.28-44)
- 2) Le règne de Jésus dans le temple (19.45-21.4)
- 3) L'annonce de la ruine de Jérusalem et du peuple juif (21.5-38)

Une relation existe entre ces trois faits; elle est facile à saisir: le premier est l'ultime appel de Jésus à son peuple; le deuxième est le refus décisif qu'Israël oppose à cet appel; le troisième est comme le prononcé de la sentence, à la suite de ce refus.

A. L'entrée de Jésus à Jérusalem (19.28-44)

D'après Luc et les deux autres synoptiques, Jésus accompagne la caravane des pèlerins de Jéricho à Jérusalem, et fait son entrée dans la capitale le jour même. Jean est plus précis et mentionne une halte à Béthanie, où un repas est offert par les habitants du lieu (Jn 12.1-8). Le gros des pèlerins continue jusqu'à la capitale et y répand le bruit de l'arrivée de Jésus à Béthanie. Le lendemain, une foule de visiteurs vient à Béthanie pour voir Jésus et aussi Lazare, que l'on disait ressuscité par lui (Jn 12.9-12).

1. Les préparatifs de l'entrée (19.28-36)

19.29-31 Lorsqu'il approcha de Bethphagé et de Béthanie, vers la montagne appelée montagne des oliviers, Jésus envoya deux de ses disciples, ³⁰ en disant: **Allez au village qui est en face; quand vous y serez entrés, vous trouverez un ânon attaché, sur lequel aucun homme ne s'est jamais assis; détachez-le, et amenez-le.** ³¹ Si quelqu'un vous

**demande: Pourquoi le détachez-vous? vous lui
répondrez: Le Seigneur en a besoin.**

Béthanie est située sur le versant oriental de la montagne des Oliviers, du côté opposé à Jérusalem, à quarante minutes à pied de cette ville. Ce nom peut signifier: « endroit de pauvreté » ou « endroit des dattes » ou « endroit des boutiques » (parce que ce serait là que commencerait l'espèce de bazar établi autour de la ville pendant les fêtes).

Bethphagé signifie « endroit des figes ». Ce lieu est situé, selon le Talmud, à l'est des murs de Jérusalem, appuyé à la montagne sainte. Il semble donc plus près de Jérusalem que Béthanie.

En envoyant **deux disciples**, Jésus donne à cette scène une solennité particulière.

Jusque là, il s'est soustrait aux hommages populaires; mais une fois au moins, il veut être proclamé roi-Messie au milieu de son peuple (v.40). Ce devra être aussi un dernier appel adressé à la population de Jérusalem (v.42). Cette manière n'a rien de compromettant pour son œuvre, car il sait bien que sa vie touche à sa fin (23.32-33). Il laisse donc libre cours à l'enthousiasme de la multitude; il provoque même la manifestation qui va suivre, tout en donnant à celle-ci la forme la plus pacifique et la plus humble.

Pierre est sans doute l'un des deux disciples; cela explique les détails minutieux et pittoresques qui distinguent le récit de Marc (Mc 11.1-6).

L'ânon **sur lequel aucun homme ne s'est assis** n'a donc point servi à un usage profane (No 19.2; De 21.3); sa destination particulièrement sainte l'exigeait.

Le verset 31 suppose que Jésus est déjà connu des propriétaires de l'ânon, mais pas qu'il se soit d'avance arrangé avec eux. C'est un indice à ajouter à ceux qui témoignent des séjours antérieurs de Jésus à Jérusalem. Ce trait démontre également le savoir prophétique de Jésus, qu'il ne faut point confondre avec la toute-science. Comparer Lu 22.10, 31-34; Jn 1.49; 4.17 etc.

Le Seigneur en a besoin: c'est la première fois que Jésus s'attribue le terme de *Seigneur*.

19.32-36 Ceux qui étaient envoyés allèrent, et trouvèrent les choses comme Jésus leur avait dit. ³³ Comme ils détachaient l'ânon, ses maîtres leur dirent: Pourquoi détachez-vous l'ânon? ³⁴ Ils répondirent: Le Seigneur en a besoin. ³⁵ Et ils amenèrent à Jésus l'ânon, sur lequel ils jetèrent leurs vêtements, et firent monter Jésus. ³⁶ Quand il fut en marche, les gens étendirent leurs vêtements sur le chemin.

Les disciples entrent dans le sentiment de leur maître; ils lui rendent hommage.

V.35: il était facile de se procurer une couverture pour la mettre sur l'ânon. En mettant leurs propres **vêtements** sur l'ânon, ils veulent exprimer la consécration de leur personne et de leur avoir.

Luc et Marc, écrivant pour des lecteurs grecs, ne rappellent pas ici, comme Matthieu (Mt 21.5), la prophétie de Zacharie¹ (Za 9.9). Mais indépendamment de la prophétie accomplie, Jésus dit publiquement par toute cette scène: «Je suis roi», mais en même temps, par l'emploi de cette humble monture, il ajoute: «Mais mon règne n'est pas de ce monde».

2. L'entrée (19.37-38)

19.37 Et lorsque déjà il approchait de Jérusalem, vers la descente de la montagne des oliviers, toute la mul-

¹ Le verset 10, qui termine cette prophétie de Zacharie, annonce la destruction des chars d'Ephraïm, celle des chevaux de Jérusalem et l'anéantissement des arcs de guerre. La paix sera annoncée aux nations, et le roi dominera sur toute la terre. Meynet: « Ce ne sont ni la force ni la violence qui lui obtiendront l'empire, mais la justice et l'humilité: en effet il préfère aux chevaux de guerre la pacifique monture des premiers pasteurs d'Israël: l'ânon, qui s'oppose aux chevaux (voir aussi De 17.16 et suivants) ».

titude des disciples, saisie de joie, se mit à louer Dieu à haute voix pour tous les miracles qu'ils avaient vus. 38 Ils disaient: Béni soit le roi qui vient au nom du Seigneur! Paix dans le ciel, et gloire dans les lieux très hauts!

Une fois monté sur l'ânon, Jésus devient le centre, visible à tous, du cortège, et la scène prend un caractère de plus en plus exceptionnel. C'est comme si un souffle d'en haut, précurseur de celui de la Pentecôte, s'emparait de cette multitude. La vue de la ville et du temple, qui se découvre en cet endroit même dans toute sa beauté, contribue à l'explosion de joie et d'espérance qui se déclare si subitement. Tous les cœurs se rappellent en ce moment les miracles qui ont signalé la carrière de cet homme extraordinaire. Le récit de Jean fait comprendre que la résurrection de Lazare a la première place dans cette admirable reconnaissance.

V.38: cette acclamation est tirée en partie du Psaume 118.26. Chacun connaît ce cantique. Il fait partie du Hallel² que l'on chante à la fin du repas pascal, ainsi qu'à la fête des Tabernacles. On est habitué à donné à l'expression « celui qui vient au nom du Seigneur » une application messianique. Le terme de roi, s'il est authentique, est ajouté sous la vive impression de cette scène extraordinaire.³

Au nom du Seigneur signifie: de la part de Dieu, comme son représentant.

La **paix dans le ciel** est celle qui résulte de la réconciliation que le Messie vient opérer entre Dieu et les hommes, et pour laquelle les anges glorifient Dieu autour de son trône.

Luc omet le terme *Hosanna* que ne comprendraient pas ses lecteurs d'origine païenne.

² Le Hallel est une prière juive composée des psaumes 113 à 118.

³ Meynet voit une certaine similitude entre l'acclamation de Jésus et l'intronisation de Salomon (1 R 1.28-48).

3. Les murmures des pharisiens (19.39-40)

19.39,40 Quelques pharisiens, du milieu de la foule, dirent à Jésus: Maître, reprends tes disciples. 40 Et il répondit: Je vous le dis, s'ils se taisent, les pierres crieront!

Des pharisiens se sont mêlés à la foule pour voir ce qui se passe. Reconnaisant qu'ils n'ont plus l'autorité nécessaire pour imposer le silence (comparer Jn 12.19), ils recourent à Jésus lui-même pour le prier de faire la police dans son cortège. Ils sont révoltés de voir que non seulement il se pose en prophète, mais il ose en plus accepter publiquement un hommage messianique. Peut-être craignent-ils aussi que cette scène ne soit envisagée comme un commencement de sédition par les Romains.

La réponse de Jésus est d'une majesté terrifiante: «Quand je ferais taire toutes ces bouches, vous entendriez ces mêmes acclamations partir de ces pierres qui couvrent le sol; car il est impossible qu'une apparition comme celle-ci ne soit, une fois au moins, saluée ici-bas comme elle mérite de l'être». L'expression employée paraît avoir quelque chose de proverbial (voir Ha 2.11).

4. Jésus pleure sur Jérusalem (19.41-44)

19.41-44 Comme il approchait de la ville, Jésus, en la voyant, pleura sur elle, et dit: 42 Si toi aussi, au moins en ce jour qui t'est donné, tu connaissais les choses qui appartiennent à ta paix! Mais maintenant elles sont cachées à tes yeux. 43 Il viendra sur toi des jours où tes ennemis t'environneront de tranchées, t'enfermeront, et te serrent de toutes parts; 44 ils te détruiront, toi et tes enfants au milieu de toi, et ils ne laisseront pas en toi pierre sur pierre, parce que tu n'as pas connu le temps où tu as été visitée.

Jésus est arrivé à l'endroit de la route d'où l'on découvre immédiatement en face de soi la terrasse du temple et la ville sainte. Elle est là dans toute sa magnificence. Quel jour pour elle, si le bandeau tombait des yeux ! Mais ce qui vient de se passer entre lui et les pharisiens présents a réveillé dans son cœur le sentiment de la résistance insurmontable à laquelle il va encore se heurter. Saisi et comme étreint par le contraste entre ce qui aurait pu être et ce qui sera, il ne peut contenir sa douleur.

« **Si toi aussi**, comme cette foule d'humbles croyants qui forment en ce moment ce joyeux cortège... »

Au moins en ce jour : « Du moins en ce jour, le dernier pour toi, celui que Dieu te donne encore pour ton salut et où se décide ton sort ». Tout le passé pourrait encore en ce seul jour se réparer.

Les choses qui appartiennent à ta paix : Jésus pense à la fois au salut individuel des habitants et à la conservation de la ville. En se soumettant à la souveraineté de Jésus, Israël serait préservé de l'esprit d'exaltation charnelle et de rébellion qui le conduira à sa perte. La *paix* est celle qui résulterait du salut obtenu.

Mais maintenant : Jésus revient de ce salut possible qu'il a contemplé en esprit, à l'affreuse réalité.

Elles sont cachées à tes yeux : « Ces choses qui appartiennent à ta paix sont cachées à tes yeux ». Il y a dans ce verbe *cacher* l'idée d'un décret divin qui s'exécute. Israël, disposé comme il l'est, ne doit pas croire et s'approprier le salut. C'est ce qu'expliquera Paul (Ro 11.7-12).

Le **parce que** du verset 44 explique que la catastrophe qui va se produire est la preuve de cet aveuglement dont Israël est frappé. L'effet démontrera la cause.

Au lieu des temps de délivrance et de gloire que doit amener la venue du Messie, Jésus voit s'approcher des jours dont la prévision remplit son âme d'une douleur amère (v.43, 44). Sa prédiction reprend plusieurs mots d'Ésaïe 29.3.

Ils te détruiront : littéralement, ils t'abaisseront au niveau du sol. Ce sens s'applique aux habitants égorgés (**toi et tes enfants**)

et aux maisons nivelées (**ils ne laisseront pas pierre sur pierre**).

Tu n'as pas connu le temps où tu as été visitée: «Tu n'as pas profité du temps où Dieu t'a visitée. C'était l'heure de le *trouver* (Es 55.6); mais cette heure touche à sa fin». Comme Jésus a distinctement conscience de la grandeur de sa venue et de l'importance décisive du moment actuel pour Israël! Et quel amour pour ce peuple sur lequel il pleure jusqu'aux sanglots, comme il a pleuré sur la tombe de son ami! En même temps, quelle possession parfaite de lui-même au milieu de son plus glorieux triomphe. Tandis que tout chante autour de lui, il prévoit et pleure.

Pour Luc, ces événements sont décisifs; il ne raconte en revanche rien de l'entrée de Jésus dans la ville. Matthieu (21.10) dépeint l'émotion dont la ville entière est saisie; Marc (11.11) décrit d'une manière remarquable les impressions profondes de Jésus dans la soirée de ce grand jour.

B. Le règne de Jésus dans le temple (19.45-21.4)

Dès ce moment, Jésus s'établit en souverain dans la maison de son Père. Il y fonctionne non seulement comme prophète, mais aussi comme législateur et comme juge. Pendant quelques jours, les autorités théocratiques semblent avoir abdiqué entre ses mains. Ces jours sont comme le prélude du règne du Messie dans son temple, tel que le décrit Matthieu (3.1-2).

1. L'expulsion des vendeurs (19.45-48)

19.45,46 Il entra dans le temple, et il se mit à chasser ceux qui vendaient, ⁴⁶ leur disant: Il est écrit: Ma maison sera une maison de prière. Mais vous, vous en avez fait une caverne de voleurs.

Marc est plus précis que Luc dans son récit. Il nous apprend qu'après être entré à Jérusalem, Jésus n'a fait autre chose que de se livrer à la contemplation du temple. Puis le soir, Jésus et

les douze sont partis à Béthanie. Ce n'est que le lendemain, en revenant de Béthanie, que Jésus entre à nouveau dans le temple et se met à chasser les vendeurs.

Les boutiques sont établies, avec l'accord des autorités, dans le parvis des païens. On y vend les animaux nécessaires aux sacrifices; là, les pèlerins, venus de toutes les contrées du monde, trouvent les monnaies du pays qui leur sont nécessaires, soit pour payer l'impôt du temple, soit pour faire leurs autres achats. La famille sacerdotale paraît avoir retiré de gros profits de ce trafic; aussi celui-ci est-il odieux au peuple. Cela explique la non résistance des prêtres en face de Jésus qui, en agissant ainsi, représente la conscience publique. L'expression «**une caverne de voleurs**» (v.46) fait clairement allusion aux tromperies qui s'attachent à ces divers trafics.

Les **vendeurs** sont des marchands connus; ils ont obtenu leur patente à prix d'argent.

V.46: la réponse de Jésus est empruntée à deux paroles de l'Ancien Testament (Es 56.7; Jé 7.11). Luc ne cite pas, comme Marc, le premier passage jusqu'au bout: «Ma maison sera⁴ appelée une maison de prière *pour tous les peuples*».

Note

Cette scène doit être distinguée de celle rapportée par Jean (Jn 2.13 et suivants), où l'on voit Jésus, au commencement de son ministère, s'élever avec énergie contre la profanation du temple. Maintenant qu'il est arrivé au faîte de son autorité, comment peut-il tolérer sans mot dire que cette profanation se soit peu à peu rétablie⁵? Au début de son ministère, cet acte était une mise en demeure adressée au peuple, pour l'engager à travailler avec lui au relèvement de la théocratie. Au terme de sa carrière publique, le renouvellement de cet acte annonce

⁴ Godet préfère traduire, comme le fait le Textus Receptus: «Ma maison est appelée...», puisqu'il s'agit de la destination actuelle du temple pour les Juifs eux-mêmes, et non de sa destination future, comme dans le texte du prophète. Le *futur* dans le *Vaticanus* est une correction due au futur dans Ésaïe et dans les deux autres synoptiques.

⁵ Voir Za 14.21

le jugement qui ne tardera pas à frapper les prêtres infidèles à leur mission et le peuple tout entier.

19.47,48 Il enseignait tous les jours dans le temple. Et les principaux sacrificateurs, les scribes, et les principaux du peuple cherchaient à le faire périr; 48 mais ils ne savaient comment s'y prendre, car tout le peuple l'écoutait avec admiration.

La purification du temple a blessé au vif les **principaux sacrificateurs**; l'enthousiasme suscité par les enseignements de Jésus a rendu jaloux les **scribes**. Pressés par les principaux sacrificateurs et les scribes, les **principaux du peuple** (les anciens, membres du sanhédrin ou les personnages riches de la nation) se liguent également contre Jésus pour le faire périr. Cependant, le **peuple** l'écoute avec admiration. Si Jésus avait l'intention d'établir un royaume terrestre, ce serait le moment de chercher à réaliser cette pensée.

2. La question posée par le Sanhédrin (20.1-8)

20.1-4 Un de ces jours-là, comme Jésus enseignait le peuple dans le temple et qu'il annonçait la bonne nouvelle, les principaux sacrificateurs et les scribes, avec les anciens, survinrent, 2 et lui dirent: Dis-nous, par quelle autorité fais-tu ces choses, ou qui est celui qui t'a donné cette autorité? 3 Il leur répondit: Je vous adresserai aussi une question. Dites-moi, 4 le baptême de Jean venait-il du ciel, ou des hommes?

L'attitude de Jésus dans le temple a suscité une discussion (19.47) parmi les autorités religieuses suprêmes en Israël. Celles-ci sont parvenues à formuler une série de questions propres à embarrasser Jésus ou à lui arracher une réponse qui le compromettrait, soit auprès du peuple, soit auprès des autorités juives

ou païennes. L'interrogatoire du verset 2 est le premier résultat de ces conciliabules.

La question porte sur l'un de ces deux points: *l'origine* de l'autorité que Jésus s'attribue ou *l'intermédiaire* par lequel il l'a reçue. L'embarrassant dans cette question, c'est que la réponse, quelle qu'elle soit, sera ensuite livrée à l'appréciation de pareils juges.

V.3: la réponse de Jésus peut paraître une habile pirouette plutôt qu'une réponse sérieuse. Mais ce n'est là qu'une apparence. N'est-ce pas par Jean-Baptiste que Jésus a été divinement accrédité auprès du peuple? Tout dépend donc de savoir s'ils reconnaissent l'autorité prophétique de Jean-Baptiste. Si oui, l'origine divine de l'autorité de Jésus est donc garantie.

20.5-8 Mais ils raisonnèrent ainsi entre eux: Si nous répondons: Du ciel, il dira: Pourquoi n'avez-vous pas cru en lui? 6 Et si nous répondons: Des hommes, tout le peuple nous lapidera, car il est persuadé que Jean était un prophète. 7 Alors ils répondirent qu'ils ne savaient d'où il venait. 8 Et Jésus leur dit: Moi non plus, je ne vous dirai pas par quelle autorité je fais ces choses.

Cette question de Jésus suffit à désarmer ces savants, ces experts qui prétendent juger de tout dans la théocratie! Et pourtant, l'apparition de Jean-Baptiste était un fait capital.

En disant: «**Moi non plus**», Jésus exprime une certaine indignation et du mépris: «Si vous vous déclarez incompetents pour juger du ministère de Jean-Baptiste, vous ne l'êtes pas moins pour juger du mien».

Mais lui, Jésus, il n'est pas incompetent pour les juger, et il va leur dire ce qu'ils sont aux yeux de Dieu: des rebelles coupables de malversation! Seulement, c'est au *peuple entier* (v.9) qu'il adresse cette solennelle protestation contre la conduite odieuse de ses chefs.

3. La parabole des vignerons (20.9-19)

Cette parabole est, avec celle du semeur, la seule qui se trouve

simultanément dans nos trois synoptiques (Mt 21.33 et suivants; Mc 12.1 et suivants).

C'est le tableau le plus grandiose qu'ait tracé Jésus de tout le cours de l'histoire théocratique. Le vrai sens de cette histoire y est dévoilé de la manière la plus profonde. La fondation de l'ancienne alliance, le ministère des prophètes, la venue de Jésus lui-même, son rejet et sa mort, les conséquences mêmes de cette mort non encore consommée, le rejet d'Israël et la translation du règne de Dieu des Juifs aux païens,... tout est là présenté sous les images les plus simples et avec la plus effrayante clarté. En même temps, Jésus répond à la question des chefs sur la source de son autorité: il est le Fils, l'héritier, l'envoyé suprême de leur propre Maître.

La parabole décrit d'abord la position des chefs de la théocratie, puis leur conduite, et enfin leur châtement.

20.9 Il se mit ensuite à dire au peuple cette parabole: Un homme planta une vigne, l'affirma à des vigneron, et quitta pour longtemps le pays.

L'image qu'emploie Jésus est tirée d'Ésaïe 5.1 et suivants, où la vigne représente le peuple d'Israël auquel Dieu a prodigué tous ses soins. Dans Ésaïe, il n'est pas question des vigneron.

Luc omet les détails relatifs à la fondation de la théocratie, l'établissement du pressoir et de la tour (Mt et Mc).

Le peuple, une fois formé (**la vigne plantée**)⁶, est confié à des autorités chargées de le diriger dans l'accomplissement de

⁶ Bien qu'il y ait des analogies entre cette parabole et le cantique d'Ésaïe 5, certaines différences doivent être relevées: chez Luc, l'accent est mis sur les vigneron; chez Ésaïe, il est placé sur la vigne, qui représente Israël. Chez Luc, les vigneron refusent de donner une part de leur récolte au propriétaire et cherchent à s'approprier l'héritage; chez Ésaïe, la vigne ne produit pas de bons raisins, mais des mauvais. Chez Luc, la vigne est confiée à d'autres; chez Ésaïe, la vigne est détruite par Dieu lui-même.

L'interprétation du texte de Luc est difficile. S'agit-il d'une parabole (dont il faut chercher le sens général) ou d'une allégorie (où chaque élément du récit a une signification particulière)? Dans ce dernier cas, la signification de ces éléments est-elle la même que dans le cantique d'Ésaïe 5? Les avis divergent parmi les experts.

la loi divine. Ces autorités sont les sacrificateurs, les rois, les anciens. Elles sont symbolisées par **les vigneron**s. Le prix du bail⁷ doit être payé sous la forme d'un partage de la récolte (voir v.10).

L'absence du propriétaire représente la cessation de l'intervention divine immédiate, après la fondation de l'alliance et l'établissement d'Israël en Canaan. Dès ce moment commence pour tout le peuple l'époque où il doit exercer librement ses facultés et user des grâces qu'il a reçues (c'est là le sens d'Ésaïe), ou l'époque durant laquelle les chefs, à la conduite desquels il est confié, doivent diriger sa vie dans la voie de la fidélité à la volonté divine; c'est là le sens dans les synoptiques.

20.10-12 Au temps de la récolte, il envoya un serviteur vers les vignerons, pour qu'ils lui donnent une part du produit de la vigne. Les vignerons le battirent, et le renvoyèrent à vide. ¹¹ Il envoya encore un autre serviteur; ils le battirent, l'outragèrent, et le renvoyèrent à vide. ¹² Il en envoya encore un troisième; ils le blessèrent, et le chassèrent.

Les différents **serviteurs** représentent les prophètes réclamant du peuple et de ses chefs la consécration à Dieu et tous les devoirs qui en découlent.

⁷ S'agit-il d'une location ou d'un don? Meynet estime que le verbe utilisé ici, *ekdidomi*, devrait être traduit par *donner* plutôt que par *louer*. Il faudrait donc lire: «Un homme planta une vigne et la donna à des vignerons». Le verbe *ekdidomi* n'est utilisé que quatre fois dans le Nouveau Testament (Mt 21.33, 41; Mc 12.1; Lu 20.9). En revanche, le verbe *didomi* est fréquemment utilisé; il est presque toujours traduit par *donner*.

Meynet explique ainsi la *part du produit de la vigne* que les vignerons doivent donner au propriétaire: «De son don, le seigneur de la vigne attend non pas une location, mais un don en retour (10b). Une partie du fruit de la vigne sera le signe que le don n'a pas été oublié; ce sera un signe de reconnaissance».

Bovon signale que des hommes d'affaires, installés en ville, acquéraient volontiers des vignes et les mettaient en fermage. Les fermiers pouvaient payer le loyer de la vigne en nature ou en espèces.

De même que chez Marc et Matthieu, il y a ici une progression dans les mauvais traitements infligés aux serviteurs, mais les termes sont différents. Le nombre d'envois et de serviteurs diffère entre les synoptiques.

Sur les mauvais traitements de la part des chefs, comparer la parole d'Élie en 1 R 19.14, les meurtres commis par Manassé (2 R 21.10-16), les exemples d'Ésaïe, de Zacharie, de Jérémie, d'après l'Écriture et la tradition juive; et enfin, pour les prophètes en général, Hé 11.32-38.

20.13-15 Le maître de la vigne dit: Que ferai-je? J'enverrai mon fils bien-aimé; peut-être auront-ils pour lui du respect. 14 Mais, quand les vigneronns le virent, ils raisonnèrent entre eux, et dirent: Voici l'héritier; tuons-le, afin que l'héritage soit à nous. 15 Et ils le jetèrent hors de la vigne, et le tuèrent. Maintenant, que leur fera le maître de la vigne?

Le récit prend ici une solennité particulière, qui ressort encore mieux dans le récit de Marc. En face de cette résistance obstinée, le maître de la vigne délibère avec lui-même, et prend une suprême résolution:

J'enverrai mon fils bien-aimé: par ce terme de *fils*, Jésus établit une différence profonde entre lui-même et les prophètes, simples serviteurs. Un fils a en lui le sang paternel. Ce n'est pas comme Messie, mais comme Fils qu'il est envoyé pour remplir la fonction d'agent suprême. Ce titre contient la réponse qu'il n'a pas voulu donner dans l'interrogatoire précédent.

Le mot grec traduit ici par **peut-être** signifie plutôt: *pourtant, certainement*. «Ils auront pourtant du respect pour lui».

V.14: ils raisonnèrent entre eux: le verbe est en réalité à l'imparfait. Jésus décrit bien devant tout le peuple les calculs inavoués de ces chefs hypocrites et le motif réel de la haine dont ils le poursuivent. Ces hommes ont fait de la théocratie leur propriété (Jn 11.48: *notre ville, notre nation*); et ce pou-

voir, qu'ils ont exploité jusqu'ici à leur profit, ils ne peuvent se résoudre à le déposer entre les mains du Fils, qui vient le réclamer au nom de son Père. C'est surtout cette parole qui prouve que les vigneronns représentent non le peuple, mais les chefs, et que le peuple est simplement la vigne.

Voici l'héritier, tuons-le : Jésus raconte avec un sang-froid saisissant et comme un fait déjà accompli, le crime qu'ils se préparent à commettre sur sa personne; c'est leur dire qu'il ne cherchera pas à leur échapper.

V.15 : ces mots décrivent bien ce qui va se passer: Jésus sera conduit hors de la ville sainte pour y être tué.⁸ Dans Marc, le meurtre précède, puis le cadavre est jeté dehors et abandonné.

Que leur fera le maître de la vigne? La question est grave. Sans attendre de réponse, Jésus y répond lui-même, en proclamant la destitution prochaine des autorités théocratiques:

20.16-18 Il viendra, fera périr ces vigneronns, et il donnera la vigne à d'autres. Lorsqu'ils eurent entendu cela, ils dirent: À Dieu ne plaise! 17 Mais, jetant les regards sur eux, Jésus dit: Que signifie donc ce qui est écrit: La pierre qu'ont rejetée ceux qui bâtissaient est devenue la principale de l'angle? 18 Quiconque tombera sur cette pierre s'y brisera, et celui sur qui elle tombera sera écrasé.

Si les anciens vigneronns représentent les autorités théocratiques, les **autres** vigneronns auxquels la vigne (le royaume de Dieu, Mt 21.43) sera confiée à l'avenir, ne peuvent être que les futurs chefs de l'Église, les apôtres et leurs successeurs. Sans doute ce sens ne paraît pas conforme à la parole de Matthieu

⁸ Cette précision allégorisante de Luc, que relève ici Godet, semble donner à la vigne une autre signification, celle d'un lieu. Bovon: «Le fils n'est admis à poser le pied sur le terrain de son père, ni à s'autoriser de son droit d'héritier. C'est hors de la vigne qu'il va être tué. S'agit-il, pour les vigneronns, d'éviter une malédiction qui frapperait la terre en cas de sang versé? Marc, qui situe l'assassinat avant l'expulsion, n'a pas pensé à cela. Une raison allégorique explique plutôt cette inversion: si la mort du fils évoque la crucifixion du Christ, elle doit se dérouler en dehors des remparts de la cité sainte, en dehors donc de la vigne».

(21.43) où est clairement indiqué le transfert de la vigne des Juifs aux païens, à une *nation* qui en rendra les fruits. Mais chez Matthieu (v.42), ceux qui bâtissent ne peuvent représenter que les chefs du peuple. Et par conséquent, si au verset 43 il est parlé de la nation tout entière, c'est que le rejet des chefs entraînera inévitablement celui de tout le peuple, s'il demeure sous leur direction.

Il viendra: ce mot fait opposition au *il quitta* du verset 9. Ce retour désigne une nouvelle intervention directe de Dieu, comme lors de la fondation de l'alliance; mais cette fois, ce sera comme juge qu'il viendra.

Il fera périr ces vigneron: c'est l'annonce bien claire de la destitution prochaine du Sanhédrin et des prêtres, ainsi que de la destruction du temple et du peuple (comparer Mt 10.23).

À Dieu ne plaise! Les auditeurs ont bien compris le message et se hâtent de détourner ce mauvais présage. Jésus les renvoie alors à une parole scripturaire (Ps 118.22), qui renferme depuis longtemps la même menace:

V.17: la **pierre rejetée** représente sans doute, dans le contexte du psalmiste, les justes en Israël qui, opprimés avant la captivité par les sacrificateurs et les rois impies, sont devenus, au retour de l'exil, le fondement du règne de Dieu rétabli ici-bas. Cette position du vrai Israël est précisément en ce moment celle du Messie en face de l'Israël dégénéré représenté par le Sanhédrin.

V.18: les expressions de ce verset paraissent être empruntées à Es 8.14-15 et à Da 2.34. La première proposition se rapporte à la personne du Messie dans son abaissement: Celui qui se scandalisera de lui périra. La seconde proposition se rapporte au Messie revenant dans sa gloire et écrasant ses adversaires du poids de sa colère. Dans le premier cas, c'est une pierre contre laquelle on se brise (v.17); dans le second, c'est une pierre qui tombe du ciel et pulvérise.

Le résultat de ce conflit terrible avec les chefs est décrit dans le verset suivant:

20.19 Les principaux sacrificateurs et les scribes cherchèrent à mettre la main sur lui à l'heure même, mais ils craignirent le peuple. Ils avaient compris que c'était pour eux que Jésus avait dit cette parabole.

Les chefs ont compris le message de la parabole et cherchent à arrêter Jésus; mais ils craignent le peuple.

Matthieu place ici la parabole du grand repas. Il paraît peu vraisemblable que Jésus accumule dans un seul moment tant de tableaux du même genre. En échange, l'association d'idées qui a pu conduire l'évangéliste à intercaler ici cette parabole se comprend aisément.

4. La question des pharisiens sur le tribut de César (20.20-26)

La question officielle du Sanhédrin n'a fait que préparer un triomphe à Jésus. Dès maintenant, les différents partis opèrent contre lui séparément. Ils lui proposent quelques questions pièges, soigneusement préparées.

20.20-22 Ils se mirent à observer Jésus; et ils envoyèrent des gens qui feignaient d'être justes, pour lui tendre des pièges et saisir de lui quelque parole, afin de le livrer au magistrat et à l'autorité du gouverneur. ²¹ Ces gens lui posèrent cette question: Maître, nous savons que tu parles et enseignes droitement, et que tu ne regardes pas à l'apparence, mais que tu enseignes la voie de Dieu selon la vérité. ²² Nous est-il permis, ou non, de payer le tribut à César?

Les adversaires se tiennent en retrait de manière à passer inaperçus, tout en observant l'entretien. Ils envoient des **gens** pour tendre un **piège** à Jésus. Hypocritement, ceux-ci se prétendent **justes**, c'est-à-dire comme venant pressés par un scrupule de conscience. Comme ils n'arrivent pas à l'accuser d'un

acte coupable, ils espèrent entendre de sa bouche une **parole** qui puisse justifier une condamnation par le **gouverneur**.

V.21: connaissant les intentions de ces gens, nous comprenons mieux la perfidie de ces éloges.

La soumission des Juifs au pouvoir romain n'est qu'une trompeuse apparence. Ils n'attendent que l'occasion de secouer le joug. Mais tout en gardant eux-mêmes le masque, ils veulent forcer Jésus, au nom de sa parfaite droiture, à se découvrir afin de lui faire payer ensuite par la mort sa franchise courageuse. C'est Satan qui s'approche, disant: «Si tu es le Fils, saute du haut de la muraille».

Les adversaires savent que Jésus obéira à Dieu et ne sera nullement influencé par la peur de Pilate.

V.22: le piège est le suivant: si Jésus répond affirmativement, c'en est fait de sa prétention messianique. Un Messie ne peut en effet rendre hommage au pouvoir romain; quel Juif pourrait admettre une pareille absurdité! S'il répond négativement, c'en est fait de lui. Il tombe entre les mains du représentant de l'autorité romaine qui ne lui fera pas long procès et ne se laissera pas arrêter par la faveur dont le peuple l'entoure. Donc, quelle que soit sa réponse, il est perdu.

20.23-26 Jésus, apercevant leur ruse, leur répondit: 24 Montrez-moi un denier. De qui porte-t-il l'effigie et l'inscription? De César, répondirent-ils. 25 Alors il leur dit: Rendez donc à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu. 26 Ils ne purent rien reprendre dans ses paroles devant le peuple; mais, étonnés de sa réponse, ils gardèrent le silence.

Jésus discerne la **ruse** et voit aussitôt la faille dans la question. De prime abord, celle-ci semble insoluble car il y a contradiction entre l'état de droit du peuple de Dieu et l'état de fait dans lequel il se trouve maintenant placé. L'état de droit, c'est l'indépendance nationale à l'égard de tout pouvoir païen; l'état de fait, c'est l'assujettissement actuel d'Israël à l'empire romain.

Or Jésus sait très bien que cet état de droit n'existe pas puisque c'est Dieu lui-même qui permet l'assujettissement d'Israël aux Romains. La position à suivre dans cette situation anormale n'est donc pas la révolte contre les Romains, mais l'humiliation, la repentance, la soumission pleine de foi, dans l'attente que Dieu apporte lui-même la délivrance. Par sa réponse, Jésus leur dit ceci: «Redevenez réellement dépendants de Dieu, et ce sera Dieu qui vous rendra indépendants de César. Mais, jusqu'à ce qu'il accomplisse cette délivrance, il ne vous reste qu'à remplir les devoirs qui résultent de votre position, c'est-à-dire obéir à César». Le signe palpable de cette dépendance de César est justement cette monnaie romaine qui a cours chez eux. Elle rappelle à tous les Juifs que, dans la situation actuelle, c'est Rome qui a la mission de faire régner l'ordre social au sein du peuple de Dieu.

Mais, au-dessus de la sphère civile plane la sphère religieuse, qui en est actuellement distincte. Autrefois, dans la théocratie où Yahvé était à la fois Dieu et roi, ces deux sphères étaient confondues. Puis une première séparation s'est opérée lors de l'institution de la royauté en Israël. Cette séparation s'est accrue encore depuis que le sceptre a passé entre les mains de César. De là deux ordres de devoirs: le devoir civil envers César et le devoir religieux envers Dieu, devoir qui ne contredit pas le premier, mais qui au contraire le renferme, puisque c'est Dieu qui a donné César pour souverain à Israël.

V.26: personne ne peut répondre à la solution que donne Jésus. On peut constater ici, une fois de plus, que la simplicité de la colombe possède l'œil prudent du serpent. Comparer le développement de ce précepte de Jésus en Ro 12 et 13.

5. La question des sadducéens sur la résurrection (20.27-40)

Cette épreuve est moins grave que la précédente. En cas de défaite, elle n'expose Jésus qu'au ridicule. Nous savons par l'historien *Josèphe* (*Antiq.* 18.1.4; *Bell. jud.* 2.8.14) que les sadducéens nient la résurrection des corps, l'immortalité de l'âme

et toute rémunération après la mort. Il résulte d'Ac 23.8 qu'avec la résurrection ils nient l'existence des anges et celle des esprits, l'esprit n'étant selon eux qu'une matière subtile qui se dissout à la mort. L'existence de Dieu reste naturellement mise en dehors de cette théorie. Ils ne rejettent pas l'Ancien Testament, mais trouvent probablement que l'immortalité personnelle n'est pas suffisamment enseignée dans les livres de Moïse. Quant aux livres prophétiques, ils ne leur attribuent qu'une autorité secondaire. Et la tradition, ils la rejettent en général.

20.27-33 Quelques-uns des sadducéens, qui disent qu'il n'y a point de résurrection, s'approchèrent, et posèrent à Jésus cette question: 28 Maître, voici ce que Moïse nous a prescrit: Si le frère de quelqu'un meurt, ayant une femme sans avoir d'enfants, son frère épousera la femme, et suscitera une postérité à son frère. 29 Or, il y avait sept frères. Le premier se maria, et mourut sans enfants. 30 Le second et le troisième épousèrent la veuve; 31 il en fut de même des sept, qui moururent sans laisser d'enfants. 32 Enfin, la femme mourut aussi. 33 A la résurrection, duquel d'entre eux sera-t-elle donc la femme? Car les sept l'ont eue pour femme.

Les sadducéens tirent leur argumentation de la loi de lévirat donnée par Moïse (De 25.5) et conforme à un usage patriarcal plus ancien (Ge 38), qui se trouve encore chez plusieurs peuples de l'Orient. Naturellement, l'histoire racontée ici a été inventée à plaisir pour ridiculiser l'idée de la résurrection et par là Jésus lui-même, s'il ne parvient pas à la défendre victorieusement.

20.34-36 Jésus leur répondit: Les enfants de ce siècle prennent des femmes et des maris; 35 mais ceux qui seront trouvés dignes d'avoir part au siècle à

venir et à la résurrection des morts ne prendront ni femmes ni maris. ³⁶ Car ils ne pourront plus mourir, parce qu'ils seront semblables aux anges, et qu'ils seront fils de Dieu, étant fils de la résurrection.

D'un point de vue rabbinique, la résurrection est le rétablissement du corps actuel et de toutes les conditions de l'existence terrestre dans un monde meilleur. L'histoire racontée par les sadducéens met en évidence une contradiction bien réelle. Mais Jésus résout sans peine la difficulté : les relations actuelles ne peuvent être transportées dans le siècle à venir dont la vie sera d'une nature absolument différente de la vie du siècle présent.

La réponse de Jésus suppose que ce siècle présent durera jusqu'à la résurrection, ce qui semble en contradiction avec des passages tels que Ga 1.4, où les fidèles sont représentés comme déjà entrés dans le siècle futur, inauguré par la venue du Christ. Mais, d'après le Nouveau Testament, le renouvellement opéré par le Christ n'a lieu actuellement que dans la sphère de l'esprit. Au point de vue de l'existence corporelle, le siècle présent dure encore et durera jusqu'au retour de Christ où aura lieu la rénovation de toutes choses (Mt 19.28).

V.35 : notons que Jésus parle non de la résurrection *des* morts mais de la **résurrection d'entre les morts**, c'est-à-dire d'une certaine partie d'entre eux, ce qui s'accorde avec le passage 14.14, où il parlait de la résurrection des *justes*. Ceux qui ne participent pas au privilège de *cette* résurrection n'entrent pas dans le siècle à venir ; ils restent dans la mort jusqu'au jugement. Et en effet, dans la déclaration en 11.31-32, Jésus décrit les Juifs infidèles se levant de leur tombeau au moment du *jugement* simultanément avec les païens dont l'exemple les condamne.

Les enfants de ce siècle sont tous les hommes au point de vue de leur existence naturelle. Les individus qui sont désignés au verset 35 comme **trouvés dignes** ne sont qu'un cer-

tain nombre d'entre eux. En effet, la participation au siècle à venir repose sur des conditions morales que tous ne possèdent pas.

V.36: le mot **car** fait ressortir la relation nécessaire qu'il y a entre la cessation du mariage et celle de la mort. Le mariage ayant pour but de conserver l'espèce humaine à laquelle la mort ne tarderait pas à mettre fin, une fois que l'Humanité est devenue immortelle par la résurrection, la relation conjugale prend fin. Ainsi donc, après la résurrection, on ne se marie plus, parce qu'on ne meurt plus. Jésus ajoute encore: on ne meurt plus parce qu'on est semblable aux **anges**. Cette similitude n'est cependant pas une identité; car une nature ne saurait se transformer en une autre. D'après le contexte, la similitude porte avant tout sur l'absence de sexe chez les ressuscités, et par conséquent aussi chez les anges.

Le terme **fils de Dieu** ⁹ fait ressortir un second trait de ressemblance, qui est en étroite relation avec le premier: les hommes sur la terre sont fils les uns des autres; mais là chacun tiendra son corps nouveau de Dieu même, par une action divine immédiate; c'est pourquoi ils seront fils de Dieu. Il en est de même pour les anges qui s'appellent tous *bené Elohim, fils de Dieu*: il n'y a pas de rapport de filiation entre eux.

En parlant de **fils de la résurrection** , Jésus précise que la résurrection est l'opération, due à l'action de Dieu seul, par laquelle les fidèles reçoivent leur corps nouveau.

Mais ce n'est pas assez pour Jésus d'avoir triomphé de ses adversaires. Il sait qu'il a affaire à des gens qui sont plongés dans une grave erreur; c'est pourquoi il ajoute à la réplique une parole d'enseignement:

20.37,38 Que les morts ressuscitent, c'est ce que Moïse a fait connaître quand, à propos du buisson, il appelle le Seigneur le Dieu d'Abraham, le Dieu

⁹ Ce terme paraît, ici, être réservé aux croyants uniquement *après* la résurrection.

Paul dit cependant que, par la foi, les chrétiens sont fils de Dieu (Ga.3.26; 4.6-7); cette filiation commence déjà ici-bas.

d'Isaac, et le Dieu de Jacob. 38 Or, Dieu n'est pas Dieu des morts, mais des vivants; car pour lui tous sont vivants.

La résurrection des morts a bien été annoncée par Ésaïe (26.19-21), et plus complètement encore par Daniel (12.2). Mais les sadducéens doivent, si possible, être réfutés par une parole de Moïse. Les scribes du parti pharisien se sont sans doute souvent efforcés de découvrir une trace de ce dogme dans le Pentateuque, mais sans y parvenir. Pour découvrir ce diamant précieux, il faut creuser plus profond qu'ils ne savent le faire.

Le **buiss** fait référence au texte d'Ex 3.2.

Moïse a fait connaître: ici, Moïse n'a pas fait une révélation expresse au sujet de l'immortalité, mais il a donné un *indice*. S'il n'y avait pas cru, il ne se serait pas exprimé comme il l'a fait. Lorsque Dieu parlait à Moïse, les patriarches avaient quitté cette terre depuis bien longtemps. Mais, étaient-ils morts pour Dieu? Cela est impossible; dans ce cas, Dieu ne pouvait pas s'appeler encore *leur Dieu*. L'Éternel ne saurait en effet être le Dieu de ce qui n'est pas.

L'expression **Dieu d'Abraham**, etc., désigne une double relation: celle par laquelle l'Éternel prend Abraham sous sa garde spéciale, et celle par laquelle Abraham fait de l'Éternel l'objet unique de son adoration.

Pour lui tous sont vivants: le datif *pour lui* ne signifie pas: dans sa pensée, mais: en relation avec sa personne. Ils ne vivent plus, il est vrai, en rapport avec les hommes existant sur la terre, mais ils n'en vivent pas moins réellement en communion avec Dieu. Le *tous*, dans le contexte, ne peut désigner que tous ceux qui sont avec Dieu dans une relation semblable à celle des patriarches, tous ceux dont Dieu est devenu leur Dieu.

20.39,40 Quelques-uns des scribes, prenant la parole, dirent: Maître, tu as bien parlé. 40 Et ils n'osaient plus lui faire aucune question.

À l'ouïe de cette réponse prompte et sublime, les scribes, qui ont en vain cherché ce que Jésus vient de mettre si aisément au grand jour, ne peuvent s'empêcher de lui témoigner leur joyeuse surprise. Comprenant dès ce moment que chaque piège qui lui sera dressé sera l'occasion d'une manifestation nouvelle de sa sagesse, ils renoncent à continuer ce genre d'attaque.

6. La question de Jésus (20.41-44)

Jésus trouve bon de jeter à son tour un défi à ses adversaires, pour les faire réfléchir et, s'il est possible encore, de les instruire.

Il s'est appelé tout à l'heure dans la parabole des vignerons le *Fils*, en opposition aux *serviteurs*, les prophètes. Il veut leur faire comprendre que ce n'est pas à la légère qu'il s'est attribué ce titre. Les trois synoptiques ont conservé, avec quelques différences sans gravité, le souvenir de cette interrogation remarquable (Mt 22.41 et suivants; Mc 12.35 et suivants).

20.41-44 Jésus leur dit: Comment dit-on que le Christ est fils de David? ⁴² David lui-même dit dans le livre des Psaumes: Le Seigneur a dit à mon Seigneur: Assieds-toi à ma droite, ⁴³ Jusqu'à ce que je fasse de tes ennemis ton marchepied. ⁴⁴ David donc l'appelle Seigneur; comment est-il son fils?

Jésus cite ici le psaume 110, écrit par David. C'est, sans conteste, un psaume messianique. Trois traits empêchent de penser à un autre que le Messie:

- 1) Le titre d'*Adoni*, *mon Seigneur*, que lui donne David.
- 2) La participation à la souveraineté *divine* qu'il reçoit de Yahvé.
- 3) La possession simultanée des deux charges royale et sacerdotale, à la façon du roi et sacrificateur de Salem, Melchisédek. La Loi établissait en Israël une muraille infranchissable entre la royauté et le sacerdoce. Car la première de

ces charges était liée à la tribu de Juda et à la famille de David; la seconde à la tribu de Lévi et à la famille d'Aaron. Il suffisait de ce fait pour empêcher la réunion de ces deux charges en la même personne aussi longtemps que subsistait la constitution théocratique. Aussi le prophète Zacharie, quand il contemple cette réunion accomplie (Za 6.9-15), la place-t-il dans l'avenir, en la personne de celui qui porte chez lui le nom de *Germe de l'Éternel* (v.12). Chacun reconnaît aujourd'hui dans ce personnage le Messie, sacrificateur comme représentant du peuple devant l'Éternel, roi comme représentant de l'Éternel devant le peuple. Voilà quel était le sublime idéal dont l'image flottait devant les yeux de David quand il composait le psaume 110.

Jésus fait ressortir la contradiction qu'il y a entre la qualité de *Seigneur* de David, que David lui-même reconnaît au Messie, et le titre de *fils* de David que donnent les docteurs en Israël au Messie. On peut formuler différemment la question: «Comment, si le Messie tire son origine de David, peut-il posséder une existence supérieure à la sienne en vertu de laquelle David lui-même le déclare son Seigneur?» Les adversaires de Jésus ne peuvent résoudre ce problème qu'en reconnaissant, avec toute la révélation prophétique, la nature à la fois humaine et divine du Messie (Es 9.5, 6; 11.1; Za 12.10; Mi 5.2; Mal 3.1). Mais, en agissant ainsi, ils ne peuvent plus accuser Jésus de s'attribuer la divinité (Jn 5.18) et ils perdent un prétexte pour le condamner. En leur proposant cette question, Jésus répond d'avance, pendant qu'il peut encore enseigner, à l'accusation qui devra faire injustement le motif de sa condamnation (Mt 26.63-65; Lu 22.67-71).

Ce sens est conforme, quant à la filiation davidique de Jésus, à la déclaration de l'Apocalypse qui l'appelle la *racine* et le *rejeton* de David (Ap 22.16) et à la parole de Paul: «Né de la race de David *selon la chair*» (Ro 1.3). Quant à son origine divine, ce sens est conforme à la déclaration que Jean nous a conservée: «Jésus leur dit: En vérité, en vérité, je vous le dis, avant qu'Abraham fût, je suis» (Jn 8.58). Fils d'Abraham, et pourtant avant Abraham! Fils de David, et pourtant Seigneur de David!

7. L'avertissement contre les scribes (20.45-47)

Sur ce champ de bataille où les scribes viennent d'être battus, Jésus les juge, et cela en présence du peuple entier, témoin de cette lutte ardente et opiniâtre.

20.45-47 Tandis que tout le peuple l'écoutait, il dit à ses disciples: ⁴⁶ Gardez-vous des scribes, qui aiment à se promener en robes longues, et à être salués dans les places publiques; qui recherchent les premiers sièges dans les synagogues, et les premières places dans les festins; ⁴⁷ qui dévorent les maisons des veuves, et qui font pour l'apparence de longues prières. Ils seront jugés plus sévèrement.

Ce court discours, ainsi que le passage parallèle en Mc 12.38-40, n'est que le sommaire du grand discours en Mt 23, dans lequel Jésus prononce la malédiction sur les scribes et les pharisiens. On peut l'appeler le jugement des autorités théocratiques; c'est le prélude du grand discours eschatologique qui suit et qui annonce le jugement de Jérusalem, de l'Église et du monde (Mt 24 et 25).

Que doit-on comprendre dans cette expression: ils **dévorent les maisons des veuves**? Ou bien ils extorquent des présents considérables à des femmes pieuses, sous prétexte d'intercéder pour elles, ou bien, ce qui est plus naturel et plus piquant, ils se font servir de somptueux repas par les veuves auxquelles ils prétendent apporter un soutien spirituel. Dans les deux cas, ils sont les Tartuffes de l'époque.

8. L'aumône de la veuve (21.1-4)

Ce morceau manque chez Matthieu mais pas chez Marc (12.41-44).

21.1-4 Jésus, ayant levé les yeux, vit les riches qui mettaient leurs offrandes dans le tronc. 2 Il vit aussi une pauvre veuve, qui y mettait deux petites pièces. 3 Et il dit: Je vous le dis en vérité, cette pauvre veuve a mis plus que tous les autres; 4 car c'est de leur superflu que tous ceux-là ont mis des offrandes dans le tronc, mais elle a mis de son nécessaire, tout ce qu'elle avait pour vivre.

Le tronc, en grec *gazophylakion*, est un coffre d'airain destiné à recevoir les dons des fidèles. Il y en a treize; ils sont situés dans le parvis des femmes et chacun porte une inscription indiquant le but auquel est consacré l'argent qu'on y dépose.¹⁰

La **pièce**, *lepton* en grec, est une petite pièce en cuivre, probablement équivalente au huitième d'un *as*¹¹. Elle vaut quelques centimes.

V.3: Jésus apprend à ses disciples à apprécier les actions humaines d'après leur qualité morale et non selon leur quantité comme le font les pharisiens. Cette **veuve a mis plus** parce qu'elle l'a fait avec son cœur.

Le mot grec *husterema*, traduit ici par le **nécessaire**, décrit bien l'insuffisance des moyens de cette femme. Le mot grec *husteresis* que Marc utilise (Mc 12.44) désigne non l'avoir de cette femme comme insuffisant, mais toute sa position comme un état de déficit permanent. Quel contraste avec l'avidité reprochée aux scribes et aux pharisiens dans le morceau précédent!

Ce trait, dont Jésus est le témoin, ressemble à une fleur qu'il voit surgir tout à coup au milieu du désert de la dévotion officielle et dont la vue et le parfum le font tressaillir de joie.

¹⁰ Voir le commentaire de Godet sur Jn 8.20.

¹¹ Sachant que, depuis le règne d'Auguste, le *denier* vaut 16 *as* et que selon Mt 20.2, il correspond à une journée de travail, on peut en déduire qu'une *pièce* est probablement le 128^{ième} d'un salaire journalier.

C. L'annonce de la ruine de Jérusalem et du peuple juif, l'annonce du retour du Christ (21.5-38)

Ce morceau, l'un des plus importants de l'Évangile, a ses parallèles dans les deux autres synoptiques (Mt 24 et Mc 13). Il comprend trois parties:

1. Un préambule qui retrace l'occasion du discours et la question des disciples qui y a donné lieu (Lu 21.5-7; Mc 13.1-4; Mt 24.1-3).

2. La réponse de Jésus: la prophétie proprement dite (Lu 21.8-27; Mc 13.5-27; Mt 24.4-31).

3. La conclusion: une exhortation à la vigilance avec quelques indications chronologiques (Lu 21.28-36; Mc 13.28-37; Mt 24.32-51).

1. Le préambule (21.5-7)

21.5-7 Comme quelques-uns parlaient des belles pierres et des offrandes qui faisaient l'ornement du temple, Jésus dit: 6 Les jours viendront où, de ce que vous voyez, il ne restera pas pierre sur pierre qui ne soit renversée. 7 Ils lui demandèrent: Maître, quand donc cela arrivera-t-il, et à quel signe connaîtra-t-on que ces choses vont arriver?

C'est le soir (v.37), la fin d'une journée difficile où Jésus a déjoué par sa sagesse les pièges tendus par ses adversaires. Le soleil couchant dore de ses derniers rayons les édifices sacrés et la ville sainte.

Marc et Matthieu disent que c'est lorsque Jésus sort du temple qu'on lui adresse cette parole; Luc n'en parle pas, mais on peut supposer d'après l'expression «ce que vous voyez» qu'ils sont déjà à une certaine distance de cet édifice et peuvent en contempler l'ensemble.

Les **belles pierres** qui ornent le **temple** désignent ces magnifiques colonnades de marbre blanc et ces colossales assises qui

supportent toute l'enceinte sacrée, dont Josèphe parle avec enthousiasme (*Bell. jud.*5.5.2).

Les **offrandes** sont les dons splendides qui ornent le parvis intérieur, tels que le magnifique cep d'or dont Hérode a orné l'entrée du temple.

V.7: Jésus est seul avec ses disciples lorsqu'ils l'interrogent. D'après Marc (Mc 13.3), ils sont assis sur la montagne des Oliviers, en face du temple. Il y a notamment parmi eux Pierre, Jacques, Jean et André.

La question des disciples, chez Luc et Marc, porte uniquement sur l'époque de la destruction du *temple* et sur le *signe* qui l'annoncera. Luc parle de **ces choses**, Marc de *toutes ces choses*: il s'agit de l'ensemble des faits qui constitueront la catastrophe dont Jésus parle. C'est probablement une allusion à toute la fin de l'ère terrestre qui semble aux disciples devoir coïncider avec la ruine de Jérusalem. Ce que Marc ne dit pas, Matthieu le déclare expressément. Chez lui, la question porte d'abord, comme chez Luc et Marc, sur l'époque de la destruction du *temple*, puis sur le *signe*, non de la ruine de temple, mais du *retour du Christ* et de la *fin de ce siècle présent*.

2. La prophétie de Jésus (21.8-27)

Quelles que soient les différences entre les trois synoptiques sur ce discours, la marche générale est absolument la même chez tous trois. Jésus décrit:

a) L'état des choses qui suivra son départ, soit quant au monde en général, soit pour les fidèles en particulier (Lu 21.8-19; Mc 13.5-13 et 21-23¹²; Mt 24.4-14 et 23-28).

¹² Mc 13.20-23 et Mt 24.22-28 mettent en garde l'Église contre la séduction des faux Christs et des faux prophètes. Bien que cette séduction ait existé depuis le début de l'Église, on peut penser, en voyant l'association (*car...* v.27) entre les versets 22-26 et les versets 27-28 du chapitre 24 de Matthieu, qu'elle sera particulièrement intense juste avant le retour du Christ. Au verset 27, Matthieu souligne le fait que tous les hommes (de l'Orient à l'Occident) verront le Christ revenir et qu'il n'y aura pas de doute possible quant à son identité. Le retour planétaire (v.27) du Christ contrastera donc avec l'apparition localisée (26) des faux Christs et des faux prophètes, signalée dans les versets précédents.

b) La ruine de Jérusalem et du peuple juif (Lu 21.20-24; Mc 13.14-20; Mt 24.15.22).

c) Les signes avant-coureurs du retour du Christ et le retour lui-même (Lu 21.25-27; Mc 13.24-27; Mt 24.29-31).

La seule différence entre cette marche toute naturelle du discours chez Luc et celle de Marc et Matthieu consiste dans l'intercalation chez ceux-ci, à la fin de la seconde partie, de quelques versets qui semblent reprendre la description de l'état du monde, en l'absence de Jésus, au point où l'annonce de la ruine de Jérusalem l'a interrompue et la continuer jusqu'au moment du retour du Christ (Mc 13.20-23; Mt 24.22-28). Nous verrons que Luc aussi présente en quelques mots l'équivalent de ce passage des deux autres synoptiques (voir Lu 21.24, fin).

a) L'état des choses qui suivra le départ de Jésus, soit quant au monde en général, soit pour les fidèles en particulier (21.8-19).

Dans la parabole des mines (19.12 et suivants), Jésus parlait du départ du Maître pour une contrée éloignée, départ qui serait suivi de son retour en qualité de souverain. C'est dans ce temps de son absence que nous transporte le tableau suivant. Ce morceau est donc parallèle pour le sens aux passages 17.22-23 et 26-37, qui décrivaient l'état du monde avant le retour du Christ. Aussi retrouvons-nous ici au verset 8 le même avertissement qu'en 17.23. Seulement, tandis qu'au chapitre 17 Jésus décrivait cette position du monde au point de vue moral (la sécurité charnelle), il indique ici les calamités extérieures auxquelles il sera exposé, pour s'arrêter spécialement aux souffrances et à la tâche des fidèles. Ceux-ci ne devront pas, comme ils y seraient sans doute disposés, voir les indices de la fin prochaine (comparer 17.22, le désir de voir l'un des jours du Fils de l'homme). Ils devront par la persévérance sauver leurs âmes.

21.8 Jésus répondit: Prenez garde que vous ne soyez séduits. Car plusieurs viendront en mon nom, disant: C'est moi, et le temps approche. Ne les suivez pas.

L'impatience rend facilement crédule. On sait quelle foule de séducteurs, souvent séduits eux-mêmes, depuis Simon le magicien jusqu'aux prétendus Christs de nos jours, chercheront, soit au sein du judaïsme, soit dans l'Église, à diriger sur leur personne l'attente messianique.

L'expression **en mon nom** fait plutôt penser à des chrétiens qu'à des Juifs, quoique ce *nom* puisse désigner aussi le *titre* de Messie.

21.9 Quand vous entendrez parler de guerres et de soulèvements, ne soyez pas effrayés, car il faut que ces choses arrivent premièrement. Mais ce ne sera pas encore la fin.

Peut-être Jésus veut-il mettre ici les fidèles en garde contre une émigration prématurée hors de la Palestine? Comparer la recommandation opposée au verset 21 (*alors...*). Le temps d'attente durera plus longtemps qu'on ne pense.

Après cet avertissement pratique préalable, Jésus commence un enseignement proprement dit, qui se rapporte à tout l'intervalle entre son départ et son retour:

21.10-11 Alors il leur dit: Une nation s'élèvera contre une nation, et un royaume contre un royaume; 11 il y aura de grands tremblements de terre, et, en divers lieux, des pestes et des famines; il y aura des phénomènes terribles, et de grands signes dans le ciel.

Lorsque aux guerres (v.9 et 10) viennent s'ajouter les convulsions de la nature physique, les imaginations s'excitent

et les gens se croient prophètes: la fin est proche! Jésus met en garde ses disciples contre cela. En effet, plus que les autres, à cause de leurs espérances religieuses, ils pourraient être exposés à de semblables déceptions. Dans les temps qui suivront l'avènement du christianisme, plusieurs troubles majeurs se produiront effectivement: une épouvantable famine en Orient sous le règne de Claude, des éruptions volcaniques, un tremblement de terre en Asie Mineure, détruisant plusieurs villes, notamment Laodicée et Hiérapolis, et d'autres encore.

Les **signes dans le ciel** sont sans doute des éclipses, des aurores boréales, des comètes, des pluies d'étoiles filantes, faits auxquels on donne volontiers une signification prophétique et menaçante. Mais, dit Jésus, ce ne seront pas là non plus des signes réels de la fin prochaine.

Ce n'est pas sous un jour pareil que les apôtres s'imaginent l'avenir du règne de Dieu, auquel ils devront présider. Ils ne comprennent pas encore que le grain de sénévé doit être mis en terre au milieu du tumulte des nations, des fléaux et des calamités de tout genre, et que l'arbre à peine né devra affronter toutes les tempêtes. Encore bien moins prévoient-ils le sort qui leur est réservé à eux-mêmes et qui leur est annoncé dans ce qui suit:

21.12-19 Mais, avant tout cela, on mettra la main sur vous, et l'on vous persécutera; on vous livrera aux synagogues, on vous jettera en prison, on vous mènera devant des rois et devant des gouverneurs, à cause de mon nom. 13 Cela vous arrivera pour que vous serviez de témoignage. 14 Mettez-vous donc dans l'esprit de ne pas préméditer votre défense; 15 car je vous donnerai une bouche et une sagesse à laquelle tous vos adversaires ne pourront résister ou contredire. 16 Vous serez livrés même par vos parents, par vos frères, par vos proches et par vos amis, et

ils feront mourir plusieurs d'entre vous. 17 Vous serez haïs de tous, à cause de mon nom. 18 Mais il ne se perdra pas un cheveu de votre tête; 19 par votre persévérance vous sauverez vos âmes.

L'état de souffrance de l'Église la fera soupirer ardemment après le retour de l'Époux. Mais il ne faudra pas se lasser. Au travers de toutes ces angoisses et de toutes ces douleurs, les croyants devront remplir fidèlement la tâche que leur laisse l'Époux absent.

Avant tout cela: les persécutions de l'Église l'atteindront dès le berceau; elles commenceront à Jérusalem dans les premiers jours de son existence (comparer Ac 4.3, 4; 5.18, 26-27; 6.12; 8.3; 9.2; 12.1; etc.).

V.13: pour que vous serviez de témoignage: Jésus évoque ici le témoignage que les disciples *lui* rendront, dans les tribunaux juifs ou païens, dans le temple et les synagogues, devant les rois et les gouverneurs. L'idée du témoignage, ainsi comprise, conduit naturellement à celle du Saint-Esprit qui le rendra par leur bouche.

V.14 et 15: alors même qu'il ne sera plus sur la terre, Jésus se chargera de tout: «**Je vous donnerai...**». La **bouche** est ici l'emblème de l'aisance parfaite avec laquelle ils énonceront tout ce que leur suggérera la **sagesse** de Jésus. Une sagesse telle que les **adversaires** ne pourront rien répondre. De plus, ils ne pourront **résister** quand les disciples prendront l'offensive en annonçant l'Évangile.

V.16: aux persécutions venant des autorités s'ajouteront celles que provoquera l'inimitié dans les familles (Lu 12.52 et suivants). Le nom de Jésus creusera un abîme entre eux et leurs proches.

V.17: cette parole, conservée identiquement dans les trois synoptiques, se retrouve également chez Jean (15.20-21). On voit combien s'est gravée dans le souvenir des disciples la pensée de cette haine générale à leur égard.

V.18: ces mots semblent contredire absolument les derniers mots du verset 16: «Ils feront mourir plusieurs d'entre vous».

Pour bien comprendre ce verset 18, il faut le rattacher au verset 19 où il est parlé du salut des âmes; il ne concerne donc pas uniquement le siècle présent, sur cette terre, mais aussi ce qui se passera après la résurrection. L'idée est la suivante: «Quoi qu'il puisse vous arriver (persécution, mort violente etc.), vous sortirez finalement victorieux de la lutte».

V.19: vous sauverez vos âmes: le verbe grec *ktaomai* signifie: acquérir. Le mot *âme* traduit le mot grec *psuchè*. L'expression «acquérir son âme, sa vie» rappelle la promesse de Dieu à Jérémie (Jé 39.18): «Tu auras ta vie pour butin, parce que tu as eu confiance en moi». La confiance revêt ici sa forme la plus élevée, celle de la persévérance qui tient bon sous le poids de l'épreuve la plus lourde (voir Ro 5.1-5).

Dans cette première partie de son enseignement, Jésus a voulu dire ceci à ses disciples: «Ne vous hâtez pas d'interpréter certaines catastrophes sociales et physiques comme des signes d'une fin prochaine. Tenez bon à travers les persécutions qui vous attendent, en professant hardiment votre foi». Marc et Matthieu ajoutent encore une parole remarquable qui s'adapte parfaitement à ce contexte: «Cette bonne nouvelle du royaume sera prêchée dans le monde entier, pour servir de témoignage à toutes les nations» (Mt 24.14). Par qui? Evidemment: «Par vous, mes disciples». C'est leur dire ceci: «Faites valoir le talent qui vous a été confié! Remplissez votre tâche en l'absence de votre Maître». Nous retrouverons bientôt la même idée chez Luc (v.24).

Du milieu de ce temps de séductions, de persécutions et de témoignage persévérant, qui peut se prolonger indéfiniment, Jésus voit surgir l'événement capital dont l'annonce a motivé cet entretien: la catastrophe qui doit mettre fin pour un temps à l'existence de la nation élue. Il a déjà annoncé cette grande révolution dans l'histoire du règne de Dieu (Lu 13.34-35); il y revient maintenant en indiquant, conformément à la question qui lui a été posée, le signe auquel on pourra reconnaître sûrement sa proximité. Il faut bien remarquer le *mais quand* au début du verset 20, qui indique fortement le contraste entre

les signes qui n'en sont pas véritablement et le signe réel et décisif qu'il va évoquer.

b) La ruine de Jérusalem et du peuple juif (Lu 21.20-24, Mc 13.14-20; Mt 24.15-22).

21.20,21 Lorsque vous verrez Jérusalem investie par des armées, sachez alors que sa désolation est proche. ²¹ Alors, que ceux qui seront en Judée fuient dans les montagnes, que ceux qui seront au milieu de Jérusalem en sortent, et que ceux qui seront dans les champs n'entrent pas dans la ville.

Jésus a jusqu'ici mis en garde les croyants contre les mesures précipitées. Maintenant, au contraire, il les avertit de ne pas se livrer aux illusions des Juifs fanatiques, qui s'imagineront que Dieu ne saurait manquer de sauver Jérusalem par un miracle: «Il n'en est rien, déclare Jésus, à ce moment-là, dites-vous bien que c'en est fait et que la ruine est prochaine et irrévocable». Le signe indiqué par Luc est **l'investissement de Jérusalem par des armées** ennemies. Il décrit clairement les armées païennes envahissant la Terre-Sainte et y apportant la dévastation. Marc et Matthieu parlent de *l'abomination de la désolation en lieu saint*. Le *lieu saint* désigne le pays tout entier profané par l'occupation étrangère. Il ne s'agit donc pas seulement du siège du temple. Marc et Matthieu ajoutent: «Que celui qui lit fasse attention!» Cette remarque est destinée à rappeler aux chrétiens de Palestine le danger qu'il y aura à méconnaître ce signe et à laisser passer ce dernier moment pour s'enfuir hors du pays.

Jérusalem investie: le terme grec, au participe présent passif, ne désigne pas l'investissement accompli, mais l'approche des armées qui enserrent graduellement la ville.

Cette parole de Jésus sauvera les chrétiens de Judée: en l'an 70, à l'arrivée des armées romaines, ils s'enfuiront à Pella, de l'autre côté du Jourdain, et échapperont ainsi à la catastrophe

(Eusèbe, *Hist.Eccl.*3.5). Ils appliqueront avec raison le terme « **les montagnes** » aux plateaux montueux de Galaad.

Les habitants d'un pays menacé par l'ennemi cherchent ordinairement leur salut derrière les murs de la capitale. Mais, dans ce cas, c'est précisément sur la capitale que se concentrera toute la violence de l'orage. C'est donc de là au contraire qu'il faudra se hâter de fuir.

Le verset 22 explique les vraies raisons de cette catastrophe :

21.22-24 Car ce seront des jours de vengeance, pour l'accomplissement de tout ce qui est écrit. 23 Malheur aux femmes qui seront enceintes et à celles qui allaiteront en ces jours-là ! Car il y aura une grande détresse dans le pays, et de la colère contre ce peuple. 24 Ils tomberont sous le tranchant de l'épée, ils seront emmenés captifs parmi toutes les nations, et Jérusalem sera foulée aux pieds par les nations, jusqu'à ce que les temps des nations soient accomplis.

Tout ce qui est écrit : Jésus fait référence à toutes les menaces de destruction faites à Israël, s'il persiste à résister à Dieu, depuis celles de Moïse (Lé 26.14s) jusqu'à celles de Zacharie (Za 11.1-17) et de Malachie (Mal 4.6).

Le verset 23 évoque la difficulté de fuir pour certaines personnes.

De la colère contre ce peuple : plus d'un million de Juifs périront dans cette lutte terrible, et quatre-vingt-dix-sept mille seront emmenés captifs en Égypte et dans les autres provinces de l'empire (Josèphe).

Jérusalem sera foulée aux pieds : il s'agit ici plus que d'une prise de possession ; c'est l'oppression, la domination écrasante (comparer Ap 11.2).

Cette oppression aura une fin : lorsque **les temps des nations** seront **accomplis** (v.24). Cette période est interprétée de diverses manières : le temps accordé aux païens pour

dominer sur Israël, ou pour accomplir les jugements de Dieu, ou pour exister comme tels, ou encore le temps accordé aux païens jusqu'à ce qu'ils deviennent eux-mêmes l'objet des jugements divins. L'interprétation suivante semble plus naturelle:

Le mot grec *kairos*, traduit par *temps*, a un sens favorable; il désigne ordinairement: le temps utile pour saisir un avantage offert. Dans le passage de Lu 19.44, le « temps où tu as été visitée » désigne le temps où Dieu a offert le salut à Jérusalem. C'est le pendant des « temps des nations » dont parle ici Jésus. Si le pluriel est employé ici, c'est sans doute par rapport à la pluralité des périodes durant lesquelles le salut sera offert à toutes les nations païennes successivement.¹³

Note

Pour la critique moderne, Luc a introduit de son chef dans le discours de Jésus cette idée importante de la période des Païens. On tire cette conclusion du fait que cette parole manque chez Marc et Matthieu ¹⁴; et c'est ici l'une des preuves principales que l'on avance pour démontrer la composition de notre troisième Évangile *après* la ruine de Jérusalem. Instruit par l'expérience, Luc aurait ainsi mis dans la bouche du Seigneur une parole propre à rompre la relation trop étroite

¹³ Lorsque, le 14 Mai 1948, David Ben Gourion proclama l'indépendance de l'État d'Israël, de nombreux chrétiens pensèrent que les temps des nations étaient accomplis puisque Jérusalem n'était désormais plus soumise à d'autres nations. Cette conclusion était-elle juste? Peut-on réellement affirmer que Jérusalem a été complètement libérée? Certainement pas! Israël n'est toujours pas reconnu comme un État libre par ses voisins et il vit en conflit permanent avec certains d'entre eux.

¹⁴ Chez Luc, la mention des *temps des nations* fait effectivement la séparation entre la prophétie sur la destruction de Jérusalem et celle qui concerne le retour du Christ. On ne trouve pas cette séparation chez Matthieu et Marc; cependant, on retrouve une idée analogue: « Cette bonne nouvelle du royaume sera prêchée dans le monde entier, pour servir de témoignage à toutes les nations. Alors viendra la fin » (Mt 24.14); « Il faut premièrement que la bonne nouvelle soit prêchée à toutes les nations » (Mc 13.10). Ces deux versets paraissent confirmer l'interprétation que fait Godet des *temps des nations*: « un temps où l'Évangile leur est annoncé et la grâce leur est offerte ».

que les textes de Marc et de Matthieu établissaient entre cet événement (la destruction de Jérusalem) et celui du retour du Christ.

L'appel futur des païens à la connaissance de Dieu et leur entrée dans son royaume était une notion qui ne pouvait être étrangère à la pensée de Jésus; elle appartenait à l'essence de sa mission et de son œuvre; elle remplissait les Psaumes et les écrits des prophètes. Jésus lui-même annonce ce grand fait: «Il en viendra d'Orient et d'Occident, qui seront à table avec Abraham..., tandis que les fils du royaume seront jetés dehors...» (Lu 13.29); «Sors sur les chemins et le long des haies, afin que ma maison soit remplie» (Lu 14.23). Voir Mt 21.43, Lu 21.13; Mc 13.10; Mt 24.14: «Cette bonne nouvelle du royaume sera prêchée dans le monde entier, pour servir de témoignage à toutes les nations. Alors viendra la fin».

Ce temps d'appel réservé aux peuples païens, Jésus l'aurait-il placé dans sa pensée avant la ruine de Jérusalem? Cela n'est pas possible, puisqu'il attendait cet événement-ci durant le cours de la génération contemporaine (Lu 21.32; 11.59). Il ne pouvait raisonnablement espérer que ses apôtres parviendraient en si peu de temps à parcourir le monde entier! Jésus ne parle pas seulement de l'évangélisation des peuples éloignés, mais il y suppose également l'établissement du règne de Dieu et parle des fruits qu'ils rendront à Dieu (Mt 22.43). Cela suppose donc une époque historique d'une assez longue durée.

Jésus va même jusqu'à prévoir un affaiblissement et comme une disparition de la foi sur la terre à la suite de cette époque de grâce chez les païens (Lu 18.7): «Quand le Fils de l'homme viendra, trouvera-t-il la foi sur la terre?» D'ailleurs, s'il est vrai que le règne de Dieu devra être *ôté aux Juifs* pour être transmis aux païens, il suit de là que les *temps des païens* devront succéder à la destruction et à la réjection d'Israël.

Enfin, dans Marc et dans Matthieu, Jésus déclare que la date de ce *jour-là* (celui de son retour) lui est inconnue (Mt 24.36; Mc 13.32), tandis qu'il sait que la ruine de Jérusalem aura lieu trente à quarante ans après son départ (Lu 21.32; Mt 24.34; Mc 13.30). Il devait donc, d'après cela, y avoir un intervalle

d'une durée indéfinie entre ces deux événements sur l'époque desquels Jésus s'exprime si différemment, et cet intervalle est précisément le temps de grâce accordé à tous les païens.

Ces faits ne permettent pas d'attaquer l'authenticité de la parole que Luc met dans la bouche de Jésus au verset 24.

c) Les signes avant-coureurs du retour du Christ et le retour lui-même (Lu 21.25-27).

Après avoir parlé de la réjection d'Israël et de l'évangélisation des peuples païens, Luc passe directement, au verset 25, aux signes précurseurs du retour du Christ. Marc et Matthieu placent ici un passage qui annonce les séductions exercées par de faux prophètes et de faux Christs et auxquelles seront exposés les fidèles jusqu'au retour du Seigneur (Mc 13.21-23; Mt 24.23-28).

21.25,26 Il y aura des signes dans le soleil, dans la lune et dans les étoiles. Et sur la terre, il y aura de l'angoisse chez les nations qui ne sauront que faire, au bruit de la mer et des flots, ²⁶ les hommes rendant l'âme de terreur dans l'attente de ce qui surviendra pour la terre; car les puissances des cieux seront ébranlées.

Jésus a déjà évoqué son retour glorieux (Lu 17.24-37); pourquoi en parler à nouveau? La réponse est aisée. Dans l'esprit de ses interlocuteurs, la ruine de Jérusalem et la destruction du temple ne peuvent qu'être les indices de la *fin des choses*, de l'aboutissement de ce siècle présent; Jésus ne peut donc traiter du premier de ces événements sans indiquer au moins en quelques mots dans quelle relation il se trouve avec l'autre événement (son retour). De plus, l'application morale qu'il veut tirer de ce sujet (v.34-36) se rattache au fait de son retour plutôt qu'à celui de la ruine de Jérusalem.

L'idée intermédiaire entre les versets 24 et 25 est celle-ci: «Et quand cette période de châtement pour Israël et de salut pour

les païens sera écoulee, il y aura... ». Les deux jugements sur Israël et sur le monde, liés chronologiquement chez Matthieu et Marc, mais séparés par Luc (v.24), ne sont moralement qu'un même jugement qui s'accomplit en deux actes.

L'état de sécurité mondaine dans lequel sera plongée l'Humanité christianisée ou déchristianisée, à la fin des temps, a été décrit par Jésus dans le discours sur son retour (Lu 17.26-30). Comparer 1 Th 5.3: « Quand ils diront: Paix et sûreté... » Au milieu de ce profond sommeil spirituel et de cet enivrement charnel, des symptômes extraordinaires annonceront tout à coup une révolution cosmique sans pareille.

Plusieurs traits du tableau brossé par Jésus se retrouvent chez les prophètes: les tremblements de terre (Joël 2.10); l'ébranlement des cieux et l'obscurcissement des astres (Joël 3.15, 16); les cieux roulés comme un livre, les astres tombants comme les feuilles des arbres (És 34.11); le jour de l'Éternel, un jour d'obscurité, d'angoisse (So 1.15); cieux, mer et sec ébranlés (Ag 2.6); la terre revenant à l'état de chaos (Jé 4.23).

Le retour du Christ

21.27 Alors on verra le Fils de l'homme venant sur une nuée avec puissance et une grande gloire.

Un éclat se répandant d'un bout à l'autre du ciel (Lu 17.24) rendra sensible cet avènement. Comparer 1 Th 4.16; 2 Th 1.7; 2.8; Ap 1.7, 19.11 et suivants.

La **nuée** est en général dans l'Écriture le symbole du jugement.

Luc ne parle pas du rassemblement des élus dispersés au sein de l'Humanité, que Marc (13.27) et Matthieu (24.31) désignent par le terme grec *episunago*, d'où Paul a certainement tiré celui de *episunagoge*, qui s'applique chez lui au même fait (2 Th 2.1; 1 Th 4.16).

Ce passage ne renferme pas un mot qui dise que Jésus revient sur la terre pour y fixer sa demeure.

Cette venue semble plutôt devoir être comprise comme une

apparition instantanée, à laquelle se rattachera la résurrection des fidèles (1 Co 15.23; Ph 3.20-21), puis l'enlèvement de l'Église¹⁵ (Lu 17.31, 35) et enfin la transformation morale complète de la portion de l'Humanité restant sur la terre (Ap 20.1-6).

3. La conclusion (21.28-38)

21.28-33 Quand ces choses commenceront à arriver, redressez-vous et levez vos têtes, parce que votre délivrance approche. 29 Et il leur dit une comparaison: Voyez le figuier, et tous les arbres. 30 Dès qu'ils ont poussé, vous connaissez de vous-mêmes, en regardant, que déjà l'été est proche. 31 De même, quand vous verrez ces choses arriver, sachez que le royaume de Dieu est proche. 32 Je vous le dis en vérité, cette génération ne passera point, que tout cela n'arrive. 33 Le ciel et la terre passeront, mais mes paroles ne passeront point.

On pourrait supposer qu'après les paroles relatives à son retour, Jésus revient au point de départ et au sujet principal de tout le discours: la ruine de Jérusalem. Dans ce cas, l'expression **votre délivrance** désignerait l'affranchissement de l'Église du pouvoir hostile du Sanhédrin, et la venue du **royaume de Dieu** (v.31) désignerait la propagation de l'Évangile chez les païens. La parole du verset 32: « **cette génération ne passera point...** » s'appliquerait ainsi tout naturellement à la ruine de Jérusalem, et ces **choses** qui **commenceront à arriver** représenteraient tout ce qui a été annoncé dès le verset 20. Cette explication, qui fait disparaître bien des difficultés, n'est malheureusement pas admissible. Le fait du retour du Christ, une fois mentionné, est trop solennel pour être traité sous forme de simple parenthèse. Le *royaume de Dieu* paraît plutôt

¹⁵ Voir note de Lu 17.34.

dans ce contexte devoir désigner l'établissement définitif du règne messianique, et le terme *délivrance* (v.28) se rapporter à l'affranchissement final de l'Église par le retour du Seigneur. S'il en est ainsi, *ces choses* désignent naturellement le contenu des versets 25-27.

Voyez le figuier et tous les arbres: il n'est pas nécessaire qu'une proclamation officielle annonce aux populations, qui voient les arbres verdier, que l'été est proche! C'est vers le milieu de mars que les fruits commencent à se montrer sur les vieilles branches du figuier printanier; ils atteignent leur maturité avant la pousse des feuilles. La première récolte se fait en juin.

Mais si c'est là le sens des versets 30 et 31, comment expliquer le verset 32? Jésus se serait-il attendu à revenir dans un temps aussi proche? On a essayé, pour échapper à cette conséquence, de donner au mot **génération** le sens d'espèce humaine, ou d'Église chrétienne, ou de race des élus, ou de nation juive... Mais Jésus, dans ce contexte, veut donner une détermination chronologique; et le terme de *génération* ne peut être que temporel: l'ensemble des hommes vivant au moment dont il s'agit. On a appliqué ce sens non aux contemporains de Jésus, mais à ceux qui vivront au moment où commenceront à éclater les signes annoncés; ils seront témoins et du commencement et du terme de cette courte crise. Cette explication semble bien forcée. Le sens le plus naturel est de rapporter le terme *cette génération* à la génération contemporaine de Jésus (comparer Mt 11.16; Lu 7.31; 9.41; 16.29 etc.). C'est cette génération qui, ayant versé le sang du Messie et de ses envoyés doit en porter la peine (Lu 11.50-51).

Mais alors, comment cette parole peut-elle se trouver placée dans ce discours à la suite d'un passage relatif au retour du Christ? Nous avons déjà constaté bien souvent que les paroles de Jésus ont été conservées sous forme de fragments détachés et qu'elles se trouvent ainsi soit placées très diversement, soit privées des transitions qui dans le discours original en détermineraient clairement le sens. Preuve en est la parole qui suit

immédiatement dans Marc (13.32) et Matthieu (24.36): « Pour ce qui est du jour et de l'heure, personne ne le sait... », parole qui ne peut se rapporter qu'au retour du Christ. Ces deux déterminations chronologiques contradictoires ne sont séparées que par un seul verset dans ces deux écrits, et cependant elles se rapportent évidemment à deux événements différents. Le document dans lequel Luc a puisé et auquel il ne s'est pas permis de rien changer, souffrait donc aussi d'une altération semblable à celle qui a affecté le compte rendu de ce discours dans les deux autres Évangiles (Mc 13.30; Mt 24.34). Ce qui a été dit par rapport au retour du Christ n'a pas été suffisamment séparé dans la tradition de ce qui a été dit à l'égard de la ruine de Jérusalem.

V.33: le temple de l'univers visible, édifice plus solide que ceux qu'on voulait faire admirer à Jésus (v.5), est plus fragile pourtant que les menaces et les promesses du Maître qui leur parle.

21.34-36 Prenez garde à vous-mêmes, de crainte que vos cœurs ne s'appesantissent par les excès du manger et du boire, et par les soucis de la vie, et que ce jour ne vienne sur vous à l'improviste; 35 car il viendra comme un filet sur tous ceux qui habitent sur la face de toute la terre. 36 Veillez donc et priez en tout temps, afin que vous ayez la force d'échapper à toutes ces choses qui arriveront, et de paraître debout devant le Fils de l'homme.

C'est ici la conclusion pratique que Jésus tire de son enseignement: la *vigilance* constante. Dans les derniers temps, l'état moral du monde influencera infailliblement l'Église (comparer Lu 17.26-30; 1 Th 5.1-7), et le danger d'assoupissement sera bien réel. Jésus met en garde les siens: ce jour viendra à l'improviste, comme un filet; il s'agira de veiller et de prier afin d'échapper.

Le **filet** s'abat subitement sur une prairie où picore tout à son aise un vol d'oiseaux. L'image est saisissante. Ce filet ne s'abattra pas uniquement sur la Judée, mais sur la face de **toute**

la terre. Tous les habitants de la terre seront donc concernés.

Veiller est l'image de l'attente continuelle; **prier** est l'acte qui doit accompagner une si sérieuse attente.

Le terme **échapper** pourrait se rapporter à la victoire sur la séduction exercée par le monde environnant; mais il s'agit plutôt d'échapper au jugement qui atteindra ceux qui y auront succombé.

Le terme **paraître debout** fait pressentir tout ce qu'il y aura de saisissant et de terrifiant dans l'apparition annoncée. Il faudra être soutenu par une force surnaturelle pour ne pas s'affaisser à la vue du Fils de l'homme manifesté dans sa gloire, et pour ne pas s'écrier: « Montagnes, tombez sur moi, et couvrez-moi! »

Jésus parle à ses disciples comme s'ils devaient être témoins de ces dernières scènes. En fait, il ignore le temps où elles auront lieu. Ses paroles s'adressent donc à toutes les générations de fidèles. Pour chacune d'elles d'ailleurs, l'heure de la mort devra être pour chaque individu ce que son glorieux retour sera pour la dernière génération.

À la suite de ce passage, qui termine le discours tel qu'il est rapporté par Luc, Marc place encore la petite parabole du portier (13.34-37), probablement la même que celle de Lu 12.36 et suivants. Quant à Matthieu, il place ici tout le tableau de l'état final du monde avant le retour du Christ, que nous avons trouvé chez Lu 17.36 et suivants, puis la parabole du larron et celle des deux serviteurs (comparer Lu 12.42-46), enfin les paraboles des dix vierges et des talents et le tableau du jugement final, enseignements que seul il a conservés. Il y a là chez lui, comme d'ordinaire, une accumulation de matériaux traitant de sujets analogues sans doute, mais hétérogènes quant au moment où ont été prononcés les discours qui les renfermaient.

Note sur le discours eschatologique

Nous avons trouvé dans les trois comptes rendus (Lu 21, Mat 24 et Mc 13) une marche identique:

1) Un coup d'œil général sur l'état des choses, soit quant au monde, soit quant à l'Église, depuis le départ de Jésus.

2) Le tableau d'un événement saillant relativement proche: la ruine de Jérusalem.

3) À la suite de cet événement, l'indication plus ou moins distincte d'un intervalle de temps jusqu'au retour du Christ. Luc l'appelle *les temps des Païens*; il comprend l'évangélisation du monde entier. Chez Marc et Matthieu, cet intervalle de temps est plutôt présenté au point de vue de l'Église, et semble indiquer un temps d'attente inquiète et de séductions dangereuses qui durera jusqu'au retour du Christ.

4) Enfin, les signes précurseurs du retour du Christ et cet événement lui-même.

Le départ du Christ inaugurera donc un long temps d'épreuve pour les croyants, un temps qui se terminera par le retour du Christ.

Voilà le squelette du discours. Il ne fait pas l'effet d'un habit rapiécé; c'est un tout parfaitement organisé.

Ce discours est en parfait accord avec l'enseignement de Paul, écrit longtemps avant le moment où est placée la composition de la prétendue apocalypse (en 68):

- En 1 Th 2.14 et suivants, Paul évoque la persécution que les Juifs contemporains infligent à l'Église et le jugement qui les attend.

- En 1 Th 4.15 et suivants, Paul décrit la résurrection des chrétiens déjà morts et l'enlèvement des chrétiens qui seront vivants lors du retour du Christ: «15 Voici, en effet, ce que nous vous déclarons d'après la parole du Seigneur: nous les vivants, restés pour l'avènement du Seigneur, nous ne devancerons pas ceux qui sont morts. 16 Car le Seigneur lui-même, à un signal donné, à la voix d'un archange, et au son de la trompette de Dieu, descendra du ciel, et les morts en Christ ressusciteront premièrement. 17 Ensuite, nous les vivants, qui serons restés, nous serons tous ensemble enlevés avec eux sur des nuées, à la rencontre du Seigneur dans les airs, et ainsi nous serons toujours avec le Seigneur».

- En 1 Th 5.1 et suivants, Paul rappelle que le Christ reviendra *comme un voleur dans la nuit*, dans un temps où tous se croiront en *sécurité*. C'est pourquoi il exhorte les chrétiens à veiller.

- En 2 Th 2.1-15, Paul donne des précisions quant à l'avènement du Seigneur Jésus-Christ et *notre réunion avec lui*. Cet événement glorieux ne se produira pas avant l'arrivée de l'Antéchrist et l'établissement de l'apostasie finale. L'Antéchrist sera détruit par le Christ lors de son retour (v.8).

L'Apocalypse de Jean elle-même repose entièrement sur le discours qui nous occupe. Les six sceaux, dans le chapitre 6, sont l'amplification poétique des versets 10 et 11 de Luc :

- Les *guerres*, figurées par le cheval roux (Ap 6.4) répondent à notre verset 10: « Une nation s'élèvera contre une nation et un royaume contre un royaume ».

- La *famine*, figurée par le cheval noir (Ap 6.5-6) répond au terme grec *limos*, la famine (Lu 21.11).

- La *peste*, figurée par le cheval pâle (Ap 6.8) répond au *loimos*, la peste (Lu 21.11)

- Les *persécutions* sanglantes, représentées par les âmes qui crient sous l'autel (Ap 6.9) répondent à la description que fait Luc (v.12, 16, 17) des persécutions qui attendent les croyants.

- Le grand *tremblement de terre* du sixième sceau (Ap 6.12 et suivants) répond aux grands tremblements de terre (Lu 21.11).

- La description du *faux prophète* et de la *bête* (Ap 13) répond encore exactement aux expressions de *pseudochristos* et *pseudoprophètes* de Marc (13.22) et Matthieu (24.24).

- L'ange volant à travers les airs pour porter l'*Évangile éternel* à tous les habitants de la terre (Ap 14.6) répond à Mt 26.14 et Mc 13.10: « Cet Évangile du royaume sera annoncé à toutes les nations » et à l'expression de Luc: *les temps des païens*.

- Le système de retardement qui règne dans toute l'Apocalypse (sceaux, trompettes, coupes) répond au « ce ne sera pas aussitôt la fin » (Lu 21.9), et au « commencement des douleurs » (Mt 24.8; Mc 13.8).

- Enfin, l'apparition du Seigneur sur le cheval blanc, avec les armées des anges et des fidèles (Ap 19) répond au tableau du retour du Christ (Lu 21.27 et parallèles).

21.37,38 Pendant le jour, Jésus enseignait dans le temple, et il allait passer la nuit à la montagne appelée montagne des oliviers. 38 Et tout le peuple, dès le matin, se rendait vers lui dans le temple pour l'écouter.

Luc place ici un coup d'œil sommaire sur les derniers jours du ministère du Seigneur à Jérusalem. Le terme grec dit clairement que Jésus passe la nuit *en plein air*.

Le récit de la femme adultère, inséré ici par quelques manuscrits, est dû sans doute à une annotation marginale empruntée par un copiste à l'évangile des Hébreux et qui a fait invasion dans le texte. Du reste, ce récit serait mieux placé chez Luc que chez Jean (Jn 8.3-11), car il a un grand rapport avec le contenu du chapitre 20 (les pièges tendus à Jésus). Et un fait de ce genre peut fort bien s'être passé réellement dans les quelques jours dont les verset 37 et 38 retracent le sommaire.

VII. La Passion (22 et 23)

Le Sauveur a pris dans le temple une position en quelque sorte royale. Il renonce dès maintenant à cette souveraineté passagère, épanouissement normal de son activité prophétique. Il se renferme dans un silence et une passivité qui ont fait donner au temps qui suit le nom de *Passion*. Il se voue au douloureux sacerdoce qui doit terminer sa carrière terrestre et former la transition à sa royauté céleste.

Si nous plaçons l'entrée à Jérusalem le dimanche dans l'après-midi, la purification du temple le lundi (Marc), les questions insidieuses adressées à Jésus le mardi et la prophétie sur la ruine de Jérusalem le soir de ce même jour, la scène du temple racontée par Jean (Jn 12) doit avoir eu lieu le mercredi; après quoi Jésus passe le jeudi, son dernier jour libre, dans la retraite à Béthanie avec ses disciples.

Le récit de la Passion comprend:

A. La préparation de la Passion (22.1-46)

B. La Passion (22.47-23.46)

C. Les faits qui suivent la Passion (23.47-56)

A. La préparation de la Passion (22.1-46)

1. La trahison de Judas (22.1-6)

La décision du Sanhédrin est prise depuis les jours qui ont suivi la résurrection de Lazare (Jn 11.47-57): Jésus doit mourir. La seule question pour les ennemis de Jésus est désormais celle du *comment*. Jésus jouit en effet d'une faveur extraordinaire auprès du peuple, particulièrement auprès des foules venues de la Galilée et du dehors; les chefs craignent un soulèvement populaire de la part de ces nombreux amis de Jésus, venus de loin avec lui et dont ils ne se sentent pas maîtres autant que de la population de Jérusalem. Comme le mentionnent Matthieu et Marc, ils renoncent à intervenir *pendant la*

fête, ce qui signifie soit: *avant* la fête, alors que les foules ne sont pas encore complètement rassemblées; soit plutôt: *après*, lorsqu'elles seront reparties et qu'ils seront de nouveau maîtres du terrain (comparer Ac 12.4). Mais, dans le plan de Dieu, il faut que Jésus meure *pendant* la fête; la perfidie de Judas, ce moyen dont croient pouvoir user les chefs pour atteindre leur but, sera celui dont Dieu se servira pour atteindre le sien.

22.1,2 La fête des pains sans levain, appelée la Pâque, approchait. 2 Les principaux sacrificateurs et les scribes cherchaient les moyens de faire mourir Jésus; car ils craignaient le peuple.

C'est mercredi, vraisemblablement; à en juger d'après Matthieu (Mt 26.2: « Vous savez que la Pâque a lieu dans *deux jours* ») et Marc (Mc 14.1). Comme nous le verrons en effet, le repas pascal devra avoir lieu cette année-ci le vendredi soir.

La **fête des pains sans levain** comprend proprement, d'après Es 12.18 et Lé 23.5, 6, les sept jours du 15 au 21 Nisan¹.

Le mot **Pâque** signifie *passage*, et rappelle la manière dont les Israélites furent épargnés en Égypte, lorsque l'Éternel *passa* auprès de leurs maisons arrosées du sang de l'agneau, sans frapper leurs premiers-nés. Ce mot, qui désignait primitivement l'agneau, fut plus tard appliqué au repas lui-même, puis à toute la fête. Le mois de Nisan, où se célèbre la Pâque, correspond à la fin de mars et au commencement d'avril.

Dès le soir du 13 et dans la matinée du 14, tout pain levé est enlevé des maisons israélites. Primitivement, chaque père de famille, en vertu du sacerdoce universel israélite, immolait lui-même chez lui l'agneau. Mais depuis la Pâque célébrée sous Josias, les agneaux ont été immolés dans le temple et avec le concours des sacrificateurs. Cet acte a lieu l'après-midi du 14, de trois à six heures. Quelques heures après commence le repas

¹ Dans le calendrier religieux juif, qui est un calendrier lunaire à corrections solaires, le mois de Nisan est le premier mois de l'année et commence à la nouvelle lune tombant le jour de l'équinoxe de printemps, ou immédiatement après (mars-avril).

qui se prolonge dans la nuit. Le lendemain 15 est jour sabbatique ainsi que le 21, septième et dernier jour de la semaine pascalle. Les jours intermédiaires sont sanctifiés par des actes de culte et des sacrifices.

22.3-6 Or, Satan entra dans Judas, surnommé Iscariot, qui était du nombre des douze. 4 Et Judas alla s'entendre avec les principaux sacrificateurs et les chefs des gardes, sur la manière de le leur livrer. 5 Ils furent dans la joie, et ils convinrent de lui donner de l'argent. 6 Après s'être engagé, il cherchait une occasion favorable pour leur livrer Jésus à l'insu de la foule.

Luc attribue la démarche de Judas à une influence diabolique. Il dit même que **Satan entra** dans Judas. Il signale ainsi l'intervention d'un agent supérieur dans ce forfait extraordinaire. Jean, qui tient à caractériser les *degrés* du crime, distingue plus exactement le moment où Satan jette dans le cœur de Judas la première pensée du crime (Jn 13.2), et celui où il *entre en lui* de manière à prendre entièrement possession de sa volonté (Jn 13.27). D'après l'intuition biblique, cette intervention de Satan n'exclut nullement la liberté de Judas. Ce disciple n'a pas renié sa propre vie pour suivre réellement Jésus; au contraire, il a considéré Jésus comme un moyen pour satisfaire son ambition et sa cupidité. Mais voyant maintenant que les choses aboutissent à un résultat opposé à celui qu'il souhaitait, il cherche à tirer parti de la fausse position où il s'est mis vis-à-vis de la nation et user de sa qualité de disciple pour regagner la faveur des chefs avec lesquels il a rompu. Les trente pièces d'**argent** ne jouent ici qu'un rôle secondaire dans sa trahison, même si ce rôle est pourtant bien réel. Ce n'est d'ailleurs pas sans raison que Jean appelle Judas un voleur (Jn 12.6).

Les **chefs des gardes** sont les chefs du corps de lévites qui sont chargés de faire la police du temple (Ac 4.1).

Judas propose au Sanhédrin de leur livrer Jésus **à l'insu de la foule**; cette offre tout à fait inattendue décide le Sanhédrin à agir *avant* plutôt qu'*après* la fête. Mais pour cela il faut se hâter; le dernier moment est arrivé.

2. Le dernier repas (22.7-38)

22.7-9 Le jour des pains sans levain, où l'on devait immoler la Pâque, arriva, 8 et Jésus envoya Pierre et Jean, en disant: Allez nous préparer la Pâque, afin que nous la mangions. 9 Ils lui dirent: Où veux-tu que nous la préparions?

Le jour des pains sans levain... arriva: nous concluons de là que le moment ainsi désigné ne peut être que le 14 Nisan au matin. C'est à tort! D'après la manière juive de compter, le 14 commence légalement le jour précédent, *entre les deux soirs*, à l'approche du coucher du soleil, de sorte que la soirée du jour que nous appelons le 13, ainsi que la nuit qui le suit, appartient déjà au 14. L'expression *le jour... arriva* s'applique donc non au matin du 14, mais à la veille au soir, entre cinq et six heures.

Les expressions de Matthieu et Marc, sans être aussi précises, ne conduisent pas nécessairement à un sens différent.

Allez nous préparer la Pâque: selon la loi pascalle (Ex 12.3), l'agneau devait être acheté déjà le 10 du mois. Vu l'affluence à Jérusalem en ce temps de fête, il fallait réserver une salle à l'avance. Jésus l'a certainement effectué en temps opportun. Il ne reste plus qu'à faire les derniers préparatifs: entre autres, tuer et rôtir l'agneau.

Pour cette mission délicate, Jésus envoie **Pierre et Jean**, les plus intimes et les plus sûrs de ses amis.

22.10-13 Il leur répondit: Voici, quand vous serez entrés dans la ville, vous rencontrerez un homme portant une cruche d'eau; suivez-le dans la maison

où il entrera, ¹¹ et vous direz au maître de la maison: Le maître te dit: Où est le lieu où je mangerai la Pâque avec mes disciples? ¹² Et il vous montrera une grande chambre haute, meublée: c'est là que vous préparerez la Pâque. ¹³ Ils partirent, et trouvèrent les choses comme il le leur avait dit; et ils préparèrent la Pâque.

Pourquoi Jésus ne désigne-t-il pas nommément l'hôte qu'il a en vue? Il n'y a qu'une réponse: il veut que la maison où il compte célébrer le repas reste inconnue à ceux qui l'entourent. Jésus connaît en effet les projets de Judas; tout le récit du repas qui va suivre le démontre. En agissant ainsi, il veut prévenir les empêchements que la perfidie de son disciple pourrait lui susciter dans l'emploi de cette dernière soirée.

Un homme portant une cruche d'eau: le 13 au soir, avant que les étoiles ne paraissent dans le ciel, chaque père de famille doit, d'après la coutume, aller à la fontaine puiser de l'eau pure destinée à la confection des pains sans levain. C'est là un vrai rite, que l'on accomplit en prononçant ces mots: «C'est ici l'eau des pains sans levain»; après quoi, on allume un flambeau et pendant la nuit on visite la maison en fouillant tous les recoins pour en faire disparaître le moindre vestige de pain levé. Il semble donc bien y avoir un rapport entre cet usage et le signe indiqué ici aux disciples. Certains exégètes pensent que ce signe était convenu d'avance avec Jésus; d'autres exemples (l'entretien avec la Samaritaine, l'annonce du reniement de Pierre...) conduisent plutôt dans ce cas à une interprétation surnaturelle; celle-ci semble aussi mieux répondre à l'intention du récit.

Matthieu (26.18) nous a conservé la parole suivante de Jésus: «Mon temps est proche; je ferai chez toi la Pâque avec mes disciples». L'idée de Jésus est la suivante: «Ma mort est prochaine; demain, il sera trop tard pour moi pour célébrer la Pâque; il faut donc que je la célèbre chez toi dès ce soir avec mes disciples». Jésus s'est probablement arrangé avec le pro-

priétaire pour user de l'appartement le soir du 14, moment légal du repas pascal. Il lui annonce maintenant qu'il est obligé d'anticiper d'un jour, car son *temps est proche*.

La décision du Sanhédrin de le faire mourir avant la fête (Mt 26.5) ne lui laisse que le choix entre renoncer à cette Pâque ou l'anticiper. Jésus choisit cette seconde solution. Il s'affranchit donc de la Loi quant au mode d'immolation de l'agneau (qui doit avoir lieu normalement dans le temple, le 14); il s'affranchit de la Loi quant au *jour* légal. Il se propose ce soir-là de substituer la nouvelle Pâque à l'ancienne.

22.14-18 L'heure étant venue, il se mit à table, et les apôtres avec lui. 15 Il leur dit: J'ai désiré vivement manger cette Pâque avec vous, avant de souffrir; 16 car, je vous le dis, je ne la mangerai plus, jusqu'à ce qu'elle soit accomplie dans le royaume de Dieu. 17 Et, ayant pris une coupe et rendu grâces, il dit: Prenez cette coupe, et distribuez-la entre vous; 18 car, je vous le dis, je ne boirai plus désormais du fruit de la vigne, jusqu'à ce que le royaume de Dieu soit venu.

Les trois synoptiques racontent les trois éléments de ce récit: 1) Les sentiments personnels de Jésus; 2) l'institution de la Sainte Cène; 3) la révélation de la trahison de Judas. Luc les raconte dans cet ordre. Chez Matthieu et Marc, l'ordre est inversé: 3-2-1. Jean omet les deux premiers éléments: le premier n'est pas essentiel à son récit et le second, l'institution de la Sainte Cène, est suffisamment connu par la tradition.

Comme dans ce qui suit tout est plein d'allusions aux rites du repas pascal, nous devons retracer rapidement le tableau de ce repas tel qu'il est célébré à cette époque. Il se déroule en quatre phases:

1) Après la prière, le père de famille fait circuler une coupe pleine de vin (selon certains, chacun a sa coupe) en disant: «Béni soit-tu, Seigneur notre Dieu, roi du monde, qui as créé

le fruit du cep! » Puis on fait passer les herbes amères (espèce de salade), qui rappellent les souffrances de l'esclavage égyptien. On les mange en les plongeant dans une sauce rougeâtre et douce, faite d'amandes, de noix, de figues et d'autres fruits. Par sa couleur, cette sauce rappelle, dit-on, le rude travail des briques imposé aux Israélites et, par son goût, les divins adoucissements que Dieu mêle aux amertumes de son peuple.

2) Le fils aîné interroge le père sur le sens de ce repas et des rites particuliers qui s'y rattachent (Ex 12.14). Le père raconte d'après Ex 12 l'institution de la Pâque et la délivrance d'Égypte, sans doute par une formule liturgique plus ou moins fixe. Et l'on chante les psaumes 113 et 114. Le père fait circuler la seconde coupe.

3) Le père prend deux pains (gâteaux) sans levain, rompt l'un des deux, et en place les morceaux sur l'autre. Puis, prononçant une action de grâces, il prend l'un des morceaux de pain, le plonge dans la sauce et le mange, en y joignant un morceau de l'agneau pascal, avec des herbes amères. Chacun suit son exemple. C'est le *repas* proprement dit. L'agneau en est le met principal. La conversation, qui est libre, se termine par la distribution d'une troisième coupe, appelée la *coupe de bénédiction*, parce qu'elle est accompagnée de l'action de grâces du père de famille.

4) Le père distribue une quatrième coupe. Puis on chante le *Hallel* (Psaumes 115-118). Quelquefois, le père de famille ajoute une cinquième coupe qui est accompagnée du *grand Hallel* (Ps 120-127, selon d'autres: Ps 135-137).

Jésus transforme au fur et à mesure le repas juif, de manière à en faire le modèle du repas sacré de la nouvelle alliance.

Il ouvre le repas en faisant part à ses disciples de ses impressions actuelles (v.15, 16). Ce sont des paroles d'adieu. Cette première phase correspond à la première du repas pascal.

L'heure est celle que Jésus a indiquée à ses disciples. Elle n'est sans doute guère différente de l'heure ordinaire du repas pascal. D'après la Loi (Ex 12.17), on devait manger la Pâque

debout. Mais l'usage a introduit un changement sur ce point, en raison des proportions plus grandes que ce repas a prises peu à peu.

V.15: il y a dans cette parole un mélange de joie et de douleur profondes. Jésus est heureux de pouvoir célébrer encore une fois ce repas sacré, surtout qu'il a décidé de le transformer en mémorial permanent de sa personne et de son œuvre; mais d'autre part, c'est sa dernière Pâque ici-bas (v.16)!

Le terme **cette Pâque** désigne un vrai repas pascal, et non pas, comme certains le pensent, un repas frugal avec seulement des pains sans levain.

Jusqu'à ce qu'elle soit accomplie dans le royaume de Dieu: on pourrait entendre par la Pâque future dans le royaume de Dieu (v.16) la sainte Cène telle qu'elle se célèbre dans l'Église. Mais l'expression «Je n'en mangerai plus jusqu'à ce que...» ne permet pas cette interprétation spiritualiste. Jésus veut parler ici d'un banquet nouveau qui aura lieu après son retour. La sainte Cène est le trait d'union entre la Pâque israélite, qui touche à son terme, et ce banquet céleste à venir.

V.17: après ce préambule simple et émouvant, Jésus, se conformant à l'usage reçu, fait passer la première coupe en l'accompagnant d'une prière d'action de grâces. Il paraphrase sans doute librement l'invocation que prononce, en ouvrant le repas, le père de famille (voir plus haut). Luc parle ici d'une coupe² (il n'y a pas d'article devant le nom): c'est une coupe ordinaire que Jésus reçoit d'un des assistants qui l'a remplie.

Distribuez-la: la distribution peut avoir lieu de deux manières: chacun boit à la coupe commune ou chacun verse dans sa propre coupe une partie du vin de la coupe qui circule. Le terme grec s'adapte mieux à cette seconde manière de voir; la première est cependant plus naturelle. Les mots **entre vous** n'excluent pas le fait que Jésus a probablement bu lui-même à la coupe. Le **désormais** du verset 18 renforce cette idée: Jésus a bu à la coupe et la fait circuler entre ses disciples.

² Au verset 20, Luc parle de *la* coupe. S'agit-il de la même coupe ou d'une autre ?

Jésus a désiré prendre encore ce repas avec les siens; se soustrairait-il à l'acte qui, plus que tout autre, est le symbole de l'union et de la fraternité, celui de boire en commun?

V.18: l'idée de ce verset est la suivante: «Car c'est la dernière fois que nous boirons tous en commun à la même coupe».

Le **fruit de la vigne** est une périphrase qui fait écho aux termes de la prière rituelle du père de famille. Dans la bouche de Jésus, elle exprime le sentiment du contraste entre la nature terrestre actuelle et la création future glorifiée qui doit apparaître à la suite de la régénération qui accompagnera le retour du Christ (Mt 19.28; comparer Ro 8.21 et suivants).

Les mots **je ne boirai plus** correspondent au **je ne mangerai plus** (v.16). Mais il y a gradation: le verset 16 signifiait: c'est ici ma dernière *Pâque*, ma dernière année de vie; le verset 18 signifie: c'est ici mon dernier *repas*, mon dernier jour.

Ces mots sont le texte dont Paul a tiré le commentaire: *jusqu'à ce qu'il vienne* (1 Co 11.26). Par le vin du royaume des cieux, auquel cette parole du verset 18 fait allusion, Jésus entend ce qui dans l'état de choses futur correspondra, comme élément de joie et de force, au vin dans celui-ci.

L'institution de la Cène

22.19,20 Ensuite il prit du pain; et, après avoir rendu grâces, il le rompit, et le leur donna, en disant: Ceci est mon corps, qui est donné pour vous; faites ceci en mémoire de moi. 20 Il prit de même la coupe, après le souper, et la leur donna, en disant: Cette coupe est la nouvelle alliance en mon sang, qui est répandu pour vous.

L'institution de la Cène forme dans les trois synoptiques le centre du récit. Cet acte solennel paraît correspondre aux deuxième et troisième phases du repas pascal. À l'explication que le père de famille donne du sens de la cérémonie, Jésus

rattache sans doute celle qu'il a à donner sur la substitution de sa personne à l'agneau pascal comme moyen de salut, et sur la différence entre les deux délivrances ainsi accomplies.

Il prit du pain: Jésus consacre le pain par l'action de grâces pour être désormais le mémorial du salut obtenu par sa mort.

Ceci est mon corps: le verbe «*est*» sur lequel on a tant insisté, n'a pas été prononcé par Jésus; car en araméen, Jésus a dû dire simplement: *Zoth haggouschmi, ceci mon corps*. La question est de savoir quelle est ici la valeur de la notion d'*être* sous-entendue, qui forme le lien logique nécessaire entre le sujet et l'attribut. S'agit-il d'une identité essentielle (« ce pain est réellement mon corps ») ou uniquement symbolique (« ce pain symbolise mon corps »)? Le sens symbolique est le plus naturel; car, comment Jésus encore vivant pourrait-il tenir dans sa main un objet qu'il qualifierait comme étant substantiellement son propre corps? Si l'on admet, comme le font les catholiques et les Luthériens, le premier sens (l'identité essentielle), il faut alors sous-entendre à la place du *est* un futur: « Ceci, après que j'aurai été glorifié, sera mon corps » ou « sera accompagné de mon corps ». Une telle interprétation de la parole de Jésus pourrait-elle venir à l'esprit des disciples?

Faites ceci: cet ordre désigne non le pain, mais l'acte de le rompre. C'est dans ces derniers mots qu'est renfermée l'institution d'un rite permanent. Ces mots manquent chez Matthieu et Marc. Le fait avéré de la célébration régulière de la Cène, comme repas commémoratif de la mort de Jésus, dès les temps les plus primitifs de l'Église, suppose un ordre de Jésus à cet égard et confirme la formule de Paul et de Luc.

En mémoire de moi: Jésus veut maintenir le repas pascal, mais en en transformant le sens. Il indique donc l'esprit dans lequel cette cérémonie devra être célébrée. Le souvenir reconnaissant de la personne de Jésus, voilà le sentiment que nous devons apporter à cet acte. C'est la raison même de la Cène pour le fidèle.

V.20: après le souper: il s'écoule un certain intervalle de temps entre la distribution du pain et celle de la coupe, un

temps consacré, selon l'usage pascal, à une discussion libre. Après ce moment de partage, Jésus reprend l'attitude solennelle qu'il a prise pour rompre le pain. C'est là ce qui explique les mots **de même**.

La coupe est précédée ici d'un article. Est-ce parce qu'elle a déjà été mentionnée (v.17) ou parce qu'elle rappelle la coupe connue avec laquelle chacun sait que Jésus a institué la Cène? Comparer l'expression de Paul en 1 Co 11.25. Cette coupe correspond certainement à la *coupe de bénédiction* dans le repas pascal. Aussi Paul dit-il (1 Co 10.16): «La coupe de bénédiction que nous bénissons, n'est-elle pas la communion au sang de Christ?» Dans cette expression, le mot *bénir* est répété, parce qu'il est pris dans deux sens distincts:

- La première fois (la coupe de bénédiction), il se rapporte à Dieu que l'Église, comme autrefois la famille israélite, bénit et adore;

- La seconde fois (nous bénissons), à la coupe que l'Église bénit en la consacrant pour devenir, dans la conscience des croyants, le mémorial du sang de Jésus-Christ.

Ce que cette coupe représente, d'après les termes de Paul et de Luc, c'est le nouveau *contrat* entre Dieu et l'homme, fondé sur l'effusion du *sang* de Jésus. Dans Matthieu et Marc, c'est sur le sang même qu'est fondée cette alliance: «Ceci est mon sang, le sang de l'alliance, qui est répandu pour plusieurs, pour la rémission des péchés» (Mt 26.28).

Luc omet l'invitation de Jésus rapportée par Matthieu: «Buvez-en tous» (Mt 26.27). Marc dit: «... et ils en burent tous» (Mc 14.23).

La nouvelle alliance: cette idée n'est pas inconnue! Dieu l'a déjà énoncée par son prophète Jérémie (Jé 31.31 et suivants): «Une alliance nouvelle, non comme l'alliance que je traitai avec leurs pères... je mettrai ma Loi au dedans d'eux, je l'écrirai dans leur cœur... tous me connaîtront... car je pardonnerai leur iniquité, et je ne me souviendrai plus de leur péché». Marc ne parle pas de *nouvelle* alliance, mais il dit simplement: «Ceci est mon sang, le sang de l'alliance». Cette for-

mule est identique à celle de Paul et de Luc, voire même encore plus énergique; elle remplace tout simplement l'alliance israélite par celle de Jésus³.

Pour vous: Matthieu et Marc disent: «pour plusieurs». C'est le *beaucoup d'hommes* d'Ésaïe 53.12, et *beaucoup de peuples* d'Ésaïe 52.15, sur lesquels le sang du Messie immolé doit rejaillir. Jésus contemple en esprit ces myriades de croyants d'origine juive et païenne, annoncés par Ésaïe, qui se presseront dans les siècles futurs au banquet qu'il institue.

Note

La forme très différente de Paul et de Luc nous force à remonter à une autre source que celle de Matthieu et de Marc. Cette source est indiquée par Paul lui-même: «Car j'ai reçu du Seigneur ce que je vous ai aussi transmis» (1 Co 11.23).

Cette cérémonie de la Cène paraît représenter la totalité du salut: le pain, la communication de la vie de Christ et le vin, le don du pardon. En d'autres termes, selon le langage de Paul, la sanctification et la justification. En instituant le rite, Jésus a naturellement commencé par le pain, car l'effusion du sang suppose le brisement du corps qui le renferme. Mais comme, dans l'acquisition du salut par le croyant, c'est par la justification que nous parvenons à la possession de la vie de Christ, Paul (1 Co 10.16 et suivants) suit l'ordre inverse et commence par la coupe: «La coupe de bénédiction que nous bénissons, n'est-elle pas la communion au sang de Christ? Le pain que nous rompons, n'est-il pas la communion au corps de Christ?» La coupe représente la première grâce que saisit la foi, celle du pardon.

Dans cet acte sont représentées les deux faces de l'oeuvre du salut: l'offre divine et la foi humaine. La première, dans l'offre du pain et du vin par l'officiant; la seconde, dans l'acceptation

³ Il y a en même temps continuité et changement. Continuité parce que le principe du *sang versé* (victime expiatoire) reste le même; changement parce que ce n'est plus le sang d'animaux qui est versé mais celui du Christ, et ceci une fois pour toutes.

de l'un et de l'autre par le communiant. Celui-ci se souvient avec reconnaissance de Jésus et de son amour; il se réjouit de ce que Jésus est mort pour lui. Paul dit ceci (1 Co 11.26): «Car toutes les fois que vous mangez ce pain et que vous buvez cette coupe, vous annoncez la mort du Seigneur, jusqu'à ce qu'il vienne». Il n'en est pas de même du sens de l'acte divin; c'est quelque chose d'insondable, de mystérieux: *la communion au sang et au corps de Christ* (1 Co 10.16). Nous connaissons clairement ce que nous avons à faire pour bien communier; nous pouvons laisser à Dieu le secret de ce qu'il nous donnera dans cette communion.

22.21-23 Cependant voici, la main de celui qui me livre est avec moi à cette table. 22 Le Fils de l'homme s'en va selon ce qui est déterminé. Mais malheur à l'homme par qui il est livré! 23 Et ils commencèrent à se demander les uns aux autres qui était celui d'entre eux qui ferait cela.

À la vue de cette coupe qui passe entre les disciples, l'attention de Jésus se fixe sur Judas. Parmi ces cœurs, unis par un lien si étroit, il en est un qui est à part; il reste en dehors du salut commun et court à sa ruine! Ce contraste déchire le cœur de Jésus.

V.21: Jésus annonce la présence parmi eux d'un traître.

L'expression «être avec moi à table» ne désigne pas un fait particulier; elle équivaut à celle de Matthieu: «Mettre la main dans le plat avec moi» et signifie simplement: être mon convive.

Note

Ainsi donc, d'après Luc, Judas a assisté à la célébration de la sainte Cène. Les narrations de Matthieu et de Marc ne conduisent pas au même résultat. Elles placent l'institution de la Cène après l'annonce de la présence du traître. Il est diffi-

cile d'admettre que Judas, une fois démasqué, soit resté présent et ait assisté à l'institution de la Cène. Mais nous avons constaté que l'ordre des trois faits dont se compose le récit du repas est plus naturel chez Luc que chez les deux autres synoptiques. D'autre part, le récit de Jean montre que Jésus est revenu à plusieurs reprises, durant ce repas, sur la trahison de Judas. La tradition orale a vraisemblablement regroupé des paroles prononcées sur le même sujet en différents moments, et que c'est sous cette forme que nos synoptiques les ont recueillies. Jésus a probablement parlé de la trahison dont il était l'objet, sans nommer le traître, dès le commencement du repas (comparer Jn 13.11 et 18), ce qui explique l'ordre de Matthieu et de Marc; puis, il en a parlé de nouveau, cette fois en désignant Judas, après la distribution du pain (Jn 13.21-27), ce qui explique l'ordre de Luc. L'unique inexactitude dans le récit de Luc est d'avoir réuni étroitement les deux actes de l'institution de la Cène, ce qui était très naturel. Judas serait sorti entre les deux et le souper se serait terminé par la distribution de la coupe (Jn 13.30).

V.22: Jésus sait bien qu'il n'est pas entre les mains du traître; tout est décrété divinement et ce n'est pas Judas qui le fait périr; c'est par une nécessité supérieure qu'il *doit* mourir. Mais que deviendra le malheureux qui use de sa liberté pour le trahir?

Les textes alexandrins placent un *parce que* au début du verset 22, alors que les byzantins ne mettent qu'un *et*. Si le *parce que* est authentique, il exprime cette idée: le fait de la trahison de Judas a lieu parce que le décret divin de la mort du Messie doit s'accomplir et que cette trahison est le moyen de sa réalisation; seulement, cet acte n'en reste pas moins à la charge de celui qui l'accomplit.

V.23: la discussion des disciples à l'occasion de cette parole de Jésus montre l'habileté consommée avec laquelle Judas a su dissimuler ses sentiments. Chacun pose la question: «Est-ce moi?» (Mc 14.19). Pour ne pas se trahir, Judas fait de même.

Le «Tu l'as dit» de Jésus, relevé par Matthieu (Mt 26.25), désigne le même fait que celui décrit par Jean (Jn 13.26): «Et ayant trempé le morceau, il le donna à Judas Iscariote». C'est cet acte même qui a été la réponse de Jésus et que Matthieu a traduit en ces mots: «Tu l'as dit».

Les entretiens qui suivent se rapportent à une contestation qui s'élève entre les apôtres (24-30), au reniement de Pierre (31-34) et au danger qui les attend à l'issue de cette heure de paix (35-38).

22.24-27 Il s'éleva aussi parmi les apôtres une contestation: lequel d'entre eux devait être estimé le plus grand? 25 Jésus leur dit: Les rois des nations les maîtrisent, et ceux qui les dominent sont appelés bienfaiteurs. 26 Qu'il n'en soit pas de même pour vous. Mais que le plus grand parmi vous soit comme le plus petit, et celui qui gouverne comme celui qui sert. 27 Car quel est le plus grand, celui qui est à table, ou celui qui sert? N'est-ce pas celui qui est à table? Et moi, cependant, je suis au milieu de vous comme celui qui sert.

La transition *aussi* rattache ce paragraphe au précédent, sans forcément lui donner un sens chronologique.

La comparaison des paroles de Jésus (v.26 et 27) avec le récit de Jean ne paraît pas laisser de doute sur la relation de cette querelle avec le fait du lavement des pieds. Cette querelle a donc eu lieu plutôt au commencement du repas, tout comme le lavement des pieds. À quelle occasion? Les disciples se sont probablement demandé qui occuperait la place d'honneur à table, c'est-à-dire la place la plus rapprochée de Jésus. Pierre et Jean surtout avaient de bonnes raisons pour réclamer ce privilège. Ce serait alors que Jésus, après avoir tranché le débat en faveur de Jean, aurait accompli le lavement des pieds, puis prononcé les paroles qui suivent.

V.25: Jésus ne s'irrite ni se décourage; il continue son travail patient d'enseignement par sa parole et son exemple.

Dans la société humaine, on règne par la force physique ou intellectuelle; le surnom de **bienfaiteurs** est le titre dont les flatteurs ne rougissent pas d'honorer souvent les plus durs tyrans.

V.26: à cette société humaine naturelle, Jésus oppose le type d'une société nouvelle, au sein de laquelle le seul titre de grandeur sera l'abondance des services rendus. Le **plus grand**, ou le plus aîné, devra servir comme le **plus petit**, ou le plus jeune. Le terme *le plus petit, le plus jeune* est parallèle à *celui qui sert*, parce que chez les Juifs, les travaux les plus humbles et les plus pénibles sont confiés aux plus jeunes membres de l'assemblée (Ac 5.6-10). L'idée est donc la suivante: la grandeur réelle se montre dans l'empressement avec lequel on se met au service des autres.

V.27: et moi, je suis au milieu de vous comme celui qui sert: Jésus invoque son propre exemple. Comme le raconte Jean (Jn 13), Jésus s'est levé de table pour servir, en lavant les pieds de ses disciples. Si l'on ne rapporte pas cette parole à l'acte du lavement des pieds, il faut l'appliquer à la vie de Jésus en général, ou bien au sacrifice qu'il fait actuellement de sa personne (v.19 et 20). La première relation semble plus naturelle et rend mieux compte de l'antithèse entre celui qui est à table et celui qui sert.

Après cette leçon d'humilité, Jésus donne satisfaction à ce qu'il y a pourtant de fondé dans l'aspiration des disciples. Car enfin, si l'humble amour est le chemin, le but est bien la gloire. Comparer Ro 2.7: «... ceux qui cherchent la gloire, l'honneur et l'incorruptibilité».

22.28-30 Vous, vous êtes ceux qui avez persévéré avec moi dans mes épreuves; 29 c'est pourquoi je dispose du royaume en votre faveur, comme mon Père en a disposé en ma faveur, 30 afin que vous mangiez

et buviez à ma table dans mon royaume, et que vous soyez assis sur des trônes, pour juger les douze tribus d'Israël.

En insistant sur le **vous**, Jésus pense-t-il à Judas qui, lui, n'a pas persévéré ?

Vous avez persévéré avec moi : il y a de la reconnaissance dans ces mots. Les **épreuves** ou tentations sont les privations, la vie de foi, les calomnies, les embûches, le rejet de la part du peuple et de ses chefs. Ce n'est pas peu de choses, de la part de ces pauvres Galiléens, d'avoir persévéré dans leur attachement à Jésus en dépit de cette antipathie générale et de la haine des directeurs de la conscience nationale.

V.29 : Jésus vient de rappeler ce que ses disciples ont fait pour lui ; il leur annonce ce qu'il fera pour eux : « Voilà ce que vous avez fait pour moi : vous vous êtes associés à mes luttes et à mon abaissement ; et moi, je vous associerai à mon triomphe ». Comparer Jn 13.20 ; le verset 29 en est en quelque sorte la reproduction spiritualisée.

L'absence d'article devant le mot **royaume** conduit à voir dans ce terme la dignité royale (une royauté) plutôt que le royaume lui-même. On peut appliquer cette idée à l'autorité spirituelle que les apôtres exerceront dans ce monde en diffusant la lumière de l'Évangile.

Les images du verset 30 peuvent être interprétées de deux manières : 1) cette royauté est déjà donnée maintenant ; 2) cette royauté leur sera donnée dans les cieux. Cette seconde interprétation est plus naturelle : « Je vous donnerai une souveraineté qui sera une délégation de celle que j'ai moi-même reçue, afin que vous, qui êtes aujourd'hui mes convives dans ce repas pascal, vous participiez aussi à mon banquet céleste, et que vous exerciez en mon nom le jugement sur les tribus d'Israël ». Selon 1 Co 6.2-3, nous jugerons le monde et même les anges. Dans le jugement général, les apôtres seront chargés en quelque sorte du « département israélite » (comparer Ap 20.4). Matthieu dit ceci : « Lors du renouvellement de toutes choses,

quand le Fils de l'homme siégera sur son trône de gloire, vous qui m'avez suivi, vous siégerez vous aussi sur douze trônes pour juger les douze tribus d'Israël» (Mt 19.28).

22.31-34 Le Seigneur dit: Simon, Simon, Satan vous a réclamés, pour vous cribler comme le froment.
32 Mais j'ai prié pour toi, afin que ta foi ne défaille point; et toi, quand tu seras converti, affermis tes frères. **33 Seigneur, lui dit Pierre, je suis prêt à aller avec toi et en prison et à la mort.**
34 Et Jésus dit: Pierre, je te le dis, le coq ne chantera pas aujourd'hui que tu n'aies nié trois fois de me connaître.

L'avertissement de Jésus à Pierre n'a pas ici de relation avec ce qui précède. Dans son Évangile, Jean raconte que Jésus dit à ses disciples: « Vous ne pouvez me suivre maintenant; il faut accepter la séparation ». Mais Pierre objecte que, quant à lui, il est prêt à l'accompagner à travers toutes les difficultés. Et Jésus lui répond alors en lui annonçant son prochain reniement. D'après Jean et Luc, tout cela s'est passé encore dans la salle du repas; mais Matthieu et Marc placent cette annonce sur le chemin de Gethsémané. Le récit de Jean semble décider en faveur de Luc.

Satan vous a réclamés pour vous cribler: le tentateur est là tout près; après s'être emparé de Judas, il menace tous les disciples et se dispose à assaillir Jésus lui-même. « Le prince de ce monde vient » (Jn 14.30), dit Jésus, « et il n'a rien en moi ». De ce fait, Satan n'a aucune prise sur Jésus; mais ce n'est pas le cas des disciples. Pour eux, le danger est proportionnel à la place qu'ils ont laissée ouverte dans leur cœur à l'influence du Malin. C'est la raison pour laquelle Jésus s'adresse plus directement à Pierre:

Simon, Simon: en prononçant deux fois l'ancien nom de Pierre, Jésus fait allusion au caractère naturel de ce disciple, et il le met en garde contre la présomption qui est son défaut dominant.

Le verbe grec, traduit par **réclamer**, renferme l'idée suivante: faire tomber des mains de Jésus dans les siennes. Le verbe **cribler** signifie: agiter dans le crible ou dans le van. Satan demande le droit de mettre les Douze à l'épreuve; et il se fait fort, vis-à-vis de Dieu, comme autrefois par rapport à Job, de prouver qu'ils ne sont que de la paille et que même le meilleur d'entre eux ne vaut pas mieux au fond que Judas. Jésus ne dit pas (v.32) que sa demande ait été repoussée. Il résulte bien plutôt de l'intercession de Jésus qu'elle a été accordée quant à Pierre et même quant à tous (Jn 16.32). Jésus cherche seulement à prévenir Pierre des conséquences graves de la chute qui le menace. L'infidélité qu'ils vont tous commettre pourrait rompre le lien formé entre eux et lui, Jésus. Celle de Pierre, en particulier, pourrait le jeter dans un désespoir semblable à celui qui perdra Judas. Mais, tandis que l'ennemi épie le côté faible des disciples pour les perdre, Jésus veille et prie pour empêcher que ses coups ne soient mortels pour l'un d'eux.

Et toi, quand tu seras converti, affermis tes frères: quand Pierre sera revenu à Dieu et aura, par une sérieuse repentance, renoué le lien rompu, il devra être au milieu de ses frères le soutien de la foi commune. C'est effectivement ce qu'il sera entre la résurrection et la Pentecôte (Ac 1.15 et suivants).

Les paroles des versets 31 et 32 sont étonnantes; elles donnent un éclairage particulier sur la puissante réalité des scènes du monde invisible et leur influence sur les choses de la terre.

V.33: Pierre croit plus à sa propre fidélité qu'à la parole de Jésus. Aussi, celui-ci se doit de le remettre à sa juste place; afin d'abattre sa présomption, il lui annonce sa chute prochaine.

V.34: le nom de **Pierre** est repris, non sans intention. L'idée est la suivante: «Toi que j'ai élevé si haut, dont j'ai fait un Pierre, tomberas-tu donc si bas?»

On distingue trois chants du **coq**: le premier entre minuit et 1 heure, le deuxième vers 3 heures et le troisième entre 5 et 6 heures. La troisième veille (de minuit à 3 heures), comprise entre les deux premiers chants, s'appelle le *chant du coq* (Mc 13.35). La parole de Jésus, telle qu'elle est formulée dans Luc, Matthieu (26.34) et Jean (13.38), signifie donc: «Aujourd'hui,

avant que la deuxième veille, de 9 heures à minuit, soit écoulée, tu m'auras renié trois fois». Marc dit, certainement d'une manière à la fois plus détaillée et plus exacte: «Avant que le coq ait chanté deux fois, tu me renieras trois fois». Cela signifie donc: avant 3 heures du matin.

Jésus sait que sa mort va placer les disciples dans une position difficile vis-à-vis de leurs concitoyens. Dans les versets suivants, il cherche à les prévenir.

22.35-38 Il leur dit encore: Quand je vous ai envoyés sans bourse, sans sac, et sans souliers, avez-vous manqué de quelque chose? Ils répondirent: De rien. ³⁶ Et il leur dit: Maintenant, au contraire, que celui qui a une bourse la prenne et que celui qui a un sac le prenne également, que celui qui n'a point d'épée vende son vêtement et achète une épée. ³⁷ Car, je vous le dis, il faut que cette parole qui est écrite s'accomplisse en moi: Il a été mis au nombre des malfaiteurs. Et ce qui me concerne est sur le point d'arriver. ³⁸ Ils dirent: Seigneur, voici deux épées. Et il leur dit: Cela suffit.

Jusque là, les apôtres ont mené une vie relativement facile, car ils étaient couverts par la faveur dont jouissait Jésus. Maintenant, les choses vont changer à cause du conflit suprême qui va éclater entre leur Maître et les autorités juives. Ils risquent fort d'en subir encore longtemps le contrecoup. C'est cette pensée qui préoccupe le Seigneur. Afin de leur faire vivement sentir le changement de situation, il leur rappelle la première mission qu'il leur a confiée, et qui s'est si paisiblement accomplie (v.35). Mais désormais ils devront user de prudence et se dire qu'ils seront entourés d'ennemis. Non seulement ils ne pourront plus compter à l'avenir sur l'hospitalité bénévole dont ils ont joui pendant le temps de la faveur de

leur Maître et devront se préparer désormais à être traités comme des voyageurs ordinaires, en payant leurs repas, mais encore ils rencontreront une hostilité prononcée. Disciples d'un homme traité comme *malfaiteur*, ils seront envisagés eux-mêmes comme des hommes dangereux; ils se verront en guerre avec leurs compatriotes et le monde entier. Comparer Jn 15.18-23, morceau dont celui-ci est comme le résumé et le parallèle.

L'*épée* n'est ici autre chose que l'*emblème* de l'état d'hostilité ouverte (comme Mt 10.34; Lu 12.51). Il est clair que dans la pensée de celui qui a dit: «Je vous envoie comme des brebis au milieu des loups», cette parole doit être prise dans un sens figuré. Le disciple n'a en effet pas d'autre arme que l'*épée de l'Esprit* dont parle Paul (Ep 6.17).

V.38: les disciples prennent la recommandation de Jésus à la lettre. Ils semblent même s'applaudir de leur prévoyance. La réponse de Jésus a le sens suivant: «Oui en effet, pour l'usage que vous aurez à faire d'armes de ce genre, ces deux épées peuvent suffire».

C'est ici qu'il faut placer la parole rapportée par Jean (14.31) au moment du départ de la chambre haute pour Gethsémané: «Levez-vous, partons d'ici».

3. Gethsémané (22.39-46)

Contrairement aux victimes que l'on sacrifie au temple et qui n'ont pas choisi de mourir, Jésus, lui, a accepté *librement* ce sacrifice. Le moment est venu pour lui de confirmer solennellement cette décision. Ce moment répond à celui où il a refusé dans le désert la souveraineté universelle. Là, il renonçait à régner sur nous sans Dieu; ici, il accepte de mourir pour nous avec Dieu. C'est le moment prévu et annoncé (Lu 4.13), l'*occasion nouvelle* que Satan attendait: au désert, il tentait Jésus en faisant appel à l'amour de la jouissance; ici, il va essayer de faire reculer Jésus devant la douleur de la croix.

Chaque évangéliste possède quelque détail particulier qui atteste l'indépendance de ses sources. Matthieu fait surtout

sortir la gradation de la lutte et le progrès dans l'acceptation. Marc nous a conservé cette parole d'une importance capitale: «Abba! Père! toutes choses te sont possibles». Luc décrit plus spécialement les effets physiques extraordinaires de cette agonie morale. Jean omet toute la scène, mais non sans en marquer expressément la place (Jn 18.1). Dans un morceau remarquable (Jn 12.23-28), il nous initie à la vraie nature de cette lutte qui a commencé déjà depuis plusieurs jours dans le cœur de Jésus. L'épître aux Hébreux (Hé 5.7-9) renferme une allusion très évidente au récit de Gethsémané, où éclate comme nulle part ailleurs, la réelle humanité du Sauveur... et en même temps sa divinité.

22.39-41 Après être sorti, il alla, selon sa coutume, à la montagne des oliviers. Ses disciples le suivirent.
40 Lorsqu'il fut arrivé dans ce lieu, il leur dit:
Priez, afin que vous ne tombiez pas en tentation.

La **montagne des oliviers** désigne, dans un sens large, le pied de la montagne qui commence dès qu'on a passé le Cédron (comparer Jn 18.1). L'angle nord-ouest de l'enclos que l'on montre actuellement comme jardin de Gethsémané, est à une cinquantaine de pas seulement du lit du torrent.

Selon sa coutume: cette indication prouve que Jésus ne cherche pas à échapper à Judas qui doit venir le chercher là.

Le texte grec dit: «Ses disciples le suivirent *aussi*». Ils ne tiennent pas compte du danger qui les menace.

Priez: Jésus voit venir pour ses disciples l'épreuve de fidélité qui l'attend lui-même. Il les invite à s'y préparer par la prière et les y engage par son exemple.

Afin que vous ne tombiez pas en tentation: littéralement: «Pour ne pas entrer dans l'épreuve». *Entrer dans l'épreuve*, pour signifier *succomber*, se comprend si on l'oppose à *traverser l'épreuve*.

22.41-44 Puis il s'éloigna d'eux à la distance d'environ un jet de pierre, et, s'étant mis à genoux, il pria, 42

disant: Père, si tu voulais éloigner de moi cette coupe! Toutefois, que ma volonté ne se fasse pas, mais la tienne. 43 Alors un ange lui apparut du ciel, pour le fortifier. 44 Étant en agonie, il pria plus instamment, et sa sueur devint comme des grumeaux de sang, qui tombaient à terre.

Le verbe grec qui est traduit ici par **s'éloigner** indique un mouvement brusque et violent et en même temps une sorte de passivité. Jésus est comme emporté loin des siens par l'émotion qui le saisit. Luc réunit ici deux moments que distinguent Marc et Matthieu. Chez ceux-ci, Jésus se sépare d'abord des apôtres en emmenant avec lui Pierre, Jacques et Jean, à qui il confie l'angoisse où il est plongé; puis il se sépare même de ceux-ci pour être absolument seul.

Si tu voulais éloigner de moi cette coupe,... je te bénirais. La **coupe**, que Jésus demande à Dieu de faire passer loin de ses lèvres, est le symbole de ce supplice terrible de la croix, dont un peintre habile lui retrace en ce moment, avec une vivacité extraordinaire, le lugubre et sanglant tableau. Ce peintre est le même qui, au désert, usant d'un prestige analogue, faisait passer sous ses yeux la scène magique de la magnificence du règne messianique.

Marc relève cette parole remarquable: «Abba! Père! toutes choses te sont possibles». C'est un appel suprême à l'amour paternel et en même temps à la toute-puissance de Dieu. Jésus ne renonce pas un instant à accomplir le salut de l'Humanité; il demande seulement si la croix est le moyen indispensable pour atteindre ce but. Dieu, dans son pouvoir sans borne, ne peut-il trouver un autre mode de réconciliation?

Toutefois, que ma volonté ne se fasse pas, mais la tienne: Jésus doit, lui aussi, obéir sans comprendre et marcher par la foi. De là les expressions d'Hé 5.8: «Il a appris l'obéissance» et Hé 12.2: «Jésus, le chef et le consommateur de la foi».

L'opposition entre *ma volonté* et *ta volonté* n'implique-t-elle pas un conflit réel entre la volonté de Dieu et celle de Jésus, et en conséquence chez celui-ci au moins un minimum de

péché? Non; car ce que Jésus appelle ici *ma volonté* n'est que celle de son instinct *naturel*, instinct mis en nous par Dieu même et qui répugne à la souffrance. La résistance de la volonté, en face d'un supplice comme celui que Jésus a devant lui, est donc un fait naturel et légitime. Cette résistance est même tellement nécessaire que sans elle il n'y aurait pas de sacrifice dans l'obéissance. Le sacrifice commence donc précisément avec ce conflit entre la voix de la nature et la volonté divine. Le conflit n'est donc pas ici entre Jésus et Dieu, mais entre deux éléments en Jésus lui-même: sa nature et son esprit, qui pas un instant ne rompt avec la volonté divine.

L'apparition de l'**ange** pour fortifier Jésus n'est mentionnée que par Luc. Cette apparition n'a pas pour but de mettre fin à la lutte, mais d'apporter à Jésus quelque soulagement spirituel, et même physique, comme au désert (Mc 1.13; Mt 4.11). Sous la puissance de l'angoisse, il se sent mourir; la présence de cet être céleste fait passer sur lui un souffle vivifiant. Un rafraîchissement divin le pénètre, âme et corps, et c'est ainsi seulement qu'il reçoit la force de continuer jusqu'au bout cette lutte,⁴ à la violence de laquelle il est physiquement sur le point de succomber (v.44).

La description faite au verset 44 correspond bien à un fait connu.⁵

Puisque Jésus est seul, qui peut donc avoir entendu sa prière et constaté ce phénomène physique particulier? Avant de s'endormir, les disciples ont probablement entendu les premiers mots de la prière de Jésus, étant proches de lui (Mc 14.35); et lorsque, plus tard, Jésus les trouvera endormis, ceux-ci vont

⁴ Bovon relève que le mot grec *agonia*, traduit ici par *agonie*, signifiait dans la période classique grecque: la *compétition*, le *combat*. Il ajoute ceci: « À l'époque hellénistique, puis à l'époque romaine, toutefois, *agonia* désigne moins la réalité du combat que l'esprit de celui qui affronte un conflit, une épreuve, ou la mort ».

⁵ Ce phénomène très rare est connu sous le nom d'hématidrose. Holoubek JE et Holoubek AB (J.Med.1996; 27 (3-4):115-133) ont répertorié 26 cas dans la littérature médicale. Les analyses de la sueur ont effectivement mis en évidence du sang. Un stress psychique intense a été relevé comme une des causes possibles de ce phénomène.

voir le sang sur la peau et les vêtements de Jésus (la pleine lune éclairait le jardin).

Jésus a éprouvé sans doute tout naturellement quelques symptômes avant-coureurs de cette lutte (Lu 12.49-50; Jn 12.27); mais cette fois, l'angoisse est telle qu'il est impossible de ne pas y reconnaître l'intervention d'un agent surnaturel. Satan vient de faire irruption dans le cercle des Douze en s'emparant du cœur de Judas. Il va faire passer par son crible tous les autres disciples. Jésus lui-même subit en ce moment son action: « C'est ici la puissance des ténèbres » dira-t-il au verset 53.

22.45,46 Après avoir prié, il se leva, et vint vers les disciples, qu'il trouva endormis de tristesse, 46 et il leur dit: Pourquoi dormez-vous? Levez-vous et priez, afin que vous ne tombiez pas en tentation.

Ici, Luc réunit en un les trois réveils des disciples (Mt 26.40-46; Mc 14.37-42). Puis il cherche à expliquer ce sommeil mystérieux qui les accable. Il le fait dans le sens le plus bienveillant pour eux: la cause n'en est point l'indifférence, mais l'accablement du chagrin. Il est connu en effet qu'un profond chagrin épuise et dispose au sommeil, surtout à la suite d'une longue et vive tension.

Quant à Jésus, il se relève de cette lutte, *délivré de sa crainte*, comme le dit l'épître aux Hébreux, c'est-à-dire en possession du calme profond que donne à l'âme la parfaite soumission. Le supplice ne va pas changer de nature, il est vrai; mais l'impression que l'attente de la croix produit sur Jésus n'est plus la même. Il s'est donné tout entier; il a fait ce qu'il annonçait lui-même avant de passer le Cédron: « Je me sanctifie moi-même pour eux » (Jn 17.19). « Par un esprit éternel, il s'est offert lui-même sans tache à Dieu » (Hé 9.14). Il marche désormais d'un pas ferme au-devant de cette croix dont la vue, un instant auparavant, le faisait chanceler.

Mais il n'en est pas de même des disciples. Ils n'ont pas envisagé le danger d'infidélité qui les menace et ne s'y sont pas pré-

parés par la vigilance et la prière. Il est naturel qu'ils y succombent.

B. La Passion (22.47-23.46)

La mort de Jésus n'est pas seulement le résultat historique du conflit qui s'élève entre lui et les autorités théocratiques. Elle est voulue par Dieu et acceptée par Jésus: elle a pour but la *rémission des péchés du monde* (Mt 26.28).

Les Évangiles relatent avant tout les faits; les épîtres les expliqueront plus précisément.

1. L'arrestation de Jésus (22.47-53)

22.47,48 Comme il parlait encore, voici, une foule arriva; et celui qui s'appelait Judas, l'un des douze, marchait devant elle. Il s'approcha de Jésus, pour le baiser. 48 Et Jésus lui dit: Judas, c'est par un baiser que tu livres le Fils de l'homme!

Le baiser est la forme ordinaire de salutation. Judas l'a choisi pour désigner celui dont la troupe devra s'emparer. Selon Jean, Jésus s'avance de lui-même au-devant de la troupe; il rend ainsi ce signal superflu et ridicule. S'il se livre ainsi, c'est pour éviter qu'un de ses disciples ne soit arrêté simultanément avec lui.

La parole de Jésus à Judas est reproduite assez différemment par Matthieu (Mt 26.50), et omise par Marc.

22.49-51 Ceux qui étaient avec Jésus, voyant ce qui allait arriver, dirent: Seigneur, frapperons-nous de l'épée? 50 Et l'un d'eux frappa le serviteur du souverain sacrificateur, et lui emporta l'oreille droite. 51 Mais Jésus, prenant la parole, dit: Laissez, arrêtez! Et, ayant touché l'oreille de cet homme, il le guérit.

Avant que Jésus n'ait le temps de répondre à la question des disciples, Pierre sort son épée et frappe le serviteur du souverain sacrificateur. Les synoptiques ne mentionnent pas le nom de Pierre ni celui du serviteur. Seul Jean le fera (Jn 18.10).⁶

Laissez, arrêtez! L'idée est la suivante: «Laissez ces hommes aller jusqu'au bout et me saisir. Ne refaites pas un coup semblable». Cet acte de violence compromet en effet non seulement la sûreté de Pierre, mais aussi la cause du Seigneur. Utiliser la violence va à l'encontre de sa mission. Il dira en effet à Pilate cette parole importante pour sa défense en face du crime dont les Juifs l'accuseront: «Mon règne n'est pas de ce monde; si mon règne était de ce monde, mes serviteurs auraient combattu pour moi, afin que je ne fusse pas livré aux Juifs» (Jn 18.36).

Pour réparer cette faute commise par Pierre, Jésus guérit aussitôt Malchus, le serviteur blessé.

22.52,53 Jésus dit ensuite aux principaux sacrificateurs, aux chefs des gardes du temple, et aux anciens, qui étaient venus contre lui: Vous êtes venus, comme après un brigand, avec des épées et des bâtons. 53 J'étais tous les jours avec vous dans le temple, et vous n'avez pas mis la main sur moi. Mais c'est ici votre heure, et la puissance des ténèbres.

Au nombre de ceux qui accompagnent la troupe chargée de l'arrestation, Luc range quelques-uns des grands **sacrificateurs**, des **chefs des gardes** et des **anciens**. Ils sont là soit par haine soit par curiosité. C'est à eux plutôt qu'aux subordonnés que Jésus adresse son reproche.

Les **chefs des gardes** sont les chefs du corps de lévites qui sont chargés de faire la police du temple (Ac 4.1).

⁶ Godet explique pourquoi le nom de Pierre n'est pas mentionné par Luc: «Tant que le Sanhédrin jouissait encore de son autorité, la prudence interdisait de prononcer le nom de Pierre. [] Mais après la mort de Pierre et la ruine de Jérusalem, Jean n'était plus retenu par les mêmes craintes».

Jean parle en outre de la *cohorte* (Jn 18.3, 12). Ce mot, surtout accompagné du terme de *tribun* (v.12), ne peut désigner qu'un détachement de la *cohorte romaine*. Selon la législation des provinces, aucune arrestation ne devait avoir lieu sans l'intervention des Romains.⁷

Le sens du reproche de Jésus est celui-ci: «Vous n'avez pas osé m'arrêter au grand jour».

C'est ici votre heure: l'obscurité est favorable au crime, car l'homme a besoin de se cacher, non seulement des autres mais aussi de lui-même, pour pécher. C'est pourquoi la nuit est le temps où Satan déploie tout son pouvoir sur l'Humanité: c'est *son heure*. Dès lors, ajoute Jésus, c'est aussi la *vôtre*, puisque vous êtes ses instruments dans l'acte que vous accomplissez (comparer Jn 8.44; 14.30). «*Cette heure-ci est la vôtre, et en même temps celle où la puissance du mal peut se déployer librement*».

Luc omet le récit de la fuite des apôtres, mentionné par Matthieu et Marc.

2. Le jugement de Jésus (22.54-23.25)

Jésus va passer par deux procédures, l'une ecclésiastique devant le Sanhédrin, l'autre séculière devant le gouverneur.

a) Le jugement par le Sanhédrin (22.54-71)

22.54-57 Après avoir saisi Jésus, ils l'emmenèrent, et le conduisirent dans la maison du souverain sacrificateur. Pierre suivait de loin. 55 Ils allumèrent du feu au milieu de la cour, et ils s'assirent. Pierre s'assit parmi eux. 56 Une servante, qui le vit assis

⁷ Bovon précise que le mot *brigand* avait, dans l'esprit des occupants romains et des autorités juives favorables à la stabilité politique, un sens particulier: il désignait celui qui perturbait l'ordre public; un tel homme était considéré comme un révolutionnaire et un terroriste. Josèphe appelle ainsi les patriotes juifs qui tentèrent de secouer le joug romain. La crucifixion était appliquée par les Romains à de tels perturbateurs.

devant le feu, fixa sur lui les regards, et dit: Cet homme était aussi avec lui. ⁵⁷ Mais il le nia disant: Femme, je ne le connais pas.

Voici, d'après les quatre récits évangéliques, le vrai cours des choses:

À la suite de son arrestation, vers le milieu de la nuit, Jésus est conduit chez Anne, où a lieu une enquête préalable destinée à arracher au prévenu quelque parole propre à le faire condamner (Jn 18.19-23). Cette séance n'aboutit à aucun résultat positif, et les synoptiques l'omettent. Seul Jean la raconte dans le but de compléter le tableau du jugement de Jésus et de remettre dans son vrai jour le récit du reniement de Pierre.

Pendant cet interrogatoire qui a lieu chez Anne⁸, les membres du Sanhédrin sont convoqués en toute hâte, en aussi grand nombre que possible, chez Caïphe le grand sacrificateur. Jésus est alors transféré de chez Anne à la maison de Caïphe, qui est attenante⁹. Dans la séance qui suit, chez Caïphe, Jésus est condamné à mort pour s'être déclaré le Fils de Dieu. C'est environ trois heures du matin; Matthieu (Mt 26.57-68) et Marc (Mc 14.53-65) en donnent un compte-rendu détaillé. Jean omet cette scène.

Au matin, comme il fait déjà jour, le Sanhédrin se réunit à nouveau, cette fois au complet et dans son local ordinaire près du temple. C'est la séance que raconte Luc et qu'indiquent sommairement Matthieu (Mt 27.1) et Marc (Mc 15.1). Trois choses rendent cette séance indispensable:

1) D'après une règle rabbinique, aucune sentence de mort rendue la nuit n'est valable.

⁸ Godet précise: Anne et Caïphe ont été souverains sacrificateurs, l'un jusqu'en 14 et l'autre depuis l'an 18. Ils étaient tellement associés dans l'opinion populaire, que Luc (3.2) les mentionne comme exerçant en commun un seul et même pontificat, l'un comme titulaire, l'autre comme grand-prêtre *de fait*. De même dans Ac 4.6, il est dit: Anne, le grand sacrificateur, et Caïphe.

⁹ Caïphe habite le même palais que son beau-père, Anne.

2) La sentence, rendue dans un local officiel, a sans doute plus de poids.

3) Il importe de se concerter sur les voies et les moyens par lesquels on pourra obtenir du gouverneur romain la confirmation et l'exécution de la sentence. Cela ne sera pas facile, mais les Juifs préparent un plan stratégique très efficace (voir le *commentaire sur l'Évangile de Jean*).

C'est alors que Judas vient rendre son argent au Sanhédrin dans le temple (Mt 27.5).

Cette accumulation de séances en si peu de temps s'explique par la résolution imprévue du Sanhédrin, due à la perfidie de Judas, de hâter le procès, et par la nécessité d'observer tant bien que mal les formes juridiquement prescrites.

Le premier reniement de Pierre est raconté par Jean (Jn 18.17); il a lieu pendant que Jésus comparaît devant Anne. Les deuxième et troisième reniements sont racontés par Luc. Ils ont lieu entre la comparution de Jésus chez Anne et la séance du Sanhédrin chez Caïphe:

22.58-60 Peu après, un autre, l'ayant vu, dit: Tu es aussi de ces gens-là. Et Pierre dit: Homme, je n'en suis pas. ⁵⁹ Environ une heure plus tard, un autre insistait, disant: Certainement cet homme était aussi avec lui, car il est Galiléen. ⁶⁰ Pierre répondit: Homme, je ne sais ce que tu dis. Au même instant, comme il parlait encore, le coq chanta.

Après sa première dénégation, Pierre, comme effrayé de lui-même, se retire vers le portail (Mt 26.71), ou vers l'avant-cour (le vestibule) située devant le portail (Mc 14.68). Là, quoique plus à l'écart, il est encore l'objet d'une petite persécution: selon Marc, de la part de la portière qui l'a fait entrer (Mc 14.69); selon Matthieu, d'une autre servante (Mt 26.71); selon Luc, d'un autre individu (Lu 22.58). L'accusation part probablement de la portière qui connaît sa relation intime avec le

disciple qui l'a introduit (Jn 18.15). Elle le trahit auprès d'une autre servante; et celle-ci le signale aux domestiques.

Une heure plus tard (Luc), un parent de Malchus, ce serviteur qui a été frappé à l'oreille par Pierre, le reconnaît (Jn 18.26) et l'interroge. La réplique de Pierre le fait reconnaître à son accent comme Galiléen et par conséquent comme disciple de Jésus. Pour la troisième fois, Pierre nie les faits. Le chant d'un coq retentit alors (Mt, Lu, Jn), et cela pour la seconde fois (Mc).

Le coq chanta: il n'y a pas d'article devant le mot *coq*. Il faut donc traduire: *un coq chanta*.

22.61,62 Le Seigneur, s'étant retourné, regarda Pierre. Et Pierre se souvint de la parole que le Seigneur lui avait dite: Avant que le coq chante aujourd'hui, tu me renieras trois fois. 62 Et étant sorti, il pleura amèrement.

Se réveillant comme d'un songe, Pierre lève la tête et rencontre le regard de Jésus, au moment où celui-ci est transféré à la séance du Sanhédrin chez Caïphe et traverse la cour qui sépare l'appartement d'Anne et celui de Caïphe. On comprend l'effet profond que produit sur le disciple la vue de son Maître lié et le regard qu'il lui jette en passant.

Pierre sort et **pleure amèrement**. Marc dit: «Se précipitant dehors, il pleurait»; le verbe est à l'imparfait et signifie: *il pleurait sans cesser* (Mc 14.72). C'est alors qu'il est gardé du désespoir et de ses conséquences par l'intercession de son Maître: «J'ai prié pour toi...». L'exaucement de la prière de Jésus a lieu en partie au moyen même de ce regard, regard de pardon en même temps que de reproche, qui relève le pauvre disciple, tout en achevant de le briser. C'est là que Dieu soutient sa foi et l'empêche de tomber dans un état semblable à celui de Judas.

22.63-65 Les hommes qui tenaient Jésus se moquaient de lui, et le frappaient. 64 Ils lui voilèrent le visage, et ils l'interrogeaient, en disant: Devine qui t'a

frappé. 65 Et ils proféraient contre lui beaucoup d'autres injures.

Les mauvais traitements mentionnés ici sont les mêmes que ceux racontés par Matthieu et Marc et placés par eux après la séance du Sanhédrin chez Caïphe.

22.66-69 Quand le jour fut venu, le collège des anciens du peuple, les principaux sacrificateurs et les scribes, s'assemblèrent, et firent amener Jésus dans leur sanhédrin. 67 Ils dirent: Si tu es le Christ, dis-le nous. Jésus leur répondit: Si je vous le dis, vous ne le croirez pas; 68 et, si je vous interroge, vous ne répondrez pas. 69 Désormais le Fils de l'homme sera assis à la droite de la puissance de Dieu.

Au lever du jour, Jésus est transféré de la demeure de Caïphe dans la salle officielle du Sanhédrin, appelée *Lischkath Haggazith*. On la place souvent dans le parvis même du temple, mais elle se trouve probablement plus à l'ouest, à l'endroit où le pont conduisant de la ville haute à la colline du temple aboutit au parvis, mais en dehors de celui-ci.¹⁰

Si tu es le Christ, dis-le nous: Il n'y a aucun blasphème de la part d'un homme à se dire le Messie; car cette charge a été divinement instituée et l'homme qui doit la remplir est attendu en Israël. Se l'attribuer faussement est une imposture, non un blasphème. Si donc les affirmations de Jésus sur sa dignité de

¹⁰ Godet écrit cette note: «Nous donnons ici, d'après Schürer, la description d'une séance de ce tribunal. Les membres sont assis en demi-cercle de manière à pouvoir se voir mutuellement. Devant eux sont assis deux secrétaires, l'un à droite, l'autre à gauche, qui écrivent les discours des membres qui absolvent et ceux des membres qui condamnent. Devant ceux-ci sont assis sur trois rangs les disciples des sages. L'accusé paraît en vêtements de deuil. Pour la votation, chacun se lève; on commence par le plus jeune membre. Une sentence d'acquiescement peut être rendue le jour même; une sentence de condamnation ne peut l'être que le lendemain».

Messie sont considérées par les Juifs comme blasphématoires, c'est parce que le titre de *Fils de Dieu*, par lequel il s'est si souvent désigné, renferme dans sa bouche un sens bien plus élevé que celui de Messie. Voilà pourquoi, dans la séance décrite par Matthieu et Marc, le grand-prêtre, tout en lui demandant: « Es-tu le *Christ*? » a soin d'ajouter: « le *Fils de Dieu*? » Il sait bien que la première affirmation ne pourra fournir le texte d'une accusation capitale tant qu'elle ne sera complétée et expliquée par la seconde. C'est ce qui ressort chez Luc de la gradation entre la question du verset 67 et celle du verset 70. Nous devons donc envisager la première question uniquement comme le préambule de l'interrogatoire.

V.68: le sens de ce verset est le suivant: « Je ne puis vous parler ni comme à des juges que je chercherais à convaincre, puisque vous êtes déjà décidés à ne pas ajouter foi à mes déclarations, ni comme à des disciples que je m'efforcerais d'instruire, puisque vous n'entreriez point en discussion loyale avec moi ». Ne les a-t-il pas interrogés précédemment à deux reprises sur l'origine du baptême de Jean et sur le sens du Psaume 110? Et ils se sont toujours renfermés dans un prudent silence! Jésus prévoit le même résultat, s'il veut entrer maintenant en discussion avec eux, comme un accusé qui veut se défendre a toujours le droit de le faire. Ou ils ne le croiront pas, ou ils ne répondront pas. De toute façon, sa condamnation est déjà décidée.

V.69: Jésus veut en finir avec toutes ces tergiversations et hâter une décision qu'il sait irrévocable. Il dépasse, dans sa déclaration, le contenu de la question qui lui a été posée: non seulement il se déclare le Christ, mais encore un être participant de la gloire divine. Il fournit ainsi lui-même aux Juifs le motif de condamnation dont ils ont besoin. « Voici la réponse complète à votre question. C'est Dieu lui-même qui la donnera, en m'élevant, moi le pauvre Fils de l'homme que vous faites comparaître ici à votre barre, sur le trône de sa puissance ». Il fait allusion au tableau du jugement tracé par Daniel (Da 7.13).

22.70,71 Tous dirent: Tu es donc le Fils de Dieu? Et il leur répondit: Vous le dites, je le suis. 71 Alors ils dirent: Qu'avons-nous encore besoin de témoignage? Nous l'avons entendu nous-mêmes de sa bouche.

La question collective posée ici n'a d'autre but que de faire articuler expressément au coupable son blasphème.

Vous le dites, je le suis: cette formule n'est pas usitée en grec, mais elle est fréquemment employée dans la langue rabbinique. En répondant ainsi, Jésus accepte *comme sa propre affirmation* tout le contenu de la question posée.

Qu'avons-nous encore besoin de témoignage? Ces mots rappellent le manque de témoignages précis qui, d'après les deux autres synoptiques, s'est fait sentir dans la séance de nuit.

b) Le jugement par Pilate (23.1-25).

Ce récit décrit d'un côté les manoeuvres successives employées par les Juifs pour obtenir de Pilate l'exécution de la sentence, et de l'autre, la série de contre-manoeuvres de Pilate pour se débarrasser de cette cause qui lui est à charge.

Pilate n'ignore pas que c'est pas envie que les principaux d'entre les Juifs lui livrent Jésus (Mt 27.18; Mc 15.10), et il lui répugne de faire servir son pouvoir à ce meurtre juridique. D'ailleurs, il éprouve pour Jésus un secret respect (voir Jn 19.7-8). Le message de sa femme doit contribuer aussi à accroître la crainte superstitieuse qu'il éprouve (Mt 27.19).

23.1-2 Ils se levèrent tous, et ils conduisirent Jésus devant Pilate. 2 Ils se mirent à l'accuser, disant: Nous avons trouvé cet homme excitant notre nation à la révolte, empêchant de payer le tribut à César, et se disant lui-même Christ, roi.

Depuis que la Judée a été réduite en province romaine, à la suite de la destitution d'Archélaüs en l'an 7 de notre ère, l'autorité juive a perdu le droit de prononcer des sentences capitales. Ainsi s'explique la démarche des Juifs auprès de Pilate.

Nous savons par Jean (Jn 18.30) que le grief mis en avant ici (v.2) n'est pas le vrai point de départ de cette longue négociation. Ils commencent par demander à Pilate de confirmer *sans examen* leur sentence. Pilate refuse d'intervenir dans cette affaire et leur abandonne Jésus, bien entendu dans les limites de leurs compétences (application des peines purement juives, excommunication de la synagogue, flagellation, etc.) (Jn 18.31). Mais comme cela ne satisfait pas les Juifs, qui veulent à tout prix sa mort, ils doivent abandonner cette position hautaine qu'ils ont essayé de prendre, et soumettre leur sentence à l'appréciation de Pilate. Ils produisent alors l'accusation politique (v.2). C'est ici que le récit synoptique rejoint le récit de Jean.

V.2: le grief allégué par les Juifs est un pur mensonge, car Jésus a résolu clairement la question de savoir s'il faut payer le tribut à César, et il s'est toujours abstenu avec soin de tout ce qui pouvait amener un soulèvement de la part du peuple.

L'apparence de vérité qui doit exister dans toute accusation se trouve uniquement dans les derniers mots de ce verset: «Se disant lui-même Christ, roi». Devant le Sanhédrin, le titre de *Christ* a été traduit en celui de *Fils de Dieu*; ici, il l'est en celui de *roi*. Dans le premier cas, Jésus est accusé de *blasphème*; dans le second, de *rébellion*. Voilà donc, devant Pilate, un tout autre grief que celui pour lequel ils l'ont eux-mêmes condamné!

23.3-5 Pilate l'interrogea, en ces termes: Es-tu le roi des Juifs? Jésus lui répondit: Tu le dis. 4 Pilate dit aux principaux sacrificateurs et à la foule: Je ne trouve rien de coupable en cet homme. 5 Mais ils insistèrent, et dirent: Il soulève le peuple, en enseignant par toute la Judée, depuis la Galilée, où il a commencé, jusqu'ici.

Nous savons par Jean que Jésus est dans le prétoire, tandis que les Juifs sont restés sur la place; Pilate va d'eux à lui et de lui à eux.

Tu le dis: cette réponse brève étonne. Elle est en fait le résumé d'un entretien entre Jésus et Pilate, que la tradition orale n'a pas conservé, mais dont seul Jean rend compte (Jn 18.33-38). Pilate est assez intelligent pour comprendre ce que vaut ce zèle subit que manifeste le Sanhédrin pour la domination romaine en Palestine. L'entretien qu'il a avec Jésus achève de le convaincre que Jésus n'est pas un rival de César. Il déclare donc aux Juifs que leur accusation n'est pas fondée. Mais les Juifs insistent: cet homme est dangereux parce qu'il soulève le peuple depuis la Galilée jusqu'à Jérusalem (allusion au jour des Rameaux).

23.6,7 Quand Pilate entendit parler de la Galilée, il demanda si cet homme était Galiléen; 7 et, ayant appris qu'il était de la juridiction d'Hérode, il le renvoya à Hérode, qui se trouvait aussi à Jérusalem en ces jours-là.

Pilate vient de trouver un bon moyen de se débarrasser d'une affaire qui lui pèse. De plus, il fait le premier pas pour se réconcilier avec Hérode (v.12). La cause de leur rupture a probablement été un conflit d'autorité. Le meilleur moyen de renouer avec lui est donc de lui concéder une compétence dans la ville même de Jérusalem. Hérode se trouve, comme Pilate, dans la capitale à cause de la fête. D'ordinaire, il habite le vieux château des rois asmonéens, dans la ville haute, nommée (à tort) mont de Sion.

23.8-12 Lorsque Hérode vit Jésus, il en eut une grande joie; car depuis longtemps, il désirait le voir, à cause de ce qu'il avait entendu dire de lui, et il espérait qu'il le verrait faire quelque miracle. 9 Il lui adressa beaucoup de questions; mais Jésus ne lui répondit rien. 10 Les principaux sacrificateurs

et les scribes étaient là, et l'accusaient avec violence. 11 Hérode, avec ses gardes, le traita avec mépris; et, après s'être moqué de lui et l'avoir revêtu d'un habit éclatant, il le renvoya à Pilate. 12 Ce jour même, Pilate et Hérode devinrent amis, d'ennemis qu'ils étaient auparavant.

Pour Hérode et sa cour blasée Jésus n'est qu'un prestidigitateur habile: un objet de curiosité. Jésus refuse de se prêter à ce rôle. Il voit en Hérode un monstrueux mélange de sanglante légèreté (il a fait assassiner Jean-Baptiste) et de sombre superstition; aussi préfère-t-il se taire. Hérode, blessé et humilié par ce silence, traite Jésus avec mépris.

L'habit éclatant (v.11) est un manteau de couleur blanche, tel que celui que portent les rois juifs et les grands Romains dans les occasions solennelles (comparer Ac 12.21). C'est une parodie des prétentions royales de Jésus, mais en même temps une déclaration indirecte de son innocence, du moins au point de vue politique.

V.12: cet échange de courtoisie suffit pour rapprocher ces deux hommes que l'orgueil a séparés.

23.13-16 Pilate, ayant assemblé les principaux sacrificateurs, les magistrats, et le peuple, leur dit: 14 Vous m'avez amené cet homme comme excitant le peuple à la révolte. Et voici, je l'ai interrogé devant vous, et je ne l'ai trouvé coupable d'aucune des choses dont vous l'accusez; 15 Hérode non plus, car il nous l'a renvoyé, et voici, cet homme n'a rien fait qui soit digne de mort. 16 Je le relâcherai donc, après l'avoir fait battre de verges.

Pilate considère Jésus comme innocent, tout comme Hérode qui l'a renvoyé sans le condamner. Pourquoi donc décide-t-il de le faire battre de verges? C'était déjà un déni de justice de

renvoyer Jésus devant Hérode, après avoir reconnu son innocence; c'en est un plus grand encore de décréter contre lui, sans aucune raison, une peine, et surtout une peine comme celle de la flagellation, qui pouvait être mortelle. Cette première concession trahit sa faiblesse et le livre d'avance à la volonté d'adversaires plus décidés que lui.

23.17-19 À chaque fête, il était obligé de leur relâcher un prisonnier. 18 Ils s'écrièrent tous ensemble: Fais mourir celui-ci, et relâche-nous Barabbas. 19 Cet homme avait été mis en prison pour une sédition qui avait eu lieu dans la ville, et pour un meurtre.

La coutume de relâcher chaque année un prisonnier n'a sans doute pas été introduite par les Romains. Est-elle un mémorial de la grande délivrance nationale, la sortie d'Égypte, que l'on célèbre à la fête de Pâques? Les Romains, qui se plaisent à respecter les usages des peuples vaincus, se sont accommodés à cette coutume.

V.18: le choix du peuple est présenté ici comme unanime et spontané. Matthieu et Marc sont plus précis sur ce point et l'attribuent à la pression exercée par les chefs et par leurs partisans; ce qui est conforme à Jn 19.6.

Le nom de **Barabbas** signifie, d'après la plupart des commentateurs, *fils du père*, qui est Dieu. D'autres entendent: fils du rabbin, en donnant à Abba le sens de père, moralement parlant.

Livrer Jésus à la croix et redemander Barabbas c'est faire d'un même coup deux actes significatifs. C'est répudier l'esprit de soumission et de foi qui a signalé toute l'oeuvre de Jésus, et qui aurait pu sauver le peuple. C'est en même temps lâcher les rênes à l'esprit de révolte qui mènera le peuple à sa ruine.

La libération de Barabbas étant un acte juridique, Pilate, pour l'accomplir, doit monter sur son tribunal. C'est probablement à ce moment précis que lui est transmis le message de sa femme dont parle Matthieu (27.19).

23.20-25 Pilate leur parla de nouveau, dans l'intention de relâcher Jésus. 21 Et ils crièrent: Crucifie, crucifie-le! 22 Pilate leur dit pour la troisième fois: Quel mal a-t-il fait? Je n'ai rien trouvé en lui qui mérite la mort. Je le relâcherai donc, après l'avoir fait battre de verges. 23 Mais ils insistèrent à grands cris, demandant qu'il fût crucifié. Et leurs cris l'emportèrent: 24 Pilate prononça que ce qu'ils demandaient serait fait. 25 Il relâcha celui qui avait été mis en prison pour sédition et pour meurtre, et qu'ils réclamaient; et il livra Jésus à leur volonté.

Pilate essaie d'opposer quelque résistance en argumentant, mais sans succès. Les ennemis de Jésus se savent maintenant les maîtres. L'indignation de Pilate est accompagnée d'une lâcheté qui la paralyse. Encore une fois, pourquoi faire fouetter celui que l'on reconnaît innocent? Cette faiblesse est promptement exploitée par les Juifs.

C'est ici que doit se placer la scène de la flagellation, telle qu'elle est racontée par Jean (Jn 19.1-5), qui nous en a laissé le tableau le plus saisissant. Conformément à l'usage romain, la flagellation était exécutée comme préambule du supplice de la crucifixion. Mais dans cette circonstance, Pilate n'obéit pas à la loi, puisque Jésus n'a pas encore été condamné. Pilate espère que le peuple, en voyant Jésus couvert de sang après la flagellation, aura pitié de lui et renoncera à réclamer sa mort. Mais les chefs et leurs partisans parviennent à étouffer dans cette foule la voix de la pitié. Pilate, qui comptait sur l'effet de ce spectacle, est révolté de cet excès de dureté. Il les autorise à exécuter eux-mêmes la crucifixion à leurs risques et périls (Jn 19.6). Ils s'y refusent; ils entendent que ce soit lui qui leur serve de bourreau. Et pour l'obtenir, ils vont changer de tactique: ils réclament la mort de Jésus comme blasphémateur: «Il s'est fait Fils de Dieu». Mais à l'ouïe de cette accusation, Pilate se montre encore beaucoup moins disposé à condamner

Jésus, dont la personne lui inspire dès le commencement une crainte mystérieuse.

Les Juifs se décident alors à employer l'arme qu'ils ont réservée pour la fin, car c'est la plus ignoble à leurs yeux: celle de l'intimidation personnelle. Ils menacent d'accuser Pilate auprès de l'empereur, comme ayant pris un rebelle sous sa protection. Pilate sait combien Tibère sera prompt à accueillir un pareil grief. À l'ouïe de cette menace, il comprend que, s'ils veulent sauver sa place et sa vie, il ne lui reste plus qu'à céder. C'est à ce moment que se réunissent à nouveau les quatre récits évangéliques.

Pilate monte pour la seconde fois sur son tribunal, dressé en un lieu élevé sur la place située devant le prétoire. Il se lave les mains (Mt) et, répudiant une dernière fois toute participation au meurtre judiciaire qui va se commettre, il livre Jésus à ses ennemis.

V.25: les détails sur le caractère de Barabbas sont répétés (voir v.19) pour faire ressortir tout ce que le choix d'Israël a d'odieux.

L'expression «il livra Jésus à leur volonté» accentue fortement la lâcheté du juge qui renonce par là à son rôle de protecteur de l'innocence.

3. Le supplice (23.26-46)

23.26 Comme ils l'emmenaient, ils prirent un certain Simon de Cyrène, qui revenait des champs, et ils le chargèrent de la croix, pour qu'il la porte derrière Jésus.

Le supplice de la croix était en usage chez plusieurs peuples anciens (Perses, Assyriens, Égyptiens, Indiens, Scythes, grecs). Chez les Romains, on ne l'appliquait qu'aux esclaves et aux plus grands criminels. C'est Constantin qui l'abolira. La flagellation avait lieu soit avant le départ, soit sur le chemin du supplice. D'après Plutarque, chaque malfaiteur portait sa propre croix. On portait devant lui ou on lui pendait au cou une

plaque blanche, où était indiqué son crime. Le supplice avait lieu, dans la règle, en dehors des endroits habités, près d'un chemin, afin que le plus grand nombre de personnes possible pût en être témoin. Le Talmud de Jérusalem rapporte qu'avant le crucifiement on offrait au supplicié une boisson étourdisante, que des personnes compatissantes, en général des dames de Jérusalem, faisaient préparer à leurs frais.

La **croix** se compose de deux pièces, l'une verticale (*staticulum*), l'autre horizontale (*antenna*). À la première est fixée, vers le milieu, une cheville en bois ou en corne, sur laquelle le supplicié repose comme à cheval. Autrement, le poids du corps amènerait le déchirement des mains et la chute du supplicié. D'ordinaire, on commence par dresser et affermir la croix; puis au moyen de cordes, on élève le corps à la hauteur de l'*antenne*, et on cloue les mains. Il est rare de clouer le condamné sur la croix encore couchée, pour la relever ensuite. La croix n'est pas très haute, au maximum deux hauteurs d'homme. Les mains sont clouées à l'*antenne* et les pieds sur le *staticulum* (voir Lu 24.39). Les pieds sont soit fixés l'un sur l'autre par un seul clou, soit cloués l'un à côté de l'autre.

Les crucifiés vivent ordinairement une douzaine d'heures, quelquefois même jusqu'au deuxième ou troisième jour. La fièvre, qui se déclare bientôt, amène une soif ardente. L'inflammation croissante des plaies du dos, des mains et des pieds, la difficulté à respirer et l'oppression qui s'ensuit, les douleurs dues à la rigidité des membres causées par la position forcée du corps: tout se réunit pour faire de ce supplice une chose atroce.

Dès le commencement, Jésus a prévu que ce serait là l'issue de sa vie. Il l'a annoncée à Nicodème (Jn 3.14), aux Juifs (Lu 12.32), et plusieurs fois à ses disciples. C'est cette vision qui l'a mis en agonie à Gethsémané. Aucun genre de mort n'est fait pour frapper aussi vivement l'imagination. Par cette raison même aucun autre n'est aussi propre que celui-là à réaliser le but que Dieu se propose dans la mort du Christ. Il s'agit, comme le dira Paul (Ro 3.25-26), de donner au monde une complète démonstration du droit de justice divine sur les

pécheurs. Par son atrocité, ce genre de mort répond au caractère odieux du péché; par sa longueur, il laisse au supplicié le temps de reconnaître en plein le droit de Dieu; par son caractère dramatique, enfin, il en fait pour la conscience du spectateur un tableau ineffaçable. Entre tant de supplices connus, c'est la croix qui *doit être* celui de l'agneau de Dieu.

Le supplice doit avoir lieu hors de la ville (Lé 24.14); c'est le type de l'exclusion de la société humaine (Hé 13.12). Jn 19.17 nous apprend que Jésus sort de la ville portant lui-même sa croix, selon l'usage (Mt 10.38). Nous ignorons pourquoi les soldats romains obligent **Simon de Cyrène** à porter la croix à sa place. Jésus a-t-il succombé sous le fardeau? Ou Simon lui a-t-il porté trop manifestement sa sympathie? Ce fait va créer un trait d'union entre lui et le Sauveur. Le fils de Simon, Rufus, sera mentionné dans la lettre de Paul aux Romains (Ro 16.13).

Cyrène, capitale de la Libye, a une population juive nombreuse et bien de ses membres sont venus s'établir à Jérusalem (Ac 6.9).

23.27-32 Il était suivi d'une grande multitude des gens du peuple, et de femmes qui se frappaient la poitrine et se lamentaient sur lui. 28 Jésus se tourna vers elles, et dit: Filles de Jérusalem, ne pleurez pas sur moi; mais pleurez sur vous et sur vos enfants. 29 Car voici, des jours viendront où l'on dira: Heureuses les stériles, heureuses les entrailles qui n'ont point enfanté, et les mamelles qui n'ont point allaité! 30 Alors ils se mettront à dire aux montagnes: Tombez sur nous! Et aux collines: Couvrez-nous! 31 Car, si l'on fait ces choses au bois vert, qu'arrivera-t-il au bois sec? 32 On conduisait en même temps deux malfaiteurs, qui devaient être mis à mort avec Jésus.

Tous ces détails sont particuliers à Luc.

V.27: ce verset montre le sentiment populaire éclater par la bouche des femmes, non de celles qui ont accompagné Jésus depuis la Galilée, mais des habitantes mêmes de Jérusalem.

V.28-31: ces paroles de Jésus témoignent de son complet oubli de lui-même en ce moment terrible. Elles renferment une allusion à Os 10.8. Le **bois vert**, c'est Jésus, que les Juifs font conduire à la mort par la main des Romains, malgré sa soumission constante à l'autorité païenne. Le **bois sec**, c'est le peuple juif, qui, par son esprit de révolte, attirera à plus forte raison sur lui la vengeance romaine. Sans doute à l'arrière-plan du jugement humain qui atteindra la nation il faut voir, comme dans toutes les paroles semblables (comparer Lu 3.9, etc.), le jugement divin dont sera frappé chaque individu. L'image du bois vert et du bois sec est empruntée à Ez 21.3 (ou 20.47).

Le verset 29 fait écho à la prophétie de Jésus concernant la destruction de Jérusalem en Lu 21.23.

V.32: les deux malfaiteurs sont probablement des compagnons de Barabbas. Ce surcroît d'infamie pour Jésus est peut-être dû à la haine des chefs; Dieu en a tiré la gloire de son Fils.

23.33,34 Lorsqu'ils furent arrivés au lieu appelé Crâne, ils le crucifièrent là, ainsi que les deux malfaiteurs, l'un à droite, l'autre à gauche. 34 Jésus dit: Père, pardonne-leur, car ils ne savent ce qu'ils font. Ils se partagèrent ses vêtements, en tirant au sort.

Le lieu de la crucifixion est probablement en dehors du mur d'enceinte¹¹. Le nom de lieu de crâne (le crâne en hébreu se dit: *Gulgoleth*, en araméen: *Gulgaltha*, un mot qui vient de *galal*, qui signifie *rouler*) est dû à la forme arrondie et dénudée de la colline.

Luc rapporte ici trois des sept paroles de Jésus sur la croix. Ce sont des paroles de grâce et de foi. Elles sont rapportées par Luc exclusivement.

¹¹ Godet pense que le lieu est proche du Saint-Sépulcre ou au nord de la ville un peu en dehors de la porte de Damas.

Père, pardonne-leur: Jésus pense davantage aux Juifs qu'aux soldats romains, qui ne font qu'exécuter aveuglément les ordres qu'ils ont reçus. Ce sont en effet les Juifs qui, en rejetant et mettant à mort le Messie, se frappent eux-mêmes du coup mortel. Il est donc vrai qu'en agissant ainsi, **ils ne savent ce qu'ils font.** Cette prière de Jésus sera exaucée par les quarante années de répit durant lesquelles Israël pourra entendre, avant de périr, la prédication apostolique. Sans cette prière, la colère de Dieu se serait-elle déchaînée sur Israël à l'instant même?

Ils partagèrent ses vêtements, en tirant au sort: tirer au sort les vêtements du condamné fait de lui une sorte de jouet. C'est une moquerie du même genre que celles racontées dans les versets suivants. D'après la loi romaine, les vêtements du condamné appartiennent aux exécuteurs. Chaque croix est sans doute gardée par un détachement de quatre soldats. On tire deux fois au sort: une première fois, pour répartir les quatre parts à peu près égales des vêtements de Jésus (manteau, bonnet, ceinture, sandales), puis une seconde fois pour sa robe ou tunique, trop précieuse pour entrer dans l'un des quatre lots.

23.35-38 Le peuple se tenait là, et regardait. Les magistrats se moquaient de Jésus, disant: Il a sauvé les autres; qu'il se sauve lui-même, s'il est le Christ, l'élu de Dieu! 36 Les soldats aussi se moquaient de lui; s'approchant et lui présentant du vinaigre, 37 ils disaient: Si tu es le roi des Juifs, sauve-toi toi-même! 38 Il y avait au-dessus de lui cette inscription: Celui-ci est le roi des Juifs.

Le **peuple** se tient là et regarde. Les **magistrats** se moquent de Jésus. Matthieu et Marc ajoutent que les passants aussi l'injurient (Mt 27.39; Mc 15.29).

L'**élu de Dieu** désigne le Christ comme choisi d'avance pour réaliser le plan divin à l'égard d'Israël et du monde entier (comparer Lu 9.35).

Les **soldats** aussi se moquent de Jésus, mais leurs moqueries s'appliquent davantage à la royauté israélite en elle-même qu'à Jésus personnellement (Jn 19.5, 14). Cet hommage dérisoire est mis en rapport avec l'inscription placée au haut de la croix d'après l'ordre de Pilate (Jn 19.19-22). Le texte grec dit: «Il y avait *aussi* cette inscription...» Cette inscription ridiculise principalement le peuple juif et ses chefs. Pilate se venge ainsi de l'avalissante contrainte que lui font subir les Juifs en le forçant à exécuter un homme qu'il a déclaré innocent.

Le **vinaigre** que les soldats présentent à Jésus n'est pas le vin ordinaire destiné à leur usage personnel. L'éponge et le bâton d'hysope (Mt 27.48; Mc 15.36; Jn 19.29) ne permettent pas de douter que ce *vinaigre* ne soit destiné à soulager les suppliciés. Il y a probablement aussi de la moquerie dans ce geste: les soldats font semblant de traiter Jésus en roi, comme s'ils lui présentaient la coupe du festin.

23.39-43 L'un des malfaiteurs crucifiés l'injurait, disant: N'es-tu pas le Christ? Sauve-toi toi-même, et sauve-nous! 40 Mais l'autre le reprenait, et disait: Ne crains-tu pas Dieu, toi qui subis la même condamnation? 41 Pour nous, c'est justice, car nous recevons ce qu'ont mérité nos crimes; mais celui-ci n'a rien fait de mal. 42 Et il dit à Jésus: Souviens-toi de moi, quand tu viendras dans ton règne. 43 Jésus lui répondit: Je te le dis en vérité, aujourd'hui tu seras avec moi dans le paradis.

Matthieu et Marc, en attribuant les moqueries aux *deux* brigands, ignoraient le fait spécial rapporté par Luc aux versets 40-43.

Comment ce brigand a-t-il été touché? Comment est-il arrivé à cette conviction? Sans doute il a tout d'abord été frappé par le contraste entre la sainteté qui rayonnait en Jésus et ses propres méfaits (v.40 et 41). Puis la douceur avec laquelle Jésus s'est laissé conduire au supplice et surtout sa prière pour ses bourreaux ont saisi sa conscience et son cœur.

Au moment même où il est livré à un traitement si cruel, Jésus appelle Dieu son *Père*. Le brigand comprend alors l'intimité de la relation qui existe entre Jésus et Dieu, et la grandeur divine de celui qui est crucifié en même temps que lui. Tout cela lui fait comprendre que Jésus a effectivement le titre de Roi des Juifs, comme cela est écrit sur la croix.

La prière de Jésus a fait naître en lui la foi en la miséricorde divine. Si Jésus a pu prier ainsi pour ses bourreaux, pourrait-il oublier son pauvre compagnon de douleurs? C'est pourquoi il formule cette prière: «**Souviens-toi de moi...**»

Quand tu viendras dans ton règne: il faut se garder de traduire avec plusieurs: «Quand tu seras *entré* dans ton règne...» ou «dans ton royaume», ou bien: «Quand tu *seras* dans ton règne», comme si le brigand pensait à un règne céleste dans lequel Jésus va entrer au moment de sa mort. Il dit: «Quand tu *viendras*», il pense donc à un retour glorieux de Jésus sur la terre en sa qualité de Roi-Messie, afin d'y établir son royaume. Cet homme a pu avoir entendu parler du retour glorieux de Jésus, ou avoir été conduit lui-même à le pressentir par le contraste entre cette mort de malfaiteur et sa dignité de Messie dont il ne doute point. Le Messie devait, conformément à l'idée reçue d'après Ésaïe (26.19) et Daniel (12.2), ressusciter les Israélites jugés dignes de prendre part avec les patriarches à la fête messianique (comparer Lu 14.14; 20.35). Car il apporterait avec lui «la clé de la résurrection des morts» (*Sanhédr.* 113a).

V.43: la réponse de Jésus dépasse de beaucoup l'exaucement de cette prière, mais elle le renferme. Le brigand pensait à un bonheur futur éloigné; Jésus le lui promet **aujourd'hui** même.

Le terme de **paradis** paraît provenir d'un mot persan qui signifie *parc*. Il est employé sous la forme *pardès* (Ec 2.5; Ca 4.13) pour désigner un jardin royal. Sous la forme *paradeisos*, il correspond dans les LXX au mot hébreu *gan* (Ge 2.8; 3.1), qui signifie *le jardin*. Comme l'Éden terrestre était désormais perdu pour l'homme, ce terme de *paradis* a été appliqué à la portion de l'Hadès où sont recueillis les fidèles et, dans quelques écrits du Nouveau Testament (2 Co 12.4; Ap 2.7),

au séjour du Seigneur glorifié et de ses fidèles, au troisième ciel. C'est du paradis, comme partie de l'Hadès, qu'il s'agit ici. Comparer l'explication du *sein d'Abraham* en Lu 16.22.

Les mots **avec moi** impliquent par conséquent la descente de Jésus lui-même dans l'Hadès. Jésus est homme comme nous, en cela comme en *tout* (Hé 2.17).

23.44,45 Il était déjà environ la sixième heure, et il y eut des ténèbres sur toute la terre, jusqu'à la neuvième heure. 45 Le soleil s'obscurcit, et le voile du temple se déchira par le milieu.

Il y a évidemment dans ces phénomènes quelque chose d'extraordinaire, qu'ils soient surnaturels ou qu'ils surviennent par coïncidence providentielle.

Sur toute la terre: ces mots se rapportent à la Terre-Sainte, comme en 21.23, et peut-être aussi aux contrées environnantes.

Le soleil s'obscurcit: cela ne peut être une éclipse, car c'est l'époque de la pleine lune. La cause est ailleurs: atmosphérique ou cosmique¹²?

À cette diminution de la lumière extérieure correspond l'obscurcissement moral dont souffre le cœur de Jésus: «Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné?» (Mt 27.46; Mc 15.34). Ce moment, auquel fait allusion l'apôtre Paul (Ga 3.13: «Il a été fait malédiction pour nous»), est précisément celui où l'on immole l'agneau pascal dans le temple.

¹² Godet écrit la note suivante: «M. Liais, naturaliste connu, raconte que le 11 avril 1860, dans la province de Fernambouc (Brésil), au milieu d'un ciel parfaitement pur, le soleil s'obscurcit subitement vers midi, à tel point que pendant quelques secondes on put le regarder. Le disque solaire paraissait entouré d'une couronne aux couleurs de l'arc-en-ciel, et tout près de lui, on vit briller une étoile qui ne pouvait être que Vénus. Le phénomène dura quelques minutes. M.Liais l'attribue à des nuages cosmiques flottant dans l'espace en dehors de notre atmosphère. Un phénomène semblable doit s'être produit dans les années 1106, 1208, 1547 et 1706 (Revue germanique, 1860)».

Luc ne parle pas du tremblement de terre (Mt 27.51). À cette même époque, un grand tremblement de terre détruisit, en Bithynie, une partie de la ville de Nicée. Cette catastrophe peut avoir été ressentie jusqu'en Palestine.

Le voile du temple se déchira par le milieu: ce déchirement est mentionné par les trois synoptiques¹³. Il doit probablement être mis en rapport avec la commotion physique de Jésus. S'agit-il du voile qui est à l'entrée du Lieu saint? Ou de celui qui couvre le Lieu très-saint? Comme le second seul a un sens typique et porte, à proprement parler, le nom de *katapetasma*, il est plus naturel de penser à celui-ci.

L'idée que l'on trouve ordinairement dans ce fait symbolique est celle-ci: «Le chemin du trône de la grâce est désormais ouvert à tous». Mais Dieu ne veut-il pas plutôt montrer par là que dès ce moment le temple n'est plus sa demeure? Comme le grand-prêtre déchirait sa robe en face d'un grand scandale, ainsi Dieu déchire le voile qui couvre le Lieu très-saint. S'il n'y a plus de Lieu très-saint, il n'y a plus de Lieu saint, par conséquent plus de parvis, plus d'autel, plus de sacrifices valables. Le temple est profané, aboli par Dieu lui-même. L'efficacité du sacrifice passe désormais à un autre sang, à un autre autel, à un autre sacerdoce. C'est là ce que Jésus annonçait aux Juifs sous cette forme: «Tuez-moi, et vous aurez par là détruit le temple!»

23.46 Jésus s'écria d'une voix forte: Père, je remets mon esprit entre tes mains. Et, en disant ces paroles, il expira.

Cette parole est une citation de Ps 31.5. Au moment où il va perdre la conscience de lui-même et où il sent la possession de son esprit lui échapper, il le confie à son Père comme un dépôt. En utilisant ce terme de *Père*, il montre que son âme a recouvré maintenant sa sérénité. Auparavant, il était aux prises

¹³ Chez Matthieu et Marc (Mt 27.51; Mc 15.38), le déchirement du voile est placé juste après la mort de Jésus. Luc le situe juste avant.

avec la souveraineté et la sainteté divines (*Mon Dieu, mon Dieu...*), maintenant l'obscurité s'est dissipée; il a retrouvé sa lumière, la face de son Père. C'est le premier effet de l'accomplissement de la rédemption, le prélude glorieux de la résurrection.

C. Les faits qui suivirent la Passion (23.47-56)

Ces faits sont: l'effet produit sur les témoins de la mort de Jésus (v.47-49); l'inhumation de Jésus (v.50-53); les préparatifs des femmes (v.54-56).

23.47-49 Le centenier, voyant ce qui était arrivé, glorifia Dieu, et dit: Certainement, cet homme était juste.
48 Et tous ceux qui assistaient en foule à ce spectacle, après avoir vu ce qui était arrivé, s'en retournèrent, se frappant la poitrine. **49 Tous ceux de la connaissance de Jésus, et les femmes qui l'avaient accompagné depuis la Galilée, se tenaient dans l'éloignement et regardaient ce qui se passait.**

Cet homme était juste: ce qui revient à dire: «Cet homme n'était pas un malfaiteur, comme on l'a prétendu». Cet hom-mage en implique un autre, que mentionnent Matthieu (27.54) et Marc (15.39): «Assurément, cet homme était Fils de Dieu». Deux fois sur la croix, Jésus a appelé Dieu *son Père*; le centenier l'a entendu et comprend que Jésus est réellement le Fils de Dieu.

L'exclamation du centenier prélude à la conversion du monde païen; la consternation qui s'empare des Juifs témoins de cette scène (v.48) prélude à la pénitence et à la conversion finale du peuple juif (comparer Za 12.10-14).

Le mot *theoria*, ce **spectacle**, fait allusion au sentiment de curiosité qui a attiré la foule.

V.49: parmi les personnes connues de Jésus dont parle ce verset, doivent se trouver quelques-uns des apôtres. Cela res-

sort du mot *tous*. Ils se tiennent dans **l'éloignement**, par crainte. Jean et Marie se sont avancés au commencement plus près de la croix (Jn 19.26, 27). Le cœur de Marie s'est brisé à l'ouïe de la parole pleine de tendresse que lui a adressée Jésus, et elle s'est probablement retirée à l'heure même, de sorte qu'elle n'est plus présente à la fin du supplice, quand les amis de Jésus et les autres femmes se rapprochent. Luc n'indique que plus tard quelques-unes des femmes présentes; Matthieu et Marc désignent ici Marie-Madeleine, dont parle aussi Jean; Marie, mère de Jacques et de Jose (probablement la même que Jean appelle «Marie, femme de Clopas»; elle est la tante de Jésus); enfin, la mère des fils de Zébédée, que Marc appelle Salomé.

23.50-53 Il y avait un conseiller, nommé Joseph, homme bon et juste, ⁵¹ qui n'avait point participé à la décision et aux actes des autres; il était d'Arimathée, ville des Juifs, et il attendait le royaume de Dieu. ⁵² Cet homme se rendit vers Pilate, et demanda le corps de Jésus. ⁵³ Il le descendit de la croix, l'enveloppa d'un linceul, et le déposa dans un sépulcre taillé dans le roc, où personne n'avait encore été mis.

D'après Jean (Jn 19.31), ce sont les autorités juives qui demandent à Pilate de faire enlever les corps avant le commencement du sabbat, qui est un sabbat extraordinaire. Puisque, selon De 21.22, un homme pendu au bois ne doit pas passer la nuit sur le bois mais doit être enterré le jour même, l'enterrement des crucifiés doit impérativement être accompli avant six heures du soir, qui marque le début du sabbat extraordinaire. Cette besogne ne peut en effet pas se faire pendant le sabbat.

Joseph est présenté de différentes manières par les synoptiques. Pour Luc, il est **bon et juste**; pour Marc, il est un membre éminent du conseil; pour Matthieu, un riche personnage.

Luc fait encore ressortir le fait que Joseph n'a pas participé aux décisions du conseil visant à faire condamner Jésus à mort.

Le nom **Arimathée** vient de la ville de *Ramathaim* (1 S 1.1), lieu de naissance de Samuel, située dans la montagne d'Ephraïm, en dehors des limites naturelles de la Judée. Mais depuis l'époque dont parle 1 Maccabées 10.38; 11.34, elle a été attribuée à cette province; de là l'expression: **ville des Juifs**. Joseph habite certainement à Jérusalem depuis un certain temps puisqu'il y possède un sépulcre.

Luc nous dit que Joseph **attend lui aussi le royaume de Dieu**, même si, en apparence, il est encore dans les rangs des adversaires de Jésus.

V.53: selon Marc (Mc 15.46), le **linceul** utilisé pour envelopper le corps de Jésus a été acheté le jour même par Joseph.

Le corps de Jésus est placé dans le **sépulcre** neuf que Joseph s'est fait tailler dans le roc (Mt 27.60). Selon Jean (Jn 19.42), le choix est porté sur ce sépulcre parce qu'il est proche de Golgotha. Et comme le sabbat va bientôt commencer, il faut se hâter.

Jean raconte que Nicodème participe également à la mise au tombeau (Jn 19.39).

23.54-56 C'était le jour de la préparation, et le sabbat allait commencer. ⁵⁵ Les femmes qui étaient venues de la Galilée avec Jésus accompagnèrent Joseph, virent le sépulcre et la manière dont le corps de Jésus y fut déposé, ⁵⁶ et, s'en étant retournées, elles préparèrent des aromates et des parfums. Puis elles se reposèrent le jour du sabbat, selon la loi.

Le vendredi 14 Nisan¹⁴, jour de la mort de Jésus, est le **jour de la préparation** de la Pâque. Matthieu désigne le grand jour de la fête, le 15 Nisan, comme «le jour après la préparation»; il utilise cette formule parce que pour lui, le vendredi 14 est devenu le jour le plus important par le fait qu'il a été le jour de la mort de Jésus.

V.55: les femmes suivent ceux qui transportent le corps de Jésus dans le sépulcre, car elles ont l'intention de revenir, après le sabbat, pour achever l'embaumement qui a été fait précipitamment. Elles préparent déjà les aromates et les parfums, puis elles se reposent le jour du sabbat, comme l'exige la Loi. Marc (Mc 16.1) raconte qu'elles achètent des aromates une fois le sabbat terminé (donc le samedi soir). Vraisemblablement, elles achèvent à ce moment les préparatifs pour l'embaumement.

¹⁴ Godet: «Entre les années 28 à 36 de notre ère, le 14 Nisan ne tombe sur un vendredi qu'en l'an 30 et 34. Si Jésus est bien né 3-4 ans avant notre ère, s'il a été baptisé dans le cours de sa 30ième année (Lu 3.23), si son ministère a duré environ deux ans et demi (Jean) et si enfin sa mort a eu lieu, comme l'attestent tous les évangélistes, à la fête de Pâques, cette Pâque a dû être celle de l'an 30 de notre ère. Nous pouvons donc fixer la date de la mort de Christ au vendredi 14 Nisan (7 avril) de l'an 30.»

VIII. La Résurrection et l'Ascension (24)

C'est dans cette partie du récit évangélique que les quatre narrations divergent le plus.

Luc veut décrire dans son ouvrage la croissance graduée de l'oeuvre chrétienne, de Nazareth à Jérusalem et de Jérusalem à Rome; il prépare, dans ces dernières narrations de son Évangile le tableau de la prédication apostolique et de la fondation de l'Église, qu'il va retracer dans les Actes.

Matthieu veut donner la preuve de la dignité messianique de Jésus et montrer en lui le fondateur du royaume de Dieu; il raconte l'apparition de Jésus, son élévation à la souveraineté universelle et l'installation des apôtres dans leur mission de conquérants du monde.

Jean raconte l'histoire du développement de la foi chez les fondateurs de l'Évangile et en même temps celui de l'incrédulité en Israël; il clôt son récit par la profession de foi de Thomas, qui est le triomphe de la foi sur l'incrédulité.

Marc décrit Jésus comme l'actif et puissant évangéliste qui du haut du ciel coopère avec ses apôtres à la prédication du salut.

Entre les quatre récits, les deux plus divergents sont celui de Matthieu, qui met l'accent sur la grande apparition *galiléenne*, et celui de Luc, qui ne raconte que les apparitions en *Judée*.

A. La visite des femmes et de Pierre au sépulcre (24.1-12)

24.1-3 Le premier jour de la semaine, elles se rendirent au sépulcre de grand matin, portant les aromates qu'elles avaient préparés. 2 Elles trouvèrent que la pierre avait été roulée de devant le sépulcre; 3 et, étant entrées, elles ne trouvèrent pas le corps du Seigneur Jésus.

Ces femmes sont, d'après Mt 28.1, Marie-Madeleine et Marie, la tante de Jésus. Marc (16.1) ajoute Salomé, la mère de Jacques et de Jean. Luc (v.10) mentionne les deux premières et Jeanne, la femme de Chuza, intendant d'Hérode (8.3). Jean ne désigne par son nom que Marie-Madeleine.

La pierre avait été roulée: le fait même de la résurrection n'est raconté par aucun évangéliste, nul n'y ayant assisté. Le *ressuscité* seul sera vu. C'est de lui que témoignent les évangélistes. Matthieu raconte qu'un tremblement de terre s'est produit, dû à l'action d'un ange qui a ébranlé la pierre et l'a fait rouler; puis l'ange s'est assis dessus et les gardes se sont enfuis. C'est à ce moment que commencent les autres récits.

Elles ne trouvèrent pas le corps: Jean raconte que Marie-Madeleine arrive avec les autres femmes et, en voyant de loin la pierre roulée, elle croit à un enlèvement du corps de Jésus; elle court avertir Pierre et Jean. Les autres restent au tombeau et, se rapprochant, sont témoins de l'apparition de l'ange; puis elles reviennent chez elles. Après leur départ seulement, Marie-Madeleine revient avec Pierre et Jean (Jn 21.1-9), et, après que ceux-ci sont repartis, elle voit les deux anges puis le Seigneur lui-même. Si Matthieu décrit une apparition de Jésus accordée à ses compagnes retournées avant elle à la ville, les paroles des deux d'Emmaüs (v.22-23) et le récit de Marc (16.7-8) montrent clairement que cette apparition est en réalité celle à Marie-Madeleine, que Matthieu a généralisée. C'est ce que confirment d'ailleurs les analogies de détail frappantes entre les deux récits de cette apparition chez Jean et Matthieu: les femmes embrassant ses pieds, comme Marie; Jésus les envoyant, comme celle-ci, annoncer la résurrection aux disciples.

24.4-7 Comme elles ne savaient que penser de cela, voici, deux hommes leur apparurent, en habits resplendissants. 5 Saisies de frayeur, elles baissèrent le visage contre terre; mais ils leur dirent: Pourquoi cherchez-vous parmi les morts celui qui est

vivant? ⁶ Il n'est point ici, mais il est ressuscité. Souvenez-vous de quelle manière il vous a parlé, lorsqu'il était encore en Galilée, ⁷ et qu'il disait: Il faut que le Fils de l'homme soit livré entre les mains des pécheurs, qu'il soit crucifié, et qu'il ressuscite le troisième jour.

Luc ne mentionne pas, dans le message des anges, l'invitation faite aux disciples à rencontrer Jésus en Galilée (Mc 16.7, Mt 28.7). Ce rassemblement qu'a promis Jésus et que l'ange annonce, ne concerne pas seulement les apôtres, mais tous les croyants.

Luc parle de **deux hommes, en habits resplendissants**; sont-ils deux anges ayant revêtu une forme humaine? Jean mentionne deux anges qui apparaissent à Marie; Matthieu et Marc¹ ne signalent qu'un ange apparu aux femmes.

Les **pécheurs** désignent, en langage juif, les païens, tandis que le terme de **livrer** rappelle le péché des Juifs.

24.8-12 Et elles se ressouvinrent des paroles de Jésus. ⁹ À leur retour du sépulcre, elles annoncèrent toutes ces choses aux onze, et à tous les autres. ¹⁰ Celles qui dirent ces choses aux apôtres étaient Marie de Magdala, Jeanne, Marie, mère de Jacques, et les autres qui étaient avec elles. ¹¹ Ils tinrent ces discours pour des rêveries, et ils ne crurent pas ces femmes. ¹² Mais Pierre se leva, et courut au sépulcre. S'étant baissé, il ne vit que les linges qui étaient à terre; puis il s'en alla chez lui, dans l'étonnement de ce qui était arrivé.

Elles annoncèrent toutes ces choses: Marc semble dire le contraire (16.8); mais en réalité ces deux données se rapportent à deux moments différents. Lorsque les deux disciples

¹ Marc utilise le terme grec *neaniskos*, qui signifie: jeune homme. Dans l'Évangile de Marc, ce terme ne se trouve qu'ici et en 14.51.

d'Emmaüs (v.22-23) mentionnent le rapport de quelques femmes, ils parlent de la nouvelle apportée par Marie-Madeleine, lorsqu'elle vient chercher Pierre et Jean. Une fois ces trois disciples revenus du sépulcre, les femmes, qui n'ont rien dit au tout début, se mettent à parler et raconter ce qui leur est arrivé. C'est ce que Marc raconte sans doute dans la suite authentique de son récit, qui nous manque.

B. L'apparition sur le chemin d'Emmaüs (24.13-35)

Ce beau récit n'est conservé que par Luc. Il est le pendant de celui de l'apparition à Marie-Madeleine dans l'Évangile de Jean. Le court récit de Marc 16.12-13 n'est qu'un extrait de celui-ci.

24.13,14 Et voici, ce même jour, deux disciples allaient à un village nommé Emmaüs, éloigné de Jérusalem de soixante stades; 14 et ils s'entretenaient de tout ce qui s'était passé.

Deux disciples: l'un se prénomme Cléopas. Ce nom paraît être une abréviation du nom grec *Cleopatros*. S'il en est ainsi, ce disciple est sans doute un prosélyte d'origine grecque. Quant à son compagnon, certains pensent qu'il s'agit de Luc lui-même, soit parce qu'il n'est pas nommé, soit en raison du caractère si particulièrement dramatique du récit (comparer surtout v.32). L'affirmation en Luc 1.2 ne prouve rien contre cette manière de voir; en effet, Luc ne se distingue non des *témoins*, mais de ceux qui ont été *témoins dès le commencement*, et ce contact d'un moment avec Jésus ne lui donnerait pas le droit de se ranger parmi eux. Mais le coloris araméen du récit n'est-il pas contraire à cette supposition?

Le nom **Emmaüs** signifie probablement «bains chauds». C'est celui de nombreuses localités. Il faut probablement chercher ce lieu à onze kilomètres (soixante stades) au nord-ouest de Jérusalem. Certains manuscrits mentionnent cent-soixante au lieu de soixante.

24.15-17 Pendant qu'ils parlaient et discutaient, Jésus s'approcha, et fit route avec eux. 16 Mais leurs yeux étaient empêchés de le reconnaître. 17 Il leur dit: De quoi vous entretenez-vous en marchant, pour que vous soyez tout tristes?

Il y a non seulement entretien, mais discussion; celle-ci ne peut porter que sur le sens et la valeur des promesses de Jésus (voir v.21).

Jésus s'approche, mais ils ne le reconnaissent pas. Cela s'explique d'une part par le changement que la résurrection a produit dans toute la personne de Jésus et d'autre part par le manque de foi des disciples, qui ne s'attendent pas à voir leur maître réapparaître.

V.17: en bon pédagogue, Jésus interroge avant d'instruire. Pour être bien écouté, il faut avoir fait ou laissé parler.

24.18-20 L'un d'eux, nommé Cléopas, lui répondit: Es-tu le seul qui, séjournant à Jérusalem ne sache pas ce qui y est arrivé ces jours-ci? 19 Quoi? leur dit-il. Et ils lui répondirent: Ce qui est arrivé au sujet de Jésus de Nazareth, qui était un prophète puissant en oeuvres et en paroles devant Dieu et devant tout le peuple, 20 et comment les principaux sacrificateurs et nos magistrats l'ont livré pour le faire condamner à mort et l'ont crucifié.

Les deux disciples prennent leur interlocuteur pour un pèlerin venu pour assister à la fête: « Es-tu le seul qui, tout en étant de passage à Jérusalem... » Le verbe grec, traduit ici par *séjourner*, signifie: habiter comme étranger, en passage.

Par sa question, Jésus les amène à ouvrir leur coeur. Et il continue à interroger. La réponse porte d'abord sur le passé.

24.21-24 Nous espérions que ce serait lui qui délivrerait Israël; mais avec tout cela, voici le troisième jour que ces choses se sont passées. 22 Il est vrai que

quelques femmes d'entre nous nous ont fort étonnés; s'étant rendues de grand matin au sépulcre²³ et n'ayant pas trouvé son corps, elles sont venues dire que des anges leur sont apparus et ont annoncé qu'il est vivant.²⁴ Quelques-uns de ceux qui étaient avec nous sont allés au sépulcre, et ils ont trouvé les choses comme les femmes l'avaient dit; mais lui, ils ne l'ont point vu.

Mais avec tout cela: c'est-à-dire malgré les qualités extraordinaires de cet homme décrites au verset 19 et les espérances qu'elles ont fait naître en nous.

Mais il y a encore quelques motifs d'espérance liés au récit de quelques femmes d'entre les disciples.

V.24: le terme **quelques-uns** montre que dans leur pensée, Pierre n'est pas allé seul au tombeau, bien qu'il soit seul mentionné dans le récit (v.12). En effet, nous savons que Jean était avec lui (Jn 20.3).

Les derniers mots « mais lui, ils ne l'ont point vu » prouvent que ces deux disciples² ont quitté Jérusalem avant que le bruit de l'apparition de Jésus à Marie-Madeleine ne soit parvenu jusqu'à eux.

24.25-27 Alors Jésus leur dit: O hommes sans intelligence, et dont le coeur est lent à croire tout ce qu'ont dit les prophètes! ²⁶ Ne fallait-il pas que le Christ souffrît ces choses, et qu'il entrât dans sa gloire? ²⁷ Et, commençant par Moïse et par tous les prophètes, il leur expliqua dans toutes les Écritures ce qui le concernait.

Jésus commence par leur adresser un reproche: s'ils avaient accueilli avec plus de foi ses promesses et la puissance du Dieu vivant, le fait de la résurrection ne serait pas si éloigné de leur pensée. Puis vient l'instruction. Le verset 26 est le centre du

² Cléopas et l'autre disciple.

récit. Observons l'ordre de la phrase: Jésus a d'abord *souffert*, puis il est *entré dans sa gloire*.

V.27: en étudiant pour lui-même les Écritures, Jésus s'est retrouvé partout (Jn 5.39, 40). Il considère Moïse comme la base du prophétisme; en effet, le prophétisme n'est tout entier qu'un rappel à la Loi. En parlant de *tous les prophètes*, il fait entendre que la démonstration a été donnée pour chaque prophète. Quel exégète de l'Ancien Testament pourrait en faire autant?

24.28-31 **Lorsqu'ils furent près du village où ils allaient, il parut vouloir aller plus loin.** ²⁹ **Mais ils le pressèrent, en disant: Reste avec nous, car le soir approche, le jour est sur son déclin. Et il entra, pour rester avec eux.** ³⁰ **Pendant qu'il était à table avec eux, il prit le pain; et, après avoir rendu grâces, il le rompit, et le leur donna.** ³¹ **Alors leurs yeux s'ouvrirent, et ils le reconnurent; mais il disparut de devant eux.**

Il parut vouloir aller plus loin: Jésus veut mettre ses disciples à l'épreuve. Il est décidé à aller plus loin et les quitter... à moins qu'ils ne le pressent de rester. S'ils ne le font pas, ils vont perdre leur deuxième bénédiction (cf 2 R 13.14-19).

V.29: la maison où ils entrent ensemble est-elle la demeure de l'un d'eux?

V.30: les trois se mettent à table, pour un repas ordinaire. Ni le verbe utilisé, ni les détails suivants ne font naître l'idée d'une sainte Cène.

Agissant comme père de famille, Jésus prend le pain et rend grâces. La position de supériorité que lui a donnée l'enseignement précédent, l'autorise à prendre ici le rôle du père de famille.

Leurs yeux s'ouvrirent: ces mots sont opposés à ceux du verset 16. Elle indique une action divine qui détruit l'effet des causes indiquées dans l'explication du verset 16. Cette action

a été préparée par l'entretien précédent et par l'action de grâces de Jésus, et par la manière avec laquelle il a rompu et distribué le pain.

Il disparut de devant eux: le corps ressuscité de Jésus n'est plus soumis aux mêmes conditions d'existence que durant sa vie précédente; il obéit plus librement à la volonté de l'esprit. Il faut se rappeler que, à proprement parler, Jésus *n'est déjà plus avec eux* (v.44), et que le prodige consiste plutôt dans l'apparition que dans la disparition.

24.32-35 Et ils se dirent l'un à l'autre: Notre coeur ne brûlait-il pas au dedans de nous, lorsqu'il nous parlait en chemin et nous expliquait les Écritures?
33 Se levant à l'heure même, ils retournèrent à Jérusalem, et ils trouvèrent les onze, et ceux qui étaient avec eux, assemblés 34 et disant: Le Seigneur est réellement ressuscité, et il est apparu à Simon. 35 Et ils racontèrent ce qui leur était arrivé en chemin, et comment ils l'avaient reconnu au moment où il rompit le pain.

La remarque du verset 32 est si intime qu'elle ne peut provenir que du récit de l'un des deux interlocuteurs, soit que cet interlocuteur soit l'auteur du document dans lequel Luc a puisé, soit que ce soit Luc lui-même. Dans ce dernier cas, les nombreux araméismes du récit doivent être mis sur le compte de la langue dans laquelle a eu lieu l'entretien.

L'apparition à Pierre, dont il est parlé au verset 34, n'est pas mentionnée dans les trois autres Évangiles; mais elle l'est par Paul en 1 Co 15.5, où elle est placée en tête de toutes les autres. Car il s'agit dans ce chapitre des témoignages *apostoliques* sur lesquels repose la foi de l'Église (v.11). Il est très vraisemblable que Paul a reçu connaissance de ce fait par Pierre lui-même, durant les quinze jours qu'il passera avec lui et avec Jacques, à Jérusalem, trois ans après sa conversion (Ga 1.18, 19).

Note

Si, malgré les araméismes dans le compte rendu des entretiens, en vertu du verset 32, nous nous rangeons à l'idée que Luc était le compagnon de Cléopas, nous nous trouverons conduits à constater que chaque évangéliste, comme les peintres, a laissé sa signature en quelque endroit de son tableau:

- Matthieu, dans ce péager qui obéit immédiatement à l'appel de Jésus;
- Marc, dans ce jeune homme qui s'enfuit nu à Gethsémané;
- Jean, dans la figure voilée du disciple bien-aimé;
- Luc, dans le pèlerin anonyme d'Emmaüs.

C. L'apparition aux apôtres (24.36-43)

24.36,37 Tandis qu'ils parlaient de la sorte, lui-même se présenta au milieu d'eux, et leur dit: La paix soit avec vous! 37 Saisis de frayeur et d'épouvante, ils croyaient voir un esprit.

Cette apparition aux disciples, le soir du jour de la résurrection, est évidemment la même que celle que raconte Jean (Jn 20.19-23).

Jésus apparaît de manière subite et miraculeuse: Jean précise effectivement que les portes sont *fermées*; il ne mentionne pas que ces portes aient été ouvertes pour faire entrer Jésus. Ce mode d'entrée surnaturel est confirmé par le trouble et la crainte qu'éprouvent les disciples en voyant Jésus.

Les mots «La paix soit avec vous» sont vraisemblablement empruntés au texte de Jean.

Ils croyaient voir un esprit: le terme *esprit* (*pneuma* en grec) désigne ici l'âme du mort revenant de l'Hadès et se présentant aux vivants sous une apparence visible, mais sans corps réel; c'est ce que les gens appellent une ombre ou un fantôme (Mt 14.26). Pour ce sens de *l'esprit*, comparer 1 Pi 3.19. C'est sans doute là le sens que Thomas donnera à l'apparition que ses condisciples lui raconteront.

24.38-40 Mais il leur dit: Pourquoi êtes-vous troublés, et pourquoi pareilles pensées s'élèvent-elles dans vos coeurs? 39 Voyez mes mains et mes pieds, c'est bien moi; touchez-moi et voyez: un esprit n'a ni chair ni os, comme vous voyez que j'ai. 40 Et en disant cela, il leur montra ses mains et ses pieds.

Le terme grec *dialogismos*, traduit ici par **pensées**, désigne les raisonnements intérieurs pour ou contre; donc: les doutes.

Voyez...: cette première proposition tend à prouver que celui qui leur apparaît maintenant est bien celui qu'ils ont connu.

Touchez...: la seconde proposition cherche à prouver la réalité de l'apparition.

Ce verset montre deux choses: 1) les mains *et* les pieds ont été cloués sur la croix, et 2) Jésus n'a point encore son corps glorifié, mais son ancien corps élevé par la résurrection à un mode d'existence tout nouveau.

24.41-43 Comme, dans leur joie, ils ne croyaient point encore, et qu'ils étaient dans l'étonnement, il leur dit: Avez-vous ici quelque chose à manger? 42 Ils lui présentèrent du poisson rôti et un rayon de miel. 43 Il en prit, et il mangea devant eux.

Par la vue et le toucher, les disciples ont pu vérifier la réalité de l'apparition corporelle de Jésus. Mais à cause de leur joie immense, ils ne peuvent y croire. Pour achever de les convaincre, Jésus mange devant eux, ce qui ne peut plus permettre aucun doute. Il ne s'agit pas ici pour Jésus d'alimenter son corps, mais seulement de convaincre les disciples de la réalité de ce corps.

Luc a excusé le sommeil des apôtres à Gethsémané par l'excès de la douleur, il excuse ici la difficulté qu'ils éprouvent de croire par l'excès de la joie.

Le *rayon de miel* ne figure pas dans les trois familles d'anciens manuscrits.

D. Les dernières instructions de Jésus (24.44-49)

24.44,45 Puis il leur dit: C'est là ce que je vous disais lorsque j'étais encore avec vous, qu'il fallait que s'accomplît tout ce qui est écrit de moi dans la loi de Moïse, dans les prophètes, et dans les psaumes. ⁴⁵ Alors il leur ouvrit l'esprit, afin qu'ils comprissent les Écritures.

V.44: l'idée du verset est la suivante: «Ce qui est arrivé et qui vous a tellement surpris n'est que l'accomplissement des discours que je vous ai tenus précédemment» (comparer 9.22; 18.31; 22.37 et suivants).

Lorsque j'étais avec vous: cette expression prouve que dès maintenant déjà Jésus envisage sa séparation d'avec eux comme un fait accompli; son domicile est ailleurs; il ne paraît plus au milieu d'eux qu'exceptionnellement.

V.45: cette lumière qui se répand pour eux sur tout l'Ancien Testament résulte d'une action de l'Esprit Saint. Ce moment correspond vraisemblablement à celui que décrit Jean en ces termes (Jn 20.22): «Il souffla sur eux disant: recevez le Saint Esprit». L'Esprit ouvre chez eux le sens interne de l'intelligence, par laquelle l'homme discerne la vérité. Il les illumine de telle sorte qu'ils sont mis en état de comprendre la pensée de Dieu quant au salut du monde, et par conséquent aussi la révélation scripturaire qui en a préparé la réalisation.

24.46-49 Et il leur dit: Ainsi il est écrit que le Christ souffrirait, et qu'il ressusciterait des morts le troisième jour, ⁴⁷ et que la repentance et le pardon des péchés seraient prêchés en son nom à toutes les nations, à commencer par Jérusalem. ⁴⁸ Vous êtes témoins de ces choses. ⁴⁹ Et voici, j'enverrai

sur vous ce que mon Père a promis; mais vous, restez dans la ville jusqu'à ce que vous soyez revêtus de la puissance d'en haut.

À toutes les nations: on retrouve ici la même perspective magnifique que dans Mt 28.19 et Mc 16.15 (comparer aussi Jn 20.21, 23).

V.48: vous êtes témoins de ces choses: la prédication de la repentance et du pardon des péchés est désormais une tâche confiée aux apôtres. Comment vont-ils la remplir? Tout simplement en *témoignant* de ce qu'ils ont vu et entendu pendant le temps qu'ils ont passé avec Jésus. Ainsi, rien à découvrir, rien à inventer!

V.49: Jésus leur fait une grande promesse, proportionnée à l'importance de cette tâche.

J'enverrai: Jésus vient de définir la tâche des apôtres; il précise maintenant la sienne: envoyer sur eux **ce que le Père a promis**; littéralement: la promesse du Père. L'envoi du Saint-Esprit était dans l'Ancien Testament le but auquel aboutissaient toutes les autres promesses divines. De là l'expression: «La promesse du Père», sa promesse par excellence. Que serait l'oeuvre du Messie lui-même, sa vie terrestre et même le sang de l'expiation, sans la venue de l'Esprit régénérateur? Le pardon n'est qu'un moyen; le but, c'est le rétablissement de la sainteté, c'est-à-dire l'oeuvre de l'Esprit.

Restez... jusqu'à...: le secours promis leur est tellement indispensable qu'ils doivent se garder d'entreprendre leur mission auprès du monde avant d'avoir été revêtus de cette force divine qui leur est promise.

L'image du vêtement (**revêtus**) est fréquemment employée dans le style biblique et classique pour désigner des faits moraux (Ro 13.14; Ga 3.27; Col 3.12 etc.).

La puissance d'en haut n'est pas identique avec le Saint-Esprit. L'Esprit est le principe de la *puissance*; comparer Lu 1.35.

L'ordre de Jésus au verset 49: « Restez dans la ville jusqu'à ce que vous soyez revêtus de la puissance d'en haut » n'a été donné que dans l'entretien qui a précédé l'ascension et non, comme le pensent certains exégètes, le jour même de la résurrection. Entre la résurrection et l'ascension, Luc mentionne un intervalle de quarante jours (Ac 1.4-8).

En ce qui concerne les apparitions de Jésus pendant cet intervalle, Luc n'en mentionne que quatre dans son Évangile.³

Note sur la résurrection de Jésus

Nous avons ici quatre points à examiner:

- 1) La relation entre le contenu des quatre récits, en le comparant avec l'énumération des apparitions que donne l'apôtre Paul (1 Co 15.5-7).
- 2) La réalité du fait.
- 3) La nature du corps de Jésus ressuscité.
- 4) L'origine et le rapport des quatre formes de narration que nous présentent nos Évangiles.

³ Dans son commentaire sur l'Évangile de Jean, Godet met dans l'ordre chronologique les différentes apparitions de Jésus aux disciples après la résurrection, selon les informations contenues dans les quatre Évangiles, les Actes et les lettres de Paul:

1. À Marie, le matin, au sépulcre (Jean, Matthieu, Marc).
2. Aux deux disciples d'Emmaüs, l'après-midi du premier jour (Luc et Marc).
3. À Pierre, le même jour (Luc et Paul).
4. Aux onze (sans Thomas), le soir de ce premier jour (Jean, Luc, Marc).
5. À Thomas et aux autres disciples, huit jours après (Jean).
6. À sept disciples, sur les bords de la mer de Galilée (Jean 21).
7. Aux cinq cents croyants, sur la montagne de Galilée (Matthieu, Paul).
8. À Jacques (Paul).
9. Aux disciples lors de l'ascension (Luc).
10. À Paul, plusieurs années après, sur le chemin de Damas (Paul).

Godet voit une gradation morale dans la suite de ces apparitions. Dans les premières, Jésus console; il est en face de cœurs brisés (Marie, les deux disciples d'Emmaüs, Pierre). Dans les suivantes (les douze), il travaille surtout à fonder la foi au grand fait qui vient de s'accomplir: sa résurrection. Dans les dernières, il dirige plus particulièrement le regard des siens vers l'avenir en les préparant à la grande œuvre de la mission.

1) Le contenu des récits.

Les treize apparitions mentionnées dans les Évangiles (Marc: 3, Matthieu: 2, Luc: 4, Jean: 4) se réduisent à huit (voir note de 24.49). Les trois de Marc se retrouvent la première chez Jean, la deuxième chez Luc et la troisième chez Luc et Jean. Celle aux femmes dans Matthieu n'est qu'une généralisation de celle à Marie-Madeleine, racontée par Jean avec plus de précision; et celle aux apôtres le soir de la résurrection, chez Luc et chez Jean, est de tous points identique.

Quel est le rapport entre ces huit apparitions mentionnées dans nos Évangiles et les cinq qu'énumère Paul en 1 Co 15.5-7? Si Paul ne les mentionne pas toutes, c'est qu'il veut avant tout relever le témoignage apostolique: il rappelle d'abord l'apparition à Pierre, puis celle aux Douze. Il relève également celle à plus de cinq cents personnes dont plusieurs vivent encore au moment où il écrit. Ce rassemblement correspond à celui demandé par Jésus (Mt 28.16). Matthieu ne parle que des onze disciples, parce que c'est à eux que Jésus a adressé en premier le grand appel à évangéliser le monde. Mais nous avons vu dans le message de l'ange (Mt et Mc) que les femmes ont aussi été appelées à y assister. Nous sommes donc conduits à identifier l'apparition aux cinq cents, dont parle Paul, avec la dernière scène du premier Évangile. C'est l'adieu de Jésus à son Église galiléenne.

Paul parle ensuite d'une apparition à Jacques, dont nos Évangiles ne font pas mention. Paul en a probablement été informé de la bouche même de Jacques, durant les quinze jours qu'il a passés avec lui et avec Pierre à Jérusalem, trois ans après sa conversion (Ga 1.18-19). C'est alors aussi sans doute que Pierre lui a parlé de celle qui lui a été accordée, et dont les détails n'ont pas passé dans la tradition. Paul parle également d'une apparition à *tous* les apôtres (1 Co 15.7). Ce ne peut être que celle du jour de l'ascension, décrite en détail en Ac 1.1-12.

Il n'y a donc aucune difficulté à coordonner les cinq apparitions mentionnées par Paul avec la série de celles que racon-

tent les Évangiles. Paul omet seulement celles qui ne concernaient pas des apôtres (Marie-Madeleine, les deux d'Emmaüs) et celles qu'il ne connaissait que vaguement ou pas du tout (Thomas, lac de Génésareth), et il ajoute celle de Jacques, personnage apostolique.

2) La réalité de la résurrection corporelle de Jésus-Christ.

Cette réalité a été contestée par ceux qui pensent que les apôtres ont inventé ces apparitions pour sauver leur cause personnelle et celle de la religion de leur Maître. C'est là d'ailleurs ce qu'ont autrefois prétendu les Juifs (Mt 28.13-15). Mais il est impossible de comprendre comment des faits inventés par les disciples eux-mêmes auraient pu les tirer de l'état d'abattement où les avait plongés la mort de leur Maître et leur communiquer ce joyeux élan, ce sentiment triomphant avec lequel ils ont proclamé dans le monde le nom du Fils de Dieu ressuscité et accepté de souffrir pour son service l'opprobre, la prison et la mort.

Selon d'autres exégètes, Jésus ne serait pas vraiment mort, mais il aurait été mis au tombeau encore vivant. Là, dans le repos, il aurait repris des forces et serait ainsi reparu au milieu des siens. Mais dans quel état? Aurait-il pu donner l'impression d'un Prince de la vie sur l'esprit des siens? Cette explication nous ramène fatalement à l'hypothèse de la fraude de la part des disciples; bien plus, elle nous conduit à rendre Jésus complice de l'imposture. Comment aurait-il pu laisser ses disciples croire qu'il était ressuscité?

Aujourd'hui, ces tentatives sont généralement abandonnées. Pour expliquer sans résurrection la ferme croyance des apôtres à la résurrection, certains supposent que les apparitions de Jésus n'ont été que le produit de visions ou d'hallucinations. Après la mort de leur maître, les disciples se seraient souvenus de ses paroles et ils auraient trouvé dans les Écritures des prophéties confirmant le retour victorieux de Jésus sur terre. Leur foi se serait ainsi ravivée, et en se retrouvant en Galilée, dans des lieux où ils avaient passé du temps avec Jésus, son

image leur serait apparue si vivante à leur pensée qu'ils auraient cru le contempler glorifié, tel qu'ils s'attendaient à le voir revenir ici-bas. À force de les raconter, ces rêves auraient trouvé accès auprès des disciples et imprimé à l'Église primitive la puissante tendance visionnaire qui domina ses origines.

Paul n'aurait-il pas eu le même type de vision sur le chemin de Damas (Ac 9.3)? Les témoins n'ont remarqué qu'une forte lumière, mais Paul pensait avoir réellement vu le Seigneur. Certains estiment que si, dans ce cas, Paul a pris une simple vision pour une réelle apparition, il faut conclure de là qu'il en est de même de toutes les apparitions aux apôtres qu'il a précédemment énumérées et qu'il met sur la même ligne que la sienne (1 Co 15.5-8). On se demande alors comment Paul aurait pu écrire aux Corinthiens: « Ne suis-je pas apôtre? N'ai-je pas vu Jésus-Christ, notre Seigneur? » (1 Co 9.1). Voir le Seigneur en vision était un fait qui pouvait arriver à tout fidèle, comme à un Ananias, par exemple, sans qu'il en résulte un droit quelconque à l'apostolat. Le raisonnement de Paul n'aurait donc rien valu. Ce que Paul voulait souligner (Ga 1.1), c'est le fait qu'il a été fait apôtre non par des hommes, mais par Jésus-Christ lui-même, et par Dieu le Père, qui l'a ressuscité. Les autres apôtres ont été appelés par Jésus *vivant sur la terre*, lui a été appelé par Jésus *ressuscité*. Paul eût-il jamais osé s'exprimer de la sorte, s'il eût envisagé l'apparition de Jésus comme une pure vision? Comparer aussi Ro 1.4-5.

Si Paul énumère en 1 Co 15.5-8 les apparitions de Jésus aux disciples et à lui-même, c'est qu'il veut prouver aux Corinthiens la réalité de notre propre résurrection, comprise dans le sens d'une revivification du corps terrestre. S'il n'eût pas envisagé ces faits comme objectivement et corporellement réels, le raisonnement serait absurde.

Paul et les apôtres ont donc, sans le moindre doute, cru à la réalité corporelle des apparitions de Jésus. Mais même dans ce cas, une possibilité reste toujours: c'est qu'ils aient été dupes de leur propre imagination et que, dans leur amour pour leur Maître et avec leur désir ardent de le voir reparaître, ils aient

pris de simples visions pour des apparitions corporelles.

Examinons encore cette question avec soin. Tout d'abord, d'où serait provenue cette impulsion puissante qui aurait fait surgir dans l'esprit des disciples, et plus tard dans celui de Paul, une image tellement vive de Jésus ressuscité, qu'ils l'eussent prise pour sa présence même en chair et en os? Paul, en se rendant à Damas, ne s'attendait évidemment pas à une telle apparition; il n'avait en vue que la destruction du petit troupeau de fidèles qui se trouvait dans cette ville. Les femmes, en se rendant au tombeau le surlendemain de la mort de Jésus, y allaient pour achever l'embaumement de son corps; elles étaient donc bien persuadées que ce corps était destiné à rester indéfiniment dans le sépulcre. Marie-Madeleine, en voyant Jésus, s'imaginait voir le jardinier, c'est-à-dire qu'elle s'attendait à voir un personnage quelconque plutôt que lui. Ce que les deux disciples d'Emmaüs et les apôtres espéraient, s'ils espéraient encore, c'était un retour glorieux de Jésus revenant comme Roi-Messie. Mais le retour du cadavre à la vie, ils y pensaient si peu, qu'ils racontaient eux-mêmes comment, lorsque Jésus leur apparut pour la première fois, ils croyaient voir un esprit; Jésus fut obligé de manger devant eux pour les convaincre de la réalité de sa présence corporelle. Il n'y avait donc absolument rien dans l'état d'esprit des disciples et plus tard de Paul qui les prédisposât à produire d'eux-mêmes la vision intérieure d'un ressuscité. Ils attendaient quelque chose comme le retour du Christ, mais absolument pas une résurrection.

Relevons quelques traits qui donnent aux apparitions de Jésus ressuscité le sceau de l'objectivité et de la réalité extérieure.

1) Elles sont en nombre restreint, neuf au plus. Où est ici le jeu accordé à l'imagination? Où est le rêve?

2) Les apparitions de Jésus ont été perçues, non seulement par une ou deux, mais par sept, douze et même cinq cents personnes. Ces personnes auraient-elles toutes participé à une même hallucination, dans une hystérie collective? Tout nous

indique que la première église apostolique a commencé dans le calme, le sang-froid, le sérieux pratique et le bon ordre. On connaît les symptômes de surexcitation nerveuse, les cris, les gémissements, les crampes, les évanouissements qui ont si souvent signalé ce que l'on a appelé les réveils. Aucune trace de phénomènes semblables dans les églises de la Pentecôte.

3) Comment se fait-il, si ces apparitions de Jésus ressuscité sont de simples visions, qu'elles aient brusquement cessé dès le jour de l'ascension, quarante jours après qu'elles avaient commencé?

4) On pourrait comprendre encore que les disciples aient pris l'apparition d'une figure lumineuse au loin pour celle de Jésus; mais, au contraire, Jésus n'est pas resté au loin, il s'est tenu au milieu d'eux, il a mangé sous leurs yeux, il a invité Thomas à le toucher, il a soufflé sur eux. Ses paroles ont été nettes et précises, ses enseignements clairs.

Certains exégètes ont pensé que Jésus mort, mais vivifié *en esprit*, serait apparu aux disciples dans les demeures célestes et leur aurait donné l'assurance de sa vie glorieuse, ce qui n'impliquait nullement le miracle de la résurrection corporelle. Ces apparitions de nature spirituelle auraient été comme des *télégrammes* célestes que Dieu leur adressait. Relevons que les apôtres et Paul étaient d'accord sur ce point que le Seigneur ne leur était pas seulement apparu en vision, mais qu'ils l'avaient contemplé revêtu de son corps sorti vivant du tombeau. Qu'on relise Ro 8.11; Ph 3.21; 1 Pi 3.19-22. Les termes de *résurrection* et de *transformation* dans ces passages ne peuvent se rapporter à un simple réveil spirituel, mais impliquent la résurrection du corps.

Rappelons que les apôtres s'attendaient bien à un retour de Jésus glorifié, mais nullement à la résurrection de son corps. Par conséquent, ils auraient été disposés à prendre des apparitions corporelles pour des visions, plutôt qu'à faire l'inverse. On se souvient de la peine qu'a eu Jésus pour les convaincre que lui, présent devant eux, n'était pas un pur esprit, mais qu'il

était là corporellement. Par la suite, les disciples ont très bien su faire la différence entre une apparition de Jésus corporellement et une vision spirituelle (Ac 22.17-21 ; 18.9 ; 23.11). Mais l'apparition de Jésus à Paul sur le chemin de Damas a été considérée différemment par Paul: il la rangeait à la suite des apparitions du ressuscité aux apôtres. Par les mots «en dernier lieu» (1 Co 15.8), il la séparait profondément de toutes les visions qui ont pu lui avoir été accordées plus tard.

Nous arrivons au fait principal contre lequel se brisent l'hypothèse des apparitions spirituelles et celle des visions psychologiques: la disparition subite du corps du Seigneur. Cette disparition a été constatée non seulement par les disciples venus au sépulcre, mais encore par d'autres Juifs qui n'étaient pas des disciples. Comment expliquer cette disparition mystérieuse? Si ce sont les disciples qui ont enlevé et fait disparaître le corps afin de pouvoir accréditer la nouvelle de la résurrection de Jésus, ils n'ont été que des menteurs et des faux témoins de la pire espèce. D'autre part, les Juifs n'ont pu commettre ce rapt, car ils auraient travaillé contre eux-mêmes et pour leurs adversaires! Car le moyen le plus décisif de fermer la bouche aux prédicateurs de la résurrection, n'était-ce pas de montrer le corps? Certains ont imaginé une solution intermédiaire: des amis de Jésus, non encore ses disciples déclarés, comme Joseph et Nicodème, auraient enlevé le corps et l'auraient enseveli en secret. Comment auraient-ils pu garder le silence sur cet acte vis-à-vis des apôtres qui prêchaient avec conviction la résurrection de Jésus?

Toutes ces explications ne conduisent qu'à des non-sens.

Le fait est que ce sépulcre vide, sur lequel est fondée l'Église, ne s'explique que par la libre sortie de celui qui y a été couché.

3) La nature du corps de Jésus ressuscité.

Il existe actuellement deux opinions opposées.

D'après la première, le corps ressuscité de Jésus ne serait

autre que son corps terrestre, ranimé par le retour du souffle de vie, de sorte que cette résurrection serait à peu près de la même nature que celle de la fille de Jaïrus ou de Lazare. Cette manière de voir est incompatible avec le mode d'apparition et les disparitions subites du Seigneur après sa résurrection, et avec le changement dans sa personne que suppose la difficulté éprouvée par les siens à le reconnaître. Jésus est certainement entré par le fait de la résurrection dans un mode de vie supérieur à celui de l'existence terrestre. C'est ce que suppose cette expression qu'il emploie lui-même en parlant à ses disciples: «Lorsque j'étais avec vous» (Lu 24.44). Son corps était soumis à des conditions d'existence entièrement nouvelles.

D'un autre côté, peut-on admettre, avec certains, que par la résurrection Jésus soit entré en plein dans son état de gloire et qu'il ait revêtu le corps spirituel qu'il possède actuellement dans le ciel? Cette conception ne nous paraît pas non plus compatible avec les faits. Comment Jésus, revêtu de son corps céleste, a pu manger devant les apôtres, montrer aux disciples les plaies de ses mains et de ses pieds, en leur disant: «Voyez, c'est bien moi; un esprit n'a ni chair ni os, comme vous voyez que j'ai».

Nous sommes donc conduits à une troisième manière de voir, plus naturelle et plus propre à concilier ces phénomènes en apparence contradictoires dans les apparitions de Jésus. Il dit lui-même à Marie lors de la première apparition: «Je ne suis pas encore monté auprès de mon Père; mais je monte» (Jn 20.17). Cette parole paraît indiquer que Jésus se sentait alors dans un état de transition qui avait commencé avec sa résurrection et qui attendait encore son achèvement. Son corps était bien celui d'autrefois, mais obéissant à des lois toutes nouvelles et soumis à la volonté de l'esprit avec une liberté qu'il ne possédait pas auparavant. Deux faits dans la vie terrestre de Jésus se présentent à nous comme les préludes de cet état intermédiaire entre la vie terrestre et la gloire parfaite: la marche de Jésus sur les eaux et la transfiguration.

4) L'origine des récits et leurs rapports

En étudiant l'histoire de la Passion, nous avons remarqué que la tradition orale n'était pas aussi fermement stéréotypée dans cette partie que dans celle du ministère galiléen. Les récits de la résurrection présentent une liberté plus grande encore. C'est entre l'Évangile de Matthieu et celui de Luc que nous trouvons les plus grandes différences. Tandis que Luc raconte trois apparitions qui toutes trois ont eu lieu à Jérusalem ou dans le voisinage, et après cela uniquement celle de l'ascension (dès le v.50), l'attention de Matthieu se concentre sur une apparition qui a eu lieu sur une montagne en Galilée. Chose remarquable, Jean, qui raconte indépendamment de la tradition et d'après ses souvenirs personnels, tend la main d'un côté à Luc, en racontant trois apparitions en Judée, et de l'autre, à Matthieu, en décrivant en détail une apparition qui a eu lieu en Galilée; mais tout en conservant à l'égard des récits de ses devanciers sa pleine indépendance. Voir l'apparition à Marie-Madeleine, dont Luc ne parle point, et l'apparition sur les bords du lac de Génésareth, étrangère à Matthieu.

Matthieu et Luc écrivent dans un but différent:

Matthieu commence son Évangile par les mots: «Jésus, le Christ, fils de David, fils d'Abraham»; il le finit en dépeignant Jésus se manifestant à tous les croyants qu'il a trouvés en Israël comme le Messie, revêtu de la souveraineté universelle, établissant le signe visible de la communauté nouvelle par l'institution du baptême, et donnant solennellement aux apôtres l'autorisation de faire entrer dans l'Église maintenant fondée non seulement les croyants israélites, mais ceux de tous les peuples du monde.

Luc s'est proposé de retracer le développement graduel de l'œuvre du Seigneur, en décrivant l'élévation progressive des disciples vers leur apostolat futur. Le but de Luc n'était donc point de montrer Jésus comme le Messie promis à Israël, mais de mettre l'accent sur la propagation du salut accompli par Jésus dans le monde entier, de Nazareth à Jérusalem (l'Évan-

gile) et de Jérusalem à Rome (les Actes). Il devait ainsi attacher une importance toute particulière aux apparitions par lesquelles Jésus avait achevé l'éducation de ses futurs envoyés, en relevant leur courage, en raffermissant leur foi, en leur traçant le programme de leur travail et en leur promettant le secours de l'Esprit qui les soutiendrait jusqu'au bout du monde dans cette œuvre immense. C'est là le point de vue sous lequel les apparitions de Jésus sont présentées dans les premiers versets du livre des Actes; c'est aussi celui qui a déterminé le récit des apparitions dans l'Évangile de Luc.

La résurrection de Jésus n'est pas simplement le retour d'un individu humain à la vie terrestre; c'est l'Humanité elle-même qui, après avoir subi en la personne de son représentant la peine du péché, reparait justifiée et entre dans l'existence supérieure que Dieu avait destinée à l'homme, comme terme glorieux de son existence terrestre.

Si, selon l'expression de Jésus, «il a fallu que le Christ subît ces choses pour entrer dans sa gloire», c'est que le péché était survenu et, à sa suite, la mort. Sans cela, le type de la transformation à opérer eût été, non le grain de blé qui doit périr en terre pour revivre, mais la chenille qui, après s'être enveloppée dans son tombeau de soie, par une paisible transition, en sort être aérien, sans avoir connu le mystère de la mort⁴. Une fois le péché commis et le règne de la mort établi au sein de l'Humanité, elle ne pouvait plus s'accomplir sous cette forme sereine; elle réclamait un drame sanglant et douloureux, celui de la mort et de la résurrection d'un seul pour tous (2 Co 5.15).

⁴ Godet voit dans la scène de la transfiguration (Lu 9.28-36) l'évolution qu'aurait pu vivre Jésus s'il n'avait pas accepté de mourir pour nous à cause de nos péchés. Voir notes qui s'y rapportent. Jésus, homme sans péché, pouvait quitter cette terre de cette manière, sans passer par la mort. Nous ne le pouvons pas, car nous sommes pécheurs. Comme le péché conduit inévitablement à la mort (Ro 5.12), nous ne pouvons pas quitter cette terre sans mourir. Mais grâce à Jésus en qui nous croyons, notre mort n'est que la fin de notre vie terrestre; par la résurrection, nous entrons dans une vie nouvelle.

Supposons un instant que Jésus ne soit pas ressuscité; *l'homme fort*, bien que vaincu par *l'homme plus fort*, serait encore là debout sous la forme de la mort, et, se dressant à l'entrée de sa forteresse avec ses captifs liés et bien gardés derrière lui, il braverait ce vainqueur qui n'a point reparu. Il faudrait cesser dans ce cas d'entonner le chant de triomphe: « Mort, où est ton aiguillon! Sépulcre, où est ta victoire! » Bien plus, il faudrait aller jusqu'à dire avec l'apôtre Paul (1 Co 15.17): « Notre foi est vaine et nous sommes encore dans nos péchés ». Car, si réellement la condamnation est enlevée et le péché vaincu, la défaite de la mort a dû suivre celle du péché; or la défaite de la mort, c'est la résurrection.

E. L'ascension (24.50-53)

24.50-53 Il les conduisit jusque vers Béthanie, et, ayant levé les mains, il les bénit. ⁵¹ Pendant qu'il les bénissait, il se sépara d'eux, et fut enlevé au ciel. ⁵² Pour eux, après l'avoir adoré, ils retournèrent à Jérusalem avec une grande joie; ⁵³ et ils étaient continuellement dans le temple, louant et bénissant Dieu.

Ce récit de l'ascension n'est qu'un sommaire du récit détaillé de cet événement au début du livre des Actes.

Comme un père qui va quitter ses enfants les réunit une dernière fois, leur parle puis les bénit en leur imposant les mains, ainsi, au moment de rentrer définitivement dans le monde invisible, Jésus dépose sur la tête de ses apôtres une bénédiction qui demeurera sur toute l'Église jusqu'à son retour.

Le manuscrit *Sinaïticus* et le *Cantabrigiensis*, et quelques documents de l'*Itala* omettent les mots: « et fut enlevé au ciel ». S'agit-il d'une omission due à la précipitation des copistes arrivant à la fin de leur travail? Ou d'une interpolation, les copistes ayant sous les yeux la fin de Marc (16.19) ou le commencement des Actes (1.9-11)?

V.52: la **grande joie** des apôtres est celle que Jésus aurait voulu voir chez eux dans le moment indiqué par Jean (Jn 14.28), mais ils n'étaient pas encore en état de l'éprouver: «Si vous m'aimiez, vous vous réjouiriez de ce que je m'en vais vers mon Père». Cette joie, ils la ressentent maintenant. La bénédiction qu'ils viennent de recevoir de lui l'a fait descendre dans leur coeur.

V.53: le récit de Luc a commencé dans le temple; il finit dans le temple. Malgré leur foi nouvelle, les disciples de Jésus ne songent point à rompre avec la religion nationale qu'ils envisagent encore comme l'acheminement pour Israël à la reconnaissance de son Messie.

Le mot **continuellement** doit être pris dans un sens relatif: chaque fois que les heures de prière et les actes du culte les appellent dans le temple (Ac 3.1). Cette assiduité ne les empêche pas d'être réunis ou occupés ailleurs (Ac 1.13, 15 et suivants).

Note sur l'ascension

Si l'on retranche du texte de Luc quelques ajouts dans les derniers versets, la scène de l'ascension, telle qu'elle y est décrite, se présente sous un aspect extrêmement simple. Ce départ de Jésus ne se distingue des précédents que par un mode d'éloignement un peu moins soudain et par la bénédiction que Jésus laisse à ses disciples.

Si nous acceptons la réalité de la résurrection, nous devons accepter aussi celle de l'ascension, qui en est le complément nécessaire. Si la résurrection a été pour Jésus l'entrée dans la vie impérissable et parfaite, celle qui était destinée à l'homme, elle n'a pu aboutir qu'à son élévation complète dans la gloire céleste, c'est-à-dire l'ascension.

Que s'est-il passé lors de l'ascension? Jésus est-il monté là-haut dans les nébuleuses, caché par la nuée? Non, Jésus a échangé son mode d'existence terrestre, qui était limité dans le temps et l'espace, avec le mode d'être infini de la toute-pré-

sence et toute-puissance divines. C'était cette glorieuse métamorphose dont les disciples ont contemplé le prélude au moment de la transfiguration. Ce dont Jésus s'est désisté alors par amour pour nous lui est rendu maintenant et au centuple; car il le reçoit non seulement pour lui, mais pour les siens. Sa prière (Jn 17.24): «Père, je veux que ceux que tu m'as donnés voient la gloire que tu m'as donnée, parce que tu m'as aimé avant la fondation du monde», cette prière pleine de tendresse pourra désormais s'accomplir pour eux tous à son retour.

Curieusement, Matthieu ne parle pas de l'ascension dans son Évangile. Pourquoi? La dernière apparition de Jésus appartenait au nombre de celles qui rentraient plus spécialement dans la relation de Jésus avec ses apôtres. L'adieu de Jésus à son Église et la suprême manifestation qu'il avait voulu lui donner de sa souveraineté actuelle, avait eu lieu sur la montagne de Galilée; l'élévation de Jésus à la toute-puissance divine y avait été hautement proclamée par Jésus lui-même. C'était là la clôture qui convenait au récit de Matthieu.

Luc, du reste, n'est pas le seul qui rende témoignage de l'ascension. L'apôtre Paul, après avoir énuméré les apparitions à Pierre, aux onze, aux cinq cents, à Jacques, en mentionne encore une accordée à tous les apôtres, la dernière avant celle dont il a été lui-même l'objet. Il est absolument impossible de rapporter cette apparition à un autre fait que l'apparition de l'ascension, telle qu'elle est racontée par Luc.

Jean, également, en parle, en s'adressant à ses disciples: «Que sera-ce quand vous verrez le Fils de l'homme montant là où il était auparavant?» (Jn 6.62).

Une foule de passages du Nouveau Testament parlent de l'ascension de Jésus comme d'un fait coordonné à sa résurrection et qui en est entièrement distinct. Ainsi Ac 2.32-33; Ro 8.34; Ep 1.20, 2.6; Col 3.1; 1 Pi 3.21-22; comparer Ap 11.12, où l'allusion à la résurrection et à l'ascension de Jésus est indubitable. Comparer aussi Mc 16.19.

L'ascension de Jésus fut le couronnement légitime de son histoire. Par la résurrection, il a repris sa vie humaine volontairement livrée à la mort; par l'ascension, il a recouvré sa vie céleste, sa *forme de Dieu*, comme le dit Paul (Ph 2.6), c'est-à-dire son mode d'être divin dont il s'était dépouillé en s'incarnant dans une existence humaine. Et dans l'état nouveau où l'a placé son élévation, sa vie humaine est tellement pénétrée de sa vie divine que la première devient la manifestation adéquate et éternelle de la seconde. «Je vois, dit Etienne mourant, le *Fils de l'homme* qui se tient à la droite de Dieu» (Ac 8.5-6); «Toute la plénitude de Dieu habite en lui *corporellement*» déclare Paul (Col 2.9).

Jésus a redemandé à son Père (Jn 17.5) «la gloire qu'il possédait auprès de lui avant que le monde fût fait». Et le Père la lui a rendue: «Je suis sorti du Père, dit Jésus (Jn 16.28), et je suis venu dans le monde, et maintenant je quitte le monde et je vais au Père». La vraie différence entre son état de glorification actuelle et son état de préexistence, c'est qu'il possède maintenant la gloire divine et en exerce les prérogatives comme Fils de l'homme, et non plus seulement *comme Fils de Dieu*.

De là même résulte toute l'importance de l'ascension pour *l'Humanité*. Ce fait est l'achèvement de sa création. Le dessein de Dieu en créant l'homme était de faire de lui l'agent conscient et libre de sa sainteté et de son amour parfaits, le messenger personnel de sa vie infinie, le porteur de sa joie et de sa gloire. L'homme en péchant a entravé la réalisation de ce plan; mais il ne l'a pas empêchée. Dans la résurrection du Christ nous voyons l'homme affranchi de la condamnation et de la mort et par là réhabilité. Mais ce n'est pas encore là le salut; par l'ascension, Dieu fait participer en Christ l'homme justifié à la gloire divine et réalise ainsi en lui sa pensée primitive à l'égard de sa créature. Maintenant seulement on peut dire que la création est consommée.

Consommée; en un seul (Jésus), il est vrai; mais Dieu ne s'arrête pas là. Après avoir consommé l'oeuvre du salut *pour*

nous, l'ascension pose le fondement de sa réalisation *en nous tous*, les croyants. C'est là l'importance pour l'Église. Il reste deux actes à accomplir pour que tous ceux qui s'unissent à Christ par la foi puissent être associés à sa gloire et réalisent ainsi en eux-mêmes la pensée créatrice. Ces deux actes s'appellent en langage biblique la *Pentecôte* et la *Parousie* (le retour du Christ), les deux compléments indispensables de l'ascension. Par le premier, Jésus glorifié communique d'une manière continue son Esprit aux fidèles qui deviennent ses membres, à l'Église qui devient son corps; il l'associe à son baptême et la rend participante de sa vie spirituelle, c'est-à-dire de sa sainteté. Par le second, son retour futur, il les associera à son ascension et les rendra participants de sa gloire. C'est ce que Jésus avait aussi demandé: «Père, je veux que là où je suis, ceux que tu m'as donnés y soient aussi avec moi et contemplent la gloire que tu m'as donnée, parce que tu m'as aimé avant la création du monde». Telle a été la méthode divine; d'abord: tout en un; puis: tous dans cet un; et par là enfin: Dieu tout en tous. Le fait de l'ascension a sa place marquée dans ce plan sublime.

Éléments biographiques

Commentaires :

Bovon François, « L'Évangile selon saint-Luc. Commentaire du Nouveau Testament III a-d ». Labor et Fides. Genève, 1991-2009.

Meynet Roland, « L'Évangile de Luc ». Rhétorique sémitique. Lethielleux, Méta-Editions. Paris, 2005.

Bonnard Pierre, « L'Évangile selon saint Matthieu ». Labor et Fides. Genève, 2002.

Cuvillier Elian, « L'Évangile de Marc ». Labor et Fides. Genève, 2002.

Autres ouvrages :

Balmary Marie, « Le Sacrifice Interdit. Freud et la bible ». Grasset. Paris, 1986

Buchhold Jacques, « Le Pardon et l'Oubli ». Collection ALLIANCE, Éditions Sator. F-95540 Méry-sur-Oise, 1989.

Klopfenstein Christian, « La Bible et la santé ». Impression numérique F-24560 ETUPES, 1999.

Koch Kurt E., « Occultisme et cure d'âme ». Éditions Emmaüs, St-Légier et Éditions Ligue pour la lecture de la Bible. Vennes-Lausanne, 1972.

Marguerat Daniel, « Introduction au Nouveau Testament ». Labor et Fides. Genève, 2004.

Pache René, « Le retour de Jésus-Christ ». Éditions Emmaüs. St-Légier, 1968.

Ray Maurice, « Théologie pratique ». Éditions Ligue pour la lecture de la Bible. Vennes-Lausanne, 1999.

Ray Maurice, « L'occultisme à la lumière du Christ ». Éditions Ligue pour la lecture de la Bible. Vennes-Lausanne, 1959.

Wolff H.W., « Anthropologie de l'Ancien Testament ». Labor et Fides. Genève, 1973.

Petit dictionnaire des mots difficiles utilisés dans le texte.

Adonai: voir sous Yahvé.

Alliance: Accord entre deux ou plusieurs personnes. Ici, l'Alliance désigne l'accord établi entre Dieu et les hommes. Plusieurs alliances ont été faites (avec Adam, Noé, Abraham, les Lévitites, David etc.). L'Ancienne Alliance désigne généralement l'accord établi entre Dieu et son peuple, le peuple d'Israël, dans le désert (De 29.1). La Nouvelle Alliance désigne celle dispensée par le Saint-Esprit (Jn 7.39, Ac 2.32, 2 Co 3.6-9), fondée sur la foi (Ga 4.21-31), destinée à toutes les nations (Mt 28.19-20) et dont Jésus-Christ est le médiateur (Hé 8.6-13; 9.1; 10.15-17; 12.24).

Apostasie: Ce mot est utilisé deux fois dans le Nouveau Testament pour exprimer l'abandon de la foi (Ac 21.21; 2 Th 2.3). La Bible annonce que la majorité des hommes n'acceptera pas le message du salut et, même, qu'à la fin des temps un très grand nombre de chrétiens de nom abandonneront la foi. Le comble de l'apostasie sera l'appari-

tion de l'Antichrist, et l'adoration de ce personnage par toute l'humanité révoltée contre Dieu (cf Ap 13.2-3, 8).

- Christ: Ce terme traduit le mot grec *christos*, qui signifie: l'oint. L'Oint (titre correspondant au nom hébreu Messie) désigna d'abord le roi d'Israël. Celui-ci était oint d'huile lors de son investiture. Après la mort du roi Saül, le mot hébreu *mâsiah* (Messie) s'appliqua au fils de David, héritier de la couronne. Le terme *Christos* vient des LXX qui l'employèrent spécialement dans Psaumes 2.2 et Daniel 9.25. Dans le Nouveau Testament, le mot Christ désigne le Messie annoncé dans l'Ancien Testament.
- Eschatologie: Terme qui vient du grec *eschatos*, dernier, et *logos*, parole. L'eschatologie traite de la fin des temps.
- Fils de l'homme: voir commentaire de 5.24.
- Hadès: C'est le terme grec pour désigner le séjour des morts. Le mot hébreu est *Sheôl*. Les Juifs appelaient *Sheôl* le lieu où se rendaient tous les morts (Ec 9.3, 10). Il était considéré par l'Ancien Testament comme le lieu de l'oubli et du repos, surtout pour le croyant (Job 3.13-19). Certains textes semblent affirmer que les âmes continuent d'exister dans le séjour des morts (cf 1S 28.15, Mt 22.31-33; Lu 20.38). À l'époque précédant la venue du Christ sur terre, les Juifs en étaient venus à distinguer dans le

séjour des morts deux parties: l'une réservée aux impies, tourmentés dès leur départ d'ici-bas; et l'autre, réservée aux bienheureux, appelée paradis ou sein d'Abraham. Jésus lui-même emploie ces expressions et donne des précisions à leur sujet (Lu 16.19-31).

- Holocauste: Sacrifice au cours duquel l'animal était entièrement brûlé. Le sacrifice exprimait la consécration totale de la victime. C'est une image du Christ entièrement offert à Dieu, et du croyant prêt lui-même à le suivre dans cet acte d'abandon absolu.
- Humanité: Ce terme désigne ici l'ensemble des êtres humains.
- Loi: Ensemble des ordonnances que Dieu a données au peuple d'Israël par l'intermédiaire de Moïse. On parle volontiers de Loi mosaïque.
- LXX: (en latin: septuaginta). On appelle Septante la version grecque ancienne de l'Ancien Testament.
- Messie: En hébreu, le mot messie désignait celui que l'on oignait d'huile sainte: tel le souverain sacrificateur et le roi. Quand Dieu promet à David que le trône et le sceptre resteraient toujours dans sa famille (2 S 7.13), ce terme de oint acquit le sens particulier de «représentant de la lignée royale de David». Les prophètes parlent d'un roi de cette lignée, qui sera le grand

libérateur du peuple (Jé 23.5-6); il établira pour toujours le trône et le royaume de David (Es 9.5-7). Le titre de Messie, par excellence, s'attacha à la personne de ce Prince qu'annonçaient les prophéties. On l'appela Messie aussi couramment que Fils de David (Jn 1-41: 4.25). La traduction grecque du terme Messie est Christos (Christ). Pour les croyants juifs et chrétiens, le Messie est l'Oint, c'est-à-dire celui qui a reçu, par l'Esprit de Dieu reposant sur lui, le pouvoir de délivrer son peuple et d'établir son Royaume.

- Messianique: Qui se rapporte au Messie, à son œuvre, à son royaume. Une parole, une prophétie messianique annonce le salut à venir, la gloire et l'avènement du Royaume de Dieu. Les temps messianiques se rapportent au temps où le Christ exerce son autorité souveraine et médiatrice.
- Parousie: Le retour glorieux de Jésus-Christ dans le but d'établir définitivement le royaume de Dieu.
- Pentateuque: L'ensemble des cinq premiers livres de l'Ancien Testament: Genèse, Exode, Lévitique, Nombres, Deutéronome. Ce terme ne se trouve pas dans la Bible. Les Juifs appelaient ces cinq livres la Loi (Torah), ou aussi, la loi de Moïse, loi de l'Éternel, loi du Seigneur, livre de la loi, livre de Moïse.

Précurseur:	Celui qui annonce et prépare la venue d'un autre. Ce terme est utilisé ici pour désigner Jean-Baptiste, envoyé pour préparer la venue de Jésus, le Messie.
Sacerdoce:	Fonction des sacrificateurs. Ces prêtres étaient chargés, dans l'Ancienne Alliance, d'offrir des sacrifices pour le pardon des péchés du peuple. Par extension, le sacerdoce peut désigner l'ensemble des sacrificateurs. Ce terme est également utilisé dans le Nouveau Testament pour désigner l'oeuvre de Jésus qui s'est donné en sacrifice pour le pardon des péchés du monde (Hé 7.24). L'Église, qui est appelée à annoncer l'Évangile et notamment le pardon offert par le Christ, est appelée par l'apôtre Pierre un «sacerdoce royal»(1 Pi 2.9).
Sacerdotal:	Qui se rapporte au sacerdoce.
Sheol:	Voir sous Hadès.
Synagogue:	Édifice qui sert à une communauté juive de lieu de prière publique, de réunion et de centre d'enseignement religieux. Ce terme peut aussi s'appliquer à la communauté locale des fidèles.
Théocratie:	Mode de gouvernement dans lequel l'autorité législative, exécutive et judiciaire divine est exercée par des représentants de Dieu sur terre. Ce nom semble avoir été forgé par l'historien Josèphe pour définir le gouvernement institué au Sinaï (Ex 19).

Cette théocratie prit fin lorsque le peuple d'Israël refusa cette autorité directe et se choisit un roi (1 S 8.7). Toutefois, Dieu n'abandonna pas son peuple et lui désigna comme roi Saül puis David, un homme selon son cœur. Il y eut par la suite, du moins sous les meilleurs rois, un régime semi-théocratique. Mais ce régime n'était qu'un état peu satisfaisant et provisoire. Par ses prophètes, le Seigneur annonça la venue du Messie-Roi, qui établirait la parfaite théocratie, conforme à son plan éternel.

Théocratique: Qui se rapporte à la théocratie.

Yahvé: Le tétragramme YHWH est un nom hébraïque qui désigne dans l'Ancien Testament le nom propre de Dieu. Les Juifs s'imposent une interdiction de prononcer ce nom en raison du troisième commandement (voir Ex 20.7). Ils utilisent des noms communs désignant ses attributs et ses grandes qualités: Adonai (« Il est bon juge») ou Elohim (« Il est puissant»). Le christianisme l'a transcrit et prononcé de différentes manières: Yahvé ou Jéhovah (Darby), ou l'Eternel (Segond), ou le Seigneur (TOB).

Abréviations des Livres bibliques

ANCIEN TESTAMENT

Ab	Abdias	La	Lamentations de Jérémie
Ag	Aggée	Lé	Lévitique
Am	Amos	Mal	Malachie
Ca	Cantique des Cantiques	Mi	Michée
1 Ch	1 ^{er} livre des Chroniques	Na	Nahum
2 Ch	2 ^{ième} livre des Chroniques	Né	Néhémie
Da	Daniel	No	Nombres
De	Deutéronome	Os	Osée
Ec	Qohéleth (Ecclésiaste)	Pr	Proverbes
Es	Ésaïe	Ps	Psaumes
Esd	Esdras	1 R	1 ^{er} livre des Rois
Est	Esther	2 R	2 ^{ième} livre des Rois
Ex	Exode	Ru	Ruth
Ez	Ézéchiël	1 S	1 ^{er} livre de Samuel
Ge	Genèse	2 S	2 ^{ième} livre de Samuel
Ha	Habaquq	So	Sophonie
Jé	Jérémie	Za	Zacharie
Jg	Livre des Juges		
Job	Job		
Joë	Joël		
Jon	Jonas		
Jos	Livre de Josué		

NOUVEAU TESTAMENT

Ac	Actes des apôtres	Lu	Évangile selon Luc
Ap	Apocalypse	Mc	Évangile selon Marc
1Co	1 ^{ière} épître aux Corinthiens	Mt	Évangile selon Matthieu
2Co	2 ^{ième} épître aux Corinthiens	Ph	Épître aux Philippiens
Col	Épître aux Colossiens	Phm	Épître à Philémon
Ep	Épître aux Ephésiens	1Pi	1 ^{ière} épître de Pierre
Ga	Épître aux Galates	2Pi	2 ^{ième} épître de Pierre
Hé	Épître aux Hébreux	Ro	Épître aux Romains
Ja	Épître de Jacques	1Th	1 ^{ière} épître aux Thessaloniens
Jn	Évangile selon Jean	2Th	2 ^{ième} épître aux Thessaloniens
1 Jn	1 ^{ière} épître de Jean		
2 Jn	2 ^{ième} épître de Jean		
3 Jn	3 ^{ième} épître de Jean	1Ti	1 ^{ière} épître à Timothée
Jud	Épître de Jude	2Ti	2 ^{ième} épître à Timothée
		Tit	Épître à Tite

LXX: version des septantes.

Mjj: manuscrits dit « Majuscules » ; voir introduction.

TOB: traduction oecuménique de la Bible.

Carte du pays de Jésus



Table des matières

5	Biographie de Frédéric Godet
7	Avant-propos
11	Introduction
25	I. Prologue (1.1-4)
29	II. Récits de l'enfance (1.5-2.52)
29	A. Annonce de la naissance de Jean-Baptiste (1.5-25)
39	B. Annonce de la naissance de Jésus (1.26-38)
44	C. Visite de Marie à Élisabeth (1.39-56)
51	D. Naissance de Jean-Baptiste (1.57-80)
58	E. Naissance de Jésus (2.1-20)
67	F. Circoncision et présentation de Jésus (2.21-40)
75	G. Jésus au temple de Jérusalem à douze ans (2.41-52)
83	III. L'Avènement du Messie (3.1-4.13)
83	A. Ministère de Jean-Baptiste (3.1-20)
95	B. Baptême de Jésus (3.21, 22)
98	C. Généalogie de Jésus (3.23-38)
103	D. La tentation (4.1-13)
119	IV. Le ministère de Jésus en Galilée (4.14-9.50)
120	A. Jusqu'à l'appel des premiers disciples (4.14-44)
120	1. Prédication à Nazareth, rejet de Jésus (4.14-30)
127	2. Court séjour à Capernaüm, (4.31-44)
127	a) <i>Guérison d'un démoniaque à la synagogue</i>
131	b) <i>Guérison de la belle-mère de Pierre</i>
132	c) <i>Autres guérisons</i>
134	B. De l'appel des premiers disciples jusqu'à la nomination des Douze (5.1-6.11)
134	1. Pêche miraculeuse, vocation de quatre disciples (5.1-11)
137	2. Guérison d'un lépreux (5.12-16)
140	3. Guérison d'un paralytique (5.17-26)

- 144 4. Vocation de Lévi et repas chez lui (5.27-39)
151 5. Première scène sabbatique (6.1-5)
154 6. Seconde scène sabbatique (6.6-11)
155 C. De l'élection des Douze à leur première mission
(6.12-8.56)
156 1. Élection des Douze; discours sur la montagne (6.12-49)
177 2. Le serviteur du centurion (7.1-10)
180 3. Le fils de la veuve de Naïn (7.11-17)
183 4. La délégation de Jean-Baptiste (7.18-35)
189 5. La pécheresse reconnaissante (7.36-50)
195 6. Les femmes qui entretiennent Jésus (8.1-3)
197 7. La parabole du semeur (8.4-18)
205 8. Visite de la mère et des frères de Jésus (8.19-21)
206 9. L'apaisement de la tempête (8.22-25)
208 10. Guérison du démoniaque (8.26-39)
214 11. Résurrection de la fille de Jairus, la femme avec
la perte de sang (8.40-56)

- 219 D. De l'envoi des Douze au départ de Galilée (9.1-50)
219 1. Mission des Douze, les craintes d'Hérode (9.1-9)
223 2. La multiplication des pains (9.10-17)
227 3. Jésus annonce à ses disciples ses prochaines
souffrances (9.18-27)
235 4. La transfiguration (9.28-36)
241 5. Guérison de l'enfant lunatique (9.37-43a)
243 6. Deuxième annonce de la Passion (9.43b-45)
244 7. Dernier entretien avant le départ de Galilée (9.46-50)

249 **V. Le voyage à Jérusalem (9.51-19.28)**

- 250 A. Le départ de Galilée. Commencement du voyage
(9.51-13.21)
250 1. Mauvais accueil des Samaritains (9.51-56)
252 2. Les trois disciples (9.57-62)
254 3. Envoi des soixante-dix disciples (10.1-24)

267	4. Entretien avec le scribe, la parabole du Samaritain (10.25- 37)
274	5. Marthe et Marie (10.38-42)
277	6. La prière. L'oraison dominicale, la parabole de l'ami importun (11.1-13)
285	7. Le blasphème des pharisiens (11.14-36)
297	8. Déjeuner chez un pharisien (11.37-12.12)
311	9. La position de l'homme et du croyant par rapport aux biens de la terre (12.13-59)
331	10. Entretiens sur le jugement et la repentance (13.1-9)
331	<i>a) Les Galiléens massacrés par Pilate (13.1-3)</i>
332	<i>b) Les personnes écrasées par la tour de Siloé (13.4-5)</i>
333	<i>c) Le répit donné au figuier stérile (13.6-9)</i>
334	11. Les progrès du royaume de Dieu (13.10-21)
334	<i>a) Guérison de la femme paralysée (13.10-17)</i>
338	<i>b) Parabole du grain de sénevé (13.18-19)</i>
339	<i>c) Parabole du levain (13.20-21)</i>
339	B. Nouvelle série d'anecdotes de voyage (13.22-17.10)
340	1. Le rejet d'Israël et l'entrée des païens (13.23-30)
343	2. L'adieu à la théocratie (13.31-35)
346	3. Repas de Jésus chez un pharisien (14.1-24).
347	<i>a) Guérison de l'homme hydropique (14.1-6)</i>
348	<i>b) La place des convives; qui inviter? (14.7-14)</i>
350	<i>c) Parabole du grand festin (14.15-24)</i>
353	4. Avertissements adressés aux foules; conditions pour être disciples (14.25-35)
359	5. Les paraboles de la grâce:
361	<i>a) La brebis perdue (15.3-7)</i>
363	<i>b) La drachme perdue (15.8-10)</i>
364	<i>c) Le fils prodigue (15.11-32)</i>
373	6. Deux paraboles sur l'emploi des biens terrestres:
373	<i>a) L'économe infidèle (16.1-18)</i>
385	<i>b) Le mauvais riche et Lazare (16.19-31)</i>

392	7. Paroles diverses sur: les scandales, le pardon des offenses, la puissance de la foi et le non mérite des œuvres (17.1-10)
396	C. Dernières scènes de voyage (17.11-19.27)
397	1. Les dix lépreux (17.11-19)
399	2. L'avènement du Christ (17.20-18.8)
399	a) <i>La spiritualité du Royaume</i> (17.20-21)
400	b) <i>L'apparition du Royaume</i> (17.22-37)
406	c) <i>La veuve et le juge inique</i> (18.1-8)
410	3. La parabole du publicain et du pharisien (18.9-14)
412	4. Les enfants présentés à Jésus (18.15-17)
413	5. Le jeune homme riche (18.18-30)
418	6. Troisième annonce de la Passion (18.31-34)
419	7. Guérison de l'aveugle Bartimée (18.35-43)
421	8. Jésus chez Zachée (19.1-10)
425	9. La parabole des mines (19.11-28)
435	VI. Le séjour à Jérusalem jusqu'à la Passion (19.29-21.38)
435	A. L'entrée de Jésus à Jérusalem (19.28-44)
435	1. Préparatifs de l'entrée (19.28-36)
437	2. L'entrée (19.37-38)
439	3. Murmures des pharisiens (19.39-40)
439	4. Jésus pleure sur Jérusalem (19.41-44)
441	B. Le règne de Jésus dans le temple (19.45-21.4)
441	1. Expulsion des vendeurs (19.45-48)
443	2. Question posée par le Sanhédrin (20.1-8)
444	3. La parabole des vigneronns (20.9-19)
450	4. Question des pharisiens sur le tribut de César (20.20-26)
452	5. Question des sadducéens sur la résurrection (20.27-40)
457	6. Question de Jésus (20.41-44)
459	7. Avertissement contre les scribes (20.45-47)
459	8. L'aumône de la veuve (21.1-4)
461	C. Annonce de la ruine de Jérusalem et du peuple juif, annonce du retour du Christ (21.5-38)

461	1. Le préambule (21.5-7)
462	2. La prophétie de Jésus (21.8-27)
463	<i>a) L'état des choses qui suivra son départ, soit</i>
	<i>quant au monde en général, soit pour les</i>
	<i>fidèles en particulier (21.8-19).</i>
468	<i>b) La ruine de Jérusalem et du peuple juif (21.20-24)</i>
472	<i>c) Les signes avant-coureurs du retour du</i>
	<i>Christ et le retour lui-même (21.25-27)</i>
474	3. Conclusion (21.28-38)

VII. La Passion (22 et 23)

481	A. La préparation de la Passion (22.1-46)
481	1. Trahison de Judas (22.1-6)
484	2. Le dernier repas (22.7-38)
501	3. Gethsémané (22.39-46)
506	B. La Passion (22.47-23.46)
506	1. Arrestation de Jésus (22.47-53)
508	2. Le jugement de Jésus (22.54-23.25)
508	<i>a) Par le Sanhédrin (22.54-71)</i>
514	<i>b) Par Pilate (23.1-25)</i>
520	3. Le supplice (23.26-46)
529	C. Les faits qui suivent la Passion (23.47-56)

VIII. La Résurrection et l'Ascension (24)

533	A. Visite des femmes et de Pierre au sépulcre (24.1-12)
536	B. Apparition sur le chemin d'Emmaüs (24.13-35)
541	C. Apparition aux apôtres (24.36-43)
543	D. Dernières instructions de Jésus (24.44-49)
555	E. L'ascension (24.50-53)

Éléments biographiques

Petit dictionnaire des mots difficiles

Abréviations des Livres bibliques

Carte du pays de Jésus

Table des matières

L'ÉVANGILE DE LUC

achève de s'imprimer
en avril 2010
sur les presses
de l'Atelier Grand SA
imprimeurs-éditeurs
au Mont-sur-Lausanne
(Suisse)
pour le compte de la
Fondation Ouverture